This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

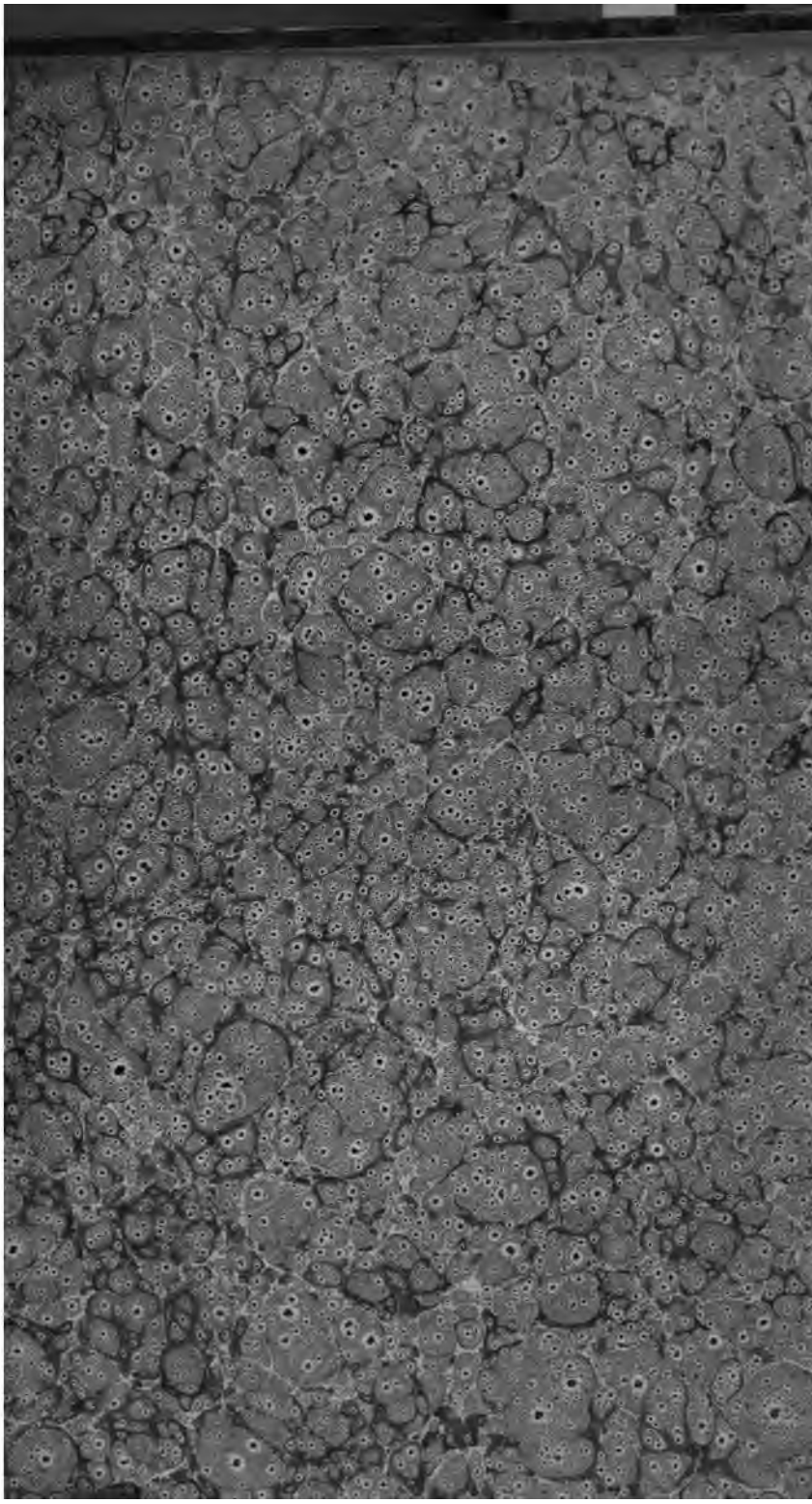
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A

a39015 01814333 2b

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



Imprimerie de Schneider et Langrand,
4, rue d'Erfurth.

RÉVOLUTIONS

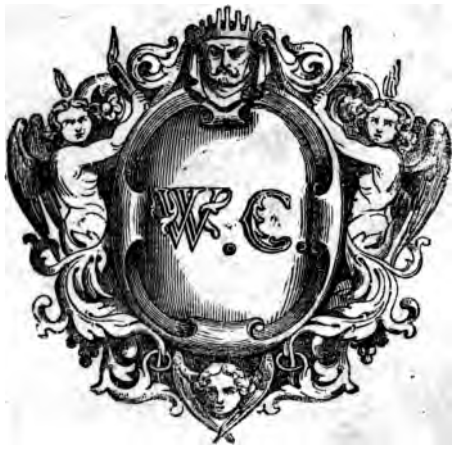
DES

PEUPLES DU NORD

PAR J. M. CHOPIN,

auteur d'une Histoire de Russie
et ancien secrétaire du prince Kourakin, ambassadeur de Russie
près la cour de France.

PREMIER VOLUME.



PARIS,

W. COQUEBERT, ÉDITEUR,

RUE JACOB, 48.

1841.

DL
46
C54

v.1-2.

105a-266761

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

L'intelligence du passé présuppose l'étude de l'homme; or, comme tout change sans cesse autour de l'homme et dans l'homme lui-même, l'intelligence n'a jamais fini. Toutefois la nature a posé des lois constantes auxquelles viennent se rattacher, d'une manière plus ou moins immédiate, les divers actes de la volonté humaine : telles sont, dans l'ordre matériel, les lois physiques; et, dans

l'ordre moral, le principe de détermination ou l'instinct conservateur, sauvegarde des œuvres intelligentes de Dieu, et dont l'amour de la famille, celui du pays et de l'humanité, ne sont qu'une extension dans des limites différentes. L'intérêt, dans quelque région qu'on le place, est donc le mobile des actions humaines (1).

Les sentiments les plus généreux n'ont pas d'autre source; la nature, qui destinait l'homme à vivre en société, a déposé dans son âme le germe des vertus qui donnent du prix à l'existence, elle a permis que ces vertus allassent jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice de la vie; procédant toujours par voies générales, et immolant quelquefois l'individu pour la dignité et le mieux être de l'espèce.

La vertu suppose le vice, comme l'élévation suppose l'abîme; la vertu porte aux dévouements les plus nobles, dans l'intérêt du prochain ou de Dieu; le vice, né d'un appétit désordonné, n'est qu'un développement monstrueux de l'égoïsme.

Les hommes ne sont complets ni dans le vice, ni dans la vertu; les plus grands se rattachent à la loi commune par des faiblesses; les plus criminels ont

(1) Τοῦ γὰρ εἶναι δοκοῦντος ἀγαθοῦ χάριν πάντα πράττουσι πάντες.
Arist., *Pol.*, l. 1.

des qualités que certaines circonstances révèlent; en général, le grand, dans le bien comme dans le mal, n'apparaît que rarement, il veut un degré d'énergie dont la sagesse providentielle s'est montrée avare, et qu'elle a entouré de périls.

Cette disposition du grand nombre à ne pas dépasser certaines limites est la garantie des institutions et des sociétés; en liant et coordonnant les éléments qui agissent sur elle, la société se constitue, c'est-à-dire s'appuie sur elle-même, et ses tendances diverses forment l'esprit de chaque époque.

De loin en loin un génie puissant apparaît, qui entraîne les masses dans la voie qu'il s'est faite; mais pour le succès de ces grands changements, il faut que le peuple qui en est l'instrument soit poussé par un intérêt positif; presque toujours, et les chefs de parti le savent bien, il ne lutte que pour défendre son passé; s'il dépasse son but, c'est que, se trouvant dans des conditions nouvelles, il voit désormais de plus haut et plus loin, il a changé d'état. C'est surtout lorsqu'il a traversé les phases principales de la vie publique qu'il est plus en garde contre les révolutions : éclairé par l'expérience, il sent mieux la portée du possible, et repousse même des améliorations trop brusques

dans la crainte d'altérer le fond de ses institutions.

La nature de l'homme étant complexe, puisqu'il tient au fini par la matière, à l'infini par l'intelligence, il faut que l'histoire, dans ses phases diverses, offre l'expression du développement de ce double principe. Dans la vie, c'est-à-dire dans l'homme en action, l'âme et le corps apparaissent tellement inséparables, que si l'un de ces principes s'arrête, les conditions de l'être s'arrêtent en même temps, il y a mort de l'individu. De même aussi la partie matérielle des faits est tellement pénétrée par les lois de l'intelligence, surtout dans les séries, dans l'ensemble, que l'esprit rejette tous les faits qui n'ont point une signification quelconque (1).

Il faudrait donc, pour bien comprendre la vie des générations passées, avoir étudié d'abord l'homme dans l'homme, puis l'homme dans ses rapports avec les conditions physiques qui l'entourent, c'est-à-dire avec le climat et le sol, ensuite dans ceux de l'ordre social ; il faudrait avoir saisi les rapports de chaque société avec les sociétés limitrophes et avec le genre humain, successivement et aux époques diverses ; enfin, avoir scruté l'homme dans

(1) Conj. Catil. Sal., cap. 1. Essai sur l'organisation de la tribu dans l'antiquité. Koutorga.

l'état religieux, ou dans ses rapports avec la cause première et universelle, avec l'intelligence infinie.

Or, notre nature ne comporte point une conscience si intime des choses; et l'esprit humain fût-il capable d'un tel effort, l'absence de monuments et de sources, l'ignorance des idiomes primitifs, leur mélange, leur confusion, leur disparition; les révolutions physiques du globe, celles qu'a amenées la conquête; toutes ces causes ne permettraient de reconstruire le monde ancien que sur des hypothèses.

Toutefois le temps et l'homme n'ont pas tout détruit; de faibles lueurs brillent parmi les ténèbres des siècles; quelques ruines sont debout, semblables à des pierres tumulaires où les noms et les dates ne sont qu'à demi effacés : je ne sais quelle horreur de l'oubli porte l'homme à laisser des vestiges de son passage; il roule des marbres sur la dépouille des guerriers, il érige des temples à ceux que sa reconnaissance déifie, et lègue ainsi à l'avenir le témoignage de sa vénération et de leurs bienfaits. Les tombeaux sont la première tradition écrite, et comme le regret éveille l'espoir, c'est par le respect des morts que l'âme se rapproche de Dieu.

Mais d'abord, ce Dieu que cherche l'âme, c'est

tout, excepté lui-même (1) : ce n'est que par degre que l'esprit s'élève à l'idée d'une cause unique : la distance qui sépare l'être créé du créateur ne peut être franchie qu'à l'aide de symboles intermédiaires : l'homme, entouré d'objets sensibles, a besoin de prêter un corps aux influences qui règlent ses destinées; il commence par les faire à son image, à mesure que s'épure son intelligence il les dégage de ce qu'il leur prêta de périssable, pour les adorer dans leurs attributs, et les rapporter enfin à un principe simple qui les embrasse toutes dans sa perfection. Les mythologies diverses portent l'empreinte de ces transformations religieuses, et le christianisme lui-même, abaissant ses mystères sublimes jusqu'à notre faiblesse, nous montre une vierge humaine, mère d'un homme-Dieu.

Comme le passé d'un peuple est représenté par ses monuments et ses traditions, tous les temps antérieurs à ces manifestations de son existence resteront à jamais ignorés. Les annales du monde ancien, celles du moins qui offrent quelque vraisemblance, datent d'une époque de destruction. La mer, franchissant ses limites, inonda les vallées, et détruisit les établissements que les tribus descendues des

(1) Bossuet.

plateaux de l'Asie avaient formés sur les bords des fleuves. Les faibles restes de ces peuplades se réfugièrent sur les hauteurs; elles oublièrent les traditions antiques, et les fruits de la civilisation primitive furent perdus. Elles recommencèrent la vie sociale sous l'empire de nécessités diverses.

De même qu'un homme diffère d'un autre homme par l'organisation et par l'intelligence, bien que leur nature soit la même; ainsi les sociétés, quoique fondées sur des besoins et des rapports analogues, reçoivent, avec un caractère propre, des institutions différentes.

L'Égypte, obligée de lutter contre l'envahissement des sables et les inondations du Nil, donne à ses monuments une grandeur majestueuse; elle creuse des lacs où s'épanche le trop plein de son fleuve; elle élève au-dessus du niveau des grandes eaux ses temples, ses sphinx, ses obélisques; ce caractère de force et de durée passe des choses dans les institutions.

La Grèce, avec ses caps, ses promontoires et ses rivages profondément découpés, ne pouvait que difficilement former un tout politique; ses différentes provinces, bien qu'unies par les liens d'une origine, d'une langue et d'une religion communes, étaient divisées d'intérêts; et, dans les guerres qui menacè-

rent leur indépendance, une seule fois leur accord dura autant que le danger. Cette émulation constante entre les Grecs, les rapports que le commerce leur ouvrit avec l'Asie et l'Afrique, imprimèrent au caractère national une mobilité inquiète qui les poussait sans cesse vers le mieux, c'est-à-dire vers le changement. L'exercice continuel de la pensée les rendit supérieurs dans les théories diverses ; ils eurent un sentiment exquis du beau dans les arts, ils excellèrent dans toutes les branches des connaissances humaines ; mais leurs vertus tenaient trop de l'exaltation pour que le gouvernement pût s'établir sur une base solide ; l'éloquence les enivrait, le frein des lois gênait leur fougue ; en un mot ils abusèrent de tout, même de la sagesse, en poussant jusqu'à l'extrême les conséquences philosophiques. Sparte, isolée dans ses graves institutions, semble n'avoir été jetée au milieu de ce monde grec si brillant et si agité, que comme un contraste plein d'enseignements.

Rome, obligée de conquérir sans cesse pour ne pas être conquise, se fit une religion de la guerre, et marcha avec foi et persévérance à l'accomplissement de ses destinées. Comme toute sa force était dans ses acquisitions, elle apprit de bonne heure à administrer non moins qu'à vaincre, et elle s'assi-

mila judicieusement les éléments de puissance des peuples soumis, en les associant avec mesure aux droits des vainqueurs.

La vie de ces trois empires, l'Egypte, la Grèce et Rome, dont les rapports embrassaient presque tout le monde ancien, et qui nous offrent les formes principales de gouvernement dans leur développement et leurs péripéties, pourrait suffire à l'étude des choses humaines, si la religion chrétienne ne manquait à l'unité de leurs institutions.

En effet, le christianisme ne fit que précipiter la décadence de ces corps vieillis; les conditions morales qu'il apportait n'étaient plus celles qui avaient fait leur gloire et leur puissance; le christianisme était comme une âme jeune animant des organes décrépits; toutefois il adopta leur vieillesse, mais il ne put que leur aider à mourir et féconder leurs cendres.

Ainsi chaque peuple, chaque siècle a ses enseignements, et vient agrandir le domaine de l'expérience.

Mais tandis que l'Asie occidentale et le midi de l'Europe se révèlent à nous par le génie des historiens et des poëtes, des philosophes et des orateurs, des législateurs et des artistes, tout un monde se dérobe à nos regards. C'est la Gaule avec sa race

celtique; c'est la Germanie se heurtant au nord et à l'est contre les Suèves et les Scythes; ce sont ces mille peuplades aux mille patries, tantôt fixées, tantôt errantes, selon les nécessités du sol ou de la lutte.

Soit amour de la liberté, soit instinct de leur grandeur future, soit plutôt que leurs guerres sur un théâtre sans échos occupassent toute leur énergie, ces peuples ne se mêlent que rarement aux grands événements historiques. Le bruit de leurs apparitions subites au milieu de l'organisme social, est comme une dissonance dans la voix des siècles. De loin en loin apparaissent de terribles essaims de ces barbares; ils renversent tout dans leur course, mais, semblables à des avalanches, ils viennent se fondre dans les vallées du sud. On dirait que l'air de la civilisation leur est fatal; la symétrie des villes fascine leur regard, la vertu secrète des institutions leur révèle vaguement l'empire de l'intelligence sur la force; à l'aspect de ces armées romaines qui se meuvent comme un seul homme, ils restent frappés d'une admiration stupide; mais leur courage s'en indigne, et comme pour s'étourdir, ils poussent leur cri de guerre, ce bardit, écho terrible du monde barbare; s'ils triomphent, c'est par le courage seul; s'ils succombent, l'ennemi

achète si chèrement ses avantages, qu'il s'étonne à son tour d'avoir vaincu.

Cependant quelquefois ils parviennent à fonder des établissements lointains; mais dès lors ils deviennent suspects à leurs frères, par cela seul qu'ils sont en contact avec la civilisation; dans le nord se retranchent la liberté et la force; dans le nord s'élaborent lentement les éléments de la régénération universelle.

Rome, à l'instant de sa plus grande puissance, trembla devant les Cimbres, devant ces hommes qui préféraient la mort à la fuite, de peur de rencontrer le regard de leurs femmes qui, le sein nu, et le pied sur leurs enfants étouffés, leur reprochaient la honte de la défaite et l'ignominie de l'esclavage.

Et en effet, d'où sortaient ces armées innombrables? étaient-ce des peuples entiers qui émigraient, ou le nord, surchargé d'habitants, déversait-il sur le midi de l'Europe cet excédant de population? Fuyaient-ils devant d'autres peuples plus nombreux et plus redoutables encore? Au delà du Rhin et vers le septentrion tout était menace et mystère: Rome voulut voir et connaître, et Jules alla redire aux Gaulois le mot de Brennus : Malheur aux vaincus!

La Gaule conquise, restait la Germanie : écoutons l'écho le plus fidèle de ces temps reculés :

« Que d'efforts n'a-t-il pas fallu pour vaincre la « Germanie ! Et dans cette lutte si longue, quelle « alternative de succès et de revers ! Ni les Sam- « nites, ni Carthage, ni les Espagnes ou les Gaules, « ni les Parthes ne nous ont donné de plus sévères « avertissements.... Les Germains ont défait ou « pris Carbon, Cassius, Scaurus, Cæpion, Manlius. « Ils ont enlevé à la fois cinq armées consulaires au « peuple romain, Varus et trois légions à Auguste. « Marius en Italie, Jules César dans la Gaule, Dru- « sus, Tibère et Germanicus, au sein même de la « Germanie, ont payé chèrement leurs avantages. « Depuis, les préparatifs immenses de Caïus ne fu- « rent qu'une démonstration ridicule. Rome res- « pira jusqu'au moment où, profitant de nos « guerres civiles, ils forcèrent le camp des légions « et envahirent la Gaule; on les repoussa encore « une fois; et récemment on a trouvé plus facile « de triompher de leur nom que de les vaincre (1)...

(1) Medio tam longi ævi spatio, multa invicem damna : non Samnis, non Pœni, non Hispaniæ, Galliæve, ne Parthi quidem sæpius admonuère... At Germani Carbone et Cassio, et Scauro Aurelio et Servilio Cæpione, Cn. quoque Manlio fusis vel captis, quinque simul consulares exercitus populo romano, Varum tresque cum eo legiones etiam Cæsari abstulerunt : nec impune C. Marius in Italiâ, Divus Julius in Galliâ,

« Puisse durer longtemps, à défaut de sympathie « pour l'empire, la haine mutuelle de ces peuples! « Rome, pressée par ses destinées, n'a plus à espé- « rer que dans leur discorde (1). »

Ces paroles de Tacite respirent une tristesse prophétique; le génie de Rome est déjà bien changé; comme les vieillards, elle compte ses désastres; elle les oppose à ses succès; c'est l'apologie de sa prochaine décadence. Sous mille formes différentes la même loi s'accomplit; à mesure qu'un empire tombe, d'autres s'élèvent sur ses ruines pour s'effacer à leur tour; mais tandis que ceux qui n'ont brillé que par la guerre meurent pour ainsi dire tout entiers, le génie des autres se perpétue de siècle en siècle, et enrichit à jamais l'avenir.

Les sociétés les plus célèbres du monde ancien viennent de passer rapidement devant nos regards; déjà nous avons pu remarquer que les institutions les plus durables portent en elles le principe de leur décadence; ainsi l'Égypte, si dédaigneuse du peu-

Drusus ac Nero et Germanicus in suis eos finibus perculerunt. Mox ingentes C. Cæsaris minæ in ludibrium versæ. Inde otium, donec occasione discordiæ nostræ, expugnatis legionum hibernis, etiam Gallias affectavêre : ac rursus pulsi inde, proximis temporibus triumphati magis quam victi sunt. Tacit., *De Mor. Germ.*, c. 37.

(1) Maneat, quæso, duretque gentibus, si non amor nostri, at certe odium sui : quando urgentibus imperii fatis, nihil jam præstare fortuna majus potest quam hostium discordiam. Id.

ple, qu'elle renfermait la sagesse et la vérité dans ses temples, ne les révélant qu'après les épreuves de l'initiation, l'Égypte théocratique périt parce que sa puissance religieuse ne s'appuya que sur elle-même; la Grèce, où vint se briser le despotisme asiatique, éleva trop haut la liberté, et tomba aux pieds de son idole; Rome, disciplinant ses conquêtes, et semant partout le germe de ses institutions, régna sans partage jusqu'à l'instant où sa puissance fut trop grande pour sa vertu. Enfin, en regard de ces sociétés imposantes, et dans un lointain vague, apparaît le monde barbare, essayant ses forces, recevant à son insu l'influence civilisatrice, et réagissant à son tour sur la civilisation expirante.

CHAPITRE II.

La civilisation n'étant qu'un effet dont l'homme est la cause, il ne suffit point, pour comprendre cet effet, d'observer l'homme social, c'est-à-dire l'homme déjà transformé; il faut le suivre dans ses transformations successives (1), depuis l'état de nature jusqu'à son développement complet qui est

(1) Voyez J.-J. Rousseau dans le *Contrat Social*.

le point où il existe librement sous la garantie des institutions qu'il a faites ou consenties.

Sans nous étendre sur des théories développées par Hobbes, Locke, Condillac et Jean-Jacques; sans considérer non plus l'homme des saintes Écritures sorti adulte et parfait des mains de Dieu, cette origine supposant la solution du problème qui nous occupe, nous nous bornerons à montrer par des raisonnements tirés de la nature des choses que, comme l'homme est tout entier dans l'enfant, de même aussi l'homme social est tout entier dans l'homme sauvage.

Si deux hommes, pris dans l'état de nature, grandissent isolément sous les mêmes influences extérieures, il n'y aura entre eux, dans les phases diverses de leur vie, que des différences analogues à celles qui existeraient entre deux individus appartenant à une société civilisée. Ces différences naissent de la variété d'organisation que la nature a mise dans tous les êtres; toutefois elles ne seront pas assez tranchées pour altérer les rapports généraux qui constituent les genres et les espèces. Ce qu'on aura remarqué dans un homme, non comme individu, mais comme appartenant à l'espèce humaine, sera donc applicable à tous les hommes.

Le rapport des organes de l'homme sauvage avec

les objets extérieurs détermine ses besoins; leur règle est la douleur et le plaisir; leur somme, la loi de nature ou de conservation.

Quand les besoins de l'homme sont satisfaits, et que le principe d'activité qui est en lui manque de but, cette activité réagit sur lui-même; il se souvient et par suite il craint ou il espère : le souvenir, la crainte et l'espoir, voilà la triple source de son expérience et de sa perfectibilité.

La nature, qui veut la conservation de l'individu, veut conséquemment celle de l'espèce; un attrait irrésistible rapproche l'homme de la femme. D'abord cette union n'est que momentanée; leurs rapports cessent avec l'acte qui les consomme; mais tandis que le rapprochement des autres animaux n'est que périodique, l'homme conserve la faculté génératrice indéfiniment durant sa longue puberté (1). De cette propriété organique naît la fréquence des rapports, et plus tard la cohabitation, grossière ébauche du mariage.

C'est probablement à cette époque de la vie primitive que se rattache l'origine du langage tel qu'il succéda aux sons inarticulés, avant qu'il se per-

(1) Mas pubes vocatur, cùm primùm ad generandum aptus est, et fœmina ad concipiendum : igitur nomine puberum tam juniores quam seniores comprehenduntur, ut patet ex censu. Sigon., *De ant. jure*, C. R., lib. 1, cap. 14.

fectionnât en raison des idées nouvelles nées des rapports sociaux. Il dut s'écouler un long intervalle entre cet état et l'institution de la famille sous la sauvegarde du mariage : le retour des saisons devait être prévu, la terre cultivée, en un mot, les besoins assurés par la propriété, c'est-à-dire par la jouissance continue du sol, sans autre titre d'abord que le droit d'occupation réelle, ou d'exploitation ; car si, primitivement, la terre est à chacun, le produit de la culture est au cultivateur plutôt qu'à tout autre, ce qui suppose toutefois qu'il n'en possédera pas au delà de ses besoins (1).

Dès que l'homme eut le sentiment de la propriété, il se fixa près de son domaine pour en jouir et pour le défendre : il apprit à se construire une demeure où il fût à l'abri des attaques des bêtes sauvages et des intempéries de l'air; il ouvrit alors sa hutte à une compagne, et ils associèrent le bœuf à leurs travaux (2). C'est ainsi que la propriété fut le premier lien de la vie sociale.

Avant qu'un même toit eût reçu l'homme et la femme, l'enfant et le père étaient restés étrangers

(1) Rousseau, *Contrat Social*.

(2) Οἶκον μὲν πρώτιστα, γυναῖκα τε, βοῦν τ' ἀροτῆρα.

Hés. (Ἔργα καὶ ἡμέραι.)

l'un à l'autre; la mère, après avoir nourri son petit à la manière des animaux, l'abandonnait dès qu'il était assez fort pour se passer de secours. La femme servit de lien entre le maître de la demeure et les êtres qu'il avait engendrés; la simplicité des besoins ne rendant point à l'homme cette nouvelle charge trop onéreuse, il souffrit d'abord ses enfants pour l'amour de sa compagne, puis bientôt il les aima pour eux-mêmes.

Dans cet état primitif de la famille, l'homme resta chargé de la défense commune et des travaux les plus pénibles de l'exploitation; il suppléa à ce qui lui manquait par la chasse et la pêche ou par des échanges avec les familles voisines. La propriété, le droit de défense, celui de contracter, dans quelque ordre de transaction que cela puisse être, voilà les signes les plus anciens de la liberté.

De son côté, la femme, chargée de tous les soins de l'administration domestique, prit, en cette qualité, possession du foyer : la mesure de son autorité s'établit sur la nature de ses fonctions; responsable de l'ordre et de l'économie, elle représenta dans la famille la volonté du chef; mais elle lui resta subordonnée et soumise, parce qu'elle ne possédait point en propre, et que sa faiblesse relative demandait protection. Ce caractère primitif des attri-

butions de la femme s'est longtemps conservé dans les mœurs des différents peuples(1).

A mesure que les membres de la famille furent plus utiles, ils devinrent plus unis. Les pères et les mères, en permettant à leurs enfants de s'allier à des familles voisines, exigèrent réciproquement des garanties : de là, les premiers contrats ou l'institution civile du mariage, à laquelle on ajouta plus tard la sanction religieuse.

Le mariage entre frères et sœurs exista dans les premières familles, et cette coutume est restée chez plusieurs peuples de l'antiquité; mais elle s'effaça presque généralement, parce que ces sortes d'alliances apportaient une surcharge aux besoins communs, et par la faculté de choisir parmi les familles voisines.

Dans ces premières transactions, l'influence de l'homme comme propriétaire et comme maître est à remarquer : il prend une ou plusieurs femmes, et les répudie; des esclaves partagent sa couche; il dis-

(1) Nausicaa, fille du roi des Phéaciens, lave elle-même les vêtements de la famille. *Odyss.*, chant 5.

Lucretiam, nocte serâ, deditam lanæ inter lucubrantes ancillas in medio ædium sedentem inveniunt. Tit. Liv., lib. 1, cap. 57.

Enfin sous les rois francs, et même au temps de Charlemagne, le camerarius (Kammerherr), ou officier chargé des détails de la maison, était sous l'inspection de la reine. Luden, *Histoire du peuple allemand*, liv. 11, chap. 9.

pose comme il lui plaît de ses enfants. L'Orient, où moins que partout ailleurs les mœurs s'altèrent, a gardé cette coutume (1).

Dès cette époque, une modification importante s'opère dans le gouvernement de la maison. Lorsque des causes, soit naturelles, soit accidentelles, privaient une famille de son chef, sa veuve, ses enfants en bas âge, se trouvaient dans l'impossibilité d'exploiter le sol et de le défendre; parfois des familles restées complètes étaient frappées de la même incapacité par suite d'une inondation, d'une disette ou de quelque contagion : tantôt les circonstances leur permirent de former ailleurs de nouveaux établissements; tantôt elles se dispersèrent, et durent se mettre, pour subsister, à la discrétion d'autres familles plus favorisées qui les repoussèrent ou les accueillirent en leur imposant certaines obligations.

Ces obligations furent stipulées en travail et sous la condition que les étrangers se soumettraient à la volonté du chef; qu'ils concourraient à la dé-

(1) La polygamie, que la morale chrétienne condamne, et qui paraît également contraire au vœu de la nature qui crée les sexes à nombre égal, peut s'expliquer cependant sous le point de vue physiologique; en effet, certaines époques condamnent la femme au repos, et la période de sa puberté est plus courte que celle de l'homme.

fense commune, et qu'ils ne posséderaient point en propre, ce qui eût introduit dans la famille autant de souverains que de nouveaux possesseurs.

Ainsi, en dehors de l'inégalité naturelle, résultant du sexe, de l'âge et des degrés de parenté, il s'en établit une autre fondée sur la race, et qui subsista longtemps encore après le mélange des tribus. Plus tard, la guerre établit cette dépendance d'une manière plus arbitraire et sur une plus vaste échelle; nous l'indiquerons en son lieu.

Cette inégalité dans l'état des personnes entraîna pour les subordonnés l'obligation de se charger des détails les plus pénibles et les plus vils de l'exploitation et de la domesticité : la détermination libre qui seule donne du prix aux actions n'étant plus qu'un danger pour le serviteur, sa dégradation morale fut une conséquence de sa position, et compléta la démarcation entre les races.

Il ariva naturellement que des stipulations, expression de la nécessité, furent éludées ou enfreintes; alors le droit du maître dut remonter à son principe, c'est-à-dire à la force. Le châtiment fut proportionné à la nature des transgressions, et la pénalité sortit tout armée de la propriété.

La pénalité fut donc oppressive dès son origine, parce qu'elle préjugeait des questions de droit civil,

et procédait exceptionnellement, le maître s'arrogeant exclusivement les prérogatives du droit naturel, le serviteur renonçant à sa liberté, c'est-à-dire à une portion de son être, et se mettant volontairement, par cet acte même, dans l'impossibilité d'en faire exécuter les clauses. Le seul correctif à une convention sortie de la nécessité, et dont la force était l'unique garantie, c'était la force elle-même. La pondération des pouvoirs ne pouvait naître que plus tard et dans des conditions d'égalité sociale.

Au reste, les circonstances locales exerçant une grande influence sur la vie des familles, la condition de la servitude ne fut pas partout la même. En général, la domination des familles agricoles fut paternelle, parce que le travail de la terre rapproche les hommes; celle des familles nomades ou des pasteurs dut être plus oppressive; leurs migrations continuelles offrant plus d'occasions aux esclaves de reprendre leur liberté, et l'empire de l'homme sur les animaux l'habituant à abuser de sa force.

Résumons et complétons en peu de mots ce que nous venons de dire sur la seconde phase de l'âge historique, c'est-à-dire sur la famille.

L'homme était propriétaire dans le sens absolu du mot; il était agriculteur, ce qui suppose qu'il

connaissait l'usage du feu, l'art de se construire des demeures, d'utiliser certains animaux soit pour le travail, soit pour sa nourriture et son vêtement, de fabriquer différents instruments et des armes offensives et défensives. Le mariage était institué, mais il ne reposait encore que sur des conventions orales, accompagnées de cérémonies symboliques qui ont varié selon les lieux. Le chef était maître absolu de sa famille et de ses esclaves, exerçant sur eux, dans la plénitude de son pouvoir, l'autorité de juge. A l'instant où les fils s'établissaient séparément, ils jouissaient des mêmes droits. En tant que serviteurs, les membres étrangers, vivant et travaillant avec la famille, étaient considérés comme partie intégrante de la propriété; c'est la première distinction dans l'état des personnes. Le fils aîné succédait ordinairement au père, mais celui-ci pouvait intervertir cet ordre, car, dans la pensée du testateur, le droit d'aînesse était une garantie pour tous, non moins qu'un droit individuel; et plusieurs circonstances pouvaient rendre l'aîné inhabile à défendre comme à gouverner la famille : en vertu de la force même des choses, la capacité sanctionnait le droit.

Le commerce d'échange et les alliances avaient multiplié les rapports entre les familles, le langage avait suivi l'extension de ces rapports; certaines

transactions avaient leurs règles; les transgressions, leur pénalité; une espèce de droit coutumier s'établissait. L'élément religieux n'avait pas encore trouvé sa voie; la justice était la sainteté; l'ordre, l'obéissance; la vertu, l'amour des devoirs. Cette époque est l'âge d'or des poëtes; mais ils l'ont affaiblie en lui ôtant son caractère distinctif, le travail, sans lequel l'homme se dégrade et languit.

L'aspect du ciel, l'éclat des astres, le retour périodique des saisons n'éveillaient encore dans les esprits qu'une idée vague d'un principe créateur et intelligent. Les phénomènes naturels prenaient aux yeux de ces hommes simples le caractère des passions qui leur étaient propres : la tempête avait ses menaces; le vent, ses ailes; le soleil, ses flèches, et le torrent, sa fureur. C'est ainsi que la langue s'enrichissait d'images, et qu'en désignant par leurs attributs les objets sensibles, l'homme préludait à un culte moins grossier.

Quand les familles devinrent nombreuses, le spectacle plus fréquent de la mort fit faire à l'homme un retour sur sa faiblesse; mais il sentit en même temps que quelque chose de lui lui survit. L'affection qu'on avait portée à un individu se réfugia dans les souvenirs; on se plut à raconter les choses du passé; et l'histoire commença par des tra-

ditions de famille, en même temps que la religion naissait de la reconnaissance. Toutefois les idées étaient bornées comme les besoins, et lorsqu'elles s'élançaient au delà, elles flottaient confuses entre l'espoir et la crainte : l'âme cherchait Dieu. Tel est donc, ou plutôt tel a dû être, selon nous, l'état de la famille avant la formation de la tribu ; cet état suppose l'intelligence dans la liberté, le concours de chacun dans l'intérêt de tous sous l'influence d'une volonté unique; mais à côté de ces principes fondés sur le droit naturel, se découvre le vice du monde ancien, l'élément de la servitude, qui, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus nécessaire, menace sans cesse l'ordre qu'elle soutient.

CHAPITRE III.

Nous croyons avoir indiqué les phases principales de la première transition, celle de l'état de nature à la vie de famille; essayons maintenant de montrer comment la famille est passée à l'état de tribu.

Il arriva nécessairement que, les établissements se multipliant de proche en proche, les limites de leurs exploitations se rencontrèrent : un arbre, un

champ, une source, firent naître des contestations entre les familles intéressées ; d'abord la force vida ces conflits ; mais bientôt les intérêts menacés se réunirent, et le plus fort dut entrer en composition. Les propriétés furent délimitées d'une manière plus précise ; les agrandissements et les établissements nouveaux furent soumis au consentement des chefs de famille qui se réunirent pour en délibérer. Ces réunions formèrent les premiers sénats (1) ; toute la science de ces juges propriétaires reposait sur l'équité naturelle qui ne peut faillir que dans son application à des conventions humaines vicieuses en elles-mêmes.

(1) « Senatus, quia e senioribus non aliter ac Lacedemone ex γεροῦσιν constabat. » (Festus.) Cette définition du mot sénat, qui a été généralement adoptée, semblerait impliquer que l'âge était primitivement la condition de rigueur dans la composition du sénat. Selon nous, cette interprétation manque d'exactitude. Le chef de la famille la représentait dans les assemblées de la tribu, non comme vieillard, mais comme propriétaire, qualité qui lui donnait un droit réel ; c'est par la même raison que les sénateurs s'appelaient pères, c'est-à-dire chefs de familles libres. Il pouvait donc se trouver primitivement dans le sénat des sénateurs jeunes encore, mais qui exerçaient le droit de propriété ; c'est ce qui s'est vu à Rome : toutefois, comme les conditions qui ressortaient de la liberté pleine et entière se trouvaient plus fréquemment parmi les vieillards, on a donné par la suite plus d'attention à l'âge, qui n'était qu'accessoire, qu'aux conditions essentielles. Les Athéniens, plus frappés du but de l'institution, nommaient les sénateurs conseillers, βουλευται ; ils se servaient encore du mot συκγλητικὸς, qui a les qualités requises pour être convoqué.

Quand les familles se disséminèrent sur un vaste espace, la difficulté des réunions générales se fit sentir : la distance des établissements extrêmes au centre, la nécessité pour leurs chefs de ne point les laisser sans défense, les soins domestiques, ceux de l'exploitation, toutes ces causes firent que plusieurs propriétaires déléguèrent leur droit à un certain nombre d'individus qui se trouvaient dans des conditions plus favorables : avec le temps, l'expérience des affaires concentra entre les mains de ces derniers l'exercice de la souveraineté qui continua à représenter la volonté générale ; quant aux hommes libres, leur droit restait intact comme individus ; et ils n'étaient tenus de se conformer à la décision des anciens qu'en ce qui touchait aux intérêts généraux. Ainsi la première transformation de la famille se présente sous une forme républicaine.

Ceux qui ont cru voir le principe monarchique dans l'unité de la famille ont confondu des choses distinctes : en effet, la famille n'offre primitivement qu'un tout, qu'un intérêt et par suite qu'une volonté ; celui qui en est le chef comme possesseur, comme père, comme défenseur et comme juge, ne gouverne pas dans le sens politique du mot, il existe comme chef : gouverner c'est concilier dans l'in-

térêt de la communauté des intérêts qui tendent sans cesse à s'isoler; or, si le gouvernement n'est autre chose que la somme de ces intérêts balancés et contenus les uns par les autres, le concours des droits égaux est nécessaire, dès que la famille passe à l'état de tribu.

Le gouvernement régulier et consenti de quelques-uns pour tous, suppose déjà des idées plus avancées, une plus grande expérience de la vie commune, l'intelligence des abstractions politiques; or si le concours de cet état de choses est nécessaire pour l'établissement d'un pouvoir oligarchique, à plus forte raison le sera-t-il pour la monarchie, qui en est le dernier terme.

Le choix de plusieurs ou d'un seul suppose en principe l'exercice du droit d'élection; or l'usage d'un droit ne peut en impliquer l'abdication; en obéissant volontairement à quelques-uns ou à un seul, la volonté commune n'obéit qu'à elle-même; elle reste souveraine. Si le pouvoir, soit pour s'instituer, soit pour se continuer, recourt à la force ou à la ruse, il n'est plus qu'un fait, et le droit disparaît. L'emploi de la force qui doit entourer le pouvoir n'est légitime que lorsqu'elle frappe des intérêts qui s'isolent dans l'état, et qui menacent le vœu de la majorité. Quand les majorités des corps déli-

bérants sont factices, l'opinion, c'est-à-dire la raison du plus grand nombre, les modifie ou les renverse ; le principe remonte à sa source. C'est par cette raison que tout gouvernement, quelle que soit sa nature, est ou prétend être l'expression du vœu général.

Dans la tribu simple ou tribu de race (1), dès qu'elle s'est constituée, nous trouvons donc des citoyens égaux en droits, c'est-à-dire libres (2), et des travailleurs dépendants (3), sans l'autorité de leur maître en ce qui concernait leurs rapports avec la famille, et tellement en dehors de l'état politique, ou de la cité, que le maître était responsable de leurs actes, pour tout ce qui touchait la sûreté publique, et que la loi frappait de déchéance civile l'enfant d'un homme libre né d'une mère esclave (4). La liberté, l'esclavage, telles sont encore les seules distinctions dans l'état des personnes. Les lois sont simples comme les relations; le sénat qui en a le dépôt, les propose; les hommes libres les sanction-

(1) Φυλαὶ γεννικαὶ. Dionys. Hal., *Arch. rom.*, 4.

(2) Cives optimo jure.

(3) L'étymologie du mot esclave, dans presque toutes les langues, semble indiquer un travail forcé : en grec δοῦλος, de δόω, je donne, et λαος, multitude ; en latin *servus*, de *servire*, *sub hero ire*, vel *agere ;* en allemand, *leibeigene*, dont le corps est la propriété d'un autre; en russe, *rab*, de *rabotati*, travailler.

(4) Droit romain. Institutes. Venter liberum facit. Das Kind folgt der ærgeren Hand. Halteus : *Glossarium*, p. 795.

nent, des magistrats que protége la force publique les font exécuter.

Cependant des luttes fréquentes avaient eu lieu d'homme à homme, de famille à famille ; le droit de défense le supposait. D'abord elles durent leur naissance à des motifs d'intérêt privé ; des moissons pillées, des contestations sur les limites et le droit de pâture, des filles enlevées ou séduites, telles en étaient les causes ordinaires ; les lois suffisaient à la répression de ces délits ; mais quand les tribus de race furent organisées sur plusieurs points, leur contact souleva des prétentions qui touchaient à l'intérêt général, et il arriva ce qui avait eu lieu de famille à famille, les intérêts se concilièrent, et alors il s'établit des conventions internationales, ou l'on recourut à la force des armes. La guerre, état accidentel qui faisait rétrograder l'homme à l'état de nature, subit elle-même l'influence de cette civilisation naissante, elle eut ses règles et ses lois qui devinrent moins inhumaines, à mesure que le progrès moral le permettait. La victoire et la défaite modifièrent profondément l'état social.

Dans ces premières guerres se développa à un haut degré la puissance individuelle ; les qualités physiques et le courage qui décidaient du succès, établirent une différence entre les hommes libres ;

au jour du danger le plus brave se trouva naturellement à la première place, et la foule, par admiration et reconnaissance, lui attribua une nature supérieure; elle consentit à prolonger cet état de protection, et alla d'elle-même au devant du joug.

Comme pour se cacher à elle-même son abaissement, elle fit des dieux de ses chefs vainqueurs : c'est l'époque héroïque. Elle les invoqua après leur mort, pour éterniser leur influence, associa leur mémoire à ses succès par des cérémonies et des sacrifices, et se laissa gouverner en leur nom. Le culte s'établit, mêlé de grandeur et de superstition, de crédulité et d'espoir, de gratitude et de crainte : c'était l'homme moral tout entier, du moins dans ses rapports avec les seuls attributs de la divinité qui lui fussent encore accessibles : l'élément religieux se développait.

La nature des sacrifices dans les religions les plus anciennes témoigne de cette origine : le sang des victimes humaines coule sur l'autel des dieux guerriers, on offre aux dieux très-bons, c'est-à-dire aux grands législateurs, et aux inventeurs célèbres des arts de la paix, les prémices des fruits de la terre, du lait, du miel, du vin. A mesure que la pensée se fécondait, l'homme agrandissait son Olympe; il avait déjà personnifié tout ce qui était hors de son

être, le ciel, la mer, la terre, les bois ; il reposait dans ses foyers sous la protection de ses lares : il personnifia bientôt les attributs de sa nature propre : la force, la bonne foi, la vertu, le génie. L'intervalle entre le ciel et la terre était comblé, il ne lui restait plus qu'à rapporter l'universalité à la cause universelle.

L'homme sait déjà que les dieux versent les biens et les maux dès cette vie ; qu'il faut s'incliner devant ce qu'on ne peut comprendre ; il représente le Destin (Fatum) aveugle ; c'est la cause des choses inexplicables... La résignation avait surtout besoin d'un Dieu.

Le prêtre interpréta la volonté supérieure ; ce contact avec la divinité le rendit vénérable et puissant ; souvent les chefs étaient pontifes et sacrificateurs ; la superstition, se fécondant d'elle-même, multiplia ses objets et ses rites ; il y eut des augures, des auspices, des aruspices, et la crédulité lia ces divers systèmes de divination. Les prêtres, les pythies, les sibylles, s'inspirèrent de leur propre enthousiasme, et les oracles parlèrent.

L'idée de l'infini appliquée à la puissance des dieux et à leur justice, conduisit à celle de l'éternité des peines et des récompenses dans une seconde vie. Le Tartare, les enfers, eurent autant de supplices que la douleur connaît de formes ; le bien absolu manqua

d'expression, parce que la perfection exclut l'espoir; toutefois le caractère et les mœurs des peuples divers se trouvent empreints dans leur élysée : les Grecs, orgueilleux et raisonneurs, en firent un jardin riant, où l'intelligence jouissait en paix d'elle-même; les Mahométans peuplèrent leurs ombrages de houris; les Scandinaves placèrent les braves morts en combattant dans le walhalla où se célèbre une fête guerrière sans fin : il appartenait au spiritualisme chrétien de mettre le bonheur éternel dans la contemplation de l'Être parfait.

L'élément religieux, combiné avec l'héroïsme, éleva l'homme au-dessus de lui-même, et l'admiration, s'exaltant encore de la piété, exagéra les faits célèbres : c'est l'époque fabuleuse des peuples, où le vrai et le faux se mêlent et se confondent, et où leurs poëtes ont puisé le merveilleux.

Ainsi, dans le développement de la tribu, l'esprit guerrier et le principe religieux réagirent puissamment l'un sur l'autre. Déjà depuis longtemps, sans doute, l'idée d'une intelligence supérieure s'était révélée dans la famille; nous ne parlons ici que de cette influence générale qui naît d'une croyance commune et d'un culte défini.

Quand deux tribus se faisaient la guerre, et que l'une d'elles était soumise, les vainqueurs s'empa-

raient du pays des vaincus; la règle de ce partage varia selon les temps et les peuples. Ce déplacement de propriété entraînait nécessairement un changement dans l'état des personnes. Du droit qu'avait le vainqueur de tuer son ennemi, et dont il usait souvent, résultait celui de lui accorder la vie à certaines conditions; ainsi, sous ce point de vue du moins, l'esclavage indiqua un progrès dans les mœurs.

Quelquefois on admettait des chefs de la tribu soumise dans la tribu victorieuse avec les droits de citoyen, soit par considération personnelle, soit pour que le nombre des hommes libres, comparativement à celui des esclaves, ne fût pas trop disproportionné. Tantôt le propriétaire vaincu ne fut plus que le fermier de son domaine, tantôt il dut suivre son maître, qui lui imposait dans sa maison telle ou telle fonction servile. Les femmes, les filles, les esclaves, les troupeaux, les meubles, les ustensiles et les vêtements qui formaient le butin se partageaient ordinairement par la voie du sort : les armes conquises dans la lutte étaient réputées glorieuses entre toutes les dépouilles, et souvent on les consacrait aux dieux (1).

(1) Jupiter Feretri, inquit, hæc tibi victor Romulus rex regia arma

Quelquefois aussi, lorsqu'après le combat, l'avantage était resté douteux, on concluait une alliance sous les auspices des dieux de l'une et de l'autre tribu qui se réunissaient en une seule; mais les familles qui les composaient restaient distinctes et jouissaient, à titre égal, de tous les droits civils et politiques; toutefois l'appellation générale appartenait à la tribu qui conservait son premier emplacement (1).

Au milieu du dédale des origines (2), l'esprit

fero, templumque iis regionibus quas modo animo meditatus sum, dedico, sedem opimis spoliis quæ, regibus ducibusque hostium cæsis, me auctorem sequentes posteri ferant. Tit. Liv., lib. 1, cap. 10.

(1) Inde ad fœdus faciendum duces prodeunt, nec pacem modo sed et civitatem unam ex duabus faciunt, regnum consociant. Tit. Liv., lib. 1, cap. 13.

(2) Rien n'a plus contribué à jeter de l'obscurité sur les origines que la confusion des noms. Ce point demande quelques développements.

Le nom des peuplades indigènes était ordinairement emprunté à un chef dont la vie offrait quelque circonstance remarquable. Dans les migrations de tribus, tantôt celles-ci transportaient au nouvel établissement le nom de l'ancien, tantôt elles adoptaient celui d'une divinité protectrice ou d'un chef renommé. Enfin, et plus souvent encore, les peuplades apparaissent dans l'histoire sous une dénomination empruntée à leur position géographique, ou à certaines circonstances qui, sans les désigner par leur appellation propre, les distinguaient suffisamment sous le point de vue grec ou romain. Les tribus issues d'une même souche, se désignaient aussi entre elles par des noms tirés de certaines circonstances locales. Quelques exemples appuieront cette assertion. Les Cranaïens étaient une tribu de Pélasges qui occupaient jadis toute l'Hellade : ils portèrent successivement les noms de Cécropides, d'Érechthéiens et d'Io-

d'investigation perd souvent sa voie ; tout ce qu'il peut faire, c'est de scruter dans la raison des faits les causes de ce qui semblerait contraire au développement naturel de l'homme et de ses institutions. Ces contradictions apparentes tiennent moins encore à l'obscurité des choses qu'au point de vue particulier sous lequel les annalistes les ont considérés : les Grecs, si avancés en civilisation, ne jetaient un regard distrait sur les barbares que pour le reporter avec orgueil sur eux-mêmes : les Romains, qui regardaient le monde comme leur héritage, étaient obligés d'étudier les pays qu'ils voulaient conquérir ; mais, quand ils en connaissaient les ressources et les moyens de défense, bien loin de faire revivre un passé hostile dans la mémoire

niens, tous empruntés à des chefs de tribus ; mais comme ils habitaient le rivage de la mer, leur pays fut appelé Attique, et cette dénomination locale prévalut. (Hérod. 8, 44.) Parisii fut appelé Lutèce par les Romains, à cause de son assiette basse, et du limon qu'y assemblaient les débordements de la Seine. Le mot Germains, hommes de guerre, n'était point un nom de peuple, mais un surnom que se donnaient les Teutons quand ils suivaient un chef militaire. L'expression Markomans signifie hommes de frontières, parce qu'ils étaient chargés de les protéger ; ils étaient Teutons comme les Germains : on en a fait également un nom de peuple. Nous en dirons autant des Normands, des Slaves, des Hyperboréens, des Variègues, etc., etc., noms qualificatifs, d'un ordre moral quant aux Slaves (glorieux), et aux Variègues (confédérés) ; simplement topographiques, pour les Hyperboréens et les Normands, et relativement à d'autres peuples.

des vaincus, leur politique s'appliquait à effacer en eux les traditions qui font l'esprit de nationalité, les estimant assez éclairés pour être esclaves. Ils les affaiblissaient par le recrutement, les ruinaient par l'impôt, les divisaient par la responsabilité fiscale, changeaient les mœurs à leur source, en imposant la langue des lois, et ne leur laissaient de la civilisation que les vices.

Ainsi nous ne connaissons de la vie ancienne de ces mêmes peuples de l'Europe, dont la grandeur actuelle recommande à tant de titres le passé, que ce qu'en ont tracé des plumes partiales ou dédaigneuses de la vérité. Telle est la cause de tant de contradictions et de doutes; et voilà pourquoi l'étude de l'histoire, pour être fructueuse, doit être avant tout philosophique.

CHAPITRE IV.

Au milieu de ces rapports sociaux fondés sur la propriété, réglés par les lois, sanctionnés par la religion, l'homme intellectuel continuait à se développer; la philosophie cherchait la raison des phénomènes dans leur essence, la poésie moins am-

bitieuse et plus près de la nature, se contentait de les exprimer.

Les poëtes ont exercé une grande influence sur la civilisation. Le sentiment poétique est naturel à l'homme; par le sentiment religieux il touche à tout notre être. La poésie, chez les peuples divers, n'a varié que par les formes, par les accidents; émanation des lois générales, comme l'homme, comme la nature, elle est simple et une. Ce que l'esprit a conçu, la poésie le peint par l'image et le redit à l'âme par l'harmonie : son domaine, c'est tout (1). Son chant révèle à l'homme toute la puissance de sa nature, et l'homme se révèle à lui-même en l'écoutant. Comme l'enthousiasme semble enlever l'homme au-dessus de la terre, les anciens attribuèrent à l'inspiration poétique une origine divine. Quand la poésie cesse de parler à l'âme, c'est que sa mission est finie, et que l'âme, dégradée, éteinte, n'est plus digne de l'entendre.

Les premiers oracles furent rendus en vers ou en paroles cadencées, dont la mesure et le rhythme, favorables à l'inspiration, les gravaient plus facilement dans la mémoire des hommes (2); mais, comme

(1) In medio residens Phœbus complectitur omnes. Auson.

(2) Le mot vates de μάντις (μαίνομαι), indique un état surnaturel, une espèce de fureur.

le souvenir s'en effaçait, les prêtres essayèrent de le perpétuer par des signes et des symboles; longtemps l'art sublime de l'écriture resta un mystère religieux; enfin il franchit le seuil du temple, et l'esprit humain s'élance dans les voies d'un progrès infini. Désormais le savoir s'anoblit en se faisant l'héritage de tous; devant le faisceau lumineux des intelligences, les ténèbres se dissipent, les arts naissent ou se perfectionnent; l'expérience des siècles n'est plus perdue pour l'avenir, et la muse de l'histoire trouve son burin (1).

Mais toutes les connaissances humaines, quelque puissant qu'en soit le véhicule, ne peuvent être que successives : le présent, tout en modifiant le passé, s'appuie sans cesse sur lui : nul ne peut se dépouiller des idées acquises, qui sont comme le fonds de son intelligence. Il en est de même des sociétés, à quelque époque de leur développement qu'on les prenne. Ainsi les philosophes, les poëtes, tous les maîtres de la pensée s'appliquèrent d'abord à concilier avec les idées récentes la tradition, c'est-à-dire la vie ancienne : de cette difficulté naquirent les

(1) Hérodote semble avoir indiqué cette parenté entre l'histoire et les diverses manifestations de l'intelligence, en mettant son œuvre sous l'invocation des muses.

systèmes divers; ces mêmes principes qui prouvent la vérité, on s'efforça de les plier aux exigences de l'erreur.

Cette confusion du monde traditionnel se retrouve dans les monuments de tous les anciens peuples, et les plus modernes n'en sont pas exempts. Toutefois la fable elle-même, puisqu'elle a eu une sorte de réalité dans les croyances, n'est pas indigne d'attention; elle sert à indiquer l'esprit des époques diverses; nous ne connaissons guère les Gaulois et les Germains que d'après les données de César et de Tacite, tandis que l'Edda et les saga islandaises nous ont révélé tout le monde scandinave. Dans l'étude de l'homme, qui est le but de l'histoire, il n'est pas moins intéressant de connaître ce qu'il a cru, ce qu'il a pensé, que ce qu'il a fait.

Le génie s'empare des idées de tous; il en arrête les types, et, quelle que soit la forme de son œuvre, soit qu'il exprime ce qui est, soit qu'il s'élance du connu dans des voies nouvelles, c'est lui qui indique à l'avenir les repos et les grandes transitions de l'intelligence; les hautes théories, il est vrai, ne sont pas accessibles à tous, mais du moins ce qu'elles ont d'utile et d'applicable entre dans le domaine de la raison pratique; et de la somme des idées générales, se compose l'esprit d'une époque. Plus

un peuple a appliqué d'idées, plus sa vie historique est complète.

Quand les rapports sociaux sont clairement définis, l'individualité s'efface dans l'ensemble, ou plutôt l'ensemble n'est plus qu'un individu ayant ses conditions matérielles d'existence, son intelligence, son âme. Cette vie commune qui a besoin de se prouver, se manifeste, selon les nécessités diverses où les sociétés ont grandi, dans les solennités religieuses ou triomphales, à la tribune, au théâtre, dans les jeux publics, dans les honneurs rendus au souverain, partout où le sentiment de chacun se cherche et se confond dans le sentiment de tous.

Les nécessités diverses sous l'empire desquelles les sociétés se sont développées ont donné naissance à différentes formes de gouvernement.

Parmi les sociétés naissantes, les unes ont été absorbées à l'état de tribus; d'autres ont été anéanties par la guerre, ou tellement affaiblies par des rivalités et des luttes intestines, qu'il ne leur restait plus assez de vitalité pour triompher des obstacles extérieurs. Elles ont péri, soit de mort violente, soit de langueur, parce que l'esprit de leurs institutions était trop actif ou trop faible, et que toute puissance est mesurée par une force qu'une force égale ou supérieure neutralise ou détruit.

La forme de gouvernement la plus durable est celle qui répond le mieux au passé d'un peuple, où les modifications naissent de la nature même des choses; où chaque développement a sa racine qui le nourrit. Hors de ces conditions, la gloire même d'un peuple est précaire; il peut s'élever momentanément, mais il retombera, s'il ne se replace dans les conditions normales de son être; toutefois celui-là aura plus de véritable grandeur dont les institutions se concilient le mieux avec la liberté; l'œuvre de tous n'étant jamais plus complète que lorsqu'elle est empreinte de la volonté de chacun.

Nous avons dit que la première phase de l'état social, c'est-à-dire le passage de l'état de famille à celui de tribu était la république, c'est-à-dire l'égalité de tous devant des lois consenties.

Cette forme sociale veut des mœurs fortes plutôt que des lois répressives sévères; car les peines suivent le délit, et là où le vice n'est pas une exception rare, l'ordre qui repose sur l'égalité périclite déjà. C'est dans ce sens que Montesquieu a dit que le fondement de la république est la vertu.

En effet, le gouvernement républicain suppose que chaque droit est un devoir, que ce droit doit être exercé dans sa plénitude, sans que les limites en puissent être dépassées; le dévouement même y

à sa mesure ; chaque magistrature, chaque commandement, expression directe ou médiate de la volonté souveraine, n'est pas une distinction personnelle, mais une fonction imposée dans l'intérêt de tous, et qui implique à la fois l'omnipotence de la loi, l'abnégation de l'individu.

L'obéissance du citoyen à la loi est d'ailleurs un acte de volonté puisque cette loi est son ouvrage, et que l'intelligence ne peut se révolter contre elle-même. La loi est modifiable comme les rapports qui déterminent la volonté ; mais des changements fréquents sont un signe de malaise et de décadence ; on est peu porté à observer des lois sans cesse remaniées ; quand elles sont l'expression de circonstances exceptionnelles, elles doivent être, comme elles, transitoires, et s'effacer, dès que l'ordre est rétabli, dans l'institution fondamentale. En général les républiques périssent par les lois nouvelles ; les monarchies, parce que les institutions s'y refusent aux exigences qui naissent du progrès moral (1).

L'égalité devant la loi, dans les républiques le mieux organisées, ne détruit point les inégalités naturelles ; seulement dès qu'un intérêt, soit individuel, soit complexe, devient menaçant ou même

(1) *Esprit des lois. — Contrat social.*

suspect, la loi lui oppose l'intérêt du plus grand nombre, et le frappe d'impuissance en l'isolant.

C'est dans cette prévision qu'elle met au droit de propriété certaines restrictions, qu'elle le renferme dans certaines limites, et qu'elle tempère l'exercice du pouvoir par une responsabilité sévère. On a souvent reproché aux républiques cette jalousie ombrageuse, mais elles n'ont existé qu'à ce prix ; d'ailleurs la qualité de citoyen, impliquant l'omnipotence de l'état, entraîne, avec l'obligation de concours à tout service légal, celle de reconnaître l'état comme juge compétent de tout acte émanant de sa volonté souveraine. Quand le peuple s'est écarté de cette prudence, presque toujours la liberté a été mise en péril, comme du temps de Pisistrate et de Périclès à Athènes, et à Rome sous les décemvirs. C'est dans les républiques que l'état des personnes est le plus clairement défini ; elles ne reconnaissent d'abord que deux classes d'hommes, les habitants libres et les esclaves. Dans le principe, la liberté supposait la propriété ; mais lorsque la cité se fut agrandie, les biens suivirent les fortunes diverses ; il y eut des citoyens riches et des citoyens indigents ; les artisans, plus tard les artistes, formèrent une classe moyenne, propriétaires factices, dont l'industrie ne tenait point au sol ; le numéraire se multi-

plia pour représenter les différentes formes de la richesse sociale, et de l'abondance du nécessaire sortit le besoin du superflu : bientôt la hiérarchie sépara et subdivisa toutes les classes; la liberté eut ses priviléges et ses incapacités; pour le plus grand nombre, elle se borna à empêcher ou à sanctionner les mesures dont le sénat avait l'initiative. Le grand principe de la propriété foncière s'altérant de jour en jour, il fallut introduire une espèce d'ordre au sein du désordre même; on institua des classes, des centuries (1); peu à peu la tribu cessa d'être homogène : on diminua les charges en raison de l'abaissement du revenu, de sorte que les indigents furent exempts du service militaire. Il était juste que ceux qui n'avaient rien à défendre

(1) L'institution des centuries est attribuée à Servius Tullius; il semblerait donc convenable de la rapporter à la monarchie. Mais le but politique que Tite-Live donne à ce prince, celui de transporter dans les premières centuries presque toute l'influence du droit de suffrage, prouve que les rois de Rome n'étaient guère que les premiers magistrats d'une république. Parmi les six princes qui gouvernèrent après Romulus, nul, en effet, ne monta sur le trône en vertu de sa naissance, principe qui découle naturellement de la monarchie. Cependant le règne de chacun d'eux présente une moyenne d'environ trente-cinq années; l'absence d'héritiers directs, pendant une si longue carrière, serait un phénomène unique dans l'histoire. Le second Tarquin parvint, il est vrai, à la couronne, mais par un crime, et non comme fils ou selon d'autres comme petit-fils de Tarquin l'Ancien. Les historiens, en lui prêtant cette prétention toute nouvelle de légitimité, eurent probablement pour motif d'augmenter la haine contre la royauté même restreinte.

n'eussent d'autre embarras que celui d'exister. La république n'était déjà plus dans les mœurs quand l'établissement du cens la fit passer à l'état d'aristocratie (1). Sparte, grâce à la pauvreté et à l'oppression des esclaves, se maintint plus longtemps. On ne saurait nier que cette distribution de classes n'ait été une des causes du développement rapide que prirent les aristocraties grecque et romaine; mais elle portait en soi le germe de la décadence : elle produisit la soif des richesses et des distinctions; et le vice des individus se communiquant à l'état, il périt de faiblesse au milieu de ses conquêtes.

Dans le système romain, où la guerre naissait de la guerre, il était impossible que tant de provinces soumises formassent un tout homogène; au lieu de l'indépendance, on leur promit sécurité et protection ; c'est-à-dire qu'elles connurent la mesure exacte de leurs charges et de leurs sacrifices; le droit de cité ne fut accordé qu'avec la plus grande réserve; mais, malgré l'habileté des Romains à contenir et à balancer les uns par les autres tous ces intérêts, la guerre sociale vint révéler à la fois le vice et le péril de leur politique.

(1) Dès le règne de Thésée, on trouve les Athéniens divisés en Eupatrides ou nobles, en géomores ou cultivateurs, et en démiurges ou artisans. Plut. *Thés.*, 24 et 25.

D'un autre côté, c'est par la guerre que Rome échappa longtemps au danger de ses luttes intestines; les pauvres espéraient et combattaient; les patriciens restaient en possession des hautes magistratures, des fonctions sacerdotales et des rangs supérieurs de l'armée; les plébéiens avaient les jeux du cirque, les combats de gladiateurs et les cérémonies du triomphe; mais le jour des comices, on les appelait les maîtres du monde. Ni la retraite du peuple sur le mont Sacré, ni les tribuns qu'il obtint, ni les magistratures qu'il arracha plus tard à l'opiniâtreté des grands, ne purent effacer la tache plébéienne; la suprématie tenait au sol dont la noblesse restait propriétaire.

Les Gracques, pour avoir voulu l'exécution de la loi Licinia, périrent à l'œuvre; l'orgueil et l'avarice restèrent impitoyables, et plus d'une fois, sur la place publique, les blessures glorieuses des vétérans saignèrent sous la verge de l'usurier.

Par quelle cause, ou plutôt par quel ensemble étonnant de causes ces plébéiens habitués à combattre, ayant le sentiment de la liberté et celui de leurs forces, que chaque dénombrement leur révélait, furent-ils maintenus dans l'obéissance? L'esprit des institutions opéra ce résultat; les causes, c'étaient l'influence religieuse qui promettait à

Rome patricienne l'empire du monde, les guerres incessantes qui occupaient l'activité des mécontents, les efforts même des tribuns qui montraient toujours le but sans pouvoir l'atteindre, les liens entre le client et le patron, ces mille autres liens qui attachent l'individu au tout, en un mot, le respect même de toutes ces choses, celui de la majesté romaine.

Quand on a étudié les ressorts politiques des empires, il faut bien reconnaître qu'il arrive un temps où certains abus sont irrémédiables, où l'on ne peut les extirper sans porter une grave atteinte au principe vital du gouvernement ; c'est que, tout mal invétéré procedant de la constitution organique elle-même, le novateur jette une ruine à côté d'une réforme, et les éléments essentiels de l'ensemble perdent leur force, en cessant de s'appuyer solidairement.

La décadence des états conquérants commence à l'époque où le principe qui a fait leur grandeur, ne trouvant plus à s'exercer au dehors, se tourne contre l'état ; alors, plus les succès ont été brillants, plus les blessures sont profondes. Quand Rome eut pour limites, au nord, les forêts et les fleuves de la Germanie ; à l'orient et au sud, les solitudes de l'Asie et de l'Afrique, sa politique manqua d'un but déterminé ; elle fut inhabile à conserver dès

qu'elle ne fut plus en mesure de conquérir; l'activité se porta dans les guerres civiles(1); les querelles passèrent de la place publique dans les camps, et les idées de domination universelle les y suivirent. Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Octave, ne pensèrent point à scinder l'empire, en s'assurant, soit en Italie, soit dans les provinces, une domination indépendante. Ils voulaient être les maîtres de Rome maîtresse du monde.

Il faut encore remarquer qu'aussi longtemps que Rome fut conquérante, ce qu'il y avait d'injuste dans ses aggressions, de captieux dans ses traités et son protectorat, d'immodéré et d'arbitraire dans son avarice, disparaissait en quelque sorte dans la grandeur du résultat; mais lorsque les ambitions rivales en vinrent aux prises, et que les partis qui les représentaient s'entrechoquèrent, la cruauté, la mauvaise foi, la cupidité portèrent leurs fruits naturels, la dissolution et la faiblesse (2).

Tandis que la république romaine périt pour

(1) Orbem jam totum victor Romanus habebat,
Qua mare, qua tellus, qua sidus currit utrumque,
Nec satiatus erat. Luc., *Phars.*, l. 1.

(2) Voyez Saint-Évremond, *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*; Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*; Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*; Luden, *Hist. du peuple allemand*.

avoir pris trop d'espace, ou plutôt parce que c'était pour elle une nécessité que de s'agrandir sans cesse, d'autres états s'effacèrent pour avoir enfermé leur sphère d'action dans des limites trop étroites; d'autres enfin durent leur chute, moins au vice de leurs institutions qu'à un concours de circonstances qu'aucune prudence humaine ne pouvait ni prévoir ni conjurer.

On a dit que la guerre était le plus efficace de tous les moyens de civilisation; elle en est du moins le plus actif, mais souvent elle dévore son œuvre.

La guerre produit des révolutions brusques qui altèrent les institutions du vainqueur comme celles du vaincu; dans cet état violent, les mœurs réagissent longtemps contre les lois, et il faut plusieurs générations avant que la transformation ne s'opère.

Si l'extension du territoire est trop rapide, ou qu'elle ne soit point proportionnée à la force de résistance qu'offre l'état conquérant, les annexes détruiront l'équilibre, et le centre de la puissance se déplacera. C'est ce qui est arrivé à la Suède après les victoires de Gustave Adolphe; et c'est pour avoir évité cet écueil, que la Russie a pu s'agrandir impunément : elle n'avance qu'en s'appuyant sur elle-même, de telle sorte que ce qu'elle prend paraît

toujours peu de chose, si on le compare à ce qu'elle avait déjà.

Lorsqu'il y a fusion complète entre l'élément conquérant et les éléments conquis, il en résulte un tout dont les conditions d'existence ont dû se modifier, selon celles de la transformation elle-même : si l'institution s'éloigne trop de sa source, elle périclite ; si elle repousse tout élément étranger, elle ne peut s'assimiler ses conquêtes : ce qu'elle gagne en esclaves, elle le perd en citoyens. Il y a dans ce travail de transformation des symptômes que le législateur doit saisir : la faiblesse et l'extrême rigueur ont leurs périls.

Les circonstances diverses, l'âge d'un peuple, le milieu politique où il est placé, son génie, soit qu'il s'appuie sur la guerre, ou sur l'agriculture et le commerce, dirigent et règlent ses moyens d'action. Tantôt il convient d'activer ou de modérer l'élément religieux ; tantôt il faut ranimer l'esprit national, ou donner une nouvelle impulsion aux arts et à l'industrie, de telle sorte qu'il y ait dans le tempérament social équilibre et force. Les empires ont tous été faibles dans le commencement : leur maturité diffère de leur enfance ; c'était pourtant le même être, mais grandi, développé.

Toutefois rien d'humain qui n'ait sa mesure : un

temps arrive où les peuples s'arrêtent comme pour jouir du spectacle de leur prospérité; c'est l'époque des arts, du luxe, de la poésie savante, d'un philosophisme curieux. Je ne sais quel pressentiment d'une décadence prochaine les porte à se hâter de vivre; au moment où leur expérience est complète, le principe vital commence à perdre de sa vertu: ainsi l'arbre jaunit et se découronne quand le parfum de son fruit annonce qu'il est mûr.

La décadence elle-même a ses phases: peu d'états ont joui d'une vieillesse saine; la plupart périssent dans une crise; d'autres sont si longs à mourir qu'à peine peut-on préciser l'époque de leur fin. Lacédémone n'était déja plus à craindre, qu'elle était encore respectée; Carthage tomba dans sa force sous les yeux mêmes d'Annibal, et, après une agonie de dix siècles, l'empire grec respirait à peine lorsqu'il reçut le dernier coup.

Les causes de ruine agissent avec d'autant plus de puissance, qu'elles rencontrent moins d'obstacles dans les mœurs. Les institutions naissent des mœurs et ne vivent que par elles. Le pire état est celui d'un peuple qui, n'osant les abolir, ne peut plus observer ses lois; il est comme un athlète épuisé qui s'obstine à donner sa faiblesse en spectacle. Les mœurs se corrompent par l'absence ou l'altération du senti-

ment religieux, qui seul peut lier ensemble les vertus privées et les vertus civiles; et par le luxe, qui fait qu'on se croit pauvre avec le nécessaire, et qu'on se préfère à l'état.

La république, après être devenue aristocratie et oligarchie, remonte quelquefois à son principe : ce retour à la démocratie est d'autant moins durable que le peuple a été plus longtemps privé de l'exercice des droits politiques : renverser une tyrannie est une œuvre de force et de courage; se reconstituer après la victoire, est une œuvre de sagesse consommée; aussi ne voit-on que rarement les masses profiter des révolutions qu'elles ont accomplies : elles ne font pour l'ordinaire que changer de maîtres.

CHAPITRE V.

En portant à sa plus simple expression la forme aristocratique, on arrive au gouvernement d'un seul; essayons d'indiquer sur quelles bases repose l'ordre monarchique, et quelles sont les phases nécessaires de son développement.

Et d'abord l'établissement même d'une monarchie suppose dans le fondateur le courage et le génie :

il a dû entraîner ou vaincre les résistances individuelles, effacer ses pairs par l'éclat des services, et les enchaîner à sa fortune par le respect ou la reconnaissance. S'il n'est parvenu à la domination que par une sorte de surprise, l'édifice qu'il a élevé s'écroulera sur lui ou après lui.

Soit qu'il ait tout à créer, soit qu'il se substitue à un pouvoir qui chancelle, il lui faut écrire ou corriger ses lois avec l'épée, découvrir l'avenir dans le présent, et se préoccuper moins encore de la gloire que de la durée.

Toutes les forces sociales obéissant à une intelligence d'un ordre élevé, à un intérêt qui garantit et représente tous les intérêts, cette unité de vues que n'arrête aucun obstacle intérieur, et qui ne fléchit que devant la loi, certes ce sont là de puissants éléments de succès.

Comme le mérite est la cause première du pouvoir royal, la royauté commence ordinairement par être élective, et se retrempe ainsi à chaque règne dans le principe qui la sanctionne. Tantôt le droit d'élection se maintient complet; plus souvent, en mémoire du fondateur, on choisit dans sa famille le plus digne de lui succéder. C'est ce qui a eu lieu sous la première race des rois francs, et chez les peuples d'origine germanique et slave. La succes-

sion directe était un accident et non un droit. Cependant les luttes fréquentes entre les princes du sang royal entraînant des guerres stériles, on se lassa d'avoir sans cesse à concilier des ambitions rivales; on fit la part des prétentions et l'on eut recours au système déplorable des apanages où la forme et la destinée de l'état dépendaient d'un chiffre : enfin, un seul droit absorba tous les autres, et le principe d'héritage indivis transmissible selon les degrés de descendance s'établit.

Néanmoins il fallut composer avec les droits déchus; on leur concéda le gouvernement subordonné de certaines villes, de certaines provinces, et ces pouvoirs délégués devinrent héréditaires comme la monarchie dont ils relevaient : de là le système féodal avec ses subdivisions de priviléges, à travers lesquelles le pouvoir royal avait à passer avant que d'exercer son action sur le peuple proprement dit. Les hauts emplois de l'état, qui passaient de l'un à l'autre, quand la monarchie était élective, tendirent dès lors à se fixer dans les mêmes familles, et les minorités accrurent encore l'influence des grands. Elle s'élèva à un tel point que quelques-uns (1) fondèrent de nouvelles dynasties.

(1) C'est ainsi que la race mérovingienne fut remplacée de fait par les

Les rois, liés par tant de concessions successives, n'eurent d'autre ressource que d'opposer aux grands vassaux des forces permanentes et de s'attacher la bourgeoisie : celle-ci exigea à son tour des garanties, et la commune grandit entre la féodalité et le roi. Il en résulta par la suite le système des constitutions mixtes, où les différents pouvoirs de l'état se balancent ou se dominent selon que les révolutions, dont les réformes sont l'expression, ont été l'œuvre de tous les ordres, ou plus particulièrement de tel ou tel d'entre eux (1).

Les monarchies, comme les républiques, ne peuvent exister que par des lois fondamentales; le despotisme seul est à lui-même sa loi et sa mesure : si

seigneurs d'Héristal dont les descendants, à leur tour, cédèrent le trône aux Capétiens. L'histoire du Nord offre un grand nombre d'exemples analogues : en Russie, Boris Godounof, Schouiski, Romanof; en Suède, Charles Knutsson Bonde, et Gustave Vasa lui-même, dont l'héroïsme légitima l'élévation.

(1) En Danemark, le pouvoir royal a absorbé celui de la noblesse ; en Angleterre, c'est l'aristocratie qui a tout fondé à son profit; en France, où la révolution a été faite par le peuple et le tiers état, l'aristocratie est et restera peu de chose. L'Angleterre est plus près d'un bouleversement que la France; ici la lutte est terminée, là elle se prépare. Le pouvoir en France réside dans la classe moyenne, qui est trop nombreuse et trop voisine des classes ouvrières pour se constituer en aristocratie; la monarchie nouvelle y est l'expression des intérêts de ces classes moyennes : rien de plus, rien de moins; et c'est ce rapport qui fait sa force : plus leur concours dans la représentation nationale sera complet, plus le pouvoir s'affermira.

le péril qui menace le despote n'était en raison de son omnipotence, il serait comme Dieu, qui ne relève que de lui-même.

Par quel concours étrange de circonstances des millions d'hommes ont-ils accepté l'arbitraire d'un seul, sans limites, sans contrepoids, abandonnant au hasard de l'hérédité jusqu'à l'espoir des générations futures? Comment cet état est-il devenu normal? mais surtout comment trouvons-nous puissance et grandeur dans un peuple où tout ce qui ressemble à la liberté est privilége, où le privilége lui-même s'annihile devant la majesté du souverain?

Ce résultat tient à des causes profondes : essayons de les expliquer.

Le despotisme est d'origine asiatique; là est sa véritable patrie. Il n'a pu s'imposer en Europe qu'accidentellement, dans des temps de crise ou de décadence : l'histoire de tous les peuples occidentaux l'atteste. L'immutabilité, le fatalisme, qui en est la conséquence, est le trait le plus caractéristique des orientaux. La source de ce fatalisme naît du principe religieux dont l'expression est le culte de la nature extérieure. En Europe, au contraire, tout annonce le règne de la pensée. La nature extérieure n'y est plus qu'une forme, dont l'idée dans la plénitude de

sa liberté arrête les proportions. Cette liberté de la pensée, principe fécond de la civilisation européenne, se manifeste dans les rapports sociaux, dans les arts jusque dans les mythes qui ne sont que des symboles (1).

Ainsi, en Orient, le sentiment politique est resté emprisonné dans les limites religieuses; le génie de Mahomet sut rajeunir la forme sans toucher à l'immutabilité du principe. Le fatalisme des Turcs, cause de leur puissance, achèvera leur ruine; le fatalisme des Russes, qui prolongea si longtemps leur faiblesse, consommera leur grandeur.

Le christianisme a plutôt modifié le caractère des Russes qu'il ne l'a régénéré; la grandeur de ses dogmes, l'universalité de son principe, tendent moins à détruire qu'à utiliser, à diriger les forces qui l'acceptent; dès qu'on l'a reconnu, on est dans sa voie : aussi s'accommode-t-il d'une manière merveilleuse à toutes les formes de gouvernement comme à toutes les nuances des sectes, formes secondaires à son point de vue, qui est le règne sans fin. Individualismes, républiques, monarchies tempérées ou absolues, il domine tout de la hauteur de son principe qui est la raison universelle; et comme

(1) Koutorga, *Essai sur l'organisation de la tribu.*

sa force est une voix, son empire se prête à tout ce qui change sans changer lui-même.

Le pouvoir absolu n'a point de plus ferme appui que le fatalisme, qui n'est autre chose qu'une aveugle résignation religieuse. En Russie, le tsar s'est déclaré chef suprême de l'église : c'est de ce moment que son despotisme fut complet, et que l'empire progressa dans sa force. Les révolutions n'y sont que des accidents qui changent un homme sans changer les choses : le nouveau prince est autocrate par cela seul qu'il règne; et le peuple déclare saint et inviolable celui qui vient de renverser l'objet de sa vénération, je dirais presque de son culte. Et, en effet, comment n'attribuerait-il pas une nature plus qu'humaine à l'être qui, d'un signe, peut élever ou anéantir, et dont le premier bienfait est de permettre d'exister?

Il est d'autres causes d'un ordre secondaire, qui ont contribué à établir chez les Russes le pouvoir absolu.

Dès le neuvième siècle, ils sollicitèrent ou subirent (1) le joug des Variègues. Les luttes incessantes entre les princes apanagés; les invasions continuelles d'une foule de peuplades indigènes ou

(1) *Chronique de Nestor*; Karamzin, Muller, Oustrialof.

étrangères sur la vaste étendue du territoire slave empêchèrent plus tard les vainqueurs de fonder des établissements durables. Toutefois le commerce développa çà et là des germes de liberté : Novogrod eut ses jours de grandeur relative, dont elle fut redevable à ses relations avec la ligue anséatique. Au treizième siècle, vainqueurs et vaincus se courbent sous la domination des Mongols ; les chefs slaves ne sont plus que les pourvoyeurs de la horde. La domination de ces tribus guerrières chancelle un moment sous l'épée de Dmitri Donskoï, se raffermit bientôt, et, menacée par la politique d'Ivan Vassiliévitch, elle tombe enfin avec Kasan, capitale de la horde Dorée. Il ne reste plus de tant d'essaims formidables que les Tatares de Tauride, destinés à montrer aux Russes les chemins de la Turquie dégénérée (1).

Après des maîtres tels que les Mongols, le pli de la servitude était fait ; les tsars se gardèrent bien de l'effacer.

De Jean IV à l'avénement des Romanof, la Russie avait tant souffert, qu'elle ne désirait rien plus

(1) Plusieurs fois déjà ils avaient menacé Constantinople ; mais ces premières expéditions portent le caractère des invasions normandes. Ils descendaient le Dnieper sur une multitude de barques, et côtoyaient ensuite la mer Noire jusqu'au détroit.

qu'une main ferme pour maîtriser les partis : tout son passé la rejetait dans le despotisme. Puis vint Pierre le Grand qui riva et polit ses fers. En se déclarant le chef suprême de l'église grecque dans ses états, il détruisit d'un même coup l'influence d'un clergé hostile à ses réformes, et l'espoir que les papes n'avaient jamais cessé de nourrir, celui d'opérer la réunion des deux églises : ainsi se consolida sa domination à l'intérieur, tandis que son empire demeura fermé aux intrigues étrangères. Toutefois ce prince si entier dans ses volontés, si impitoyable dans ses rigueurs, qu'il fit périr son fils parce que son fils avait osé résister, ne put changer la nature des choses ; il obtint tout ce qui était humainement possible : une armée, une flotte, une administration, des manufactures, des règlements qu'on décora du nom de Code ; mais ses Russes restèrent asiatiques, et l'on peut dire qu'ils ne furent jamais plus eux-mêmes qu'en subissant tous ces changements.

L'influence des nécessités diverses qui portèrent les tsars à l'absolutisme n'est pas moins sensible dans la nature de la propriété foncière. Dès l'arrivée de Ruric, les chefs variègues reçurent de lui les terres soumises à titre de fiefs ; les anciens propriétaires slaves n'en furent plus que les tenanciers

responsables, ce qui implique qu'ils exerçaient pour d'autres une autorité illimitée, celle des vainqueurs : de là, la servitude des masses et la dépendance de ces tenanciers. Quand la fusion des deux races fut opérée, les boïars continuèrent à relever des grands princes issus du sang de Ruric; enfin tous ces pouvoirs s'étant réunis en un seul faisceau, la hiérarchie s'établit sur le rang des ancêtres depuis les princes du sang jusqu'aux derniers degrés de la noblesse; et la servitude resta la proie commune. Les nobles trouvèrent dans le pouvoir qu'ils exerçaient sur leurs paysans une sorte de compensation à leur propre dépendance, et le tsar se fit la clef de voûte de tout l'édifice hiérarchique (1).

La position géographique de la Russie a puissamment contribué à l'isoler dans ses mœurs. Longtemps elle n'eut qu'un port sur la mer Glaciale; les états voisins se montrèrent peu empressés de guerroyer contre un peuple brave, avec lequel d'ailleurs il y avait moins à gagner qu'à perdre. Ajoutons enfin que, dans ses conquêtes, la Russie resta conséquente

(1) En Russie, le mode d'héritage prévient la concentration des fortunes. A la mort d'un propriétaire, ses fils héritent tous du même titre honorifique, et partagent également ses biens. Les filles n'ont droit qu'à une part modique.

avec les conditions de son être : à mesure qu'elle faisait un pas en Europe, elle reculait vers l'Asie, opposant toujours, soit instinct, soit calcul, la force inerte à l'activité civilisatrice, jusqu'à l'instant où, suffisamment préparée, elle pourra tourner contre les peuples de la vieille Europe, et ce qu'elle a de puissance propre, et ce qu'ils lui auront prêté d'industrie.

CHAPITRE VI.

Si l'on considère uniquement dans le christianisme le dogme et la morale qu'il enseigne, on s'incline dans l'admiration et la reconnaissance. Une croyance qui rattache l'humanité à Dieu, qui console et soutient en montrant à la vertu une récompense infinie, qui enlace d'un lien fraternel tous les hommes, cette croyance dut agir bien puissamment sur la société païenne. Toutefois la réaction fut en raison de cette influence; et, dans la lutte, les ministres de la religion révélée, soit faiblesse de nature, soit nécessité, ne furent pas toujours à la hauteur de leur mission. Les voyages lointains, les périls et même le martyre, loin d'ébranler leur foi, semblaient stimuler leur zèle; les richesses et le pouvoir les trouvèrent

plus fragiles; on eût dit que, nés pour le combat et les sacrifices, ils cessaient d'être appuyés de Dieu, dès qu'ils touchaient aux honneurs et au repos. Rome apostolique offre l'exemple des mêmes vicissitudes.

Les premiers successeurs de saint Pierre furent longtemps soumis soit aux empereurs, soit aux rois barbares qui s'étaient rendus maîtres de l'Italie. Lorsque le siége de la puissance temporelle fut transporté de Rome à Ravenne, les Romains s'habituèrent peu à peu à l'autorité des souverains pontifes qui, s'appuyant tantôt des Lombards, tantôt des Grecs, crurent donner une base plus solide à la puissance de l'Église, en lui créant un gouvernement assez fort pour se faire respecter. Les pertes successives de l'empire d'Orient, et d'un autre côté, l'agrandissement des Lombards forcèrent les papes de recourir à la protection des rois de France. Pepin leur donna Ravenne, le pays d'Urbin et la Marche. Enfin Théodore Ier couronna Charlemagne empereur d'Occident; dès lors les papes qui précédemment étaient tenus de se faire confirmer dans leur dignité par le souverain de Constantinople, devinrent en quelque sorte les tuteurs du nouvel empire, et leur autorité empiéta de jour en jour sur les princes temporels. Les curés de Rome grandirent comme leur évêque;

sous Pascal Ier ils prirent le titre de cardinaux. Quand, à la suite des troubles les plus violents, l'empire passa de la maison de France à l'Allemagne, un duc de Frioul se fit couronner roi d'Italie par le pape; mais la tyrannie des Bérenger obligea Agapet de recourir à Othon, qui rétablit le saint-père dans sa dignité, non sans profiter des dépouilles du roi déchu. Othon III réintégra Grégoire V que les Romains avaient chassé; pour se venger, ce pontife leur enleva la nomination de l'empereur, et conféra ce droit à six princes allemands (1).

L'Église, livrée à toutes les agitations d'un pouvoir temporel dépendant, se déchirait encore de ses propres mains : le saint-siége avait ses rivalités ambitieuses comme les autres trônes; des passions mesquines opposaient élection à élection, et l'infaillibilité du vicaire de Jésus-Christ protestait à chaque instant contre elle-même. Dans ces conflits l'intervention des princes séculiers ne pouvait être plus désintéressée que le motif de ceux qui la réclamaient. Les Romains, instruments ou témoins de ces intrigues, ne négligeaient rien pour ruiner le pouvoir pontifical; ils essayèrent de tout et même de la ré-

(1) Trois séculiers : les ducs de Brandebourg, du Palatinat et de Saxe; et trois évêques : ceux de Mayence, de Trèves et de Cologne.

publique (1), triste parodie de l'antique liberté; de leur côté, les pontifes s'efforçaient de leur ôter leurs priviléges : c'est ainsi que Nicolas II conféra le droit d'élire le pape aux seuls cardinaux.

Il paraît que des motifs personnels déterminèrent les croisades : Urbain II était parvenu au pontificat (2) : haï dans Rome, et ne se trouvant point en sûreté au milieu des divisions qui troublaient l'Italie, il se rendit en France avec tout son clergé; dans une assemblée qu'il tint à Clermont, son éloquence enflamma tellement les esprits, qu'on résolut soudainement d'aller en Asie combattre les infidèles. Étrange situation de l'Église qui, à l'instant où son chef se voyait contraint d'abandonner ses états, faisait trembler les princes sur leur trône, et précipitait les forces de l'Europe sur l'Orient! Plus d'une fois la majesté de l'Église fut violée dans la personne des papes : Henri V emprisonne Pascal II et ne lui rend la liberté qu'en échange du droit de disposer à son

(1) Un Nicolas de Lorenzo, greffier dans le quartier du Capitole, expulse les sénateurs, se décore du titre de tribun, et rétablit l'ancienne forme de gouvernement; mais, effrayé de son œuvre, il s'enfuit honteusement. Charles, roi de Bohême, le renvoie prisonnier au pape, qui l'oppose à un autre tribun, François Baroncegli. Celui-ci est mis à mort par Nicolas, qui périt lui-même peu de temps après. Macchiavelli, *Istorie Fiorentine*, lib. 1.

(2) Macch.

gré des églises d'Allemagne. Toute l'histoire des papes est pleine de ces contrastes : Alexandre III, persécuté par Barberousse, l'excommunie en fuyant; et tandis que Jean de Fermo, le troisième antipape que soutenait l'empereur, portait encore la tiare, ce même Alexandre reçoit à Tusculum les envoyés de Henri II, roi d'Angleterre; il lui impose, en expiation du meurtre de Thomas Becket, un désaveu public de sa participation à ce crime; non content de ces conditions, il veut que le monarque envoie deux cents hommes d'armes en Terre-Sainte, avec promesse de s'y rendre de sa personne avant trois ans; il exige enfin que Henri révoque toutes les mesures contraires à la liberté ecclésiastique, et qu'il permette à ses sujets l'appel en cour de Rome. Henri se soumet à tout. La politique de Célestin III enlève le royaume de Naples aux Normands, ses fondateurs, pour le faire passer à Henri VI : enfin, sous Frédéric II, les querelles entre l'empire et Rome remplissent l'Italie de sang et de ruines, et l'on voit se multiplier les factions irréconciliables des Guelfes, partisans de l'Église, et des Gibelins, qui soutenaient l'empereur. Quelques siècles encore, et la réforme éteignait les foudres du Vatican. Désormais le pouvoir temporel des papes fut renfermé dans des li-

mites si étroites, qu'il n'eut plus pour sauvegarde que sa propre faiblesse.

Toutefois, si le clergé ne fut pas exempt des vices du temps, il eut ses vertus propres; jamais la tiare ne brilla d'un éclat plus pur que lorsqu'elle fut une couronne d'épines. Quand toute l'Europe était plongée dans la barbarie, la science et la charité habitaient les cloîtres; mais comme l'Église et l'état, bien que vivant l'un dans l'autre, conservaient cependant leur existence individuelle, ainsi trouvait-on pour ainsi dire deux hommes dans le prêtre : le ministre de Dieu, le messager de la miséricorde du salut; et l'homme naturel dont les besoins, les intérêts et les actes prenaient nécessairement le caractère des mœurs et des transactions de son époque. Au temps de la féodalité, les prélats possédaient au même titre que les princes séculiers, ils ne purent que rester dans les mêmes rapports que ceux-ci avec leurs vassaux et leurs serfs : menacés sans cesse par la violence et l'ambition, ils durent recourir à la force et à la ruse; faut-il s'étonner que dans ce conflit continuel entre les devoirs ecclésiastiques et les priviléges du propriétaire séculier, le prêtre se soit souvent effacé? L'établissement du christianisme fut trop longtemps

une lutte pour que le vainqueur, quel qu'il fût, n'abusât jamais de la victoire. Mais le plus grand bienfait du clergé, c'est d'avoir régné par les idées; il tendit la main au peuple et adoucit la servitude, se souvenant qu'il était peuple lui-même; son intervention au milieu des phases les plus solennelles de la vie, sa parole qui évoquait l'espoir du sein même de la mort, les secrets de la famille dont il était le pieux dépositaire, tout assurait et légitimait son influence.

Les effets de cette influence furent nécessairement complexes, parce qu'en touchant à la moralité de tous les actes, elle atteignait le sujet dans ses divers rapports sociaux : c'est par là surtout que l'Église fut si puissante; elle souleva des intérêts politiques avec le levier de la conscience, et faisant de la résistance passive une vertu, elle paralysa à son gré l'action des lois. Les princes, obligés de lutter contre elle, ne purent signaler l'injustice de ses empiétements, sans porter atteinte au principe religieux, base de leur toute-puissance; les peuples, qui se firent juges de ces questions, n'en virent que la surface; ils crurent s'apercevoir qu'un intérêt positif gouvernait tout, et bientôt ils portèrent le droit d'examen jusqu'à la réforme religieuse et sociale : au nom de ce même intérêt, ils détruisirent pour réédifier,

et les trônes ne furent plus qu'un amas de tous ces débris.

Si tant d'abus naissaient pour ainsi dire dans le giron de l'Église, et dans les pays où sa voix était écoutée depuis des siècles, combien n'en dut-il pas exister de plus graves encore, là où les mœurs conservaient l'empreinte de l'énergie païenne? Sans parler des persécutions sans nombre qui mirent en péril non moins la vertu que la vie des premiers missionnaires chrétiens dans le nord de l'Europe, les légats, même dans le temps où il y avait déjà une espèce d'organisation ecclésiastique, avaient à lutter contre mille obstacles pour discipliner le clergé de ces contrées : les uns tenaient à l'ignorance et à la licence des prêtres; les autres, aux institutions elles-mêmes.

En Suède, le prêtre était élu par le peuple avec la sanction de l'évêque; celui-ci, également choisi par le peuple, recevait du roi la crosse et l'anneau. Cet état de choses, qui était favorable à l'union de l'Eglise et de l'état, rendait cependant en quelque sorte l'Église responsable de tous les troubles politiques : aussi, lorsque les papes se plaignaient de la sauvagerie indomptable des Suédois, il s'agissait des clercs non moins que des laïques : les accusations de meurtres, de violences et de dépravation s'adres-

saient aux uns comme aux autres. Les prêtres, auxquels il était interdit de paraître devant les tribunaux civils, se présentaient au Ting comme avocats dans des affaires qui ne les concernaient point. Ils s'appropriaient les biens de l'Église et les transmettaient à titre d'héritage à leurs enfants. La difficulté de trouver des prêtres faisait qu'on était peu difficile sur le choix..... Les clercs qui ne pouvaient obtenir la permission de se marier, vivaient dans le concubinage, et quand les évêques voulurent réprimer ce scandale; les prêtres s'exhortèrent à la résistance, et convinrent de certaines peines contre ceux qui auraient la faiblesse de céder : le bas clergé se plaignait que les visites des évêques le ruïnaient; enfin il détestait les moines dont le nombre s'augmentait rapidement (1).

En Danemark, les rapports avec l'Allemagne eurent une influence plus favorable sur le clergé. En Russie, les désordres se multiplièrent en raison de l'ignorance profonde des prêtres.

A ces abus intérieurs et pour ainsi dire inhérents à l'Église du moyen âge, il serait injuste d'ajouter les maux dont elle fut la première victime; on doit dire cependant qu'en employant à une courageuse

(1) Geyer; *Histoire de Suède.*

résistance la fermeté qu'elle mit dans la résignation, elle eût pu se les épargner ainsi qu'au peuple, du moins en grande partie. Ainsi lorsque les pirates normands, attirés par les richesses du clergé de France, rançonnaient avec tant d'audace ces mêmes hommes qui avaient conquis toute l'Europe sous Charlemagne, les évêques ordonnaient des prières, et le peuple, au lieu de courir aux armes, se contentait de crier dans les temples : Délivrez-nous, Seigneur, de la fureur des Normands!

Alors même que l'Église appuie franchement le gouvernement qui la protége, il est rare de la voir se maintenir dans les limites au delà desquelles le droit politique remplace le sien. Dans l'action civilisatrice, elle commence par adoucir la férocité des mœurs, mais plus tard elle les énerve; elle tend sans cesse à faire passer l'homme social de la vie active qui est la fin de l'état, à l'abnégation religieuse qui est celle du cloître : elle afflaiblit le sentiment national qu'elle ignore, puisque la patrie du prêtre est le ciel, en présence de dangers auxquels elle échappe, ou dont elle se fait même un mérite devant Dieu : inévitable effet de l'imperfection de notre nature qui, tout en s'améliorant de ce qui est divin, ne peut cependant l'accueillir en soi sans le corrompre ou l'altérer.

CHAPITRE VII.

La nature soigneuse du nécessaire a répandu d'une main prodigue les principes qui alimentent la vie; l'air, la lumière et les eaux enveloppent le sol et le fécondent; l'existence des êtres est pour ainsi dire assurée; mais en donnant à l'homme l'empire sur toutes choses, il semble que pour l'amener à l'état social qui est sa fin, elle ait distribué ce qui est élégance et richesse avec mesure et économie. Outre les lois générales qui président à l'organisation des êtres, elle a rattaché ses œuvres aux besoins et aux plaisirs du favori de la création par des rapports infinis comme ses moyens : aïnsi l'homme ne lui est pas moins redevable pour ce qu'elle n'accorde qu'aux efforts de son industrie que pour ce qu'elle lui offre spontanément.

Comme les productions du sol varient selon les climats et les sites, les nouveaux rapports entre les sociétés naissantes révélèrent de nouveaux besoins. Le commerce commença par des échanges, la navigation le facilita. On convint ensuite que certains objets d'un usage local, ou que leur rareté rendait

précieux, serviraient de signes représentatifs de la richesse réelle, c'est-à-dire des produits de la terre (1). Le gain que procuraient ces transactions porta quelques esprits actifs à s'en occuper exclusivement. Ils explorèrent les côtes, remontèrent les fleuves, et répandirent les premières notions géographiques. Les arts se fécondèrent l'un par l'autre; et les produits divers s'utilisèrent en se rapprochant : le fer extrait de la mine ouvrit le sein de la plaine, des troupeaux d'une race choisie la rendirent plus fertile; la laine se teignit en pourpre, le cultivateur admira des fruits qu'il n'avait pas vus mûrir; l'arbre de la montagne, façonné par la hache, flotta sur les mers; chaque contrée, enfin, chaque demeure s'enrichit des richesses et de l'industrie de toutes les contrées connues.

Ce que des individus avaient fait pour leur ville ou leur bourgade, des peuples l'entreprirent pour toutes les nations. Une situation maritime des plus

(1) Ces signes ont varié selon les climats, les mœurs et l'âge des peuples. Les Lacédémoniens n'eurent longtemps qu'une monnaie de fer. On a dit que Lycurgue voulut que les richesses ne fussent qu'un embarras : peut-être le législateur eut-il l'intention de montrer que, dans une république guerrière, le fer représente toutes les richesses. En Russie, pendant longtemps, au lieu de monnaie, on fit usage de peaux et de fourrures, ce qu'indique encore le mot *grivna* (dix kopecs) qui vient de *griva*, crinière.

favorables, l'abondance des bois de construction, la sûreté des ports, déterminèrent la vocation commerciale des Phéniciens ; Carthage, colonie tyrienne, suivit leur exemple ; Byzance, qui forme comme l'articulation de deux mers, fut pendant des siècles l'entrepôt de richesses de l'Asie. En général, les gouvernements dont la prospérité est uniquement fondée sur le commerce sont sujets à des revers plus subits que les états qui ont assis leurs institutions sur une large base territoriale : la raison en est simple ; ceux-ci n'ont que leurs propres embarras ; ceux-là, outre les leurs, dependent encore de la prospérité des autres. Venise en est un exemple frappant. Les habitants d'Aquilée, après une résistance opiniâtre, échappèrent par la fuite à la vengeance d'Attila, et se réfugièrent sur des rochers déserts à la pointe de la mer Adriatique. Quelques fugitifs de Padoue, de Monselice et des environs, se joignirent à ceux d'Aquilée, et s'établirent dans les lagunes ; enfin les anciens Vénètes, dans l'effroi que leur causaient les Huns, choisirent la même retraite. Venise, élevée au milieu des eaux, s'accrut tellement par le commerce, que Pépin, après son expédition contre les Lombards, dans le traité qu'il fit avec l'empereur grec, stipulait déjà que l'état des Vénitiens et celui de Bénévent seraient indépendants

l'un de l'autre, et jouiraient chacun de leur liberté pleine et entière.

Tant que le négoce occupa leur activité, leur puissance s'accrut rapidement; ils acquirent des ports dans la Grèce et jusqu'en Syrie : redoutés sur mer, respectés en Italie, ils furent souvent choisis pour arbitres dans les différends qui naissaient entre les républiques rivales; mais lorsque, entraînés par l'ambition, ils se furent rendus maîtres d'un grand nombre de villes opulentes, l'Italie et les grands états de l'Europe s'en alarmèrent, et Venise, qui n'était point organisée pour conquérir, perdit en un jour l'empire qu'elle avait acquis au prix de tant de persévérance et de sacrifices (1).

De toutes les puissances commerciales, nulle sans contredit n'eut une fortune aussi extraordinaire que la ligue hanséatique : ses membres, disséminés dans tout le nord de l'Europe, ne connaissaient point de frontières; leurs lois étaient de simples conventions, la haine contre l'oppression leur tint lieu de nationalité, et de la faiblesse de chacun d'eux se composa leur puissance collective. Comme ceux des Vénitiens, les commencements de la Hanse furent humbles. Lorsque les Normands dévastaient l'Eu-

(1) Voyez Macch., *Istorie Fiorentine*.

rope, il n'y avait de sûreté que dans les châteaux forts et dans les villes qui pouvaient soutenir un siége : les habitants des campagnes, découragés par la fréquence de leurs désastres, coururent se réfugier dans les cités, les manoirs et les cloîtres, et la servitude fut le salaire de la protection qu'on leur accordait. Pour subsister, ils se livrèrent à l'industrie et au commerce; bientôt leurs relations s'étendirent, et les résidences féodales changèrent d'aspect. Le travail agrandit la sphère de leurs idées; l'exemple des républiques italiennes leur inspira le désir de se procurer l'indépendance : ils achetèrent des princes ecclésiastiques et séculiers des concessions et des priviléges; les bourgeois eurent leurs corporations, leurs magistrats, puis leur milice; enfin la commune devint assez forte pour lutter contre les seigneurs. Dès le quatorzième ou le quinzième siècle, les châteaux et les forts, siéges de la puissance féodale, sont pour la plupart rasés, ou au pouvoir des villes devenues autant de centres d'activité et d'indépendance. Leurs richesses, toujours croissantes, leur permettent de prendre à leur solde des nobles ruinés qui ne connaissaient et ne voulaient connaître d'autre profession que celle des armes. Peu à peu le territoire de la cité s'étendit; on acheta des chemins, des péages, des salines, des ports, de sorte que l'in-

dustrie et les grandes exploitations eurent des débouchés assurés. La Flandre, le Brabant, la basse Allemagne, les bords de la mer du Nord et de la Baltique, étreignirent dans un vaste réseau de places commerçantes toutes les voies navigables, et les pirates de la Baltique, repoussés ou attaqués sur leur élément, durent renoncer à leurs excursions et à leurs pillages. Pendant longtemps ces villes n'eurent d'autre lien entre elles que cet accord tacite né des mêmes intérêts et des mêmes dangers; mais, entourées de princes jaloux et avides, elles sentirent la nécessité d'unir leurs forces; et, comme il arrive presque toujours, les moyens destinés d'abord à la défense furent employés plus tard dans les vues d'un agrandissement ambitieux.

Vers l'année 1255, durant les troubles qui suivirent la déposition de l'empereur Frédéric II, un grand nombre de villes situées sur le Rhin conclurent une alliance perpétuelle; plusieurs villes maritimes de la basse Allemagne s'unirent également pour la protection de leur commerce. Les actes qui stipulaient la teneur de leurs engagements ne nous sont point parvenus, et peut-être n'ont-ils jamais existé : les transactions commerciales reposant sur la bonne foi, leurs premières relations politiques durent conserver le même caractère, et il suffit

d'une promesse solennelle pour lier les contractants (1).

Ces villes qui disposaient de presque tous les moyens de transport maritime, jouèrent un rôle important dans les croisades; Lubeck et Brême fournirent des vaisseaux, et le zèle religieux gagnant aussi le Nord, on vit naître l'ordre des chevaliers teutoniques. Ces expéditions lointaines, en même temps qu'elles ouvraient au commerce des voies nouvelles, frappèrent les marchands hanséatiques par un caractère de grandeur et d'unité, qu'on retrouve plus tard dans la conduite de leurs intérêts particuliers; et la civilisation de l'Orient jeta un pâle reflet sur l'Europe féodale.

Le peu de succès des croisades donna une autre direction au zèle des papes et des souverains; on

(1) On ignore l'époque précise où commença la ligue; on ne connaît pas plus exactement le nombre des villes qui la composaient. Dans les actes subséquents où les principales sont énumérées, on en trouve quarante-quatre, mais la formule *et toutes les autres*, qui suit cette liste, prouve qu'un certain nombre de villes n'osaient point accéder ouvertement à la confédération, ou ne le faisaient qu'avec des réserves.

Quant à l'étymologie du mot *Hanse*, on n'est point d'accord : les uns le font dériver de *an* et de *See*, sur la mer; les autres de *Hand*, la main; nous croyons cette dernière opinion plus rationnelle : *Hand sehe*, voici ma main. A une époque où les transactions écrites étaient rares, on concluait les affaires en se frappant dans la main, et cet usage dure encore. Les députés des villes, en accédant à l'alliance, s'engageaient de la même manière, et la forme de l'accord put représenter la ligue elle-même.

résolut de convertir les païens du Nord; et bien tôt toutes les côtes méridionales de la Baltique, depuis Lubeck jusqu'en Russie, changèrent de face. La ligue, qui avait un comptoir considérable à Wisby, dans l'île de Gothland, fut la tutrice naturelle de cette nouvelle croisade. Des nations d'origine finoise et slavonne, qui occupaient ces contrées sauvages, les unes reçurent le baptême, les autres se replièrent dans leurs solitudes ou furent anéanties; on les remplaça par des colons allemands, et du sein des ruines païennes, s'élevèrent des cités florissantes, telles que Rostock, Stralsund, Wismar, et quelques autres moins considérables, qui toutes, bien qu'à des époques différentes, entrèrent dans l'union hanséatique. Vers la moitié du douzième siècle (1), la Livonie avait attiré l'attention des princes danois et allemands; au treizième, le pape et l'évêque de Riga y établirent l'ordre teutonique, fondé en Orient, et qui en devint souverain sous le protectorat de l'empire (2). Les princes de Mecklenbourg, de Poméranie, les évêques de Courlande, tous engagés dans la lutte contre le paganisme, accordèrent aux villes de la ligue d'importants priviléges commerciaux.

(1) 1158.
(2) Sartorius, *Geschichte des Hanseatischen Bundes.*

Ainsi les trois grands moyens de civilisation, le christianisme, la guerre et le commerce, conspiraient contre les restes de la barbarie du Nord (1), et l'hanse gagnait en considération et en richesses : elle eut des comptoirs à Novgorod, sous la juridiction des magistrats de Lubeck ; à Londres, on lui permit de fonder une corporation ; les ports de Suède, de Danemark lui étaient ouverts ; elle avait le privilége de la pêche sur les côtes de Scanie. Telle était déjà sa puissance vers la fin du treizième siècle, que le roi de Norwége, Éric II, se vit forcé de céder aux prétentions de ces marchands républicains.

La lutte de l'hanse contre Waldemar III fut fatale à ce prince et à elle-même ; déjà les actes de l'union prenaient un caractère d'envahissement politique. Elle favorisa la révolution achevée par Gustave Vasa, qui l'abandonna après avoir profité de ses secours. Quand la découverte des Indes occidentales eut fait passer le sceptre du commerce à des mains rivales, la ligue eut à lutter contre la concurrence de la Flandre, de la Hollande et de l'Angleterre ; les défections se multiplièrent ; dès que le danger n'existait plus, le gain, principe de l'associa-

(1) La Russie proprement dite avait été convertie au christianisme dès l'an 1086, par Vladimir-le-Grand. (Karamzin.)

tion, l'emportait sur toute considération d'un autre ordre. Bruges, Cologne, Amsterdam étaient situées trop avantageusement pour accepter la suprématie de Lubek et de Hambourg : mille circonstances, qui tenaient à la marche devenue plus régulière de la civilisation européenne, relâchèrent le lien qui avait rapproché tant d'intérêts divers; les grandes nations maritimes profitèrent des leçons de l'hanse, et commercèrent pour leur propre compte; bientôt enfin cette association, jadis si puissante, se vit réduite à quelques villes qui ont suivi les vicissitudes de l'Allemagne. L'absence d'homogénéité dans les institutions politiques, et le défaut de continuité dans le territoire, ont causé sa chute; le premier de ces inconvénients empêcha la ligue lombarde de dominer en Italie; la Suisse, en échappant à l'un et à l'autre, conserva son unité au milieu des révolutions qui ont changé la face de l'Europe.

CHAPITRE VIII.

La science politique s'est développée de bonne heure chez les peuples; née de la difficulté d'acquérir et de conserver, elle est aussi ancienne que

l'organisme social, et elle s'est perfectionnée par la conquête. Dans les temps reculés, les empires qui ont dominé tour à tour sur la scène historique ont dû leurs succès contre les nations qu'ils avaient à combattre, non-seulement à leur supériorité sous le rapport de la science militaire, mais encore aux connaissances générales dont l'ensemble constitue la politique. Ils savaient isoler les efforts de leurs ennemis, calculer la résistance par les ressources, et opposer habilement intérêts à intérêts; l'expérience leur avait appris à tirer des circonstances tout le parti possible, et à ne pas désespérer dans la défaite. C'est ainsi qu'une poignée de Grecs triompha d'une multitude innombrable de Perses, et qu'après des efforts inouïs, les Gaulois (1) et les Germains durent courber le front devant les aigles romaines.

Quand le génie et l'expérience se trouvèrent balancés, comme dans la lutte entre Carthage et Rome, entre Philippe et la Grèce, ou enfin entre les Grecs et la république romaine, la victoire suivit la puissance des institutions; l'organisation politique qui était le mieux préparée pour la conquête l'emporta.

Le Bas-Empire, héritier d'une grandeur déchue,

(1) Græcos ingenio, Gallos virtute, Romanis præcelluisse constat. Sall.

ne se soutint qu'à force d'habileté contre les attaques des peuples barbares ; il eut çà et là des retours glorieux, mais la subtilité qui caractérise les monuments littéraires de l'école byzantine, combinée avec le génie inventif des Grecs, est demeurée le trait distinctif de sa politique ; la nécessité vint en aide à la nature, et la ruse fut longtemps le seul recours de sa faiblesse.

Lorsque le christianisme se fut successivement introduit dans les divers états de l'Europe, la lumière brilla partout sur ses traces ; la langue latine, qui était celle de l'Église, ouvrait au clergé les sources de la civilisation ancienne : les évêques et les clercs lettrés figurèrent dans le conseil des princes ; et peu à peu, à la faveur de l'unité religieuse, les notions politiques et les relations de peuple à peuple devinrent plus générales. Toutefois, Rome qui, bien qu'elle dominât par les idées, ne disposait que de faibles moyens d'action, dut se perfectionner la première dans cette branche de la politique dont le but est plus spécialement d'appuyer l'ordre intérieur par les influences du dehors : elle excella dans l'art des négociations parce qu'il lui fallait sans cesse voiler son ambition de motifs spécieux, lutter même dans ses vues d'intérêt purement spirituel, et, pour lui emprunter une expression bi-

blique, montrer tour à tour l'innocence de la colombe et la prudence du serpent. Les études théologiques auxquelles venaient aboutir toutes les autres assouplissaient les esprits en les exerçant à ces mille formes de l'argumentation, arsenal ouvert à la vérité comme à l'erreur; et dans cette guerre parlée où la faiblesse succombait, les intelligences d'élite puisaient encore de nouvelles forces.

Du dixième au quinzième siècle, les États de l'Europe restent groupés autour de quelques centres d'action, et leur politique s'isole comme leurs intérêts : l'Allemagne, travaillée par ses divisions intérieures, tend à la domination de l'Italie; la France et l'Angleterre, longtemps désolées par les Normands, ne se reposent de la lutte féodale que pour s'étreindre et se déchirer; le Danemark et la presqu'île scandinave consument leurs forces dans une lutte non moins acharnée; l'Espagne catholique est aux prises avec les Maures; la Russie forme comme un monde à part où vient se perdre le flot des migrations asiatiques, tandis que l'empire grec tombe pièce à pièce sous les efforts des Musulmans.

Les croisades, qui rattachent momentanément tous les intérêts dans un lien commun, ne cessent que pour imprimer une direction plus raisonnée aux intérêts de la politique; mais les nationalités diverses

ne peuvent encore se renfermer dans leurs limites naturelles ; il faut qu'une expérience plus approfondie des intérêts généraux arrête les proportions de l'ensemble, en pondérant les grandes influences rivales.

Au milieu de ces tâtonnements, le clergé voyait les choses de plus haut ; il prenait des notions gouvernementales plus saines et plus complètes ; les conciles où se traitaient les affaires de l'Eglise mettaient aussi en présence les divers rapports politiques qui se trouvaient souvent en contact avec les intérêts religieux ; les esprits s'y habituaient à des vues d'ensemble ; et c'est ainsi que l'Église put se faire une position forte au sein même des pouvoirs temporels. Les conciles furent l'école de la diplomatie moderne.

Cependant de grands événements politiques et des découvertes qui devaient changer la face du globe vinrent coup sur coup jeter les esprits dans des voies nouvelles ; les maîtres de la pensée les reconnurent et s'y appelèrent. L'empire grec tombe, et les arts, les sciences et les lettres rayonnent de l'Italie sur toute l'Europe. Louis IX constitue en France l'unité monarchique ; les Maures sont chassés de l'Espagne, et tandis qu'un nouveau monde se révèle au génie de la navigation, que l'Europe religieuse est étonnée ou séduite par les hardiesses de la réforme,

l'imprimerie fait descendre la sciences dans le domaine du peuple.

La diplomatie, pressée par tant de nouveaux rapports, multiplie ses moyens d'action; mais longtemps encore l'Église reste l'école des hommes d'Etat : les d'Ossat, les Bentivoglio, les Richelieu et les Mazarin, pleïade brillante de diplomates cardinaux, appliquent dans un système large les idées de Macchiavelli, intelligence profonde et positive formée elle-même au sein des luttes orageuses de l'Italie.

Le respect du passé tombe devant l'esprit d'examen; Bacon réfute la philosophie d'Aristote, et bientôt après Descartes détrône celui qu'on appelait le *maître*, sans lui enlever toutefois ses titres à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité.

La diplomatie continuait à subir les influences de cette émancipation générale de la pensée; le clergé, moins influent sur les consciences, eut des rivaux dans l'art des négociations, et il s'effaça graduellement dès qu'on le combattit avec ses propres armes. Désormais le génie militaire rencontra dans les cabinets des obstacles non moins puissants que sur les champs de bataille, et souvent la plume fit ployer l'épée. Le droit public se prêta à toutes les subtilités de l'intérêt; on se fit un mérite d'abandonner ce qu'on ne pouvait conserver; on s'étudia à mas-

quer par des questions secondaires le point important des négociations, à préparer tour à tour la paix par la guerre et la guerre par la paix, à éluder l'esprit des traités, en mettant en œuvre tout ce que le droit a de puissance, la force de menaces, l'habileté de séductions et de souplesse. Toutefois les mêmes moyens étant à l'usage de tous, avec plus de ressorts, les effets de la politique restèrent les mêmes : le seul résultat qu'obtinrent les peuples, ce fut une appréciation plus exigeante des grands intérêts de l'humanité avec une conscience plus intime des difficultés gouvernementales.

Ces difficultés croissent sans cesse ; elles se compliquent des intérêts anciens et des forces divergentes de l'opinion devenue une puissance. Depuis que l'influence de l'Église, qui si souvent inquiéta les princes, compte pour rien en politique, le pouvoir ne sait plus où s'appuyer. Les rois se consument en efforts pour concilier l'ordre ancien avec les nécessités présentes ; ce qui devait les réunir les sépare ; l'esprit public ne les soutient qu'en les menaçant, et s'ils se rapprochent momentanément, c'est dans le sentiment d'une appréhension commune.

Dans ce laborieux enfantement de la démocratie, le pouvoir, privé de tous ses prestiges, et mis à nu par l'esprit d'examen, se voit forcé de descendre

dans l'arène des partis, et quel qu'il pusse être, il subit les conséquences de sa nature : s'il représente une révolution, nous ne disons point accidentelle, comme l'histoire en offre tant d'exemples, mais systématique, il lui faut choisir ses alliances, moins en vue des intérêts permanents et positifs qu'il a mission de protéger qu'en raison du principe en vertu duquel il existe. De là ces traités sans autre but que la solution d'une question éventuelle, et dont une difficulté imprévue frappe souvent toute l'économie de nullité. C'est que les peuples, ne pouvant détruire leur passé en même temps que les institutions anciennes, la vie réelle, qui a toutes ses racines dans ce passé, se trouve en contradiction avec l'esprit des réformes, et l'agitation n'est qu'une tendance instinctive vers cet accord. Le contraste entre les idées et les choses est surtout sensible là où le changement ne s'est opéré que par une sorte d'entraînement, et pour ainsi dire sur la foi des théories.

Un État sorti d'une révolution récente n'a plus guère que les charges des traités conclus sous l'empire d'autres circonstances; s'il se croit délié par cela seul qu'il est autre, il prend dès lors une attitude hostile; il faut qu'il subisse au sein même de la paix les sacrifices qu'impose la guerre, et qu'il

vive ainsi jusqu'à ce que la nécessité le jette dans les hasards de la lutte, ou qu'une certaine durée ait donné à sa politique un caractère de constance et de stabilité.

Les anciennes institutions ont un vice puisqu'elles succombent, mais les nouvelles gardent longtemps le vice des anciennes, sans en avoir les avantages, parce que les mœurs ne se réforment que lentement, et ne peuvent se prêter aux exigences d'un coup de main. Les révolutions n'ont de l'avenir que lorsqu'elles étaient déjà dans les mœurs avant de s'établir par le fait.

L'état actuel de l'Europe est le résultat de la conquête et des révolutions consommées : en admettant une réforme générale, chaque puissance progressant suivant sa nature, la même distance resterait entre les institutions respectives ; tel État voudrait la souveraineté du peuple, tel autre l'abolition des priviléges de l'aristocratie ; il en est qui se contenteraient d'une constitution à peu près libérale, tandis que les peuples, régis despotiquement, feraient un grand pas en obtenant des garanties monarchiques. Il faudrait donc une suite de transformations régulières, et toujours dans le sens démocratique, avant que d'arriver à l'unité républicaine; or, c'est là surtout que gît la difficulté. Dans la situation

actuelle, quelque précaire qu'elle puisse être, il y a une sorte d'équilibre entre les monarchies pures et les états constitutionnels ; les deux principes s'observent et attendent chacun dans sa force ; si l'un ou l'autre rompt la trêve, il n'est donné à personne de prévoir l'issue de cette grande lutte. Supposons que l'énergie républicaine l'emporte et qu'elle impose son système, il restera à résoudre la question compliquée des intérêts matériels, sur laquelle les théories ont peu de prise. Les guerres de peuple à peuple ont un caractère plus violent que celles de prince à prince ; toutes les forces d'une population exubérante, secondées de toutes les puissances nouvelles de l'industrie, les rendraient plus que jamais meurtrières, et dans un gouvernement libre, la défaite, c'est la ruine.

D'un autre côté l'attente n'est pas sans péril pour la liberté : quand l'industrie et la civilisation auront fécondé toutes les parties de l'Europe, la prépondérance des grands territoires s'établira naturellement, parce que, avec une population plus nombreuse, ils représenteront une plus grande somme de ressources ; mais les embarras comme les avantages d'un pareil développement sont loin de nous ; d'autres épreuves, d'autres vicissitudes attendent nos neveux.

CHAPITRE IX.

Après avoir jeté un coup d'œil philosophique sur l'origine et le développement des sociétés, il nous reste à présenter, d'une manière également succincte quelques considérations générales sur la science historique elle-même. Comme l'optique a ses illusions, de même aussi les sources où le passé se reflète ne représentent les faits dans leur sincérité qu'autant que l'observateur aura su se placer au point de vue convenable : l'ignorance les confond, le préjugé les grossit ou les rapetisse, les esprits à systèmes exclusifs n'en aperçoivent qu'un aspect ou en altèrent les proportions.

En dehors des difficultés que l'on peut surmonter, il en est devant lesquelles s'arrêtent les intelligences les plus fortes et les plus sagaces. Ces obstacles sont divers par leur nature.

Un problème historique peut être absolument insoluble par absence de données, ou parce que les données sont incomplètes et contradictoires ; il peut paraître tel parce qu'elles ne représentent plus leur valeur primitive : ainsi, jusqu'à présent, les

caractères hiéroglyphiques et runiques ne se sont prêtés qu'à des hypothèses plus ou moins ingénieuses; la manifestation extérieure de la pensée antique est devant l'historien, mais le sens intime en reste voilé.

Les sources anciennes, bien qu'accessibles, livrent rarement tout ce qu'elles contiennent à la plus patiente investigation; les usages et le génie des peuples divers prêtaient souvent aux expressions une signification qui ne tenait au sens littéral que par les rapports d'une analogie éloignée : les Orientaux se plaisent à dérober la pensée sous la pompe des figures; il faudrait une connaissance approfondie des mœurs pour démêler dans les textes anciens ce qui est forme littéraire de ce qui a sa racine dans la vie réelle.

Le mépris de tout ce qui était étranger fit négliger aux Grecs les notions que le commerce et les autres relations leur auraient pu fournir sur les peuples qu'ils appelaient barbares; quant à leurs propres origines, la tradition était tellement empreinte du caractère religieux, que la philosophie n'osait y porter ses lumières. Hérodote, si judicieux quand il se renferme dans le réel, sacrifie à l'esprit de son siècle, lorsqu'il admet les fables et le merveilleux, et c'est parce qu'il représente complète-

ment son époque que la Grèce entière l'applaudit aux jeux olympiques.

Les connaissances bornées des anciens en cosmographie, les différents systèmes adoptés pour la supputation du temps, les méprises fréquentes dans les appellations locales et personnelles ont jeté une étrange confusion dans les matériaux synchroniques. Comment apprécier sainement un fait quand l'incertitude de la date ne permet point de le classer dans le milieu historique auquel il appartient?

L'influence de l'époque sur l'historien se manifeste diversement : l'esprit religieux, la nature des institutions politiques, les préjugés nationaux, les tendances philosophiques établissent des rapports frappants d'analogie dans les productions contemporaines : le génie de l'écrivain, sa position individuelle, sa moralité viennent en outre imprimer un caractère propre à l'œuvre de chaque intelligence; c'est ainsi qu'en architecture les monuments se classent d'abord selon l'âge et le style, et enfin selon les qualités particulières à tel ou tel artiste.

Dans les gouvernements où la pensée est libre, l'historien n'a point à reculer devant les faits; la garantie de son œuvre est dans son intelligence et dans son caractère; mais quand un tyran pose devant l'histoire, elle perd sa dignité en même temps

que le droit d'être sévère; alors l'éloge le mieux fondé est suspect, le blâme semble énervé par la crainte, et le silence même accuse.

L'âge des peuples, comme celui des individus, a des qualités et des défauts qui s'accompagnent; dans les époques de ferveur religieuse, la naïveté des croyances passe dans les récits; en présence des grandes tourmentes politiques, le style de l'historien s'échauffe et se passionne; enfin les périodes de triomphes ou de défaites, de lutte intérieure ou de repos parlent le langage de ces vicissitudes diverses. Les littératures les plus complètes ne sont pas celles des peuples qui ont duré le plus longtemps, mais de ceux qui ont passé par un plus grand nombre de phases et d'alternatives.

La reproduction historique d'un fait isolé, quelle que puisse être l'époque à laquelle il se rattache, n'est qu'un accident, une forme particulière d'une loi générale; il ne montre rien de nouveau sous le point de vue philosophique; tous s'accomplissent dans le temps et dans l'espace sous l'influence des mêmes déterminations, des mêmes passions; connaître les faits, c'est les considérer dans leur connexion, dans leur valeur relative; il faut, pour les bien voir, les envisager non-seulement en eux-mêmes, mais comme conséquences et comme causes,

et sans leur prêter l'esprit du siècle auquel on appartient; les juger cependant du point de vue le plus élevé de la science; car savoir, c'est s'approprier par l'intelligence.

Appuyons ces réflexions sur les époques historiques par le tableau de leurs représentants les plus illustres, en descendant la chaîne des temps.

Laissons dans leur lointain poétique les livres sacrés de Moïse; on peut contempler le génie, on s'incline devant la révélation.

Après Hérodote et Thucydide, la route est tracée pour l'histoire générale et pour l'histoire particulière, les imitateurs suivent en foule.

Ce qui caractérise les historiens grecs et romains de la première école, c'est la réunion des connaissances qui font l'homme d'action et l'homme d'état à celles qui sont du domaine de la philosophie et de l'éloquence : de là cette netteté dans les aperçus, cette portée dans les jugements, cette sûreté d'appréciation que donnent le maniement des affaires et l'exercice de l'autorité; et d'autre part, cette puissance de dialectique parée de tous les charmes de la diction. Hérodote était l'âme du parti qui renversa la tyrannie à Halicarnasse; Thucydide joua un rôle important dans les événements qu'il décrit; Xénophon guida les dix mille dans

leur retraite; César fut également l'historien et le héros de la guerre contre les Gaules : les écrivains qui marquèrent moins dans les services publics, et même ceux qui s'en tenaient éloignés, n'en étaient pas moins mêlés à cette vie commune si active, où tout se passait en dehors, pour ainsi dire au grand jour, et dont le spectacle seul était une leçon. Ainsi Tite-Live, avant de s'isoler dans la méditation de son œuvre, avait acquis une connaissance profonde des institutions et des affaires (1).

Sous les Césars, l'histoire perd déjà de son indépendance; Tacite lui-même n'est pas exempt d'un certain apprêt; il semble qu'il tienne plus à venger les mœurs qu'à les retracer; on retrouve dans ses touches vigoureuses la verve d'une indignation longtemps contenue, et qui n'a composé avec la corruption que pour en scruter tous les secrets (2). Depuis la chute de la république, le génie des Romains est moins préoccupé de l'ensemble que des hommes; les historiens se font biographes ou panégyristes : Tacite écrit la vie de son beau-père; Pline le Jeune plie son éloquence aux formules de

(1) Tite-Live, qui n'avait point fait la guerre, n'en put connaître qu'imparfaitement la théorie; aussi lui a-t-on reproché d'avoir dénaturé Polybe en le traduisant. Dureau de Lamalle, *Vie de Tite-Live*.

(2) Mox nostræ duxere Helvidium in carcerem manus, etc. *Ann.*

l'éloge ; avant eux Séjan trouve un flatteur dans Velléius Paterculus ; mais Plutarque lègue à la postérité sa galerie des hommes illustres, et Suétone la *Vie des douze Césars*. Dion Cassius clôt la suite des écrivains, où se remarquent encore la marche et l'esprit de la grande école.

L'influence du christianisme se révèle historiquement dans les deux grandes phases de la vie des peuples, le progrès et la décadence; les chroniques nous le montrent disciplinant l'énergie des nouvelles sociétés barbares, tandis que nous le voyons, dans la période bysantine, ranimer de sa chaleur la faiblesse de l'empire : d'un côté la vie et le baptême, de l'autre la vieillesse avec ses anxiétés maladives et les dernières consolations.

A mesure que le christianisme fait des progrès, le génie de l'histoire semble rétrograder, la vie ancienne se modifie et s'efface. La foi nouvelle, après avoir triomphé du polythéisme gréco-romain, entre en lutte avec le polythéisme barbare : la société entière s'émeut et combat pour ses croyances ; à peine a-t-elle le temps de jeter un regard sur le passé. Rome religieuse n'enregistre que ses nouveaux triomphes, et l'histoire s'écrit avec le sang des martyrs. Qu'importent à la ferveur des apôtres les monuments d'une civilisation païenne et les traditions

des demi-dieux du Nord? elle laisse périr, ou elle efface pour y tracer de saintes prières, ces écrits proclamés jadis immortels, et le génie porte la peine de l'erreur! Mais plus tard, lorsqu'enfin l'Église est victorieuse, la croix sauve ce qui reste de ces débris précieux; elle en tire de nobles enseignements, et complète la civilisation chrétienne par le sentiment du beau dans les lettres et dans les arts.

Les chroniques portent le caractère de deux phases distinctes : celles de la première retracent les temps de la transformation religieuse; on y voit dans un lointain confus les nouvelles sociétés se constituer civilement sous l'influence des institutions de Rome conquérante, moralement sous celle de Rome chrétienne. Ces monuments ont quelque chose d'incohérent et de heurté comme les événements; deux grandes figures dominent cette époque: Grégoire de Tours et Eginhard. La seconde série signale déjà une civilisation propre, et qui va se féconder d'elle-même; l'histoire se fait poésie, c'est-à-dire populaire : les croisades, l'héroïsme chevaleresque, les beaux faits d'armes et le culte de la beauté qui adoucit cette rudesse de mœurs, revivent dans les champs des trouvères; dans leurs récits naïfs, Villehardouin et Joinville s'inspirent de la réalité des faits, et trouvent d'heureux imitateurs. Mais

bientôt les guerres qui déchirent la France changent la direction des esprits en même temps qu'elles menacent la nationalité; les langues mortes disputent au Castillan et à l'Italien le privilége de dénaturer l'idiome français. L'Italie a eu ses poëtes, elle va produire ses historiens : Macchiavelli et Guicciardini consacrent aux révolutions de l'Italie et de la Toscane un génie plus vaste que le sujet.

L'impulsion donnée par le seizième siècle ne pouvait manquer de profiter à la science historique : des esprits laborieux rassemblent, dans de vastes recueils, les documents épars de l'histoire des peuples; on apprend à les apprécier en les comparant, et l'érudition fait naître l'esprit de critique; mais cette critique se borne encore à soumettre à l'examen la véracité des faits, sans chercher à en saisir l'enchaînement et la portée : on admet indistinctement ceux qui n'ont aucune signification historique, et les faits générateurs, qui sont comme la clef de tout un ordre d'événements, d'une époque entière. L'histoire n'est encore qu'un immense répertoire de matériaux qui n'apportent pour tout enseignement que des noms et des dates : toutefois tant de patience et d'efforts n'auront pas été stériles, la lumière va jaillir de ce chaos : déjà le goût règle l'érudition; Erasme, Juste Lipse, les deux Scaliger, Casaubon,

Muret, et, à leur suite, une foule d'esprits investigateurs étanchent aux sources antiques leur soif de science; mais l'érudition se renferme dans ses propres limites : le savant appartient à la république des lettres; il pense dans une langue morte, la vie réelle lui est étrangère. Les troubles politiques viennent rappeler la science à sa véritable mission; la force active des partis est dans le peuple : pour l'entraîner, il faut s'adresser à ses sympathies, à ses instincts, en un mot se faire peuple et parler sa langue. Les philosophes et les historiens suivent l'impulsion des politiques, et désormais on eut du mérite pour tout le monde. Montaigne prouve, dans ses admirables *Essais*, que l'idiome français peut se prêter aux nuances les plus délicates de la pensée philosophique; Pascal devine la pureté sévère du grand siècle; et l'histoire se débarrasse de ses langes. De Thou soumet les faits à une appréciation plus saine; Mézeray attache par la puissance des détails; Fleury trace l'histoire ecclésiastique avec la foi d'un chrétien et l'impartialité d'un sage; dans les Mémoires de Sully et de Richelieu, on se familiarise avec les secrets de l'administration et de la politique. Tous les rameaux de l'arbre de la science fleurissent et fructifient à la fois; en même temps que la philosophie éclaire l'âme, la poésie la transporte par

le sentiment du beau ; enfin, le grand Bossuet se lève contre l'hérésie, et le premier il embrasse l'histoire d'un point de vue universel : des hauteurs de son génie, il plane sur les empires qui tombent, et, en face des pompes de la royauté, il en proclame le néant. La monarchie, sortie triomphante de ses longues luttes, touche à son apogée; mais l'indépendance de la pensée grandit à côté de l'indépendance du pouvoir; dans tout ce qui fut, dans tout ce qui existe, Bossuet ne voit que la promesse et le développement de la grande unité religieuse; au delà de cette ligne de salut, tout n'est que vanité et illusion... Mais, sous le regard de ce roi absolu de la pensée, et comme pour rassurer l'humaine faiblesse, paraît un consolateur : Fénelon veut sanctifier par l'amour et non par la crainte; son âme s'est passionnée pour la vertu jusqu'à la prendre pour la sainteté elle-même; toutefois sa doctrine est condamnée, et il s'humilie noblement devant l'arrêt de l'Église; mais je ne sais quelle sérénité brille au front de cet étrange coupable : on sent que sa conscience le rassure et qu'il en appelle à Dieu. Le génie de Fénelon est une autre providence; en même temps qu'il saisit les lois générales, il entre dans les détails avec une sollicitude toute paternelle : sciences morales et politiques, économie, beaux arts, édu-

cation, essence et mission de l'histoire, il a tout médité, et semé partout des germes féconds d'amélioration.

Rollin donne une direction forte à l'étude classique de l'histoire ; dans sa préoccupation de la vie ancienne, il n'est de son pays que par le langage ; toutefois, de ces mœurs d'une autre époque, de cette littérature exquise, l'esprit tire d'utiles enseignements pour la vie contemporaine.

Vers l'époque ou Saint-Simon composait ses Mémoires, miroir fidèle des grandeurs de la cour de France et des préjugés qui en font présager la chute prochaine, un Napolitain, Vico, croit avoir découvert les lois générales qui président aux destinées des nations ; il interroge les sociétés diverses, et, reconnaissant partout les mêmes symptômes dans le développement et la décadence, il trace le cercle fatal où Dieu les a condamnés à se mouvoir : selon cette hypothèse absolue, les empires naissent, grandissent et meurent sous l'influence des mêmes nécessités, et l'histoire n'est plus qu'un recommencement continuel et stérile. C'était seulement généraliser les données du problème que Bossuet avait démontré insoluble en faisant dépendre le terme cherché de l'inconnu, c'est-à-dire de Dieu. Toutefois la hardiesse de cette conception était elle-même un pro-

grès; un siècle plus tard, elle devait ouvrir une nouvelle ère historique.

Tandis que l'œuvre de Vico se dérobe à l'attention de l'Europe, Montesquieu trace à grands traits l'*Histoire de la grandeur et de la décadence des Romains;* il se recueille ensuite dans sa force, et son génie enfante l'*Esprit des lois*. Sans remonter aux causes premières, il embrasse les mille formes des institutions sociales; il en sonde et résume les rapports, mais toujours sous le point de vue de la raison humaine. On ne peut point dire que l'idée religieuse manque à son œuvre; telle qu'il l'a conçue elle est complète dans son unité; mais il est permis de regretter qu'une si belle intelligence ne se soit point élevée jusqu'à celle qui est elle-même la loi des lois.

On dirait que l'esprit d'examen s'est donné la tâche d'épuiser toutes les combinaisons avant d'arriver à concevoir l'idée de la grande unité historique, celle de l'histoire humanitaire. Herder montre la place de notre globe dans le grand tout; il décrit ensuite le séjour de l'homme; et, frappé des influences physiques sur le caractère des peuples, il subordonne en quelque sorte les conditions de l'intelligence à celles de l'ordre matériel : dans sa religiosité timide, il rapetisse les proportions humaines, lors-

qu'il semble n'admettre que l'action immédiate de la divinité sur l'homme moral.

Et cependant toutes les puissances de la conception tendent vers ce centre, sans jamais l'atteindre, comme les planètes gravitent autour du soleil : Kopernic, Galilée, Kepler, Newton, Huyghens ont révélé les lois physiques qui régissent le monde accessible ; ils ont assigné au séjour de l'homme sa part d'action dans le mécanisme de l'ensemble. Locke déroule les plis du cerveau, et explique nos facultés par notre organisation ; Harvey découvre la circulation du sang ; Buffon étale dans un ordre magnifique les merveilles de la création ; Ruysch lie la science médicale à ses découvertes en anatomie : la puissance du calcul et de l'analyse fait croire un instant que le secret du Créateur va être saisi dans les manifestations du monde extérieur... Illusion ! le doute s'est déplacé et multiplié ; le principe et la cause finale se dérobent à toutes les investigations ; l'homme progressera éternellement sans comprendre Dieu, parce qu'il y a l'infini entre Dieu et la créature.

Des hauteurs de l'orgueil, l'homme retombe dans le septicisme ; de ce qu'il n'aperçoit point la pensée qui a ordonné l'ensemble, il la nie ; il déifie le hasard, qui n'est rien ; il rapetisse Dieu en bornant les li-

mites de sa volonté ou de sa puissance; il arrive à l'absurde parce qu'il prête sa raison à l'intelligence suprême, et il ne soupçonne point qu'il n'accuse que sa propre faiblesse.

Un homme se présente pour soutenir cette lutte de la créature contre le créateur, de la raison appropriée aux infirmités de notre nature contre le principe d'où elle émane : cet homme, d'ailleurs, si magnifiquement doué, s'aveugle de ses propres lumières; il ne veut pas voir, dans le mal relatif, la condition de toute perfectibilité; au lieu de mettre sa puissance à l'éviter, il se plaît à l'envisager sous toutes ses faces; d'accident il en fait une cause première; il mêle avec art ce qui mérite le blâme du sage avec ce que la sagesse des siècles a respecté; ses armes sont le ridicule et l'ironie; sa philanthropie est sans base, ses conclusions sont le néant; il exalte la justice, la concorde, l'humanité, mais il tranche le lien de toutes ces vertus; l'imprudent veut que les rameaux fleurissent, et il dessèche la racine! Son système est une négation continuelle où le correctif des passions est dans les passions elles-mêmes, où la pensée s'engendre et se suffit. Les efforts de cette belle intelligence qui a perdu sa voie inspirent je ne sais quelle tristesse, et quand on se prend à sourire à quelqu'une de ses ingénieuses sail-

lies, on sent quelque chose qui ressemble au remords. Et cependant Voltaire était nécessaire; la société qui se mourait de langueur avait besoin d'une crise pour reprendre une vie nouvelle; tout tomba sous la réforme, les préjugés pour ne plus se relever, les principes éternels pour dominer de nouveau et avec plus d'autorité l'ordre moral; la raison que le peuple avait reçue pour détruire, il devait l'employer à réparer et à juger le réformateur lui-même : par cela seul que l'homme s'améliore, il se rapproche du sentiment religieux comme de la source de toute perfection.

L'influence de Bossuet s'était modifiée par Fénelon, de même aussi Rousseau modifia celle de Voltaire et laissa des traces plus profondes : celui-ci, comme les gladiateurs, combat à outrance et en plein jour, il lui faut un public et des couronnes; l'autre se recueille dans la solitude, c'est là que son génie retrouve toute sa puissance, et réfléchit avec des traits si fiers et des couleurs si riches les scènes de la nature, les grandeurs et les faiblesses de l'humanité. Voltaire se contredit comme philosophe et comme poëte; il trace de la même plume *Zaïre* et *la Pucelle*, *la Henriade* et *Candide*, la *Défense de Calas* et une épigramme contre Fréron : c'est qu'il est plus épris du succès, quel qu'il soit, que de la vérité;

pour dérober cette versatilité de principes, il déverse le doute et le sarcasme sur le sacré et le profane, et commence par troubler la vue du spectateur. Rousseau est trop vivement pénétré de la beauté des harmonies de la création pour rester étranger au sentiment religieux; il s'écrie en face des philosophes, que la morale de l'évangile est sublime, que la majesté des écritures l'étonne; ses descriptions sont des hymnes; sa pratique, une exquise contemplation : la vanité de Voltaire se plaît au bruit et à l'éclat; l'orgueil de Rousseau se suffit et se pardonne, et il ose écrire ses *Confessions*. L'école du premier a été nombreuse et brillante; elle a produit des beaux esprits et des versificateurs; de celle du second sont sortis de grands poëtes, des hommes de puissance et d'avenir : on lui doit peut-être Byron, que le doute tourmente, Chateaubriand qui l'immole aux pieds du *Génie du Christianisme;* Bernardin de Saint-Pierre, dont la religion est une suave harmonie, et Lamennais, ce poëte du peuple qui veut établir sur la foi renaissante l'édifice de la société régénérée.

L'histoire a réfléchi successivement toutes ces phases, toutes ces tourmentes de l'esprit humain; caustique ou louangeuse dans Voltaire, philosophique dans Hume, politique dans Rulhière, profonde et grave dans Robertson et Jean Muller; elle a vu de

nos jours son domaine s'agrandir sous l'influence d'une grande pensée humanitaire; les uns, comme M. Monteil, font revivre le passé, non plus dans des aperçus généraux où s'égare si souvent l'esprit de système, mais en posant les limites du vrai : les Heeren, les Guizot, les Augustin Thierry, les Geyer, les Luden, les Rotteck, ramènent l'érudition historique à son but véritable, qui est l'amélioration de l'homme par l'homme, et le rapprochement des sociétés dans l'unité morale et religieuse.

Toutefois, la tâche est loin d'être faite; pour beaucoup ces théories humanitaires ne sont que d'innocentes utopies; quelques esprits les admettent sans les pratiquer, comme un thème riche ou comme une garantie d'ordre; mais cette marche est naturelle : le temps n'est rien pour la providence; celui qui dispose de l'avenir n'est jamais pressé. La génération présente est trop rapprochée des grands mouvements qui ont donné au monde une face nouvelle pour entrer avec une confiance entière dans la voie du progrès moral, elle se contente de la reconnaître; bien des épreuves peut-être attendent les générations futures, avant que l'enseignement ne soit complet, et que les hommes, réunissant leurs efforts et leur intelligence, ne marchent fraternellement dans la foi de l'avenir.

L'histoire, sous quelque aspect qu'on l'envisage, n'est donc que le tableau de la vie collective de tous les peuples, ou le développement d'une des phases de l'ordre social : comme un fait se rattache à une série dans un ordre historique spécial, de même les divisions historiques qui embrassent la vie de tel ou tel peuple viennent se classer dans l'histoire universelle.

Plus le point de vue de l'historien s'élève, plus les détails s'effacent dans son œuvre ; placé à cette hauteur, il ne peut que dessiner à grands traits les masses, en indiquer l'effet général et les éclairer, pour ainsi dire, selon les lois de la perspective philosophique : mais lorsque sa tâche est circonscrite, et qu'il ne considère qu'une des parties de l'ensemble, ce qui n'était qu'accessoire devient à ses yeux l'objet principal, la fraction se fait unité ; et, à mesure que le cadre de l'investigation se resserre, les subdivisions prennent graduellement un caractère plus précis.

Soit qu'on embrasse toute la succession des temps, en prenant le monde pour théâtre, soit qu'on suive un seul peuple dans ses développements successifs, ou enfin que l'on envisage un fait isolé, l'intérêt historique varie comme ces données elles-mêmes. Les grandes synthèses conviennent aux esprits philoso-

phiques qui cherchent à saisir dans les effets les lois qui président aux causes générales ; les compositions partielles présentent d'une manière plus sensible la corrélation intime des faits extérieurs ; tandis que le développement d'un événement majeur, qui change ou modifie profondément l'état d'une société, intéresse comme le drame en raison de son unité et de sa grandeur.

Le sujet que nous nous sommes proposé de tracer, l'histoire des révolutions des peuples du Nord, tient de ces genres divers ; ce n'est point une histoire complète et suivie des États scandinaves et de la Russie, mais seulement le tableau de leurs époques principales depuis les siècles païens jusqu'à nos jours ; enfin, comme thème philosophique, c'est l'influence que l'Occident a exercée sur le Nord, et la réaction du Nord sur la civilisation de l'Europe occidentale.

Si la préoccupation de nos études spéciales ne nous abuse, nous croyons que cette manière d'envisager l'histoire donnera à notre travail un intérêt qu'eût affaibli l'absence d'unité ; d'autres auront dit avec éloquence la grande lutte du christianisme et du génie contre l'énergie et le nombre, la fusion du monde romain et du monde barbare, les empires qui se reconstituent sous la double influence des

mœurs antiques et des institutions nouvelles; nous essaierons de montrer comment les sociétés qui ouvrent le moyen âge ont dû s'appuyer d'abord sur elles-mêmes tout en recevant l'influence religieuse, et comment, dans cette lente transformation des mœurs, les institutions païennes ont modifié et quelquefois dominé le principe civilisateur.

LIVRE PREMIER.

ASPECT GÉNÉRAL DE LA SCANDINAVIE ET DE LA RUSSIE. — ORIGINES.

CHAPITRE PREMIER.

Au nord-ouest, l'Allemagne s'abaisse graduellement vers la mer, et forme une presqu'île qui a conservé le nom de Jutland; les îles de Fionie et de Seeland sont comme deux échelons jetés entre le continent germanique et la Scanie, province située à l'extrémité méridionale de la Suède : ces terres, et quelques autres îles de moindre grandeur, composent le Danemark proprement dit. On voit

qu'il s'appuie à l'Allemagne d'un côté par les duchés de Sleswig et de Holstein et de l'autre par la Poméranie. Ce voisinage des Danois avec des peuples d'origine teutonique, et leur contact soit dans la paix, soit dans les guerres qui, à différentes époques, ont déplacé leurs frontières respectives, firent pénétrer en Danemark la double influence du christianisme et de la politique des rois francs, longtemps avant que les régions défendues par la mer ou reculées vers l'est n'en ressentissent les effets.

Le Rhin qui servit successivement de limite entre les races gauloises et germaniques, entre la Gaule romaine et les Teutons, entre ces derniers et les Francs, semblait montrer à tous ces peuples, par la direction de son cours, que le Nord était le séjour et le refuge de l'indépendance. Le Veser, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, qui coulent presque parallèlement, ont associé leurs destinées à celles du grand fleuve.

Au-delà du Sund, c'est la Suède. Le peu de largeur du détroit, les conformités géologiques des deux côtes opposées, se prêtent à l'hypothèse que dans les temps antédiluviens, la Suède et la Norvége n'étaient que le prolongement du continent germanique. Les terres s'élèvent peu à peu, et une immense chaîne de montagnes partage la presqu'île scandi-

navé dans la direction du méridien; le versant oriental forme la Suède; l'occidental, dont la pente est plus abrupte, embrasse la Norvége.

Les ramifications de cette arête se prolongent ou se brisent capricieusement sur la vaste étendue de ce territoire; des quartiers de rocs, des granits qui se mirent dans les lacs, des vallées nues ou fertiles, selon qu'elles sont découvertes ou abritées, que les détritus végétaux des pentes s'y assemblent ou y sont entraînés par les vents et la fonte des neiges; des forêts d'arbres à essence, et çà et là des bouquets de pins et de bouleaux; le long des côtes des rescifs, des écueils à fleur d'eau, et un fond sous-marin qui offre les mêmes accidents que le rivage lui-même: tel est l'aspect général du pays.

A la même latitude les hivers y sont moins rigoureux que vers l'est; l'air y est pur et le combustible abondant; la pêche supplée à l'insuffisance des produits agricoles dans les provinces du nord, tandis que les îles du Danemark se couvrent d'une riche végétation. Les mines et les bois de construction, ressources inépuisables de la presqu'île, semblent indiquer que la nature voulait faire des Scandinaves une race de guerriers et de navigateurs. La Baltique, ce vaste épanchement de l'Océan, pénètre à l'est, en tournant les îles de Fionie et de Seeland,

remonte au nord, où elle forme le golfe de Bothnie, embrasse la Finlande et ouvre une communication entre la Carélie, l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, la Prusse, et les pays situés à l'occident des deux Belt et du Sund. Cette situation maritime porta de bonne heure les Normands à des expéditions aventureuses; l'Islande, le Groënland se peuplèrent de leurs colonies, et plusieurs siècles avant Colomb, leurs navigateurs explorèrent les côtes orientales du Labrador.

A l'extrémité orientale du golfe de Finlande, commence cette Russie du moyen âge, où s'agitaient tant de peuplades de races différentes, et que l'unité moscovite a successivement absorbées. Cet agrandissement ne peut s'expliquer qu'en suivant historiquement le développement politique de l'empire : il suffira de rappeler ici qu'antérieurement à Ruric, le noyau principal des populations slaves paraît s'être formé autour des lacs Tschoudskoïé (Bielo-Ozéro) et Ilmen. Au nord et au nord-est s'étendait le pays des Finois, dominé au septentrion par la Laponie, et resserré à l'orient par la chaîne de l'Oural : dans cette grande province on remarquait la Permie, les Mériens, les Mordviens, le district de Mourom, celui de Métchéra; à l'est des Mordviens et sur la rive gauche de la Kama, habi-

taient les Bulgares orientaux; au midi de ceux-ci, les Petchénègues au delà du Volga, et en deçà de ce fleuve, les Khazares jusqu'au Dniéper; les Jasses ou Ases s'étendaient entre la mer Khvaliskoïe (la Caspienne) et le Pont-Euxin. En redescendant du pays de Novgorod vers le sud, on rencontrait les Krivitches, les Latiches, les Radimitches, les Viatitches, les Drégovitches, les Drévliens, les Sévériens, les Loutitches, les Sivertzes. Toutes ces contrées s'appuyaient encore à l'occident sur des peuplades la plupart d'origine slave dont les principales étaient les Tschoudes, les Livoniens, la Sémigale, les Liakhes ou les Polonais, la Mazovie, la Luzace, la Misnie, la Silésie, la Croatie, la Moravie, la Carinthie, la Servie; quelques rameaux slaves s'étendaient en outre dans l'île de Rugen, la Poméranie et le pays des Obotrites.

Tandis que les grands fleuves de la Germanie, le Danube excepté, coulent au nord, ceux de la Russie d'Europe montrent aux Slaves le chemin du midi : le Dniéper et le Don, sont tributaires de l'Euxin; le Volga, après un cours tourmenté qui n'a pas moins de mille lieues, grossit la Caspienne. Ainsi, la nature elle-même reportait les Slaves vers l'Asie, qui fut leur berceau. Plus tard les provinces septentrionales avaient besoin d'un débouché sur la Baltique, sans

lequel les communications de l'empire avec l'Europe eussent été précaires. Il fallait balancer sur la mer des Variagues l'influence des Prussiens, des Polonais, des villes hanséatiques et des couronnes du Nord; le génie de Pierre le Grand suffit à cette tâche; et désormais la Russie est comme une puissance intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, qu'elle étreint de ses frontières gigantesques.

Les origines des peuples sont obscures; quand ils paraissent sur la scène historique, les traditions primitives se sont effacées, ou bien ce qu'il en reste s'est nécessairement modifié en traversant les temps héroïques et fabuleux. Les Scandinaves tiennent par un lien si intime aux Teutons, leur langue et leurs mœurs ont des rapports tellement manifestes, que ce qui se rapporte à l'origine de ces derniers ne saurait être regardé comme étranger à notre sujet.

Les anciens n'eurent longtemps que des notions incomplètes sur les contrées situées au nord de la Grèce et de l'Italie : Polybe a la bonne foi d'avouer que, pour les pays situés au delà de Narbonne et du Tanaïs, on manquait de données précises (1). Cent ans après, Jules César trouve dans le nord de

(1) Τρόπον τὸ μεταξὺ Τανάΐδος καὶ Νάρβωνος ἐις τοῦ ἀρκτοῦ ἀνήκον, ἄγνοσκον ἡμιν ἕως τοῦ νῦν ἐστι κ. τ. λ. Polyb., l. 5, 58.

la Gaule des peuples de race germanique, dont l'établissement dans ces provinces remontait à une époque reculée; Pline ne signale que des Teutons jusqu'à l'Escaut. Les parties méridionales de la Bretagne, vers les bords de la mer, étaient également occupées par des colonies de Germains; les caractères physiques des Calédoniens, leur vigueur et leur chevelure blonde, ont fait penser à Tacite que ce peuple avait la même origine : mais ce qui est incontestable, c'est qu'à l'orient de ces demeures, jusqu'aux pays qui longent la mer et se prolongent vers l'Oder et la Vistule, le sol a été occupé sans interruption par des Teutons. Quand bien même des rapports de mœurs et de langage n'existeraient pas entre eux et les Scandinaves, cette situation géographique suffirait pour rendre probable l'opinion que les Germains ont primitivement occupé le Danemark, et que de là ils ont passé en Suède et en Norvége.

Jules César observe que les Gaulois, pour se débarrasser d'une partie de leur population, envoyèrent jadis des colonies au delà du Rhin, et qu'un peuple gallique avait occupé les contrées qui avoisinent la forêt Hercynienne. Ce que Tite-Live rapporte de l'expédition de Sigovèse dans la même région est favorable à cette opinion. Enfin, d'après Tacite, les Hel-

vétiens et les Boïens, les uns et les autres d'origine celtique, s'établirent de la même manière en Germanie.

La supposition que les peuples de race gallique aient formé en Germanie des établissements jusqu'au Mein et jusqu'à la forêt de Turinge, comme César et Tacite l'ont avancé, fait mieux comprendre le mouvement de la grande migration, et en outre elle explique, jusqu'à un certain point, cette différence remarquée plus tard par les anciens entre les peuples germaniques situés au nord du Mein et ceux qui s'étendaient au sud du même fleuve. Les Teutons septentrionaux vivaient sur le vieux sol de la patrie, autour des sanctuaires nationaux et des foyers domestiques; les Germains du midi avaient conquis leur nouveau domaine peu de générations avant César : les conditions d'un établissement récent ne purent être sans influence sur leurs rapports sociaux (1).

Dire d'un peuple qu'il est autochthone, c'est dire en d'autres termes qu'on n'a pu remonter aux traditions qui expliqueraient son origine. Tacite regarde les Germains comme un peuple primitif : « Ils célèbrent dans des chants anciens, comme au-

(1) Voyez Luden, *Hist. du peup. all.*, chap. 1

teurs de leur race, le dieu Tuisko, issu de la terre, et son fils Mann (1). »

Plus récemment, on s'est efforcé de prouver que les Teutons ou Germains étaient originaires d'Asie. Voici comment un écrivain moderne expose cette assertion, qu'il essaie ensuite de réfuter.

« Hérodote trouva parmi les Perses une tribu qui « portait le nom de Germains. Mickhond, historien « persan du quinzième siècle, dit que le pays en « deçà de l'Oxus s'appelait Germanie. Le Buddha « des Indiens est le même dieu que les Germains « nomment Wodan ou Odin. Les anciennes tradi- « tions du Nord font également sortir cet Odin du « pays des Ases, de la ville d'Asgard, et Tacite con- « naît le même Odin en Germanie, sous le nom « d'Ulysse. Il y avait chez les Perses comme chez « les Germains des chevaux sacrés ; et dans les deux « pays les grandes manifestations de la nature « étaient l'objet d'un culte. Aux rapports que l'on « peut reconnaître entre les mœurs et les coutumes « des deux nations, il se joint d'ailleurs une consi- « dération décisive, c'est l'analogie du langage : elle « est telle et si complète, qu'elle suffirait à démon-

(1) Celebrant carminibus antiquis (quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est) Tuisconem deum, terra editum et filium Mannum, originem gentis conditoresque.

« trer le lien d'une étroite parenté entre les Germains « et les Perses (1).

Les objections que l'auteur auquel nous empruntons cette citation oppose à un tel ensemble de faits ne nous paraissent rien moins que concluantes ; peut-être, en traitant cette question d'origine, a-t-il cédé à une préoccupation d'amour-propre national : on serait tenté de le croire, lorsqu'on lit, un peu plus haut, qu'une affinité semblable avec les Perses et les Indiens n'aurait rien d'honorable pour les Allemands.

En admettant comme probable, sinon comme démontrée, l'origine asiatique des Germains, il ne serait pas impossible de concilier cette hypothèse avec le texte de Tacite. « Les chants traditionnels assignent à Mann trois fils, qui ont donné leurs noms aux Ingævones, dont les demeures bordent l'Océan, aux Herminones établis au milieu des terres, et aux Istævones, qui forment le reste de la nation. Quelques-uns, à la faveur d'une antiquité incertaine, donnent au dieu plusieurs autres fils dont ils font la tige des Marses, des Gambrives, des Suèves et des Vandales : ils donnent pour certain que ce sont là les noms primitifs et véritables, tandis que celui de

(1) Luden, liv. 1, chap. 2.

Germanie est récent. Selon eux, les Tungres, qui les premiers passèrent le Rhin et chassèrent les Gaulois, prirent le nom de Germains, qui n'appartenait qu'à une subdivision du peuple, et non à la nation entière; et dans le but d'ajouter à l'effet de la victoire par la crainte, ils ajoutent que, par la suite, cette dénomination (1) caractéristique prévalut et s'appliqua à tous ces peuples (2).

Tacite dit plus loin : « Quelques-uns prétendent qu'Ulysse (3) (Odin) aborda dans l'Océan germanique, et qu'il bâtit sur les bords du Rhin la ville d'Asciburgium.

Les Latins, qui n'avaient point entendu parler d'Odin, confondirent peut-être ses voyages avec ceux de l'Ulysse grec; le mot d'Asciburgium signifie sans doute la ville des Ases (Asgard). Cette terminaison *gard* se retrouve avec une simple transposition de

(1) Wehrmannen, ou, selon la prononciation des Celtes, Germannen, hommes de guerre.

(2) Manno tres filios assignant, e quorum nominibus proximi Oceano Ingævones, medii Herminones, cæteri Istævones vocentur. Quidam autem, licentia vetustatis, plures deo ortos, pluresque gentis appellationes, Marsos, Gambrivios, Suevos, Vandalios affirmant; eaque vera et antiqua nomina. Cæterum Germaniæ vocabulum recens et nuper additum, quoniam qui primi Rhenum transgressi Gallos expulerint, at nunc Tungri, tunc Germani vocati sint : ita nationis nomen non gentis, evaluisse paulatim, ut omnes, primum a victore ob metum, mox a se ipsis, invento nomine Germani vocarentur. Tacit., *de Mor. Germ.*, cap. 2.

(3) Les Latins ont fait Ulysses de Ὀδυσσεύς.

lettres dans le mot slavon *grad,* en russe *gorod,* en polonais *grod;* souvent le vocable teuton, *hof,* apparaît dans des noms de localités, tels que As-hof (Asof); Sarat-hof (Saratof), etc.; enfin, plus on compare les idiomes germaniques et slaves avec les racines orientales, plus les analogies nationales deviennent sensibles (1).

Cependant il ne faudrait pas conclure de ces rapprochements que la Germanie était inhabitée, lorsque les Ases vinrent s'y fixer; les Teutons les y précédèrent sans doute, ce sont les fils du Tuisco de Tacite; et le nom de Germains aura suivi l'invasion de ces étrangers vainqueurs, soit qu'ils l'aient apporté avec eux, soit que plus tard les confédérations guerrières des Teutons l'aient adopté. Ce qui paraît certain, c'est que les Gaulois et les Romains ont pris pour une appellation propre un nom simplement qualificatif. La même remarque, comme nous l'avons indiqué dans notre introduction, peut convenir aux Slaves, aux Normands, etc. La plus forte objection qu'on ait faite contre le système que nous venons d'exposer sur l'origine orientale des Germains, c'est que le caractère physique et moral des Perses et des Teutons offre des diffé-

(1) Voyez Rask : *Recherches sur les origines des langues du Nord.* Copenhague, 1818, et Adelung, *passim.*

rences marquées ; on est parti de là pour nier tout le reste ; et l'on se débarrasse des traditions islandaises en leur refusant toute valeur historique. Pour ce qui regarde l'analogie des langues, on essaie d'établir qu'elles prouveraient plutôt la parenté des intelligences que celle des peuples. Toutes ces raisons tombent devant un examen attentif.

Il faut convenir d'abord que les preuves formelles manquent de part et d'autre, et que l'Edda, aussi bien que les anciennes saga, ne fournissent aucun éclaircissement chronologique. Mais quand une littérature a un caractère fortement prononcé, il faut qu'elle ait ses racines dans la vie réelle : une longue suite de légendes, écrites évidemment à des époques diverses, ayant toutes le même caractère mythique, et peignant des mœurs constantes, ne saurait être considérée comme un jeu de l'imagination ; et d'ailleurs ce que l'histoire éclaircit dans ces traditions incomplètes suffirait pour ne point faire rejeter légèrement celles dont la valeur historique nous échappe.

Quant au caractère physiologique et moral des Perses et des Indous, il suffit de jeter les yeux sur une carte pour reconnaître que les tribus éloignées du centre politique de ces nations ont dû nécessairement se modifier par leur contact avec les na-

tions scythiques. Les Huns et les Mongols qui erraient dans ces vastes contrées, les Tatares indépendants, les Kurdes et les peuplades qui habitent le nord du Caucase, n'ont conservé que peu de ressemblance avec les races asiatiques dont ils sont sortis ; les Ases, avant de se fixer en Scandinavie, ont dû mêler leur sang à celui des Gardarikes et des Germains, et après quelques générations, le caractère physique des aborigènes aura naturellement prévalu. Sans doute, les grands peuples de l'Asie ont été amollis par leurs institutions ; mais partout où l'homme, éloigné de la civilisation, doit se suffire à lui-même, l'exercice continuel de ses forces le ramène instinctivement vers la liberté, et lui donne des mœurs guerrières.

CHAPITRE II.

Tandis que, selon le cours ordinaire des choses, les époques fabuleuses des peuples précèdent celles où leur vie historique se manifeste par quelques grands événements, les nations du Nord se révèlent tout à coup sur la scène du monde romain par une invasion célèbre, bien avant que la religion d'Odin n'ait produit chez elle l'âge héroïque. Quelque

étrange que cette anomalie paraisse d'abord, elle s'explique cependant, et rentre dans les lois générales. Les Teutons et les Scandinaves eurent pour ainsi dire une double enfance. Ils étaient déjà puissants par le nombre et par leur courage, mais crédules et simples, quand les Ases leur apportèrent un nouveau culte ; ainsi ils rétrogradèrent un instant, au lieu de céder à un changement progressif. Les croyances anciennes furent d'autant moins atteintes chez quelques peuplades teutoniques, qu'elles se trouvaient plus éloignées des lieux où l'aventurier d'Asie exerçait sa domination : ce sont comme deux âges primitifs superposés l'un à l'autre, ayant pour développement commun les siècles qui ont précédé l'introduction du christianisme.

Mais d'où sortaient les premiers Teutons?.. Leur langue, avant qu'Odin eût fait adopter celle de son culte, avait-elle déjà quelque affinité avec le sanscrit ou avec le persan ? Ces questions se refusent non-seulement à une solution historique, comme celles qui se rattachent à l'arrivée des Ases, mais l'absence de toutes données permet à peine de risquer sur ce point une hypothèse raisonnable. Tout ce que l'on peut affirmer, en restant dans les faits, c'est que les Teutons méridionaux, qui n'eurent que peu de rapports avec Odin, avaient, aussi bien

que leurs frères du Nord, la connaissance d'un être suprême, et que l'idiome de tous ces peuples annonce une étroite parenté, et par conséquent une source commune. Il est donc vraisemblable que la migration des Ases en Germanie ne fut pas la première qui soit sortie des mêmes contrées, et qu'ils n'eurent tant d'action sur les populations teutoniques que parce qu'ils trouvèrent chez elles et une affinité de langage, et quelques restes des institutions de leurs aïeux.

Avant de parler de l'expédition des Cimbres, hâtons-nous de remarquer que le nom de ce peuple n'est point cité dans les anciennes annales du Nord. Quelques-uns les croient issus des Scythes Cimmériens qui habitaient près du Pont-Euxin ; d'autres pensent que le mot Cimbres ou Kimbres vient du scandinave *Kampfer*, guerrier, lutteur : d'après cette hypothèse, qui ne manque pas de vraisemblance, cette dénomination serait qualificative, comme celles de Wehrmannen, Germannen, chez les Teutons, et de Slaves chez les Sarmates (1).

(1) Ces désignations caractéristiques que recevaient les confédérations guerrières parmi les Scythes (*), les Sarmates, les Teutons, et les nom-

(*) Une tribu des Petchénègues portait la désignation de Khvalicy, et avait donné son nom à tout le bassin septentrional de la Caspienne. L'étymologie de ce mot vient évidemment de Khvala, gloire, louange. Il y a un rapport remarquable entre cette appellation et celle de Slaviané, de Slava, gloire.

Nous suivons Tacite qui désigne d'une manière assez formelle le Jutland comme la patrie des Cimbres, que plusieurs auteurs modernes ont regardés comme un peuple nomade, quoiqu'une invasion à travers la Germanie et les Gaules, et au delà des Alpes jusqu'aux Pyrénées, ne convienne guère à une multitude de pasteurs : cette opinion, du reste, a pu trouver quelque crédit, en raison de la longueur de l'expédition : elle ne dura pas moins de quatorze années, si l'on suppose qu'ils n'employèrent qu'un an à triompher de tous les obstacles qu'ils rencontrèrent depuis la mer jusqu'au Danube.

Rome était sortie victorieuse des grandes luttes qui avaient mis sa puissance en péril. L'Italie entière avait accepté le joug ; l'Espagne était conquise, et Carthage avait payé de sa ruine l'honneur d'avoir longtemps balancé la fortune de la république ; l'Orient se partageait en provinces, et ses trésors pénétraient avec la corruption jusque dans le camp des vainqueurs. Les rivalités et une inquiétude séditieuse fermentaient dans tous les cœurs ; les généraux qui

breux rameaux que poussait jusqu'en Europe la souche asiatique, jettent un nouveau jour sur la question si confuse des origines : si elles n'expliquent point ce que le passé nous dérobe, du moins elles donnent aux recherches une direction plus utile ; mais elles montrent surtout de quelle importance sont en histoire les études linguistiques, sans lesquelles il est presque impossible de pénétrer dans les mœurs.

avaient triomphé en Asie, en Afrique, en Sicile, s'étaient habitués à l'indépendance d'un commandement presque discrétionnaire; et ils commençaient à ne pouvoir souffrir des égaux; enfin le temps était arrivé où toute cette activité guerrière ne trouvant plus à s'exercer au dehors, devait se tourner contre la patrie elle-même.

L'an 640 de Rome, sous le consulat de Cæcilius Metellus et de Cneius Papirius Carbo, le bruit se répandit tout à coup que des peuples jusqu'alors inconnus, les Cimbres, les Teutons, les Ambrons, menaçaient de franchir les Alpes et de pénétrer en Italie. L'étonnement et bientôt la crainte succédèrent à la sécurité. On rapportait que ces hordes qui formaient une multitude innombrable, se dirigeaient du nord au midi, traînant à leur suite des femmes, des enfants, des vieillards, et dévastant tout sur leur passage.

Les Cimbres, en guerre contre les Boïens, s'avancèrent jusqu'au Danube, traversèrent ce fleuve et pénétrèrent dans le pays des Norikes. Le consul Papirius Carbo se hâta d'occuper les gorges alpines; Les Cimbres, soit qu'ils redoutassent la puissance romaine, soit qu'ils se proposassent uniquement de poursuivre leurs avantages, se détournèrent. Alors Papirius s'avança à leur rencontre pour protéger les

Norikes, alliés de la république : les Cimbres lui firent dire par des députés qu'ils ignoraient que les Norikes fussent alliés des Romains, et qu'à l'avenir ils s'abstiendraient à leur égard de tout acte hostile. Le consul parut recevoir favorablement ces ouvertures pacifiques, mais tandis que les Cimbres attendaient l'issue de la conférence, ils se virent attaqués à l'improviste près de Noreia. Cette infraction au droit des gens tourna à la confusion des agresseurs; ceux-ci, réduits bientôt à se défendre, cherchèrent leur salut dans la fuite, et ne parvinrent à se rallier qu'au bout de trois jours. Les Cimbres ne les poursuivirent point, mais ils continuèrent à combattre contre les peuplades de race gallique, qui furent soumises ou forcées de s'associer à leur fortune.

Il serait difficile d'expliquer pourquoi les Cimbres ne jugèrent pas à propos de consommer leur victoire; il faudrait, pour juger leur conduite en cette occasion, connaître les motifs et le but de leur expédition dans le midi du territoire germanique. Ce qui est hors de doute, c'est que les détails que les anciens nous ont transmis sur la guerre cimbrique, s'accordent avec ce que nous connaissons des mœurs et du caractère physique d s Germains et des Scandinaves à des époques bien postérieures : quoi qu'il en puisse être, les Cimbres déployèrent

autant de courage que de prudence dans leur lutte contre les Romains; le langage que l'on prête à leurs ambassadeurs et toute la conduite de cette guerre annoncent des vues sages et un plan dès longtemps arrêté; à moins que l'on n'admette que des circonstances purement fortuites leur aient prêté ce caractère. Que ces Normands aient quitté leurs demeures à cause d'un excès de population, ou parce que la population restant la même, elle était relativement trop nombreuse dans les temps de disette; ou enfin parce que le repos pesait à ces hommes énergiques et naturellement belliqueux, c'est ce que les Romains, uniquement préoccupés du danger, ne s'inquiétèrent pas d'approfondir : engagés dans la lutte, ils ne pensaient qu'à vaincre; une fois vainqueurs, ce qui les touchait leur paraissait suffisamment expliqué.

A l'époque de l'invasion des Cimbres, l'influence romaine s'étendait par delà les Alpes, menaçant d'un côté les provinces centrales de la Gaule, et à l'est les peuplades galliques qui habitaient la Rhétie, l'Helvétie et une partie du Noricum; il s'agissait d'abord, pour les Teutons, d'établir dans ces pays la prépondérance germanique, et de conquérir la Gaule pour refouler les Romains de l'autre côté des montagnes; et tel en effet paraît avoir été le plan des

Cimbres, car ils ne franchirent les Alpes que lorsque les Romains les eurent attaqués au delà de ces limites. Plusieurs peuplades et entre autres celles des Tigurins et des Toygéniens se joignirent à l'armée expéditionnaire, attirés, selon Strabon, par l'attrait du butin, mais plus vraisemblablement comme garants de l'alliance des Helvétiens que leur position géographique et leurs richesses imposaient l'obligation de ménager.

Quoi qu'il en soit, la Gaule fut envahie dans tous les sens, à l'exception de plusieurs villes et de la Belgique. Un demi-siècle plus tard, Critognatus, assiégé par les Romains dans Alesia, proposa à ses compagnons, réduits aux dernières extrémités, l'exemple de leurs ancêtres qui, plutôt que de se rendre aux Cimbres, s'étaient nourris de la chair des hommes hors d'état de porter les armes (1).

L'envahissement de la Gaule était un avertissement pour Rome. Le consul Silanus parut avec une armée pour protéger la province narbonnaise : les Cimbres, inquiets de ce mouvement, lui envoyèrent des députés que celui-ci congédia, en leur disant de s'adresser directement au sénat. La suite a prouvé combien cette conduite du consul était imprudente :

(1) De bello Gall., l. 7, c. 77.

les envoyés barbares rapportèrent, avec un refus, tout ce que leur voyage en Italie leur avait fait connaître de la magnificence de Rome, des mœurs efféminées de ses habitants et de leur faiblesse physique : à leur retour, Silanus fut attaqué et battu ; il s'était écoulé quatre ans depuis la bataille de Noreia, et pour la seconde fois les aigles romaines s'humiliaient devant le nombre et l'énergie des guerriers du Nord (1).

Deux ans après cet échec, le consul Lucius Crassus essuya une défaite complète dans le pays des Allobroges, sur les bords du lac Léman : il y trouva la mort ainsi que son lieutenant Lucius Pison. Ceux qui échappèrent au carnage subirent l'ignominie du joug ; il fallut livrer des otages au vainqueur, et lui abandonner la moitié du bagage et des armes. Caïus Popilius conclut ce traité (2). Divicon, chef des Tigurins, eut les honneurs de la journée. On voit que les Cimbres, en engageant leurs nouveaux alliés dans la lutte, les enchaînaient pour ainsi dire à leur fortune et multipliaient les obstacles autour de leurs ennemis.

Le sénat, plutôt surpris que découragé, envoya dans la province gauloise le consul Quintus Servi-

(1) Le lieu de l'action est resté inconnu.
(2) Voyez Luden, liv. 1, chap. 4.

lius Cæpion; c'était la septième année depuis la défaite de Noreia, et la cent sixième avant Jésus-Christ. Les légions pénétrèrent dans le pays des Tectosages et s'emparèrent de Toulouse; mais les habitants, qui avaient des intelligences avec les Teutons, tombèrent sur la garnison romaine qu'ils firent prisonnière : toutefois ils furent victimes d'une ruse semblable; les partisans du consul ouvrirent, pendant la nuit, les portes à son armée qui mit Toulouse au pillage. Sur ces entrefaites, un renfort considérable, sous le commandement du consul Marcus Manlius, vint appuyer Cæpion. Celui-ci resta sur la rive gauche du Rhône, et son collègue occupa la droite. Les Cimbres profitèrent habilement de cette circonstance; ils battirent et firent prisonniers Scaurus, lieutenant de Manlius. Ce fier Romain, amené devant Boïorix, roi des Cimbres, périt de la main de ce prince pour avoir prononcé ces paroles magnanimes : Rome ne sera jamais vaincue, même par les Cimbres.

Cependant les deux armées consulaires parvinrent à opérer leur jonction : la mésintelligence des chefs ne leur permit pas d'en profiter. Les Cimbres négocièrent moins par crainte que pour gagner du temps; leurs propositions furent rejetées, et dès lors ils jugèrent la bataille nécessaire. Elle se donna sur

les bords du Rhône, et fut non moins sanglante que décisive : quatre-vingt mille Romains mordirent la poussière ; tous ceux qui gardaient les bagages furent assommés et pendus aux arbres : Manlius et ses deux fils tombèrent en combattant ; Cæpion, qui survécut presque seul à cette défaite, se vit flétri par un châtiment nouveau comme le désastre lui-même : ses biens furent vendus à l'encan (1).

La conduite des vainqueurs est remarquable ; ils détruisirent le butin des deux camps, tuèrent les chevaux et sacrifièrent les prisonniers : ici l'on reconnaît les mœurs des Germains et des Scandinaves ; ce n'est point, comme on l'a prétendu (2), par désintéressement qu'ils se privèrent des avantages de la victoire ; sans doute ils n'avaient triomphé qu'au prix de grands efforts ; pour honorer la mort de quelques-uns de leurs chefs, ils célébrèrent un sacrifice funéraire, et, selon leurs croyances, rien ne pouvait être plus agréable aux mânes des guerriers, que l'offrande des dépouilles conquises, et surtout que le sang des chevaux et des captifs (3).

(1) Cæpionis bona publicata sunt, primi post regem Tarquinium. Livius, 62.

(2) Luden (l. 1, c. 4), suppose que les Cimbres, en détruisant le butin, voulurent montrre qu'ils ne faisaient point la guerre d'une manière aussi avide que les Romains, et qu'ils pendirent les prisonniers pour qu'ils servissent de leçon et d'avertissement.

(3) Il était difficile de traîner avec soi une telle multitude et de la con-

A la nouvelle d'un si cruel désastre, les Romains ne se souvinrent que de la prédiction de Scaurus; les patriciens firent taire leur vieil orgueil, et le peuple entier tourna ses regards sur Marius.

Cet homme extraordinaire montra que son génie était à la hauteur des circonstances; il était dans l'âge où l'expérience tempère l'énergie; animé de la double ambition que donnent l'amour de la gloire et l'esprit de parti, il regardait ses succès comme autant de triomphes sur les grands qui lui reprochaient l'obscurité de son extraction; il ne dédaignait, pour parvenir à ses fins, ni la ruse ni l'intrigue, dans la certitude que son mérite ne resterait pas au-dessous de ses prétentions; sévère, mais juste dans le commandement, il savait communiquer aux soldats cette confiance qui double les forces; enfin, il avait appris, dans les guerres d'Afrique, comment on peut fatiguer un ennemi impétueux, et son triomphe récent sur Jugurtha, le désignait comme le sauveur de la république.

Après cette quatrième victoire, les confédérés germains ne se crurent pas encore assez solidement établis dans la Gaule, pour descendre en Italie; ils

tenir sans paralyser une grande partie des forces disponibles; la politique conseillait donc cette mesure cruelle, mais en outre la religion la sanctionnait.

d'extraordinaire pour les guerriers du Nord (1). Les Teutons, méprisant un ennemi qui se laissait patiemment insulter, essayèrent de forcer le camp, mais ils furent repoussés avec perte ; alors ils prirent la route de l'Italie, en demandant ironiquement aux Romains s'ils n'avaient rien à faire dire à leurs femmes. Marius, qui n'avait contenu qu'avec peine l'indignation de ses guerriers, laissa passer cette multitude et sortit de ses retranchements ; il arriva sur les bords de la petite rivière du Cænus (2), non loin d'Aquæ Sextiæ (3). Les Romains, qui campaient sur une colline, manquaient d'eau ; et comme ils s'en plaignaient, Marius leur dit, en leur montrant la rivière et l'ennemi : Cette eau, des hommes doivent l'acheter avec du sang. Les valets de l'armée s'avancèrent alors, et les légions se tinrent à portée de les soutenir. Le combat s'engagea d'abord avec les Ambrons qui s'élancèrent sur l'ennemi en chantant et en poussant des cris, et bientôt la mêlée devint générale. Les Romains, vainqueurs, poussèrent les fuyards jusqu'aux tentes des Teutons, où les femmes, armées de haches et d'épées, frappaient

(1) Nous aurons l'occasion de remarquer combien les mœurs de la chevalerie avaient de rapports avec les anciennes coutumes des Germains et des Scandinaves.

(2) L'Arc.

(3) Aix.

vainqueurs et vaincus, les uns comme ennemis, les autres pour avoir lâché pied. Dans leur désespoir, elles se précipitaient sur le fer des soldats ou se perçaient le sein elles-mêmes. La nuit suspendit le carnage; elle fut horrible : les imprécations, les hurlements des Germains, les cris des blessés et des femmes, tout le tumulte qui suit une défaite, retentissaient autour des Romains : maîtres du fleuve, ils avaient pu étancher leur soif; mais telle fut la perte des barbares, que le fleuve semblait rouler du sang (1).

Le lendemain, au point du jour, Marius prit les dispositions nécessaires; les Teutons, brûlant du désir de réparer l'échec de la veille, se précipitèrent en désordre pour enlever la colline où Marius était campé : les Romains, serrés les uns contre les autres, les culbutèrent sans peine, et tandis que, étonnés de ce mauvais succès, les barbares essayaient de se reformer pour tenter une nouvelle attaque, Marcellus les prit en queue, et leur déroute fut complète. Selon Tite-Live, ils eurent deux cent mille hommes tués ou blessés, et quatre-vingt-dix mille prisonniers; Plutarque réduit ce nombre à cent mille (2).

(1) Eaque cædes hostium fuit ut victor Romanus de cruento flumine non plus aquæ biberit quam sanguinis barbarorum. Florus, lib. 3.

(2) Ce dernier chiffre paraît plus près de la vérité. L'armée confédérée

Le consulat de Marius allait expirer; il célébrait sa victoire par un sacrifice solennel; les dépouilles qui ne pouvaient servir à son futur triomphe étaient entassées sur un immense bûcher; lui-même s'apprêtait à mettre le feu à cette offrande, lorsque des envoyés de Rome le saluèrent consul pour la cinquième fois, au milieu des applaudissements de l'armée.

Cependant les Cimbres, malgré l'hiver, avaient franchi le Rhin et les Alpes de Trente. Le consul Catulus, qui devait leur disputer ce passage, avait été repoussé jusqu'à l'Adige, et de là jusqu'au Pô, où s'arrêtèrent les vainqueurs. Marius donna l'ordre à son armée de se rendre en Italie pour secourir Catulus; lui-même, après avoir refusé à Rome les honneurs du triomphe, parce qu'il ne regardait sa tâche que comme à demi accomplie, se hâta de rejoindre ses légions; il réunit les deux armées, et se fortifia de l'autre côté du Pô. Les Cimbres lui envoyèrent des députés pour lui demander l'évacuation de la Gaule, et en outre des terres pour eux et pour leurs alliés. Marius leur fit répondre que leurs frères en avaient déjà plus qu'ils n'en avaient sou-

avait déjà livré un grand nombre de combats, et la moitié seulement était restée dans la Gaule. Tite-Live exagère peut-être sous l'impression de la défaite de Varus.

haité, et qu'ils en resteraient à jamais possesseurs; puis il fit amener en leur présence les princes captifs chargés de fers.

Les Cimbres ne respiraient que vengeance; et d'ailleurs leur position leur imposait la nécessité de combattre; Boïorix, leur roi, s'avança à cheval jusqu'au camp, et demanda que Marius fixât le jour du combat : il eut lieu trois jours après, dans les plaines raudiques ou de Verceil. Marius avait disposé ses troupes en croissant; le consul Catulus occupait le centre. Les barbares formaient un immense bataillon carré; leur cavalerie, composée de quinze mille hommes, toute resplendissante de l'éclat des armes, couvrait leur droite : les casques, surmontés de crinières ou de têtes d'animaux, donnaient à ces guerriers un aspect étrange et terrible. Les Romains voulurent profiter du moment où l'infanterie des barbares se rompait pour former le coin, et ils attaquèrent avec résolution, mais la cavalerie les prit à dos, tandis que Catulus se voyait exposé au choc de cette immense colonne. Il y eut dans les cohortes un moment d'hésitation et de désordre; mais bientôt l'ascendant de Marius et l'avantage d'une tactique militaire plus savante firent pencher la victoire du côté des aigles. Boïorix et plusieurs chefs tombèrent dans l'action; les premiers

rangs des Cimbres, dont les guerriers s'étaient attachés les uns aux autres par des chaînes (1), ne pouvaient avancer sans entraîner avec eux leurs morts et leurs blessés, ce qui arrêtait et embarrassait la marche des autres. Longtemps cette masse compacte réagit sur elle-même, assaillie sur ses flancs, et ne pouvant ni se porter en avant ni se développer; dans cette lutte, où le nombre et l'impétuosité étaient également funestes, les Cimbres se rompirent et cherchèrent leur salut dans la fuite : alors ce fut moins un combat qu'un massacre. Le camp des barbares offrait un spectacle d'horreur et de pitié : les femmes, vêtues de deuil, combattaient du haut des chariots, non pour disputer la victoire, mais pour mourir fidèles et libres;

(1) Les anciens ont dit et les modernes ont répété que les Cimbres avaient fait usage de ces chaînes pour empêcher les Romains de pénétrer dans leurs rangs; il ne paraît cependant guère probable que des hommes si habitués à la guerre, et qui jusque-là n'avaient pu être vaincus, n'aient pas compris qu'une telle mesure paralysait leur front d'attaque. De ce qu'on trouva des chaînes sur les guerriers qui combattaient à l'angle extrême de la colonne, on a cru pouvoir expliquer ainsi cette circonstance dont il n'est point fait mention dans les autres rencontres entre les Romains et les Germains. En se reportant au récit de la victoire de Verceil, peut-être trouvera-t-on l'hypothèse que nous proposons plus naturelle. On avait montré aux envoyés des Cimbres, Teutoboch et les autres chefs teutons enchaînés. Les Cimbres, jusqu'alors vainqueurs, se promirent sans doute d'enchaîner également les généraux ennemis; et les plus braves, qui sont toujours en avant, s'étaient chargés de cette périlleuse mission.

celles qu'épargnait le fer ennemi, massacraient leurs enfants et se perçaient elles-mêmes ; quelques-unes se firent broyer sous les roues; toutes ces nobles femmes n'avaient plus qu'une crainte, celle de tomber vivantes entre les mains du vainqueur.

Florus porte à soixante mille hommes la perte des Cimbres, et celle des Romains seulement à trois cents : l'exagération est manifeste, mais ce qui n'est point douteux, c'est que l'armée des barbares fut anéantie. Les Tigurins, qui étaient restés en arrière pour la défense des Alpes Noriques, rétrogradèrent, et l'histoire ne fait plus mention d'eux. Rome, délivrée de ses craintes, déféra aux deux consuls un même triomphe, où le peuple ne vit que Marius; parmi les captifs, le roi des Teutons Teutoboch eut le triste honneur d'amuser la curiosité romaine (1).

Tels étaient les Germains et les Scandinaves, un siècle avant l'ère chrétienne, tels ils se montrèrent plus tard, lorsque toute la Gaule reçut le joug. Quand on jette les yeux sur les grandeurs et les turpitudes de la république dégénérée, on comprend que cette soif insatiable de richesses va livrer le pouvoir aux plus offrants; on pressent l'empire avec ses alternatives de puissance et de bas-

(1) Ce prince était d'une stature extraordinaire, même parmi les Germains.

sesse, avec ses délateurs et son sénat avili, avec ses légions séditieuses, ses Césars déifiés et ses craintes de tout ce qui l'entoure; enfin, quand on le voit tomber sous les efforts des barbares, on s'afflige de rencontrer toujours, ou la corruption aux époques de civilisation et de génie, ou la férocité et l'ignorance à côté de l'énergie et de la simplicité des mœurs.

CHAPITRE III.

Ce que nous venons de dire de l'expédition des Cimbres suffit pour montrer que les Scandinaves étaient d'origine teutonique; le mouvement qu'ils imprimèrent dans la Germanie centrale, leur domination dans presque toute la Gaule pendant plus de dix années, et enfin leur lutte contre le peuple le plus aguerri du monde, ne permettent point de douter que les institutions et les mœurs qui les rendirent si redoutables à cette époque n'aient été le fruit d'une longue existence antérieure. Depuis ce mémorable effort, l'action des Cimbres s'arrête, ou plutôt elle est absorbée par d'autres intérêts que mirent en jeu les querelles entre les Éduens et les

Séquaniens, et le développement rapide de la puissance romaine.

« Les Suéones, dit Tacite, sont redoutables par leur population, leurs flottes et leurs armes ; la construction de leurs navires les rend propres à la navigation des côtes et des fleuves ; chez eux les richesses sont en honneur, et c'est pourquoi ils reconnaissent le pouvoir d'un seul (1) ». Toutefois, ces chefs n'étaient rien moins qu'absolus ; ils descendaient des dieux du pays, et exerçaient, en vertu de leur naissance, le sacerdoce suprême : ils pouvaient interdire le port d'armes dans les lieux destinés aux sacrifices ; leur présence et leur participation aux solennités religieuses étaient un signe de paix (2).

Cette indication de la forme monarchique nous ramène naturellement aux temps d'Odin. Jusqu'à l'établissement du christianisme, pour les rapports extérieurs, et jusqu'aux chroniques islandaises, pour ce qui regarde la vie intérieure, l'histoire des Scandinaves n'est qu'un tissu de récits que l'on a vainement essayé d'arranger dans un ordre chronologique satisfaisant. Les faits réels et fabuleux

(1) Germ. c. 44.

(2) Geyer, c. 1. Nous avons suivi l'élégante version de M. Lundblad, en nous permettant de légères modifications.

s'y présentent d'une manière si confuse, que toute cette époque n'offre guère d'intérêt que celui qui s'attache à la peinture de mœurs empreintes d'une énergie singulière, nées de l'âpreté du climat et développées par le fanatisme religieux. Nous ne saurions mieux faire, pour donner succinctement une idée de la mythologie du Nord qui seule peut expliquer l'esprit de ces siècles héroïques, que d'emprunter à un historien non moins élégant que judicieux une partie de l'exposé qu'il en donne au commencement de son ouvrage (1).

Les migrations des Germains dans le sud de l'Europe révélèrent l'importance de la Scandinavie, qu'elles désignaient comme leur berceau. Les Goths et les Lombards s'attribuaient la même origine. Leurs plus anciens historiens en fournissent la preuve : Jornandès et Paulus Warnefridi s'appuient tous deux sur les chants traditionnels de la nation ; et la même saga se reproduit encore quand les Saxons et les Francs fondent leur puissance dans le nord de l'Allemagne ; comme les Goths et les Lombards, ils descendent des peuples du Nord (2).

(1) Geyer, c. 1. Nous renvoyons pour les détails à l'introduction de Mallet, à l'*Histoire des expéditions maritimes des Normands*, par Depping, et pour les sources suédoises, à MM. Strinholm et [illegible] *nales de Suède*.

(2) Witichindus, *de Rebus gestis Saxonum*. [illegible]

L'idée que la Scandinavie est comme la source féconde des nations (1) se retrouve partout dans l'histoire des siècles; cette croyance reçoit des expéditions des Normands une nouvelle force, et de nos jours encore, au milieu des Alpes, les habitants de la vallée de Hassli se disent d'origine suédoise.

Rien cependant ne nous autorise à en conclure que le Nord ait vu sa population décroître; l'opinion contraire est même probable; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que la Scandinavie ne pouvait nourrir ses habitants; que cette race belliqueuse, dont la haute stature, la vigueur et la fécondité sont attestées par de si nombreux témoignages, fut obligée de vivre aux dépens de ses voisins, et qu'elle ne s'en fit faute. Pendant l'été, l'occupation des hommes du Nord était la piraterie. Dès que les glaces se brisaient, ils offraient à la Victoire le grand sacrifice du printemps, et ils quittaient le pays. Dans les années malheureuses, marquées par des disettes ou des révoltes, ils immolaient jusqu'à leurs rois pour fléchir le courroux des dieux. Ces calamités avaient un autre résultat; elles nécessitaient des émigrations dont le but était la recherche

Goldast, *Rerum Alamann. script.*, 3, 2, p. 67. Nigellus, *de Baptismo Haraldi regis*, Langebek, *Script. rerum dan.*, t. 1, p. 400.

(1) Vagina, officina gentium.

de nouveaux foyers et d'une autre patrie (1).

On rapporte qu'à l'époque de l'expédition des Normands, l'excès de la population avait donné lieu à une loi ou à une coutume qui régularisait cette sorte d'exil : on désignait par la voie du sort ceux d'entre les jeunes gens qui devaient s'éloigner du pays. Le père chassait de chez lui ses fils en état de porter les armes, à l'exception d'un seul qui devenait héritier du patrimoine commun (2). La saga des Goths, celles des Lombards et de la colonie suisse dont nous avons parlé, confirment la même tradition. Il faut remarquer d'ailleurs que rien ne porte à croire que ces différentes migrations aient été considérables. Ce qui rendait les Normands si redoutables, c'était surtout leur audace. Les Lombards sont représentés comme de jeunes Scandinaves peu nombreux, chassés par le sort d'une île de la Baltique ou des basses côtes (3). Jornandès (4) dit formellement que les Goths sortirent de la Scandinavie sur trois vaisseaux. Il n'en est pas moins constant que c'est de leur réunion avec les peuples qui hi-

(1) Des hommes pour qui les expéditions maritimes étaient une ressource annuelle, ne pouvaient s'adonner à l'agriculture; on conçoit alors qu'une population même peu considérable était à charge au pays.

(2) Dudon et Guillaume de Jumiéges.

(3) On croit généralement qu'ils venaient d'une des îles danoises ou de la Scanie.

(4) C. 17.

bitaient jadis les bords de la Baltique, et plus tard avec ceux du Maeotis, que se forma cette nation qui devint la terreur de Rome.

Mais s'il est permis de regarder ce point comme suffisamment éclairci, il reste encore à expliquer pourquoi les chefs de ces expéditions qui allaient fonder des royaumes étaient regardés comme la souche de leurs peuples (1). Si ces peuples et ces chefs avaient la même origine, la question se résoudrait par l'ancienne saga. Dans celle des migrations, la Scandinavie, mère d'un grand nombre de peuples, était en même temps le centre d'un culte religieux très-étendu, et le berceau des races royales issues des dieux : c'étaient ces princes qui guidaient au loin les bandes originaires du même pays, ou les peuplades que les sagas représentent comme sorties antérieurement de ce foyer de l'ancien paganisme.

Tout concourt en effet à établir que les traditions de ces peuples font descendre leurs rois d'Odin. Les Saxons reconnaissent aux leurs cette origine. Des auteurs anglo-saxons parlent de l'antique Woden, de qui sont issues toutes les familles des rois barbares; ils l'appellent le dominateur des peuples,

(1) Sur un grand nombre de migrations sorties du Danemark, de la Norvége et de la Suède, l'histoire en signale seulement quelques-unes qui réussirent par un concours extraordinaire de circonstances favorables ; on peut en conclure que les autres ont échoué obscurément.

celui que les païens du Nord, les Norvégiens, les Danois et les Suédois révèrent encore comme un dieu (1). D'après les sagas des rois du Nord, et conformément à l'Edda, Woden ou Odin avait donné le Sax-Land à gouverner à ses fils. L'Edda ajoute qu'ils régnèrent aussi sur le pays des Francs; que c'est d'eux qu'est sortie la race de Volsunga, devenue si célèbre; et quoique les Francs, qui avaient embrassé le christianisme longtemps avant les autres peuples teutoniques, n'aient rien conservé qui justifiât cette tradition, il n'est pas invraisemblable que la famille des dieux dont ils font mention était de la race d'Odin (2). On a des preuves incontestables que Woden recevait des honneurs divins de tous les peuples de la Germanie. Le même culte était répandu chez les Vandales, les Lombards et les Suèves (3). Les Goths donnaient le nom de *anses* (4), qui se traduit par *demi-dieux*, à la famille de leurs rois, et les célébraient dans les mêmes chants héroïques, qui leur assignaient une origine scandi-

(1) Guill. de Malmesburg. Éthelred.

(2) Clodwig répond à Clotilde, lorsqu'elle l'exhorte à reconnaître le Dieu des chrétiens : « Nec ne deorum genere esse probatur. » Greg. tur., 2, 29.

(3) On le retrouve chez les Slaves de la Baltique. Ils appelaient le Dieu Vodan.

(4) Jornandès, c. 15.

nave (1). Ce mot a exactement la même signification que *ases*, avec une différence dans la forme qui tient au dialecte.

Les peuples qui reconnaissaient dans les mêmes dieux les ancêtres de leurs rois se trouvaient ainsi rapprochés par le culte. Nous ne prétendons pas cependant que toute la mythologie du Nord, telle qu'elle nous est parvenue, ait toujours été commune aux diverses races germaniques; elle a plusieurs points qui appartiennent spécialement aux contrées scandinaves, mais elle offre surtout des rapports frappants avec les croyances des Anglo-Saxons : les bardes et les Islandais, tout en la surchargeant d'ornements poétiques, lui conservèrent néanmoins son caractère essentiel. Quant à ses traits principaux et à son ensemble, cette doctrine est remarquable par son antiquité, et témoigne de l'importance historique du peuple qui l'avait conçue. l'Odin scandinave est évidemment le dieu qui parcourt les différentes contrées où il est adoré sous des noms divers (2). Il reçoit, dans le chant des bardes, les dénominations les plus variées, empruntées à l'u-

(1) *As*, dans l'ancienne langue du Nord, *dieu*, *héros*, ou homme doué de qualités divines, signifie aussi *poutre*, *statue*, *pilier*. Les mots *graf*, en tudesque, et *kniaz*, en russe, paraissent avoir eu une signification analogue.

(2) Grimnismal, dans l'ancienne Edda, strophe 49.

niversalité de ses attributions; elles sont tirées de la lumière, du feu, des ruines, des apparitions des mânes, de la victoire, des champs de bataille, des noms gothiques; c'est une personnification sous mille formes; mais dans son acception la plus élevée, c'est le père universel, *allfader* (1), le père des dieux, des hommes et des temps; la Terre, fille de la Nuit, est sa mère; éclairée par le soleil, elle est à la fois sa fille et sa femme, depuis qu'avec l'aide de ses frères, il a soumis et réglé la matière, qui est le corps d'Ymer, géant assassiné dans l'abîme. Ses douze ases divins, race blonde et belle, forment son conseil et paraissent à la fois comme les premiers prêtres, les premiers législateurs et juges, les fondateurs des premiers temples et des villes. Leur résidence était Asgard l'ancien, situé au centre de Mitgard (2) ou Manhem, le monde des hommes, qu'une muraille sépare de Jotunhem, séjour des géants, à l'extrémité de la terre, près de ce lieu de ténèbres, qu'au milieu d'un froid éternel les La-

(1) Les Lithuaniens l'adoraient sous ce nom, aussi bien que les Samogitiens et les Prussiens. Deux chefs scandinaves, Bruteno et Waydewutte, introduisirent leur culte dans ces contrées; ce sont, pour les divinités secondaires des noms différents mais qui répondent aux mêmes idées. C'est ainsi que leur Perkunas, le Peroun des Russes est l'Ass Thor de la mythologie odinique. Perkunas avait pour symbole une pièce de bois, ce qui rappelle l'Irminssaule des Germains.

(2) C'est le Midjungards gothique. Ulfilas.

pons habitent sous la dernière racine de l'arbre du monde.

L'âge d'or des Scandinaves répond au temps où les dieux inventèrent les arts utiles (1), travaillèrent les métaux, la pierre, le bois, modifiant partout la nature extérieure, et goûtant, au sein des plaisirs et de la joie, les fruits de leur bienfaisante industrie. L'arrivée de quelques vierges, filles des géants, trouble cette félicité. Odin jette son javelot au milieu du peuple et la première guerre est allumée. Une lutte terrible s'engage entre les ases et les géants, et donne lieu aux faits héroïques célébrés dans les chants païens; les dieux sont vainqueurs, mais la haine subsiste, et depuis qu'ils se sont retirés dans les demeures célestes, les guerriers sortis de leur race continuent le combat. Odin convoque les morts dans le Wallhalla, pour prendre part à la dernière lutte, à celle de Ragnarauk : c'est alors que le lien qui, depuis le commencement des temps, unit les forces de la nature, doit se briser. Alors le froid et la chaleur enverront leurs démons de Nifelhem et de Muspelhem, et il y aura une guerre

(1) La nature du Nord devait être domptée pour se prêter aux loisirs et aux jouissances; les Grecs qui vivaient sous un ciel pur, avaient fait consister le bonheur de ces premiers siècles dans l'absence de tout travail : « Per se dabat omnia tellus. » (Ovide.)

dans laquelle les dieux eux-mêmes succomberont; le monde entier s'abîmera dans un immense incendie; mais des vagues de la mer s'élèvera une terre verdoyante, qui fournira sans culture aux besoins et aux plaisirs des générations futures (1). Toutes les manifestations du mauvais principe disparaissent dans cette nouvelle création : Balder, le plus beau et le plus sage des fils d'Odin, revient habiter avec Hœder, l'ase aveugle qui l'avait tué involontairement, la salle de victoire de son père et le sanctuaire des dieux.

Telle est, en résumé, cette ancienne doctrine; elle ne le cède, pour la profondeur et l'énergie, à nulle de celles que l'imagination de l'homme a pu enfanter dans les temps antiques sur l'origine et la fin des choses. Elle a plusieurs points de contact avec les autres, mais aucune n'est plus caractérisée ni mieux développée. On peut, sans nul doute, lui reconnaître une origine orientale, mais le culte de la nature qu'elle signale, lui donne une analogie non moins frappante avec ce que Tacite rapporte des anciens Germains. Ici, comme chez eux, ce culte des objets sensibles n'est que l'enveloppe d'un spiritualisme épuré. De là cette idée d'immortalité si

(1) Avant de regarder comme possible un repos absolu, les Scandinaves font sortir des éléments bouleversés une nature moins avare.

puissante chez les Scandinaves, idée que les Grecs et les Romains attribuent aussi aux peuples du Nord (1).

Braver la destruction même, en n'admettant qu'un monde et des dieux périssables, c'est le trait caractéristique de ce culte ; c'est par là que l'homme du Nord peut arriver à cette seconde vie céleste dont la première n'est qu'une préparation : ainsi s'explique la liberté dont il usait envers ses dieux, et surtout cette teinte sombre dont la doctrine mythique est si fortement empreinte dans ses développements.

Le sombre et le terrible, qui se cachent au fond de toute espèce de paganisme, fût-il couvert de fleurs comme celui des Grecs, distinguent plus spécialement la religion du Nord ; ce caractère domine dans la saga des héros comme dans celle des dieux. Celle-ci finit avec la chute du monde dans la lutte des dieux contre toutes les forces de la nature révoltée ; l'autre exalte un objet unique avec ses différentes modifications ; elle célèbre les exploits, les revers et les fautes des rois et des chefs. Ces chants de l'ancienne

(1) Orbe alio longæ, canitis si cognita, vitæ
Mors media est. Certè populi quos despicit Arctos
Felices errore suo ! Quos ille timorum
Maximus haud urget lethi metus ; inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, et ignavum est redituræ parcere vitæ. (Luc. lib. 1.)

Edda sont des fragments d'une poésie âpre comme les rochers où elle est née; des hiéroglyphes isolés, débris des faits historiques, des souvenirs et des mœurs de la grande migration, encore dans la rudesse et la force d'un paganisme primitif. Le temps auquel ils appartiennent se distingue par la multitude de noms de peuples qui circulent dans la vie réelle. Les anciens chants gothiques n'ont qu'une dénomination nationale qui signifie également le peuple des dieux et des Goths. Dans les chants héroïques, au contraire, il est question des Suédois, des Norvégiens, des Danois, des Francs, des Saxons, des Lombards, des Bourguignons, des Goths, des Huns et des Finois. Ces chants prophétisent ainsi leur propre avenir; ils vivront dans tous les pays; et par les destinées qu'ils ont célébrées, tout cœur d'homme sera ému, toute douleur de femme sera apaisée. Leur époque n'est pas moins déterminée par la manière dont le culte y est exposé. Ce culte, basé sur les manifestations naturelles, s'y révèle plus nettement que chez les bardes des derniers temps du paganisme. Le Soleil, le Jour, la Nuit et sa fille la Terre, qui nourrit tout, des eaux saintes, des pierres, des oiseaux, sont adorés comme des ases, et on leur adresse des vœux et des prières. La mort, dépouillée de ce qu'elle a de terrible, est un

voyage qui conduit sous un ciel plus beau (1); on y trouve la croyance de la transmigration des âmes, et c'est peut-être ce qui a donné lieu aux récits où il est question de la réapparition d'Odin à diverses époques.

Les sagas des rois qui reconnaissent Odin et les ases pour fondateurs des royaumes du Nord, les font venir des frontières de l'Asie ou d'Asahem, pays situé au delà du Don. Là s'élevait le palais d'Asgard, où siégeait Odin, au milieu de douze sacrificateurs appelés *Diar* et *Drottnar* (dieux et maîtres), et qui remplissaient les fonctions de juges. La migration se fit par le Gardarike (2), à travers le Sax-Land (3), jusqu'au Danemark et à la Suède, où Odin établit sa résidence. Il fonda un temple à Sig-

(1) On retrouve un reflet de ces images dans les poésies modernes :

La mort, la craignez-vous? Elle est sœur de l'amour,
Plus austère, il est vrai... Mais quand vient le grand jour,
Effleurant d'un baiser nos lèvres pâlissantes,
Elle prête à l'esprit ses ailes caressantes,
L'emporte en le berçant au séjour éternel,
Et le pose endormi sur le seuil paternel.

(Tegner, *la première Communion*. Trad. par Chopin.)

(2) La Russie ancienne. Le mot Gardarike n'est point slavon mais scandinave : il veut dire la contrée des villes ou des résidences. Nous avons déjà remarqué que la plupart des dénominations géographiques en usage chez les peuples voisins n'avaient aucun rapport avec les noms indigènes.

(3) Le pays des Saxons.

tuna, sur le lac Maelaren, et institua des sacrifices suivant les rites des ases.

Ses lieutenants portent des noms de divinités et sont également l'objet d'un culte. Le lieu de leur séjour terrestre s'appelle *Manhem*, pour le distinguer de Godhem, qui est celui des dieux. Toute sagesse vient d'Odin et des ases, et on leur attribue l'origine des arts utiles. Odin, qui est représenté mythologiquement comme le plus grand des dieux, est dans la saga des rois le plus puissant et le plus respecté parmi les souverains : il décidait de l'issue des batailles ; ses guerriers s'animaient d'une fureur divine qui les rendait invulnérables. Son éloquence était irrésistible comme sa valeur. Le premier il cultiva et enseigna l'art de la poésie, celui des runes et de la divination. Il possédait des secrets magiques et prenait à son gré toutes les formes. Comme législateur, il institua la loi qui régit les ases, et introduisit l'usage de brûler les morts. Des tombeaux éternisaient la mémoire des personnages illustres, et des pierres tumulaires étaient érigées à la force et à la valeur. Il établit trois grandes cérémonies votives : les deux premières se célébraient au commencement de l'hiver et au solstice de la même saison ; elles avaient pour objet d'obtenir une année heureuse et fertile ; dans la troisième, qui

avait lieu en été, on demandait aux dieux la victoire. Odin, accablé de vieillesse, se fit percer d'un trait sur son lit de mort. Les Suédois croyaient qu'il s'était retiré à Asgard l'ancien; cependant, pour jouir du spectacle de la bataille, il se mêlait aux combattants, donnant aux uns la victoire, et désignant les guerriers qui succombaient glorieusement, pour le suivre dans le Wallhalla.

Le plus puissant après Odin fut Niord, qui présidait aux sacrifices; né au pays des Vanes, sur les bords du Tanaïs, il avait été admis, ainsi que ses enfants, au nombre des Asés, avant la migration vers le Nord. Comme l'abondance fut grande sous son règne, le peuple crut qu'il tenait en son pouvoir la prospérité des humains (1). Il mourut dans son lit et se sacrifia à Odin (2).

Frey, son fils, lui succéda : la fertilité qui signala son règne lui valut l'amour du peuple. Il passe pour avoir construit le grand temple d'Upsala, qu'il choisit pour résidence, et auquel il donna ses trésors et ses terres (3).

(1) Il est probable qu'il donna à ces hommes sauvages des notions moins incomplètes sur l'agriculture.

(2) Se donner ou se sacrifier à Odin, c'était sortir de la vie par une fin semblable à celle de ce dieu.

(3) Le mot *Upsala-Öde* par lequel on désigna d'abord la propriété inaliénable du temple, s'appliqua ensuite au domaine des rois de Suède.

Frey reçut le nom de *Yngve*, appellation poétique qui signifie roi, d'où ses descendants furent nommés Ynglinges : cette famille est la plus ancienne dynastie de la Suède. Freya, sœur de Frey, lui survécut et fut la dernière divinité du pays.

Les siècles mythologiques de la Norvége ne sont pas moins obscurs que ceux du Danemark et de la Suède. Cette portion considérable de la presqu'île scandinave s'étendait anciennement jusqu'à la mer Blanche, et exerçait une sorte de domination sur les îles situées au nord de l'Écosse et de l'Irlande : elle communiquait par la Laponie avec le pays des Finois, des Quaenes et la Biarmie ; peut-être les races germaniques, sorties du Jutland et des îles danoises eurent-elles à lutter contre les habitants venus de l'est, longtemps avant la migration des Ases : cette hypothèse trouverait quelque appui dans l'Edda et dans les anciens chants des Scaldes ; mais les traditions de ces temps reculés se prêtent à tant de systèmes, que l'historien n'y trouve rien de certain, si ce n'est le caractère religieux et celui des mœurs de toutes ces tribus guerrières. Nous avons vu que le principe de leur gouvernement était théocratique dans l'acception la plus complète de ce mot : les chefs étaient à la fois de race divine, juges, législateurs et guerriers ; des influences si

puissantes durent exalter le courage et le dévouement de ces hommes que la rigueur du climat, les loisirs d'un long hiver et un sol avare, portaient à regarder les expéditions aventureuses comme une ressource et un plaisir.

Seming, un des lieutenants d'Odin, reçut le gouvernement de la Norvége; la tradition se tait sur ses descendants; mais elle explique sa généalogie d'une manière qui semble révéler un paganisme antérieur à l'arrivée des Ases. Forniotr (le père des âges) eut trois fils : Hler ou Hymis, Loge et Karę. Le premier commandait à la mer; le second avait l'empire du feu, et le dernier celui des vents. Kare engendra Frost (les frimats), et celui-ci Snio (la neige) : Faul, Driva et Miol (c'est-à-dire la neige condensée, fondante ou sans consistance), naquirent de ce dernier, qui eut aussi un fils nommé Thor. Les Norvégiens lui rendirent un culte, honneur qu'ils refusèrent à Odin : seulement, dans les sacrifices, la santé d'Odin était portée la première. Ce Thor, qui régna sur le Jotland, donna naissance à deux fils, Nor et Gor, et à une fille, Goé, qui lui fut enlevée pendant qu'il célébrait un sacrifice. Les deux frères se mirent à la recherche de leur sœur, et se partagèrent les contrées qu'ils parcoururent. Nor eut le continent de la Norvége, et Gor soumit

les îles. Ils errèrent longtemps dans la presqu'île et dans les pays voisins de la Baltique, sans rencontrer Goé; enfin Nor découvrit Hrolf, le ravisseur, dans le Hedemark. Les fils de Nor partagèrent entre eux l'héritage paternel; et cette coutume ayant continué, tout le pays, après quelques générations, se trouva divisé en un grand nombre de petits royaumes ou de provinces, nommées fylkis. Cet état de choses dura jusqu'à Halfdan III, qui réunit une grande partie de la Norvége sous sa domination : à sa mort, son fils Harald Harfager (aux beaux cheveux) monta sur le trône, et ouvrit la série des princes Ynglinges et Folkunges, qui gouvernèrent la Norvége comme royaume indépendant (1).

Le partage de la Suède et du Danemark entre plusieurs souverains particuliers a jeté une grande confusion dans la chronologie du moyen âge; quelques auteurs ont rassemblé tous les noms de rois épars dans les traditions, et ont essayé d'en faire une suite, comme s'ils avaient successivement régné sur tout le pays. Une saine critique a démontré leur erreur; aujourd'hui l'hypothèse gothlandique (2)

(1) En 863.

(2) Elle attribue aux Goths, qu'elle confond avec les Gètes, la fondation des royaumes du Nord, qui remonterait ainsi aux premiers âges du monde.

est abandonnée, et c'est sur les monuments islandais que l'on base les données de l'histoire ancienne du Nord. Toutefois les traditions sont tellement empreintes de merveilleux, et l'époque où elles ont été écrites est si éloignée de celle des faits, qu'il est difficile de démêler la vérité entre tant de récits divers et souvent contradictoires. Le cadre de cet ouvrage ne nous permet pas de discuter ces questions; d'ailleurs elles sont peu intéressantes, si ce n'est pour les peuples d'origine scandinave; mais ce qui est digne d'attention, ce sont les institutions et les mœurs qui, pendant plusieurs siècles, ont rendu quelques bandes d'aventuriers l'effroi des royaumes les plus peuplés et les plus florissants de l'Europe.

CHAPITRE IV.

Le propre de tout polythéisme est de se multiplier indéfiniment et de diviniser les influences de la nature. La religion qui admettait Odin et ses Ases comme les ministres principaux d'un Dieu suprême, et qui voyait partout une lutte entre des puissances favorables ou malveillantes, devait nécessairement se prêter à la création d'une foule de divinités secon-

daires : elles présidaient aux bois, aux fleuves, aux fontaines, aux forêts : comme dans la mythologie des Grecs, les Scandinaves reconnaissaient trois Parques(1) : ils croyaient aux sorciers, à la magie ; en un mot, tout prenait à leurs yeux l'apparence d'une manifestation surnaturelle, cachée sous les phénomènes ordinaires. Cette crédulité, qui donna naissance à tant de pratiques superstitieuses et cruelles, tenait sans cesse l'imagination en éveil ; en retardant chez les peuples l'époque de la raison, elle prolongea leur enfance, et imprima à leurs traditions un caractère de merveilleux et de poésie qui ne s'effaça que longtemps après l'introduction du christianisme.

Persuadé que les objets extérieurs étaient doués d'une vie propre, le Scandinave leur prêtait ses craintes, ses désirs et ses passions ; toutes ces intelligences qu'il personnifiait étaient sans cesse en rapport avec la sienne, et déterminaient les événements heureux ou malheureux. Avec ces idées, il était naturel qu'il cherchât à pénétrer dans l'avenir, en consultant les accidents divers qui semblaient manifester la volonté de tous les génies des éléments : tout lui était présage, et sa vie s'écoulait comme un avertissement continuel. Chaque homme avait une

(1) Les Nornes.

fée, ou démon familier, qui veillait sur ses destins et qui en marquait le terme ; cette espèce de fatalisme, combinée avec les récompenses promises aux guerriers dans le palais d'Odin, exaltait le courage et faisait d'une mort héroïque la condition des jouissances du Wallhalla. Tandis que l'Hercule des Grecs goûtait dans l'Olympe ce repos inaltérable qui était le partage des dieux, Odin et ses élus passaient tour à tour de la joie des festins aux émotions de la mêlée ; les Walkyries, qui leur versaient l'hydromel dans des coupes d'or, mêlaient des images riantes à celles de la vie guerrière, succession perpétuelle de luttes sanglantes et de loisirs glorieux.

Le chant de mort des chefs ressemblait à celui des sauvages : c'était un défi à la douleur. Le roi Régner, près de succomber à ses blessures, appelle de ses vœux l'instant où, dans les salles célestes, il pourra se désaltérer dans le crâne de ses ennemis. Une fin paisible était réputée ignominieuse ; elle conduisait au Niflheim, séjour réservé à ceux qui mouraient de maladie ou de vieillesse. Hela, déesse de la destruction, les y attendait, et sa cour était si effrayante (1), qu'un trépas guerrier paraissait mille

(1) Le palais de Hela était l'angoisse ; sa table, la famine ; ses serviteurs le retard et la lenteur ; sa porte, le précipice ; son lit, la maigreur : elle était livide et son regard glaçait d'effroi. Sax. grammat.

fois préférable. Aussi n'était-il pas rare de voir des Scandinaves, lorsqu'ils sentaient que leurs forces les abandonnaient, se percer de leur glaive ou se précipiter d'un roc élevé. Comme le courage individuel, dans les siècles de barbarie, ne peut rien sans la force, ces deux qualités devaient se trouver réunies dans les hommes qui dirigeaient quelque expédition. Les anciens autels qu'on rencontre encore en Suède et en Danemark sont formés de pierres énormes, qu'une vigueur prodigieuse a pu seule déplacer, et qui, dans certaines localités, paraissent avoir été transportées de fort loin (1).

Des hommes qui faisaient si peu de cas de leur vie, et qui regardaient le sang comme le spectacle le plus agréable qu'ils pussent offrir à leurs divinités, se trouvaient naturellement portés à leur sacrifier des victimes humaines. Cet usage était généralement répandu chez les peuples d'origine slave et germanique, et la disposition des autels l'indiquait. En Suède, le temple le plus fameux était celui d'Upsala ; il contenait de grandes richesses, et c'est à la suprématie de ce centre du paganisme odinique que les rois d'Upsala ou de la Suède supérieure durent la domination qu'ils exercèrent plus tard sur

(1) On voit un autel de cette espèce dans l'île de Seeland, à un endroit où la constitution du sol n'offre point de rochers.

tous les autres souverains du pays (1). La Norvége avait aussi un temple célèbre près de Drontheim; l'Islande, où les traditions païennes se conservèrent longtemps sans mélange, eut également les siens. On remarquait dans ces derniers, dit Arngrim, un sanctuaire où s'élevaient les idoles sur une espèce d'autel; les victimes destinées aux sacrifices étaient rangées à l'entour : en face, et sur un second autel garni de fer, on entretenait un feu continuel; le sang était recueilli dans un vase d'airain, et les prêtres en faisaient des aspersions sur les assistants (2).

Dans l'un de ces temples, on voyait près du sanctuaire un puits naturel qui avait peut-être déterminé le choix de l'emplacement consacré; il paraît que les victimes dévouées à Odin et à Thor étaient

(1) Ynglinga saga, c. 24.

(2) Cette coutume des Celtes rappelle les sacrifices des Hébreux :

> Et cependant du sang de la chair immolée
> Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée. (*Athalie.*)

Les sacrifices humains ont été en usage chez les Saxons. La prière qu'ils adressent à Wodan pour obtenir la victoire contre Charlemagne finissait par ces mots : «Je t'immolerai tous les Francs (prisonniers) sur la montagne sacrée.» Les Slaves faisaient aussi couler sur les autels de Péroun (Thor) le sang des hommes; leur temple le plus célèbre était à Rhétra dans le Mecklembourg. Il y en avait un dans l'île de Rugen, et plusieurs dans l'intérieur du pays, nommément à Novgorod. Karamzim rapporte que les idoles furent jetées dans le Volkof, lorsque la religion du Christ eut été introduite par Vladimir le Grand.

immolées ou précipitées; et en effet, dans les sacrifices volontaires, on avait recours à l'un ou à l'autre de ces deux genres de mort (1). Cependant on se contentait d'immoler des animaux dans les cérémonies ordinaires. Les premiers temps du christianisme offrirent un mélange singulier du nouveau et de l'ancien culte: on célébrait à la Noël (Juul) des sacrifices selon le rit païen, et, dans les festins, les Scandinaves à demi convertis buvaient jusqu'à l'ivresse à la santé du Sauveur; tant il est difficile de changer les mœurs et de déraciner les superstitions les plus grossières!

Les grands sacrifices annuels où se réunissait le peuple eurent une influence remarquable sur la durée des institutions scandinaves: dans ces régions où les points habités étaient séparés les uns des autres par des montagnes, des lacs et des forêts spacieuses, les chefs auraient pu facilement détruire la liberté, en attaquant les districts isolés et sans communication les uns avec les autres; le paganisme rallia autour de quelques centres tous les intérêts,

(1) Dans le Bleking on voit un roc escarpé nommé Wallhall, du haut duquel la tradition rapporte que les hommes se précipitaient dans le lac Walsjön. On voit deux précipices semblables en Westrogothie. Les corps, après leur chute, étaient lavés dans un cours d'eau qui est maintenant presqu'à sec, et qui conserve le nom de source d'Odin (Onskälla). Geïer, *Hist. de Suède*, c. 2.

et les assemblées périodiques servirent non-seulement de lien religieux, mais elles cimentèrent la communauté politique en établissant, sur l'assentiment de tous, les déterminations du pouvoir. C'était également dans ces réunions que les habitants traitaient des affaires privées et commerciales; aussi le nom de Ting signifiait-il en même temps sacrifice, diète, banquet, jour d'audience et de marché (1).

La superstition qui attache une certaine vertu aux nombres, et qui était commune à plusieurs peuples de l'Orient, se révèle dans les cérémonies religieuses du Nord. Le nombre trois et ses multiples entraient dans les diverses combinaisons qui servaient à déterminer l'époque des sacrifices, et à grouper les victimes. Il est probable que cette particularité se rattache à la trinité scandinave, formée d'Odin, de Thor et de Frey; chacun de ces dieux ayant des attributs particuliers, mais intimement liés dans le système mythique, il était naturel de tripler les offrandes, pour que la protection des trois idoles fût égale et complète (2).

Chaque neuvième mois (3) on célébrait des sacri-

(1) Geier, lieu cité.

(2) Les Slaves paraissent avoir eu des idées analogues sur les combinaisons ternaires; comme l'indique le proverbe russe : *Bog lioubit troitzou*, Dieu aime le nombre trois.

(3) Voyez Mallet, *Introd. à l'hist. de Danemark*, chap. 7.

fices qui duraient neuf jours, et chaque jour on immolait neuf victimes vivantes, hommes ou animaux; mais le plus solennel de tous, se renouvelait à Upsal après neuf ans révolus. Les rois eux-mêmes étaient tenus d'y assister; chacun devait y porter, ou en cas d'empêchement, y envoyer son offrande; on n'excluait de ces assemblées que les lâches ou ceux qui étaient notés d'infamie. On choisissait parmi les captifs en temps de guerre, ou en temps de paix, parmi les esclaves ou les criminels, neuf personnes que le sort et la volonté des assistants désignaient pour être immolées. Dans les idées païennes, le sort était une manifestation de la volonté divine, et le consentement de l'assemblée associait chacun à l'accomplissement et au résultat religieux de ces mystères barbares.

Dans les temps de calamités, et quand le courroux des dieux semblait exiger quelque grande expiation, on n'hésitait pas à faire couler un sang plus noble et plus précieux; les Suédois offraient en sacrifice leurs propres enfants. Un roi de Vermeland, Olaf, fut brûlé vif pendant une disette. Adam de Brème rapporte qu'il a vu soixante et douze cadavres d'hommes et d'animaux suspendus aux arbres du bois sacré d'Upsala; et Ditlmar, évêque de Merseburg, dont la chronique est plus ancienne d'envi-

ron un demi-siècle, dit qu'à Lederum (Leyrè), ancienne capitale de l'île de Seeland et de tout le Danemark, les Danois immolaient tous les neuf ans, au mois de janvier, quatre-vingt-dix-neuf hommes et autant de chevaux, de chiens et de coqs (1), dans l'espérance de se rendre les dieux propices.

Ce que nous venons d'exposer sur les croyances des Scandinaves et sur les cérémonies de leur culte, explique le caractère et les mœurs de ces peuples : chez eux le mépris de la vie tenait au dogme; le terme de leurs désirs et de leur ambition était une fin éclatante : de là leurs guerres continuelles de province à province, d'homme à homme, et cette inquiétude qui les portait à des expéditions aventureuses. Souvent, et sans autre motif que celui d'acquérir de la gloire, deux champions se défiaient en combat singulier, et le vainqueur regardait son triomphe comme une obligation de s'exposer à de nouveaux périls. Quelquefois les hommes qui composaient la garde des rois de terre et de mer n'étaient admis à l'honneur de participer aux expéditions qu'après avoir fait preuve de courage et de force.

(1) Le coq était regardé chez toutes les nations celtiques comme le symbole de la vigilance et du courage. Le mot *Gallus* (coq et Gaulois), dont les hommes du nord apprirent la double signification par les missionnaires, n'a peut-être pas été sans influence sur l'usage de sacrifier des coqs.

Half, fils d'un roi de Norwége, avait un seul vaisseau où il n'admit d'abord que vingt-trois champions, tous d'extraction royale. Leur nombre fut ensuite porté à soixante : les vieillards étaient exclus de cette troupe, et nul n'y était admis avant d'avoir soulevé une pierre énorme. Il était défendu aux compagnons de Half de chercher un abri pendant les tempêtes, d'enlever les femmes et les enfants, et de panser leurs blessures avant la fin du combat. Ce pirate, devenu célèbre par ses courses, retournait dans ses foyers, lorsque son navire, surchargé de butin, faillit couler bas : alors, pour sauver le chef et les richesses conquises en commun, tout l'équipage se jeta à la mer et gagna le bord à lanage(1).

Il est facile de reconnaître, à l'exagération qui règne dans la plupart de ces récits, que les premières traditions du Nord leur ont servi de base, et que le merveilleux d'une époque plus savante en a modifié le merveilleux primitif : l'historien qui les consulte finit par se familiariser avec leur caractère, mais non sans être souvent exposé à confondre ce qui n'eut de réalité que dans les croyances avec la vérité historique.

Dans les différents systèmes de paganisme, l'es-

(1) Saga de Half dans le recueil de Biœrmer, citée par Depping, *Hist. des expéd. marit. des Normands*, chap. 2.

prit humain suit une marche analogue, parce qu'il obéit à des déterminations d'une même nature; les Grecs ont commencé par multiplier à l'infini les objets de leur culte, ensuite ils ont attribué à certains personnages les faits héroïques accomplis à des époques diverses. Après avoir subdivisé les influences, ils étaient ramenés à les généraliser : leur Hercule représentait le type du courage et de la force; il servait pour ainsi dire de transition entre la terre et l'Olympe. De même aussi les Scandinaves ont composé l'héroïsme de quelques-uns de leurs guerriers de tout ce que la tradition rapportait d'extraordinaire en fait d'exploits et d'aventures; des richesses de ce fonds commun ils se sont plus à doter telle ou telle gloire individuelle. Un des plus fameux champions du Nord (1) est celui que les sagas célèbrent sous le nom de Sterkodder (2). Élevé avec Wikar, fils du roi Harald, il tua, jeune encore, son frère d'armes, et se fit pirate. Scalde et guerrier, il ne fut pas moins célèbre par ses chants que par sa force. Ayant défié Angantir, prince de Seeland et ses huit frères, il en tua six et mit en fuite les deux autres; il reçut dans le combat dix-

(1) Depping, chap. 2, *Hist. des expéd. marit. des Normands.* Sax. gram. dans Langebek, etc.

(2) Ou Starkother, ou Starkoddr, selon les dialectes.

sept blessures. Épuisé par la fatigue et la soif, il se traîna jusqu'à un ruisseau, mais il ne voulut s'y désaltérer qu'après avoir vu la source teinte du sang de ses adversaires. Un serf et sa femme s'offrirent pour panser le héros : il refusa leurs soins, et accepta ceux d'un paysan libre. Il parut inopinément sous un costume grossier à la cour d'Ingel, et prit place dans la salle du banquet parmi les convives du roi, que sa seule présence jeta dans la consternation. Sterkodder dédaigna les présents qu'on lui offrait. On lui fit entendre un joueur de flûte ; il lui imposa silence. « J'étais venu à la cour, dit-il au roi, pour chercher le fils de Frode, et je ne trouve qu'un homme voluptueux qui se plaît dans la mollesse des Saxons. Jadis je siégeais ici avec des braves ; que vois-je maintenant? des scaldes ont dit les exploits de ton père, et mes regards se détournent de toi avec honte. Ingel, où sont tes victoires? les meurtriers de Frode t'entourent ; après ta mort ils occuperont le trône de Danemark : ou venge ton père, ou résigne-toi à l'infamie. » A ces mots, le roi se lève, et, secondé par Sterkodder, il immole les sept fils de Sverting, roi saxon.

Cependant la gloire du héros fut ternie par un meurtre. Il était entré au service du prince Ale, pirate norvégien qui vainquit, dans ses courses di-

verses, soixante et dix rois de mer. Soit jalousie de sa gloire, soit crainte de ses armes, on résolut de se défaire par trahison d'un chef réputé invincible et qui avait réuni autour de lui l'élite des aventuriers de son temps. Gagné par un riche présent, Sterkodder surprit le prince dans un bain et l'immola, au mépris de la foi jurée et de toutes les règles du combat (1).

Les remords que la tradition attribue à ce Kampfer ne l'empêchèrent point de parvenir à une vieillesse avancée, et s'il chercha la mort, lorsqu'il était déjà nonagénaire, cette détermination, conforme aux mœurs de l'époque, n'a pas besoin d'être expliquée autrement. Quoi qu'il en soit, il résolut de couronner sa longue carrière par une noble fin : appuyé sur des béquilles et armé de deux épées, le vieillard suspendit à son cou la chaîne d'or qui avait été le prix du crime, et il attendit, dans cet état, que quelque adversaire se présentât pour combattre. Un paysan qui osa le railler sur ses infir-

(1) Malgré l'exagération de ce récit, on y retrouve cependant le caractère des mœurs de l'époque, et ce qui ajoute encore à la vraisemblance du fond, c'est le crime de Sterkodder; un héros d'imagination n'eût point été dégradé gratuitement après une carrière glorieuse. Ces braves de profession étaient quelquefois entraînés à des actes de férocité soit par l'ivresse, soit dans cet état d'exaltation et de fureur appelé en suédois *Berserksgang*.

mités périt sous ses coups. Hather, fils d'un prince que le champion avait tué, chassait avec sa suite dans les environs ; il reconnaît le vieillard, et après avoir vu tomber plusieurs des siens, il s'arrête, et un dialogue s'engage entre lui et le vieux guerrier. Sterkodder énumère ses exploits passés et déplore les maux qui assiégent sa vieillesse ; Hather le plaint et se fait enfin connaître. Le sang de l'illustre guerrier ne coulera point sous un glaive vulgaire ; il excite le jeune homme à venger sur lui l'honneur de sa famille, le stimule encore en lui offrant comme récompense tout l'or qu'il porte sur lui. Hather abat la tête du vieillard et lui érige une tombe, non loin de Vegeholm en Scanie (1).

La gloire attachée aux expéditions des chefs et l'idée que le succès légitimait l'emploi de la force, faisaient naître à chaque instant des scènes de violence ; les endroits écartés, les gorges de montagnes, les forêts qu'il fallait traverser pour se rendre au Ting et aux lieux d'échanges, étaient des passages périlleux qu'il fallait souvent enlever de vive force au sein même de la paix : les navires qui échouaient sur ces côtes semées d'écueils étaient pillés, si l'é-

(1) Dans ce passage, nous avons suivi presque textuellement l'interprétation de M. Depping.

quipage était hors d'état de faire résistance. Le danger que l'on rencontrait partout et sous toutes les formes fut sans doute une des causes qui donnèrent naissance aux associations guerrières, dont les statuts emportaient l'obligation de s'appuyer les uns les autres soit pour la défense, soit pour l'attaque.

Cependant la célébration des grands sacrifices annuels était un temps de trêve; sur le lieu consacré à ces cérémonies, *Helgi stadr* (place sainte), la paix régnait, et les tribus qui y prenaient part se donnaient par cela même un gage d'union; c'était sous la protection de cette foi publique que les conseils délibéraient, qu'on rendait la justice et que les affaires privées étaient conclues. Le mot *paix*, dans cette acception, ne signifiait pas seulement que toute hostilité de pays à pays, de chef à chef était suspendue; il indiquait en outre que tous ceux qui s'associaient aux solennités du sacrifice, participaient à l'inviolabilité du lieu saint; c'était en quelque sorte une extension du droit d'asile.

Les tributs que l'on payait aux prêtres consistaient en bétail et en objets de consommation; par ces offrandes, le peuple croyait intéresser les dieux à répandre sur lui les richesses de la terre dont il leur consacrait les prémices : ainsi l'exploitation

libre du sol, signe de la propriété, était sanctionnée par le culte.

Dans la vie de famille, le père était à la fois prêtre, juge et chef; c'était l'autorité primitive, celle de l'état de nature, régularisée par le fait de l'état social. Le concubinage était toléré, mais les terres se transmettaient par héritage aux enfants légitimes; cette coutume qui obligeait les autres à chercher fortune ailleurs, grossissait le nombre des aventuriers et des pirates. Le père avait le droit d'exclure de la famille l'enfant nouveau-né; pour montrer qu'il assumait les charges de la paternité, il l'élevait dans ses bras, en présence de ses parents, et lui donnait un nom après qu'on avait jeté de l'eau sur lui (1). Les princes seuls avaient plusieurs épouses légitimes; c'est le mari qui apportait la dot à sa fiancée (2), et cet accord qui se réglait avec les

(1) Cette cérémonie, qui rappelle les ablutions des Orientaux et le baptême des Hébreux, prouve une origine asiatique. La différence des climats a sans doute fait adopter l'aspersion au lieu de l'immersion. Aux fêtes de Noël, les Russes faisaient plonger par le prêtre les enfants nouveau-nés dans une ouverture pratiquée dans la glace; quand ils succombaient à cette épreuve, on disait que Dieu les avait pris.

L'usage des noms patronymiques est resté chez les Scandinaves et chez les Russes; et comme il tient à l'institution même de la famille, il donne une nouvelle force à la tradition odinique : mais il reste incertain si Ruric l'a apporté parmi les Slaves ou s'il existait avant lui.

(2) Dotem non uxor marito, sed uxori maritus offert. Intersunt parentes et propinqui, ac munera probant... In hæc munera uxor accipitur. Germ., cap. 18.

parents, la distinguait des concubines. On plaçait sur ses genoux le marteau de Thor, symbole des devoirs que lui imposait sa nouvelle condition, ou présage d'une heureuse fécondité (1).

Dans un état social basé sur la guerre, les femmes devaient exercer une puissante influence sur les mœurs (2). Dès leur enfance, elles entendaient chanter les louanges des guerriers célèbres, et comme ces légendes étaient mêlées de récits d'amour, les vierges scandinaves ne pouvaient rester insensibles au courage dont on faisait preuve pour les obtenir. Les plus belles étaient exposées à des entreprises téméraires; quand leur naissance était illustre, elles étaient gardées dans des espèces de forts par des champions éprouvés; enlevées à leur famille, après la mort de leurs défenseurs, la gloire du vainqueur les consolait.

Quelquefois même elles s'associaient aux dangers des expéditions guerrières, et couvertes de fer elles suivaient leurs frères ou leurs parents. Les saga les nomment *skoldmö*, vierges aux boucliers. Saxo nous a conservé un grand nombre de récits, où les ro-

(1) Le soleil était aussi adoré sous les attributs de Thor : le marteau de ce dieu sanctifie le bûcher de Balder.

(2) Il en a été de même à Sparte et à Rome.

manciers qui ont retracé les mœurs de la chevalerie semblent avoir puisé leurs inspirations.

Le jeune Alf, pirate déjà célèbre, était épris d'Alfhilde, fille de Sigurd, roi d'Ostrogothie : il tua les deux kampfer qui la gardaient. Alors la princesse se met à la tête de ses compagnes ; car toutes ont endossé l'armure : elle s'embarque, et rencontre une troupe de pirates qui consentent à combattre sous ses ordres. Le bruit des exploits de l'amazone excite l'émulation d'Alf ; il veut triompher d'Alfhilde par les armes, et joint sa flotte dans un golfe de la Finlande ; la fille de Sigurd accepte le combat ; mais dans la mêlée qui suit l'abordage, son casque tombe, et l'aspect de sa beauté frappe le pirate d'admiration. La victoire d'Alf est complète ; il épouse celle qui n'a pu lui résister.

Ces traditions, empreintes d'un caractère poétique, ne méritent pas sans doute une grande confiance, mais elles jettent quelque jour sur les mœurs de l'époque héroïque des Scandinaves. La saga que nous venons d'exposer succinctement n'a rien d'invraisemblable ; dans beaucoup d'autres le merveilleux est prodigué ; toutefois on y trouve une certaine mesure dans l'exagération même ; et l'on conçoit que des exploits dignes d'être célébrés dans un tel temps et par de tels hommes, devaient, dans

ce qu'ils avaient de réel, offrir des traits de force extraordinaire et d'un courage exceptionnel.

Les exercices qui donnent de la souplesse aux membres en développant la vigueur étaient en honneur dans le Nord; ils avaient lieu sur des collines où se célébraient ordinairement les sacrifices; ces jeux étaient une image de la guerre, et l'on retrouve cette coutume chez les anciens Germains(1).

La mémoire des morts était l'objet d'un culte: c'est probablement pour cette raison (2) qu'à l'époque où le christianisme fut introduit en Suède, on éleva des églises dans le voisinage des cimetières idolâtres.

La confraternité d'armes reposait sur la foi jurée, et comme les intérêts les plus chers dépendaient de ces engagements, le parjure et tous les crimes empreints de lâcheté étaient méprisés autant que les autres actes de violence s'anoblissaient par le péril. Celui qui avait violé son serment, l'assassin et le séducteur, traversaient après leur mort des fleuves empoisonnés; et loin de la clarté du soleil, ils par-

(1) Genus spectaculorum unum, atque in omni cœtu idem. Juvenes, quibus id ludicrum est, inter gladios se atque infestas frameas, saltu jaciunt. *Germ.*, cap. 24.

(2) Geier, *Hist. de Suède*, chap. 2.

venaient à une demeure construite avec des os de serpents (1).

C'est ainsi que les principes éternels de la justice tempéraient l'esprit des institutions qui, sans ce frein, eussent bientôt ramené des tribus fanatiques et belliqueuses à la férocité de l'état sauvage. En général, le polythéisme, qui, sous quelque forme qu'il s'établisse, ouvre une si vaste carrière à la superstition, ne peut qu'admettre, pour tous les cas non définis, la détermination spontanée, c'est-à-dire celle de la conscience dont les lois émanent de la nature de l'homme et de la volonté du Créateur : la Providence a permis que l'erreur, qui ne règne jamais que comme exception, puisque la vérité seule est universelle, portât son correctif en elle-même.

Les chants des Scaldes étaient comme une excitation continuelle aux grandes choses. Toute poésie primitive représente la nature dans ses manifestations les plus frappantes ; mais lorsqu'elle les a divinisées, elle tend à rapprocher l'homme des types qu'elle s'est créés et qui sont pour elle le beau idéal. Ces types varient dans leur caractère, comme les influences qui les ont fait naître ; la grâce et la

(1) C'est une opinion accréditée parmi les paysans suédois que l'herbe ne peut croître sur le tombeau d'un parjure. Geïer, *Hist. de Suède*, chap. 2.

symétrie dominent dans l'idée grecque, la force dans les personnifications scandinaves. Là où l'existence n'était qu'une longue lutte contre les éléments, ce qui dut frapper le plus dans la force, c'était la puissance de vaincre et de détruire, et ensuite celle de protéger et de conserver; ainsi, dans le Nord, la justice supposait le courage, tandis que chez les peuples dont les institutions se formèrent sous l'empire de conditions plus favorables, le courage ne fut que la garantie de l'ordre établi.

L'histoire fut longtemps renfermée dans les légendes païennes, et rien n'annonce qu'elles aient été écrites antérieurement au christianisme (1); les runes paraissent n'avoir été d'abord que des caractères symboliques dont l'origine remonte peut-être au système de divination en usage chez les anciens Germains (2) : ils coupaient en plusieurs tronçons une baguette d'arbre fruitier, et après y avoir fait certaines marques, ils jetaient le tout sur une étoffe de couleur blanche, et interprétaient ces signes magiques selon l'ordre où ils se combinaient. L'inspec-

(1) Tacite dit des Germains : Litterarum secreta viri pariter ac feminæ ignorant. *Germ.*, chap. 19.

(2) Auspicia sortesque, ut qui maxime, observant. Sortium consuetudo simplex : virgam, frugiferæ arbori decisam, in surculos amputant, eosque, notis quibusquam discretos, super candidam vestem, temere ac fortuito spargunt. *Germ.*, c. 10.

tion de l'alphabet runique ordinaire semble confirmer cette hypothèse; en effet, presque tous les caractères dont il se compose ont pour élément générateur la ligne droite, et l'axe de chaque lettre est vertical; cette écriture hiéroglyphique que les prêtres gravaient sur des pierres, garda longtemps la forme primitive, les incisions directes offrant moins de difficultés que l'adoucissement des angles par des contours, perfectionnement qu'on retrouve dans toutes les écritures qui expriment les sons d'une langue parlée (1).

Tout enchaînement historique manque d'ailleurs dans les chants traditionnels de la Scandinavie; chaque époque vivait, pour ainsi dire, d'elle-même, et il paraissait moins important de rapporter les faits célèbres à un temps précis que de les offrir à l'émulation des guerriers, soit en retraçant des événements contemporains, soit en mêlant aux souvenirs du passé des fictions puisées dans le merveilleux mythologique. Dans les assemblées générales, les guerriers racontaient ce qu'ils avaient vu, et l'héroïsme, outre les avantages qu'apportait la victoire, s'exaltait encore par l'attrait d'une grande renommée.

(1) Les Germains honoraient Aurinia ou Alrunia : on a trouvé dans ce dernier nom un rapport manifeste avec les runes. Luden, l. 5, chap. 7.

Dans un pays pauvre les richesses supposaient le courage; aussi étaient-elles en honneur; on croyait que les délices du Vallhalla n'étaient réservées qu'à ceux dont la vie avait brillé de quelque éclat : quelquefois des guerriers se sacrifiaient sur le bûcher des morts illustres, dans l'espoir d'entrer avec leur cortége dans le palais d'Odin. Les dépouilles consumées par les flammes funéraires devaient orner la solennité de leur réception au séjour des Ases; c'était le principe de la régénération étendu aux objets matériels. Celui qui ne s'appartient pas, ne peut revendiquer la gloire; aussi les serfs étaient-ils exclus du banquet céleste : ils avaient une place chez le dieu Thor (1).

Les richesses transmises par héritage ne pouvaient servir d'offrandes dans les sacrifices funèbres; elles eussent témoigné d'une vie tranquille et oisive; et rien de semblable n'aurait eu accès dans l'élysée des héros. Toutes ces superstitions étaient autant de conséquences naturelles du dogme; et tandis que chez les peuples civilisés la guerre légitime les dernières violences, au nom de l'intérêt public ou de celui des rois, les Scandinaves exerçaient la piraterie ou combattaient entre eux à ou-

(1) Geier, *Hist. de Suède*, chap. 2.

trance, non moins par fanatisme que par des motifs de gloire et d'avantages personnels. Ces époques qui mettent en saillie les indivualités fortes ont eu leur écho dans le moyen âge; les mœurs de la chevalerie, les tournois (1), les combats singuliers en offriraient une image fidèle, si l'influence du christianisme n'eût tempéré ce besoin de gloire et d'aventures qui tourmentait nos barons et nos preux. Dans la Grande-Bretagne, dans les Gaules, en Espagne, en Italie, en Sicile et jusqu'en Afrique, partout enfin où pénétrèrent pour s'y fixer les migrations des Normands, on voit se développer après leur victoire et longtemps survivre à la fusion des races, le même esprit guerrier, le même individualisme chevaleresque, modifiés toutefois par l'influence du climat, des institutions locales et des croyances nouvelles : aussi les diverses littératures du moyen âge portent-elles l'empreinte de la féerie et du merveilleux païens; c'est comme une dernière protestation d'un passé héroïque qui va s'effacer dans le mouvement chrétien et civilisateur.

Chez les Scandinaves la vengeance du sang par le

(1) L'usage des armoiries paraît devoir être attribué aux Scandinaves. Les guerriers qui ne s'étaient pas encore distingués par des actions d'éclat portaient l'écu uni; les ornements et les peintures du bouclier rappelaient de beaux faits d'armes.

sang était prescrite par la religion; mais les lois admettaient la composition (1) : l'amende variait selon l'état de la partie lésée. La réputation militaire, la bravoure et toutes les distinctions attachées au mérite ne constituaient, dans les premiers temps, aucune classe privilégiée; les rois étaient choisis parmi les chefs de race divine qui remplissaient aussi les hautes fonctions sacerdotales; mais les hommes libres étaient réputés égaux; c'étaient eux qui constituaient la société proprement dite; les esclaves étaient en dehors. De l'état de liberté ressortaient le droit de défense, celui de propriété, et enfin le droit de participer au ting : l'élection des chefs suffirait pour prouver qu'il n'y avait point chez les Normands de priviléges politiques. Le droit de se défendre à main armée résultait de l'impuissance où se trouvait la société de défendre ses membres. Les jeunes gens faisaient partie de la famille et restaient sous la responsabilité paternelle jusqu'à ce qu'ils eussent reçu l'émancipation politique par le fait de la prise d'armes (2). La propriété in-

(1) Suscipere tam inimicitias, seu patris seu propinqui, quam amicitias necesse est. Nec implacabiles durant : luitur enim etiam homicidium certo armentorum ac pecorum numero, recipitque satisfactionem universa domus. Tac. *Germ.*, c. 21.

(2) Sed arma sumere non ante cuiquam moris, quam civitas suffecturum probaverit. Tum in ipso concilio, vel principum aliquis, vel pater,

troduisait le possesseur dans l'ordre politique ; elle déterminait sa nationalité en cela qu'elle faisait elle-même partie intégrante du sol de l'état. Enfin la participation au ting était la conséquence et, pour ainsi dire, le complément du droit de défense et de celui de propriété : l'individu libre devait être d'autant plus intéressé à l'observation des lois qu'il concourait lui-même à les faire (1).

Comme la propriété libre supposait le droit de défense, les femmes ne pouvaient posséder de biens-fonds : la même conséquence des mêmes droits apparaît dans la loi salique (2). Tout propriétaire avait la pleine jouissance de son bien comme individu ; comme membre du corps politique, il devait être en état de le défendre ; et cette obligation con-

vel propinquus, scuto frameaque juvenem ornant : hæc apud illos toga, hic primus juventæ honos. *Germ.*, c. 15.

(1) Ces assemblées ont reçu diverses dénominations : *Mâl*, chez les anciens Scandinaves, plus tard *Thing;* chez les Suédois *Ting*; *Mâl* ou *Mahal* dans la haute Germanie : dans les mémoires latins *Mallum* ou quelquefois *Mallus*; *Placitum*, d'où est dérivée l'expression française *plaid* rend la même idée. Koutorga, *De la tribu germaine*, chap. 1.

(2) De terra vero salica in mulierem nulla portio hæreditatis transit. Tit. 62.

Sed cum virilis sexus extiterit, femina in hæreditatem aviaticam non succedat. Tit. 55, par. 4.

Hæreditatem defuncti filius, non filia accipiat. Si filium non habuit qui defunctus est, ad filiam pecunia et mancipia, terra vero ad proximum paternæ generationis consanguineum pertineat. Lex Ang. et Werin. Tit. 6, par. 1.

tribua sans doute à établir l'usage barbare de se sacrifier à Odin quand l'âge ou la maladie avait épuisé les forces.

En temps de paix les *bönde*, c'est-à-dire les paysans libres et propriétaires, se trouvaient disséminés dans leurs habitations, et régis par les lois qui avaient été consenties dans le ting; le chef de la famille exerçait alors sur tous les siens une autorité discrétionnaire; mais son pouvoir politique s'effaçait. C'est ce qui a fait dire à César qu'en temps de paix toute magistrature était suspendue (1) : le peuple n'avait de pouvoir qu'en assemblée et sous les armes. On l'appelait alors l'armée de Suède *sveahär*, et *svithiod* le peuple armé (2). Le grand ting d'Upsala offrait la réunion de toute l'armée qui était divisée en centaines (hundari), comme le pays l'était en districts (härad) (3). Des réunions semblables avaient lieu en Norvége et en Danemark dans l'enceinte des temples de Dronthem et de Leyre. C'est là qu'après le sacrifice du printemps, les guerriers qui voulaient tenter la fortune se rangeaient sous des chefs éprouvés, et concertaient leurs expéditions.

(1) In pace magistratus nullus.
(2) Geier, c. 2.
(3) Centeni ex singulis pagis. Tacite.

L'influence des prêtres cessait avec les cérémonies saintes; les chefs ne devaient leur ascendant qu'à leur renommée; s'ils manquaient à leurs engagements le même pouvoir qui les avait élus les déposait.

Après la gloire des armes, la plus grande chez les Scandinaves était celle que donnait le talent poétique : les Scaldes s'asseyaient à la table des rois; et quelques-uns des héros les plus célèbres ne dédaignèrent point ce genre d'illustration; c'était dans des festins dont les chefs faisaient les frais que les poëtes récitaient les ballades anciennes, ou qu'ils improvisaient des chants guerriers, tandis que les convives buvaient à longs traits la bière ou l'hydromel, dans des cornes d'urus ou dans les crânes de leurs ennemis. Cette poésie est à la fois énergique et naïve; on y retrouve, comme dans celle des Orientaux, des sentences revêtues souvent de formes allégoriques; une mélodie simple et grave en augmentait l'effet. Le chef d'une expédition maritime était roi sur mer (wiking) et conservait son autorité sur l'établissement nouvellement fondé, il la transmettait même à ses fils; mais le consentement du peuple devait la sanctionner.

Le caractère des établissements des Scandinaves varia comme les circonstances qui accompagnèrent la conquête. Ceux qu'ils fondèrent sur les côtes ou

dans des îles gardèrent longtemps leurs institutions primitives; tandis que, lorsqu'ils imposèrent leur joug à des provinces populeuses, la réaction des mœurs locales, la religion dominante et le mélange des races effacèrent, après quelques générations, les traits distinctifs du vainqueur.

Vers le milieu du dixième siècle, Harald, surnommé *à la dent bleue*, avait envoyé en Poméranie quelques jeunes Danois, sous la conduite de Palnatoko, guerrier célèbre. Ils y fondèrent la ville de Julin ou de Jomsborg, où se formèrent les pirates les plus redoutés de ce temps. Dans les statuts de la confédération, on regardait la peur comme un sentiment si indigne d'un homme, que le mot même qui l'exprime ne devait jamais être prononcé. Ainsi, tandis que toutes les autres législations sont fondées sur la crainte, puisque la pénalité est leur garantie, les institutions de Julin se soutenaient sur le seul ressort du fanatisme guerrier. Certes, il n'est donné à aucune société, à aucun homme de se dépouiller de toute appréhension, ce qui supposerait un état d'insensibilité complète; d'un autre côté, l'observation d'une loi implique nécessairement la crainte de l'enfreindre; mais le fait que nous rapportons n'en prouve pas moins qu'en exaltant le courage de ses compagnons, Palnatoko était par-

venu à leur faire envisager les périls et la douleur comme des épreuves dont un soldat devait toujours triompher. Au reste, ce code, sans être formulé chez les Scandinaves, était l'expression des mœurs générales et d'un même fonds de croyances païennes (1). Dans les lois que Frode VII donna à cette partie de la Russie que les Scandinaves nommaient Garderike, il est dit qu'un guerrier doit attaquer l'ennemi qui se présente seul, se défendre contre deux, ne point reculer devant trois, mais qu'il peut sans honte lâcher pied devant quatre (2).

Quand les circonstances ne permettaient pas aux Normands de fonder des établissements durables, leur séjour n'en laissait pas moins des traces profondes dans les contrées qu'ils visitaient ; les chants d'Ossian (3) attestent leur présence dans l'Écosse, dont la langue, dans les plaines surtout, offre l'analogie la plus frappante avec les dialectes du Nord (4). Mais de toutes les migrations, nulle peut-être n'éprouva des vicissitudes aussi singulières que celle de Hassli. « Dans le fond des vallées des Alpes habite

(1) Voyez Mallet, *Introd. à l'histoire du Danemark*, liv. 1.

(2) Depping, *Hist. des expéd. mar. des Normands*, chap. 2.

(3) Le nom de Locklin, sous lequel le barde désigne la Scandinavie, est le même dans les annales irlandaises, *Annals of Ulster*. Johnston, *Antiquitates celto-normannicæ*.

(4) Geier, chap. 1.

une petite peuplade isolée du reste du monde, et qui se dit originaire de Suède (1). » Pour le présent, cette tradition ne regarde que la population de Hassli, dans le canton de Berne; mais les habitants du canton de Schwitz y ont aussi rattaché leur origine. Le roi Gustave Ier la cite dans une ordonnance comme une preuve que la Suède avait jadis une population exubérante. Gustave-Adolphe la rappelle dans ses lettres et messages aux Suisses. On l'a recueillie par écrit dans ces derniers temps (2); mais elle est défigurée par des erreurs de chronologie : toutefois telle qu'elle nous a été conservée, elle est digne d'attention sous plus d'un rapport.

La saga commence par attribuer la migration à une disette, cause ordinaire de ces grands déplacements des populations scandinaves : les points de départ sont à la fois la Suède et le Friesland. L'expédition sort d'un lieu nommé Hassli (3), et suit le cours du Rhin. Une armée de Francs, qui vient à sa rencontre, est mise en déroute. Les émigrés s'ar-

(1) Geier, trad. de Lundblad.

(2) Auszug aus einer in Ober-Hasle, Cantons Bern. in der Schweitz, sich forfindenen pergamentenen Handschrift von Jahr 1543, welche sich ebenfalls in dem dasigen Land-Urbar eingeschrieben befindet, betreffend den nordischen Ursprung des Volkstammes. (*De colonia Suecorum in Helvetiam deducta.*) Upsala, 1828.

(3) Duchesne, *Script. normann.*

rêtent dans les Alpes, dont l'aspect leur retrace la patrie.

« Nous pensons, poursuit Geïer, que cet événement appartient aux expéditions des Normands parce qu'ils occupèrent, pendant une grande partie du neuvième siècle, le Friesland (la Frise), qui leur servait de pied à terre dans leurs courses maritimes; en second lieu, parce qu'une chronique contemporaine des Normands rapporte qu'ils descendirent la Moselle en 831, et prirent leurs quartiers d'hiver dans un camp fortifié, à l'endroit nommé Haslou (1). Ils partirent l'année suivante, taillèrent en pièces une armée de Francs, et ravagèrent les rives du Rhin jusqu'aux portes de Worms, suivant d'anciennes chroniques. Enfin, nous nous appuyons sur la saga d'Olof Tryggwason, d'après laquelle les fils de Ragnar Lodbrok prirent part à cette expédition qui fut sans doute la même (2), où ils poussèrent jusqu'à Wiflisbourg (3) en Suisse. Toutes ces circonstances, qui s'accordent avec la saga suisse, rendraient vraisemblable l'origine suédoise de la migration de Hassli, quand on ne saurait pas que le but des aven-

(1) Haslou ou Haslac dans les chroniques; aujourd'hui le hameau d'Elsloo, dans les environs de Maæstricht, sur la route de Ruremonde.

(2) Saga de Ragnar.

(3) Appelée aussi Avenche; c'est l'ancien Aventicum.

turiers du Nord était non-seulement de s'enrichir par le butin(1), mais aussi de chercher de nouveaux foyers. Une partie de ces Normands s'établit dans les Alpes; l'autre rétrograda à la nouvelle que l'empereur Charles le Gros rassemblait contre eux une forte armée sur les bords du Rhin.

« Aussi l'historien de la Suisse voit-il une race particulière dans cette partie du pays où l'on retrouve l'ancienne fédération suédoise (2). Des traditions encore vivantes prouvent que l'établissement de ces colons y est comparativement récent, et qu'ils étaient d'abord peu nombreux (3). Si tant de probabilités peuvent tenir lieu de preuve historique, on ne doit plus s'étonner qu'au neuvième siècle, il fallut prêcher le christianisme aux idolâtres de ces contrées (4). Quant au nom de Suédois qui figure dans la saga d'émigration suisse, on peut le faire rentrer dans la dénomination de Nor-

(1) Ut acquirant sibi spoliando regna, quibus possent vivere pace perpetua. Dudo de Saint-Quentin dans Duchesne.

(2) Sie (die ersten Schwyzer) waren ein besonderer Stamm, und kœnnen nach so langer Zeit am besten in dem vorzüglich schönen Volk zu Oberhasli, in dem benachbahrten Oberlande und an den Entlibüchern, erkannt werden. Müller, *Schweitz Geschichte*, page 410, note 7.

(3) Müller, pag. 429.

(4) Von den Unterwaldern es ist eine Sage das sie die letzten Christen waren. Es kommt um das Ende des neunten Jahrhunderts ein Wigger unter dem Namen Schweitzer Apostel vor. *Ibid.*, note 37.

mands, qui, à cette époque, était commune aux peuples des trois royaumes du Nord. Il faut remarquer cependant que les Normands qui accompagnèrent Bjorn Jernsida, ou *flanc de fer* (fils de Ragnar Lodbrok et roi de Suède, suivant la saga du Nord), sont aussi appelés Visigoths (1) dans les chroniques étrangères ; il semble donc qu'ils soient originaires de la Vestrogothie suédoise, hypothèse qui concilie toutes les assertions. »

De toutes les migrations des Scandinaves, la plus intéressante pour l'histoire du Nord est sans contredit celle que des chefs norvégiens guidèrent vers l'Islande. Cette île, dont le sol est aujourd'hui presque entièrement volcanisé, offrait anciennement des vallées assez fertiles : il est même probable que les feux souterrains, avant de déchirer, en la calcinant, l'enveloppe de terre et de rochers qui les recouvrait, activaient la végétation des plaines ; cette hypothèse expliquerait pourquoi les anciennes traditions font mention des forêts de l'Islande. Quoi qu'il en soit, la situation de cet amas de roches entrecoupées de marécages fangeux, sur la limite où l'océan Atlantique et l'océan Glacial se confondent, en a fait une terre historique et a conservé, en

(1) Langebek, *Scriptores rerum Dan.*, tom. 1, page 525.

les isolant, les institutions islandaises, ce reflet précieux et fidèle des législations et des mœurs scandinaves dans les siècles antérieurs au christianisme.

La découverte de l'Islande est attribuée à un pirate norvégien nommé Nadodd. Il se rendait, dit-on, aux îles Feroe ; un coup de vent l'avait fait dévier vers le nord-ouest. La plage était déserte ; il s'avança avec ses compagnons dans l'intérieur des terres où ils n'aperçurent aucune trace d'habitation : après un séjour de quelques mois, Nadodd s'éloigna de l'île à laquelle il donna le nom de Snoeland, îles de neige (1).

Quelques années après, au printemps de l'année 864, Flocki, autre pirate, visita l'île nouvelle, et, trouvant les montagnes couvertes de glace, il l'appela Islande (2). Vers cette époque, Harald Harfager, soit que l'ambition l'y déterminât, soit, comme le rapporte la saga d'Olaf Tryggwason, que le désir

(1) On retrouve entre les langues scandinaves et les langues slaves des rapports frappants, surtout dans les appellations physiques :

En suédois.	En russe.	
Wæder.	Vietr.	le vent.
Sol.	Solntzé.	le soleil.
Snoe.	Snieg.	la neige.
Watten.	Voda.	l'eau, etc., etc.

(2) Landnama bok. Marmier, *Lettres sur l'Islande.*

d'obtenir la main de la belle Gyda, lui eût fait prendre les armes, soumit à sa domination tous les princes indépendants qui se partageaient la Norvége. Quelques-uns, impatients du nouveau joug mais trop faibles pour se révolter contre Harald, résolurent de s'expatrier et d'aller se fixer sur une terre libre. Une circonstance vint hâter l'accomplissement de ce projet. Ingolf et Hiorleif son beau-frère, s'étaient attiré par un meurtre la haine d'une famille puissante, et le courroux du roi les menaçait. Ils s'adjoignirent les mécontents, et après un premier voyage d'exploration, ils partirent définitivement pour fonder un établissement en Islande. Parvenu à la hauteur de l'île, Ingolf jeta à la mer les piliers de bois où étaient sculptés ses dieux domestiques; une tradition religieuse le portait à croire que le ciel lui prescrivait d'aborder à l'endroit où ils s'arrêteraient (1); mais le vent le poussa à l'ouest, au lieu appelé encore aujourd'hui le promontoire d'Ingolf (Ingolf-hœfdi). Après avoir vengé la mort de Hiorleif, assassiné par des esclaves irlandais, il se mit à la recherche de ses pénates, et les découvrit près du lieu où s'éleva depuis Reikiawik :

(1) C'est ainsi que les Ases avaient pris possession du Svithiod. Geler, chap. 2.

ce fut là que la colonie norvégienne fut inaugurée sous les auspices des dieux païens (1).

L'exemple de ces premiers colons fut suivi par un grand nombre de familles norvégiennes ; elles trouvaient en Islande un sol plus stérile que la Scandinavie ; mais, pour des hommes habitués à vivre de la pêche, et à se procurer par la piraterie ce que la nature leur refusait, il s'agissait moins de ressources agricoles que de liberté politique et d'indépendance personnelle. L'aventurier islandais croisait dans les mers du Nord, pillait les côtes et les navires de commerce et se réfugiait dans ses rochers comme l'oiseau de proie retourne à son aire. D'un autre côté, la dépendance où étaient ces émigrés à l'égard de la mère patrie pour le fer, le bois de construction, la résine, objets indispensables à un peuple de navigateurs, multipliait leurs relations avec la Norvége, le Danemark et la Suède : à la fois pirates et marchands, ils se mêlaient aux expéditions et aux guerres dont le Nord était le théâtre ; ils racontaient, à leur retour, les événements dont ils avaient été les témoins et ceux que leur avait appris la renommée. C'est ainsi que moins exposés que les Scandinaves aux révolutions et aux grandes

(1) Marmier, *Lettres sur l'Islande ;* Mallet, *Introd. à l'hist. du Danemark.*

catastrophes politiques, ils purent conserver dans leur île les traditions du Nord, tandis que partout ailleurs l'influence chrétienne tendait à en effacer jusqu'au souvenir.

Lorsque le chef d'une nouvelle colonie avait fait choix d'un emplacement convenable, on passait au feu tout ce qui se trouvait sur la ligne qui en formait la limite, ce que les Suédois appelaient *s'approprier la terre* (1); ensuite il procédait au partage. En Islande, les diverses migrations représentaient dans le principe autant de tribus distinctes que l'esprit de liberté tendait à isoler, tandis que la conformité de religion, de langage et de mœurs les ramenait sans cesse au principe d'une association commune. Les rivalités qui s'étaient manifestées sous l'empire d'un gouvernement régulier devaient éclater avec bien plus de force en l'absence de toute organisation politique; et comme l'excès du pouvoir avait poussé les mécontents vers cette terre de liberté, de même aussi les désordres d'une licence sans frein portèrent les Islandais, qui voyaient dégénérer leurs institutions, à les renouveler à leur source. Un Islandais nommé Uffliot partit pour la Norvége avec la mission de choisir dans les lois de

(1) Att helga landet åt sig. Geïer, chap. 2.

ce pays celles qui conviendraient le mieux à la colonie : elle comptait déjà un demi-siècle d'existence, et il était à craindre que l'arbitraire des chefs et les haines de famille à famille ne finissent par détruire le lien social. Trois ans après, Uffliot revint avec un code, fruit des conseils et de l'expérience de Thorleif, surnommé le Sage (1). Les règlements en furent discutés et adoptés en assemblée générale (allthing), ce qui prouve que le principe de la représentation nationale n'avait point cessé d'exister, et qu'il s'agissait plutôt d'une codification que d'une législation nouvelle (2). En effet, les émigrés ne pouvaient être étrangers aux lois de Norvége ; dans les trois royaumes du Nord, les pratiques religieuses, les usages qui avaient rapport à la guerre ou aux expéditions étaient tellement liés aux lois politiques, qu'on ne pouvait ignorer ces dernières par cela seul qu'on était chef, père de famille, ou seulement citoyen. Mais comme la violence résultait de l'esprit même de ces lois, il était naturel que les Islandais, en l'absence de tout pouvoir pondérateur, sentissent le besoin de mettre mieux en rapport avec l'état qu'ils avaient fondé le droit politique de leurs ancêtres : il s'agissait pour eux de se consti-

(1) Marmier, *Lettres sur l'Islande.*

(2) Le code de Thorleif est connu dans le nord sous le nom de *Grâgas.*

tuer de telle sorte que les libertés du peuple fussent garanties, et que les chefs ne pussent agir que dans les limites définies par la volonté générale.

L'Islande fut partagée en quatre cantons, dont chacun se composait de trois districts. Le district avait son tribunal particulier, son administration et ses réunions propres; mais tous les ans, à Thingvalla, se tenait la diète générale : c'était le principe républicain sous la forme du fédéralisme. Les chefs des douze districts présidaient l'assemblée; le *logmadr* siégeait au-dessus d'eux. Ce fonctionnaire, dont le nom signifie *homme de la loi,* représentait la réunion des pouvoirs législatifs ; c'était la règle vivante, la loi personnifiée ; il ramenait les questions à l'esprit de la constitution, et il est probable que, dans les cas douteux, sa voix décidait de la majorité.

On conçoit que l'action légale se bornait souvent à régulariser l'emploi de la force ; une justice exclusive de toute violence n'aurait eu que peu de prise sur des hommes qui mettaient leur honneur à venger personnellement une injure, et que la pénalité la plus sévère ne pouvait arrêter qu'en les notant d'infamie.

La république islandaise subsista pendant près de quatre siècles, tant la liberté avait jeté dans le paganisme odinique des racines vivaces ; du temps de

sa splendeur elle a compté cent mille habitants, chiffre peu considérable quand on le rapproche de l'étendue de l'île, mais qui paraîtra assez élevé, si l'on pense aux fréquentes éruptions volcaniques, aux contagions, aux famines et aux guerres incessantes qui ont désolé cette malheureuse contrée. L'Islande païenne a résisté à toutes ces secousses; la piraterie lui rendait l'abondance; les guerres intestines entretenaient le courage de ses habitants, et l'aventurier, après avoir triomphé des périls de la mer, revenait avec joie à ses pauvres rochers pour y mourir libre. Plusieurs fois la Norvége tenta d'établir sa domination sur cette colonie sortie de son sein, mais elle ne parvint à ce but qu'après que les guerres de parti eurent consommé la destruction des familles les plus considérables de l'île et celle de presque tous leurs adhérents : en 1261, trois cantons se soumirent à la Norvége, et, trois ans plus tard, le quatrième, celui du sud, suivit leur exemple. Depuis l'union de Calmar, l'Islande a partagé les vicissitudes de la mère patrie, et elle est restée une dépendance du Danemark.

La croix des missionnaires apparut à différentes époques au milieu des laves de l'Islande; mais la parole de paix resta longtemps impuissante sur ces hommes de lutte : Un Islandais, Thorwaldr Wid-

faerla (1), qui avait été baptisé par l'évêque Frédéric de Saxe, amena ce prélat avec lui pour convertir ses compatriotes. Ce Thorwaldr ne se contentait pas du précepte *compelle intrare,* il tuait par excès de zèle ceux qu'il ne pouvait convaincre. L'évêque, voyant que l'heure du salut n'était pas venue pour ces rudes païens, retourna en Saxe, et Thorwaldr, las des fatigues de l'apostolat, reprit sa vie aventureuse. Quelque temps après, Olaf Tryggwason, qui régna en Norvége vers la fin du dixième siècle, envoya en Islande un autre missionnaire, moitié clerc moitié pirate : il eut recours aux mêmes moyens que son prédécesseur et échoua comme lui. Une troisième tentative fut plus heureuse : soit que les envoyés d'Olaf, qui lui-même imposait alors le christianisme à ses sujets, aient montré plus d'habileté, soit que les esprits fussent déjà préparés à ce résultat, les prêtres triomphèrent de quelques résistances, et osèrent proposer l'adoption du dogme évangélique. Deux partis se formèrent aussitôt, l'un favorable à la nouvelle doctrine, l'autre fidèle aux anciennes croyances. On allait vider ce conflit religieux par un combat, lorsque, sur le conseil d'un Islandais, la discussion fut abandonnée à des arbitres.

(1) Ce surnom signifie *qui a voyagé au loin.*

On assure que les missionnaires avaient gagné un certain Thorgier, dont l'attachement au paganisme n'était suspect à personne. Cet homme, qui exerçait une grande influence sur ses compatriotes, s'avança au milieu de la foule, et élevant la voix : Consentez-vous, leur dit-il, à adopter la religion pour laquelle je me serai prononcé ? Cette proposition fut acceptée, et Thorgeir se déclara pour le christianisme (1). Cette pieuse fraude eut pour effet, sinon la conversion sincère du peuple, du moins l'érection de quelques églises sous la protection des lois. Pendant longtemps encore les pratiques païennes restèrent associées au nouveau culte. La mort volontaire du Sauveur, sa résurrection, la Trinité, le Saint-Esprit figuré par une colombe, le Paradis et l'Enfer, offraient quelques rapports avec les mythes odiniques nés dans l'Orient ; d'ailleurs l'esprit du polythéisme n'est point exclusif : le païen admet les dieux étrangers, et se contente d'assigner aux siens le premier rang. Les saints commencèrent donc par obtenir le droit d'asile au Walhalla ; mais quand Thor et les Ases furent définitivement exilés de l'Olympe scandinave, leur souvenir identifié avec les traditions héroïques survécut à cette révolution religieuse ;

(1) Voyez Marmier, *Lettres sur l'Islande.*

le peuple, qui n'a cessé de répéter les vieilles légendes, leur attribua longtemps un pouvoir surnaturel; ne pouvant ni les adorer ni les nier, il les a transformés en démons (1), et l'église elle-même a jugé plus facile de détourner l'erreur que de la détruire (2).

CHAPITRE V.

On a pu voir dans ce que nous venons d'exposer, que la religion des Scandinaves, les institutions qui exprimaient leurs mœurs et la nature du pays, concouraient à faire d'eux un peuple essentiellement guerrier. La difficulté des communications à travers un sol coupé de montagnes, de lacs et de rochers; un développement considérable de côtes, des

1 En Suède, il n'est pas rare d'entendre deux paysans en querelle s'invoquer à Odin. On dit des arbres qu'ils sont vivans à Odin. Si l'on veut entendre dans l'obscurité au bruit de chevaux, les gens de la campagne savent que c'est Odin qui passe. Plusieurs provinces ont conservé des traditions sur la chasse de cet esprit, et les mouvements sont dans l'usage de lancer dans le champ une pierre pour son cheval. Geijer, chap. 2.

2 Le pape Grégoire envoyait aux Saxons nouvellement convertis: Pelmelon vouons de quelques chaumières habitées nouvellement.... Ces ne sont à destruction faudrait détruire. Lettre de Mellit, évêque à l'abbé des Bons, chap. 7.

baies nombreuses protégées par des écueils, enfin les ressources maritimes dont ils pouvaient disposer, dirigèrent de bonne heure leur industrie vers la navigation et le commerce.

Du temps de Tacite, les Suédois avaient déjà une marine considérable (1); la double proue dont parle l'historien latin, et qui facilitait le mouillage dans quelque position que le navire se présentât à la côte, distingua longtemps encore la barque normande. Cette construction était la plus convenable pour naviguer dans la Baltique, dont le bassin étroit est parsemé d'îles et d'écueils. Plus tard, lorsqu'ils s'aventurèrent dans la mer du Nord et dans l'Océan, ce ne fut qu'en s'éloignant le moins possible des rivages; parce qu'ils ignoraient l'art de se diriger par la boussole, et que d'ailleurs la nécessité de renouveler les vivres, non moins que l'attrait du pillage, les ramenait souvent à terre. La fréquence de leurs excursions dans les parages voisins ne pouvait que leur attirer des représailles : les Vendes, les Slaves de la Baltique, les Saxons du Nord et les Frisons ne se contentèrent plus de les repousser; ils eurent

(1) (Suiones) præter viros armaque classibus valent : forma navium eo differt quod utrinque prora paratam semper appulsui frontem agit; nec velis ministrantur, nec remos in ordinem lateribus adjungunt. Solutum, et in quibusdam fluminum, et mutabile, ut res poscit, hinc vel illinc remigium., *Germ.*, c. 44.

leurs pirates, et rendirent aux Normands guerre pour guerre et pillage pour pillage. Les flottes étaient ordinairement peu nombreuses; le Wiking qui s'expatriait, ne prenait souvent ce parti que pour aller conquérir au dehors la considération et les richesses que son pays ne pouvait lui offrir; il réunissait quelques guerriers, équipait un ou deux vaisseaux, et se confiait à la fortune de la mer. Ces attaques n'étaient donc dangereuses qu'autant qu'elles étaient inopinées; et voilà pourquoi les pirates du Nord, trouvant les côtes voisines sur la défensive, durent étendre le cercle de leurs déprédations.

Les rapports qu'établissait la piraterie entre les Normands et les peuplades de l'Occident, quoique fondés sur la violence, eurent cependant quelques avantages; les captifs qu'ils emmenaient avec eux modifiaient les idées qu'ils s'étaient faites sur l'universalité de leurs croyances et sur l'industrie des nations étrangères; les tissus, les métaux ouvragés, les objets d'art dont se composait le butin, surtout les armes précieuses et les ornements d'église qu'ils montraient avec orgueil au retour de leurs expéditions, inspiraient aux autres le désir de visiter les contrées qui produisaient ces merveilles; peu à peu le cercle de leurs connaissances s'agrandissait; et tandis que la Scandinavie agissait sur le reste de

l'Europe par les mœurs guerrières de ses habitants, l'Europe réagissait à son tour sur le Nord par l'influence continue du christianisme, des lumières et de la civilisation renaissante. Sans doute les progrès eussent été plus rapides si les nations situées à l'est n'eussent incessamment renouvelé la barbarie des Normands occidentaux : du huitième au onzième siècle, la Scandinavie remplit, à son insu, une mission civilisatrice; d'une part, le principe d'activité auquel elle obéit, l'entraîne insensiblement dans le mouvement chrétien; de l'autre, elle modifie les peuplades sauvages que les Saxons, convertis, refoulent au Nord et à l'Orient. Plus tard cette influence se caractérise d'une manière plus nette : le christianisme vient donner un but, une âme à l'énergie barbare; mais pendant longtemps le sang des martyrs coula au pied des autels idolâtres; le paganisme avait résisté tant qu'on le combattit avec ses propres armes; il ne fut définitivement vaincu que lorsque la sainteté du dogme se révéla à tous dans celle de l'exemple. A mesure que le prosélytisme s'étendait dans le Nord, la piraterie devenait moins générale; le gouvernement seul conservait ses anciennes formes, tant il est vrai que le christianisme n'est point exclusif de l'esprit de liberté.

Les princes comprirent qu'il fallait remplacer les ressources du brigandage par celles que pouvaient procurer le commerce et l'agriculture; dans cette vue, ils proscrivirent l'usage du *strandhug* (1), source de violences et de désordres, et sans lequel le métier de pirate pouvait difficilement s'exercer. Ces édits exécutés sévèrement changèrent le caractère des expéditions maritimes; elles ne cessèrent point, mais elles se régularisèrent sous l'action du pouvoir; les habitants des côtes accueillirent cette réforme avec empressement; et ils ne furent plus soumis qu'aux charges imposées par le roi. « Les habitants des districts maritimes étaient tenus d'avoir un certain nombre d'embarcations prêtes à partir à la première réquisition, soit pour repousser l'ennemi, soit pour se joindre à quelque expédition sous les ordres du prince. Les hommes adultes montaient les bateaux, et cette corvée, appelée en Suède *skeppswist,* est le plus ancien service qu'on y connaisse. S'il se passait une année sans que l'on eût recours au skeppswist, les habitants payaient

(1) C'était, comme le dit Depping, la presse des vivres. On prenait au premier endroit où l'on débarquait le nécessaire en viande, en bière et en grains; cet usage était devenu tellement commun qu'il avait passé en droit. (*Hist. des expéd. marit. des Normands*, chap. 3.)

un impôt équivalent à la dépense qu'eût occasionnée l'équipement d'une flotte (1).»

Le mécontentement manifesté par le peuple quand ces expéditions étaient remises, prouve qu'il y trouvait un dédommagement; c'était encore la piraterie en grand (2).

Cependant les flottes les plus nombreuses dont il soit fait mention dans les chroniques scandinaves appartiennent à l'époque païenne : quand deux rois voulaient vider une querelle par les armes, le bruit s'en répandait aussitôt sur toutes les côtes; chaque pirate réunissait ses bateaux et ses combattants, et prenait parti pour l'un ou pour l'autre selon sa haine ou ses espérances, ou seulement pour ne pas manquer une occasion de se signaler. C'était comme un grand tournoi dont la mer et le rivage étaient le théâtre. A la bataille de Brâwalla qui se donna en 735 de l'ère chrétienne, et dont Saxon a emprunté le récit à Sterkodder, toutes les forces du Nord entrèrent en lutte. Le roi de Suède, Sigurd-Ring, y conduisit, dit-on, deux mille cinq cents navires; son adversaire Harald, roi de Leire, comptait parmi ses guerriers des Vendes, des Sla-

(1) *Hist. des exp. mar. des Normands*, chap. 5.

(2) Cette coutume se retrouve chez les Anglo-Saxons. Dans la première constitution d'Ethelred elle est érigée en loi. (*Leges Ang.*)

ves, des Livoniens et des Frisons. Qu'on se représente cette multitude de vaisseaux de grandeur et de forme diverses. Les uns étaient plats, les autres arrondis sur les flancs et revêtus de fer; ceux des chefs se distinguaient par des dorures et des figures bizarres sculptées sur la poupe. Cette flotte immense formait entre la Scanie et l'île de Seeland comme un pont mouvant où s'agitait une foule impatiente de gloire et altérée de carnage : les haches d'armes, les glaives forgés par les Quaenes, les flèches, les boucliers bleus des Vendes, brillaient au soleil, et s'entre-choquant par le mouvement des vagues, rendaient un bruit sourd comme celui d'une mêlée lointaine. Près des chefs se tenaient les scaldes; car ils devaient célébrer ce qu'ils avaient vu, et leurs chants empruntaient une nouvelle illustration de leurs exploits. Des deux côtés marchèrent au combat des vierges aux boucliers, qui étaient venues prendre leur part de cette fête de sang : leur aspect enflammait encore le courage des guerriers qui croyaient voir les Walkyries donnant aux uns la victoire et désignant ceux qui allaient s'asseoir au banquet du Wallhalla. Le détroit ne permettait pas aux deux flottes de se déployer; les champions descendirent à terre pour lutter corps à corps, et bientôt la mêlée devint générale. La victoire de

Sigurd-Ring fut décidée par des archers norvégiens : Harald, quinze autres rois et Ubbo de Frise tombèrent à la journée de Brâwalla. Les poëtes danois ne pouvaient manquer de répandre le merveilleux sur un événement qui avait ébranlé tout le Nord ; et comme l'histoire de l'époque païenne n'existe que dans les chants traditionnels, il est impossible, même en écartant toutes les circonstances qui portent un caractère mythologique, de dégager dans ce récit la vérité de la fiction. D'après ces chants, Harald, vieux et aveugle, attendait sur son char l'issue de la bataille ; l'écuyer qui tenait les rênes lui apprend que Sigurd avait disposé son armée en coin, et que dans cet ordre il pénétrait à travers les rangs danois ; à cette nouvelle le guerrier prévoit sa défaite, et comprend qu'Odin lui-même est près de lui sous la forme de l'écuyer ; il le supplie de couronner sa longue carrière par une victoire, mais le Dieu dont l'arrêt est prononcé le renverse d'un coup de massue, le char roule sur des cadavres ; trente mille vaincus périssent avec le roi ; mais Sigurd a perdu douze mille des siens. Il célébra avec pompe les obsèques de Harald dont les cendres furent déposées à Leyre sous un tertre (1).

(1) Voyez Depping, qui a puisé dans Saxo gram. et dans Suhm.

Nous avons vu le Scandinave sacrifiant à ses idoles, délibérant au ting, vivant dans ses foyers sous l'autorité du chef de la famille, suppléant aux produits d'un sol ingrat par la chasse, la pêche ou le pillage; nous l'avons suivi dans ses expéditions de guerre, soit qu'il s'attachât à la fortune d'un pirate, soit qu'il combattît sous les ordres de quelque souverain du pays; il nous reste à le montrer loin des mers natales, n'ayant pour patrie que son vaisseau, mais si confiant dans sa force et dans le prestige de sa renommée, qu'il aborde en ennemi des contrées riches et populeuses pour ne s'en éloigner que chargé de butin, ou pour s'y fixer en vainqueur.

Il est probable que les Normands ne furent pas étrangers à la lutte que les peuples d'origine germanique soutinrent si longtemps et avec tant de constance contre l'empire romain. Sous le règne de Marc-Aurèle, et tandis que ce prince était occupé en Pannonie, les Cattes et leurs alliés pénétrèrent en Italie par la Rhétie et le Noricum; ils furent repoussés par Pompeianus et Pertinax; parmi ceux qui succombèrent on trouva des femmes armées(1). Les Cattes étaient voisins des Frisons que l'on retrouve si souvent mêlés aux guerres des Scan-

(1) Dion Cassius, l. 49, c. 3.

dinaves; et les femmes armées dont l'histoire fait mention semblent appartenir aux héroïnes du Nord.

Les Alemanni, qui figurent un peu plus tard sur la scène historique, étaient Suèves d'origine; enfin dans la confédération de Germains connue sous le nom de Francs, il est à peine douteux qu'il faille comprendre les peuplades guerrières qui habitaient le Friesland et les côtes maritimes qui avoisinaient l'embouchure du Weser et celle de l'Elbe : la même ligue qui apparaît sous le nom de Francs vers le Rhin, a été désignée plus à l'est et au delà du Jutland par la dénomination de Saxons. Les Francs et leurs alliés maritimes agirent le long du fleuve et sur les côtes; tandis que les peuples de la Germanie centrale portèrent leurs efforts contre les établissements romains qui, des bords du Danube, menaçaient de s'étendre au Nord. Dans cette longue lutte, sur laquelle l'histoire ne donne que des indications vagues et interrompues, on voit les empereurs recourir tantôt aux armes, tantôt aux négociations, pour éloigner le danger et rompre l'unité de la ligue. Quelques peuples germaniques s'effacent; d'autres apparaissent : les Germains de l'est se réunissent aux Goths, domptent les Sarmates, et se retournent contre les colonies romaines. De cette confusion de mouvements et d'intérêts naît celle

des indications; souvent les Goths seuls sont mentionnés, bien qu'ils représentent plusieurs peuples; quelquefois la part active de telle ou telle peuplade, jette dans le récit des appellations particulières : les Allemanni étaient, selon toute probabilité, des guerriers de la grande confédération teutonique, et des témoignages anciens l'attestent formellement (1). Par la suite, les deux grandes divisions de la race germaine, les Francs et les Saxons, eurent des intérêts différents; et quand le christianisme fut établi dans les Gaules, la séparation devint plus profonde, et la haine l'emporta sur la communauté d'origine. Les Goths, malgré l'obscurité qui enveloppe leurs premières migrations, se rattachent aussi à la famille germaine par leur caractère physique, leurs mœurs belliqueuses, et d'une manière non moins frappante peut-être par la conduite intelligente de la guerre qu'ils firent aux Romains. Le Scandinavie ne demeura donc point étrangère à cette grande lutte; en effet, lorsque les ambassadeurs des Teutons dirent à Aurélien : « Nous ne manquons ni de ressources ni de guerriers.... nous

(1) Agathios scolast. *De imperio et rebus gestis Justiniani imp.* *Byzant. Hist. script.*, t. 3, pag. 13.

Οἱ δὲ Ἀλαμανοὶ ξυνήλιδες εἰσὶν ἀνθρωποι καὶ μιγαδες, και τοῦτο δύναται αὐτοῖς ἡ ἐπωνυμια.

avons quarante mille cavaliers choisis, tous véritables Juthunges, » on ne peut se refuser à reconnaître dans ces peuples qui se vantaient de leurs anciennes relations avec l'empire, et qui avaient pour alliés les Vendes ou Vandales, les habitants du Jutland (1). Mais si nous sortons du labyrinthe germanique, pour nous appuyer sur des indications plus précises, nous trouverons encore les pirates normands mêlés à des événements d'une haute signification historique. Dès le troisième siècle, ils font des excursions dans la Grande-Bretagne et dans les Gaules; vers le milieu du cinquième, ils s'emparent des îles qui commandent l'embouchure de la Loire; à cette époque, les Romains entretenaient, pour repousser leurs attaques, un *comte du rivage saxon* (*comes littoris saxonici*) (2). Vers l'an 449, le roi breton Vortiger implora le secours des Saxons contre les Pictes et les Écossais : ils se rendirent à cet appel accompagnés d'Angles et de Jutes; battirent les montagnards, et s'éloignèrent; mais bientôt ils revinrent en plus grand nombre, et s'établirent dans l'île après avoir fait prisonnier le prince dépossédé. Le pays de Northumberland et celui de Kent furent occupés par les Angles et les

(1) Excerpta de legat. (*Byzant. hist. script.*, tom. 1, p. 5-9. Dexipp.)
(2) [illegible], *des exp. mar. des Normands*, chap. 4.

Jutes; les Saxons s'étendirent au milieu de la Bretagne; et les noms de Westsex, Sussex, Essex, Midlesex rappellent encore le nom des vainqueurs et l'étendue de la conquête. Telle fut l'origine de l'heptarchie, confédération contre laquelle luttèrent avec plus de courage que de succès les Bretons qui n'avaient point voulu accepter le joug, et qui s'étaient retranchés dans les montagnes de Cornouailles et du pays de Galles.

Quand les Saxons et les Normands avaient formé quelque établissement considérable, ils étaient obligés, pour s'y maintenir, d'appeler à leur secours des alliés et des compatriotes avec lesquels ils partageaient le sol et les tributs qu'ils imposaient aux vaincus; de cette manière leurs forces se renouvelaient sans cesse, et les lieux où se prolongeait la résistance devenaient autant de points de réunions périodiques pour les pirates et les aventuriers du Nord. Les Frisons et les Scandinaves ne tardèrent pas à se jeter sur l'île comme sur une proie. Les îles situées au nord-ouest de l'Ecosse leur servaient de refuge; c'était là, au milieu des écueils, qu'ils concertaient leurs courses et qu'ils venaient mettre en sûreté leurs navires chargés de prisonniers et de butin.

Pour ces époques éloignées, la poésie vient en

aide à l'histoire; on retrouve dans les chants d'Ossian une peinture si fidèle des mœurs scandinaves, que les rapports semblent prendre le caractère de l'évidence; les incertitudes qui ne permettent de préciser ni les temps de la lutte calédonienne, ni les noms des peuples agresseurs, ne prouvent rien contre l'hypothèse que ces guerriers n'étaient autres que des Normands. En effet, les Saxons septentrionaux, les Danois, les Suédois et les Norvégiens apparaissaient comme un même peuple à des étrangers qui retrouvaient en eux la même manière de combattre, la même physionomie, la même taille athlétique, et qui devaient être plus frappés de ces rapports généraux que des différences nationales : comment tant de causes n'auraient-elles point conduit à ce résultat, lorsque, plusieurs siècles après, les chroniques des états les plus civilisés de l'Europe confondent toutes ces guerres contre les mêmes adversaires sous le nom d'expéditions normandes?

Après quelques générations, les établissements des vainqueurs se modifiaient nécessairement sous l'empire d'autres circonstances; les chefs voulaient jouir en paix de leurs richesses; peu à peu l'abondance, le changement de climat et l'influence du christianisme tempéraient leur férocité; ils oubliaient leur origine, et la différence d'intérêts les mettait sou-

vent en état d'hostilité contre leurs anciens compatriotes. C'est ainsi que les rois bretons et écossais appelaient à leur secours tantôt les Anglo-Saxons, tantôt les Danois et les Norvégiens, tous plus avides de pillage que soucieux des motifs de la guerre.

Tandis que le pouvoir des Saxons s'affermissait dans la Bretagne, les Francs soumettaient la Gaule; le Rhin, dont la destinée fut toujours de séparer des nations rivales, fut souvent témoin des luttes sanglantes entre les rois mérovingiens et les princes saxons; ceux-ci recoururent plus d'une fois aux Danois; défaits par Clotaire vers la moitié du sixième siècle, ils furent plus heureux contre un de ses fils, dans une expédition qu'ils entreprirent dans l'Armorique. Plus tard ils se réunirent aux Turingiens, mais ils furent battus par un comte de Champagne. Après s'être associés aux Lombards que leur roi Alboin conduisit en Italie, ils revinrent dans leurs foyers et en chassèrent quelques peuplades suévi-ques qui s'y étaient établies en leur absence sous la protection des Francs (1).

C'est par la Frise et la Saxe que les Scandinaves furent amenés à diriger leurs excursions contre la France. La première dont les chroniques françaises

(1) Depping, *Hist. des exp. mar. des Normands*, chap. 4.

fassent mention remonte au commencement du sixième siècle : Phinibert, fils d'un chef de Cambrai, mis à mort par Clovis, se réfugia chez Cochilaicus (Guitlach), roi tributaire de Fionie. Ce prince danois épouse la querelle de Phinibert et risque une expédition dans la Gaule; mais, s'étant engagé trop avant dans la Meuse, il est défait par Teudebart (1) qui lui reprend tout son butin.

Depuis cette époque jusqu'à la fin du huitième siècle, les pirates du Nord cessent d'inquiéter les côtes du Walland (2); ils portent leurs efforts à l'ouest et désolent les îles britanniques : seulement en 734, Charles Martel équipe une flotte et réduit les Frisons à une grande extrémité; mais sous Charlemagne, l'œuvre de la transformation religieuse des Saxons, œuvre immense par ses résultats, et poursuivie avec une inflexible volonté, vient changer les relations du monde germanique; désormais c'est vers la Scandinavie que se dirigent les espérances de tous ceux pour qui le paganisme représentait encore la gloire des ancêtres et l'antique nationalité.

Toutefois, tant que Charlemagne occupa le trône,

(1) C'était le fils de Théodoric, roi d'Austrasie.

(2) Pays de plaines et de vallées. Les Scandinaves comprenaient sous cette dénomination tout le littoral depuis la Hollande jusqu'aux Pyrénées.

la renommée de ses armes contint les guerriers du Nord; l'Europe savait que les exploits de ce prince avaient à la fois un but politique et religieux; que chacune de ses invasions, en reculant les limites de son territoire, marquait une nouvelle conquête de l'Eglise; on l'avait vu avec autant d'étonnement que de crainte, organiser comme un camp son vaste empire; fondre sur les Lombards, se retourner contre les Saxons, franchir les Pyrénées où les restes du désastre de Poitiers menaçaient encore; redescendre sur les bords du Weser et de l'Elbe, déconcerter les révoltes de l'Italie et de l'Aquitaine; soumettre la Hesse et la Bavière; s'élancer jusqu'au Danube pour renverser la puissance des Avares, franchir les limites du monde slave, et arborer partout la croix à côté de ses enseignes triomphantes.

Au milieu de ces travaux, il ne perdait point de vue l'organisation sociale, ni les soins de l'administration; il fit dresser en codes les coutumes des barbares, fonda des couvents, encouragea les lettres, intéressa ses leudes à la prospérité comme au maintien de l'empire, en leur distribuant des bénéfices et des fiefs; et se fit rendre compte par des envoyés spéciaux de tout ce qui aurait pu échapper à son regard. Il semble que son génie, frappé de la grandeur de Rome conquérante et de Rome chré-

tienne, se soit proposé l'accomplissement de cette double tâche :

Unité religieuse et politique de l'empire d'Occident.

Lorsque Wittekind (1) eut reçu le baptême, on put regarder la lutte païenne comme désespérée; cependant vingt ans encore la Saxe résista et ses idoles ne tombèrent que sur des ruines. L'énergie se réfugia dans le sentiment national. Ce fut moins une soumission qu'une trêve, et il était facile de prévoir qu'à la mort de Charles, ce tout factice, dont il était l'âme, se scinderait, selon les nécessités diverses, pour former des nations distinctes; mais ce qui jamais ne devait périr, c'était l'influence du christianisme et de l'intelligence, c'étaient les nouveaux rapports d'une civi-

(1) Les chroniques s'accordent à dire que Wittekind se retira dans le Nord pour y exciter les esprits contre la dénomination de Charlemagne; on en a conclu que les expéditions subséquentes des Normands contre la France ont eu lieu à l'instigation du héros saxon. Rien, selon nous, n'autorise cette supposition. Dès l'année 784, Wittekind, et son compagnon d'armes, le prince Albion, avaient déposé les armes. Tous deux reçurent le baptême à Attigny en Champagne, et depuis cette époque, il n'est plus question d'eux. Leur qualité de Saxons convertis eût été une mauvaise recommandation auprès des Danois ; et d'ailleurs, de tels hommes ne se seraient pas bornés au rôle de provocateurs. Il est plus probable que, voyant toute résistance inutile, ils essayèrent de détourner par leur conversion, les nouveaux malheurs dont la Saxe était menacée. Quant aux courses des Normands, elles s'expliquent suffisamment par le déplorable état de la France sous les règnes suivants.

lisation naissante, qui rattachaient par un lien moral des peuples auxquels la communauté d'origine et de langage, et tout leur passé donnaient des droits à une existence propre : désormais, et indépendamment des vicissitudes politiques, la Germanie chrétienne s'opposait comme une barrière aux envahissements de l'Orient.

Dès les dernières années du grand roi, les Normands préludèrent par quelques tentatives sur la Frise et sur les côtes de l'Océan, aux déprédations qui leur valurent depuis une si terrible célébrité. En 800, Charlemagne, inquiet de ces démonstrations hostiles, visita les provinces septentrionales de la Gaule; sa présence était d'autant plus nécessaire que les Bretons ne pouvaient se résigner à la perte de leurs libertés (1).

Il fit construire des ouvrages fortifiés à l'embouchure des fleuves et sur les endroits de la côte qui étaient le plus exposés aux attaques des pirates; plus tard, jugeant sans doute ces précautions insuffisantes, il résolut de créer une marine, dont le port de Boulogne serait le point central; et il releva le phare qui, dès le temps des Romains, servait à signaler les navires et à diriger leur marche.

(1) Le margrave Wido venait de les contraindre par les armes à reconnaître la domination du roi franc.

Charlemagne, en étendant ses conquêtes vers l'est, avait rencontré des peuplades slaves; il ne pouvait ignorer que c'étaient les anneaux les plus avancés d'une chaîne immense qui enveloppait le sol germanique depuis les bouches de l'Elbe jusqu'à l'Adriatique et au Pont-Euxin. Plusieurs causes concoururent à rappeler les Slaves sur le théâtre où se débattaient les grands intérêts de l'époque : d'abord l'affaiblissement de la Saxe semblait les inviter à venger d'anciennes injures ; ensuite le christianisme, signe, à leurs yeux, d'abaissement et de servitude, faisait des progrès jusque chez les Huns; enfin l'alliance des Francs avec les Obotrites (1) que Charlemagne s'était conciliés pour se ménager un point d'appui entre les Danois et les Saxons, ne pouvait que porter ombrage aux peuples d'origine slavonne. Dans ces conjonctures, les Slaves aimèrent mieux aller au-devant du péril que de l'attendre. En conséquence, ils formèrent une ligue pour attaquer d'abord ceux des Avares qui obéissaient à des chefs convertis et alliés du roi franc. Un de ces derniers, Théodore, vint à Aix-la-Chapelle, supplier l'empereur de lui accorder des terres entre Sarnar et Car-

(1) Charlemagne leur avait donné les terres qui avaient appartenu à des Saxons déportés par son ordre dans le pays des Francs.

nuntum (1), parce qu'il ne pouvait plus résister aux Sorbes et aux Bohèmes. Charlemagne résolut de les attaquer au centre même de leur puissance, c'est-à-dire en Bohême et dans les provinces qui touchent au nord de cette contrée. A cet effet, trois corps d'armée, sous les ordres de son fils Charles, marchèrent à l'ennemi ; le premier remonta le Mein et suivit la route directe ; le second partit du Danube ; le troisième, soutenu par une flotte qui remonta l'Elbe, se dirigea sur Magdebourg. Les Obotrites paraissent avoir pris part à l'expédition des Francs qui, selon les chroniques, comptaient des Slaves parmi leurs auxiliaires. Séméla, roi des Sorbes, fut défait ; mais les Slaves-Bohèmes se dispersèrent ; l'année suivante, les Sorbes ne furent pas plus heureux ; un autre roi, Meliduoch, périt dans le combat ; sa capitale fut détruite, et les vaincus durent élever deux forteresses, l'une sur l'Elbe, en face de Magdebourg, l'autre sur la Saale (2).

Un roi danois, Godefrède (3), ne put voir avec indifférence les Obotrites, dévoués aux Francs, oc-

(1) Actuellement Heimhourg.

(2) Luden, *Hist. du peuple allem.*, liv. 11, chap. 5.

(3) C'est à ce Godefrede ou Godefrid que l'on attribue le fossé danois (Dane-wirk). C'était un retranchement ou plutôt une série de retranchements qui couronnaient la rive septentrionale de l'Eider, depuis le golfe d'Ostersalt sur la Baltique, jusqu'à la mer d'Allemagne.

cuper les bords de l'Elbe; il les attaqua et ravagea la Nordalbingie; mais, n'étant point en état de résister aux forces que lui opposait Charlemagne, il se retira dans les îles danoises.

La politique de l'empereur avait armé les Slaves les uns contre les autres. Drasco ou Thrasico, prince des Obotrites, ravagea le pays des Wiltzes et des Smeldinges; Godefrède le fit assassiner, et les Slaves, ennemis des Francs, reprirent une attitude menaçante.

L'empereur se trouvait à Aix-la-Chapelle (810) lorsqu'il reçut la nouvelle que deux cents vaisseaux normands côtoyaient la Frise, mettant le pays à rançon et à pillage, tandis que Godefrède se préparait à une attaque sur la frontière saxonne. Une grande expédition se préparait contre le téméraire danois, lorsqu'il périt assassiné par un des hommes de sa suite. Hemming, son neveu, lui succéda et conclut la paix avec Charlemagne; l'Eider marqua la séparation des frontières respectives; et deux ans après, cette convention fut renouvelée sous les deux princes danois, Heriold et Reginfrède.

CHAPITRE VI.

Pour bien comprendre les époques principales de la vie des peuples, il faut suivre d'un œil attentif la série des temps intermédiaires ; c'est là que s'élaborent les éléments qui sont comme les points d'appui des révolutions ou des réformes de l'avenir ; au premier aspect, tout y paraît mêlé et confus ; les événements se pressent et se succèdent sans corrélation sensible, et sous l'influence des mêmes intérêts et des mêmes passions ; cependant, au fond de toutes les relations, et sous les faits, quels qu'en soient les accidents et les formes, on peut démêler une idée dominante qui caractérise tel ou tel siècle. Soit dans le progrès, soit dans la décadence, cette idée, expression d'un intérêt général ou de la nécessité des choses, se lie au passé, et, dans ses développements successifs, prépare et assure les grands changements postérieurs. Quand ces changements s'opèrent sans avoir leur cause et leur garantie dans le passé, ce ne sont que des secousses qui mettent en péril l'existence des peuples en même temps que les institutions, et que suit toujours, soit une réac-

tion plus ou moins complète, soit l'affaiblissement et la ruine.

Lorsqu'à la journée de Tolbiac, Clovis et trois mille de ses guerriers reçurent le baptême, la Gaule romaine était depuis longtemps ou chrétienne ou préparée au christianisme; l'hérésie d'Arius y comptait de nombreux fauteurs; la réforme chrétienne regardait surtout les vainqueurs, c'est-à-dire les Francs-Ripuaires, et ces Francs-Saliens qui devaient un jour la porter au-delà du Rhin et de l'Elbe. Le génie de Charlemagne couronna l'œuvre de Clovis, mais trop de précipitation faillit tout compromettre. En effet, depuis Clovis, la transformation religieuse se poursuivait avec lenteur et maturité; les institutions politiques des Francs avaient eu le temps de se mettre en harmonie avec les nouvelles croyances; l'influence de l'église avait pénétré l'esprit de tous les rapports sociaux; enfin les derniers maires du palais, pour s'être associés au mouvement religieux de l'époque, avaient reçu un tel accroissement, un tel éclat, qu'ils purent s'asseoir, sans coup férir, sur le trône des Mérovingiens. Charlemagne fut l'expression la plus complète du mouvement religieux; sa piété était solide et éclairée, sa foi vive et persévérante; mais avant tout c'était un homme d'action, un chef de guerriers,

habitué à trancher avec le glaive tous les obstacles; parce qu'il avait triomphé par la force, il se figurait que sa volonté organiserait la conquête avec la même rapidité qu'il avait vaincu. Cette erreur est commune aux conquérants: uniquement frappés des changements extérieurs par lesquels se manifeste leur puissance, ils appliquent la force matérielle, là où le temps seul peut exercer une action efficace, et ils semblent ignorer que les fruits de l'intelligence ne mûrissent que dans leur saison.

Le pouvoir des Francs dans la Gaule n'avait pu s'établir sans que les mœurs germaniques en reçussent d'importantes modifications : sur la rive droite du Rhin, la liberté, c'est-à-dire le droit de défense et de participation aux affaires publiques, reposait sur la propriété; les Visigoths, les Lombards, les Burgundes qui s'étaient établis immédiatement sur les terres conquises, avaient conservé à la liberté le même caractère; mais les Francs-Saliens, toujours en lutte, toujours obligés d'étendre leurs conquêtes pour les conserver, durent laisser à d'autres le soin de faire valoir les terres dont le service militaire les tenait éloignés. Les terres conquises en commun appartenaient en commun aux leudes du roi, à ses fidèles, sous le nom de terre salique; les tenanciers, soit Germains, soit Romains, en furent

les premiers barons ou défenseurs, et différents degrés de vassalité s'établirent. Il en résulta que le pouvoir royal, qui représentait celui des leudes armés, acquit peu à peu une grande prépondérance; le principe de la liberté par la propriété fut subordonné à une de ses conséquences, c'est-à-dire au droit du glaive ; le gouvernement devint essentiellement militaire. Cependant les leudes ne renoncèrent pas à leurs anciens priviléges; ils partageaient entre eux les revenus de la terre salique, et le roi devait les consulter avant de faire une expédition; mais comme ces expéditions se renouvelaient sans cesse, l'indépendance du Franc libre s'effaçait insensiblement dans les rapports du guerrier subordonné. D'un autre côté, les grands tenanciers qui se trouvaient en contact avec les mœurs romaines, et qui s'étaient familiarisés dans les villes avec la religion et les usages des vaincus, ne pouvaient voir sans jalousie la différence que la loi mettait entre eux et la race conquérante. Par la suite, l'organisation militaire se compléta, sans que la distinction des races cessât de séparer les intérêts de la masse de la nation d'avec ceux de la noblesse militaire, et plus celle-ci devint dépendante des rois et des dépositaires de l'autorité suprême, plus elle fit sentir leur dépendance aux tenanciers, que d'abord on n'avait appelés li-

bres que pour ne pas les confondre avec les vassaux inférieurs et les esclaves proprement dits.

L'influence du christianisme grandissait au milieu de ces germes de division; le clergé se ménageait l'appui des grands, et montrant aux opprimés la résignation comme un devoir et une vertu, il amollissait peu à peu les restes d'énergie native que les formes politiques n'avaient pu détruire. Sous les premiers Francs, la guerre était la manifestation de la liberté; sous Charlemagne, elle fut une profession, un état presque permanent, dont les grands eurent les avantages, et le peuple les charges. Ce prince entrevit les vices de ce système; sa volonté contint les résistances, mais il ne lui était pas donné de les étouffer à leur source : il faisait la guerre aux ennemis de la foi, et il prenait le silence de la crainte pour un acquiescement à l'ordre que la force avait établi. Le système féodal se développait selon les conditions de sa nature; après avoir été l'appui du pouvoir royal, il le menaçait par son extension, jusqu'à ce qu'il se trouvât assez fort pour entrer en lutte avec lui.

Le système féodal de l'empire ne reposait pas partout sur les mêmes bases; ces différences tenaient aux diverses époques de la conquête : ainsi presque tout le pays qui s'étendait sur le bas Rhin

et sur les rives de la Loire avait été distribué à titre de bénéfices aux Francs-Saliens; mais dans les autres parties de l'empire il se trouvait des propriétés libres qui furent annexées à la terre salique par voie de composition, et sans être soumises à un nouveau partage, parce qu'il importait de mettre à profit les avantages d'une organisation déjà établie là où la résistance ne rendait pas un remaniement nécessaire. La liberté des propriétaires libres de ces biens fut plutôt tolérée que réelle, et de l'inégalité sociale naquirent la défiance et la haine. D'un autre côté (1) il s'était manifesté, même parmi les vassaux et les fonctionnaires de l'empire, une double tendance qui résultait de la différence des fiefs et des alleux; comme les charges auxquelles les fiefs, étaient soumis ne pesaient pas sur les alleux, on essaya de confondre les limites qui distinguaient ces deux espèces de propriété, soit en dénaturant les fiefs soit en y incorporant des alleux. Par là, le fisc territorial, source qui alimentait le service militaire et celui de la maison royale, diminuait dans une progression rapide et menaçait de s'épuiser entièrement. Tandis que les vassaux et les fonctionnaires grandissaient outre mesure, les propriétaires libres

(1) Luden, liv. 11, chap. 6.

devenaient de plus en plus dépendants, et le poids de l'édifice impérial écrasait sa base.

Pour remédier à ces abus, Charlemagne imposa à toutes les propriétés l'obligation du service militaire, obligation qui entraînait toutes les autres; le peuple fut l'armée, parce que sous l'hériban devaient se ranger, avec leur contingent, tous les propriétaires libres, sans distinction de personnes ni de position sociale (1). De cette manière les rapports du prince et du peuple furent régularisés; mais, en dehors du service armé, les priviléges reparaissaient avec d'autant plus de force qu'ils avaient été plus étroitement comprimés par le respect du chef suprême, et les liens de la discipline. Une fois que Charlemagne eut fermé les yeux, toutes les forces de l'empire se groupèrent autour de quelques influences prépondérantes; on fut moins l'homme de la chose publique que le partisan de telle ou telle combinaison qui assurait le pouvoir d'un prince ou d'un chef; et de l'isolement à l'hostilité la transition était facile.

La Providence avait accordé à Charles le génie qui conçoit les grandes choses, le courage qui les exécute, et un long règne pour leur donner de la

(1) Luden, liv. 11, cap. 6.

stabilité ; mais les faveurs de la fortune ne s'étendirent point à sa race ; on eût dit qu'elles s'étaient épuisées sur sa tête. Il vit périr ses deux fils aînés, et par là, le plan qu'il avait combiné pour le partage de l'empire fut déconcerté ; quand ce double malheur le frappa il touchait déjà à la vieillesse (1) : avant d'expirer, il assigna l'empire à Louis, le plus jeune et le dernier de ses fils, prince qui eût porté avec honneur la crosse épiscopale, mais dont la main était trop faible pour soutenir le sceptre paternel.

Cet homme, à qui la reconnaissance de l'église conféra le surnom de Pieux, mais que l'histoire désigne sous celui de Débonnaire, parce que l'ingratitude de ses enfants ne put lasser sa clémence, voulut marcher sur les traces de son père, par respect pour une si noble mémoire, tandis que son goût pour la vie des cloîtres et son éloignement pour l'action et l'éclat le portaient à tenir une conduite tout opposée : aussi quand il essaya de déployer de la fermeté, il n'eut que la cruauté de la faiblesse ; et là où l'empereur devait effacer le père, ce moine couronné ne montra que de l'irrésolution, ou une résignation vulgaire. Sa perfidie en-

(1) Pépin, roi d'Italie, mourut en 810 ; son frère Charles ne lui survécut que d'un an.

vers Bernhard, son humilité devant l'église, les restitutions qu'il fit aux Saxons des terres conquises que Charlemagne avait données à ses Francs à titre de fiefs; le partage prématuré de son héritage entre ses fils, à une époque où il était dans la vigueur de l'âge; sa sévérité à l'égard de ses sœurs et de ses frères naturels; tout concourut à lui aliéner les hommes d'énergie, sans lui laisser d'autre appui que quelques serviteurs pieux, incapables de faire respecter ses droits méconnus. Le fils que lui donna Judith vint encore compliquer les difficultés de la situation; de graves soupçons planèrent sur la conduite de l'impératrice, et la compassion qu'inspirèrent les malheurs de Louis le Pieux toucha souvent au mépris. Toutefois, malgré les fautes et la faiblesse de ce prince, l'empire, déjà troublé à l'intérieur, resta respecté au dehors; les Danois du sud furent contenus, et Sclaomir, chef des Obotrites, qui s'était révolté contre les Francs, fut amené captif devant Louis : mais les Normands jetaient un regard avide sur les richesses des cloîtres; ils parurent avec dix-sept vaisseaux sur les côtes de la Flandre, se rembarquèrent avec leur butin, et ravagèrent l'Aquitaine (1). Ces hommes de proie du-

(1) En 820.

rent concevoir de hautes espérances, lorsqu'ils apprirent que l'empereur, tourmenté par ses remords, avait fait publiquement pénitence à Attigny, et humilié la couronne par un acte dont le mérite religieux leur échappait. Sous ce règne, les Slaves occidentaux continuèrent à se mêler au mouvement des peuples : en 823, deux frères, rois des Wiltzes, qui se disputaient le trône, se présentèrent à une diète tenue à Francfort, pour que l'empereur décidât entre eux. Liub, leur père, avait péri dans un combat contre les Obotrites; Milogast, l'aîné, s'était emparé du trône; mais le peuple avait décerné le pouvoir au puîné, Tsélodrag. Louis respecta ce vœu, et la politique appuya sa détermination : il voulait opposer ce jeune prince à Tsédrag, autre chef des Obotrites, dont la fidélité lui était suspecte; et cette mesure eut un plein effet. L'influence des Francs sur les Slaves augmentait de jour en jour; la protection que réclamèrent à plusieurs reprises ces derniers, était un signe non équivoque de leur dépendance. Quant aux Danois, ils avaient rappelé pour les gouverner les fils de Godefrède, et contraint Hériold à se réfugier auprès de l'empereur. Hériold, pour obtenir les bonnes grâces de Louis le Pieux, se fit baptiser avec sa femme et une suite nombreuse; il reçut un comté dans la Frise où ses

services pouvaient être plus utiles que partout ailleurs ; mais bientôt, impatient de ce rôle inactif, il se jeta sur les terres des Danois, et ravagea le pays dont sa conduite lui avait à jamais aliéné l'affection. Les Danois usèrent de représailles ; ils se vengèrent sur leurs ennemis secrets de l'attaque ouverte d'Hérjold. Ils passèrent l'Eider, surprirent les garnisons franques dans leurs châteaux forts et leurs retranchements, les poursuivirent, pillèrent en courant toute la contrée, et rentrèrent chez eux sans obstacle. Après cette expédition, ils firent dire à l'empereur que leur attaque était l'effet d'une méprise; soit qu'ils voulussent lui donner à entendre qu'ils le regardaient comme responsable des entreprises de son protégé, soit qu'ils craignissent sa vengeance, ou enfin que leurs ambassadeurs fussent secrètement chargés d'observer la situation de l'empire et la disposition des esprits. Quoi qu'il en soit, Louis dévora l'affront, ou se contenta de l'excuse.

La confusion ne pouvait que s'accroître sous une administration à laquelle manquait l'intelligence des intérêts du temps, ou la volonté qui pouvait leur imprimer une direction utile; le salut de l'empire dépendait de circonstances que nul ne pouvait prévoir. Louis le Pieux usait sans fruit les ressorts du gouvernement; il ne se lassait point de

convoquer des diètes et des synodes ; mais il ne savait prendre que des demi-mesures ; avec un caractère moins indécis, il eût triomphé des obstacles, ou il serait tombé devant eux. Mais, comme sa faiblesse ne laissait assez de prise ni à la bonne ni à la mauvaise fortune, il eut toutes les humiliations de la défaite, moins la déchéance, et ne sut tirer de la victoire que les avantages du moment. Le clergé lui-même, tout en profitant de ses libéralités, ne s'appuyait sur lui qu'avec méfiance ; il aurait voulu que l'empereur fût à la fois souple et soumis devant l'Église, ferme et prudent dans l'exercice du pouvoir séculier : les prêtres prirent parti pour ou contre lui, l'abaissant ou le relevant tour à tour, et lui montrant le doigt de Dieu dans ces vicissitudes diverses.

Dans cette lutte impie d'un père contre son propre sang, l'ambition personnelle et toutes les mauvaises passions se firent jour ; l'intérêt sembla justifier toutes les défections ; les grands vassaux mirent leurs services à prix ; et comme les ressources étaient presque épuisées, le peuple se prêtait à tous les changements, quels qu'ils fussent, dans l'espoir qu'ils mettraient un terme à ses souffrances. C'est ainsi que l'énergie des Francs se consumait en agissant contre elle-même ; état pire que la barbarie,

parce que la corruption fermentait déjà au sein d'une société encore rude et ignorante.

Louis venait de quitter l'habit de pénitent pour reprendre les insignes de l'empire, lorsqu'il reçut la nouvelle que les Danois, après avoir ravagé la Frise, s'étaient avancés jusqu'à Durstadt (1); ils avaient brûlé cette place de commerce, et traîné en esclavage ceux des habitants qui avaient échappé au massacre. Il est probable que ces expéditions se renouvelèrent souvent; les historiens du temps, occupés d'événements plus graves, n'ont sans doute mentionné que les plus importantes. Tout porte à croire que les Normands qui, vers cette époque, portent la dévastation, non-seulement dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, mais dans l'Aquitaine, en Espagne, dans la Lusitanie et jusque sur le Guadalquivir et à Séville, n'ont pas épargné la Gaule, pays voisin, où les guerres civiles et les discordes de la maison impériale laissaient les côtes sans défense contre des attaques imprévues. Les pirates reparurent, en 837, avec la même audace, et se rendirent maîtres de l'île de Walchern : cette fois ils se retirèrent devant l'empereur, qui s'était avancé en personne contre eux. Il donna quelques ordres

(1) *Annal. Bertin.* (Pertz, 1. p. 428) : Per vetus Trajectum ad emporium quod vocatur Dorestadus.

pour la sûreté des côtes, mais bientôt d'autres soins lui firent négliger ces utiles précautions. Quelques années après (1), il expira, laissant tout en suspens par un partage dont les conditions ne satisfaisaient personne, et qui, renfermant le germe de nouvelles guerres, hâtèrent la dissolution de l'œuvre de Charlemagne.

En effet, Louis de Bavière et Charles le Chauve se réunirent contre l'empereur Lothaire, que soutenait Pépin d'Aquitaine : les négociations échouèrent, parce que, de part et d'autre, elles étaient dictées par la mauvaise foi et l'ambition : tout ce dont on put convenir, c'est qu'il fallait s'en remettre au jugement de Dieu. La bataille eut lieu près de Fontenay en Bourgogne ; on y combattit avec un acharnement tel, qu'on eût dit que l'animosité des frères s'était communiquée aux défenseurs de leurs prétentions. Lothaire et Pépin furent vaincus, mais des deux côtés la perte fut considérable. S'il faut en croire les récits du temps, la décadence de l'empire daterait réellement de cette journée sanglante, qui n'avait donné aux vainqueurs qu'un champ de bataille (2). Des historiens modernes ont

(1) Nithard, *Hist. des divis. entre les fils de Louis le Pieux.*

(2) Là périt de France la flor,

pensé que l'importance de cet événement avait été exagérée ; en effet, il est dans la nature de l'homme d'attribuer à une seule cause ce qui est le résultat de plusieurs ; dans le cas dont il s'agit, il est facile d'indiquer les principales. D'abord aucune idée grande, aucun but généreux ne donnaient la vie et le mouvement à ce vaste empire ; l'Église, qui avait jeté un pur éclat sur les conquêtes de Charlemagne, ne put qu'absoudre les fautes de Louis le Pieux ; le peuple la croyait complice, parce qu'elle gagnait seule au milieu de la confusion générale, et le respect de la religion s'en affaiblissait. La foi du serment avait été si souvent violée par les chefs et même par les princes de l'Église, que le lien moral des relations n'était plus que la mesure des intérêts ; enfin, dans les luttes fréquentes dont cette époque est remplie, les avantages comme les revers se balancèrent tellement que les forces opposées étaient restées relativement les mêmes, comme si la fortune eût dédaigné de se prononcer par le triomphe d'un parti entre des intérêts également mesquins et méprisables.

Cependant ces déchirements eurent un résultat

Et des barons tui li plusor.
Ainsi trovèrent païens terre
Vuide de gent et bonne à conquerre. (Roman de Rou.)

utile : puisque l'empire ne pouvait être conservé dans son intégrité, il importait de composer les nouveaux États d'éléments homogènes ; la langue et les mœurs les signalaient suffisamment, et la force même des choses vint en aide à l'incapacité des princes. Lothaire, vaincu, mais non soumis, voulait se ménager à tout prix la coopération des Saxons ; il promit de leur rendre tout ce que Charlemagne leur avait enlevé, c'est-à-dire leur liberté, leurs biens et leurs usages tels qu'ils existaient avant l'introduction du christianisme (1). L'empereur ne rougit point de faire rétrograder dans la barbarie la conquête de son aïeul ; il alla même jusqu'à se faire des auxiliaires des pirates normands, et céda à Hériold l'île de Walchern, conduite bien digne de l'homme qui dépouilla la résidence impériale d'Aix-la-Chapelle, pour ne laisser à ses rivaux que des ruines et des débris (2). Enfin le traité de Verdun (3), s'il ne satisfit point à toutes les prétentions, les renferma du moins dans des limites fixes. Les trois frères conservèrent leurs anciens royaumes : Lothaire la

(1) Les Saxons révoltés qui s'étaient donné le nom de Stellinga, furent cruellement, et à deux reprises, châtiés par Louis de Bavière.

(2) Il avait fait enlever du palais tous les ornements précieux, sacrés ou profanes. On brisa par son ordre la table d'argent de Charlemagne, et sur laquelle était gravée la représentation du monde ; il en distribua les débris à ses partisans : ils reçurent ses dons et le trahirent.

(3) En 843.

Lombardie; Louis, la Bavière; Charles, l'Aquitaine; quant au reste de l'empire, qui avait été l'objet de tant de scandaleux débats, il fut partagé de la manière suivante : à Louis, échurent les pays situés sur la rive droite du Rhin, et de l'autre côté de ce fleuve, les villes et les territoires de Worms, Spire et Mayence; à Charles, les contrées situées à l'ouest d'une ligne qui, commençant à l'embouchure de l'Escaut, suivait ce fleuve, allait rejoindre la Meuse, qu'elle remontait jusqu'à la Saône, et qui, arrivée au Rhône, en suivait le cours jusqu'à la mer (1); à Lothaire, enfin, tout l'espace compris entre les possessions de Louis le Germanique et de Charles le Chauve. La part de Lothaire se développait du nord au sud, depuis la mer d'Allemagne jusqu'au delà des Alpes, mais elle manquait de profondeur, et se composait d'éléments hétérogènes; toutefois le titre d'empereur imposait en quelque sorte à ce prince la double nécessité de garder l'Italie et Aix-la-Chapelle. Cette position intermédiaire permit à la France et à l'Allemagne de suivre chacune sa voie, et de se développer selon le caractère national.

C'est un sujet digne de méditation que le rôle de

(1) Voyez Luden, liv. 12, chap. 10.

la France et de l'Allemagne dans presque tous les grands mouvements qui ont changé la face de l'Europe ; en général, l'impulsion vient de la rive gauche du Rhin, la réaction, de la rive droite. Quand les Romains eurent franchi les Alpes, ils s'étendirent peu à peu dans les Gaules, dont la conquête définitive ferma l'époque de la république. C'est de la Gaule romaine que sortent les légions qui menacent et asservissent la Germanie : c'est dans la Gaule que les Francs s'organisent et affermissent leur pouvoir pour l'étendre ensuite sur toutes les races teutoniques à l'exception des Scandinaves. D'un autre côté, c'est dans la Germanie que naît la lutte contre la toute-puissance de Rome impériale : c'est des forêts et des lacs de la Germanie que s'élancent les peuplades qui préparent et consomment la ruine de l'empire d'Occident; enfin, c'est la Germanie qui rompt l'unité de l'œuvre de Charlemagne, pour se constituer sur ce qui lui appartenait dans ces débris. Sous le point de vue civilisateur, c'est de la Gaule que la Germanie a reçu le christianisme; car, si l'on trouve antérieurement dans l'Italie, la Grande-Bretagne et l'Irlande, des hommes de science et de foi, si leur influence a rayonné au dehors, elle n'a été fécondée que par le mouvement religieux imprimé à l'Occident et au Nord

par les Carlovingiens : l'unité religieuse a été l'œuvre des mêmes princes ; la dignité impériale qui a fondé les prétentions de l'Allemagne sur l'Italie n'est que l'héritage de Charles le Grand. Mais si le destin de l'Allemagne semble toujours être de recevoir, elle a eu la constance qui conserve et fait fructifier ; elle tire bientôt de Rome plus d'éclat qu'elle n'en a reçu, et, sept siècles plus tard, la religion chrétienne subit sa réforme sur cette terre germanique où, de nos jours encore, la pensée se maintient libre au milieu des abus et des priviléges féodaux. Telle s'est montrée l'Allemagne dans ses luttes contre les peuples septentrionaux ; elle a fléchi plus d'une fois devant les efforts des Danois et des Suédois, mais elle a fini par les refouler dans leurs limites naturelles, où présentement d'autres dangers les menacent. Il semble donc que la France soit le foyer des idées et des grandes conceptions politiques ; héritière de la civilisation de l'Italie, mais plus heureusement située, elle a l'étendue, le génie et la force ; mais si grandes sont ses entreprises, qu'elle se fatigue à l'œuvre et s'arrête avant d'avoir fini : l'Allemagne observe et attend ; elle cède d'abord à l'impétuosité de l'attaque, mais elle se retourne contre l'agresseur et tire d'utiles enseignements de la victoire et de la défaite elle-même. A une époque

de haute civilisation, quand ces deux peuples auront compris qu'un intérêt mutuel doit les porter à se modifier et à se compléter l'un par l'autre; quand l'union intellectuelle aura scellé l'union politique, alors tous les efforts de l'ambition et du despotisme viendront expirer devant cette noble alliance.

Il était indispensable d'entrer dans ces détails qui appartiennent plus particulièrement à l'histoire de l'Europe centrale, pour expliquer le développement extraordinaire des forces du Nord dans le neuvième siècle; on voit que les grands mouvements excentriques des peuples scandinaves ont été déterminés par plusieurs causes. Le paganisme, dompté à l'est, s'était vu refoulé vers le septentrion, mais le christianisme l'y avait poursuivi : en même temps que les idées se modifiaient par l'influence de l'Église, le pouvoir monarchique s'étendait en Scandinavie et gênait la liberté antique. Les pirates païens cherchèrent donc à s'établir ailleurs : les Suédois paraissent avoir dirigé alors leur attention sur les côtes de la Baltique orientale où nous allons les voir jeter les fondements d'un vaste empire; les Saxons ne trouvaient plus rien à piller dans la Grande-Bretagne; ils avaient eu quelques succès dans les Gaules sous Louis le Pieux, mais il semble que la

mémoire de Charlemagne leur inspirait encore une sorte de terreur. Depuis la paix de Verdun, les trois États sortis du nouveau partage cherchaient leur forme; affaiblis par tant de guerres et de secousses, ils n'avaient ni le loisir ni les moyens de s'opposer efficacement à des entreprises maritimes qui auraient exigé une surveillance active et continuelle. Enfin, les vices du système féodal, la haine qui animait les grands vassaux, la jalousie des seigneurs contre le clergé qui attirait à lui les richesses et les sympathies du peuple; l'esprit de l'Église qui tendait à énerver les courages en montrant le mal temporel comme une punition divine, et que les vertus chrétiennes pouvaient seules détourner; toutes ces causes concoururent évidemment à isoler et à frapper d'impuissance des efforts dont la réunion eût été plus que suffisante pour réprimer l'audace des aventuriers normands. Aussi voit-on leurs expéditions devenir plus fréquentes et plus formidables. Après avoir brûlé Rouen, ils désolèrent les bords de la Loire, mais ils échouèrent devant Tours : les habitants, au lieu de se sauver avec les reliques de saint Martin, combattirent et triomphèrent pour elles; mais le clergé attribua à leur intervention le résultat du courage, et le peuple dut s'habituer à l'idée qu'un miracle seul pouvait lui donner l'avan-

tage sur ces terribles pirates. La bande qui venait de reculer devant les os de saint Martin était conduite par Hasting, un des chefs les plus redoutés dont les chroniques fassent mention. La plus grande incertitude règne sur son origine : selon les différents historiens, il est tour à tour Norvégien, Danois, Suédois ou même Champenois; le grand nombre des brigandages qu'on lui attribue a fait supposer à quelques écrivains qu'il y a eu plusieurs chefs de ce nom. Il nous paraît plus probable, à raison de la corrélation des époques, que ce Hasting, quel qu'ait été le lieu de sa naissance, est le même personnage; mais que sa renommée ayant attaché à sa fortune plusieurs autres aventuriers, ceux-ci empruntèrent un nom dont la terreur était pour eux un puissant auxiliaire (1). Hasting s'associa un autre pirate, Bicœrn, surnommé *Côte de Fer*: Nous n'entrerons pas dans le détail fastidieux de leurs courses; ce sont partout les mêmes actes, la même cruauté et la même soif de pillage. Leur témérité dans l'action n'excluait ni la prudence ni la ruse; ils s'emparaient avant de remonter un fleuve, de quelque île située à son embouchure, pour s'y rassem-

(1) Il y eut cependant un autre Hasting qui exerça en France de grands ravages, sous le règne de Charles-le-Simple. On pense qu'il était fils de celui-ci.

bler et y mettre en sûreté le butin. Ils attaquaient de préférence les villes et les monastères, profanant les choses saintes et torturant les prêtres, moins par un sentiment de haine religieuse que pour décourager le peuple, en lui montrant l'impuissance des objets de son culte et la vanité de son espoir. Ils se portaient rapidement tantôt sur un point, tantôt sur un autre, afin d'augmenter la confusion et de rendre toute résistance impossible. D'ailleurs, ils se souciaient peu de faire des prosélytes, et comme les chrétiens n'osaient tenir devant eux, ils enveloppaient dans un égal mépris et un peuple qui ne savait point faire respecter ses frontières, et une religion qui semblait exclure le courage. Dans leurs expéditions en Espagne, ils eurent moins de succès parce que les habitants des côtes s'étaient aguerris contre de semblables attaques de la part des Sarrasins. Plus d'une fois les sectateurs d'Odin et ceux de Mahomet, les uns venus des glaces polaires, les autres des sables brûlants de la Mauritanie, se rencontrèrent sur le théâtre du pillage : c'est ainsi que, quand les Normands, déjà maîtres de Séville, s'étaient répandus dans les campagnes voisines, les Maures parvinrent à brûler une partie de leur flotte; mais ils ne purent s'opposer à leur retraite. En 845, le chef de bande Regnier osa pénétrer jusqu'à Paris.

« A son approche (1), les monastères de la capi-
« tale furent évacués; on transporta dans l'intérieur
« du royaume les reliques de sainte Geneviève et
« de saint Germain, et les pirates entrèrent sans
« obstacle dans la ville, ou du moins dans les fau-
« bourgs de la rive méridionale de la Seine, qui
« n'était pas fortifiée comme la cité. Charles le Chauve
« se contenta de couvrir l'abbaye de Saint-Denis.
« Les pirates se dirigèrent vers le Nord et envahirent
« Beauvais et Saint-Omer. Au milieu de ces excur-
« sions, une maladie contagieuse se déclara parmi
« les Normands, qui envoyèrent une députation au
« roi; celui-ci jugea plus prudent de négocier que
« de combattre. Il paraît que, d'abord, Charles ne
« voulait point accepter leurs propositions, mais
« que les barons, séduits par les promesses et les ar-
« tifices des païens, lui persuadèrent qu'il fallait
« acheter leur retraite... Quoi qu'il en soit, le roi de
« France, Charles le Chauve, petit-fils de Charle-
« magne, fut obligé de recevoir à Saint-Denis le
« chef de pirates, Regnier, avec tous ses lieutenants.
« Il fut convenu que les Normands évacueraient le
« royaume, moyennant sept mille livres pesant
« d'argent, et qu'ils ne rentreraient jamais dans les

(1) *Hist. des expéd. marit. des Normands*, Depping, chap. 4.

« États de ce prince, à moins d'y être appelés comme « auxiliaires (1). Ces conditions ne pouvaient regar- « der que Regnier et ses compagnons. Quant à ce « chef, il rapporta en Danemark un butin consi- « dérable; il montrait avec orgueil un copeau pro- « venant d'une poutre de l'abbaye Saint-Germain « et un clou d'une porte de Paris. Il disait qu'il n'a- « vait trouvé dans les Francs qu'un peuple sans « courage, et qu'en France, les morts étaient plus à « craindre que les vivants (2). »

Les trésors abandonnés à quelques pirates pour les engager à s'éloigner ne firent qu'irriter la cupidité des autres; la désolation était universelle, et tant d'abaissement donne la mesure de ce qu'était l'administration à cette époque. En présence de tels désastres, Lothaire et ses frères tinrent une diète à Mersen (3); ils signifièrent à Noménoé, duc de Bretagne, qui avait attiré les Normands pour occuper les forces dirigées contre lui, et à un prince danois nommé Éric, que, s'ils renouvelaient leurs brigandages, les trois princes réuniraient leurs forces pour en tirer immédiatement vengeance. Ces menaces ne produisirent pas un grand effet;

(1) *Annales de Saint-Bertin.*
(2) Il faisait allusion aux reliques des saints.
(3) En 847.

les Normands quittèrent la Bretagne, mais non sans avoir pillé les monastères, et exigé une grosse somme de leur allié, le duc breton. Éric, à ce qu'on prétend, fit décapiter quelques hommes de la troupe de Regnier, envoya leurs têtes à Louis, et délivra les chrétiens qui avaient été enlevés dans cette expédition. La véracité de cette assertion a soulevé plus d'un doute : d'abord un roi d'une partie du Danemark pouvait-il châtier comme criminels des hommes qui s'honoraient de la piraterie? On voit ce même Éric entreprendre, la même année où il reçut cette injonction, une expédition dans la Saxe; il brûle les églises que saint Anschaire y avait élevées, et met en fuite les missionnaires. Cependant il faut que la crainte ait fait naître en lui d'autres idées, puisqu'il fut tué par des pirates danois qui le soupçonnaient d'être favorable au christianisme. Ces faits cesseront d'être contradictoires, si l'on admet que le rapprochement des dates peut y avoir introduit une confusion apparente; le résultat de la diète de Mersen, qui fut tenue en février, a pu n'être communiqué à Éric que pendant ou après son expédition en Saxe; il est donc possible que les promesses que lui fit sans doute Louis le Germanique l'aient entraîné à des mesures qui lui attirèrent la vengeance des Normands.

Le récit de toutes ces déprédations remplit les annales du neuvième siècle; comme les pirates étaient partout, et que leurs chefs guerroyaient chacun pour leur compte, les capitulations ne servaient à rien, parce qu'elles n'étaient obligatoires que pour une bande : quand ils étaient vaincus sur la Seine, on les voyait aussitôt reparaître dans la Frise, sur la Loire, sur la Garonne; et il n'y eut guère que les provinces de l'est qu'épargna le fléau des invasions. L'esprit remuant des Aquitains et des Bretons, toujours en lutte contre Charles le Chauve, contribua puissamment aux succès des Normands. Hasting, après avoir pénétré jusqu'à Paris, dont les faubourgs furent ravagés, conçut le projet de s'emparer de Rome; il côtoya l'Espagne, visita la Mauritanie, désola les îles Baléares et se porta vers l'Italie occidentale. La tradition rapporte que le Scandinave tomba dans une méprise singulière. Il entra dans le port de Luna, petite ville d'Étrurie, et se crut dans la capitale du monde chrétien. « Les habitants célébraient dans la cathédrale la fête de Noël, lorsque la nouvelle se répandit que le port se remplissait de bateaux montés par des hommes d'une nation inconnue. Aussitôt on courut fermer les portes, et l'on préparait tout pour la défense de la ville, lorsque Hasting envoya dire à l'évêque et au comte,

de Luna que ses guerriers étaient des hommes du Nord, vainqueurs des Francs, et redoutés de toutes les nations de l'Europe; mais qu'ils ne voulaient faire aucun mal aux habitants, et ne demandaient que le temps et les moyens de réparer les avaries de leur flotte. Pour inspirer plus de confiance, il donna à entendre qu'il était las de la vie errante et aventureuse qu'il menait depuis longtemps, et qu'il désirait entrer dans le sein de l'église chrétienne. Cette insinuation fit son effet. L'évêque et le comte, loin d'inquiéter ces étrangers, leur fournirent des secours, et Hasting demanda le baptême. Bientôt il feignit une maladie grave; tout son camp retentit de gémissements et de cris de douleur; il annonça l'intention de léguer toutes ses richesses à l'église; il ne lui fallait, disait-il, qu'une sépulture dans un cloître. On donna dans le piége que le pirate avait tendu avec tant d'adresse; enfin sa mort est annoncée, et les Normands, simulant le désespoir, portent son corps à l'église; mais au moment où l'on allait le déposer dans la tombe, Hasting se redresse dans le cercueil et frappe de son épée l'évêque qui officiait. Le pillage de Luna fut le dernier acte de ce drame impie (1). »

(1) Depping, chap. 5.

Plus d'une fois les Normands se virent sur le point d'être écrasés par des forces supérieures; ainsi, lorsqu'en 858, Charles le Chauve les tenait assiégés dans l'île d'Oissel, ils ne durent leur salut qu'à l'infidélité des barons. Ceux-ci choisirent ce moment pour faire cause commune avec les Bretons, et appelèrent à leur secours Louis le Germanique, ce qui força le roi à s'éloigner des pirates pour courir au plus pressé. Après la déposition momentanée de Charles le Chauve, la réconciliation de ce prince avec ses grands vassaux donna lieu au traité de Verberie que suivit le départ de Bicern. Mais un ennemi plus terrible s'approchait. Hasting avait paru sur les bords du Rhône; villes, couvents, monastères, églises, fermes, tout fut pillé et dévasté; à son approche les autres bandes, qui se remplaçaient et se succédaient sans cesse, reparurent à la fois sur la Somme, le Rhin, la Loire et la Seine; on eût dit qu'elles se hâtaient de devancer Hasting, dans la crainte de ne plus rien trouver après lui. Enfin, quelques années après, l'Église remporta une grande victoire. Hasting consentit à recevoir le baptême, soit que l'éloquence des évêques eût fait impression sur ce rude guerrier, soit que, rassasié de carnage, il aspirât à une vieillesse tranquille; ce qui pourrait faire douter que cette conversion fût sincère, c'es-

qu'il obtint en retour une forte somme d'argent et l'abandon du comté de Chartres.

Le mariage de Judith, fille de Charles le Chauve, avec Beaudoin, comte de Flandre, en agrandissant cette province, la mit à l'abri des incursions des Normands qui portèrent leurs efforts contre les îles Britanniques et la France; d'un autre côté, depuis la mort de Lothaire (1), la partie septentrionale des États de l'empereur était échue à Louis le Germanique, dont l'activité contint les pirates. Ceux de la Loire furent chassés d'Angers, où ils avaient essayé de fonder un établissement. Quelques fois vaincus, plus souvent heureux, ils profitèrent longtemps encore des discordes et de la faiblesse qui semblaient être le partage des neveux de Charlemagne.

CHAPITRE VII.

L'apparition de Hrolf ou Rollon marque dans l'histoire une époque importante. Le génie de ce chef sut donner une forme et un corps à des expéditions jusqu'alors mal conçues, et dont le résultat

(1) En 855.

se bornait au pillage des églises, aux sommes que l'on tirait des capitulations, et au produit de la vente des esclaves. L'intempérance des pirates éclaircissait leurs rangs, plus encore que le fer de l'ennemi; il fallait sans cesse que de nouvelles recrues vinssent remplir ces vides; l'attrait du butin fit donc émigrer de la Scandinavie la partie la plus énergique de la population, celle qui pouvait le mieux s'opposer aux empiétements du pouvoir royal; car déjà la Saxe, par ses rapports fréquents avec le Danemark et les Slaves de la Baltique, avait fait entrevoir aux rois du Nord combien l'unité donnait de force aux institutions. Cette révolution, comme toutes celles qui s'opèrent par le changement des mœurs, fut lente, et ne se développa que lorsque l'église chrétienne put se regarder comme définitivement établie dans le Nord; mais c'est dans la seconde moitié du neuvième siècle que les symptômes d'une réorganisation politique en Danemark et en Norvége prennent un caractère à la fois plus constant et plus marqué.

Nous avons dit, en indiquant les causes de l'émigration islandaise, que le roi de Norvége Harald-Harfager avait réduit successivement les princes de districts à reconnaître son autorité. Quelques-uns préférèrent l'exil à l'abandon de l'antique

liberté. Les autres furent attirés à la cour de Harald, qui essaya de se les attacher par des charges importantes ou en leur assignant de riches domaines. La bataille navale qu'il gagna sur le roi de Suède dans le golfe de Hafursfiord, et qui est si célèbre dans les annales du Nord, jeta un vif éclat sur son règne et consolida sa puissance. Les princes vaincus furent obligés de quitter la Norvége et d'aller chercher fortune ailleurs; aussi est-ce vers cette époque (863) que l'on voit toutes les mers sillonnées par les flottes normandes. La victoire de Harald porta ses fruits; la Norvége, en perdant sa liberté turbulente, s'habitua au frein des lois, et le peuple, délivré d'une foule de petits tyrans, put se livrer à l'agriculture et au commerce. Mais les côtes restaient exposées aux incursions des bannis; il résolut de les poursuivre dans leurs retraites. « Sa flotte visita d'abord l'île d'Hetland, jadis colonie norvégienne et devenue un repaire de pirates. De là, elle se porta sur les Orcades où les Normands avaient d'anciens établissements qui étaient restés tributaires de quelques petits princes norvégiens. Harald purgea entièrement ces îles de tous les Wikings; il pilla les Hébrides, et débarqua en Écosse, où il se battit et contre les pirates et contre les indigènes; enfin il soumit l'île de Man, et pour

rendre ces conquêtes durables, il en confia le gouvernement à Rognewald, iarl puissant et considéré, que des haines et des rivalités de famille séparaient des princes dépossédés (1). Ce Rognewald, dont l'extraction, selon les écrivains du Nord, remonte à Sigurd-Ring, roi de Danemark, est encore plus célèbre par sa postérité; il fut père de Rollon, duc de Normandie. Harald, après avoir mis son royaume en sûreté contre les attaques du dehors, reporta toute sa sollicitude sur l'administration, car les anciennes coutumes luttaient sourdement contre l'ordre établi. Entre autres réformes il abolit le strandhug, c'est-à-dire l'usage où étaient les pirates d'exiger des propriétaires les vivres dont ils avaient besoin.

Thorolf, champion et favori du roi, encourut sa disgrâce et fut dépossédé de ses biens; irrité d'une mesure qu'il regardait comme injuste, il reprit la vie de pirate, pilla les côtes, et ne se fit aucun scrupule de recourir au strandhug. Harald ne fut point bravé en vain; il surprit le rebelle dans sa résidence, et le vit tomber à ses pieds après une résistance héroïque. Les amis et les parents de Thorolf vengèrent sa mort et se retirèrent en Islande. Cependant

(1) Voyez Depping, chap. 8.

ewald, après s'être fait remplacer dans le gou-
ement des îles de l'ouest par son frère Sigurd,
it en Norvége. Quelque temps après, Sigurd
t mort, ce fief fut transporté à un fils du roi,
mé Halladur; mais la lâcheté de ce jeune prince,
n'osa attaquer les pirates, indigna Harold; il
donna pour successeur Einar, un de ses fils,
'une esclave. Le seul de ses fils auquel il ne son-
pas, Rollon, croisait alors dans les mers étran-
s. La famille du roi était nombreuse; il avait
le ses dix femmes tant d'héritiers, qu'il n'était
nisé de les pourvoir tous sans blesser quelques
bitions. L'aîné avait obtenu le gouvernement de
Vestfoldgen; ses frères exigèrent aussi des apanages;
deux d'entre eux, Gudrand et Halfdan envahirent
les domaines de Rognewald et le firent périr. Le
premier s'empara des districts de Romsdal et de
Moere, le second des îles Orcades et Shetland,
qu'Einar fut forcé d'abandonner. Le roi chassa Gu-
drand des provinces qu'il avait usurpées, mais Einar
voulut se venger lui-même; il équipa une flotte
en Écosse, surprit à son tour Halfdan, le vainquit
dans un combat naval, et le réduisit à une telle
extrémité, que ce prince n'échappa à son ennemi
qu'en s'élançant dans la mer. Il aborda sur un ro-
cher, où l'on ne tarda pas à le découvrir; le vain-

queur lui arracha les entrailles et offrit à Odin cette dépouille horrible. Harald, d'autant plus indigné d'une telle cruauté qu'elle semblait braver non moins le souverain que le père, fit voile aussitôt pour les Orcades; cependant il se contenta d'une amende de soixante marcs d'or. C'est à cette époque que Rollon, de retour de ses courses, et enorgueilli par une longue suite de succès, se permit d'enfreindre la loi qui défendait le strandhug. Harald crut que le châtiment le plus sensible pour un guerrier de cette réputation, serait une flétrissure publique. Il convoqua un thing où Rollon fut condamné à un bannissement perpétuel, sentence qui ne fut point révoquée malgré les supplications de sa mère Hildis; c'est ainsi que le roi, en croyant se montrer juste autant que sévère, était à son insu l'instrument de la fortune qui attendait l'illustre banni.

Nous avons cru nécessaire d'anticiper sur les événements, pour montrer quelle était la position particulière de Rollon, et par quel concours de circonstances ce chef fut amené à se créer un établissement, quand l'entrée de sa patrie lui fut interdite. Les témoignages des historiens du Nord ne permettent pas de douter qu'il ne dût le jour à Roghewald; mais l'espèce d'éloignement où le laisse son père, peut faire supposer que sa naissance était illé-

gitime; il est probable que ses frères l'éloignèrent par crainte ou par jalousie, et que dans la suite le roi ne se montra inexorable envers lui, que parce qu'il jugea qu'un guerrier si célèbre ne pourrait se contenter d'un rôle subalterne.

En 876, Rollon se joignit à une flotte qui pénétra dans la Seine; mais comme il n'avait que six bateaux, il conduisit sa petite troupe en Écosse; après avoir recruté quelques aventuriers, il se porta sur l'Angleterre où il lui fallut combattre en débarquant. Là, se voyant entouré d'autres chefs normands dont le pouvoir éclipsait le sien, il résolut de passer en France. Il eut ou feignit d'avoir une vision dont l'interprétation lui promettait de grands avantages de cette entreprise. Avant de quitter l'Angleterre, il envoya un message de paix à Alfred le Grand, et s'engagea, s'il acceptait cette sorte de traité, à passer de l'autre côté du détroit. Alfred voulut voir ce pirate qui lui proposait ses conditions; quand deux hommes d'un caractère élevé se font mutuellement obstacle, ils deviennent ennemis en raison même de l'estime qu'ils s'inspirent; mais si leur but est différent, ils sont bientôt d'intelligence. Le roi lui proposa de se faire baptiser, mais Rollon pressentait sa fortune, et cette conversion lui eût ôté tout crédit sur sa troupe. Il n'accepta

d'Alfred que sa protection et son amitié. On a voulu chercher des motifs politiques dans cette conduite du roi; selon les uns, Alfred était bien aise de se débarrasser d'un chef entreprenant; selon d'autres, il aurait saisi l'occasion de susciter un ennemi dangereux à la France : mais ces deux hypothèses ne paraissent fondées ni sur l'état des choses ni sur le caractère d'Alfred; Rollon disposait alors de moyens trop faibles pour porter ombrage au roi, et quant à Charles le Chauve, il avait assez à faire chez lui sans qu'Alfred eût un intérêt quelconque à appeler dans les États de ce prince un pirate de plus. Quoi qu'il en soit, Rollon partit avec sa flotte que la tempête jeta sur les côtes de l'île de Walchern. Attaqué par les habitants, il montra autant de présence d'esprit que de courage, et sortit vainqueur d'une lutte qui paraissait désespérée. Dans ce moment critique, il eut un renfort de douze bateaux que lui envoyait Alfred. Les comtes du Hainaut et de Frise, Regnier et Raimbaud, accourus au secours des insulaires, furent repoussés avec perte; de là Rollon passa en Hollande où le même bonheur le suivit; Regnier, plus malheureux encore que Raimbaud, fut fait prisonnier; sa femme offrit pour sa rançon douze guerriers normands; mais Rollon exigea qu'ils fussent remis en liberté, et qu'on lui envoyât en

outre tout l'or et l'argent qu'on pourrait trouver : la mort du comte devait suivre le refus de ces conditions. Toute résistance était inutile, les captifs et l'or furent livrés. Rollon ne prit que la moitié de la somme, et rendit la liberté à Regnier, laissant dans le Hainaut un allié au lieu d'un ennemi. Les troubles qui éclatèrent en France à la mort de Louis le Germanique, et les efforts de Charles le Chauve pour replacer sur sa tête la couronne impériale avec tous les États qui avaient reconnu la souveraineté de Charlemagne, enhardirent encore les pirates septentrionaux. On était tellement persuadé qu'aucun effort ne pourrait mettre le pays à l'abri de leurs ravages, que la politique ordinaire n'en suivait pas moins son cours : quand on ne pouvait les repousser, on composait avec eux, de sorte que les richesses qui leur étaient échappées dans le pillage, retombaient entre leurs mains sous la forme de contribution extraordinaire. A la mort de Louis le Bègue, ses fils Louis III et Carloman lui succédèrent; mais ces jeunes princes étaient plus occupés d'exercer un pouvoir nominal sur un grand nombre de provinces, que d'en chasser les ennemis. Tandis que Rollon dévastait les bords de la Seine, Alfred, son ancien protecteur, se trouvait réduit à une grande extrémité. Ses sujets, attribuant à sa négligence les invasions fréquentes

qui les ruinaient, l'abandonnèrent à sa propre fortune. Le roi eut recours au pirate, et le pirate se conduisit en roi : à la nouvelle de la détresse d'Alfred, il fit voile aussitôt pour l'Angleterre, et contribua puissamment à la victoire que ce prince remporta sur les Danois. On assure qu'il refusa l'offre que lui fit Alfred de la moitié de son royaume, et qu'il demanda seulement qu'il fût permis à ceux qui voudraient le suivre de s'associer à ses expéditions (1). Deux chefs danois, Biœrn et Ubbe, furent tués; Gudrun et trente de ses officiers reçurent le baptême. Les autres prirent pour chef Hasting, et dévastèrent la Flandre et le Brabant. Toute la France était en feu, lorsque Boson profita de ces circonstances pour fonder son pouvoir en Provence. Le roi de France, aidé de son frère, marcha contre ce duc, mais bientôt il rétrograda pour arrêter les excursions des Normands; il les défit à Saucourt en Vimeu. Ces avantages n'étaient que d'heureux accidents au milieu d'une lutte continuelle. Les pirates s'établissaient dans la Frise, ils remontaient le Rhin, brûlaient les villes, et convertissaient en

(1) Puis prit congié Rou, et Ancelme (Alfred) lui voult donner la moitié de son royaume; mais Rou lui dit qu'il n'en prendrait point; mais s'il voulait donner congié à ses hommes de le venir servir pour son argent, il lui en saurait bon gré. Ancelme répondit qu'il lui plaisait bien, etc. Manusc. de la bibl. du roi, cité par Depping.

outre tout l'or et l'argent qu'on pourrait trouver ; la mort du comte devait suivre le refus de ces conditions. Toute résistance était inutile, les captifs et l'or furent livrés. Rollon ne prit que la moitié de la somme, et rendit la liberté à Regnier, laissant dans le Hainaut un allié au lieu d'un ennemi. Les troubles qui éclatèrent en France à la mort de Louis le Germanique, et les efforts de Charles le Chauve pour replacer sur sa tête la couronne impériale avec tous les États qui avaient reconnu la souveraineté de Charlemagne, enhardirent encore les pirates septentrionaux. On était tellement persuadé qu'aucun effort ne pourrait mettre le pays à l'abri de leurs ravages, que la politique ordinaire n'en suivait pas moins son cours : quand on ne pouvait les repousser, on composait avec eux, de sorte que les richesses qui leur étaient échappées dans le pillage, retombaient entre leurs mains sous la forme de contribution extraordinaire. A la mort de Louis le Bègue, ses fils Louis III et Carloman lui succédèrent ; mais ces jeunes princes étaient plus occupés d'exercer un pouvoir nominal sur un grand nombre de provinces, que d'en chasser les ennemis. Tandis que Rollon dévastait les bords de la Seine, Alfred, son ancien protecteur, se trouvait réduit à une grande extrémité. Ses sujets, attribuant à sa négligence les invasions fréquentes

une apparence formidable : on parle de sept cents bateaux et de quarante mille hommes, cette dernière estimation surtout paraît exagérée. Au mois de novembre de la même année, Paris vit flotter devant ses remparts le pavillon des pirates. Nous n'entrerons pas dans les détails de ce siége mémorable qui fut levé au bout de dix mois, grâce au courage des habitants et à la résolution du comte Eudes, fils de ce Robert le Fort qui avait été tué par les Normands dans l'Anjou, après les avoir battus en plusieurs rencontres. L'évêque de Paris, Gozlin, et Ebles, neveu d'Eudes et abbé de Saint-Germain-des-Prés, partagèrent avec ce dernier les périls et la gloire de la résistance. On ne peut que s'étonner de voir la capitale de la France bloquée par quelques milliers de pirates, sans que les grands vassaux du royaume sortissent de leur inaction. Charles le Gros, sollicité d'envoyer du secours aux assiégés, se contenta de faire partir un corps de troupes qui trouva moyen de se jeter dans la ville; enfin l'empereur partit lui-même de Metz avec une armée, et vint prendre position à Montmartre. Le comte Henri de Lorraine, qui l'avait précédé, avait péri dans une embuscade, en poussant une reconnaissance jusqu'au camp des Normands. Quant à Charles, comme s'il ne se fût entouré d'une grande force militaire

que pour faire ressortir davantage la honte de sa conduite, il conclut avec l'ennemi un traité pire que s'il eût suivi une défaite. Il s'engagea à payer sept cents livres d'argent sous la seule condition que les pirates s'éloigneraient après avoir librement remonté le cours de la Seine. C'était abandonner la Bourgogne à leurs ravages; ils usèrent cruellement de cette étrange concession. Toute l'Allemagne s'indignait de l'avilissement de l'empereur; il fut déposé, et Arnoul lui succéda; Rodolphe eut la Bourgogne transjurane; Gui et Béranger soutinrent par les armes leurs prétentions sur l'Italie, et comme la France était menacée de servir de dédommagement au vaincu, les Neustriens donnèrent la couronne au vaillant Eudes, défenseur de Paris. Mais il déclara n'accepter que la régence durant la minorité de Charles le Simple. Eudes inaugura son règne par une victoire contre les Normands qu'il tailla en pièces près de la forêt de Montfaucon, mais ils n'en poursuivirent pas moins le siége de Meaux; ils brûlèrent la ville et traînèrent les habitants en esclavage au mépris de la capitulation. La Picardie, l'Artois, la Bourgogne, toutes les provinces qu'arrose la Loire, étaient à la fois le théâtre de leurs pillages et de leurs cruautés. Ils reparurent devant les murs de Paris, et cette fois, Eudes lui-

même se vit forcé de composer avec eux. Il paraît qu'Oskytel, leur chef, avait promis de recevoir le baptême; les moines ont prétendu que c'était avec des intentions sacriléges, et qu'il en fut puni; le fait est que ce Danois, à l'instant même où il entrait dans l'eau sainte, fut assassiné par un guerrier de la suite du roi, et que ce meurtre, loin d'attirer sur lui un châtiment mérité, lui valut la seigneurie de Blois. Si les Normands décimaient la population de la France, ils s'épuisaient eux-mêmes dans ces combats sans cesse renouvelés. En général, les grandes batailles leur étaient moins favorables que les escarmouches, parce que la force et la valeur individuelles qui les distinguaient ne peuvent se déployer avec la même liberté contre des masses, et que leurs troupes, composées de pirates sortis de tous les points de la presqu'île scandinave et du Danemark, n'agissaient point avec l'ensemble d'une armée homogène, obéissant à un seul chef. A Quictemberg, entre Rennes et Vannes, Alain, duc de Bretagne, leur tua quinze mille hommes; la même année 891, l'empereur Arnoul les attaqua sur la Dyle et en fit un tel carnage, qu'ils n'osèrent plus se hasarder dans l'intérieur de l'Allemagne.

L'âge et les soins de la royauté que multipliaient les intrigues des grands vassaux, avaient usé l'énergie

d'Eudes. Sur la fin de son règne, il s'était vu contraint de laisser sacrer Charles le Simple : cette division du pouvoir fut le signal de nouveaux troubles. Heureusement que, vers cette époque, les Normands visitèrent de préférence la Grande-Bretagne, où Alfred les accueillit, tout en les contenant.

On peut déjà remarquer dans les chefs scandinaves moins d'éloignement pour le christianisme ; peut-être ces dispositions n'étaient-elles que l'effet de la nécessité. Les pirates, pour la plupart, n'avaient plus de patrie ; il leur fallait, à tout prix, acquérir quelque établissement fixe : le baptême, cérémonie dont quelques-uns se faisaient un jeu, et que d'autres regardaient comme insignifiante, ne pouvait les arrêter lorsqu'il s'agissait d'échanger une position périlleuse ou précaire contre des avantages réels. Peu de temps avant que Rollon, exilé de Norvége, reparût sur les côtes de France, un autre chef nommé Hund, après avoir ravagé les bords de la Seine et de l'Oise, avait abjuré le paganisme ; les annales de Saint-Vaast rapportent que, depuis sa conversion, il demeura dans le royaume, mais sans indiquer quelles furent les conditions du pirate. Rollon n'était pas homme à spéculer sur un point de croyance, ni à tirer avantage d'un marché religieux ; il avait refusé la moitié du royaume d'Alfred,

même se vit forcé de composer avec eux. Il paraît qu'Oskytel, leur chef, avait promis de recevoir le baptême; les moines ont prétendu que c'était avec des intentions sacriléges, et qu'il en fut puni; le fait est que ce Danois, à l'instant même où il entrait dans l'eau sainte, fut assassiné par un guerrier de la suite du roi, et que ce meurtre, loin d'attirer sur lui un châtiment mérité, lui valut la seigneurie de Blois. Si les Normands décimaient la population de la France, ils s'épuisaient eux-mêmes dans ces combats sans cesse renouvelés. En général, les grandes batailles leur étaient moins favorables que les escarmouches, parce que la force et la valeur individuelles qui les distinguaient ne peuvent se déployer avec la même liberté contre des masses, et que leurs troupes, composées de pirates sortis de tous les points de la presqu'île scandinave et du Danemark, n'agissaient point avec l'ensemble d'une armée homogène, obéissant à un seul chef. A Quictemberg, entre Rennes et Vannes, Alain, duc de Bretagne, leur tua quinze mille hommes; la même année 891, l'empereur Arnoul les attaqua sur la Dyle et en fit un tel carnage, qu'ils n'osèrent plus se hasarder dans l'intérieur de l'Allemagne.

L'âge et les soins de la royauté que multipliaient les intrigues des grands vassaux, avaient usé l'énergie

d'Eudes. Sur la fin de son règne, il s'était vu contraint de laisser sacrer Charles le Simple : cette division du pouvoir fut le signal de nouveaux troubles. Heureusement que, vers cette époque, les Normands visitèrent de préférence la Grande-Bretagne, où Alfred les accueillit, tout en les contenant.

On peut déjà remarquer dans les chefs scandinaves moins d'éloignement pour le christianisme ; peut-être ces dispositions n'étaient-elles que l'effet de la nécessité. Les pirates, pour la plupart, n'avaient plus de patrie ; il leur fallait, à tout prix, acquérir quelque établissement fixe : le baptême, cérémonie dont quelques-uns se faisaient un jeu, et que d'autres regardaient comme insignifiante, ne pouvait les arrêter lorsqu'il s'agissait d'échanger une position périlleuse ou précaire contre des avantages réels. Peu de temps avant que Rollon, exilé de Norvége, reparût sur les côtes de France, un autre chef nommé Hund, après avoir ravagé les bords de la Seine et de l'Oise, avait abjuré le paganisme ; les annales de Saint-Vaast rapportent que, depuis sa conversion, il demeura dans le royaume, mais sans indiquer quelles furent les conditions du pirate. Rollon n'était pas homme à spéculer sur un point de croyance, ni à tirer avantage d'un marché religieux ; il avait refusé la moitié du royaume d'Alfred,

et il ne pouvait raisonnablement se flatter de trouver une occasion aussi avantageuse. A cette époque, il était naturel qu'il espérât de retourner un jour en Norvége, riche d'exploits et de butin; mais, condamné à l'exil par ses compatriotes, il dut former d'autres projets : il conduisit sa troupe à l'embouchure de la Seine. Telle était, en France, la renommée de ce chef, que, s'il faut en croire les chroniques normandes, les habitants de Rouen députèrent vers lui l'archevêque Witton, pour faire acte de soumission, et demander en retour sécurité pour leurs personnes et leurs propriétés : maître pour maître, les Rouennais aimaient mieux se placer sous la protection d'un duc étranger qui saurait au besoin les défendre contre de nouvelles invasions. Rollon consulta ses compagnons, et comme le pays leur parut fertile et la ville heureusement située, la proposition fut acceptée. Il bâtit un fort, fit relever les murailles, et montra qu'il n'était pas moins habile à gouverner qu'à combattre. Eudes et Charles, occupés de leurs querelles particulières, le laissèrent s'installer paisiblement. Jamais protestation plus éclatante n'avait été donnée par une province française contre l'impuissance des Carlovingiens; au lieu de se réunir pour expulser le Normand du royaume, chacun de ces princes ne pensait

qu'à l'attirer dans son parti. Foulques, archevêque de Reims, indigné de la faiblesse de Charles le Simple, ou peut-être couvrant sa propre ambition d'un voile religieux, écrivit au roi la lettre suivante : « Tous ceux qui vous sont attachés voient avec effroi que vous sollicitez l'alliance des ennemis de Dieu, et que, par un pacte abominable, vous appelez les armes païennes pour la perte du nom chrétien. S'allier aux païens, c'est renier Dieu et retourner à l'idôlatrie... Les rois vos ancêtres, après avoir abjuré les erreurs du paganisme, s'étaient voués par une inspiration sublime au culte du vrai Dieu, et c'est à Dieu qu'ils ont constamment demandé du secours; aussi leur règne a-t-il été prospère, et ils ont transmis leur héritage à leur postérité. Mais vous êtes sur le point d'abandonner Dieu; oui, je le dis à regret, vous abandonnez Dieu en vous associant à ses ennemis... Quoi! c'est au moment où vous devriez mettre un terme à des maux sans nombre, renoncer à dépouiller les pauvres, et vous repentir de tous ces désordres, que vous allez provoquer la colère divine, en vous alliant avec ceux qui le méconnaissent, et persistent dans leurs erreurs et leur cruauté? Croyez-moi, ce ne sera jamais par une telle conduite que vous parviendrez à régner... Jusqu'à présent, j'avais conservé quelque espoir :

mais, de ce jour, je vous vois courir, vous et vos partisans, à votre ruine. Ceux qui vous donnent ces conseils sont infidèles et non fidèles : si vous les écoutez, vous perdrez à la fois le règne céleste et le règne terrestre. Je vous supplie donc, au nom de Dieu, de renoncer à un pareil projet, et de ne pas vous précipiter dans un abîme de maux, ce qui serait pour moi et pour tous ceux qui vous sont dévoués un sujet éternel de douleur. Mieux eût-il valu ne pas naître que de régner avec l'aide du démon, en vous rapprochant de ceux que vous auriez dû combattre par tous les moyens : car, sachez que si vous persistez dans votre projet, et si vous cédez à de si criminelles insinuations, vous ne pourrez plus compter sur ma fidélité; je détacherai au contraire de vous autant de sujets qu'il me sera possible, et en vous excommuniant, vous et les vôtres, avec tous les co-évêques, je vous livrerai à l'anathème éternel (1). » Nous avons rapporté ce document, parce qu'il indique fidèlement la décadence du pouvoir royal à cette époque, et le développement simultané de l'influence féodale et religieuse. Nous ne prétendons pas que les invasions des Normands aient été la cause principale du [illegible]

(1) *Hist. ecc. rer.* [illegible]

cellement de l'Etat en autant de résidences presque indépendantes qu'il se trouvait de grands vassaux ; mais nous croyons que ces ravages fréquents et partiels servaient directement ou indirectement à nourrir la jalousie et les ressentiments des seigneurs ; les vices inhérents au système féodal se seraient développés nécessairement sous l'empire d'autres circonstances, mais il n'est point douteux que l'intervention violente et si fréquemment répétée des pirates du Nord, n'ait hâté la séparation d'intérêts déjà hostiles, et sur lesquels le pouvoir royal n'exerçait plus qu'une action incomplète et précaire. Déjà, sous les Mérovingiens, le principe élémentaire de la liberté, la propriété foncière, n'avait plus le même caractère que dans la tribu germaine ; les chefs avaient grandi dans la conquête, et le contrepoids du pouvoir royal ne se trouvait plus dans des droits également répartis entre tous les hommes libres, mais dans des agglomérations que représentait tel ou tel guerrier. Les Carlovingiens, hommes de conquête eux-mêmes, n'étaient que l'expression de l'élection militaire. Ils sentirent que la main qui les avait élevés pouvait les faire redescendre, et ils essayèrent d'appuyer leur pouvoir à un principe élevé et pour ainsi dire insaisissable ; ils mirent leur sceptre au pied de la croix : l'Eglise accepta ce haut

patronage; elle pénétra dans toutes les relations sociales, mais en gardant son indépendance propre; ainsi elle domina l'état politique dans toutes ses phases, et resta debout au milieu de toutes les ruines. Sous Charlemagne, la fusion des pouvoirs spirituel et temporel fut aussi complète que possible; alors la part du génie humain fut si grande, qu'elle contrebalança l'influence religieuse dans le mouvement politique et civilisateur. L'élément guerrier suivait sa voie; mais la victoire se sanctifiait par le but: l'énergie trouvait un aliment, l'ambition une récompense; et quand le grand vassal, comptant ses leudes, et jetant les yeux sur l'étendue de ses domaines, était tenté de mesurer la hauteur du trône, il s'arrêtait devant la majesté du fils aîné de l'Église, comme le pape lui-même modérait ses prétentions, en présence de l'omnipotence du guerrier franc. Sous les successeurs de Charlemagne, l'influence du clergé ne pouvait réhabiliter un pouvoir faible et incapable; la foi n'était encore ni assez éclairée ni assez vive, pour remplacer ce besoin d'agitation qui tourmente longtemps après la conquête un peuple dont les mœurs ont leurs racines dans l'état barbare. En l'absence d'un pouvoir unique et pondérateur, les grands vassaux s'isolèrent chacun dans sa force; les fiefs tendirent à former autant d'états complets

et qui se suffisaient à eux-mêmes en matière de législation, d'administration de la justice, de taxes et de guerre. C'est au dixième siècle que la transformation féodale se révèle avec un caractère plus tranché; mais c'est dans le neuvième, c'est-à-dire à l'époque des invasions normandes, que des symptômes sérieux peuvent la faire prévoir. « Dans une société formée de tels éléments, il était inévitable que le lien général fût faible, rarement senti, facile à rompre. Les possesseurs de fiefs avaient, il est vrai, des intérêts communs, des droits et des devoirs réciproques. C'est d'ailleurs le penchant naturel à l'homme d'étendre sans cesse ses relations, d'agrandir, d'animer de plus en plus son existence sociale... Enfin, l'Église chrétienne, société toujours une et fortement constituée, travaillait sans cesse à faire passer dans la société civile quelque chose de son unité, de son ensemble; et ce travail n'était pas sans fruit. Mais il n'en est pas moins évident que, par la nature de ses éléments, et spécialement par la fusion de la souveraineté et de la propriété, par la *localisation* presque complète du pouvoir, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'association générale des possesseurs de fiefs devait être très-peu compacte, très-peu active; qu'il devait y régner très-peu d'ensemble et d'unité. »

« Ainsi arriva-t-il en effet; et l'histoire confirme pleinement les inductions tirées de la nature même de cet état social. Ses apologistes se sont appliqués à faire ressortir les droits et les devoirs réciproques des possesseurs de fiefs; ils ont vanté l'habile gradation des liens qui les unissaient entre eux, depuis le plus faible jusqu'au plus puissant; de telle sorte qu'aucun ne fût isolé et que pourtant chacun demeurât libre et maître chez soi... Sans doute, en principe, les possesseurs de fiefs étaient liés les uns aux autres, et leur association hiérarchique semble savamment organisée; en fait, jamais cette association ne fut réelle ni efficace; jamais la féodalité ne put tirer de son sein un principe d'ordre et d'unité suffisant pour en faire une société générale et tant soit peu régulière. Ses éléments, c'est-à-dire, les possesseurs de fiefs, furent toujours entre eux dans un état d'incohérence et de guerre, obligés de recourir sans cesse à la force; parce que aucun pouvoir supérieur, vraiment public, n'était là pour maintenir entre eux la justice et la paix, c'est-à-dire, la société. Et pour enfanter un pouvoir pareil, pour fondre en une seule et vraie société, tous ces éléments épars et même ennemis, il fallut recourir à d'autres principes, à d'autres institutions, à des institutions, à des principes étrangers, hostiles

même au système féodal... C'est par la royauté d'une part, de l'autre par l'idée de la nation en général et de ses droits, que l'unité politique a prévalu en France, que l'État a été constitué (1). »

Nous avons cru devoir emprunter à un historien célèbre cet exposé de l'état de la France vers la fin du neuvième siècle, parce qu'il explique et la lettre impérative de l'archevêque de Reims au roi Charles, et le traité qui livra une partie de la Neustrie à Rollon. La menace du prélat eut l'effet qu'il en attendait. Charles le Simple, délivré de son compétiteur Eudes, se trouvait seul maître de la couronne; peut-être cette position lui inspira-t-elle quelque velléité d'énergie : quoi qu'il en soit, il eut d'abord recours aux négociations, tout en se tenant prêt à combattre. Hasting, qui était encore en possession du fief de Chartres, avait donné ce conseil; mais les Normands déclarèrent qu'ils étaient venus dans l'intention de s'emparer du pays, et rejetèrent toutes les propositions. Rollon, attaqué dans ses retranchements, mit en fuite le duc Regnold, qui commandait les Français. Ce chef ne fut pas plus heureux dans une nouvelle tentative; non-seulement il y échoua, mais il y trouva la mort. Rollon essaya

(1) M. Guizot, *Hist. de la civilis. en France*, tom. 3, quatrième leçon.

inutilement de s'emparer de Bayeux; un de ses lieutenants ayant été pris devant cette ville, il conclut une trêve d'un an, à condition qu'on le relâcherait. Ce terme expiré (1), les Normands se portèrent de nouveau sur Bayeux, l'emportèrent par surprise, et tuèrent le comte Bérenger, dont Rollon épousa ou prit chez lui la fille, Popa; elle lui donna un fils qu'il nomma Guillaume, et une fille. « Ce fut peut-être à cette époque, ajoute M. Depping, que ses compagnons l'élurent pour leur chef perpétuel; du moins la chronique d'Adémar assure positivement qu'ils le nommèrent leur roi, et que Rollon établit sa résidence à Rouen. » On voit d'abord Rollon reconnu suzerain de son domaine, du consentement des habitants de Rouen, puis salué roi par ses guerriers; il lui restait à obtenir du roi de France la consécration de ce nouveau titre ou d'un titre équivalent. Pendant plusieurs années, les Normands, tantôt séparés, tantôt réunis, continuèrent leurs ravages. En 911, ils désolèrent les bords de la Loire; le roi s'adressa à Francon, archevêque de Rouen, pour engager Rollon à lui accorder une trêve de quelques mois, promettant de faire à ce chef de grands avantages. Cette démarche déplut à quelques

(1) En 900.

seigneurs, dont elle froissait les intérêts. La guerre commença sans avantages pour les Français, lorsque Rollon fut attaqué, près de Chartres, par les troupes réunies de l'évêque et de Richard, duc de Bourgogne. La déroute des Normands fut complète; Rollon se sauva à Rouen, bien décidé à réparer cet échec. Les hostilités venaient de recommencer, lorsque Charles le Simple, avec l'assentiment des grands, et pressé par les plaintes du peuple, offrit à Rollon, par l'entremise de l'évêque de Rouen, la Neustrie et la main de Gisèle, sa fille naturelle : le baptême était la condition de cet engagement, mais le besoin de la paix en était le motif véritable. Il fallut arrondir le fief du Normand, et lui concéder en propriété Rennes et Dol, c'est-à-dire une partie considérable de la Bretagne. La paix fut conclue à Saint-Clair-sur-Epte, en présence des grands vassaux du roi; et du nom de ces pirates qui l'avaient tant de fois ravagée, la Neustrie s'appela désormais Normandie. La couronne de France avait perdu une province, mais cette perte marquait un triomphe pour l'Église.

On a recherché si les institutions dont Rollon dota son duché n'étaient que la confirmation de celles qui étaient en vigueur dans la Neustrie, ou s'il faut leur donner une origine scandinave. Le rapport

qui existe entre les coutumes anciennes de tous les peuples d'origine germanique ne permet guère d'émettre à ce sujet que des conjectures; selon toutes les apparences, le nouveau duc conserva les lois et les coutumes déjà établies, en n'introduisant que les modifications indiquées par les exigences de sa position. En effet, il exerçait, avant la paix de Saint-Clair-sur-Epte, le droit de suzeraineté en vertu d'un accord avec les habitants qui lui avaient demandé paix et protection; il n'est donc guère probable qu'il ait inauguré son gouvernement par des mesures qui lui eussent aliéné l'affection de ses nouveaux sujets; plus tard, les changements devenaient impolitiques à la fois et inutiles. Ce qui n'est point douteux, c'est qu'il donna à la France l'exemple d'une administration sage et ferme, et qu'il sut conserver son autorité intacte, tout en accordant des récompenses et des fiefs aux guerriers qui avaient partagé sa fortune. Le christianisme adoucit ses mœurs sans les amollir; duc de Normandie, il repoussa ou soutint les pirates qui infestèrent longtemps encore la Loire, selon que ses intérêts le lui prescrivaient; il exerça une influence souvent décisive sur les querelles qui agitaient la France, et il établit si bien son pouvoir, que, malgré la faiblesse de son successeur et les rivalités qui

conspiraient contre cette dynastie étrangère, la Normandie passa grande et forte à ses descendants. Le caractère aventureux des Scandinaves introduisit un nouvel élément dans les mœurs chevaleresques nées du système féodal; l'individualisme se développa en raison de la faiblesse du lien social; le christianisme jeta la noblesse de ses idées dans ces cœurs inquiets, et la courtoisie tempéra la férocité native; enfin, la chevalerie s'honora d'un grand nombre d'illustrations normandes, et du mélange de la race neustrienne avec la race scandinave sortirent ces générations belliqueuses qui firent la conquête de l'Angleterre, donnèrent des souverains à la Sicile et à l'Italie, et furent l'effroi des infidèles, comme leurs ancêtres l'avaient été des chrétiens.

CHAPITRE VIII.

Si l'histoire des peuples scandinaves se présente confuse et obscure jusqu'à l'introduction du christianisme, si la chronologie et les faits semblent à chaque instant s'y contredire de telle sorte qu'il est presque impossible de faire, dans les chroni-

ques des temps païens, la part de la vérité et celle de la fiction, du moins peut-on se rendre compte d'une manière générale de la religion de ces peuples, et recomposer, pour ainsi dire, leur physionomie morale. Il y a dans les vieux chants des Scaldes, aussi bien que dans les annales islandaises, des traits caractéristiques assez prononcés, pour faire distinguer le Danois, le Norvégien, le Suédois, de toute autre nation ; et comme le changement dans les croyances n'a pu entièrement effacer ni ces mœurs primitives, ni même des superstitions, qui sont comme un écho du monde ancien, on arrive par la réunion de tous ces éléments poétiques ou réels, à une appréciation non moins fidèle peut-être du caractère de ces siècles reculés, que si les faits et les dates étaient indiqués dans leur enchaînement, avec méthode et précision, mais avec la sécheresse qui caractérise les chroniques des moines.

En ce qui regarde la Germanie proprement dite, les données historiques sont si rares, que, pour les premiers siècles de l'ère chrétienne, il faut s'en tenir à Tacite et à quelques auteurs latins et grecs, pleins de mépris pour tout ce qui était barbare; encore trouve-t-on dans leurs récits les événements de l'histoire de ces peuples, qui se liaient à celle du

monde romain. Les sources de l'histoire des Germains ne commencent à couler plus pures et plus abondantes que lorsque les lumières de l'Église eurent pénétré dans ces contrées, et à une époque où les guerres et les migrations avaient dû profondément altérer les relations politiques et sociales. Toujours est-il qu'il y a, sinon une histoire suivie et particulière de la Germanie, du moins une série d'indications. Il est vrai que les lacunes qu'on y rencontre ouvrent un accès facile aux divers systèmes; ainsi, à tout prendre, on peut dire que la Scandinavie est mieux connue, ou, si l'on veut, moins ignorée que la Germanie ancienne. Mais pour les peuples Slaves, l'obscurité est presque complète. La raison en est simple : les Scandinaves ont des monuments historiques; les Germains, dont les traditions n'ont jamais été écrites, ne sont connus qu'imparfaitement, et seulement dans leurs rapports avec Rome et l'empire grec; tout ce qui se passait au centre de la Germanie, et sur les limites orientales, le déplacement des peuplades, leurs luttes, la disparition des unes, le triomphe des autres, ne pouvaient être signalés par les annalistes contemporains que quand les résultats venaient se placer dans le mouvement de l'un ou de l'autre empire. Les Slaves, qui n'ont recueilli leurs anciennes

traditions que depuis leur conversion au christianisme, se trouvaient placés entre les hordes asiatiques qui venaient se ruer sur l'Europe, et les Germains orientaux dont ils s'efforçaient d'envahir le territoire : dans cet éloignement du monde civilisé, aucune lumière n'a pu pénétrer jusqu'à eux. Mais au Midi et au Nord, ils se mêlent à la vie des Grecs et des Francs ; aussi les Slaves du Danube et ceux de la Baltique apparaissent-ils les premiers sur la scène de l'histoire.

Essayons de rassembler dans les rares fragments historiques qui traitent des anciens Slaves, et dans les écrits russes les plus récents, les renseignements généraux que comporte notre sujet.

Les Slaves (Slaviané) qui commencent à être désignés sous ce nom vers la fin du cinquième siècle, formaient à cette époque un grand nombre de tribus ; ils s'étendaient depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire et au Danube, et depuis la Teiss et l'Oder jusqu'au Dnieper. On leur donnait en général le nom de Vénètes. Ces peuples peuvent être classés en trois grandes divisions : les Vénètes proprement dits, entre la Baltique et les monts Carpathes ; les Slaves, qui s'étendaient de la Teiss au Dniester, et du Danube aux sources de la Vistule ; enfin, les Antes, qui occupaient le littoral de la mer Noire, entre les

bouches du Danube et du Dnieper (1). L'apparition d'un peuple si considérable a fait conjecturer qu'il sortait récemment de l'Asie centrale; hypothèse qui emprunte quelque vraisemblance de la coïncidence de ce fait avec la grande migration asiatique : cependant la preuve du contraire est manifeste; la langue des Slaves, leur caractère physique, annoncent une race particulière. Que dans des siècles reculés cette race soit venue de l'Asie, c'est ce qu'on peut soutenir ou rejeter, selon qu'on sera plus frappé des rapports ou des différences; mais ce qui nous paraît incontestable, c'est qu'ils étaient fixés en Europe bien longtemps avant le cinquième siècle. Comment donc jusque-là ont-ils échappé à l'attention générale? Comment sont-ils devenus tout à coup assez puissants pour inquiéter et mettre en péril la capitale du Bas-Empire? La solution de ce problème historique dépend, selon nous, d'une simple appellation. Jusqu'à la grande migration, ils portèrent des noms différents, empruntés pour la plupart à des chefs et à la nature des localités. Quand l'existence de ces tribus fut menacée par les Goths et les Huns, elles formèrent, à l'exemple des Germains et des Scandinaves, des confédérations guerrières pour repousser les étrangers et maintenir l'an-

(1) Oustrialof, *Hist. de Russie*, chap. 1.

cienne liberté. Ils prirent le nom de Slaves (de *slava*, gloire), tandis que les contrées d'où ils sortaient gardèrent l'appellation ordinaire. Selon les hasards de la lutte, ils s'établirent en divers lieux et conservèrent à leur tour le surnom qui les distinguait. Ce fut donc comme Slaves qu'ils se mirent en rapport avec les autres peuples, et cette dénomination devint générale.

Dans les sixième et septième siècles, les Slaves du Sud ou du Danube agissent contre l'empire d'Orient; nous les avons vus lutter avec Charlemagne, et reconnaître enfin sa domination; dès le neuvième, leur activité a pour théâtre les bords de la Vistule et du lac Ilmen.

Les Slaves étaient en général agiles et robustes; leur extérieur était négligé, et leur chevelure blonde accusait une origine européenne. Leur intrépidité était si reconnue, que le khan des Avares en formait ordinairement l'avant-garde de ses troupes. Cependant ils ignoraient l'art de diriger et d'utiliser des forces nombreuses; ils se ruaient sans ordre sur l'ennemi, l'enfonçaient ou périssaient dans ses rangs, mais ils excellaient surtout dans la guerre de partisans; cachés dans les broussailles ou dans les marais, ils se jetaient à l'improviste sur l'ennemi. Leurs femmes les suivaient quelquefois au combat, circonstance

que nous avons déjà remarquée chez les Germains et les Scandinaves. Leurs armes consistaient en glaives, javelots, flèches empoisonnées et en boucliers massifs. Avides de pillage, ils étaient naturellement attirés par les richesses des contrées méridionales. Leur coutume d'enfouir le butin semble indiquer que le larcin leur était familier. Pour traiter un hôte, le Slave pauvre ne se faisait aucun scrupule de voler son voisin, mais à ses risques et périls, comme les anciens Spartiates. Les mœurs hospitalières appartiennent à presque tous les peuples nomades qui connaissent le prix d'un gîte après de longues marches dans des solitudes sans ressources. La foi conjugale était en honneur chez les uns et négligée chez les autres; les femmes étaient esclaves de leurs maris, et se croyaient destinées à les servir encore dans une seconde vie. Les vengeances étaient implacables, et le sang vengeait toujours le sang.

Si la famille était trop nombreuse, une mère pouvait tuer son enfant, pourvu que le nouveau-né ne fût pas mâle; et, à leur tour, les fils avaient le droit de se défaire de leurs parents, quand l'âge les rendait à charge à la famille.

En général, les Slaves *polaniens* étaient moins inhumains que les *Sévériens*, les *Radimitches*, les *Via-*

titches et les *Drevliens*, qui vivaient dans les forêts.

Les déprédations des hordes slaves errantes empêchèrent sans doute que les tribus à demeure fixe tirassent de leurs champs toutes les richesses agricoles que recelait leur fertilité. Les Slaves sédentaires vivaient de lait, de millet et de sarrasin; les autres, du produit de leur chasse; l'hydromel était leur boisson favorite. Tous se couvraient de peaux d'animaux; les femmes portaient de longues robes, et se paraient de grains de verre ou de métal conquis à la guerre ou échangés contre des fourrures avec des marchands étrangers.

Dès le huitième siècle, les Slaves allaient eux-mêmes commercer dans les pays étrangers; Charlemagne désigna des commissaires pour traiter avec eux dans plusieurs villes de la Germanie. Au moyen âge, le commerce florissait dans quelques villes slaves, parmi lesquelles on remarquait Julin, à l'embouchure de l'Oder, et Ascon, dans l'île de Rugen; mais jusqu'à l'introduction du christianisme, le commerce des Slaves ne consistait qu'en échanges, et ils ne prenaient l'or des étrangers que comme marchandise.

Des rapports plus suivis avec les étrangers, et probablement les esclaves qu'ils ramenaient de leurs expéditions, leur inspirèrent le goût des arts; leurs

habitations se rapprochèrent; et, comme chez tous les peuples, l'agglomération développa chez eux le principe social. A certaines époques, ils se réunissaient dans des temples pour y interroger leurs idoles. Karamzin suppose qu'ils avaient emprunté cette coutume aux Grecs; mais comme ils tenaient à la même époque des diètes qui ont le même caractère que le *ting*, il nous paraît plus probable qu'ils la devaient aux Scandinaves avec lesquels ils eurent de bonne heure de fréquentes relations.

De même que chez les peuples du Nord et chez les Germains, le courage et la force, origine de tout privilége, constituèrent leur première noblesse. Le pouvoir, chez les Slaves, était indiqué par les noms de boïars, voïévodes, kniaz, panns, joupanns, karols, ou krols.

Le premier de ces titres, vient du mot *boï* (combat); celui de voïévode se donnait primitivement au chef d'une armée. Le mot kniaz vient, selon les uns, de *kongne* (cheval); selon d'autres, d'un mot slavon qui signifie poutre, parce que le kniaz était comme l'appui de la maison. En Croatie et en Servie, on appelait kniaz les frères du roi, et en Dalmatie, le juge suprême portait le titre de veliki-kniaz, ou grand prince. Le mot pann désigne encore en polonais un seigneur; joupann signifiait

un gouverneur de district, ou doyen (du mot *joupa*, bourg). En Autriche et dans la haute Saxe, les paysans slaves n'appellent pas autrement leurs juges; et, ce qui confirme dans l'opinion que ces fonctions étaient primitivement électives, c'est que, dans quelques villages de la Lusace et du Brandebourg, les paysans choisissent secrètement un roi, auquel ils paient le même tribut que leurs ancêtres payaient au joupann du temps de leur liberté. Enfin, en Servie, en Dalmatie et en Bohême, les souverains prenaient le titre *krali* ou *karali*, c'est-à-dire, magistrats qui châtient les crimes (du mot *kara*, peine, châtiment) (1).

C'est ainsi que le pouvoir militaire, le premier institué chez les Slaves, absorba insensiblement les fonctions judiciaires et administratives.

Les Slaves, qui faisaient leurs chefs, les déposaient en cas de mécontentement. Dans la Carinthie, le duc élu paraissait devant le peuple assemblé, couvert de haillons, tandis qu'un laboureur était assis sur une pierre de granit, comme sur un trône. Le nouveau souverain jurait de défendre la religion et la justice, et d'être l'appui des veuves et des orphelins; alors le laboureur lui cédait sa place, et tous lui juraient fidélité.

(1) Voyez Karamzin, Oustrialof, etc.

Il est à remarquer que les formes électives restèrent en vigueur chez les Slaves païens, et que le principe de la transmission héréditaire du pouvoir dans une même famille ne se compléta par celui de la descendance directe qu'après l'introduction du christianisme, et lorsque le système des apanages eut disparu dans l'unité politique.

La religion des Slaves paraît avoir subi les influences diverses de leurs rapports avec les peuples voisins. Le fond de leur croyance révèle l'esprit du paganisme oriental; quelques peuplades professaient le dogme judaïque. Les relations que les Thraces, les Scythes et les peuplades du Danube eurent successivement avec les Grecs païens et Rome conquérante, et depuis, avec les pays où s'était établi le christianisme, agirent peu à peu sur le culte des Slaves. L'arrivée des Variègues, en 862, le modifia sans doute, parce que leurs croyances différant essentiellement de celles des vaincus, le pouvoir religieux dut rester en dehors du pouvoir politique. Les prêtres représentèrent donc le parti national ou des masses, tant que la fusion des races ne fut pas consommée; et c'est peut-être à cette cause éloignée qu'il faut rapporter cet esprit de résistance du clergé russe, dont les siècles suivants offrent tant d'exemples.

Les Slaves adoraient *Peroun*, le dieu de la foudre, qui paraît être le même que le *Thor* des Scandinaves; *Belibog* et *Tchernobog* (dieu blanc et dieu noir), répondaient à l'*Arimase* et à l'*Arimane* des Perses. Sviatovid prédisait l'avenir et protégeait dans les combats. Les Slaves représentaient le mauvais principe, ou Tchernobog, sous la figure d'un lion, et croyaient conjurer sa puissance malfaisante par le son de certains instruments. La statue de Sviatovid, à laquelle on donnait des proportions colossales, était vêtue d'une tunique courte, faite de différentes espèces de bois. Le dieu avait quatre têtes, deux poitrines, une barbe soigneusement peignée et la chevelure écourtée. Debout sur la terre, il tenait d'une main un arc, et de l'autre, une corne pleine de vin. Auprès de l'idole étaient suspendus une bride, une selle et un glaive.

La principale idole de la ville de *Rhetra* était Radegaste. Nous avons vu que les Slaves de la Baltique adoraient aussi *Vodan* ou *Odin*, mais ils mêlaient à son culte celui de quelques divinités empruntées aux Grecs. *Tchislobog* était le dieu des nombres; *Zembog* celui de la terre. Le premier était représenté sous la forme d'une femme tenant une lune, première base du calcul du temps; le second présidait à la chasse. *Nemisa* commandait aux vents et à l'air. Sa

tête était armée d'ailes ou de rayons, et son corps portait un oiseau aux ailes éployées. *Volos* était le dieu des troupeaux; *Lado*, celui de l'amour; *Koupal* présidait aux fruits; *Koliada*, à la paix et aux solennités. Les Slaves croyaient aussi aux Domavoï, ou démons de la demeure, et aux Leschié, esprits follets : comme les Scandinaves et les Grecs, ils divinisaient les fleuves, les lacs et les fontaines; enfin, les enseignes militaires étaient également l'objet de leur culte (1).

D'abord ces divinités, grossièrement représentées, furent exhaussées sur des pierres; les prêtres les transportèrent ensuite dans les forêts ou dans les villes. Les habitants de Stettin consacraient dans leurs temples la dîme du butin. A l'époque de ces réunions religieuses, les Slaves célébraient des festins et discutaient sur les grands intérêts de la patrie. Les prêtres avaient le privilége de laisser croître leur barbe et de rester assis pendant les sacrifices. La considération dont jouissaient les pontifes les portait quelquefois à usurper la puissance temporelle : c'est ainsi que le grand-prêtre de Rugen était plus redouté que le roi lui-même. Ils prédisaient l'avenir en faisant franchir des javelots à un cheval consacré, superstition dont on retrouve

(1) Karamzin.

la trace chez les anciens Germains : si le cheval levait le pied droit le premier, c'était un augure favorable. Le sang des victimes humaines coulait dans les sacrifices ; les funérailles des citoyens étaient célébrées avec des circonstances empreintes de la même barbarie. On élevait un bûcher dans le cimetière, et on y brûlait le corps du mort, avec sa femme, son cheval et ses armes ; puis on recueillait les cendres dans une urne d'argile, de cuivre ou de verre, que l'on déposait dans une fosse avec des lacrymatoires. Quelquefois on accumulait des pierres sur la tombe, ou l'on y élevait des colonnes. Les funérailles se terminaient par une solennité joyeuse, appelée *Strava*. Du reste, les usages variaient selon les peuplades.

On ignore comment l'écriture fut révélée aux peuples du Nord de l'Europe. Est-ce par les Phéniciens qui allaient, dit-on, chercher de l'étain aux îles Britanniques et de l'ambre jaune en Prusse? ou bien par les habitants de l'Europe méridionale? Cette seconde hypothèse paraîtrait plus vraisemblable, attendu que les caractères runiques et gothiques ont plus d'analogie avec ceux des Grecs et des Latins qu'avec les lettres phéniciennes. Quoi qu'il en soit, les Slaves bohémiens, illyriens et russes, n'eurent pas d'alphabet jusqu'en 865, époque à laquelle le

philosophe Constantin, connu dans l'état monastique sous le nom de Cyrille, et son frère Méthodius, furent envoyés par Michel, empereur d'Orient, pour traduire les livres saints dans la langue morave. Ils inventèrent un alphabet particulier, calqué sur les lettres grecques, auquel on ajouta onze caractères. Sauf quelques modifications, cet alphabet nommé cyrillien, est maintenant en usage en Russie, en Valachie, en Moldavie, en Bulgarie et en Servie. Les Dalmates en ont un autre qu'on attribue à tort à saint Jérôme, et qui n'est qu'une reproduction de l'ancien, sauf quelques altérations. Les chrétiens de Moravie, en adoptant la confession romaine, prirent les lettres latines en même temps que les Polonais, c'est-à-dire dans la seconde moitié du dixième siècle. Au siècle suivant, les évêques de Salonique déclarèrent Méthodius hérétique, et condamnèrent l'écriture slavonne comme une invention des Goths ariens. Cette prohibition engagea probablement quelques moines dalmates à inventer un nouvel alphabet, qu'ils couvrirent de la prétendue sanction de saint Jérôme (1).

Exposons maintenant d'une manière succincte les

(1) Karamzin, *Chron. de Nestor.* — *Hist. de Russie. Collect. de l'Univers.*, chap. 1.

changements les plus remarquables qui se sont opérés chez ces peuples, dont nous venons d'esquisser le caractère.

Au septième siècle, les Bulgares traversent le Don, et se montrent sur les rives du Danube. De concert avec les Slaves, ils dévastent les provinces septentrionales du Bas-Empire; mais bientôt ils tournent leurs armes contre leurs alliés, soumettent les uns, et forcent les autres à s'aller établir sur la Teiss et dans les vallons des monts Karpathes. A la suite des Bulgares, on voit paraître des hordes dont la férocité et l'aspect rappellent les Huns : ce sont les Obres ou Avares. Vaincus et vainqueurs subissent leur joug. Venus des extrémités de la Caspienne, ils étendent leur domination depuis le Volga jusqu'à l'Elbe. Les traces des enceintes fortifiées où ils mettaient en sûreté leur butin se sont conservées longtemps sur les bords de la Teiss et de l'Alouta (1). Vainement quelques tribus slaves essayèrent de leur résister. Lauritas répondit aux ambassadeurs des Avares qui le sommaient de se soumettre : « Tant qu'il nous restera des glaives, nous conserverons notre liberté. » Boïan, qui commandait la horde, entra sur le territoire du chef slave; il mit tout à

(1) L'All, rivière qui a son embouchure dans le Danube, en face de l'ancienne Nicopolis, aujourd'hui Nicopel.

feu et à sang : il ne resta aux vaincus que l'alternative de la soumission ou de la fuite; ceux qui prirent ce dernier parti se retirèrent au delà des Karpathes. Cette nouvelle migration paraît avoir eu lieu dans la seconde moitié du septième siècle. Les Slaves, chassés de leur patrie, se réfugièrent, les uns en Illyrie, en Bohème, et, vers le Nord, dans la Pologne, la Poméranie et le Mecklenbourg, où leurs compatriotes avaient déjà des établissements; tandis que les autres s'éloignèrent dans les plaines de la Russie occidentale. Ces derniers occupèrent tout l'espace qui s'étend de la Vistule à l'Elbe; ils s'y mêlèrent, selon toute apparence, à des tribus consanguines, et prirent les noms de Tchèkhes en Bohème; de Moraves en Moravie; de Sorabes ou Sorbes dans la Thuringe, entre la Saale et l'Elbe; d'Obotrites et de Wiltzes, entre le cours inférieur de l'Elbe et de l'Oder, et de Liakhes, dans la Pologne. Jusqu'à la fin du huitième siècle, ces peuplades soutinrent des luttes continuelles, au sud-ouest, avec les Avares; au nord-ouest, contre les Francs. Nous avons vu Charlemagne, vainqueur des Avares, exercer une sorte de domination sur les Slaves : ses successeurs essayèrent de conserver cette influence, mais leurs discordes et d'autres soins les en détournèrent.

Les tribus slaves, que l'oppression des Avares avait forcées de se retirer au nord-est, probablement vers la fin du septième ou le commencement du huitième siècle, s'étendirent sur tout l'espace qui sépare les sources de la Vistule de l'Oka, et depuis le lac Ladoga jusqu'aux cataractes du Dnieper. Quels étaient les peuples qui habitaient ces contrées lorsque les Slaves s'y transportèrent, et de quelle manière ces derniers parvinrent-ils à s'y établir? c'est ce que l'absence totale de renseignements laisse incertain. Sur le témoignage d'Hérodote, c'était là qu'habitaient les Androphages et les Métanchlènes; nous savons encore que, dans le premier siècle de l'ère chrétienne, la tribu des Vendes occupait les vallées qu'arrosent la Vistule et le Volkhof, où, suivant Nestor, saint André, l'apôtre, trouva déjà des Slaves; que, depuis le troisième siècle et durant quatre cents ans, la Russie méridionale actuelle a été envahie par différents peuples: du côté du nord, par les Goths, qui avaient fondé, dans le quatrième siècle, un empire puissant, et du côté de l'est, par des hordes de Huns, d'Alains, de Bulgares et d'Avares. Mais dans le septième ou le huitième siècle, autant qu'on le peut conjecturer, il n'existait plus que de faibles restes de ces peuplades dans la Russie occidentale; de sorte que les Slaves n'auront trouvé

dans le pays que quelques tribus errantes, avec lesquelles ils se mêlèrent bientôt.

Toute la Russie d'Europe actuelle n'était pas habitée par des Slaves; au nord-ouest, vers le bas Niémen et la Dvina, habitaient les Latiches, qui occupaient également la Prusse orientale. L'origine de ce peuple est inconnue : quelques auteurs le regardent comme un mélange de Vendes, de Germains et de colons romains. Les habitants de la Prusse orientale actuelle étaient de la même souche; les Yatviags, dans le gouvernement de Grodno; les Littes ou Lithuaniens, dans celui de Vilna; les Corses, en Courlande; les Lires et les Latiches, en Livonie. Au nord-est des Slaves, par delà l'Ilmen, le Biélo-Ozéro et l'Oka, on rencontrait une autre race primitive : celle des Finois, déjà connus du temps de Tacite. De temps immémorial, ils occupaient la partie la plus reculée de l'Europe septentrionale; ils paraissent avoir épuisé toute leur énergie dans les guerres qu'ils soutinrent contre les Scandinaves. Leur vie sociale resta depuis monotone et obscure : placés au milieu de peuples puissants, leur destinée semblait être de suivre toujours la fortune du vainqueur. La famille finoise se divisait en un grand nombre de rameaux, dont les principaux étaient les Tchoudes, dans l'Esthonie; les Na-

roves, sur les bords de la Narova; les Ijères, près de la Néva; les James, dans la Finlande méridionale; les Caréliens, dans le gouvernement d'Olonetz; les Vèces, sur le Biélo-Ozéro; les Permiens, dans le gouvernement de Perm; les Mériens, autour de Rostof; les Mouromiens, près de Mourom; les Tcheremices et les Mordviens, dans les gouvernements de Kasan et de Viatka.

Au sud-est des Slaves, on trouvait les Khasars, peuple puissant de la même origine que les Turcs: ils habitaient depuis les temps les plus reculés entre la Caspienne et la mer Noire. Ils apparaissent sur la scène de l'histoire dès le troisième siècle; dans le cinquième et le sixième, ils se rendent redoutables par leurs excursions dans l'Arménie et le nord de la Perse. Ce fut en vain que Khosroès, pour mettre ses états à l'abri de leurs attaques, fit élever cette barrière immense qu'on appela le mur de Caucase (1); les Khasars tournèrent ou rompirent l'obstacle, et continuèrent leurs dévastations. Les califes arabes, tributaires des rois de Perse, se virent souvent exposés à leurs attaques, surtout vers

(1) Le nom de Caucase appartient à toute la chaîne de montagnes qui s'étend de la Caspienne à la mer Noire; il dérive du mot persan *kau* ou *kav*: kavkase, c'est-à-dire montagnes des *Kases*. Les *Kases* ne sont autre que les Khasars. *Remarques sur la description des provinces russes au delà du Caucase*, J. Chopin. Saint-Pétersbourg, 1840.

la fin du septième siècle. Au commencement du huitième, ils s'établirent dans la Tauride, qui était alors soumise aux empereurs grecs. Plus d'une fois les souverains de Byzance, dans la crainte que leur inspiraient les Khasars, conclurent avec leurs princes des traités de paix, scellés par des alliances de famille. Ces barbares étaient divisés en un grand nombre de peuplades particulières, ayant chacune leurs chefs, mais formant une confédération militaire sous la domination d'un chef suprême, nommé kaghan ou khakan, qui faisait sa résidence à Balanghiar ou Atel, ville située près de l'embouchure du Volga.

A la fin du huitième siècle, ces peuples professaient le judaïsme, et quelques peuplades étaient déjà converties à la foi chrétienne; mais dans le cours du dixième, l'islamisme était leur religion dominante.

Les Slaves, dans leurs nouveaux établissements, durent modifier leur ancien genre de vie. La lutte qu'ils avaient soutenue contre les Avars avait resserré parmi les tribus le lien d'une origine commune. Le danger, aussi bien que la différence des relations, leur imposa la nécessité de se soutenir mutuellement : aussi les voit-on bientôt sur les bords du Dnieper, du Volkhof, de l'Oka, de la

Dvina, non plus disséminés comme sur le Danube, mais formant des nations distinctes ou des confédérations : le long du Dnieper, dans le gouvernement actuel de Kief, ils prennent le nom de Polianiens; sur le Dniester, celui de Loutitches et de Tivertzes; dans la Volhynie, on les appela Drevliens; au nord-est des Karpathes, on trouve les Khorvates, vers le Boug occidental les Boujanes; le long de la Dvina et du Prypiat, les Polotchans et les Dregovitchs ; vers la Desna et la Soula, les Sévériens; sur l'Oka, les Viatitches; sur la Soja, les Radimitches; vers les sources de la Dvina, du Dnieper et du Volga, les Krivitches; enfin sur les bords du lac Ilmen, ils conservent le nom de Slaves.

Quelques-unes de ces peuplades ont bâti des villes florissantes : les Polianiens fondèrent Kief; les Sévériens, Liubetch et Tchernigof; les Krivitches, Smolensk, Izborsk, Polotsk; les Drevliens, Korostène. Sans doute, dans le principe, ces cités ne furent qu'un amas de chaumières défendues par des fossés ou des remparts de gazon; mais des hommes ayant le même intérêt, les mêmes mœurs et le même langage, s'y réunissaient : c'en était assez pour que les lois y garantissent l'ordre et la sécurité, et y déposassent les germes que devaient fé-

conder plus tard le gouvernement des Variègues, le christianisme et l'influence de la civilisation européenne.

Depuis l'arrivée de Riurik jusqu'au règne de Vladimir-le-Grand, époque de l'établissement du christianisme en Russie, l'empire des Slaves tend à reprendre les limites que la conquête lui avait disputées. Jusqu'au neuvième siècle, le défaut d'ensemble met constamment les Slaves en péril. Il n'était pas dans leur destinée d'attacher leur nom à un puissant empire : après avoir été vaincus par les hordes de l'Asie, ils furent soumis par les Variègues, ou du moins, selon l'opinion contestable de Nestor, ils les appelèrent pour les gouverner. A cette époque les formes politiques de la Suède étaient déjà arrêtées; le courage et l'habileté militaire de cette nation durent exercer une grande influence sur les peuplades dont nous avons parlé, et les institutions scandinaves se combinèrent de telle sorte avec les mœurs des vaincus, que les deux peuples se complétèrent pour ainsi dire mutuellement. Du côté des Variègues étaient l'énergie et la puissance organisatrice ; du côté des Slaves, le nombre et la conscience de leur infériorité; aussi tant que l'élément scandinave domina, la Russie fut en progrès; mais quand les vaincus eurent absorbé les vainqueurs, le peuple russe, dont la

transformation n'était pas encore complète, dut subir le joug de nouveaux maîtres.

Sous les chefs variègues, la Russie recula ses limites, d'abord au sud-est jusqu'à l'Oka, puis au midi jusqu'au Dnieper, et à l'ouest vers les sources de la Vistule et de la Narew. Ce développement était conforme au système des Normands. C'est ainsi qu'ils agirent partout où ils portèrent leurs armes; quand ils étaient maîtres d'une contrée, ils pénétraient plus avant, en remontant ou en suivant le cours des fleuves; ils s'emparaient des villes, ou les détruisaient si elles faisaient résistance, et imposaient un tribut aux habitants; peu après ils se mêlaient avec eux, adoptant leur religion, leur langue, leurs mœurs, et ne se réservant que la domination. En Russie, ils trouvèrent peu de résistance, parce que la population était disséminée sur un vaste espace, et que les seuls obstacles naturels, les fleuves, étaient, pour ainsi dire, leur élément. D'ailleurs le petit nombre des Variègues, quoique suffisant pour triompher de quelques peuplades isolées, n'aurait pu se maintenir par la force seule; ils manquaient de moyens pour se recruter, et il fallait que leur joug fût supportable : il dut paraître tel en effet à des peuples qui s'étaient vus exposés à la férocité des Bulgares et des autres con-

quérants de l'Asie. Aux yeux des Slaves, les Variègues apparaissaient comme une race supérieure, à laquelle on était tenu d'obéir; c'étaient moins des ennemis que des maîtres, dont le pouvoir protégeait le lien social.

Quant au mode de gouvernement que les Variègues introduisirent en Russie, on peut, à défaut de renseignements précis, le déduire d'abord des mœurs politiques des Normands, ensuite de l'état du pays à l'époque de leur arrivée, et enfin des institutions qui furent en vigueur lorsque leur domination fut établie. Nous avons vu que, quand les excursions des Scandinaves ne se terminaient point par le pillage et une prompte retraite, le chef partageait entre ses guerriers les terres conquises, et qu'il n'exerçait son droit de souveraineté qu'en vertu de leur consentement. Si la province conquise avait déjà des institutions régulières, l'intérêt des vainqueurs était de les adopter, ou du moins d'y conformer les leurs, de telle sorte que la prospérité de l'établissement en souffrît le moins possible; c'est ce qui eut lieu quand Rollon prit possession de la Neustrie. Alors le système féodal des Francs était fondé, et permettait au nouveau duc de satisfaire à toutes les ambitions; mais en Russie, rien de semblable n'existait : les colonies slaves se com-

posaient de propriétaires libres, obéissant à un kniaz ou à un boïar; et d'esclaves, c'est-à-dire de prisonniers de guerre, ou enfin de propriétaires dépossédés. La vaste étendue de ces pays ne permettait pas à Riuric de fractionner le territoire en un grand nombre de lots, pour y établir ses Variègues; car leur réunion faisait sa force; ils restèrent autour de lui, et occupèrent les hautes fonctions militaires; les chefs et les grands propriétaires slaves furent seulement tenus de reconnaître la souveraineté de Riuric, de contribuer au service militaire, et de payer un tribut en nature; mais, dans la suite, la guerre ayant reculé les frontières, les compagnons de Riuric et les chefs slaves qui combattaient avec eux se partagèrent les terres nouvellement conquises, et différents degrés de dépendance s'établirent, sans qu'on puisse y retrouver le caractère féodal. En effet, on ne trouve dans les monuments historiques aucune expression qui rappelle les investitures d'alleux et de fiefs. Le pouvoir de Riuric et de ses successeurs immédiats se conserva donc dans toute sa force et sur les Variègues et sur les Slaves, parce que la conquête n'avait pas encore trouvé ses limites naturelles; les premiers, dans cette longue suite d'expéditions, contractèrent l'habitude de l'obéissance; et les autres ne pouvaient

prétendre à une liberté plus grande que celle dont jouissaient les compagnons et les lieutenants du chef suprême. La noblesse d'extraction chez les Scandinaves devait être soutenue par la bravoure et le mérite personnel; elle obligeait, pour ainsi dire, les rejetons des familles illustres à se montrer dignes de leurs ancêtres. Cette noblesse avait sa source dans les souvenirs religieux, aussi bien que dans les traditions militaires; c'est pour cette raison qu'au sein même de la liberté, les Germains, les Francs et les Scandinaves furent régis pendant tant de siècles par des princes issus de la même famille royale. Les Variègues se trouvaient sous l'influence de ces idées et de cette coutume ancienne lorsqu'ils s'établirent en Russie; il était donc tout naturel qu'à la mort de Riuric le pouvoir fût déféré à son fils. Si ce prince eût laissé plusieurs enfants mâles, chacun d'eux aurait eu droit à une part dans l'héritage paternel, et c'est ce qui a eu lieu dans les règnes suivants, au grand détriment de la Russie. Ainsi le système de la transmission héréditaire du pouvoir chez les Slaves, depuis cette époque, était fondé sur le mode en usage dans la Scandinavie, mais avec une plus grande extension d'autorité, parce que les sujets russes ne jouissaient point de toutes les prérogatives qui constituaient la liberté

chez les Danois, les Suédois et les Norvégiens.

Le prince exerçait deux grandes prérogatives; il était le juge suprême, il avait le droit de percevoir les impôts. Il rendait lui-même la justice, ou se faisait représenter par des posadniks, c'est-à-dire par ses lieutenants: pour recueillir l'impôt, il faisait tous les ans avec ses gardes une tournée (1) dans les provinces; il exigeait des fourrures, du grain, du miel, et il retournait dans sa capitale, où il distribuait à ses guerriers la part qui leur revenait; mais comme cette part était souvent trop faible pour leurs exigences, le prince faisait des excursions dans les pays voisins, et c'est probablement à cette manière de solder les compagnons du prince, qu'il faut attribuer les fréquentes attaques des Russes contre le Bas-Empire, dont les richesses et les ressources devaient tenter leur cupidité.

Exposons maintenant en peu de mots, et en suivant les indications de Nestor, l'arrivée du fondateur de l'empire russe. Antérieurement à Riuric, plusieurs tribus de Slaves, de Krivitches, de Tchoudes et de Véces avaient été soumises par les Variègues; les boïars, obligés d'abord de fléchir devant la puissance de ces étrangers, soulevèrent le peuple et les chassèrent bientôt; soit que les chefs de cette

(1) Cette tournée s'appelait chez les Suédois *Eriksgata*.

réaction n'aient pu s'entendre, ou que les gouvernés, las de ces luttes, aient regretté le joug des Variègues que leur civilisation devait rendre plus léger, les Slaves, sur le conseil d'un des anciens de Novogorod, qu'une tradition nomme Gastomysle, demandèrent des souverains à leurs premiers maîtres.

Cet événement, qui domine toute l'histoire du peuple russe, ne serait compris qu'imparfaitement, si nous nous bornions à le reproduire tel qu'il est rapporté dans la chronique de Nestor. Pour jeter quelque jour sur cette question, il convient d'abord de bien préciser le sens du mot *Variègues*. Nous nous appuierons sur l'autorité de Geïer (1). « Les Variègues des Russes sont les Varangues des Byzantins, et les Varingar du Nord; l'étymologie du mot signifie soldats qui servent d'après un traité (2); il est synonyme de *fœderati*, nom que la milice des Goths au service des Romains a porté depuis Constantin-le-Grand. Il n'est pas invraisemblable que des Scandinaves aient fait de bonne heure partie de cette milice; d'autant plus qu'il ne manque pas de preuves historiques qu'il existait, dès le sixième siècle, des rapports entre les peuples du Nord et l'Europe méridionale. Un roi de Scandinavie visita

(1) *Hist. de Suède*, chap. 1.
(2) De *vœrc*, pactum.

Théodoric-le-Grand en Italie (1). Rome reçut des fourrures précieuses des Suethans (Suédois) (2). Procope parle d'un peuple qui habitait les extrémités de la région septentrionale (3). Ce qu'il y a de certain, c'est que les auteurs byzantins postérieurs, en faisant mention des Varangues, qui étaient au service des empereurs, ajoutent que ces guerriers étaient des habitants du Nord, dont la patrie ne pouvait être que cette même Thulé, ou la Scandinavie de Procope. Dès la fondation de l'empire russe, les Variègues étaient assez puissants pour se présenter en ennemis devant Constantinople (4). Nestor parle de la route que suivaient les Variègues pour aller à Byzance, comme étant fréquentée avant l'établissement de Riuric; et c'est de cette route que fait mention Constantin Porphyrogénète et plus tard Adam de Brème (5). Après la fondation de l'empire russe, les Suédois, pour leur commerce et dans leurs expéditions militaires, suivaient souvent le Dnieper jusqu'à la mer Noire, d'où, tournant à l'est, ils descendaient le cours du Volga. C'est ce qu'attestent de nombreux monuments runiques élevés en Suède

(1) Jordanès, *De rebus gesticis.*
(2) Ibid.
(3) *De bello Goth.*, lib. 2, cap. 15.
(4) En 866.
(5) Édit. de Stritter, pag. 982.

à la mémoire de ceux qui partaient pour le Grikaland, ainsi que la grande quantité de monnaies arabes qu'on trouve enfouies dans le Nord, et qui étaient en circulation, surtout au sud-est de la Caspienne, dans le neuvième et le dixième siècle. Un évêque italien, légat auprès de la cour grecque, et contemporain de l'expédition d'Igor contre Constantinople, affirme que ceux que les Grecs nommaient Russes n'étaient autres que des Normands (1). Il paraît donc hors de doute que les Variègues étaient d'origine scandinave; mais de quelle partie de la presqu'île avaient-ils emprunté le nom de Russes? Les Suédois, dans la langue des Finois, sont appelés *Ruotso-laiset* (2), probablement de *Roslagen*, nom que porte depuis les temps les plus reculés la côte suédoise voisine de la Finlande méridionale. Cette dénomination du peuple suédois a une signification historique remarquable. En 839, des envoyés de Théophile, empereur de Constantinople, arrivèrent à la cour de Louis-le-Débonnaire. Parmi les gens de leur suite se trouvaient plusieurs individus qui disaient appartenir à la nation des

(1) Luitprandi, episcopi Cremonensis, *Historia*, lib. 5, cap. 6. Muratori, tom. 2.

(2) *Laiset* répond au mot *Leute* des Allemands, et correspond au mot latin *gens*.

Ros. Ceux-ci s'étaient rendus en Grèce en qualité de ministres de leur roi Khakanos (Hakon ou Haquin), et ils prenaient ce chemin pour retourner dans leur patrie. On découvrit, après des informations plus précises, que ces hommes étaient Suédois (1). »

Si la réunion de tous ces témoignages résout la question de nationalité des Russo-Variégues, leur établissement en Russie s'explique suffisamment par les mœurs guerrières des Normands, et par leurs rapports fréquents avec les Slaves, dont ils traversaient le pays pour se rendre en Grèce. Quant à ce Riuric qui jeta les fondements du plus vaste empire du monde, l'histoire du Nord garde le silence sur le lieu de sa naissance et sur sa famille; son nom est évidemment scandinave (Rœric), quoique légèrement altéré par la prononciation des Slaves. En 810, Godefrède tua un duc de Frise qui portait ce nom; et vers le milieu du même siècle, on voit un Rœric, frère du prince danois Heriold, occuper le fief de Durstadt.

L'absence du nom patronimique ne permet ici aucun rapprochement généalogique; en effet, Riuric et ses deux frères, Sinéous et Trouvor, portent tous trois un nom différent, ce qui laisse ignorer

(1) Comperit (Ludovicus) eos esse gentis Sueonum. *Annal. Bertin.*

le nom de leur famille et le prénom de leur père (1); ainsi les conjectures mêmes manqueraient entièrement de base. Reprenons maintenant le récit de Nestor. Les Slaves, lorsqu'ils rappelèrent les Variègues, leur dirent : Notre pays est vaste et fertile, mais il n'y a pas d'ordre ; venez, soyez nos princes, et gouvernez-nous. Riuric s'établit à Ladoga, Trouvor à Izborsk, près de Pskof, Sinéous sur le Biélo-Ozéro. Au bout de deux ans, les deux plus jeunes de ces princes étant morts, l'aîné, Riuric, transporta sa résidence à Novgorod, et gouverna seul, après avoir établi comme posadniks, ou lieutenants, des chefs variègues à Polotsk, Rostof et Mourom : ainsi, quoique la chronique ne parle pas de ses exploits, la dépendance des habitants de ces districts, qui ne figurent pas parmi ceux qui avaient appelé les Variègues, prouve que les limites de la Russie avaient été portées, dès ce nouveau règne, au sud-est jusqu'à l'Oka, et jusqu'à la Dvina au sud-ouest.

A la même époque, deux Variègues, Askold et

(1) En Russie, comme dans les trois royaumes du Nord, le nom patronimique accompagne assez ordinairement le prénom; mais quelquefois il est omis. Dans les langues scandinaves, il est caractérisé par la terminaison *son* ou *sen* qui suit le prénom du père : *Charles Knutson*, Charles, fils de Knut. En russe on ajoute au prénom du père la syllabe *vitch* qui paraît venir de la désinence grecque, ιδης : *Ioury Vsévolodovitch*, Georges, fils de Vsévolod.

Dir, indépendants ou mécontents de Riuric, n'ayant reçu ni terres ni villes en Russie, allèrent chercher fortune à Byzance : leur dessein était de se mettre au service de l'empereur. Kief se trouvait sur leur route; ils apprirent que les habitants payaient un tribut aux Khasars qui avaient soumis également les Viatitches. Ils affranchirent Kief de cette domination étrangère et s'y établirent eux-mêmes en souverains. Cette circonstance leur fit changer de dessein, ils résolurent de fonder une principauté indépendante, et de faire une expédition contre la Grèce. Ils s'avancèrent jusqu'à Constantinople, mais une tempête détruisit leur flotte. Askold et Dir échappèrent à ce péril et retournèrent à Kief, où ils reçurent le baptême (1). Depuis cette époque la Russie fut mise au nombre des Éparchies grecques. C'est ainsi que deux capitales, indépendantes l'une de l'autre, se trouvèrent au pouvoir des Variègues; elles étaient séparées par des tribus slaves encore libres, les Krivitches et les Sévériens. Il existait déjà quelque rivalité entre Novgorod, qui était plus voi-

(1) Nestor et les écrivains byzantins rapportent que l'empereur Michel III ayant plongé dans la mer une chemise de la Vierge, les flots, jusqu'alors paisibles, se soulevèrent, et que la tempête brisa les barques des assiégeants. Il était de l'intérêt des Grecs de persuader aux Russes qu'ils avaient été vaincus par un pouvoir surnaturel, et sous cette impression, Dir et Askold peuvent avoir demandé le baptême.

sine de la Baltique, et Kief, placée sur le chemin de Byzance; la mésintelligence éclata à la mort de Riuric. Ce prince laissait un fils en bas âge auquel, selon les lois des Scandinaves, devait appartenir l'héritage paternel. Mais les Variègues avaient besoin d'un chef expérimenté et brave, ils choisirent Oleg. Quelques historiens ont prétendu qu'il n'administra l'empire qu'en qualité de régent; la longueur de son règne, qui dura trente-trois ans, doit faire rejeter cette supposition. Secondé par les guerriers variègues qu'attirait l'éclat de cet empire naissant, il porta un regard d'envie sur les rivages fertiles du Dnieper. Smolensk s'étant soumis sans combattre, Oleg prend Liubetch, et marche contre Kief; Askold et Dir y régnaient encore. Le prince de Novgorod a recours à un indigne subterfuge : il laisse son armée derrière lui, et fait annoncer aux princes de Kief que des marchands de Novgorod désirent leur parler. Askold et Dir donnent dans le piége et paraissent sur le rivage : « Vous n'êtes, leur dit Oleg, ni princes ni fils de prince, » et leur montrant Igor : « Voilà, ajouta-t-il, le fils de Riuric ! » Aussitôt on les enveloppe et ils tombent percés de coups aux pieds d'Oleg. La terreur et la force lui soumettent Kief; à la vue de sa nouvelle conquête, il s'écrie : « Que Kief soit la mère de toutes les villes russes ! »

Du sein de cette capitale, il organise le gouvernement des autres provinces, règle les impôts, et force les Drevliens à lui payer un tribut de martres noires : dans les deux années qui suivirent, il s'empara de tout le pays des Sévériens et des Radimitches, et détruisit la puissance des Khasars dans les gouvernements de Vitepsk et de Tchernigof. Sans inquiétude du côté du Nord, il soumit le pays des Slaves de la Soula, de la Podolie et de la Volhynie; occupa une partie du gouvernement actuel de Kherson, et s'avança jusque dans la Gallicie.

Pendant ces expéditions, les Ongres passèrent le Dnieper, et allèrent s'emparer de la Moldavie, de la Valachie et de la Bessarabie. On ignore s'ils s'éloignèrent en vertu d'une convention, ou si Oleg les y contraignit par la force des armes.

Vers l'an 903, Igor épousa Olga, qui appartenait à une famille variègue d'une naissance obscure. Assuré de la sujétion de tout ce qui l'entourait, Oleg résolut de déclarer la guerre à l'empire grec. Le Dnieper fut bientôt couvert de ses barques ; la cavalerie côtoyait le fleuve, qui opposa en vain à cette flotte ses bas-fonds et ses cataractes. A l'approche des Russes, Léon-le-Philosophe se hâta de barrer le port au moyen d'une chaîne de fer, abandonnant à l'ennemi les environs de Byzance. Oleg, selon Nes-

tor, fit transporter ses bateaux sur le rivage, manœuvre qui n'était pas étrangère aux Normands, et à laquelle ils eurent recours lorsqu'ils durent lever le siége de Paris. Les Grecs jugèrent plus prudent d'acheter la paix que de combattre. Oleg envoya vers l'empereur des députés normands pour conclure un traité de paix. L'empereur en jura l'observation sur l'Évangile; Oleg jura par ses armes et par les dieux Péroun et Volosse; il n'est pas inutile de faire remarquer que les noms qui figurent dans ce traité, du côté des Russes, sont scandinaves. On peut aussi déduire des circonstances qui accompagnèrent le serment, que dès cette époque la religion des Variègues et celle des anciens Slaves tendait à se réunir; nous avons vu que Péroun était le dieu de la foudre dans la mythologie odinique, tandis que Volosse, inconnu de ces derniers, était chez les Slaves le dieu des troupeaux.

Oleg dut considérer son expédition en Grèce comme un triomphe; avant de s'éloigner, il cloua son bouclier à la porte de Constantinople, et retourna paisiblement à Kief, où le peuple lui décerna le surnom de Magicien. Plus tard il fit avec l'empire un nouveau traité, où l'on remarque un esprit de justice qui étonnerait dans les Russes de Kief, si l'on ne se souvenait que les Normands à

cette époque n'étaient guère moins avancés en civilisation que les autres peuples de l'Europe septentrionale (1).

L'empereur Alexandre reçut avec distinction les ambassadeurs d'Oleg, il les combla de présents et ne les laissa partir qu'après les avoir éblouis par la majesté du culte grec. Tant qu'il vécut, Igor, son pupille, s'effaça presque entièrement, et il est heureux pour ce dernier qu'Oleg n'ait point laissé de postérité ; il monta sur le trône en 912, étant déjà dans la maturité de l'âge. Sa tâche avait été heureusement réparée par son prédécesseur qui, non moins habile que brave, avait su réunir dans un même lien national toutes les tribus slaves, naguère dissémi-

(1) Le traité d'Oleg avec les Grecs appartient à l'année 911, en voici la teneur : 1° Alliance et paix perpétuelle entre les deux empires; 2° les Russes auront la faculté de se rendre en Grèce, soit pour y commercer, soit pour y prendre un service militaire; 3° en cas de litige entre deux individus, l'un russe, l'autre grec, l'affaire se jugera sur les dépositions de témoins oculaires, et à défaut de témoins, par le serment des parties ; 4° le meurtrier sera puni de mort; s'il se cache, les parents du mort recevront une certaine partie des biens du coupable ; 5° quiconque frappera avec l'épée paiera cinq livres d'argent; 6° le voleur pris sur le fait pourra être tué sur le lieu du délit ; 7° tout dégât entraînera une amende triple de la valeur du dommage; 8° les bâtiments jetés à la côte seront rendus aux propriétaires, russes ou grecs ; 9° les prisonniers des deux nations seront remis en liberté ; 10° les esclaves fugitifs seront rendus à leurs maîtres; 11° si un Russe, se trouvant en Grèce, y meurt intestat, ses biens feront retour à la Russie.

nées entre le Biélo-Ozéro et les cataractes du Dnieper, du nord au sud; et de l'orient à l'occident, entre les sources de l'Oka et les monts Karpathes. Ce qui assura la durée des institutions d'Oleg, ce fut la fusion qui s'opéra sous son règne de toutes les tribus soumises avec les Variègues qui, de vainqueurs, étaient devenus des compatriotes : sans doute cette fusion n'était pas encore complète; mais encore quelques générations et l'élément slave allait reprendre l'ascendant.

Ce qui pourrait faire supposer que Riuric descendait d'une famille royale, c'est que l'élévation d'Igor au rang de grand prince ne paraît avoir rencontré aucun obstacle. Peut-être aussi que les chefs, après deux règnes énergiques, n'étaient pas fâchés de voir sur le trône un prince faible, habitué depuis son enfance à n'avoir d'autre volonté que celle de son tuteur; et, en effet, peu de temps après son avénement, une révolte éclata parmi les Drevliens : elle ne fut comprimée qu'après de longs efforts, et la mésintelligence ne tarda pas à se mettre parmi les lieutenants du grand prince. Igor avait excité leur jalousie en donnant à son favori, Svenéld le tribut que les Drevliens avaient été forcés de payer. Cédant sans doute à l'humeur belliqueuse des chefs, il rompit le traité qu'Oleg avait conclu avec l'em-

pire grec. A l'approche des Russes, Byzance trembla ; la flotte grecque était alors occupée dans la Méditerranée, où elle était aux prises avec les Sarrasins. Les Russes, trouvant la capitale sans défense (941), dévastèrent pendant trois mois les alentours, et se montrèrent non moins insatiables de carnage que de butin : ils crucifiaient les captifs, ou s'amusaient à les percer de leurs flèches. Cependant une armée s'avançait au secours de Constantinople ; les Russes se rembarquèrent, et la lutte devint maritime ; le feu grégeois effraya les assaillants, qui le prirent pour une manifestation de la colère divine : les uns périrent dans les flots, les autres se jetèrent sur les côtes de Bithynie, où Bardas et Domestic Jean, généraux grecs, les atteignirent et les dispersèrent. Ce fut à grand'peine que le prince et quelques guerriers de sa suite échappèrent à ce désordre.

Cependant Igor résolut de venger cette défaite : il appelle les Variègues d'outre-mer, soudoie les Petchénègues, et marche de nouveau contre les Grecs. L'empereur Roman se hâta d'envoyer des députés à Igor avec l'offre de lui payer un tribut ; les Variègues acceptèrent cette proposition, et l'année suivante un traité de paix cimenta ces arrangements préliminaires. On remarque déjà en

tête de ce traité quelques noms slaves parmi les noms normands (1).

Les Petchénègues, dont Igor avait réclamé les secours, étaient un peuple sauvage sorti, comme tant d'autres hordes, de l'Asie centrale, et qui, jusqu'à la fin du neuvième siècle, erraient entre l'Oural et le Volga; expulsés de ces contrées par les Ouzes ou Patortzi, ils se rapprochèrent des Russes dans les dernières années du règne d'Igor, et occupèrent l'espace qui s'étend entre le Don et l'Alouta. La cruauté de cette horde fut telle, qu'elle a été remarquée au milieu de la férocité des autres barbares. Igor eut l'imprudence de s'allier avec ces Petchénègues, que plus tard les Grecs devaient engager à prix d'or à ravager la Russie, sans prévoir que ces farouches auxiliaires n'hésiteraient pas à tourner leurs armes et contre les Russes et contre la Grèce elle-même.

D'après le nouveau traité, les Russes qui arrivaient en Grèce étaient soumis à des mesures de précaution; ils ne pouvaient passer l'hiver dans le pays, ce qui avait lieu précédemment; en outre,

(1) Ce traité n'était pas aussi avantageux que celui d'Oleg, dont il représentait cependant les articles principaux. Les Russes jurèrent de ne point rompre l'alliance tant que brillerait le soleil et que le monde subsisterait.

le grand prince était tenu de repousser les Bulgares qui inquiétaient le district de Kherson, et de fournir à l'empereur, sur sa demande, un renfort de troupes auxiliaires. Il paraît aussi que la somme que reçut Igor, après les ratifications, fut peu considérable; en un mot, tout indique que les Russes, commandés par Igor, reçurent la loi au lieu de la faire. Les chefs mécontents se plaignirent de manquer du nécessaire, et le grand prince fut forcé de faire une excursion à main armée sur le territoire des Drevliens. A peine avait-il levé sur eux des impôts excessifs, qu'il revint sur ses pas et les réduisit au désespoir en exigeant des taxes nouvelles; alors les Drevliens sortent de Korostène, et, sous la conduite de leur chef, nommé Mâl, ils massacrent Igor et ses soldats.

Sviatostaf, fils d'Igor, était encore dans l'adolescence, lorsque le grand prince cessa de vivre; mais Olga, sa mère, prit la régence : cette princesse joignait à l'audace d'un guerrier toute la finesse de son sexe. Nestor rapporte que les Drevliens, inquiets sans doute des suites que pourrait avoir le meurtre d'Igor, envoyèrent des ambassadeurs à Kief, avec la mission de demander la main d'Olga pour leur prince Mâl; mais qu'après les avoir traités avec distinction, elle les fit enterrer vifs. La chro-

nique ajoute que, lorsqu'elle eut sacrifié ces étrangers aux mânes de son époux, elle fit annoncer aux Drevliens que son peuple désirait qu'elle ne sortît de sa capitale qu'avec une escorte nombreuse ; que les Drevliens lui ayant envoyé les plus illustres d'entre eux, elle les fit brûler dans un bain. Non contente de cette vengeance, elle se rend à Korostène, où, au milieu de la confiance d'un festin, cinq mille de ses ennemis sont égorgés. La guerre devait suivre ces sanglantes fiançailles ; Sviatoslaf se met à la tête des Russes qui rompent bientôt les rangs ennemis. Les Drevliens vaincus se renfermèrent dans leur ville, où ils opposèrent une résistance opiniâtre ; enfin, les habitants de Korostène offrirent à la veuve d'Igor un tribut de miel et de fourrures. Olga, dit-on, se contenta de trois moineaux et d'un pigeon par maison ; après avoir fait attacher à ces oiseaux de l'amadou enflammé, elle ordonna qu'on leur rendît la liberté, et ils mirent le feu à la ville. Ces détails ont un caractère fabuleux ; mais s'ils manquent de vraisemblance, ils n'en sont pas moins précieux pour l'histoire, parce qu'ils indiquent l'esprit de ces temps reculés.

Olga parcourut la Russie septentrionale, réglant les contributions des provinces, partageant les terres en bailliages et communes, et laissant partout

les traces d'une sage administration ; Pskof, sa ville natale, reçut d'elle de grands priviléges, qui lui permirent de jeter les fondements de sa grandeur future.

Olga partit de Kief pour Constantinople dans l'intention de se faire chrétienne; le patriarche l'instruisit et la baptisa, et elle eut pour parrain Constantin Porphyrogénète (955).

Quant à Sviatoslaf, il voulut rester fidèle au culte de ses pères; son naturel vif et ardent le portait à la guerre; l'Oka, le Don et le Volga virent ses armes victorieuses; après qu'il eut soumis les Viatitches, tributaires des Khasars, les Khasars eux-mêmes durent céder à son courage et à sa fortune. Depuis le Daghestan et les bords du Volga jusqu'à Phanagorie, toutes les conquêtes des Khasars devinrent celles des Russes. Jamais Sviatoslaf ne daigna recourir à la ruse; il aimait la gloire pour elle-même, et son nom brille d'un pur éclat au milieu de ces temps de barbarie.

Sur la demande de Nicéphore Phocas, le grand prince déclara la guerre aux Bulgares, et remporta sur eux une victoire complète; maître de l'ancienne Mœsie, le héros se reposa à Péréïaslavetz. Pendant qu'il triomphait au loin, Kief était menacée par les Petchénègues; il court à ses nouveaux ennemis

et les disperse; ce fut alors qu'il déclara à sa mère qu'il préférait à Kief le séjour de Péréïaslavetz. « Assiste au moins à mes funérailles, » lui répondit-elle; et quatre jours après Olga n'existait plus. La tradition a donné à cette princesse le nom d'artificieuse; l'Église, qui ne vit que sa conversion, l'a honorée comme sainte.

A peine eut-elle fermé les yeux, que Sviatoslaf résolut de transporter sa résidence sur le Danube, dans sa ville de prédilection. Peut-être cette détermination ne fut-elle qu'une imprudence, peut-être aussi voulait-il enfermer dans les possessions russes la Bessarabie, la Valachie et la Moldavie, qui appartenaient aux Petchénègues; ou, enfin, établir le siége de sa puissance dans le voisinage de Constantinople.

L'empire russe datait à peine d'un siècle, et déjà pour la seconde fois la capitale était transportée plus au sud; on eût dit qu'un attrait irrésistible entraînait les habitants du Nord vers la Grèce, soit influence d'un climat plus doux, soit plutôt que les richesses du Bas-Empire excitassent leur cupidité. Nous les verrons par la suite adopter tour à tour pour la résidence des grands princes d'autres villes dont la fortune suivait celle des apanages; ces vicissitudes durèrent jusqu'à ce que Moscou s'élevât

sur les ruines des principautés. Pétersbourg, sorti de la pensée de Pierre le Grand, et qu'il plaça au nord, c'est-à-dire près du berceau de la puissance russe, sera peut-être prochainement éloigné de la capitale définitive de toute la distance qui sépare la Baltique du Bosphore. Cette instabilité apparente a nui sans doute au développement de la civilisation; les capitales heureusement situées ont une grande influence sur la destinée des empires; ce qu'elles reçoivent des provinces en éclat et en prospérité, elles le rendent avec usure par les bienfaits de la centralisation, d'autant plus appréciables que les États sont plus vastes, et surtout parce que c'est là seulement que l'esprit public peut vivre et se développer dans la juste mesure des intérêts généraux.

Mais d'un autre côté, cette espèce de tâtonnement a été favorable à la grandeur de l'empire; il a préparé partout, sans achever nulle part, l'œuvre de l'unité slave, et sans laisser aux parties de ce tout immense le temps de se constituer politiquement en dehors de cette unité. S'il en fût arrivé autrement, la différence des intérêts et des relations eût groupé les Slaves du nord, du sud et du centre en nations distinctes, comme cela a eu lieu pour la Pologne, la Bohème, la Moldavie, etc., et ces États séparés seraient probablement tombés sous

la domination des peuples de l'Occident, ou des hordes asiatiques.

Jean Zimiscès, meurtrier et successeur de Nicéphore Phocas, ne put voir avec indifférence l'établissement des Russes en Bulgarie. Ce prince, qui joignait à un courage brillant une grande habileté, sut faire oublier à force de services le crime qui lui avait valu la pourpre. Rien n'était plus menaçant pour l'empire grec que le voisinage des Russes; Zimiscès somma Sviatoslaf d'évacuer la Bulgarie; mais le grand prince répondit avec hauteur qu'il gardait sa conquête, et qu'il comptait soumettre la Grèce elle-même. Déjà quelques détachements russes s'étaient montrés aux environs d'Andrinople; Zimiscès fit avancer les légions de l'Asie, et marcha contre Sviatoslaf. Selon Nestor, l'avantage resta aux Russes; mais le traité qui suivit la bataille montre que le récit des auteurs byzantins est plus conforme à la vérité. L'empereur, disent-ils, ayant rencontré les ambassadeurs russes, les fit conduire dans son camp pour leur donner une idée exacte de ses forces, puis il les renvoya vers leur prince. Il prend ensuite l'élite de ses troupes, paraît à l'improviste sous les murs de Péréïaslavetz, et tombe sur les Russes qu'il taille en pièces; la ville est prise d'assaut par les Grecs; huit mille

Russes retranchés dans le palais du prince soutiennent un assaut terrible, et meurent dans les flammes plutôt que de se rendre. A cette nouvelle, Sviatoslaf ne donna point le moindre signe de découragement. Il se porta à la rencontre de Zimiscès, qui marchait avec toutes ses forces vers Dorostol, aujourd'hui Silistric. Après une lutte acharnée, le grand prince, contraint de céder, courut s'enfermer dans les murs de cette ville. Animés par l'exemple de leur chef, les Russes firent de fréquentes sorties, et jetèrent plus d'une fois le désordre dans les légions grecques : mais la lutte était trop inégale pour durer longtemps; Sviatoslaf, dont l'armée était affaiblie par cette défense héroïque et par la faim, convoqua ses chefs et leur demanda leur avis. Les uns lui conseillèrent de faire la paix avec les Grecs; les autres, de se rembarquer pour retourner à Kief. « La fuite ne nous sauvera pas, répondit Sviatoslaf; il nous faudra combattre bon gré, mal gré; mais du moins sauvons l'honneur russe : il n'y a pas de honte pour les morts. Je marcherai à votre tête; si je tombe, faites comme vous voudrez. — Là où tombera Sviatoslaf, reprirent les chefs, nous tomberons aussi. » Un dernier combat fut livré; la victoire semblait indécise, lorsque Sviatoslaf, affaibli par une blessure, se vit forcé de se retirer.

Alors seulement il consentit à demander la paix. L'empereur en dicta les conditions : les Russes devaient abandonner la Bulgarie. Avant leur retraite, les deux princes eurent, dit-on, une entrevue sur les bords du Danube. Zimiscès s'y rendit à cheval, entouré de ses dignitaires, et Sviatoslaf, vêtu de blanc et dans une barque qu'il conduisait lui-même (1). Ils s'entretinrent pendant quelque temps, et parurent se séparer en bonne intelligence.

Le guerrier russe reprit par le Danube et la mer Noire le chemin de sa patrie. Précisément à la même époque, l'empereur conclut un traité d'alliance avec les Petchénègues ; il n'est pas invraisemblable que les Grecs, dont la politique s'efforçait d'armer les barbares les uns contre les autres, ne laissèrent pas ignorer à ces derniers la faiblesse de l'armée russe. C'est l'opinion de Nestor ; mais les historiens byzantins attribuent l'attaque des Petchénègues à leur mécontentement de la paix récemment conclue entre Zimiscès et Sviatoslaf. Quoi qu'il en soit, le grand prince apprend que les Petchénègues occupaient les cataractes du Dnieper.

(1) Ce vêtement blanc pourrait faire supposer que le grand prince avait promis de recevoir le baptême. D'un autre côté, les auteurs byzantins ne disent point que Sviatoslaf ait consenti à se faire chrétien.

Le voïevode Sveneld lui conseille alors de tourner cet obstacle ; mais Sviatoslaf ne pouvait se résoudre à reculer devant un péril. Cerné dans Beloberége, il tente un dernier effort et périt avec presque tous les siens. On rapporte que Kouria, chef des ennemis, lui coupa la tête et se fit une coupe de son crâne.

Depuis la fondation de l'empire russe, on n'avait pas encore eu l'occasion d'appliquer aux héritiers du trône le système des Normands, celui des apanages. Sviatoslaf, avant de partir pour la Bulgarie, avait distribué à ses fils les provinces du nord et du centre : Yaropolk régnait à Kief, Oleg sur les Drevliens, et Wladimir à Novgorod. Il devait arriver aux descendants de Riuric ce qui était arrivé à ceux de Charlemagne. La discorde ne tarda pas à se mettre entre les frères. Sveneld, que nous avons déjà vu figurer sous les deux règnes précédents, nourrissait une haine violente contre Oleg, qui avait tué son fils après l'avoir surpris chassant sur ses domaines ; excité par ce voïevode, Yaropolk déclare la guerre au prince des Drevliens ; ce dernier, vaincu par son frère, se réfugie à Obroutch ; il tombe dans un fossé, et les fuyards le foulent aux pieds. En voyant son frère mourant, Yaropolk ne put retenir ses larmes, et s'adressant à Sveneld : « Est-ce donc là, lui dit-il, ce que tu désirais ? »

L'ambition de Yaropolk inspira des craintes à Vladimir; il était né d'une esclave, et il avait tout lieu de supposer que si Oleg, fils légitime, n'avait pas été épargné, on ne respecterait pas son héritage; il passa la mer et se réfugia chez les Variègues; aussitôt Yaropolk s'empare de Novgorod. Cependant Vladimir se préparait à la vengeance : associé aux entreprises périlleuses des Normands, il attache à sa fortune un grand nombre de ces guerriers, et marche contre Novgorod: « Allez avertir mon frère, dit-il au lieutenant de Yaropolk, que je suis venu pour le combattre. »

Polotsk obéissait à un Variègue nommé Rogvald; la belle Rognéda, sa fille, était fiancée au grand prince. Vladimir demande sa main, mais il éprouve un refus humiliant : « Jamais, répondit-elle, je ne m'unirai au fils d'une esclave. » Vladimir prend la ville, immole Rogvald et ses fils, et épouse Rognéda. Mais sa haine n'était pas encore satisfaite; il réunit ses forces et marche contre Kief. Arrivé devant les murs de cette ville riche et populeuse, Vladimir recourut à un subterfuge; il parvint à se ménager des intelligences avec un voïevode nommé Bloud, qui avait toute la confiance de Yaropolk. Bloud parvint à semer des soupçons dans l'esprit de son maître, et lui peignit la fidélité des Kiéviens

comme douteuse ; il finit par lui persuader de se retirer à Radnia, petite ville située sur le Dnieper ; bientôt il lui représente l'impossibilité de résister, et lui conseille de se mettre à la merci de son frère. Le grand prince, toujours aveuglé par sa confiance, s'y résout et va trouver Vladimir qui était déjà maître de Kief ; mais à peine est-il entré dans le palais de Sviatoslaf, que deux Variègues se jettent sur lui et le massacrent : il laissait une épouse enceinte, ce qui ne l'avait pas empêché de rechercher Rognéda. La polygamie, en usage chez les païens de l'Orient, était encore dans les mœurs des Scandinaves et des Russes.

Comme le règne de Vladimir ouvre l'époque chrétienne en Russie, nous ne le développerons qu'après avoir parlé de l'établissement du christianisme dans le Danemark et la Suède. Les limites de notre cadre ne nous permettent pas d'entrer dans tous les détails qui se rattachent aux origines et à l'époque païenne, mais les traits principaux ont été indiqués ; et si nous ne nous abusons, ce qui précède peut donner une idée assez exacte de ce que le christianisme avait à détruire dans le Nord et de tout ce qu'il avait à y fonder.

CHAPITRE IX.

INTRODUCTION DU CHRISTIANISME DANS LE NORD.

Le christianisme, en pénétrant dans le nord de l'Europe, a exercé une influence sensible sur les institutions. En effet, une révolution morale dans la société ne peut s'opérer sans changer en même temps les relations qui étaient le résultat d'un ordre moral différent. Le Scandinave converti ne faisait plus la guerre comme l'avaient faite ses ancêtres ; il ne pouvait apporter dans les délibérations du ting le même esprit que lorsqu'il voyait le sang des victimes humaines arroser ses idoles grossières. Sans doute, l'action des nouvelles croyances fut lente et successive : un peuple ne renonce jamais à son passé sans protestation et sans lutte ; et l'on peut même remarquer généralement que les réformes ont d'autant plus de force et de durée qu'elles ont eu plus de peine à prévaloir : c'est ainsi que, dans le règne physique, l'existence des êtres se prolonge en raison du temps que la nature fixe à leur développement.

L'essence du paganisme gréco-romain était toute sensuelle; une morale pure semblait l'accuser; c'est pourquoi Socrate fut condamné comme impie : Zénon essaya de réhabiliter la dignité humaine en subordonnant les passions à la vertu, la matière à l'âme; mais sa doctrine manquait de base; ses dieux étaient trop petits pour son système; le stoïcien ne s'appuyait que sur lui-même ou sur des divinités semblables à lui. Dans cet état de choses, la société grecque et romaine ne progressa que dans certaines limites; le grand principe civilisateur, l'amour de l'humanité en vue de Dieu, lui manquait.

Quand le christianisme s'est établi dans des sociétés qui s'étaient développées sous l'influence païenne, il a hâté leur ruine; il fallait à la jeune Église des ressorts neufs et puissants. Dans le Nord elle a trouvé des races fortes, dont elle a modifié l'énergie sans la détruire; le sens moral et l'intelligence des rapports sociaux ont progressé parallèlement chez ces peuples, sous l'influence du christianisme.

Mais tandis que l'Allemagne, le Danemark et la Suède, disciplinés par l'Église romaine, se rattachaient à la famille européenne, la Russie, en adoptant le rit grec, se plaçait en dehors du mouvement européen, et formait, pour ainsi dire, la transition entre le monde barbare et le monde civilisé. Cette

circonstance a contribué à son isolement non moins peut-être que sa position géographique.

Les difficultés que rencontrèrent les missionnaires chrétiens pour la propagation de la foi tenaient à plusieurs causes ; sans parler de la répugnance que ressentent tous les hommes à renier les objets de leur vénération et de leur culte, pour adopter une religion étrangère, de puissants motifs portaient les Scandicaves à persister dans le paganisme. Leurs souvenirs religieux se confondaient avec les traditions nationales; leurs rois, leurs guerriers célèbres descendaient d'Odin et des Ases; la conversion des Saxons avait coïncidé avec la perte de la liberté; de sorte qu'à leurs yeux, un prêtre chrétien n'était qu'un agent politique. D'un autre côté, l'ignorance de la langue était un obstacle pour les missionnaires; l'instant le plus critique pour eux, celui de leur arrivée chez les barbares, était précisément le temps où, loin de prétendre à convaincre, ils pouvaient à peine exprimer les idées les plus vulgaires; c'est ce qui fit dire à Alcuin que Charlemagne avait renoncé à convertir les Danois, parce que les prêtres qu'il avait envoyés chez eux les avaient trouvés plus durs que des pierres. Plus tard, quand des rapports plus suivis se furent établis entre les Francs et les Danois méridionaux, un autre ob-

stacle se présenta ; il résultait de l'esprit même du christianisme. Les païens consentaient bien à reconnaître la divinité du Christ, ils ne lui refusaient point une place dans leur olympe; mais ils ne pouvaient se résoudre à proscrire leurs idoles pour l'adorer exclusivement. Il fallait une longue suite d'efforts et non moins de prudence que de zèle pour changer leurs idées sur ce point, et l'on peut se figurer tout ce qu'eurent à souffrir les premiers apôtres du Nord, dans le foyer même du paganisme; quand on voit l'embarras des évêques en Normandie, c'est-à-dire dans une province dont le duc avait reçu le baptême, et dont la population était chrétienne depuis environ quatre siècles. « L'archevêque de Reims (1), Hervée, avait communiqué à celui de Rouen, sur sa demande, des instructions sur la manière de se comporter à l'égard des païens convertis qui retournaient au paganisme. Le prélat de Reims conseilla à son collègue de tolérer ce qu'il était impossible d'empêcher. Quelque temps auparavant, le pape avait écrit au même évêque dans le même sens, lui recommandant l'indulgence pour les Normands convertis qui retombaient dans les maximes païennes, tuaient les Francs, massacraient les prêtres

(1) Depping, chap. 9.

et sacrifiaient aux idoles. Le saint-père (1) lui faisait observer qu'on ne pouvait leur appliquer les peines canoniques, attendu qu'ils n'étaient ni assez éclairés, ni habitués à la contrainte, et qu'il fallait agir prudemment pour ne pas effaroucher ces néophytes. »

En Normandie, province conquise par les armes païennes, et dans les contrées où la présence des missionnaires n'était que tolérée, cette prudence était nécessaire; mais là où les évêques se trouvaient sous la protection du bras séculier, l'Eglise fit plus de conquêtes par le glaive et les négociations que par la persuasion et par l'exemple.

Nous avons vu que le polythéisme des Scandinaves ne manquait pas de grandeur, et qu'il cachait sous un amas de superstitions et d'erreurs les principes d'un culte épuré. Il admettait un Dieu supérieur qui survivait aux dieux de la race d'Odin, et une vie future où les hommes étaient récompensés ou punis selon leurs œuvres; mais soit férocité naturelle, soit qu'une lutte constante contre la rudesse du climat ait endurci de bonne heure ce peuple guerrier, il ne respecta que la force qui surmonte

(1) Quod enim mitius agendum sit cum eis, quam sacri censeant canones vestra satis cognoscit industria, ne forte insueta onera portantes, importabilia illis fore (quod absit!) videantur, et ad prioris vitæ veterem quem exspoliaverant hominem relabantur. *Histor. de Franc.*, tom. 9, p. 209.

l'obstacle et l'audace qui le méprise. De là ces vengeances implacables, cette soif de sang qui les portait à immoler des victimes humaines en l'honneur des dieux, et à s'attaquer les uns les autres, sans motif souvent, et comme pour occuper cette inquiétude sauvage qui s'irritait du repos. De tels hommes devaient être d'autant plus attachés à leurs croyances qu'ils regardaient une mort violente comme la plus noble récompense du guerrier, et que le paradis des chrétiens ne leur promettait rien qui ressemblât aux combats et aux festins du Wallhalla.

Il est vrai que les Normands qui ont fondé des établissements hors de leur patrie, ont adopté assez facilement la religion et les usages des vaincus; mais ces expéditions étaient presque toujours entreprises par une jeunesse ambitieuse et sans patrimoine qui, en s'associant à la fortune d'un wiking, se résignait d'avance à toutes les éventualités d'un exil éternel. Une absence prolongée effaçait dans leur âme le sentiment religieux, tandis que l'influence d'un culte étranger, la pompe des cérémonies, l'éloquence des prêtres et les avantages mêmes de leur conversion les ramenaient vers l'Église. Une fois instruits et convaincus, de païens tièdes ils devenaient zélés chrétiens. Mais sur le sol païen, en présence de leurs idoles, et par le fait même d'une croyance com-

mune, les peuples du Nord tenaient opiniâtrément à leur culte. Souvent ils n'ont cédé sur ce point que par déférence pour leurs princes dont on avait acheté l'adhésion. La résistance des Saxons peut donner une idée de celle des Scandinaves, et les moyens qu'employa Charlemagne pour triompher de leur répugnance, ont été plus d'une fois employés contre les Danois, les Suédois et les Norvégiens. On sait que l'empereur avait dit de ces pauvres Saxons, qu'il voulait les sauver ou les exterminer (1); il fut assez dévot et assez puissant pour faire l'un et l'autre : les misérables restes de cette courageuse nation reçurent le baptême : bientôt les Normands rendirent à la France tous les maux qu'elle avait faits à la Saxe.

Charlemagne, pressé d'en finir avec les idolâtres, avait inutilement épuisé tous les moyens de rigueur. Le christianisme de la Saxe, n'était pour ainsi dire, qu'extérieur. Le sentiment national, froissé par la conquête et la persécution, s'était réfugié dans le paganisme comme dans un asile impénétrable. On

(1) Hinc statuit requies illis ut nulla daretur
Donec gentili cultu rituque relicto,
Christicolæ fierent, aut delerentur in ævum.
. . . . . .
Sicque vel invitos salvari cogeret ipsos.
Recueil de Leibnitz, tom. 1.

recevait le baptême, on obéissait à l'Église; en un mot, le sujet de l'empire était chrétien, mais l'homme moral, l'ancien Saxon, restait païen dans le cœur. La force ne pouvait rien sur la conscience; le clergé se trouvait arrêté par un obstacle qui défiait l'autorité et les supplices. Les mesures les plus iniques furent employées pour détruire cette dernière résistance à sa source : on établit un tribunal secret, centre de toutes les dénonciations. Ce tribunal était composé d'un certain nombre de juges à qui l'empereur avait donné le pouvoir de faire mettre à mort, sans aucune forme légale, et partout où l'on pourrait les atteindre, les Saxons accusés d'apostasie. Ces juges n'étaient distingués par aucun caractère extérieur; la crainte les faisait voir partout. Ils parcouraient les provinces, notaient en secret les coupables, et dressaient des listes générales dans leurs assemblées nocturnes. Les plus jeunes d'entre ces inquisiteurs étaient chargés de l'exécution de la sentence qui restait ignorée de ceux mêmes qu'elle atteignait (1). « On trouvait souvent dans les bois, dit un ancien historien (2), des cadavres suspendus aux arbres : c'étaient des gens de toutes conditions

(1) Voyez Mallet, *Hist. du Danemark*, liv. 1.

(2) Henric. de Hervord. apud Meibom. Tom. 3, *Script. rer. Germ.*, p. 25.

qui n'avaient jamais été accusés, mais qui passaient pour avoir abjuré la foi chrétienne. »

On conçoit tout le parti que la haine ou la cupidité pouvait tirer de ce pouvoir discrétionnaire; et l'on est tenté d'absoudre les représailles arrachées à l'indignation et au désespoir. Nous ajouterons que le clergé de cette époque n'eut pas toujours les mains pures, et que, s'il se trouvait quelques prêtres animés du véritable esprit de l'apostolat, d'autres furent moins touchés de la gloire de l'Église que de leurs propres intérêts. Les terres des idolâtres devenaient en grande partie leur propriété; en un mot, les missions dans le Nord rappellent trop souvent celles des Espagnols dans le Nouveau-Monde; c était une chasse aux païens. Dans la Scandinavie, la transformation religieuse s'opéra plus lentement qu'en Saxe, et le clergé dut suivre une voie différente : il commençait d'ordinaire par s'assurer de la protection des princes, protection qui se bornait souvent à tolérer un culte étranger. L'éloquence des prêtres chrétiens, l'alternative du salut ou de la damnation éternelle, l'exemple d'une vie pieuse et régulière, la beauté de la morale évangélique, et la majesté des cérémonies, tout devait faire impression sur ces hommes rudes et simples qui n'avaient ni docteurs pour défendre leurs dogmes, ni rien qui ressemblât

à un code religieux nettement formulé. La lutte était trop inégale pour que la victoire ne restât pas aux lumières et à une persévérance que le martyre même ne rebutait point.

Les premières tentatives pour la conversion du Danemark sont attribuées à saint Willebrod, en 692; ce missionnaire, après avoir prêché avec succès dans la Frise, avait pénétré jusque dans l'île d'Héligoland, à l'embouchure de l'Elbe (1). Ludger, un siècle plus tard, reprit l'œuvre de son prédécesseur, et il est à croire que sa parole ne fut pas stérile, puisque dès l'année 826, on voit Hériold, roi du Jutland, se faire baptiser à Mayence avec sa famille et un grand nombre de seigneurs danois. Le désir de se faire réintégrer dans ses États par Louis le Débonnaire, fut sans doute pour quelque chose dans cette résolution, mais elle semble annoncer sinon un zèle bien pur pour la foi nouvelle, du moins une sorte d'indifférence pour les dieux païens.

A cette époque vivait Anschaire, qui depuis fut surnommé l'apôtre du Nord. Dès sa jeunesse, il avait été destiné à la vie monastique : chargé d'abord de diriger une école dans l'ancien couvent de Corbey en Picardie, on lui confia plus tard le même

(1) Adam Brem., *Hist. eccles.*, c. 74.

emploi dans le couvent de même nom qui fut établi sur les bords du Weser en Westphalie. Plein de zèle pour la propagation de la foi, il brûlait de se consacrer à la conversion des idolâtres; ce fut lui qui demanda comme une faveur de suivre Hériold en Danemark; son protecteur se vit bientôt forcé de prendre la fuite; le saint homme, resté seul, fonda une école sur les frontières de ces mêmes idolâtres qui avaient chassé leur prince, parce qu'il s'était fait chrétien. Ses premiers élèves furent de jeunes esclaves qu'il avait affranchis lui-même. Il passa trois ans au milieu d'eux; et ce fut à cette époque sans doute qu'il se familiarisa avec les langues du Nord. Anschaire fut appelé devant l'empereur, qui lui demanda s'il voulait aller instruire les païens dans les contrées plus reculées vers l'est; il n'avait alors que vingt-huit ans; il accepta avec transport, et partit accompagné d'un religieux nommé Witmar. Ils firent ce voyage avec des marchands suédois qui avaient sans doute quelque intérêt à voir des relations suivies s'établir entre la France et leur pays. Le commerce se faisait alors les armes la main. Ils eurent à repousser les attaques réitérées des pirates de la Baltique : dans la dernière de ces rencontres, les marchands furent vaincus et se sauvèrent à terre. Anschaire, tantôt traversant d'é-

paisses forêts, tantôt de grands lacs, arriva avec ses compagnons au port de Birca, près du lac Mälaren. Le roi Biœrn le reçut avec bienveillance, car beaucoup de prisonniers chrétiens vivaient dans ces contrées, et avaient communiqué leur doctrine à quelques-uns des habitants ; au nombre de ces derniers était Hergeir, gouverneur du pays et conseiller du roi ; ce fut lui qui fit construire la première église. Anschaire passa plus d'une année en Suède, puis il accepta le siége archiépiscopal de Hambourg, spécialement fondé pour la conversion des peuples septentrionaux. Hambourg, qui n'était d'abord qu'un village, avec un château construit par Charlemagne, au milieu des bois, fut attaqué et détruit par les pirates ; Anschaire se vit obligé de prendre la fuite ; Gaubert, qui l'avait remplacé en Suède, fut chassé du pays, et son neveu Nitard assassiné. Le roi Edmond n'avait pas les mêmes sentiments que son prédécesseur Biœrn, et la Suède n'était pas encore mûre pour le catholicisme. Anschaire poursuivit son œuvre en qualité d'archevêque à Brême, et visita encore une fois la Suède en 853, lorsque personne n'osait se charger de cette périlleuse mission. Birca avait pour roi Olof. Les Suédois, réunis au *ting*, allaient conférer à un de leurs princes, nommé Éric, les honneurs de l'apothéose. Tous les amis d'Ans-

chaire lui conseillaient de prendre la fuite, mais il parvint, grâce aux présents qu'il offrit, à se faire écouter du roi, qui lui promit de faire part au peuple de ses vœux et de ses instances : « car telle est la coutume, dit le biographe, disciple d'Anschaire, et son compagnon de voyage, que toutes les affaires publiques dépendent plus de la volonté unanime du peuple que de la puissance du roi (1). » Il fut décidé, dans l'assemblée, que l'on consulterait les dieux sur la nouvelle doctrine. La réponse fut favorable aux apôtres chrétiens. Un vieillard se levant prononça ces paroles : « Écoutez, peuple et roi; nous savons tous que ce Dieu aide ceux qui ont foi en lui, nous en avons eu la preuve dans les hasards de la mer et au milieu d'autres dangers. Pourquoi rejeter ce qui peut nous être utile, et chercher ailleurs ce qui vient à nous? plusieurs des nôtres, pour connaître cette nouvelle religion, se sont rendus jusqu'à Dorstad. C'est pourquoi je vous conseille d'accueillir les serviteurs de ce Dieu qui est plus puissant que tous les autres, et dont il est toujours bon d'avoir la protection au cas où nos dieux nous deviendraient défavorables. » Le peuple accepta

(1) Sic quippe apud eos moris est, ut quodcumque negotium publicum magis in populi unanima voluntate quam in regia consistat potestate. *Vita Anscharii.* Langebek, tom. 1, Geïer, *passim*, *Hist. de Suède*, chap. 5.

cette proposition, et le roi s'y rendit également, à condition toutefois que ce changement serait approuvé par les Suédois méridionaux. Dès que leur adhésion fut connue, les prêtres chrétiens purent séjourner dans le royaume : ils eurent la permission de répandre l'enseignement religieux et d'élever une église. Aussi longtemps que vécut le saint évêque, il envoya des prêtres en Suède. Il leur défendait d'accepter des legs, et leur recommandait de donner à un travail manuel tout le temps qu'ils ne consacreraient pas à des devoirs de piété. Il faisait lui-même des filets. Rien ne rebutait son courage et sa patience ; il aimait les pauvres, rachetait les prisonniers, et était presque toujours entouré de jeunes gens qu'il avait instruits après les avoir rendus à la liberté. Il ramena de la Suède des captifs qui avaient été enlevés à leur famille, et son biographe parle de la vive émotion d'une mère en revoyant son fils que lui ramenait le bon évêque, et qu'elle croyait perdu pour toujours. Il abolit chez les Nordalbinges et même chez les chrétiens de cette partie de l'Allemagne, le commerce des esclaves. Malgré les efforts et les vertus d'Anschaire, le christianisme n'était encore en Suède que la religion de quelques individus ; les autres, sans la rejeter, continuaient de sacrifier aux idoles. Mais l'Église chrétienne est exclu-

sive de sa nature; les vicaires du prudent évêque regardaient le triomphe de la foi comme douteux, tant que subsisterait le culte païen; les conditions prescrites par Anschaire furent enfreintes, et une forte réaction païenne eut lieu : pendant plus d'un demi-siècle, depuis la mort de l'apôtre du Nord, nul missionnaire n'osa paraître en Suède, à l'exception de Rambert, le même qui a écrit sa vie, et qui fut son successeur à Brême. Ce ne fut que vers la fin du dixième siècle, que la Suède eut un roi chrétien dans la personne d'Olof Skœtkonung, et encore ce prince retomba-t-il dans l'idolâtrie (1). Sous son règne, Sigfrid, missionnaire anglais, que sa piété fit surnommer le second apôtre du Nord, prêcha le christianisme en Suède et en Norvége; mais ce ne fut qu'au douzième siècle et après la lutte à la fois politique et religieuse entre les Suédois du haut pays qui défendaient le paganisme, et les Visigoths déjà convertis, que l'antique dynastie d'Upsala entraîna définitivement le paganisme dans sa ruine.

En Danemark, les progrès de l'Église avaient été plus rapides, grâce à la proximité de ce pays avec l'Allemagne. Eric, prince de Jutland, dont Anschaire avait gagné la confiance, fit bâtir l'église de Ribe

(1) ..... Hericum post susceptam christianitatem denuo relapsum fuisse. Adam. Brem.

ou Rypen; Rambert fut chargé de la desservir. Une autre s'éleva bientôt à Aarhus, à la même époque où, dans le haut Danemark, Gorm exerçait de cruelles persécutions contre les sujets chrétiens. « Enfin, Harald monta sur le trône (1), et les missionnaires purent se livrer sans crainte à l'œuvre de la conversion des Danois. L'archevêque de Hambourg, Hunnon, fit élever un grand nombre d'églises, ordonna des prêtres, organisa des missions, et le peuple ne tarda pas à être instruit des points fondamentaux de la nouvelle doctrine : quelques-uns l'embrassaient avec zèle, d'autres la repoussaient avec indignation; le plus grand nombre de ces idolâtres, frappés de cette lumière qui leur apparaissait, mais retenus dans l'erreur par mille liens, cherchaient à concilier leurs préjugés avec leur conscience, et faisaient un monstrueux assemblage des deux religions. Ils convenaient, et le roi lui-même le reconnaissait, que le Christ était un Dieu, et qu'il méritait d'être honoré comme tel; mais ils ne pouvaient se persuader que les dieux adorés dans le Nord pendant tant de siècles, les dieux auteurs de tant de prodiges, qui avaient rendu leurs pères si vaillants dans les combats et si formidables à leurs

(1) En 935.

voisins, pussent être détrônés par une divinité étrangère dont le nom même leur était resté si longtemps inconnu. Un miracle seul, disent les anciens annalistes, pouvait ouvrir leurs yeux : il fut opéré. Un prêtre de la Frise, que l'empereur Othon avait amené avec lui en Danemark, prêchant un jour devant le roi avec beaucoup de vivacité sur l'unité de Dieu, le roi parut souhaiter qu'il en donnât des preuves plus claires que celles qui sont fondées sur l'argumentation. Poppon, c'était le nom de ce prêtre, offrit de le satisfaire de la manière qu'il le souhaiterait, et l'assemblée ayant demandé qu'on résolût cette importante question selon les règles ordinaires de la procédure gothique, le prêtre reparut le lendemain avec un gant de fer rougi au feu, dans lequel il tint la main sans en souffrir la moindre atteinte. Il se fit ensuite revêtir d'une chemise enduite de cire, à laquelle on mit le feu en présence de tout le peuple. Tandis que le vêtement se consumait, Poppon demeura paisiblement, les mains et les yeux levés au ciel. La chronique rapporte qu'à cette vue le roi et le peuple, saisis d'étonnement et de respect, se firent baptiser sur-le-champ (1).

La vérité historique veut que nous ajoutions que

(1) Mallet, *Hist. du Danemark*, liv., 1.

ce miracle n'est rien moins qu'authentique ; on ne s'accorde ni sur le lieu où il se serait opéré, ni même sur l'identité du thaumaturge : le prince danois qui en aurait été témoin n'est pas mieux connu ; enfin, Adam de Brême, qui n'était pas un esprit fort, ne le rapporte que comme un ouï-dire : sans doute c'est une pieuse fraude que les prêtres répandirent dans le Nord pour frapper l'esprit des incrédules ; ce qui est plus certain, c'est que le prétendu miracle de la chemise et du gant était de nature à faire plus d'impression sur des hommes grossiers, même comme récit, que les plus habiles controverses. Othon Ier, vainqueur du roi Harald, contribua à établir le christianisme en Danemark ; mais, comme l'a remarqué Mallet, la grande réforme religieuse est antérieure de quelques années. « L'empereur ne vint en Danemark que vers l'année 964. Or, dès l'année 948, un prince de Jutland, nommé Frothon, vassal de Harald, et converti à la foi par l'archevêque de Hambourg, réparait les temples de Sleswig et de Rypen, en construisait un nouveau à Aarhus, et obtenait du pape que trois évêques fussent préposés à ces trois églises. Les premiers évêchés furent donc fondés par Frothon et non par l'empereur. On donna l'évêché de Sleswig à un prêtre nommé Harold, celui de Rypen à Livdagus,

et le siége d'Aarhus à Reinbrand. Ils furent de plus chargés en commun du soin de répandre et d'affermir la religion dans les îles danoises, dans la Scanie et en Suède. Ce fut l'archevêque Adeldagus de Hambourg qui les sacra en vertu du pouvoir que lui avait donné le saint-père (1). »

La fondation de ces évêchés, et même la conversion des princes à la foi chrétienne, ne pouvaient exercer une influence générale dans un pays si vaste; souvent le christianisme était imposé aux vaincus comme une conséquence de leur défaite, et la nouvelle religion figurait dans ces luttes comme un article de capitulation. Hors du rayon des diocèses, le peuple restait idolâtre; les traces du culte primitif ne furent effacées qu'au douzième siècle. La religion et la politique travaillaient de concert à la destruction du paganisme, et quoique le motif fût souvent différent, le résultat était le même que s'il y eût eu un accord parfait de vues entre Rome et le pouvoir temporel. Plus d'une fois les princes ont argué politiquement de stipulations qui ne semblaient regarder que les priviléges ecclésiastiques : en 965, Adeldagus, le même archevêque de Hambourg dont il a été fait mention ci-dessus, obtint de l'empereur Othon Ier des lettres par lesquelles

(1) Mallet, *Hist. de Danemark*.

ce prince déclare qu'à la réquisition du prélat, il exempte de tout service, redevance et dépendance, les terres que les églises de Sleswig, de Rypen et d'Aarhus possèdent actuellement ou peuvent posséder ensuite dans la marche ou royaume des Danois, en sorte que lesdites terres relèvent et dépendent uniquement des évêques de ces églises, sans qu'aucun comte ou exacteur de son fisc puisse les inquiéter à ce sujet. Il ordonne de plus que les esclaves et les paysans domiciliés dans les lieux de la domination des églises ne soient soumis qu'aux évêques uniquement, ou aux avoués de ces églises, et les délie de toute obligation envers l'Empire. De ces termes si formels il semblerait résulter que l'empereur avait le droit d'agir en Danemark comme en pays conquis, et cette interprétation, adoptée par Adam de Brême, a été suivie par plusieurs auteurs allemands; cependant l'histoire du Nord, en ce qui regarde les guerres d'Othon et de Harald, ne dit point que le Danemark ait été réellement conquis (1). Le prince danois, à la suite d'une défaite, peut avoir adopté le christianisme, sans avoir pour cela été dépouillé de ses États; Othon peut lui avoir imposé un tribut dont les terres de l'Église ont été exemptes, et l'archevêque, entouré de païens, aura naturellement

(1) Voyez Mallet, *Hist. de Danemark.*

placé toutes les terres de l'Église sous la protection du vainqueur. Cette précaution indique, à notre avis, que sous le règne de Harald, c'est-à-dire dans la seconde moitié du dixième siècle, les mœurs païennes régnaient encore généralement dans le Danemark. C'est à la même époque que l'on érigea un quatrième évêché dont le siége fut transporté plus tard à Odensée; il fut supprimé ainsi que celui d'Aarhus, lors des persécutions que l'Église eût a souffrir sous le règne de Suénon, successeur de Harald. Les deux autres, ceux de Rypen et de Sleswig, plus voisins de l'Allemagne et placés immédiatement sous la protection des empereurs, furent seuls maintenus. Il semble au reste que cette persécution, sur laquelle on n'a que peu de renseignements, n'avait pas le caractère des guerres religieuses qui pendant si longtemps ensanglantèrent l'Europe. La religion ne causait pas la guerre, elle l'accompagnait, et le vainqueur imposait la sienne : quand le parti vaincu redevenait dominant, l'autre cédait à son tour, et le dieu du pays était toujours le dieu du plus fort. C'est de cette manière, et vers le même temps, que la Norvége devint chrétienne. Olof Truggwason avait été converti au christianisme en Angleterre ; de retour en Norvége, il décréta le christianisme comme un acte administratif, et par-

courut le royaume pour s'assurer par lui-même de l'exécution de cette mesure. Accompagné d'une troupe de soldats d'élite, il remplissait les fonctions de missionnaire, proposant à ses sujets, les armes à la main, de croire la religion qu'il venait leur apporter. « Il s'adressa d'abord à ceux de la province de Wiigen, qui ne firent aucune résistance; dans celle de Hordeland, il convoqua une assemblée extraordinaire des habitants, et leur proposa de se faire chrétiens, joignant aux promesses les menaces les plus terribles contre ceux qui hésiteraient. Alors trois des principaux ayant voulu parler pour défendre la cause du paganisme, le premier, disent les historiens, fut attaqué d'un asthme subit qui lui coupa la parole; le second devint muet, et le troisième ne put articuler que des mots inintelligibles. La présence d'un roi puissant, et décidé à sévir, explique naturellement le prodige; quoi qu'il en soit, le silence des assistants fut interprété par Olof comme une adhésion formelle; et il les fit baptiser sur-le-champ. La province de Guletingue fut convertie d'une autre manière : Olof promit à Oldmoder, l'homme le plus puissant de la contrée, de donner sa sœur en mariage à un de ses parents Cette alliance avec le souverain leva tous ses scrupules, et, de païen obstiné qu'il était, il devint

un des plus zélés missionnaires de la suite du roi.

Dans le district de Drontheim (en norvégien Dronthiem), le plus septentrional du royaume, et le plus considérable par le nombre et la valeur de ses habitants, Olof rencontra plus de résistance : le peuple, indigné, se révolta, et ce ne fut qu'après la mort du chef qu'il s'était choisi et la perte de plusieurs batailles, que le roi, auting de Drontheim, eut abattre de ses mains la statue de Thor, divinité tutélaire des Norvégiens (1). »

CHAPITRE X.

L'introduction du christianisme en Russie est un fait moins complexe que le triomphe de l'Église catholique sur le paganisme scandinave. Les Danois, les Suédois et les Norvégiens ne formaient, pour ainsi dire, qu'un seul peuple ayant des chefs indépendants. Dans les trois royaumes régnaient les mêmes mœurs, les mêmes institutions politiques, le même culte et à peu de chose près la même langue. A chaque siècle, les limites entre ces États

(1) Mallet, *Hist. du Danemark*, tom. 5, liv. 1.

respectifs étaient fréquemment déplacées; un grand nombre de rois de districts se mêlaient à ce mouvement, de sorte que les mêmes provinces, surtout celles des frontières, passaient sans cesse du vaincu au vainqueur, d'une nation à une autre nation; on vit même plusieurs fois un chef heureux réunir sous sa domination la presque totalité du territoire scandinave. A la faveur de ces luttes continuelles, l'Église, qui se présentait comme protectrice, pénétrait dans les affaires intérieures du pays, mais ses succès devaient être précaires comme les intérêts qu'elle appuyait. Il n'en fut pas ainsi en Russie. D'abord, l'Église grecque ne procédait pas à l'égard des païens de l'Orient de la même manière que Rome l'avait fait pour les idolâtres de la Saxe et du Nord; les patriarches avaient en vue surtout de désarmer la férocité des barbares, et pourvu qu'ils se convertissent, on leur laissait ou l'on était forcé de leur laisser plus de latitude et de liberté. Il faut remarquer encore que la Russie se trouvait alors réunie tout entière sous le sceptre de Vladimir, de sorte qu'il n'y eut pas de résistance possible, c'est-à-dire point d'ambition rivale qui fût en mesure de s'appuyer sur les croyances du pays pour contrecarrer la résolution du grand prince. Comme le règne de Vladimir domine toute l'époque chrétienne, il demande quelques développements;

nous les emprunterons pour la plupart à un historien récent (1).

A la mort de Yaropolk, Vladimir était resté seul maître de toute la Russie ; il consacra les huit premières années de son règne à des expéditions guerrières : il fit rentrer les Viatitches dans le devoir, soumit les Radimitches, s'empara d'une partie de la Gallicie, extermina les Yatviags, tribu de Latyches qui habitait près des sources du Niémen, et exigea un tribut des peuplades de la même origine qui occupaient la Livonie actuelle. Les Polotchans reconnurent son autorité ; il porta ses armes victorieuses jusqu'au Volga, où il combattit contre les Bulgares de la Kama : enfin il fut continuellement en guerre avec les Petchénègues. Un agrandissement considérable de territoire fut le résultat de ces victoires ; les frontières de la Russie furent portées à l'occident jusqu'à Liublin, Brest, Grodno et Dorpat. Vladimir, au milieu de ses triomphes, se montra reconnaissant aux dieux de ses pères ; il éleva des pagodes, et sacrifia aux idoles des victimes humaines. Cependant une grande révolution religieuse allait s'accomplir : essayons, pour l'expliquer, de montrer dans quel état se trouvait la Russie à cette époque,

(1) Oustrialof, *Hist. de Russie*, chap. 1, parag. 2 et suiv.

c'est-à-dire vers la fin du dixième siècle. Ses bornes géographiques étaient la Vistule jusqu'à l'embouchure de l'Oka, de l'ouest à l'est; et le lac Ladoga jusqu'aux cataractes du Dnieper, du nord au sud. Les habitants, qui portaient tous le nom de Russes, se composaient de trois peuples distincts : les Slavons, les Finois et les Normands. Les premiers occupaient tout l'espace qui s'étend entre la source de la Vistule et les bords de l'Oka, et depuis le lac Ilmen jusqu'aux cataractes du Dnieper; les seconds vivaient à l'orient de ceux-ci, sur le Volga et l'Oka; les Normands, qui gouvernaient les uns et les autres, ne formaient pourtant avec eux qu'un seul et même peuple. Les Slaves étaient incontestablement les plus nombreux; leur langue et leurs mœurs étaient celles de la plus grande partie du pays; les différences qu'on remarquait entre eux et les Variègues, si tranchées jadis, s'étaient graduellement effacées jusqu'à Sviatoslaf, petit-fils de Ruric, le premier prince de cette famille qui ait porté un nom slave. La fusion était plus complète encore sous Vladimir; presque tous les fils de ce prince portèrent des noms slavons, et Dobrynia, le premier de ses dignitaires, était Slave également. Cependant l'influence des Variègues existait encore, parce qu'il en arrivait journellement du Nord, et que leurs rapports avec

ceux des migrations précédentes ne permettaient pas à ces derniers de se dépouiller entièrement de tout ce qui rappelait leur nationalité.

Les frontières se dessinaient; le peuple prenait une physionomie, mais il était encore impossible de prévoir s'il formerait un seul tout, ou s'il se subdiviserait en plusieurs États indépendants. Le système introduit par les Normands, et qui était fondé sur la division territoriale en apanages, tendait à scinder l'empire plutôt qu'à le constituer dans son unité. Chacun des fils du grand prince était prince en vertu de sa naissance, et avait droit à un apanage qui restait le patrimoine de sa postérité. Déjà Riuric s'était conformé à cette loi. Igor n'avait pas été dans le cas de l'appliquer, et c'est par la même raison que Sviatoslaf avait régné seul; mais à la mort de ce prince, et nous insistons sur ce point, la Russie fut de nouveau soumise à un partage, dont la mort d'Oleg et celle de Yaropolk changèrent les dispositions. Le système des apanages trouva de nouveau son application après Vladimir, et il eût fini par fractionner l'empire, au grand détriment de sa puissance, si plus tard Yaroslaf n'eût déterminé avec sagesse les rapports des princes entre eux, et si une idée plus juste du pouvoir suprême n'avait fini par prévaloir. Mais sous Vladimir rien de tout

cela n'existait. La naissance seule, au milieu des passions sans frein et de la férocité des mœurs, n'était qu'une bien faible garantie de l'unité russe. Les dissensions qui éclatèrent entre les fils de Sviatoslaf ont prouvé combien les haines fraternelles sont vivaces et implacables.

Les rapports des princes avec les sujets n'étaient guère de nature à adoucir les mœurs. Ni les uns ni les autres n'avaient l'intelligence de la vie sociale Les princes n'avaient d'autre but que de lever des tributs et des guerriers; ils prenaient le plus qu'ils pouvaient, sans s'inquiéter des suites, et appelaient sous leurs drapeaux l'élite de la population, pour les aider à guerroyer ou à faire du butin. Les peuples qu'ils avaient soumis ne leur obéissaient que jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable de secouer le joug. Si le grand prince faiblissait, s'il essuyait quelque échec, si sa famille cessait d'être d'accord, aussitôt la révolte éclatait soit dans une province, soit dans une autre. A la mort d'Igor, les Drevliens furent sur le point de se séparer de Kief; les Polotchans secouèrent le joug de Sviatoslaf; pendant les querelles de ses fils, les Radimitches et les Viatitches essayèrent de recouvrer leur indépendance. Un esprit de discorde et de violence régnait dans la vie privée; il avait sa source dans le droit

de vengeance : sang pour sang, mort pour mort, telle était la loi des Russes. Les parents du citoyen qui avait été tué, ou auquel on avait fait une insulte, se vengeaient non-seulement sur le coupable, mais sur toute sa famille. De là de longues et sanglantes inimitiés. Ce droit de vengeance est mentionné dans le traité conclu entre Oleg et les Grecs : ceux-ci stipulèrent, entre autres conditions, que la femme du coupable ne serait point punie avec son mari, et que dans le cas où l'individu condamné pour un délit de peu d'importance ne pourrait satisfaire la partie adverse par l'abandon de tout son bien, son serment mettrait fin à toute poursuite ultérieure. Une preuve plus frappante encore que le droit de vengeance était établi parmi les Russes, c'est la mort de Yaropolk. Vladimir regarda comme un devoir impérieux de sacrifier son frère aîné aux mânes d'Oleg ; et si l'ambition eut quelque part à ce meurtre, du moins l'opinion et même sa propre conscience pouvaient l'absoudre.

Ainsi quoique la société commençât à se constituer, la Russie chancelait encore sur ses bases : le système des apanages tendait à la séparation du territoire ; le droit arbitraire de lever des impôts affaiblissait tout lien moral entre le prince et le peuple, tandis que, dans les relations privées, le droit de

vengeance arrêtait le développement de la vie sociale. La Russie, telle qu'elle était à cette époque, pouvait se désorganiser et se dissoudre, de même que longtemps auparavant les peuplades scythiques avaient brillé pour disparaître. Il semble même qu'elle ne pouvait échapper à ce destin. Vladimir l'avait en quelque sorte dévouée à l'anarchie : ce prince était entouré de dix fils, et il n'attendait que leur majorité pour leur assigner à chacun un apanage conformément à la règle de ce temps. Les conséquences étaient faciles à prévoir ; le trône de Kief devait tomber, les liens du gouvernement se rompre, et les princes indépendants s'élever là où avaient régné Oleg, Sviatoslaf et Vladimir. Un seul moyen de salut se présentait : il fallait donner à ses successeurs des idées plus saines sur la nature du pouvoir, apprivoiser, pour ainsi dire, leurs passions guerrières, et adoucir la férocité native par l'influence des institutions. Vladimir ne songeait pas sans doute à tous les avantages que devait tirer la Russie du changement qu'il préparait : du moins, rien dans ses premiers actes n'annonce qu'il eût en vue des améliorations intérieures. Fils d'un guerrier intrépide, il voulait marcher sur ses traces et devenir la terreur de ses voisins ; non moins sensuel que brave, il portait à l'extrême les idées de son siècle, mais il ne s'élevait pas

au-dessus : il arrosa de sang humain ses idoles, et celui de son frère coula sous ses yeux dans l'intérieur même de sa demeure. Mais tandis qu'il semblait conspirer la ruine de la Russie par un partage entre ses nombreux enfants, il allait réunir tous ces peuples par un lien moral auquel devait s'attacher un jour la chaîne politique : il reçut le baptême vers l'an 988, et tous les Russes suivirent son exemple. Les bienfaits du christianisme ont été partout les mêmes, mais les circonstances de son développement ont varié suivant celles où se trouvaient les divers peuples. Chez les uns, la transformation religieuse a été plus prompte et plus facile; chez d'autres, au contraire, elle s'est opérée au milieu des luttes et des bouleversements. Il faut donc, pour se faire une idée exacte de son influence en Russie, se représenter quel était l'état du pays, et mesurer, pour ainsi dire, toute l'étendue des améliorations qu'elle comportait. Nestor (1) donne sur l'introduction du christianisme en Russie les détails suivants qu'il pouvait tenir des petits-fils de ceux qui avaient été témoins oculaires et acteurs dans cet événement mémorable. « En 987, Vladimir, ayant

(1) Nestor naquit vers le milieu du onzième siècle, et mourut en 1116. Sa chronique est le plus ancien monument de l'histoire russe; elle commence à l'an 862, et finit au commencement du douzième siècle.

convoqué les boïars et les anciens, leur dit que des Bulgares s'étaient rendus près de lui pour l'inviter à adopter leur religion; que les Allemands tenaient également la leur pour la meilleure, aussi bien que les Juifs et les Grecs; il ajouta que ces derniers blâmaient tous les autres cultes, et ne reconnaissaient de véritable que leur religion; qu'ils racontaient beaucoup de choses surprenantes touchant la création du monde, le premier homme, la vie future, le bonheur des justes et les peines éternelles des méchants. Les boïars et les anciens répondirent que chacun loue ce qui lui est propre, mais que le prince ayant à sa cour des hommes prudents, il serait convenable de les envoyer hors du pays pour s'assurer par eux-mêmes quelle religion était préférable. Vladimir se rendit à cet avis : il choisit pour cette mission dix hommes de bien et d'expérience. Ils allèrent d'abord chez les Bulgares, sectateurs de Mahomet, puis chez les Allemands qui suivaient la confession romaine, et enfin en Grèce. Les empereurs de Byzance, Basile et Constantin, ayant eu connaissance de la mission des Russes, les reçurent avec distinction, et ordonnèrent au patriarche de célébrer solennellement un service religieux, pour montrer aux étrangers toute la majesté du culte grec. Ceux-ci en furent vivement frappés. Lorsqu'ils revinrent à Kief, le prince con-

voqua les boïars et les anciens. Les envoyés leur rapportèrent qu'en Bulgarie le peuple se prosternait dans des pagodes d'un aspect triste et repoussant; que dans les temples d'Allemagne il y avait beaucoup d'images et peu de grandeur; mais qu'en Grèce, lorsqu'ils furent entrés dans le temple, ils avaient été si transportés, qu'ils ne savaient plus s'ils étaient dans le ciel ou sur la terre, tant les objets qui les entouraient étaient brillants et majestueux; que dans ces temples Dieu lui-même résidait. De même, ajoutèrent-ils, qu'un homme rejette des aliments amers lorsqu'il en a goûté d'agréables; ainsi, après avoir pris connaissance de la religion grecque, nous ne pourrions plus adorer nos anciens dieux. Les boraïs et les anciens dirent à Vladimir : Si la religion des Grecs n'était pas la meilleure, Olga, ton aïeule, la plus sage des femmes, ne l'aurait pas adoptée. Alors Vladimir manifesta le désir d'être baptisé; seulement il ne savait dans quel lieu célébrer cette cérémonie. »

L'année suivante, le grand prince se rendit avec une armée en Tauride et mit le siége devant Kherson (à deux verstes de Sébastopol). Les habitants se défendirent avec vigueur, et Vladimir ordonna d'élever une sorte de rempart près du mur d'enceinte pour pénétrer dans la ville; les assiégés minèrent cette

jetée et enlevèrent la terre. Le zèle d'un Grec vint en aide à Vladimir; un certain Anastase jeta dans le camp des Russes une flèche avec un billet par lequel il les informait qu'il y avait à peu de distance une source dont les eaux alimentaient la ville, et qu'en détruisant les conduits, les Russes seraient bientôt maîtres de Kherson. Le prince, après avoir fait vœu de recevoir le baptême si la ville tombait en son pouvoir, détruisit les conduits, et les Grecs, manquant d'eau, se rendirent. Alors le vainqueur fit signifier aux empereurs Basile et Constantin qu'il exigeait la main de leur sœur, la princesse Anne, ajoutant qu'en cas de refus, la capitale aurait le même sort que Kherson. Ces princes, effrayés, répondirent qu'une chrétienne ne pouvait épouser un païen, mais que s'il se faisait baptiser, Vladimir obtiendrait et leur sœur et l'héritage du royaume céleste. Le guerrier assura aux envoyés grecs qu'il était porté favorablement pour le christianisme, et qu'il consentait à se faire chrétien; il n'attendait plus, ajouta-t-il, que la princesse et les prêtres pour recevoir le baptême. Basile et Constantin ne consentirent qu'à regret à laisser partir leur sœur pour sauver Byzance de cet ennemi formidable; elle se rendit à Kherson avec autant d'effroi que de douleur. Pendant ces négociations, Vladimir avait été attaqué d'une indisposi-

tion qui ne lui permettait plus de rien distinguer. Anne lui conseilla de se faire immédiatement baptiser, lui persuadant qu'il en obtiendrait un prompt soulagement; il y consentit. La cérémonie du baptême venait de s'achever; l'évêque lui imposait les mains, lorsque le grand prince recouvra la vue, et s'écria dans son transport : Enfin j'ai vu le vrai Dieu ! Toute sa suite suivit son exemple, et les fiançailles ne tardèrent pas à être célébrées.

Dans la ferveur de son zèle, Vladimir éleva une église à Kherson, au même endroit où les Grecs avaient détourné la terre de son retranchement; il rendit la ville aux empereurs, et, accompagné de son épouse, d'Anastase et de quelques prêtres du clergé de Kherson, il retourna dans sa patrie. A son arrivée à Kief, il fit détruire les anciens temples; on abattit les uns, et l'on brûla les autres; la statue de Peroun fut attachée à la queue d'un cheval et jetée dans le Dnieper. Le peuple, qui voyait avec peine ses dieux insultés, se sépara d'eux en versant des larmes, mais sans oser faire résistance. Vladimir fit assembler tous les habitants, les riches comme les pauvres, sur le rivage du fleuve, pour qu'ils y reçussent le baptême, déclarant que quiconque ne s'y rendrait pas serait considéré comme rebelle. Le peuple de Kief obéit sans hésiter, persuadé que si

la nouvelle religion n'était pas bonne, le prince et les boïars ne se seraient pas déclarés pour elle. Au jour marqué, une foule innombrable couvrit le rivage; et à l'instant où Vladimir, son épouse et les prêtres grecs se montrèrent, tout le peuple entra dans l'eau, les uns jusqu'à la poitrine, les autres jusqu'au cou; les enfants étaient portés sur les bras. C'est ainsi que le baptême des Russes fut consommé; dans ce jour, ajoute l'annaliste, le ciel et la terre tressaillirent d'allégresse. Le grand prince fit ensuite construire des églises là où s'élevaient des temples païens, non-seulement à Kief, mais dans les villes et les bourgs, et la lumière du christianisme brilla dans toute l'étendue de l'empire.

Le récit de Nestor établit deux circonstances importantes: à savoir que, sur la fin du dixième siècle, Vladimir et tout son peuple reçurent le christianisme des Grecs; que la princesse Anne fut le garant et la condition de cette conversion, et que la nouvelle religion fut établie en Russie paisiblement, sans violence manifeste et, pour ainsi dire, sans lutte contre le paganisme. La première de ces circonstances est confirmée par le témoignage contemporain des auteurs byzantins, allemands et arabes, qui s'accordent avec Nestor, sauf dans nos les détails, du moins pour le fond. Quant à la seconde, on en

trouve la preuve dans le silence des historiens russes, qui ne disent rien de la lutte du paganisme contre le culte du vrai Dieu, et dans l'état de la Russie dès le douzième siècle, sous le règne des neveux de Vladimir, époque à laquelle toutes les provinces reconnaissaient évidemment et exclusivement le christianisme, et où l'on ne trouve pas trace de l'idolâtrie.

Examinons maintenant pourquoi le christianisme s'est propagé avec tant de rapidité dans l'ancien pays des Slaves. Les Slaves païens et les Normands, qui ne formaient avec eux qu'un même peuple, avaient, comme nous l'avons déjà remarqué, un fonds de croyance qui n'attendait que la manifestation de la vérité; leur système mythologique, d'ailleurs, était moins complet et moins raisonné que celui des Grecs. Leurs rapports fréquents avec le Bas-Empire avaient nécessairement dirigé leurs idées sur des points de morale et de théologie qu'un paganisme grossier ne pouvait éclaircir; il était naturel qu'ils se rattachassent à un culte qui leur donnait la solution de ces questions. L'obéissance passive du peuple suffit sans doute pour expliquer la facilité avec laquelle la foi chrétienne fut imposée, mais l'abandon spontané des anciennes erreurs est un fait qui doit tenir à des causes d'un ordre moral; heureusement pour les Russes (ajoute Oustrialof),

ils reçurent l'évangile, non de Rome, mais de Byzance : les missionnaires latins ne convertirent aucun peuple au christianisme, sans armer contre eux les idolâtres, et ils n'atteignirent leur but qu'avec des efforts infinis.

Le moine Adalbert, envoyé par Othon Ier, du temps de la régence de sainte Olga, pour prêcher en Russie la foi chrétienne, fut sur le point de payer cette tentative de sa vie. Peu de temps s'était écoulé entre l'expulsion de ce moine latin et le baptême de Vladimir, et cependant le peuple se trouve déjà dans des dispositions toutes différentes. Les historiens russes prétendent que c'est à l'intolérance et aux mesures violentes des missionnaires catholiques qu'il faut attribuer leur peu de succès dans les pays slaves : ce motif doit sans doute être compté pour quelque chose, mais la haine contre le papisme n'est pas étrangère à cette interprétation ; les circonstances n'étaient pas les mêmes au temps d'Olga que sous le règne de Vladimir. La régente, il est vrai, avait abjuré l'idolâtrie, mais Sviatoslaf, son fils, était resté païen ; le peuple se sentait donc appuyé en restant fidèle à son culte. Vladimir décréta le christianisme à la manière des princes scandinaves : il tenait d'une main la croix et de l'autre le glaive, le peuple ne put que pleurer ses dieux et

obéir. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le clergé grec sut tirer habilement parti de l'état des choses, et que, selon toute probabilité, un évêque catholique qui aurait commencé par imposer la dîme, et par soumettre le peuple au pouvoir spirituel du pape, eût rencontré des obstacles de la même nature que ceux qui entravèrent si longtemps, dans la Saxe et dans la Scandinavie, les progrès de la foi romaine. Les missionnaires grecs agissaient avec plus de prudence, persuadés qu'en matière de conscience, il vaut mieux convaincre que prescrire; ils traduisaient d'abord les saintes Écritures dans la langue du peuple dont ils entreprenaient la conversion : leur tour d'esprit délié et subtil, leur éloquence et en général la pureté de leurs mœurs, leur donnaient un grand avantage sur le clergé latin, et assuraient leur influence sur des peuples à demi barbares. C'est par les soins des pères grecs que la Bible fut traduite dans les langues gothique, syriaque, éthiopienne et arménienne. On leur doit également la Bible slavonne que traduisirent, environ un siècle avant le baptême de Vladimir, Cyrille et Méthodius de Thessalonique. Envoyés par l'empereur Michel en Moravie, à la demande des princes Rostislaf, Sviatopolk et Kocel, Cyrille et Méthodius commencèrent par traduire les livres saints en slavon; en effet, le meilleur moyen

de ce temple témoigna de sa piété reconnaissante.

On ignore si la ferveur du christianisme porta Vladimir à réformer sa vie voluptueuse; les chroniques lui donnent six épouses et huit cents concubines. Sans doute les évêques se montrèrent peu rigoureux sur ce point. La princesse Anne mourut l'an 1011, et Rognéda l'avait précédée dans la tombe. Ce qu'on raconte de cette dernière montre qu'au milieu des emportements de sa vie païenne, Vladimir était capable de mouvements généreux. Chassée du lit de son époux par ses rivales, Rognéda avait pris la résolution de venger à la fois et ses anciennes injures et son humiliation récente. Un jour que le prince était allé la visiter dans sa retraite près de Kief, il s'endormit. Déjà sa femme levait le bras pour le poignarder, lorsqu'il s'éveilla tout à coup. Rognéda, désarmée, lui reprocha en pleurant le meurtre de ses frères et l'abandon où il la laissait, ainsi que son jeune fils Isiaslaf. Vladimir, qui voulait la tuer de sa propre main, lui ordonna de se revêtir de la robe nuptiale, et d'attendre la mort, couchée sur un lit somptueux. Déjà il était entré dans l'appartement, lorsque Isiaslaf, instruit par Rognéda, présente à son père une épée nue en lui disant : « Tu n'es pas seul, ton fils sera témoin de ton action. » Vladimir laisse tomber le fer et

convoque les boïars. D'après leur conseil, il pardonne à son épouse en faveur d'Isiaslaf, et leur assigne en apanage la principauté qui avait appartenu à Rogvald.

Selon l'usage établi, le grand prince avait partagé ses États entre ses fils. Novgorod échut à Yaroslaf; Polotsk, à Isiaslaf; Rostof, à Boris; Mourom, à Gleb; le pays des Drevliens, à Sviatoslaf; la ville de Vladimir, à Vsévolod; Mstislaf eut en partage Tmoutarakan, et Sviatopolk, son neveu, Tourof, qui subsiste encore aujourd'hui dans le gouvernement de Minsk.

Ces principautés ne cessaient point d'appartenir à l'empire; elles indiquaient seulement qu'à la mort d'un prince unique, ses fils, qui le représentaient à droit égal, se partageaient la souveraineté : l'État ne cessait pas d'être un; seulement, il se transformait de monarchie en confédération. Tel était du moins le principe, mais il arrivait presque toujours que l'ambition et la jalousie entre les frères suscitaient des meurtres ou des guerres qui ramenaient violemment toutes ces fractions à l'unité. A plus forte raison le gouverneur désigné, quoique jouissant déjà de son apanage, était-il soumis à la souveraineté paternelle qui restait pleine et entière par le seul fait de l'existence du grand prince comme pro-

priétaire du territoire et comme chef de la famille. Cette subordination n'était qu'une conséquence de la nature de la propriété chez les peuples scandinaves, et le règne de Vladimir en fournit la preuve. Déjà parvenu à la vieillesse, il vit un de ses fils se révolter contre lui. Yaroslaf, prince de Novgorod, venait de refuser de lui payer un tribut de trois mille grivna, et de se déclarer indépendant. Vladimir s'apprêtait à marcher contre le rebelle, qui avait appelé les Variègues à son secours, mais le grand prince, attaqué d'un mal subit, dut confier à Boris le soin de cette guerre, et mourut sans avoir désigné de successeur (1). Cette dernière circonstance indique en outre que, bien que les princes apanagés fussent indépendants, chacun dans son héritage, le père avait cependant le droit de choisir parmi ses fils celui qu'il jugeait le plus digne de le représenter après sa mort : le droit de primogéniture ne conférait ni n'excluait ce choix ; car dans un temps où le salut des peuples dépendait surtout du courage des chefs, la naissance seule eût été pour l'État une faible garantie. Le pouvoir, comme chez les Normands, restait le partage des familles illustres, mais sans règle fixe à cet égard. Aussi, verrons-nous souvent, dans la suite de l'histoire de Russie,

(1) Karamsin.

les frères succéder aux grands princes, à l'exclusion des fils de ces derniers. Jusqu'à Vladimir, Oleg seul avait interrompu le règne du sang de Riuric; encore n'est-il pas certain que le second roi variègue n'était pas allié au premier. Le successeur immédiat de Vladimir fut son neveu Sviatopolk qui s'empara de la couronne de Kief par surprise, et qui, au bout de quelques années, fut forcé de la céder à Yaroslaf.

L'histoire a donné à Vladimir le surnom de *grand;* il l'eût mérité par ses victoires et par l'heureuse influence qu'exerça plus tard le christianisme sur ses États; mais le meurtre de son frère, son amour pour les voluptés et son ambition, font douter si les vertus de sa vieillesse l'emportent sur les crimes de sa vie païenne.

Tout principe civilisateur adopté par un peuple à demi barbare ne peut se développer que lentement; à peine son utilité serait-elle appréciable, si les esprits étaient suffisamment préparés pour qu'il pût s'établir de prime abord et sans lutte : il faut que ce principe s'acclimate, pour ainsi dire, et qu'il s'accommode aux mœurs, avant que de les dominer. L'idolâtre, quelque grossier que soit son culte, est déjà sur la voie de la vraie religion, puisqu'il reconnaît une nature supérieure à la sienne et dont l'empire règle sa destinée; son erreur consiste en ce

qu'il déifie les divers attributs de la divinité, et que, les mesurant à son intelligence, il les revêt de formes sensibles. Quand on lui propose d'autres croyances, son attention se dirige aussitôt sur les rapports qui peuvent exister entre cette doctrine et celle qu'on veut lui faire abandonner : même à son insu, il cherche plutôt à ressaisir ce qui lui échappe, qu'à se pénétrer de vérités nouvelles, et pendant longtemps le néophyte qui se croit convaincu est modifié par l'homme ancien. Ce qui a lieu pour les individus a lieu aussi pour les peuples ; aussi, malgré l'unité du dogme, la même religion ne se manifeste point partout par des signes moraux parfaitement identiques; ces différences tiennent aux institutions, au climat, aux relations de peuple à peuple et même à leur âge. Le catholicisme d'un Français n'est point tout à fait celui d'un Espagnol; le degré de foi et de ferveur fût-il d'ailleurs égal; c'est que les qualités qui constituent leur nationalité ne leur permettent point de concevoir et d'appliquer le même dogme de la même manière. Les idées religieuses, chez le même peuple, subissent aussi l'influence des époques diverses : l'esprit qui a poussé aux croisades était autre que celui qui animait les ligueurs, et la dévotion de Louis XI ne ressemble point à celle de saint Louis.

Nous avons cru nécessaire d'insister sur ce point, parce que l'histoire des peuples, du moins en ce qui touche l'esprit et la moralité des faits, devient à la fois plus instructive et plus facile à comprendre, lorsque, tout en signalant l'influence religieuse, on tient compte des circonstances qui la modifient.

Le clergé grec, en disciplinant le peuple russe dans la foi chrétienne, ne se montra exigeant que sur les points fondamentaux ; on ne le voit point recourir à ces mesures violentes que les papes ont si souvent employées contre les princes de l'Occident : et certes le moyen âge des Russes offrait une ample matière à la censure. Grâce à cette conduite habile, le progrès moral garda son allure propre, et s'il fut plus lent et moins parfait que dans le reste de l'Europe, c'est surtout parce qu'il fut arrêté par la nature même du gouvernement et par l'invasion des Mongols. Parmi les causes qui ont gêné le développement social en Russie, celles que nous venons de signaler sont les principales; il en est d'autres qu'on pourrait appeler secondaires. La population s'y trouvait distribuée d'une manière très-inégale. Quelques villes, telles que Kief, Novorod, Pskof, étaient des centres de mouvement, de richesse et d'industrie ; mais de vastes forêts et des solitudes les séparaient des provinces frontières.

Quand le grand prince allait recueillir l'impôt, ou qu'il se préparait à quelque expédition, l'armée qu'il rassemblait était composée de gens de toute espèce, les uns chrétiens, les autres à demi païens ou même complétement idolâtres; dans ce mélange de mœurs et de croyances, la religion nouvelle, qui était celle du prince, des chefs et des principaux habitants, ne pouvait se conserver pure de toute influence étrangère : il fallait nécessairement ménager cette multitude de combattants. La tolérance, qui est une vertu chez les peuples avancés, parce que leur caractère est fait, n'est qu'un indice de tiédeur dans les sociétés qui commencent; la moralité d'un peuple qui n'a point eu de croyances fortes, manque d'aliment et d'appui. La version de la Bible en langue slave était sans doute le meilleur moyen de parler à l'intelligence du peuple; le service se célébrait et se célèbre encore en slavon : c'était en quelque sorte nationaliser le nouveau dogme; mais en facilitant les études préliminaires, on renfermait l'intelligence dans un seul livre. Les trésors des littératures latine et grecque étaient sans valeur pour le clergé russe; aussi pendant longtemps resta-t-il plongé dans une déplorable ignorance, et les prélats grecs durent conserver à peu de frais un grand ascendant sur lui. Cependant le peuple russe ne le cède à au-

cun autre en aptitude et en finesse; mais chez lui ces qualités ne sont point d'initiative; ce sont, pour ainsi dire, des armes défensives, dont une longue habitude de sujétion lui a révélé l'usage et le prix. S'il n'a pas défendu ses idoles avec la même énergie que les Saxons, les Scandinaves et les Livoniens, c'est que, vaincu successivement par les hordes de l'Asie et les Variègues, il devait attribuer aux dieux étrangers une plus grande puissance qu'aux siens, et que, façonné au joug, d'abord par ses ennemis, et plus tard par ses princes, il dut se réfugier dans la résignation et le fatalisme. On voit que le christianisme grec a dû se modifier d'une manière toute spéciale, en devenant la religion de la grande majorité de l'immense famille slave. Quant au dogme et aux cérémonies extérieures, c'est la croyance grecque; quant à la pratique morale des préceptes, c'est proprement la religion russe; et l'on en donnerait une idée assez exacte, en disant que cette religion, du moins dans les masses, n'est que la crainte du tsar tempérée par l'espoir en Dieu.

CHAPITRE XI.

Vers la fin du dixième siècle, le christianisme a pris une position forte au milieu des peuples du Nord. Il avait encore bien des combats à livrer, mais déjà l'on peut prévoir son triomphe définitif. Il se fait un peu de jour dans ces ténèbres, et désormais l'histoire des Scandinaves devient plus suivie et moins incohérente. Le Danemark, après de longues luttes intérieures, tend à l'unité monarchique; mais avant de se renfermer dans ses limites, que menacent l'Allemagne, la Norvége et la Suède, il donne une dynastie à l'Angleterre. Les causes de cette conquête remontent au règne de Harald *à la dent bleue*.

Ce prince, fils de Gormon le Vieux, venait de monter sur le trône; informé que Richard, héritier du duché de Normandie et petit-fils de Rollon, était entre les mains de Louis d'Outremer, il soutint par les armes les intérêts du jeune duc, battit et fit prisonnier le roi de France, qui dut jurer sur les saintes reliques de respecter les droits de Richard. Sans mettre aucun prix à ce service, Harald retourna en

Danemark. Il se présenta bientôt une nouvelle occasion de montrer sa générosité. Éric, fils de Harald Harfager, et surnommé Blodyxe (à la hache sanglante), parce qu'il avait tué deux de ses frères, avait été dépossédé de ses États par Hakan, également fils de Harald, mais qui, se trouvant en Angleterre lors de la mort de son père, n'avait eu aucune part dans son héritage. Éric se réfugia auprès du roi Adelstan, qui lui donna en fief le Northumberland. Harald soutint les prétentions d'Arfin, gendre d'Éric et comte des Orcades, qui refusait de payer le tribut à l'usurpateur; il fit venir à sa cour les fils d'Éric, et força Hakan à leur céder le gouvernement de plusieurs provinces. Au bout de quelques années, le roi de Danemark, à force d'intervenir dans les affaires de la Norvége, se trouva maître de la plus grande partie de ce pays; cet accroissement de puissance facilita les conquêtes des Danois en Angleterre. Cependant la fortune se déclara contre Harald. Il prit parti pour un vassal qui s'était révolté contre Othon le Grand, et, s'étant réuni aux Vendes, il ravagea la Saxe, fit mettre à mort les envoyés de l'empereur, et détruisit une colonie de Saxons qui s'était établie dans le Sleswig. Othon, de retour d'Italie, battit le prince danois, qui embrassa le christianisme ainsi que son fils Suénon. Ce

jeune prince, impatient de régner, s'assure de l'appui des pirates de Julin, et force son père à sortir du royaume. Harald se réfugia près de Richard de Normandie, qui lui donna le comté de Coutances, et l'aida à son tour à rentrer dans ses États. Suénon, vaincu, eut recours à la trahison. Le vieux roi, surpris dans un lieu écarté, fut tué d'un coup de flèche.

Harald transporta la résidence royale de Leyre à Roschild, où il fit élever la première église : Leyre, qui longtemps encore resta le centre de l'idolâtrie, déchut rapidement depuis cette époque.

Suénon, malgré son baptême, persécuta les chrétiens; peut-être voulut-il couvrir d'un voile religieux l'ambition qui l'avait armé contre son père; sourd aux pressantes sollicitations d'Adam de Brême, il encouragea la réaction païenne. Il paraît que cette conduite lui concilia les sympathies de la nation; car lorsqu'il fut fait prisonnier par les pirates de Julin, les dames danoises sacrifièrent leurs ornements pour le délivrer. En reconnaissance, il établit une loi qui assignait aux filles une part d'héritage égale à la moitié de celle de leurs frères.

Suénon, non content de lutter dans la Saxe contre l'empereur Othon III, faisait continuellement des expéditions maritimes. L'Angleterre s'offrait à lui comme une proie facile. Éthelred, qui régnait alors,

joignait la cruauté à la faiblesse. Il était incapable de résister à Suénon et au roi de Norvége Olof, dont les forces réunies vinrent fondre tout à coup sur ses États. Les Danois firent inutilement le siége de Londres, mais ils ravagèrent le pays, et ne s'éloignèrent qu'après avoir exigé d'Éthelred une grosse somme d'argent, dont une partie devait être payée à des termes convenus. Il paraît que ces engagements ne furent point fidèlement remplis, et la guerre recommença. La flotte normande occupait l'île de Wigh, qui lui servait de retraite et de magasin. Éthelred, fugitif au milieu de son royaume, négocia au lieu de combattre, et cette fois les vainqueurs exigèrent trente mille livres anglaises. Pour trouver une somme si considérable, il fallut recourir à une imposition extraordinaire qui reçut le nom de danegeld (taxe des Danois). Suénon, à l'époque de cette seconde capitulation, faisait la guerre dans le Nord. Olof Trygwason, ce roi de Norvége qui avait imposé le christianisme à ses sujets, avait demandé la main de Sigrid, veuve du roi de Suède Éric le Victorieux. Dans une entrevue qu'il eut avec la princesse, il exigea qu'elle se convertît. Sigrid rejeta cette condition avec hauteur, et le roi, dans son emportement, la frappa de son gant au visage; on dit même qu'il ajouta à cet outrage en la faisant

plonger dans la mer. La reine jura de se venger. Suénon venait de répudier sa femme; il épouse Sigrid; Olof, irrité de cette alliance, enlève Thyra, sœur de Suénon, et, cédant à ses instances, il arme une flotte pour la faire rentrer dans son patrimoine que le roi de Danemark avait saisi. Le ressentiment de deux femmes donnait à cette guerre un caractère passionné. Suénon entraîne dans sa cause le roi de Suède, et un Iarl norvégien nommé Éric. Olof, attaqué à l'improviste sur les côtes de la Poméranie, fait une résistance opiniâtre qu'il couronne par une mort héroïque. Voyant sa défaite certaine, et ne voulant point tomber vivant au pouvoir de ses ennemis, il se précipite dans la mer. Les vainqueurs se partagèrent la Norvége. Suénon se réserva la province de Wiiken; le reste fut donné à Éric et à un certain Suénon, beau-frère du roi de Suède. Ce partage de la Norvége, qui eut lieu l'an 1000, est appelé dans le Nord le règne des Iarls; il dura environ seize années, et fut fatal à l'Angleterre par l'accroissement de puissance qu'en reçut le Danemark.

Après avoir mis fin à cette guerre, Suénon se reposait dans sa gloire, lorsqu'il apprend qu'Éthelred venait de faire massacrer tous les Danois; que sa propre sœur, mariée en Angleterre, avait eu la tête

tranchée, après avoir été témoin du massacre de ses enfants. Le prince danois ne respire plus que vengeance; il équipe une flotte, débarque en Cornouailles, brûle Exeter et fait égorger les habitants. Une armée anglaise marche contre lui; il la disperse et retourne passer l'hiver en Danemark.

Les années suivantes furent marquées par de nouveaux succès. En 1009, les Danois s'emparent de l'Estanglie, et bientôt toutes les provinces de l'ouest tombent en leur pouvoir. Jamais, dans leurs expéditions contre la France, les Normands ne s'étaient montrés plus cruels. La ville de Cantorbury est réduite en cendres; l'archevêque est assommé; les moines sont décimés, mais dans l'acception inverse du mot: on les range par dizaines, et sur dix un seul est épargné. Cependant la capitale n'était pas soumise; Suénon résolut de s'en emparer. Éthelred, au lieu de faire un appel au patriotisme des Anglais, et de s'enfermer dans Londres, déserta lâchement sa cause et la leur, et s'enfuit en Normandie auprès du duc Richard dont il avait épousé la sœur. Les Anglais, se voyant abandonnés de l'homme qui avait le plus grand intérêt à les défendre, désespérèrent de leur salut, et Londres ouvrit ses portes au vainqueur, qui fut proclamé roi d'Angleterre (1014). Dans les suites chronologi-

ques, ce prince n'ouvre pas ordinairement la dynastie danoise en Angleterre, soit qu'il ait négligé la cérémonie du couronnement, qui ne pouvait rien ajouter à sa puissance, soit que sa mort, qui arriva la même année, ne lui ait pas laissé le temps de se conformer à l'usage.

Les historiens du Nord sont en contradiction avec les chroniques anglaises, en ce qui regarde la piété de Suénon; ils prétendent, sur la foi de Saxon le Grammairien, que ce prince montra un grand zèle pour le christianisme dans les dernières années de sa vie. Les Anglais, au contraire, le présentent comme animé d'une fureur toute païenne. Il est possible que le ressentiment et l'orgueil national les aient portés à exagérer; mais il faut convenir que si Suénon a montré des vertus chrétiennes, il les a réservées exclusivement pour ses sujets danois, et que toute sa conduite en Angleterre n'annonce rien moins qu'une sincère conversion.

Nous venons d'atteindre le onzième siècle. Arrêtons-nous un instant, et jetons un coup d'œil rapide sur l'espace que nous avons parcouru. Le Nord, au milieu de l'obscurité des origines, nous a laissé pénétrer le secret de ses mystères religieux; nous avons vu le Scandinave devant ses idoles, dans les assemblées publiques, obéissant à des princes de

race divine, mais ne les reconnaissant qu'à leur courage, et se réservant le droit de les déposer après les avoir élus. Dans la confusion de l'époque païenne, nous n'avons pu suivre ni l'ordre des temps, ni l'enchaînement des faits; mais les monuments de l'Islande et les premières indications des annalistes chrétiens nous ont révélé les mœurs et le caractère de cette race énergique devant laquelle l'Europe a tremblé si longtemps.

Le Nord, dans sa période d'expansion, c'est-à-dire du neuvième au onzième siècle, a exercé une influence remarquable sur l'Europe chrétienne : la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, l'Italie, les côtes méridionales de la Baltique, la Russie ont été ou ravagées ou conquises par les Scandinaves : peu à peu les croyances et les institutions de ces contrées ont réagi sur les barbares; leur état politique s'est modifié; leur instinct belliqueux s'est dépouillé graduellement de la férocité païenne; les migrations deviennent plus rares à mesure que les droits et les obligations sont mieux définis; dès lors l'activité, qui manque d'issue, se replie sur elle-même, et les guerres d'ambition remplacent le brigandage d'instinct. A cette époque, les nationalités scandinaves prennent un caractère propre, et cette distinction entre des peuples de même race, ayant

des institutions semblables et la même langue, reste un obstacle invincible à la réunion réelle des trois couronnes, même lorsque la politique semble l'avoir consommée.

L'état de l'Europe, au commencement du onzième siècle, permettait au Danemark, à la Suède et à la Norvége de se réorganiser sous l'empire des idées qui s'étaient introduites avec le christianisme. L'Église, toute-puissante comme pouvoir spirituel, était profondément agitée dans son gouvernement politique; les papes, aussi bien que les autres princes, étaient exposés à toutes les vicissitudes de la fortune; mais le papisme dominait toutes les relations, parce qu'en lui seul résidaient l'intelligence et la force morale.

L'Allemagne, agrandie par le génie des princes de la maison de Saxe, contenait les peuples de l'est par ses armes, et poursuivait l'œuvre de la conquête de l'Italie, qui couvrait le projet de rétablir l'empire de Charlemagne.

Le christianisme, introduit de bonne heure dans la Moravie, s'était fait jour chez les Bohèmes et les Polonais.

L'empire d'Orient, menacé par les Sarrasins et par les Russes, n'exerçait plus qu'une influence précaire sur quelques provinces italiennes.

La France, fortement travaillée par l'extension du système féodal, venait de placer la couronne des Carlovingiens sur la tête d'un vassal puissant, Hugues Capet, comte de France, au préjudice de Charles de Lorraine, fils de Louis d'Outremer, et oncle de Louis V, ce dernier prince de la seconde dynastie qui n'eut pas même le temps de mériter le surnom qui flétrit sa mémoire. Robert, fils de Hugues, légitimait, à force de prudence, l'usurpation paternelle.

La Russie avait conclu son pacte religieux avec la Grèce.

Partout les États tendent à s'affermir, tandis que l'énergie du Nord est domptée par le christianisme. Les restes du monde païen se sont réfugiés à l'extrémité de la Baltique; là, ils se maintiennent encore pendant deux siècles, jusqu'à l'époque où les croisés, forcés d'abandonner l'Orient, viennent lui apporter dans ces retraites l'alternative de la conversion chrétienne ou d'une guerre d'extermination.

Le Nord doit à l'Europe occidentale la lumière du christianisme et les éléments de sa civilisation; toutefois il a eu sa part d'influence sur les destinées de l'humanité. Les premiers rapports des Normands avec les autres peuples n'ont laissé, il est vrai, que des traces funestes; mais lorsque leur fusion avec les vaincus s'est opérée, leur vigueur et

leur activité, tempérées par les institutions et les croyances, ont réagi d'une manière favorable sur la vie sociale. Dieu, qui a distribué avec économie, et selon la nature des climats, les richesses de la création, a aussi donné aux races diverses des qualités qui leur sont propres. Il semble que sa providence ait voulu rapprocher tous les membres de la grande famille humaine, non-seulement par l'échange des diverses productions du sol, mais par celui des qualités morales de tant de peuples divers, afin que la plus grande somme de bonheur possible résultât de l'union intelligente de toutes les forces et de toutes les intelligences, dans l'intérêt de chacun et de tous.

FIN DU PREMIER VOLUME.

RÉVOLUTIONS

DES

PEUPLES DU NORD.

Imprimerie de Schneider et Langer
4, rue d'Erfurth.

RÉVOLUTIONS

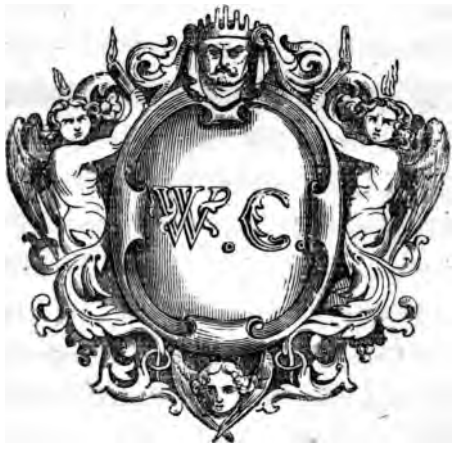
DES

PEUPLES DU NORD

PAR J. M. CHOPIN,

auteur d'une Histoire de Russie
et ancien secrétaire du prince Kourakin, ambassadeur de Russie
près la cour de France.

DEUXIÈME VOLUME.



PARIS,
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
RUE JACOB, 48.

1841.

LIVRE PREMIER.

SUITE.

CHAPITRE XII.

Le christianisme continuait patiemment sa lutte contre le paganisme odinique. Désormais les intérêts de l'Église se mêlaient à l'ambition qui armait les uns contre les autres les chefs belliqueux de la terre scandinave : cependant c'était surtout en temps de paix, ou plutôt durant les courts intervalles qui séparaient les expéditions, que les clercs et leur milice préparaient le triomphe de la foi. A peine retentissait le bruit des armes, à peine la nef armée en guerre se balançait sur la mer des Vagues (1), que se réveillait au cœur des combattants

(1) En suédois, *vague* se traduit par *vóg* ou *bolia;* en slavon par *val;* de là le mot *Baltique*, *mer agitée* ou *orageuse*.

toute la poésie des vieux souvenirs. C'est ainsi qu'Olof Tryggwason, vaincu près de l'île de Svolder par Suénon de Danemark et par le roi de Suède Érik Segersäll (1), redevient Scandinave à l'heure de la défaite, et, à l'exemple de tant de héros, ses ancêtres, dédaigne de supporter une vie sans gloire.

Erik Segersäll avait reçu le baptême en Danemark; mais de retour en Suède, il abjura ce culte étranger, pour mourir dans la foi de ses pères. Son fils, Olof Skötkonung (2), fut le premier roi chrétien de la Suède (3); l'exemple d'Erik ne put le détourner de la voie que lui avait tracée le baptême. Il manda d'Angleterre Sigfrid, qui continua l'œuvre d'Anschaire. Sigfrid mérita le nom de *second apôtre du Nord*, et mourut, dans une vieillesse avancée, à Verend, dans le Smâland (4).

Olof, vainqueur de Suénon, lui avait rendu ses États sous la condition que ce dernier prince protégerait le christianisme (5); il paraît même qu'il suivit le monarque danois dans son expédi-

(1) Le victorieux.

(2) *Roi au berceau* : on lui donna ce nom, soit parce qu'il était encore enfant lorsqu'il ceignit la couronne, soit plutôt parce qu'il fut désigné comme successeur dès sa naissance.

(3) Geyer, chap. 3.

(4) Voyez le 1er volume, page 131.

(5) ..... Feceruntque pactum ad invicem firmissimum ut christianitatem in regno suo plantatam retinerent, et in cæteras nationes effunderent. (Adam Brem, lib. 2, cap. 29.)

tion d'Angleterre (1). S'il faut en croire les chroniques anglaises, les persécutions qu'eut alors à souffrir le clergé breton de la part des Scandinaves ne le cèdent en rien aux cruautés de l'époque idolâtre.

Olof Skötkonung fut continuellement en guerre avec la Norvége ; il força à la fuite Olof Haraldson, qu'il avait enfermé sur le lac Mälar ; ce dernier prince, du sang de Harald aux beaux cheveux, après une vie aventureuse, retourna en Norvége, où il mit un terme à la domination des Danois et des Suédois (2).

Les victoires d'Olof Skötkonung, sa conversion au christianisme, ne lui donnaient cependant sur ses sujets que les mêmes droits dont avaient joui les rois d'Upsala, ses prédécesseurs. Les propriétaires libres du pays pouvaient contrôler les actes publics, et l'on en trouve la preuve dans le passage suivant, extrait des sagas islandaises : « Le roi ayant négligé de défendre ses frontières contre les Norvégiens, le peuple en témoigna son mécontentement à la grande

(1) Anno 1014, Svanus tyrannus, post innumerabilia et crudelia mala quæ vel in Anglia, vel in aliis terris gesserat, miserabili morte vitam finivit. Simeon Dunelmensis dans Twisden, *Hist. Angl. script.* Adductis secum Lachinian rege Suecorum et Olae rege Noricorum, Thamisiam intravit. (*Leges* Edwardi. *Chron.* Wilkins.) Note de Geyer.

(2) Geyer, chap. 5.

assemblée d'Upsala. L'envoyé de Norvége s'y rendit accompagné du Iarl des Visigoths Ragwald, pour traiter de la paix, et en même temps pour proposer de ratifier leur alliance par le mariage de son maître avec une princesse de Suède.

« Dans les temps idolâtres, et suivant une ancienne coutume, le sacrifice pour *le roi, la paix et la victoire*, se célébrait à Upsala (1) : c'était en même temps une foire où se traitaient les affaires de commerce. Mais après que les rois, devenus chrétiens, eurent cessé de résider dans l'ancienne capitale, on continua cependant d'y tenir le ting et la grande foire annuelle (2). Chaque province avait son assemblée, où la justice était rendue (3), d'après une loi particulière qui s'appliquait à certains cas définis. Un sénéchal était chargé de l'exécution de chaque loi : on choisissait pour remplir cette fonction le paysan (4) le plus considéré ; c'était lui qui parlait au nom de tous, lorsque le roi, le Iarl, ou l'évêque convoquait le peuple. Comme le sénéchal était élu par les paysans, les grands du royaume auraient craint de paraître au ting sans sa

(1) Au mois de février, *gögemonad*.
(2) Dans la semaine de la chandeleur, *kyndelsmessan*.
(3) *Lagting*.
(4) Ce paysan était un propriétaire libre.

permission. Le premier des sénéchaux de Suède était celui du Tiundaland : il s'appelait Thorgny, nom qui se transmettait de père en fils avec cette magistrature populaire. Le Iarl se rendit d'abord avec les envoyés norvégiens auprès de Thorgny, qui avait une grande réputation de sagesse, et qui avait élevé Ragwald Iarl. Ils arrivèrent à son hameau, où ils trouvèrent des habitations vastes et élégantes. Dans la salle d'assemblée, la place d'honneur était occupée par un vieillard; jamais ils n'avaient vu un homme d'une taille aussi imposante : sa barbe lui descendait jusqu'à la ceinture : c'était Thorgny. Le Iarl s'avança vers lui et le salua. Après avoir exposé le motif qui l'amenait, il lui exprima la crainte de ne point réussir auprès du roi Olof Skötkonung, qui n'aimait pas à entendre parler d'Olof le Norvégien. « Votre conduite est bien imprudente, lui dit Thorgny; comment, avant d'entreprendre ce voyage, n'avez-vous point songé, vous qui portez le titre de Tignar, que vous étiez trop faible pour parler en présence de notre roi Olof? Il me semble plus honorable d'être compté au nombre des paysans, et d'avoir le droit de parler en face des rois. » Puis il accompagna les envoyés à l'assemblée générale (1).

(1) *Allsharlarting*. Snor. Sturl. Sagas des rois, cit. par Geyer.

A l'ouverture du ting, le roi Olof prit place sur son siége, environné de sa cour. En face, et en dehors de l'enceinte du ting, étaient assis le Iarl Ragwald, et Thorgny, entourés, l'un des grands de sa suite, l'autre de ses domestiques. Derrière eux, et à leurs côtés, s'étaient rangés les paysans, couvrant les collines. Quand les affaires portées devant le ting eurent été discutées et décidées, l'envoyé de Norvége se leva, et expliqua à haute voix l'objet de sa mission; mais le roi, s'élançant de son siége, l'interrompit par des paroles de colère. Le Iarl Ragwald exposa, au nom des Visigoths, les mêmes vœux de réconciliation, et ne fut pas mieux accueilli. Le silence profond qui régnait ne tarda pas à être interrompu, quand Thorgny se leva, et avec lui tous les paysans. On entendit un bruit d'armes auquel se mêlait le murmure du peuple. L'ordre s'étant un peu rétabli, le sénéchal prit la parole. « Ce n'est pas ainsi, dit-il, qu'agissaient autrefois les rois de Suède. Thorgny, mon aïeul, se rappelait fort bien Erik Emundsson, roi d'Upsala; il disait de lui que lorsque ce prince, dans sa jeunesse, entreprenait des expéditions de guerre, et qu'il soumettait la Finlande, le Kyrialand, l'Esthonie, la Courlande et les autres pays à l'Est, où des fortifications en terre et des remparts attestent

ses travaux, il n'était pas cependant si présomptueux qu'il n'écoutât ce qu'on avait à lui dire. Mon père, Thorgny, vécut assez longtemps avec le roi Biörn pour bien le connaître. Ce prince se montrait affable envers tous, et le royaume était florissant. Moi-même je me souviens d'Erik le Victorieux ; j'ai assisté à la plupart de ses combats et de ses expéditions. Il agrandit ses États et les défendit vaillamment : cependant il était accessible à tout le monde. Mais le roi qui règne aujourd'hui ne veut écouter que les avis qui le flattent. J'ajouterai qu'il n'a point su veiller sur ses possessions tributaires; il a néanmoins une prétention toute nouvelle, celle de dominer sur la Norvége. Ses sujets doivent donc toujours vivre dans la crainte. Hé bien! nous, paysans, nous voulons que vous, roi Olof, fassiez la paix avec le roi des Norvégiens, et lui donniez en mariage votre fille Ingegerd. Si vous voulez recouvrer vers l'est les provinces qu'ont possédées vos ancêtres, nous sommes prêts à vous suivre ; mais si vous ne tenez aucun compte de nos paroles, vous périrez de nos mains, car nous ne sommes pas hommes à endurer vos outrages. Tels se montrèrent nos pères, lorsqu'ils noyèrent cinq rois orgueilleux comme vous. Nous attendons votre décision. » A ces paroles du sénéchal, il s'éleva de nouveau un grand

tumulte; mais le roi déclara qu'il acceptait les propositions qu'on lui faisait, jaloux, disait-il, d'imiter l'exemple des rois de Suède qui avaient toujours pris conseil des paysans (1).

Cette peinture naïve de la vie publique des Scandinaves au onzième siècle explique suffisamment les obligations des rois à l'égard du peuple : la liberté en Suède se maintint au milieu de toutes les vicissitudes, parce qu'elle reposait sur la propriété; aujourd'hui encore, l'ordre des paysans siége dans les diètes avec les trois autres, et c'est le seul pays de l'Europe où ceux qui portent la plus lourde part des charges ne soient point exclus des délibérations.

Cependant Olof éluda sa promesse; les paysans parlaient déjà de le déposer, lorsque les Visigoths firent échouer cette résolution en l'appuyant. Les amis du roi représentèrent que les Suédois du haut pays, dont l'influence avait toujours été prépondérante, ne devaient point céder aux suggestions d'une race rivale : ils se hâtèrent de présenter au peuple le jeune fils d'Olof qui avait été baptisé sous le nom de Jacques; ils lui donnèrent celui d'Anund, et le choisirent pour roi. Ils devaient défendre les

(1) Geyer, chap. 3.

droits des paysans, si son père osait les enfreindre. Grâce à cette transaction, Olof Skötkonung conserva le pouvoir. La princesse Ingegerd (1) était fiancée à Iaroslaf, grand-duc de Russie; mais Astrid, la cadette, voulut épouser le roi de Norvége, de sorte que la paix fut conclue. Deux ans après (1024), Olof expira, laissant le Danemark à son beau-père, et ses conquêtes en Norvége à son gendre Olof Haraldsson.

Anund s'unit d'abord à Olof de Norvége dans la lutte que soutint ce prince contre les prétentions de Canut qui était déjà maître du Danemark et de l'Angleterre. Malgré cet appui, le roi de Norvége dut céder à la fortune de Canut; dépouillé de ses États, il se réfugia en Russie, et ne rentra dans son royaume que pour succomber à la bataille de Sticklarstad. Son fils Magnus le Bon remonta plus tard sur le trône, et réunit le Danemark à la Norvége, après la mort de Canut et de ses fils.

Anund Jacques eut la réputation d'un prince juste quoique sévère; selon Adam de Brême, nul roi de Suède ne fut plus chéri du peuple. Il mourut vers la moitié du onzième siècle, et laissa le trône à son frère Emund le Vieux (2). Ce prince,

(1) Les chroniques russes l'appellent Anne.
(2) *Gammal.*

quoique plus âgé qu'Anund, n'avait point succédé à Olof, parce que sa naissance était illégitime. Né d'une mère étrangère (1), il ne cachait point son éloignement pour le christianisme. Anund, son fils, périt dans une expédition contre les Quœnes (2); à l'intérieur, Emund ne fut pas plus heureux : il perdit la Scanie et le Halland, conquêtes d'Erik le Victorieux, et le Bleking, qui, pour la première fois, passa sous une domination étrangère. Avec Emund s'éteignit l'ancienne dynastie des rois d'Upsala.

L'avénement de la race visigothe au trône de la haute Suède fut favorable au christianisme. Avant Stenkil, qui ouvre la série des rois visigoths, Upsala était resté le centre du paganisme. Les anciennes croyances commençaient à s'affaiblir; mais comme elles étaient intimement liées à tout un passé glorieux, elles se soutenaient encore sur les institutions politiques, et elles représentaient en quelque sorte le principe de la rivalité entre les deux races. « Quand Olof Skötkonung eut renoncé au titre de roi d'Upsala (3), parce que la présidence

(1) Elle était fille d'un chef vende qui avait été fait prisonnier.

(2) Selon Adam de Brême, toute l'armée suédoise périt parce que les Quœnes avaient empoisonné les sources. Il est plus probable qu'elle fut victime d'une contagion.

(3) Il prit celui de *Svea Konung*, roi de Suède.

des sacrifices y était attachée, il perdit son autorité sur les Suédois du Haut-Pays, qui pour la plupart étaient restés idolâtres; celui de *roi de Suède* ne paraît pas avoir été agréable aux Visigoths, chez lesquels les chrétiens étaient en majorité. La longue guerre que fit ce prince à saint Olof lui aliéna sans doute ses sujets chrétiens : nous avons vu les Visigoths proposer au ting d'abandonner l'ancienne famille royale. Olof Skötkonung n'avait pu se maintenir sur le trône que par une transaction qui ne satisfaisait aucun des deux partis. Il avait reçu le baptême en Vestrogothie, et lorsque les païens lui prescrivirent de choisir la province où il voulait fonder son culte, à condition toutefois qu'il respecterait l'ancienne religion, il se décida pour celle où dominaient ses coreligionnaires. Stenkil, successeur d'Emund le Vieux, n'obtint la couronne que sous cette réserve; et lorsque les prêtres chrétiens lui conseillèrent de détruire les idoles, il répondit que ce serait mettre en péril leur vie et son trône, qu'on le chasserait pour avoir livré l'entrée du royaume à des malfaiteurs, et que l'idolâtrie ne tarderait pas à redevenir prépondérante (1).

L'avénement de Stenkil renfermait le germe d'une

(1) Geyer, chap. 5.

révolution dans les mœurs : la tolérance l'avait préparée ; l'influence croissante du clergé devait bientôt achever le triomphe du christianisme.

Une circonstance heureuse pour Stenkil, c'est que les liens du sang le rattachaient à la dynastie odinique. Son père, Iarl de Vestrogothie, était cousin d'Olof Stötkonung, Stenkil lui-même était gendre d'Anund Jacques, et beau-fils d'Emund le Vieux. Le zèle religieux de Skentil, qu'Adam de Brême proclame le plus pieux des rois chrétiens, paraît l'avoir rendu suspect aux Suédois du Haut-Pays, car dans la guerre qu'il fit aux Norvégiens, il n'est mention que des Goths. Il mourut en 1066, la même année où le roi de Norvége Harald-Hardrâde (1) fut tué en Angleterre, quelque temps avant la bataille de Hastings.

Dans la période que nous venons de parcourir, les destinées de la Norvége sont presque constamment liées à celles de la Suède et du Danemark ; il suffira donc d'indiquer rapidement les traits principaux de l'histoire de ces deux derniers pays.

Nous avons laissé Suénon maître de l'Angleterre (2); il jouit peu de temps de sa conquête ; l'année suivante termina sa carrière, et, selon toute

(1) Le Sévère.
(2) 1014.

apparence, il périt assassiné. Quoi qu'il en soit, sa mort fut le signal d'une insurrection; les Anglais, impatients du joug danois, rappelèrent secrètement Ethelred, qui bientôt marcha sur Londres à la tête d'une armée nombreuse. De leur côté, les Danois avaient proclamé Canut. Ce prince craignait de se voir exclus de ses droits au trône du Danemark : il commença par revendiquer ceux qu'il avait à la couronne paternelle ; il partit donc pour ses États héréditaires. Son frère Harald, qui était resté en Angleterre, conçut, dit-on, le projet de se rendre indépendant.

L'absence de Canut, la mésintelligence qui venait d'éclater entre les deux fils de Suénon, le vœu national, tout semblait favoriser Ethelred ; mais son avarice et son arrogance changèrent en autant d'écueils ces éléments de succès. Une grande obscurité règne sur cette époque de l'histoire du Danemark; les historiens scandinaves se trouvent en contradiction manifeste avec les chroniques anglaises, du moins en ce qui concerne les détails, mais les faits principaux sont hors de doute, et c'est de ceux-ci seulement que nous avons à nous occuper. Canut, après avoir réglé les affaires du Danemark et assuré ses possessions de Norvége, associa à sa cause le Iarl Erik dans le double but de tirer partie de ses talents

militaires, et de l'opposer à Olof. Il équipa une grande flotte et se rendit en Angleterre. Suivant les uns, Harald, son frère et son compétiteur, était mort; selon d'autres, ce prince se désista de ses prétentions. Edmond, fils d'Ethelred, partageait le commandement de l'armée anglaise avec Stréon, son beau-frère. Ce dernier, vendu aux Danois, passa à l'ennemi avec un corps de troupes et une partie de la flotte. Ethelred, découragé, refusa de se mettre à la tête des chrétiens qui lui étaient restés fidèles, et, malgré les instances d'Edmond, il se retira dans les provinces du Nord, d'où il ravagait les terres des Danois; enfin sa mort vint ranimer l'espoir du parti anglais. Edmond fut proclamé roi à Londres. C'est contre cette ville que Canut dirigea ses efforts. Après une lutte longue et indécise, Edmond fit proposer au roi danois de vider leur querelle par un combat singulier. Canut, moins vigoureux que son adversaire, déclina cette offre: « Je crois, répondit-il, avoir donné assez de preuves de courage dans les combats pour que mon refus ne puisse être attribué à la lâcheté; mais pour épargner le sang, je consens à tout accommodement dont les clauses auront été réglées par les chefs des deux armées. » Ce prince avait trop de sagesse pour confier de si grands intérêts aux chances d'un cartel. D'ailleurs

le péril n'était pas le même pour les deux peuples. Si Canut était vainqueur, les Anglais ne couraient que le risque de reconnaître son autorité ; s'il était vaincu, les Danois étaient forcés d'abandonner leur conquête. La proposition de Canut fut acceptée et la paix scella le partage du royaume. Tout le pays situé au midi de la Tamise, Londres et une partie de l'ancien royaume de Wessex, furent assignés à Edmond. Canut eut la Mercie, le Northumberland et l'Estanglie. La possession de Londres rendait Edmond maître de la Tamise; sa puissance commençait à porter ombrage aux Danois, lorsque Stréon, qu'humiliaient les vertus de son beau-frère, le fit lâchement assassiner. Canut profita du crime, mais il avait trop de magnanimité pour n'en pas mépriser l'instrument : « Je t'élèverai, dit-il à Stréon, au-dessus de tous les grands du royaume. » La suite prouva quel sens il attachait à ces paroles. Edmond laissait deux fils en bas âge; le roi mit en œuvre toutes les ressources de sa politique pour réunir à ses États l'héritage des deux jeunes princes; il sut employer avec tant d'art les promesses et les menaces, que le parti anglais lui déféra l'autorité. Dès qu'il vit son pouvoir solidement établi, il éloigna les fils d'Edmond; quant à Stréon, il le fit décapiter, et pour remplir la promesse qu'il lui avait

faite, il ordonna que la tête du traître fût exposée sur le lieu le plus élevé de la tour de Londres. Tandis que ces actes de rigueur imprimaient la crainte, il se conciliait la faveur du peuple par sa justice et son impartialité. Dans les punitions comme dans les récompenses, il ne faisait nulle distinction entre les Danois et les Anglais : « Ils forment un même peuple, disait-il, puisqu'ils reconnaissent un même roi. » Il remit en vigueur le code anglo-saxon; et si les bienfaits de son règne n'eussent été la conséquence d'une conquête récente, nul prince n'aurait eu plus de droits à la reconnaissance de son peuple. Pour désarmer le parti national qui ne pouvait oublier les fils d'Edmond, il épousa Emme, veuve d'Ethelred, qui avait trouvé un asile à la cour de Richard II, duc de Normandie, et donna en mariage à ce prince sa sœur Astrid (1). Il fut stipulé que les enfants qui naîtraient d'Emme et de Canut hériteraient de la couronne d'Angleterre.

Cependant la situation du Danemark réclamait la sollicitude du roi; on parlait tout haut de dé-

(1) Lorsque Richard eut répudié Astrid, elle épousa le comte Ulfon. Par ces deux mariages, elle devint la tige commune des rois de Danemark et des rois d'Angleterre de la maison de Normandie. Astrid était mère de Robert et aïeule de Guillaume le Conquérant.

poser un prince qui sacrifiait l'intérêt des vainqueurs à celui des vaincus. Ce qui excitait surtout le mécontentement, c'est que les charges et même les évêchés des États danois étaient livrés à des chefs anglais, dont le roi achetait ainsi le dévouement. Canut fut donc obligé de se montrer à ses sujets danois; la guerre qu'il fit en Norvége, et qui finit par la soumission de ce royaume, la révolte de son fils qui s'était déclaré indépendant en Danemark, à l'instigation du comte Ulfon, le forcèrent plusieurs fois à s'éloigner de l'Angleterre. Le génie de Canut avait triomphé de tous les obstacles; il avait fait couronner roi de Danemark son fils Horde-Canut, mais après avoir tiré vengeance d'Ulfon qu'il fit massacrer dans une église. Olof le Saint avait succombé à la bataille de Sticklarstad, et une troisième couronne, celle de Norvége, brillait au front de Canut. Désormais allié de la Suède, il ne voyait plus rien qui pût inquiéter son ambition. L'âge avait tempéré ses passions fougueuses; dans les premières années de son règne, il s'était souvent montré cruel et dissimulé; plus tard, il triompha de ces vices qui étaient ceux de son siècle, et ne laissa paraître que des vertus. La religion contribua sans doute à opérer ce changement. Il est douteux

néanmoins si c'est par un motif de piété ou par politique qu'il fit le voyage de Rome. Les empereurs de la maison de Saxe avaient rendu l'Église si puissante, que les papes commençaient à empiéter sur les pouvoirs temporels, et les princes, quelle que fût d'ailleurs leur puissance, cherchaient à se ménager la faveur des pontifes. Canut fut bien accueilli de Jean XVIII; il fit de riches présents aux églises, et obtint quelques priviléges pour les Anglais qui allaient visiter les tombeaux des apôtres. Il assista avec Raoul de Bourgogne au couronnement de Conrad, et cette cérémonie imposante parut faire sur son esprit une profonde impression. De retour en Angleterre, il partagea son temps entre les soins du gouvernement et les exercices d'une piété fervente, et mourut dans ces sentiments à Shaftesbury, après un règne de vingt et un ans en Danemark, de dix-neuf en Angleterre et de sept en Norvége (1035). La puissance de Canut lui fit donner par ses contemporains le surnom de Riche; l'histoire l'a caractérisé par celui de Grand. En épousant Gunilde, fille de Conrad, il avait reçu de cet empereur le Holstein, et ses états s'étendaient à l'est jusque sur la Poméranie. Il fut, dit-on, le premier roi scandinave qui fit battre des monnaies dans

le Nord; on lui doit le code connu sous le nom de *Droit de la cour* (1). Comme ce règlement retrace d'une manière assez fidèle les mœurs de cette époque, nous en reproduirons quelques dispositions. « Les rangs à la cour seront réglés sur l'ancienneté des services; les plaintes contre les personnes doivent être portées directement au roi, qui nomme deux officiers de la cour pour citer l'accusé. L'accusé est cité jusqu'à trois fois, chez lui, à la table du roi, et spécialement à la place qu'il y occupe habituellement. S'il ne comparaît pas à la troisième citation, il est chassé du pays et ses biens sont confisqués au profit du roi; s'il comparaît, le roi écoute les témoins qui prêtent serment. Lorsque l'accusé est convaincu de haute trahison, il perd la vie. Si personne ne témoigne contre lui, ou si le témoignage n'est point appuyé du serment, il est soumis au jugement de Dieu, c'est-à-dire qu'on lui fait porter un fer ardent. Quiconque a violé la loi en frappant quelqu'un est chassé de la cour et déclaré infâme; tous les pays de la domination royale lui sont interdits. Tout officier de la cour qui rencontrera le condamné et qui, étant mieux armé que lui, ne l'attaquera pas, sera déclaré infâme lui-même. Les

(1) Il fut rédigé par Uppon le Sage et par son fils Eskill.

insultes sans voies de fait entraîneront pour l'agresseur la perte de son rang, et il siégera à une place inférieure.

« Après le prononcé du jugement, le roi se lève, et demande aux membres de son conseil s'ils n'ont rien à opposer à la décision (1). »

Ce monument est empreint de l'esprit des confédérations primitives ; le pouvoir royal commence à devenir prépondérant, mais il s'appuie encore sur les anciennes franchises ; le vote des chefs sanctionne ou infirme les décisions. Canut ne croyait pas que la loi dût cesser d'être obligatoire pour celui qui, plus que tout autre, était chargé de la faire respecter. Un jour, soit dans l'ivresse, soit dans un emportement de colère, il lui arriva de tuer un de ses domestiques. La loi prescrivait pour un cas de cette nature une composition de quarante marcs d'argent ; il se taxa lui-même à une amende de neuf fois cette somme, comme pour montrer à ses courtisans que le délit prenait un caractère d'autant plus grave, que la position du coupable était plus élevée.

Canut le Grand n'était plus ; l'œuvre de son génie ne lui survécut pas longtemps. Sa main puissante avait violemment réuni en un seul faisceau des in-

(1) Resen. *Saxo Gram.* Mallet, *Hist. du Dan.*

térêts opposés et des nationalités distinctes; à sa mort, la force des choses devait opérer une réaction. La Norvége était impatiente du joug; l'Angleterre n'avait pas eu le temps de se façonner à la domination étrangère; et le Danemark, avec ses seules ressources, avait à lutter contre celles de ces états rivaux, organisés par le prince qui venait de fermer les yeux. Cependant la séparation ne s'opéra pas immédiatement : deux règnes faibles, ceux de Harald et de Horde-Canut, servirent de transition.

Harald se plaça sur le trône d'Angleterre, tandis que Horde-Canut désigné roi de Danemark, s'apprêtait à revendiquer par les armes la plus belle partie du royaume paternel. Quant à Suénon, qui gouvernait la Norvége, il s'était rendu odieux au peuple qui rappela Magnus de Russie (1036), et le roi fugitif alla mourir en Danemark.

La mort de Harald prévint la lutte entre les deux frères. Horde-Canut fit la paix avec Magnus et alla prendre possession de ses États d'outre-mer. Sa fin fut digne de sa vie, il mourut des suites d'une débauche. La dynastie danoise était éteinte; les Anglais rappelèrent Edouard, fils d'Ethelred, qui mourut en 1066 et auquel succéda Harald II, fils du comte Godwin, et qui fut tué à la bataille de

Il avait été stipulé entre Horde-Canut et Magnus que si l'un des deux rois mourait sans postérité, ses États passeraient au survivant. Douze seigneurs danois et norvégiens avaient garanti cet accord par serment. Le roi de Norvége, que la fortune avait tiré de l'exil pour lui donner une couronne, monta donc paisiblement sur le trône de Danemark. La piété de Magnus, qui chez ce prince n'excluait point le courage, la mémoire vénérée de saint Olof, son père, lui gagnèrent l'affection de son peuple. Il châtia les pirates de Julin qui s'étaient révoltés depuis la mort de Canut le Grand, brûla leur ville et déposa le glaive pour se livrer aux soins que réclamaient les affaires de l'intérieur. Le royaume était florissant sous l'administration paternelle de Magnus, lorsqu'un neveu de Canut le Grand, Suénon (1), vint troubler cette tranquillité. Ce jeune prince était doué des qualités brillantes qui semblent légitimer l'ambition. Il alliait le courage à la prudence, et les revers ne le rendaient que plus opiniâtre dans ses projets; en un mot, c'était un de ces esprits entiers qui succombent s'ils ne triomphent. Depuis le meurtre d'Ulfon, craignant le ressentiment du roi son oncle, il vivait retiré en Suède; mais à la mort de

(1) Il était fils d'Astrid, sœur de Canut, et du comte Ulfon.

ses cousins, il sortit de sa retraite, et vint se jeter dans les bras de Magnus, dont il connaissait la générosité. « Je ne viens point, dit-il à ce prince, réclamer une partie de l'héritage de Canut, mais un emploi dans ma patrie que je me sens digne de servir utilement. » Le roi, touché de cette confiance, le combla de faveurs, et le nomma bientôt vice-roi de Danemark. Plusieurs seigneurs, et entre autres un vieillard qui avait élevé le roi, lui représentèrent inutilement le danger d'une telle mesure ; en présence des grands, Magnus passa son épée au baudrier de Suénon, et le déclara Iarl de Danemark, en lui conférant la même autorité dont avait joui Ulfon avant sa révolte. Suénon jura, sur les reliques de saint Olof, de rester fidèle à son souverain, et de remplir avec zèle les hautes fonctions qui lui étaient confiées.

Les Danois, sous l'impression d'une gloire encore récente, crurent voir revivre en Suénon les qualités de Canut le Grand ; bientôt ils parlèrent ouvertement de lui donner la couronne. A peine la révolte eut-elle éclaté, que Magnus parut sur les côtes du Danemark avec une flotte considérable. Suénon n'avait pas eu le temps de se préparer à la défense ; il s'enfuit précipitamment en Suède. L'insurrection était étouffée, et Magnus était occupé à réprimer

les Vendes qui ravageaient le Jutland méridional, le Holstein, et venaient de pénétrer jusqu'au Sleswig, lorsque Suénon, à la tête d'une armée suédoise, se jeta dans la Scanie ; soutenu par le parti danois, il s'empara également des îles de Séland et de Fionie. Cependant Magnus ne désespéra point de sa cause ; aidé du duc de Saxe, il défit entièrement les Vendes à Lurskow. Après cette victoire, il se tourna contre Suénon qu'il réduisit une seconde fois à prendre la fuite. Le fils d'Ulfon ne fut pas plus heureux dans un combat naval qui se donna sur les côtes de l'île de Séland, mais son génie, fertile en ressources, semblait emprunter de ses revers mêmes une force nouvelle. L'arrivée en Suède de Harald, frère de saint Olof, vint ranimer ses espérances. Ce prince, blessé à la bataille de Sticklarstad, était parvenu à se dérober aux poursuites du vainqueur, et après avoir couru mille dangers, il avait trouvé un asile auprès du grand prince Iaroslaf de Russie. Là, il associa à sa fortune quelques aventuriers variagues, se signala dans plusieurs rencontres, et entra au service de l'impératrice Zoé, qui partageait le trône d'Orient avec Romain Argyre. En qualité de chef des *Varangi* (1) il fit la guerre en Afrique et en Suisse, et visita depuis la Terre sainte.

(1) C'est ainsi que les Grecs appelaient les Variagues ou Scandinaves

De retour à Constantinople, il y apprit que son neveu Magnus venait d'être élu roi de Danemark et de Norvége. Cette nouvelle le décida à partir, malgré les instances de l'impératrice qui entretenait avec lui une liaison secrète. Cette femme passionnée, qui plus tard fit passer de sa couche sur le trône le Paphlagonien Michel, ordonna d'arrêter Harald qu'elle n'espérait plus retenir, et l'accusa d'avoir détourné à son profit une partie du butin qu'il avait fait dans une de ses expéditions. Il échappa à ce danger par les soins d'une femme du palais, qui s'associa à sa fortune. Il se réfugia chez Iaroslaf, qui lui donna en mariage Elisabeth, sa fille aînée (1), et le fit escorter jusqu'en Suède, où se trouvait alors Suénon. Ces deux princes, également ambitieux et braves, furent bientôt d'accord; l'un revendiquait la Norvége, l'autre le Danemark; jamais Magnus ne s'était trouvé dans un péril aussi grand. Harald ne mettait pas seulement dans la balance le poids de son épée, il apportait avec lui des trésors (2) qui lui permettaient

qu'ils prenaient à leur solde, et qu'ils opposèrent souvent avec succès aux Barbares mahométans.

(1) Dobrognéva et Anne, sœurs d'Elisabeth, furent unies, la première à Casimir le Pacifique, roi de Pologne; la seconde à Henri Ier, roi de France. Anastasie, la troisième, épousa André Ier, roi de Hongrie.

(2) Massam auri de Græcia adduxerat cujus pondus vix juvenes duodecim lecti, cervice levarent. *Annal. Sax.* sp. Eccard. *Corpus histor.*, t. 1. coll. 496.

de prendre à sa solde tous les aventuriers de la Baltique. Déjà Suénon et Harald avaient pénétré dans le Danemark, brûlant les hameaux, et massacrant tous ceux qui résistaient, lorsque Magnus consentit à entrer en négociations. Il fit offrir à Harald la moitié du royaume de Norvége, sous la condition que les richesses de ce dernier seraient également partagées entre eux. L'offre fut acceptée, et les deux princes vécurent en bonne intelligence. Suénon, abandonné de son allié, continua la guerre contre Magnus, qui, sur la fin de sa vie, le désigna cependant pour succéder à la couronne de Danemark ; soit générosité, soit pour l'opposer à Harald, dans le cas où celui-ci violerait les condi- du partage. Les historiens qui attribuent cette conduite de Magnus à la justice et à la modération, se fondent sur l'abandon qu'il fit de ses droits à la couronne d'Angleterre.

Edouard le Confesseur était un prince peu guerrier, et les grands du Danemark et de la Norvége sollicitaient Magnus de rentrer dans la partie la plus riche de l'héritage de Canut le Grand. D'ailleurs, en vertu du traité conclu entre le roi et Horde-Canut, les États de ce dernier devaient passer à Magnus. Edouard fit répondre au roi de Danemark et de Norvége, dont les envoyés le sommaient de re-

noncer à la couronne, qu'il avait lui-même des droits incontestables au trône de ses ancêtres; il exposa tout ce que ses sujets avaient eu à souffrir sous la domination danoise, et ajouta qu'il s'étonnait que Magnus ne se contentât point de deux couronnes, lui qui, pendant longtemps, n'avait pu raisonnablement se flatter d'en obtenir une seule. « Dites à Edouard, répondit Magnus aux députés anglais, que je ne songerai plus à lui disputer le royaume de ses pères, et qu'il peut en jouir paisiblement à l'avenir. C'est assez, en effet, d'avoir deux royaumes à gouverner, si Dieu m'accorde assez de sagesse pour y réussir. Je ne puis oublier que j'ai été longtemps moi-même errant et le jouet de la fortune. » Cette réponse d'un prince non moins brave que puissant prouve que le christianisme commençait à porter ses fruits dans le Nord. Les modifications que Magnus apporta dans les lois dont la rigueur cessait d'être en harmonie avec les mœurs, sa modération éclairée, sa générosité et sa grandeur d'âme lui valurent les surnoms de *Bon* et de père du peuple. Les règnes suivants révélèrent à ses sujets tout ce qu'ils avaient perdu à sa mort.

A peine Magnus eut-il fermé les yeux, que Harald fut reconnu roi de Norvége; Suénon, après un échec récent, venait de se réfugier en

Suède et commençait à désespérer de sa cause, lorsqu'il reçut la nouvelle de ce changement subit. Il rentra aussitôt en Danemark où le vœu du peuple, d'accord avec la volonté de Magnus, confirma son élection. Harald essaya en vain de lui susciter des obstacles. L'armée norvégienne se mutina et retourna dans ses foyers; mais au printemps de l'année suivante, les hostilités commencèrent; la lutte se prolongea avec des succès divers pendant treize années. Enfin, en 1062, Harald proposa à son rival de terminer cette longue guerre par un combat général. Il se donna dans le golfe de Categad, sur les côtes de l'île Halland. Harald n'avait que deux cents vaisseaux; Suénon en comptait trois cents. On se battit de part et d'autre avec le même acharnement que dans les temps de l'idolâtrie. On rapporte (1) que les Norvégiens, voyant la mer couverte de vaisseaux ennemis, tinrent conseil, et que le plus grand nombre fut d'avis qu'il fallait se retirer devant des forces trop supérieures. Harald fit prévaloir l'avis contraire. « Il partagea sa flotte en trois corps, et se plaça au centre; il montait un vaisseau à trente-cinq bancs de rameurs, et surmonté de têtes de serpents dorées.

(1) Snor. Sturl.

Un chef, nommé Hakan Iversen, commandait la seconde division; la troisième était composée de vaisseaux de la province de Drontheim, montés par des marins d'élite. Du côté des Danois, Suénon prit position en face du roi de Norvége. Quelques-uns de ses vaisseaux étaient attachés les uns aux autres avec des chaînes. Au signal donné par mille clairons, les flottes s'ébranlèrent, et bientôt la mêlée devint générale. Suénon criait de son bord à ses Danois : *Faites quelques efforts pour envelopper l'ennemi, et la victoire est à vous!* La nuit ne mit point fin au carnage; enfin le Norvégien Hakan fit plier l'aile danoise qui lui était opposée. Les Scaniens furent les premiers à prendre la fuite à la faveur de l'obscurité, et le matin éclaira la défaite des Danois. Suénon abandonna son vaisseau, et disparut tandis que Harald le faisait chercher parmi les morts. Cependant, au milieu de la confusion qui suit la victoire, un homme d'une haute taille, et ramant seul sur un esquif, s'avance le visage couvert, et demande à parler au comte Hakan; le Norvégien lui donne un sauf-conduit, et l'inconnu passe ainsi à travers la flotte victorieuse. C'était Suénon. Il était dans la destinée de cet homme extraordinaire de toujours survivre à son vainqueur. Quelque temps après (1064), les deux rivaux se trouvèrent encore en

présence, lorsqu'ils convinrent, d'un commun accord, que chacun d'eux garderait la part d'héritage qui leur était échue à la mort de Magnus. Bientôt l'ambition inquiète de Harald se tourna vers l'Angleterre. Il équipa une flotte formidable, s'empara d'Yorck, et ravagea le Northumberland; il était accompagné de Tosti, fils du comte Godwin, et frère de Harald II, qui venait de succéder à Edouard le Confesseur. Les deux princes norvégiens, après une résistance héroïque, tombèrent tous deux à la bataille de Stanford-Bridge. Harald II, vainqueur des Scandinaves, devait bientôt s'humilier devant Guillaume, le représentant historique le plus complet du courage et de l'astuce des anciens Normands. Les deux fils de l'aventurier Harald se partagèrent la Norvége; le premier, Magnus II, mourut dans l'année; le second, Olof, qui mérita le surnom de Pacifique, fit fleurir le commerce et fonda Bergen. Pour amener sans secousse l'abolition de l'esclavage, il ordonna de libérer chaque année et dans chaque district un serf dont le prix serait payé au maître, aux frais des habitants libres réunis. Il mourut en 1093.

La conquête de l'Angleterre tenta l'ambition de Suénon. Les exactions et les rigueurs de Guillaume le Conquérant mettaient son trône en péril : les

Anglais portaient impatiemment ce joug de fer. Le roi de Danemark crut l'occasion favorable. Il confia le commandement d'une flotte puissante à Biorn, dont les succès alarmèrent le monarque normand. Déjà Guillaume, tremblant pour son trône, avait fait passer en Normandie sa femme et ses enfants, lorsque l'avarice de Biorn le tira de danger. Ce prince, frère de Suénon, mais d'une autre mère, n'avait point de droits héréditaires à la couronne de Danemark; il aima mieux s'enrichir dans cette expédition que d'ajouter un royaume à la domination de son maître. Moyennant une grosse somme d'argent, et la permission de piller les côtes, Biorn consentit à s'éloigner au printemps. Il se rembarqua en effet, mais la tempête dispersa sa flotte et engloutit les trésors qui auraient pu lui faire pardonner sa trahison. Ce même homme, qui s'était vu sur le point de conquérir un royaume, finit ses jours dans l'exil et l'ignominie.

Heureusement pour Guillaume, d'autres soins retenaient Suénon dans ses États; les Slaves s'étaient jetés dans le Sleswig et venaient de raser Hambourg, siége de l'archevêché qu'il fallut transporter à Brême. Quand Suénon voulut tirer vengeance de cette insulte, la flotte des ennemis s'était dispersée. Cependant à l'instant même où il tirait le glaive

pour châtier les ennemis de l'Église, Adalbert, archevêque de Brême, le menaçait de l'excommunication. Le roi avait épousé Guda, fille du roi de Suède Anund (1), sans être arrêté par le degré de parenté qui les unissait. Le prélat exigeait que le mariage fût rompu. Le roi résista d'abord; mais enfin, cédant aux instances du pape, il répudia sa cousine. Ce triomphe de l'Église n'eut d'autre effet que d'engager Suénon à reprendre ses concubines dont il eut, dit-on, douze enfants; irrité contre Adalbert dont les mœurs n'étaient rien moins qu'exemplaires, il le menaça de soustraire les Etats de Danemark à la juridiction du légat. Adalbert plia à son tour et désarma le prince à force de soumission. Cette conduite du légat avait un but politique; il obtint de Suénon un traité d'alliance avec Henri IV, empereur d'Allemagne, sur lequel il exerça un grand ascendant pendant les troubles de la minorité. Une armée danoise marcha en effet contre le duc de Saxe, rival du jeune Henri; mais arrivée en présence des Saxons, elle refusa de combattre contre une nation qui, de tout temps, avait été le boulevard du Nord. Le roi, voyant son

(1) Suénon était petit-fils de Sigrid, et Guda arrière-petite-fille de la même princesse qui avait été unie d'abord à Eric Segersäll, et en secondes noces à Suénon Ier, roi de Danemark.

autorité méconnue, se vit obligé de céder : sa conduite fut sévèrement jugée par quelques seigneurs. On lui faisait un crime de sacrifier l'intérêt de son peuple aux exigences de l'Église et de compromettre la dignité royale par des entreprises qu'il ne savait point faire exécuter. Dans une fête que le roi donnait à Roschild, plusieurs chefs, échauffés par le vin, s'expliquèrent à ce sujet avec si peu de ménagement, qu'il résolut d'en tirer vengeance. Ils furent massacrés au pied des autels. Quelque temps après, Suénon étant allé faire ses dévotions dans la même église, l'évêque de Roschild lui en ferma l'entrée de son bâton pastoral, et lui reprocha hautement un crime qu'aggravait encore la profanation du lieu saint. Suénon montra un repentir sincère, s'humilia par la pénitence, et scella sa réconciliation avec le prêtre par une riche donation. Depuis ce moment, il montra pour la religion un zèle qui ne se démentit point ; ce règne, dont le commencement avait été si agité, finit en 1074.

CHAPITRE XIII.

Depuis le commencement du onzième siècle, les peuples scandinaves, à peine modifiés par le chris-

tianisme, cherchaient instinctivement les limites territoriales que semblait nécessiter le changement opéré dans les institutions.

La Norvége et le Danemark, tour à tour prépondérants, après des luttes sanglantes, ne pouvaient s'habituer encore à l'idée d'une réunion définitive. La Suède, trop faible contre ces deux États, profitait de leurs discordes momentanées pour reprendre les provinces qu'elle avait souvent conquises; mais dès que les deux couronnes rivales venaient à se placer sur une même tête, elle perdait bientôt ses avantages, et se tenait sur la défensive. Les expéditions fréquentes, dont l'Angleterre était le but, attiraient tous les aventuriers du Nord; les pirates slaves mettaient à profit l'absence des guerriers les plus redoutables, pillaient les côtes, et disparaissaient dès que l'on était en mesure de les repousser. A cette époque, les Normands se trouvaient en rapports avec presque toute l'Europe. Par le Danemark, ils touchaient à l'Allemagne, dont les princes recherchaient leur alliance pour les opposer aux Slaves de la Baltique. Rome voyait dans leur conversion, non-seulement le triomphe de la foi, mais un levier politique qu'elle employa souvent avec succès dans ses démêlés avec les empereurs. La Normandie, déjà modifiée par la conquête, exprimait la transition des

mœurs scandinaves aux institutions féodales de la France. Le Danemark, appuyé de la Norvége, dominait sur l'Angleterre, et le midi de l'Italie voyait des aventuriers normands s'ériger en souverains; enfin la religion héritait de ce goût d'expéditions lointaines, qui trouva plus tard un aliment dans les croisades. A l'est, les Variagues donnaient des chefs aux Russes; ou, poussant jusqu'à Constantinople, ils gardaient à prix d'or le trône d'Orient que menaçaient à la fois les Sarrasins et les Slaves.

Le grand mouvement des Scandinaves vers l'ouest, depuis Suénon et Canut le Grand, permit aux Russes de se constituer comme nation, et d'appuyer sur les institutions slaves les changements introduits par les Variagues, et ceux qu'opérait nécessairement le christianisme. L'ambition des fils de Vladimir donna naissance à des crimes et à des luttes sanglantes, mais l'unité devait sortir de toutes ces prétentions rivales. Si les nombreux héritiers du grand prince eussent régné paisiblement dans leurs apanages, il est probable que la réunion des Russes en un corps de nation, ou n'eût jamais eu lieu, ou aurait été retardée de plusieurs siècles.

Un neveu de Vladimir, Sviatopolk, s'était révolté contre le grand prince. Gouverneur de Tourof, et gendre de Boleslas, roi de Pologne, il espérait se

rendre indépendant; Vladimir le prévint et le fit enfermer. Plus tard Sviatopolk obtint son pardon; mais le désir de venger cet outrage irritait encore son ambition. Il était à Kief lorsqu'il apprit la mort de Vladimir. Sans perdre de temps, il distribue aux citoyens les trésors de l'épargne, et se fait proclamer souverain. Tandis que Sviatopolk s'emparait ainsi de la couronne, Boris, prince de Rostof, marchait contre Yaroslaf pour faire respecter les droits de Vladimir; mais à la nouvelle de la mort de son père, il ne se crut plus autorisé à punir le prince de Novgorod qui était son aîné, et ses troupes l'abandonnèrent pour aller se ranger sous les drapeaux de Sviatopolk. Celui-ci venait de faire assassiner Boris, Gleb et Sviatoslaf, lorsque Yaroslaf reçoit un message de sa sœur Preslava qui l'informe du danger qui le menace. Le prince de Novgorod se trouvait dans une situation critique. Il avait appelé les Variagues à son secours et s'apprêtait à résister à son père. Les habitants, insultés par ces auxiliaires, en massacrèrent un grand nombre. Yaroslaf dissimule d'abord son ressentiment; il mande près de lui les principaux auteurs de cette vengeance, comme pour se justifier, puis il les fait tous égorger. La même nuit, il reçoit le message de sa sœur.

Dans cette perplexité, il convoque les citoyens (1), reconnaît ses torts et se met à la merci de leur générosité. Cet aveu public de ses fautes touche le peuple, qui passe subittement de l'exaspération à un sentiment exalté de dévouement; bientôt Yaroslaf sort de la ville à la tête d'une armée de quarante mille hommes. Il précipite sa marche et rencontre, près de Lioubetch, l'armée de Sviatopolk, grossie par un renfort de Petchénègues. Les deux rivaux semblaient attendre le succès plutôt de la ruse que de leur courage; ils restèrent plusieurs mois en présence, sans oser risquer le combat; enfin les Novgorodiens traversent le fleuve à la faveur de la nuit, et tombent à l'improviste sur Sviatopolk, qui est bientôt réduit à chercher un refuge auprès de Boleslas. Le roi de Pologne venait d'imposer la paix à l'empereur Henri II; libre de ce côté, il résolut d'appuyer les intérêts de son gendre. Bientôt il vint camper sur le Boug, qui fut témoin de la défaite d'Yaroslaf. Tandis que le prince de Novgorod appelait les Variagues pour recommencer la lutte, et que Boleslas occupait Kief, Sviatopolk cherchait à se débarras-

(1) L'assemblée des hommes libres s'appelait le *Vetch*. Cette institution dut sans doute naissance au Ting des Scandinaves. La fréquence des rapports entre ces derniers et les Slaves de l'Ilmen rend cette conjecture vraisemblable.

ser de la tutelle du prince polonais, à côté duquel il ne pouvait remplir qu'un rôle secondaire. Il fait massacrer ces mêmes guerriers qui venaient de le rétablir dans l'apanage de Tourof, et Boleslas est obligé de s'éloigner de Kief. Mais le monarque avait dans son intrépidité des ressources plus puissantes que son gendre n'en avait trouvé dans la trahison. Avec les troupes qui lui restaient il fit face aux Russes qui l'atteignirent sur les bords du Boug, et les tailla en pièces. Le nom de *fleuve noir* que les Russes donnèrent au Boug, depuis ce nouvel échec, témoigne assez de la grandeur de leurs pertes. Boleslas s'était éloigné de cette terre inhospitalière, laissant Sviatopolk aux prises avec Yaroslaf. La lutte entre les deux rivaux fut courte; le prince de Tourof, après avoir résisté avec l'acharnement du désespoir, laissa la victoire à Yaroslaf, et alla expier ses crimes dans les solitudes de la Bohême où il mourut misérablement (1).

Yaroslaf était maître de la plus grande partie de la Russie; Kief, Novgorod, Rostof, Mourom, Tourof et le pays des Drevliens reconnaissaient son autorité (2). Mstislaf, prince de Tmoutorakan, et Briatchislaf, fils d'Isiaslaf, de Polotsk, restaient seuls

(1) Karamzin. Nestor.
(2) 1049.

les représentants du partage de Vladimir. Ils ne purent voir sans envie l'accroissement rapide de la puissance d'Yaroslaf. Bientôt la mésintelligence éclata. Briatchislaf s'empara de Novgorod par surprise et la pilla ; mais il ne put s'y maintenir et accepta la paix (1). Mstislaf était un ennemi plus dangereux. Maître des rives du Kouban, il avait remporté de grands avantages sur les peuplades belliqueuses du Caucase ; allié de l'empereur grec, il avait anéanti la puissance des Khozars; moins avide que brave, il regardait comme indigne de lui de faire des concessions avant la victoire. Yaroslaf, battu à Listvene (2), dut céder à son frère tout le pays à l'est du Dniepr. La réconciliation des deux princes fut sincère; elle dura dix années, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Mstislaf, enlevé prématurément à la suite d'une partie de chasse. Durant cette période, la Russie fut constamment victorieuse. L'un de ces princes était la tête de l'empire, l'autre le bras. Les Tchoudes s'étaient soulevés ; Yaroslaf les soumet et fonde pour les contenir la ville de Yourief (3) : l'année suivante, aidé de son frère, il reprend toutes

(1) Oustrialof. Tchast pervaïa. Stron. 113.
(2) Dans le district de Tchernigof. Cette bataille se donna en 1026.
(3) Dorpat.

les villes dont Boleslas le Grand s'était emparé, et que son successeur Mieczyslas II perdit en moins de temps que son père n'en avait mis à les conquérir. Mstislaf était mort sans postérité; son apanage fit donc retour à Yaroslaf, qui se trouva ainsi maître de toute la Russie, à l'exception du district de Polotsk, sur lequel cependant la soumission de Briatchislaf lui donnait en quelque sorte un droit de tutelle.

Le règne de Yaroslaf est une époque importante dans les annales russes. Avant lui, le gouvernement n'était autre chose que l'ordre dans la conquête. Quand le tribut était levé, et que chaque district avait fourni son contingent de soldats, les chefs regardaient leur tâche comme accomplie. Du reste, l'administration était sans règles fixes, et les lois se réduisaient à quelques coutumes traditionnelles. Le mélange de la race normande avec la race slave avait opéré une certaine fusion dans les mœurs, mais les limites du droit restaient indécises. L'esprit du christianisme commençait à pénétrer tous les rapports sociaux; il était urgent de coordonner tant d'éléments divers et de donner à cet immense édifice une base large et solide. Mais les institutions, pour être durables, doivent être à la fois nationales et progressives; malheureusement des

changements continuels avaient arrêté le développement du sentiment national. Vainqueurs et vaincus n'avaient eu le temps de consommer ni la fusion des races ni celle des institutions : Avars, Petchénègues, Khozars, Variagues, ajoutaient aux calamités de la guerre, sans qu'elle eût le temps de porter ses fruits. Pour les tribus nombreuses d'origine slave, le droit c'était la force; le gouvernement, l'expression de la nécessité présente; cette instabilité démoralisait jusqu'à la barbarie. C'est sur un tel état de choses que le christianisme dut s'appuyer.

Il ne faut donc pas s'étonner si la législation russe fut imparfaite dès son origine; plus tard, lorsqu'elle tendit à s'améliorer sous l'influence des nouvelles croyances, les Mongols la renfermèrent dans des entraves que la liberté seule aurait pu briser. Ainsi l'unité était impossible sans l'autocratie, et tout le passé des Russes les poussait fatalement dans cette voie.

En Scandinavie, les conditions de progrès étaient bien plus favorables : l'élément barbare s'y trouvait en quelque sorte anobli par la liberté et par la jouissance continue du sol. Les formes sévères et fortement caractérisées de la nature extérieure, la puissance des traditions héroïques, celle des croyances qui faisaient une vertu du mépris de la vie; en un mot, la durée de toutes ces choses, en

donnant de la fixité aux mœurs, assuraient l'empire des institutions.

Yaroslaf fit preuve de génie en proportionnant aux besoins de son époque les lois dont il dota ses peuples. Comme tous les législateurs, il réunit en corps les règlements et les coutumes que la tradition avait conservés, mais que l'arbitraire enfreignait souvent. De toutes les villes slaves, Novgorod était celle qui était le mieux préparée pour l'introduction d'un code régulier. C'était le centre du commerce du Nord; là se rendaient les Variagues que les princes russes appelaient comme auxiliaires, et tous les aventuriers de la Baltique qui allaient chercher fortune dans l'Orient. Le passage continuel de ces étrangers, dont les ancêtres avaient fondé la monarchie russe, faisait donc de Novgorod une ville presque normande, quoique les Slaves y composassent la majorité de la population; et ce que l'on connaît des institutions politiques de cette principauté offre des rapports frappants avec les institutions scandinaves. La tâche que Yaroslaf s'était proposée, était au-dessus du génie d'un homme. Il voulut régler les rapports de Novgorod avec le grand prince; généraliser dans ses États l'influence du christianisme; définir nettement la hiérarchie; déterminer les rapports de la Russie avec les Scandinaves et les

pays voisins; délimiter les frontières de l'empire, et enfin établir les éléments principaux des droits d'apanage.

Les dispositions de la charte (1) qu'Yaroslaf donna aux Novgorodiens dans les premières années de son règne, sont peu connues; il ne reste aucune trace de ce monument du onzième siècle; mais la suite de l'histoire en révèle suffisamment l'esprit. Tout semble indiquer que le grand prince, pour réunir définitivement à l'empire cette cité commerçante et jalouse de son indépendance, fut obligé de lui faire des concessions, et de reconnaître les franchises qui étaient depuis longtemps dans ses mœurs, et qui furent la base de ce droit politique tout exceptionnel. Les Novgorodiens reconnaissaient la suzeraineté du grand prince, et consentaient à lui payer un tribut sous la condition que celui-ci jurerait d'observer la charte d'Yaroslaf. Novgorod conservait son assemblée nationale, *Vetch*, nommait ses *possadniks*, ou lieutenants, dont les fonctions avaient quelque analogie avec celles des sénéchaux ou *thorgny* de Suède, et délibéraient librement sous la présidence de leurs magistrats sur toutes les affaires de l'intérieur. Ces assemblées souvent tu-

(1) Cette charte est indiquée sous le nom de *Lgotnya grammaty*.

multueuses ne sont qu'un écho du monde scandinave.

Outre la charte dont nous avons parlé, Yaroslaf donna à ces mêmes Novgorodiens un code connu sous le nom de *Rouskaïa pravda* (1), et qui plus tard fut en vigueur dans tout l'empire.

Le but du législateur était de modifier le droit

(1) Littéralement *vérité russe* ou *droit russe*. Il consistait en dix-sept articles dont nous citerons les dispositions principales :

1° La mort d'un homme est vengée par son frère, ou par son fils, ou par son père, ou par un proche parent.

2° Si personne ne se présente pour venger le mort, le meurtrier paye quarante grivna. (En supposant que la grivna valût un marc d'argent, c'est le tarif de la loi scandinave. Suénon II ayant tué, dans un emportement de colère, un de ses domestiques, se taxa lui-même à trois cent soixante marcs, c'est-à-dire à neuf fois l'amende ordinaire.)

3° Celui qui avait frappé quelqu'un avec une arme offensive payait douze grivna.

4° La perte d'une main entraînait une réparation de quarante grivna, la même que pour un meurtre.

5° Pour avoir arraché la barbe à quelqu'un, on payait douze grivna, autant que pour une insulte à main armée. (Cette disposition explique la résistance que rencontra Pierre le Grand lorsqu'il défendit de porter la barbe longue).

6° Celui qui tirait son épée était taxé à une grivna.

7° Celui qui détournait un cheval payait au demandeur trois grivna.

8° Si l'accusé ne comparaissait point, l'affaire était soumise à douze notables, qui prononçaient sur la réparation. Karamzin. Oustrialof. J. Tolstoy.

Plus tard, les fils d'Yaroslaf ajoutèrent à ce code dix-huit articles sur la propriété et l'esclavage. Vladimir Manomaque fit plus tard quelques règlements sur les prêts usuraires. Le droit sur les successions resta conforme aux anciens usages.

de vengeance qui perpétuait les inimitiés dans les familles et d'introduire le système des compositions dont l'idée paraît avoir été également empruntée aux lois normandes.

L'histoire des royaumes scandinaves jette quelque jour sur cette législation naissante. Saint Olof avait résidé en Russie; Magnus vécut longtemps près d'Yaroslaf; or, ce même Magnus avait lui-même donné au Danemark un code réglementaire sur la matière; il est donc naturel de supposer que le grand prince s'éclaira de ses conseils, et que l'expérience du prince normand le guida dans son œuvre.

Mais ce qui est incontestable, c'est que la morale du christianisme, qui se trouvait fréquemment en opposition avec les coutumes barbares, rendait nécessaire la réforme des institutions; toutefois l'influence chrétienne, en Russie, se borna à tempérer les rigueurs de la conquête et du despotisme; les princes firent de la nouvelle religion un instrument de leur politique, et le peuple s'attacha fortement à un dogme qui, en prescrivant la résignation comme une vertu, lui montrait au moins l'espoir dans la vie future.

Yaroslaf, malgré sa piété, était en garde contre l'ambition des empereurs grecs, qui pouvaient exercer une grande influence en Russie si le patriarche de

Constantinople s'arrogeait le privilége des investitures. En 1051, il convoqua les évêques à Kief pour élire un métropolitain russe, et fit tomber le choix sur le moine Hilarion. Cet acte de vigueur, dont les grands princes s'autorisèrent par la suite, eut une grande portée; d'une part, il arrêta les progrès de la civilisation; de l'autre, il vint en aide au despotisme, et contribua puissamment à fonder l'unité russe. Ce point mérite un examen sérieux.

A peine un demi-siècle s'était écoulé depuis l'introduction du christianisme en Russie; les popes, à très-peu d'exceptions près, étaient plongés dans les ténèbres de l'ignorance, et incapables d'interpréter les lois saintes, sans le secours des prêtres grecs; le grand prince, selon toute apparence, n'était ni plus lettré ni meilleur théologien que ses évêques : il était donc naturel que l'église russe reçût la direction de ceux qui lui avaient transmis le dogme. C'était beaucoup pour l'empire grec que d'avoir converti ces Slaves qui le menaçaient au nord, tandis que les Arabes assaillaient ses frontières à l'ouest et au midi. Il se montra donc tolérant, pour se ménager, sinon l'alliance efficace, du moins la neutralité de ces voisins dangereux. D'ailleurs, au milieu des troubles qui agitaient l'Orient, il eût été bien difficile de surveiller toutes les provinces de la

Russie, les unes à demi chrétiennes, les autres encore païennes par les mœurs, et livrées aux plus grossières superstitions. Pendant longtemps, Kief, ville où affluaient les marchands et les artisans grecs, resta l'unique centre des relations religieuses, mais la suprématie de Constantinople y fut purement nominale.

Dans l'Europe occidentale, les lumières venaient de Rome : les querelles des papes, leurs erreurs, leurs crimes mêmes, les décisions des conciles, les hardiesses des hérésiarques, les réfutations des prêtres orthodoxes, tout occupait et fortifiait les intelligences. La théologie sortit de ces luttes et devint une science; l'argumentation passa dans la politique et dans les relations sociales. L'infaillibilité du pape était une prétention impossible, parce qu'une religion fondée sur l'idée ne saurait être exclusive de la liberté d'examen. Pour les intelligences fortes qui mènent les autres, croire, c'est être persuadé ; réformer, c'est épurer sa croyance. Ainsi l'Église romaine, non-seulement par ses dogmes fondamentaux, mais par ses scrupules et ses passions, jetait le mouvement et la vie au sein des gouvernements temporels. En gênant les rois, en les excommuniant, elle habituait le peuple à mettre le principe au-dessus du fait ; la liberté de la

pensée s'élança bientôt de ces limites pour interroger toutes les phases de l'ordre social; on chercha le juste et le vrai dans leur application possible aux choses de l'humanité; enfin les grandes réformes sociales furent conquises dès que l'influence des idées eut suffisamment modifié les mœurs. Si les intérêts du clergé eussent été ceux des princes, les abus auraient reçu une sanction suprême, et le sens moral du peuple eût été faussé. La civilisation de l'Occident est née de cette lutte, comme de la liberté de la pensée est sortie la libéralité des institutions.

Le clergé russe se disciplina sous l'empire de circonstances bien différentes; isolé de toute influence étrangère, il resta sous la main du grand prince; c'était en quelque sorte la sécularisation du dogme. L'Église russe, au lieu de donner l'impulsion, demeure immobile; chez elle point de ces idées qui ont agité l'Occident; l'hérésie n'ose y lever la tête, ou si elle vient à s'acclimater sur cette terre d'absolutisme, on ne la combat que par des supplices. Les métropolitains russes exercèrent parfois une grande influence, mais elle fut stérile pour le peuple, parce que leur point d'appui ne pouvait se placer qu'au centre même des abus. Ils aidèrent un despote contre un despote, mais, alors même que leur résistance avait été généreuse, ils se

voyaient bientôt forcés de se courber devant le chef temporel : ils bornèrent donc leurs efforts à se rendre le despotisme favorable.

Ainsi la pensée resta longtemps stationnaire en Russie, parce qu'elle ne fut point fécondée par l'élément religieux. Les améliorations successives vinrent du dehors; les Variagues, les Grecs, et, plus tard, l'Europe entière apportèrent aux Russes, comme en tribut, les fruits de la civilisation; mais en passant de la barbarie à cet état de maturité, sans avoir traversé les phases intermédiaires, ces derniers se sont condamnés à reprendre sans cesse l'édifice en sous-œuvre, parce que les proportions n'en sont point en rapport avec la base. D'un autre côté, si les évêques russes avaient reçu leurs inspirations d'un chef étranger, l'unité de l'empire périssait dans son germe; la vaste étendue du territoire, la divergence des intérêts locaux, les rapports que la conformité des croyances aurait établis entre les provinces frontières et les nations voisines, tout aurait concouru à démembrer l'héritage de Vladimir; le passé a fait les Russes ce qu'ils sont : tant il est vrai qu'on retrouve dans les origines des peuples les éléments principaux de leurs transformations successives ou de leur développement.

Au reste, bien qu'il soit dans la nature même du

despotisme de chercher à rendre le pouvoir spirituel indépendant d'un chef étranger pour ce qui ne regarde ni le rite ni le dogme, ce serait aller trop loin peut-être, que d'en conclure que Yaroslaf prévit toutes les conséquences de l'élection du moine Hilarion (1). Il existait un motif de froideur entre Constantin Monomaque et Yaropolk. Un Russe de distinction fut mis à mort par les Grecs (2). Le grand prince déclara la guerre à l'empereur qui lui avait refusé une réparation. Le voïévode Vychata, accompagné de Vladimir, fils d'Iaropolk, marcha à la tête d'une puissante armée contre Constantinople. Constantin se hâta d'envoyer des ambassadeurs au jeune prince, mais ils furent congédiés avec arrogance. Alors l'empereur s'avança en personne à la rencontre des Russes. Le feu grégeois et la tempête dispersèrent leur flotte. Il leur fallut se contenter de la prise de quelques galères grecques, et d'un nombre assez considérable de prisonniers. La paix ne fut conclue que trois ans après, et le grand prince était encore sous l'impression de cet échec

(1) Hilarion et Nestor lui-même étaient-ils Russes d'origine ou Grecs? Ni l'appellation monastique, ni le fait avéré de leur naissance dans la Russie méridionale, ne pourraient résoudre la question de race. Cependant, la naïveté et la couleur générale de la chronique de Nestor nous porteraient à admettre qu'il était d'origine slave.

(2) En 1043.

lors de l'élection d'Hilarion, qui eut lieu en 1054.

Les successeurs d'Yaroslaf renouèrent des relations avec les patriarches de Byzance, leur demandèrent des métropolites et des évêques, et soumirent quelquefois à leur décision certaines affaires ecclésiastiques, ce qui indique suffisamment où il fallait aller chercher les lumières; mais les patriarches n'intervenaient en Russie qu'officieusement et dans des cas exceptionnels; à plus forte raison leur influence était-elle nulle dans les affaires purement civiles. Quant aux points de dogme, à la hiérarchie et au cérémonial, l'Église russe était entièrement soumise à son aînée; et, n'ayant rien à faire prévaloir, elle se conformait aux décisions des conciles d'Orient.

Depuis le massacre des Variagues à Novgorod, les *drouginei* (1) se composèrent moins exclusivement de Scandinaves. Dans les guerres qu'Iaropolk entreprit avec l'alliance de Mstislaf, les Slaves du midi de l'empire, qui s'étaient formés sous le prince de Tmoutorakan, et les Slaves de l'Ilmen et du Peïpus, suffirent pour assurer la victoire aux Russes. Depuis l'arrivée de Riurik, les Variagues avaient transmis aux Slaves leur organisation militaire. Sous

(1) Compagnies armées qui entouraient les voïévodes et les princes.

le règne d'Yaroslaf, la fusion des deux races s'était opérée, le nom de Russes n'exprimait plus qu'un seul peuple formé des deux autres, mais où dominait l'élément slave : les princes eux-mêmes se considéraient comme russes, et par conséquent comme ayant à défendre des intérêts propres, entièrement distincts de ceux des premiers fondateurs. Ce qui contribua puissamment à hâter la séparation des Russes d'avec les Variagues d'outre-mer, c'est que depuis le commencement du onzième siècle, toute l'activité des Scandinaves se portait vers l'Ouest, et que la réunion du Danemark avec la Norvége qui avait facilité la conquête de l'Angleterre, tenait constamment la Suède en échec. Une autre cause arrêtait encore les migrations des Scandinaves vers l'Orient : convertis au christianisme, ils se trouvaient à une de ces époques de transition où les peuples doivent remanier les anciennes institutions qui cessent d'être en rapport avec les croyances et les mœurs : leur énergie se repliait sur eux-mêmes.

Yaroslaf, dans ses rapports avec les États voisins, sut faire respecter le nom russe, sans porter atteinte à leurs droits. Tout le territoire qu'avaient conquis ses ancêtres, il le regarda comme constituant la grande principauté, et ses successeurs héritèrent de cette prétention. La Pologne trouva en lui un allié

fidèle, mais elle fut obligée de lui céder la Gallicie, dont Boleslas le Grand s'était emparé du temps de Vladimir. Yaroslaf ne voulut point profiter des troubles qui agitèrent et suivirent le règne désastreux de Mieczyslas; il se rendit en Pologne avec une armée, pour aider Casimir à mettre un terme à l'anarchie; il s'unit à ce prince par les liens du sang, et lui donna sa sœur Marie Dobrognéva en mariage. Les Barbares, qui venaient fréquemment ravager les provinces russes, le trouvèrent vigilant et inexorable; il porta un coup décisif à la puissance des Petchénègues, et réprima les brigandages des Yatviagues (1), des Lithuaniens, des Tchoudes (2) et des Yames (3), en bâtissant des villes et des forts (4) sur les points le plus exposés à leurs incursions. Nous avons déjà dit qu'il unit ses filles aux princes Harald de Norvége, André de Bohême, et Henri Ier de France (5). Cette alliance entre un grand

(1) Dans le gouvernement actuel de Grodno.

(2) Dans l'Esthonie.

(3) Dans la Finlande méridionale.

(4) C'était le système des Romains qui l'employèrent avec un égal succès pour la défense et pour l'attaque. Les Mongols en avaient un autre; c'était de tout détruire sur leur passage; aussi, malgré leur courage et leur habileté dans l'art de la guerre, ils ne fondèrent rien de stable; les solitudes sont neutres; on ne possède que par des établissements.

(5) Les indications que fournit l'histoire sur le mariage des fils de Yaroslaf sont moins précises.

duc de Russie et un petit-fils de Hugues Capet, est un des événements les plus extraordinaires du moyen âge. La grande lutte de la féodalité absorbait les forces de la France, et on y connaissait à peine de nom les Slaves qui habitaient par delà la Vistule et les Carpathes. Cependant les guerres que l'Allemagne eut à soutenir contre les peuples de l'Est, la prétention des empereurs à donner des couronnes aux princes nouvellement convertis, comme patrons suprêmes de l'Église romaine, toutes ces causes établissaient entre l'Europe centrale et les Slaves de l'Orient des rapports religieux et politiques dont la Pologne était l'intermédiaire. Il n'est donc pas impossible que Henri ait eu connaissance des démêlés qui avaient éclaté entre les Polonais et les Russes, puisque l'issue n'en avait pas été sans influence sur l'Allemagne. Le roi de France avait été fiancé à Mathilde, fille de Conrad le Salique, qui mourut en 1034, sans que le mariage eût été consommé, s'il faut en croire les chroniques. Cette perte fit sur le jeune prince une vive impression, il la regarda comme une marque du courroux céleste, et craignant que quelque degré de parenté prohibé par l'Église n'eût existé entre lui et Mathilde, il résolut de s'adresser à Yaroslaf, et lui fit demander une de ses filles; Gautier, évêque de Meaux, et Wascelin

de Chauny, furent chargés de cette négociation. Ils partirent pour la Kiovie, et en ramenèrent la princesse Anne, qui mêla le sang de Riuric à celui de la race capétienne.

Cette explication d'un fait constant ne soutient pas un examen attentif. Comment un prince pieux, pour échapper aux censures de l'Église, aurait-il fait choix d'une épouse schismatique? Puisque la politique ne pouvait rien gagner à cette alliance, il est naturel de donner à la détermination du roi un motif religieux; mais il est probable que la source en était plus élevée, et c'est dans l'esprit même de cette époque qu'il faut la chercher. La grande préoccupation du temps était l'extension du christianisme : l'Église d'Orient venait de faire une belle conquête par la conversion de Vladimir; Rome essaya à diverses reprises de la lui enlever; une entreprise semblable ne pouvait réussir sans établir des rapports entre les Russes et les chrétiens d'Occident : le mariage de Henri se présentait comme un moyen d'y parvenir; la piété du roi s'y prêta, et un évêque fut chargé de faire la demande. La question de parenté ne fut sans doute qu'un prétexte dont le prince se contenta peut-être; mais le but vraisemblable de Rome était de faire entrer l'Église russe dans le giron catholique.

A la mort d'Yaroslaf (1) les frontières de la Russie étaient : au couchant, le golfe de Finlande, la Narew, le Boug occidental, les sources de la Vistule et les monts Carpathes ; au sud, le cours supérieur du Prouth, l'Ingoul, la Vorsela, la Khopra et la Medvéditza ; à l'est, l'embouchure de l'Oka et le cours du Volga ; les lacs Ladoga et Onega fermaient le nord. Tout l'espace renfermé dans ces limites conserva le nom de Russie, et, malgré les changements politiques qu'amenèrent les siècles suivants, les habitants de ce vaste territoire restèrent russes par les croyances, le langage et les mœurs (2). Avant d'expirer, le grand prince avait recommandé à ses cinq fils la justice et la concorde. Isiaslaf, l'aîné, lui succédait : il eut en partage Kief et Novgorod ; Tchernigof échut à Sviatoslaf, Smolensk à Viatcheslaf ; Péréïaslavl à Vsévolod, et Vladimir à Igor. Ainsi, tandis que le christianisme simplifiait le gouvernement des Scandinaves, et le ramenait graduellement à l'unité sans détruire cependant les libertés individuelles, en Russie, au contraire, le peuple passait sans cesse du despotisme d'un chef à l'anarchie qui résultait du morcellement de l'empire en autant d'apanages que le prince, resté seul, lais-

(1) 1054.
(2) Oustrialof, *Tchast' pervaïa*, strou. 126.

sait de fils. L'aîné, qui devait remplir le rôle d'arbitre ou plutôt de médiateur entre ses frères, recevait, il est vrai, un domaine plus considérable qu'aucun d'eux; il résidait dans la capitale, et les boïards de son père, en le reconnaissant pour grand prince, avaient intérêt à le défendre et à soutenir ses droits : mais ses frères, habitués à l'exercice de l'autorité dans les districts lointains, regardaient la mort de leur père comme le signal d'une indépendance complète ; si quelquefois ils résistaient à l'autorité paternelle ; à plus forte raison voyaient-ils avec envie les villes les plus riches et les plus populeuses de l'empire au pouvoir de celui qu'ils avaient jusque-là regardé comme un égal. Le vice du système des apanages était donc une nécessité. Fondé en droit sur le mode de succession transmis par les Variagues, il se perpétuait en raison même de l'étendue du territoire russe. Le système des apanages n'avait de ressemblance avec la féodalité de l'Europe centrale et occidentale que par le fait primitif, c'est-à-dire par le partage de la terre ; l'ensemble des apanages, la terre russe, était un corps dont la grande principauté était la tête. Tous les chefs apanagés étaient de race royale; égaux par le sang et les prérogatives, ls faisaient la paix et la guerre, bâtissaient des villes, ommaient les évêques, punissaient ou récompen-

saient selon qu'il leur convenait; en un mot, ils régnaient et gouvernaient au même titre que le grand prince dans son domaine propre, de sorte que la prépondérance de ce dernier aurait été purement nominale, si sa portion d'héritage n'eût pas été le signe réel d'une puissance comparativement plus grande. Le clergé ne possédait qu'au même titre que les boïards; dans les guerres de prince à prince, chaque évêque priait pour le sien, et n'avait aucun intérêt séparé à faire triompher : point de lutte de vassal à vassal, de grand vassal à suzerain. Le peuple n'avait point de droits à faire valoir contre les boïards; les révoltes nées d'une oppression excessive n'apportaient aucune amélioration dans la vie sociale; les masses passaient d'un maître à un maître, et supportaient avec une résignation passive les charges qu'imposait la guerre. Tout se faisait par les princes et pour les princes. Si les Mongols eussent été chrétiens, et qu'on eût accepté leur joug sans résistance, à peine se serait-on aperçu du changement. On conçoit que, dans un tel ordre d'institutions, le christianisme n'ait agi que bien lentement sur les mœurs, et que son influence ait pris quelque chose de cette fatalité qui pesait sur toutes les relations sociales. Le système des apanages ne pouvait que dégénérer en Russie, et ses vices devaient ame-

ner inévitablement le despotisme, ou l'asservissement à l'étranger.

Les guerres étaient empreintes d'un caractère de férocité qui, au reste, était général à cette époque. Les expéditions se terminaient ordinairement par le pillage, le vainqueur massacrait tout ce qu'il ne pouvait emmener en esclavage; les frontières de la Russie, quand elles n'étaient pas indiquées par des obstacles naturels, s'annonçaient par des solitudes. Comme les armées régulières n'auraient trouvé dans le pays que peu de ressources, les expéditions suivaient le cours des fleuves, escortant des flottilles qui portaient le matériel et les vivres. Mais les déserts n'étaient point un obstacle pour les tribus nomades, sorties de l'Asie, qui poussaient en avant partout où les chevaux trouvaient à se nourrir. On voit que de telles guerres n'étaient point un moyen de civilisation, puisque la victoire comme la défaite, expression de la force brutale, n'apportait aucun changement dans la vie. Aussi le lien national qui unissait fédérativement les divers apanages, était-il à chaque instant rompu par l'intérêt des princes. Chacun d'eux regardait les apanages de ses frères comme des annexes que la vacance du trône ou la conquête pouvait réunir au sien propre. Dans leurs luttes ambitieuses, ils ne se faisaient aucun scrupule

d'appeler l'étranger à leur aide; les Variagues, les Polonais, les Polovtsi, les Petchénègues, n'étaient considérés comme ennemis que par ceux qui ne pouvaient s'en faire des auxiliaires, et souvent l'assassinat décidait de la querelle. Si telle était la position respective des princes, comment les peuples, qui étaient l'instrument de toutes ces ambitions rivales, pouvaient-ils former un tout homogène? Cependant la nationalité russe existait, bien qu'incomplète; elle résultait, comme nous l'avons déjà dit, de la communauté d'origine, de culte, de langage, et de la souveraineté affectée à une même famille : ce qui lui manquait, c'était la puissance des institutions civiles, sans lesquelles toutes les autres ne trouvent qu'imparfaitement leur application. Nous allons voir que le mal résultant du système des apanages ne fit qu'empirer, et nous comprendrons mieux pourquoi la population slave, avec ses instincts guerriers et sa puissance numérique, dut accepter le joug des Mongols. Nous suivrons l'affaiblissement de ces derniers à travers une série de causes analogues; ils périront à leur tour par la dissémination de leurs forces, et par la rivalité de leurs chefs; enfin, sur les débris de tous ces despotismes épars, s'élèvera le despotisme réel, héritier de tous les autres, ayant un plan arrêté, invariable,

et corrigeant, par cette fixité de volonté, les vices inhérents à sa nature.

En dehors du partage de l'empire entre les cinq fils d'Yaroslaf, s'agitaient d'autres prétentions rivales : deux princes de la branche cadette, Rostislaf et Vseslaf, se trouvaient sans apanages; ils résolurent d'en appeler au droit du glaive. Pendant que leur mécontentement fermentait, les Polovtsi, qui, après avoir vaincu les Petchénègues et les Ouses, s'étaient établis sur les côtes de la mer Noire, vinrent fondre tout à coup sur la Russie. Leur prince Sékal battit Vsévolod de Péreïaslavle, et s'en retourna sur le Don, chargé de butin. Cet échec fut comme le signal des troubles qui éclatèrent dans la famille régnante. Malheureusement Isiaslaf n'avait ni assez de vigueur ni assez d'habileté pour réprimer ou pondérer toutes les ambitions rivales : à cette époque, le droit était peu de chose, s'il n'était soutenu par les qualités que réclamait l'exercice de la souveraineté. Tout à coup Rostislaf paraît sur la scène, il chasse Gleb (1) de Tmoutorakan; Sviatoslaf met en fuite l'usurpateur qui rentre bientôt dans sa conquête. Les Grecs, craignant le caractère entreprenant de Rostislaf, le font empoisonner.

(1) Ce Gleb était fils de Mstislaf et petit-fils de Vladimir.

Vseslaf surprend Novgorod qu'il met au pillage; il marche contre les Yaroslavitchs réunis, perd la bataille, et, trompé par Isiaslaf qui l'avait attiré à une conférence, il est transporté à Kief et jeté en prison. Quelques mois après, le grand prince, battu par les Polovtsi, se réfugia dans la même ville avec Vsévolod. A son arrivée, une sédition éclate; Vseslaf est délivré, et Isiaslaf se sauve en Pologne, où Boleslas II lui fournit les moyens de rentrer dans sa capitale. Obligé de s'éloigner une seconde fois, et rebuté par Boleslas, il implore le secours de Henri IV, empereur d'Allemagne, qui envoie des ambassadeurs à Kief; mais l'usurpateur les congédie comblés de présents. Alors le prince fugitif a recours au pape Grégoire VII, s'engageant, s'il le rétablissait dans ses domaines, à reconnaître, non-seulement l'autorité spirituelle, mais encore la suprématie temporelle des papes sur la Russie (1). La mort de son rival le dégage de ses promesses intéressées. Il rentre en Volhynie et fait la paix avec Vsévolod, qui lui cède Kief, et ne se réserve que la principauté de Tchernigof. Isiaslaf fut tué d'un coup de lance dans un combat (1078). Vsévolod, qui avait été forcé d'abandonner Tchernigof, lui succéda. Cette circon-

(1) Karamsin. *Annales de Nestor*.

stance est remarquable ; le grand prince laissait des fils, et cependant la couronne grand'-ducale passa à son frère. La tutelle de ses neveux lui servit-elle de degré pour arriver à l'usurpation, ou le danger dont les attaques réitérées des Petchénègues menaçaient Kief, fit-il admettre l'oncle au préjudice de l'héritier direct? C'est ce qu'il est difficile de démêler au milieu de la confusion de cette époque. Au reste, il importe assez peu de savoir si l'ordre de la succession au trône a été nettement tracé sous tel ou tel règne dans un état despotique. Un peuple façonné à l'obéissance ne voit le droit que dans la force ; et sans s'inquiéter du reste, il s'incline devant le premier qui est en mesure de le frapper du sceptre : d'ailleurs Isiaslaf, successeur direct d'Yaroslaf, avait été malheureux et faible, et pour le despotisme, la légitimité, c'est le succès.

Vsévolod venait de s'asseoir sur le trône de Kief ; il confirma d'abord ses neveux dans leurs apanages, et donna Tchernigof à son fils Vladimir. Il aurait fallu une main ferme pour contenir les prétentions de tous les princes du sang de Riuric. Le prince de Polotsk et les fils de Sviatoslaf commencèrent les hostilités. Le premier ravagea Smolensk, les autres sortirent de Tmoutorakan, suivis d'une multitude de Polovtsi. Les fils d'Isiaslaf, mécontents de leur

partage, se révoltèrent à leur tour; les Polovtsi se jetèrent à l'improviste sur la Russie, et l'épée de Vladimir put seule conjurer tous ces dangers.

Il faut rapporter à cette époque désastreuse l'invasion des Bulgares dans les terres de Mourom, et la peste qui, à la suite d'une famine, désola des provinces entières.

Vsévolod, le dernier des fils d'Yaroslaf, venait d'expirer. Sviatopolk, fils aîné d'Isiaslaf, hérita des prérogatives de la branche aînée, qu'aurait pu cependant lui disputer Vladimir. Le premier acte du grand prince fut une violation du droit des gens: il fit enfermer les ambassadeurs des Polovtsi. Ceux-ci prirent les armes, et couvrirent la Russie méridionale de ruines et de sang. Tous les princes de la branche cadette donnèrent un libre cours à leurs prétentions. La duplicité de Sviatopolk II ne fit qu'irriter les mécontentements. Durant quatre années consécutives, la Russie, déjà ravagée par les Polovtsi, fut en proie aux guerres intestines. Vladimir, pour mettre un terme à tant de calamités, convoqua les princes à Lioubetch (1097). On y régla d'un commun accord la question des apanages, et il fut décidé que les fils d'un prince apanagé se partageraient désormais l'héritage paternel. C'était sanctionner l'anarchie par le droit, et rétrograder vers la barbarie.

Sviatopolk, fils d'Ysiaslaf, eut Kief, siége de la grande principauté, et Tourof à titre de patrimoine; Vladimir, fils de Vsévolod, reçut, outre le district de Péreïaslavle, la ville de Smolensk; Oleg, David et Yaroslaf, fils de Sviatoslaf, exercèrent la souveraineté dans les apanages de Tchernigof, de Riazan et de Mourom; la ville de Vladimir (1) échut à David, fils d'Igor; Novgorod à Mstislaf, fils de Vladimir; Pérémyschl et Térébovl aux deux fils de Rostislaf, Volodar et Vassilko; Polotsk resta au prince Vseslaf, qui n'avait point assisté à la conférence de Lioubetch.

Les princes se donnèrent le baiser de paix, et jurèrent de ne point porter atteinte à leurs droits respectifs. Cette espèce de confédération porta un coup funeste à la suprématie déjà si précaire du grand prince. Ce dernier devenait justiciable de ses subordonnés, dès qu'il enfreignait les articles consentis. On conçoit que ce mode de partage renfermait le germe de querelles incessantes, qui devaient se transmettre, en se multipliant, de génération en génération.

Nous ne nous étendrons pas sur les événements qui remplissent le règne de Sviatopolk. Les annales

(1) En Volhynie, à l'est du Boug. La ville du même nom, chef-lieu du gouvernement actuel de Vladimir, n'existait pas encore.

de cette époque ne sont remarquables que par une confusion qui, des faits, a passé dans le récit. Guerres civiles, trahisons, massacres, incendies, vengeances cruelles et représailles non moins atroces, tel est le tableau de toutes ces luttes acharnées, tableau monotone dans son horreur même, parce que le crime y est sans grandeur, et le malheur des peuples sans résultat. Il suffit d'avoir indiqué les causes qui avilirent le pouvoir des grands princes, et qui, en rompant violemment l'unité russe à peine formée, laissèrent le pays sans force devant l'étranger, et le firent passer, après mille épreuves, de l'anarchie au despotisme.

Sviatopolk termina, en 1113, un règne caractérisé à la fois par la faiblesse et la violence. Il ne s'était maintenu sur le trône que par l'habileté de Vladimir, et grâce à l'alliance de ses filles avec des princes de Pologne, de Grèce et de Hongrie.

C'est à cette époque que finissent les Annales de Nestor, monument précieux, qui, liant les origines russes aux commencements de l'époque chrétienne, remplit toute la période entre Riuric et les croisades. Ainsi, tandis que le pouvoir pontifical fondait la civilisation de l'Occident par l'unité des croyances, un moine slave traçait avec une foi naïve les révolutions de cet empire naissant qui fermait

l'Europe aux Barbares de l'Asie, et faisait de ses ruines comme un rempart destiné à couvrir l'œuvre du christianisme, et le long travail des institutions.

CHAPITRE XIV.

Vers la fin du onzième siècle, les États de l'Europe se trouvent comme groupés autour de plusieurs centres d'action. Les royaumes scandinaves, depuis l'établissement définitif des Normands en Angleterre, sont occupés de leur organisation intérieure. Le gouvernement s'y modifie dans le sens de la réforme des mœurs. Les luttes continuelles entre les maisons régnantes n'ont plus le même caractère ; on pressent qu'elles vont amener la séparation politique de la Norvége, du Danemark et de la Suède, ou consommer l'unité scandinave. Les rois de France poursuivent laborieusement l'œuvre de l'abaissement des grands vassaux. L'Espagne, partagée entre deux races rivales, forme deux camps. L'empire d'Allemagne est déchiré par les révoltes féodales et les querelles religieuses ; la puissance que Rome tenait de la maison de Saxe, s'est tournée contre les princes de la maison de Franconie. Quand l'attention

des empereurs n'est point absorbée par la question italienne, il leur faut contenir, par les armes et par l'ascendant de l'Église, les Polonais, les Hongrois, les Bohèmes, et tous les peuples slaves orthodoxes, que leurs croyances et les rapports politiques attirent sans cesse vers l'Occident. L'empire grec, démembré par les Normands d'Italie, et par les Turcs seldjoucides, vainqueurs des Arabes, ne possède plus qu'une faible partie de l'Asie mineure. Les Bulgares, après avoir longtemps inquiété Constantinople, se tournent contre les Russes. Tous les peuples qui touchent aux frontières occidentales de la Pologne gravitent vers l'Allemagne, qui s'efforce de les classer en monarchies dépendantes. Une partie de la Poméranie, la Finlande, l'Esthonie, la Lithuanie, les Slaves prussiens, restent isolés dans ce grand mouvement : c'est dans ces contrées sauvages que s'est retranché le paganisme. Resserré entre le duché de Saxe, la Russie, la Pologne, les margraviats du Nord et de Misnie, et les Slaves tributaires de l'empire d'Allemagne, il allait expirer devant la croix triomphante, lorsqu'à la voix d'un pauvre ermite, toutes les forces de l'empire catholique se précipitent sur l'Orient.

Ce mouvement, qui ébranla l'édifice social jusque dans ses bases, n'était possible que parce que

les esprits y étaient déjà préparés. Environ un demi-siècle avant le pontificat d'Urbain II, un moine, fils d'un charpentier de Soane, avait conçu le projet d'émanciper l'Église de toutes les servitudes temporelles. Son génie suffit à cette grande tâche; les papes s'inspirent de son zèle, et toute l'Église se régénère à sa voix. Hildebrand a pénétré le secret du mal qui mine les sociétés chrétiennes; il veut assurer le triomphe du principe religieux sur la force, de l'intelligence sur la matière. Pour lui, l'intelligence, c'est l'Église; le gouvernement séculier n'est que la police, l'expression sensible de la vie transitoire : la fin, c'est le ciel que l'Église seule ouvre ou ferme avec ses clefs. Mais il faut que le clergé, entaché des vices du siècle, s'épure sous l'action d'une discipline immuable; avec la vertu il aura l'empire. La papauté se rajeunit par l'élection. Les rois d'Allemagne, les marquis de Tusculum ne placent plus leurs candidats sur le siége de saint Pierre, les princes ne disposent plus à leur gré des évêchés et des hautes prélatures; en un mot, la direction descend de l'Église désormais indépendante. Cinq papes se succèdent; l'homme qui avait fécondé toutes ces réformes, est devenu Grégoire VII. Il poursuit la simonie, excommunie les rois, les frappe à la fois des armes spirituelles et

temporelles, et leur lègue la querelle des investitures où succomberont leurs successeurs.

Ainsi, vers le commencement des croisades, le principe religieux dominait, mais non sans rencontrer dans les intérêts séculiers une résistance opiniâtre. L'élément féodal était encore dans toute la force de ses instincts; l'activité de l'époque se porta naturellement dans les croisades qui représentaient la double tendance de l'époque : le triomphe de la religion et la guerre. L'individualisme, qui caractérise la féodalité, s'opposait à la constitution de l'unité politique; il fallait qu'il s'effaçât dans une grande entreprise commune, conçue dans un intérêt surhumain.

Le Nord resta sans participation directe dans le mouvement des croisades; mais les expéditions des Normands avaient modifié le caractère de la féodalité dans tout l'Occident. L'esprit aventureux des Scandinaves s'était communiqué aux Français, aux Allemands, aux Anglais et aux Italiens; dépouillé de sa férocité au contact des mœurs étrangères, il contribua puissamment au développement des institutions de cette chevalerie, qui jeta jusque sur ses écarts le prestige des vertus les plus brillantes.

A la mort de Suénon II (1074), le Danemark fut pendant quelque temps en proie aux troubles et à

tous les désordres de l'anarchie. Le roi avait laissé un grand nombre de fils, dont la plupart étaient illégitimes. L'aîné, Harald III, prince pacifique, et que les grands espéraient conduire à leur gré, l'emporta sur Canut, son second frère, qui avait fait preuve de prudence et de courage dans les guerres de Samogitie et de Livonie. Le règne de Harald fut court. On ignore si ce fut par un sentiment d'équité naturelle, ou pour ménager la corruption de ses sujets, qu'il substitua au combat judiciaire l'usage de se purger par serment de toute espèce d'accusations. C'était, selon la remarque de Saxon, aggraver le délit par le parjure. Canut lui succéda en 1080. Après avoir établi son autorité, il termina heureusement la guerre contre les Livoniens et les pirates de la Baltique. Sous son prédécesseur, les lois avaient perdu leur force; il établit la peine du talion et réprima la licence par des règlements sévères. Le clergé profita de cette réaction; il eut un tribunal exceptionnel qui connaissait de toutes les affaires ecclésiastiques; non-seulement les évêques furent admis dans l'assemblée des États et dans le sénat, mais ils eurent la préséance sur les autres grands du royaume, et les revenus de l'Église furent augmentés de riches dotations. Canut voulut même établir les décimes au profit du clergé; mais cette

tentative excita parmi les Danois un mécontentement qui causa sa perte. Soit qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, il regardât l'Angleterre comme une province révoltée, soit qu'il voulût légitimer toutes les nouveautés de son règne par quelque action d'éclat, il prépara une immense expédition navale. Olof *Kyrre* (1), roi de Norvége, lui fournit soixante gros vaisseaux ; Robert, comte de Flandre, dont il avait épousé la fille, contribua à cet armement : de sorte que la flotte danoise était forte de plus de mille navires. Guillaume le Conquérant prit toutes les mesures que réclamait un si grand danger ; mais l'expédition n'eut pas lieu. Les Vandales n'attendaient que le départ du roi pour recommencer leurs brigandages. Ils donnaient pour prétexte de cette guerre les cruautés exercées contre eux par le Danois Eigill le Sanguinaire, gouverneur de l'île de Bornholm. Le roi fit mettre à mort cet Eigill, et envoya des ambassadeurs aux Vandales, dans l'espoir de les apaiser. Cette négociation entraîna un retard qui mécontenta l'armée ; Olof, frère du roi, fut chargé de lui faire des représentations à ce sujet. Le prince, irrité, ordonne d'arrêter Olof, et, le soupçonnant d'avoir excité sourdement les troupes à la

(1) *Le Pacifique.*

révolte, il le commet à la garde du comte de Flandres. A la nouvelle de cet acte de rigueur, toute l'armée se disperse, et Canut, ne trouvant plus au camp que les seuls Norvégiens, les renvoya comblés de présents. Quant aux coupables, il sévit contre eux avec une sévérité imprudente, et imposa au peuple, à titre d'expiation, un impôt dont le mode et la destination rappelaient les décimes. Des murmures, le peuple en vint à une résistance ouverte ; quelques collecteurs furent massacrés, et le roi lui-même, vivement poursuivi, fut obligé de se réfugier dans l'île de Fionie, d'où il passa dans celle de Séland. Un traître, nommé Black, lui persuada de se rendre à Odensée, où sa présence calmerait la sédition. Mais à peine le roi était-il entré dans une église, accompagné de deux de ses frères, Benoît et Éric, que Black introduit les conjurés. Après une vaine et courte résistance, qui coûta la vie à Benoît et à quelques officiers de la suite, Canut fut massacré au pied des autels. L'Église, qu'il avait protégée avec un zèle inconsidéré, le mit au nombre des saints martyrs (1086).

Olof, que Canut avait investi du duché de Sleswig, et qui se trouvait encore en Flandre, fut élu par les Jutlandais. Durant son règne, une famine cruelle désola le Danemark. Son frère, Eric Ier, quatrième

fils de Suénon, lui succéda (1095). Ce prince se signala contre les Slaves idolâtres, prit la ville de Julin, et contint les pirates de la Baltique par l'établissement de quelques forts. A la suite d'une contestation qu'il eut avec l'archevêque de Brême, ce prélat l'excommunia; le roi en appela à Urbain II, alla lui-même à Rome, et gagna sa cause. De retour en Danemark, il se fit chérir par sa clémence et sa justice. On assure que, dans un moment d'emportement, il se rendit coupable d'un meurtre. Tourmenté par le remords, il résolut d'aller en Terre Sainte. Quel que fût le motif de ce pèlerinage, il retourna à Rome, et obtint du pape l'établissement d'un archevêché à Lunden, en Scanie. Le cardinal Albéric, légat de Pascal II, sacra l'évêque de cette ville, Ascar, métropolitain et primat des trois royaumes du Nord. Éric, à son arrivée à Constantinople, fut reçu avec de grands honneurs par Alexis Comnène. La taille athlétique du roi scandinave, qui contrastait avec sa douceur et sa piété, excita l'étonnement des Byzantins. L'empereur, craignant que la présence d'Éric n'excitât quelques troubles parmi les Variagues de sa garde, le fit, dit-on, surveiller avec soin. La mort le surprit dans l'île de Chypre, sans qu'il eût vu les saints lieux. Sa femme, Bothilde, l'avait accompagné dans ce voyage. S'il

faut en croire Saxon, elle avait fait vœu de continence, et parait elle-même de ses mains les concubines de son royal époux.

La nouvelle de la mort d'Éric ne parvint en Danemark que deux ans après cet événement. Ubbon, fils de Suénon II, ayant refusé la couronne, elle passa à Nicolas, son frère. Pour la quatrième fois, et sans interruption, un frère succédait à son frère.

Les premiers actes de Nicolas firent concevoir des espérances que la suite de son règne ne confirma point. Il obtint quelques succès contre les Slaves, et, de concert avec Sigurd, roi de Norvége, il s'opposa aux progrès du paganisme, qui, à cette époque, était redevenu prépondérant dans la Suède supérieure.

La papauté était à l'apogée de sa puissance; les princes, dociles à la voix de l'Église, n'étaient que ses lieutenants dans la grande lutte de l'Europe contre les infidèles orientaux; tous les intérêts séculiers s'effaçaient dans l'idée religieuse, ou semblaient du moins s'associer à son impulsion. Les rois du Nord ne pouvaient prendre une part active à des guerres dont l'Asie était le théâtre. Les flottes scandinaves, construites pour des mers étroites, et propres à remonter l'embouchure des fleuves, ne

convenaient point pour un voyage de long cours. Cependant le zèle religieux triompha quelquefois de tant d'obstacles ; Éric Ier, et à son exemple, Sigurd, roi de Norvége, se croisèrent ; mais ce qui prouve combien ces expéditions étaient peu fréquentes, c'est le surnom de *Jorsalafarare* (1), qui resta à ce dernier. Ce ne fut que plus tard, et lorsque le commerce de l'hanse eut facilité les relations entre la Baltique et la Méditerranée, que les chrétiens du Nord se mêlèrent plus directement aux affaires de l'Orient. La mission que leur imposa l'Église au douzième siècle, pour avoir jeté moins d'éclat, eut néanmoins sa gloire et ses périls. Les Slaves idolâtres ne le cédaient ni en férocité ni en haine aux Sarrasins. Retranchés dans leurs forêts et leurs marécages, ils se retiraient devant des forces supérieures, et tombaient à l'improviste sur les détachements isolés. Quand l'ennemi s'était rembarqué, ils se mettaient en mer, et ne laissaient que des ruines sur les côtes exposées à leurs brigandages.

Cependant la Vandalie occidentale, plus voisine du Danemark et de l'empire d'Allemagne, s'ouvrait par degré aux influences du christianisme. Les

(1) Qui a fait le voyage de Jérusalem.

princes slaves, les uns convertis par les évêques, d'autres séduits par des alliances de famille ou des convenances politiques, essayaient d'extirper l'idolâtrie. Le peuple se roidissait contre ces réformes, et les haines nationales s'envenimaient encore de toute la force du ferment religieux. Un prince des Obotrites, Godeschalk, périt victime de son zèle; ses fils furent exilés, et la tête de l'évêque servit de trophée au dieu *Radegust* (1), comme pour indiquer le sort réservé à quiconque abuserait de l'hospitalité. A la suite de cette révolte, les Obotrites se choisirent un autre chef, nommé Kruco; il résista aux missionnaires qui défendaient l'Église et les droits des fils de Godeschalk. Butven, l'un d'eux, périt dans une rencontre; Henri, son frère, qui s'était réfugié en Danemark, rentra dans son héritage, en 1105, et réunit sous sa domination tous les Slaves de la Baltique : cette conquête, si importante pour la chrétienté, lui valut le titre de *roi des Slaves*. Henri, dont la mère était une fille de Suénon II, réclama vainement les biens qu'elle lui avait laissés en Danemark. Il ravagea le Holstein, et s'empara par trahison de Sleswig. Nicolas allait céder à la fortune du roi des Slaves, lorsque Canut, fils

(1) Dieu de l'hospitalité, honoré surtout à Rhétra.

cadet d'Éric Ier, fut investi du duché de Sleswig : il eut bientôt reconquis cette province, et porta la guerre sur le territoire de son ennemi, qui se vit réduit à accepter une trêve. Canut s'était fait une telle réputation de justice, qu'à la mort de Henri, les Slaves lui décernèrent la couronne. Selon quelques auteurs, il ne fut élu que parce qu'il était neveu de Henri; selon d'autres, il dut le trône à la protection de l'empereur Lothaire. Ces deux motifs contribuèrent sans doute à son élévation, mais il nous paraît plus probable que la raison déterminante pour les Obotrites fut celle de se donner un prince en état de les protéger contre les attaques des Danois.

La réputation de Nicolas ne pouvait gagner à ce contraste; Harald, frère de Canut, méprisait l'autorité du roi et infestait les côtes par ses brigandages; Éric, le troisième des fils d'Éric Ier, soutenait les droits de Nicolas; mais l'influence de Canut maintenait seule ce prince sur le trône. Il est dangereux à un sujet de protéger un monarque; dans le rang suprême, la faiblesse touche souvent à l'ingratitude. Le roi prêta facilement l'oreille à des insinuations malveillantes : on lui représenta que Canut, duc de Sleswig et roi des Slaves, n'avait qu'un pas à faire pour s'asseoir sur le trône de Danemark,

et que, dans tous les cas, c'était un concurrent dangereux pour Magnus, son fils. Accusé devant l'assemblée des États, Canut se défendit victorieusement. Quelque temps après, Marguerite, mère de Magnus, mourut, et Nicolas épousa Ulvide. Cette princesse persuada à son beau-fils de se défaire du duc. Magnus l'attira dans un lieu écarté et lui trancha la tête d'un coup de sabre.

Cette mort indigne fut le signal d'une révolte générale : les Danois déclarent Nicolas et Magnus déchus du trône, et proclament Éric, frère de Canut. L'évêque de Rypen s'interpose comme médiateur ; Éric, trompé par une paix avantageuse, suspend les hostilités. Nicolas, au mépris de ses promesses, surprend l'armée de son rival qui est forcé de prendre la fuite. L'empereur Lothaire saisit cette occasion pour s'immiscer dans les affaires du Danemark. Il prit ostensiblement le parti d'Éric, et s'avança à la tête d'une armée jusqu'au Danewirck. Il allait effectuer son passage sur une flotte danoise, lorsque Nicolas et Magnus achetèrent sa retraite.

La guerre continua avec des succès divers ; et Harald, frère d'Éric, passa dans le parti de Nicolas.

Des cruautés commises à Roschild sur quelques ingénieurs allemands fournirent à Lothaire un nouveau prétexte d'intervention. Nicolas et Magnus,

menacés par les armes impériales, ne craignirent pas d'engager l'indépendance de la couronne. Magnus se rendit à Halberstadt, où était Lothaire, et reconnut à l'empereur le droit de vasselage sur lui et ses successeurs à la couronne de Danemark (1134). Cette lâcheté ne retarda que peu de temps la ruine de Nicolas. L'année suivante, il perdit une grande bataille près du golfe de Fodwig. Magnus y fut tué ; et l'on compta parmi les morts cinq évêques et soixante prêtres.

Le roi désigna pour successeur le prince Harald, le même qui avait embrassé son parti par haine pour son frère Éric. Après cet acte qui acheva d'exaspérer les Danois, il se retira à Sleswig, où Canut avait été assassiné. Il existait dans cette ville une association dont Canut lui-même avait fait partie. Les membres, qui prenaient le nom de frères, étaient régis par des statuts qui rappellent les anciennes fédérations militaires des Normands. Le sang d'un membre devait être vengé par les frères. Personne n'ignorait que Nicolas avait trempé dans le meurtre de Canut, dont la mémoire était vénérée autant que la conduite du roi était odieuse. Il ne fut donc pas difficile aux conjurés d'exciter dans la ville un tumulte à la faveur duquel Nicolas fut massacré.

A l'intérieur, guerres civiles, trahisons, désordre

dans l'administration, épuisement du numéraire, émigration d'un grand nombre de familles pour se soustraire à la fureur des partis; au dehors, humiliation de la couronne soumise pour la première fois à la suzeraineté de l'empereur : tels sont les traits qui caractérisent ce règne. Cependant, si on le considère comme lié aux faits généraux, au mouvement européen de l'époque, on ne peut y méconnaître une signification historique importante. L'intervention de l'Allemagne donna au clergé danois une influence plus marquée; en lui imposant le célibat, Rome le plaça plus directement dans la dépendance hiérarchique; d'un autre côté, la guerre contre les Slaves réunis en royaume habitua les Danois à porter leurs efforts vers les contrées orientales où dominait encore le paganisme, et prépara dans les siècles suivants la puissance des villes libres, celle des chevaliers teutoniques et porte-glaive, et le triomphe définitif de l'Église.

Éric II ne fit que passer. Aigri par la lutte aussi longue que cruelle qu'il avait soutenue contre son oncle, il se défit par trahison de Harald et de ses fils. Un seul, échappé à ses ressentiments ombrageux, se sauva en Suède. Soit inquiétude d'esprit, soit qu'il espérât faire oublier tant de crime par quelque entreprise d'éclat, le roi combattit avec

succès les pirates de la Baltique, ruina leur ville d'Arcona, et leur imposa pour quelque temps la religion du vainqueur. De retour dans ses États, il s'occupa de réformer les abus, mais il y mit cette inflexibilité qui devient odieuse, si elle n'est respectable. Il fut tué d'un coup de lance en pleine assemblée des États.

Les États lui donnèrent pour successeur un autre Éric, petit-fils d'Éric Ier. Ce prince eut d'abord quelques succès contre Olof, qui revendiquait ses droits à la couronne, comme fils de Harald; enfin, il gagna une bataille où son compétiteur perdit la vie. Il fut moins heureux contre les Vandales, qui le défirent en plusieurs rencontres. Fatigué du poids du sceptre, ce prince se fit moine, après un règne de neuf années. Sa douceur et sa résignation l'ont fait désigner, par les historiens danois, sous le nom d'Éric l'*Agneau*.

Trois princes avaient des droits à la couronne; Suénon, fils illégitime d'Éric II, était soutenu par les Scaniens et les Sélandais; Canut, fils de Magnus, s'appuyait sur les Jutlandais; enfin, Valdemar, fils posthume de Canut le Saint, avait pour lui la mémoire de son père, et ces qualités brillantes qui font d'autant plus d'impression sur les peuples que leur admiration se confond avec l'espoir. Mais ce

prince fut d'abord écarté à cause de sa grande jeunesse.

La seconde croisade, prêchée par saint Bernard, sous le pontificat d'Eugène III, mettait en mouvement tout l'Occident; les rois danois, que les papes affectaient de regarder comme relevant de l'empire, furent chargés de convertir ou d'exterminer les Vandales, tandis que les autres princes chrétiens iraient secourir le royaume de Jérusalem. Suénon et Canut étaient trop occupés de leurs propres affaires pour réussir dans leur mission religieuse. Les idolâtres mirent à profit cette mésintelligence; ils chassèrent de leur territoire les Danois, et vinrent brûler la ville d'Odensée.

Tous ces désastres semblaient ajouter encore à l'animosité des deux princes. Enfin, Valdemar se déclara pour Suénon, et depuis ce moment, Canut se vit forcé de recourir à un appui étranger. Il se rendit successivement en Russie, en Saxe et à Hambourg. Hartwig, archevêque de cette ville, lui fournit quelques secours; les Frisons se soulevèrent en sa faveur, et Suénon, pris à l'improviste, n'eut que le temps de se renfermer dans Vibourg (1); mais les assiégeants firent une sortie qui ruina encore

(1) Mallet *Hist. de Danemark*, liv. 2.

succès les pirates de la Baltique, ruina leur ville d'Arcona, et leur imposa pour quelque temps la religion du vainqueur. De retour dans ses États, il s'occupa de réformer les abus, mais il y mit cette inflexibilité qui devient odieuse, si elle n'est respectable. Il fut tué d'un coup de lance en pleine assemblée des États.

Les États lui donnèrent pour successeur un autre Éric, petit-fils d'Éric Ier. Ce prince eut d'abord quelques succès contre Olof, qui revendiquait ses droits à la couronne, comme fils de Harald; enfin, il gagna une bataille où son compétiteur perdit la vie. Il fut moins heureux contre les Vandales, qui le défirent en plusieurs rencontres. Fatigué du poids du sceptre, ce prince se fit moine, après un règne de neuf années. Sa douceur et sa résignation l'ont fait désigner, par les historiens danois, sous le nom d'Éric l'*Agneau*.

Trois princes avaient des droits à la couronne : Suénon, fils illégitime d'Éric II, était soutenu par les Scaniens et les Sélandais; Canut, fils de Magnus, s'appuyait sur les Jutlandais; enfin, Valdemar, fils posthume de Canut le Saint, avait pour lui la mémoire de son père, et ces qualités brillantes qui font d'autant plus d'impression sur les peuples que leur admiration se confond avec l'espoir. Mais ce

prince fut d'abord écarté à cause de sa grande jeunesse.

La seconde croisade, prêchée par saint Bernard, sous le pontificat d'Eugène III, mettait en mouvement tout l'Occident; les rois danois, que les papes affectaient de regarder comme relevant de l'empire, furent chargés de convertir ou d'exterminer les Vandales, tandis que les autres princes chrétiens iraient secourir le royaume de Jérusalem. Suénon et Canut étaient trop occupés de leurs propres affaires pour réussir dans leur mission religieuse. Les idolâtres mirent à profit cette mésintelligence; ils chassèrent de leur territoire les Danois, et vinrent brûler la ville d'Odensée.

Tous ces désastres semblaient ajouter encore à l'animosité des deux princes. Enfin, Valdemar se déclara pour Suénon, et depuis ce moment, Canut se vit forcé de recourir à un appui étranger. Il se rendit successivement en Russie, en Saxe et à Hambourg. Hartwig, archevêque de cette ville, lui fournit quelques secours; les Frisons se soulevèrent en sa faveur, et Suénon, pris à l'improviste, n'eut que le temps de se renfermer dans Vibourg (1); mais les assiégeants firent une sortie qui ruina encore

(1) Mallet *Hist. de Danemark*, liv. 2.

les espérances de Canut. Chassé du Jutland pour la seconde fois, il alla implorer la protection de l'empereur Conrad.

Cunut et Suénon III venaient d'être élus, chacun par ses partisans : la guerre devait sortir de ce conflit. Suénon eut d'abord l'avantage, et força son rival à se retirer en Jutland.

La guerre des Vandales compliquait cette lutte acharnée. Suénon parvint à arrêter leurs incursions qui, du reste, pouvaient être considérées comme des représailles, en permettant à ses sujets de former entre eux des associations régulières, et d'équiper à leurs frais des vaisseaux armés en guerre, destinés à repousser ou à poursuivre les pirates. Le commerce maritime, qui manquait de protection, entra dans ces sociétés de garantie mutuelle, qui avaient leurs assemblées, leurs lois et leurs priviléges, et telle fut sans doute l'origine de la ligue hanséatique, dont l'existence se révéla un siècle plus tard, quand elle eut à lutter contre l'oppression féodale.

Tandis que Canut s'efforçait de mettre l'empire dans ses intérêts, Suénon prit le parti de recourir également à Frédéric Ier, successeur de Conrad; alors Canut, pour décider le prince allemand en sa faveur, s'engagea à ranger sous son obéissance les

provinces que l'empereur l'aurait aidé à reconquérir. Frédéric manda les deux rivaux à Mersebourg. Suénon, roi de fait, ne comptait que sur l'intervention officieuse de l'empereur, et ne s'attendait pas à ce qu'on exigerait de lui l'hommage d'un vassal. Cependant, il jugea prudent de céder aux circonstances : il reconnut Frédéric pour son suzerain, et promit de désintéresser Canut par la session de l'île de Séland. Il subit la cérémonie de l'investiture, et fut couronné des mains de l'empereur (1).

De retour dans ses États, il protesta hautement contre la violence qui lui avait été faite, et dont l'effet était nul de droit, puisqu'il n'avait pas été revêtu de la sanction des États. Il refusa également de céder l'île de Séland à Canut ; mais à la sollicitation de Valdemar qui s'était porté caution de sa promesse, il lui donna en échange des terres isolées dans les différentes provinces du royaume. La tranquillité qui suivit cet arrangement ne fut pas de longue durée. Suénon indisposa ses sujets, en affectant de mépriser les mœurs et les usages nationaux ; il établit le combat judiciaire, supprima l'usage des jugements par le témoignage et le ser-

(1) Otto Frising, lib. II, cap. 5.

ment, et surchargea le peuple d'impôts; enfin, il étala un grand faste, et réserva toutes les faveurs pour les Allemands qu'il avait attirés en grand nombre dans le royaume.

Le roi crut raffermir son autorité en faisant la guerre à la Suède. Le prince Jean, fils de Sverker, avait outragé la femme et la sœur du gouverneur de la province de Halland, qui dépendait alors du Danemark. Suénon se crut personnellement offensé; il rejeta toutes les soumissions du roi Sverker, aussi bien bien que la médiation du légat. Il entra en Suède, où il ne rencontra d'abord qu'une assez faible résistance, parce que le peuple venait de faire périr le roi et son fils; mais bientôt un hiver rigoureux arrêta les progrès de son armée. Enfermée dans des défilés, elle fut battue par les paysans suédois, et ce ne fut qu'avec peine que Suénon regagna la Scanie, où une sédition éclata à son arrivée. Poursuivi par le peuple, il dut son salut à l'intervention d'un Scanien, nommé Tycho : mais irrité de cette révolte, et du service même que venait de lui rendre un de ses sujets, il livra toute la province au pillage, et fit périr son bienfaiteur.

La haine qu'excita contre le roi une action si barbare, réveilla les espérances de Canut. A la même

époque, Valdemar se rapprocha de ce dernier, en épousant sa sœur Sophie, dont la mère avait été unie en premières noces à Vladimir Monomaque. Sophie reçut comme douaire le tiers des biens que Canut possédait en Danemark. Cette alliance eût inquiété un prince moins soupçonneux que Suénon. Il ne dissimula plus ses projets de vengeance, et hâta lui-même sa ruine. Canut et Valdemar prirent le titre de rois, et présentèrent la bataille à Suénon, qui se retira précipitamment en Saxe. Là, il parvint à mettre dans ses intérêts le duc Henri, l'archevêque de Brême, et jusqu'aux Vandales. Ces derniers forcèrent les habitants de la Fionie à reconnaître de nouveau l'autorité du roi fugitif. Les armes allaient décider de cette querelle, lorsque Valdemar proposa un arrangement qui fut accepté. Le royaume fut partagé entre les trois prétendants : Suénon eut la Scanie, Canut les îles, et Valdemar le Jutland et le duché de Sleswig. Une réconciliation scellée par un partage si inégal ne pouvait être sincère : mais pour cette fois, Suénon déguisa habilement ses intentions perfides. Au milieu des réjouissances d'un festin, il donna l'ordre de massacrer ses deux rivaux. Canut venait tomber percé de coups à l'instant où il quittait cette table inhospitalière, lorsque Valdemar, conservant toute sa présence

d'esprit, éteint les flambeaux, et s'échappe à la faveur du tumulte et de l'obscurité. Le jeune prince parvient dans le Jutland, convoque les États, et expose toute la perfidie de Suénon. Son éloquence naturelle, la vue d'une blessure qui témoignait du danger qu'il avait couru, la haine qu'on portait au roi parjure, excitent l'indignation générale; la guerre est aussitôt résolue. Suénon, sans perdre de temps, vient attaquer les partisans de Valdemar; mais il trouve une résistance qu'il n'avait pas prévue. Enfin, dans une bataille qui se donna près de Vibourg, dans la plaine de Grathe, il fut vaincu et contraint de prendre la fuite. Un soldat le découvrit dans un marais où il était retenu par le poids de son armure, et lui trancha la tête.

Le règne de Suénon ne fut remarquable que par les calamités qu'il attira sur le Danemark. Les troubles politiques paralysaient le zèle de l'archevêque de Lunden; le clergé de Norvége fut soustrait à sa juridiction. Le cardinal Breck Sparre, qui depuis occupa le saint-siége sous le nom d'Adrien IV, désigna Drontheim pour le siége métropolitain de Norvége. L'anarchie où la Suède était alors plongée, ne lui permit pas d'établir un primat dans ce royaume: il commit ce soin à l'archevêque de Lunden, en lui enjoignant d'élever à cette dignité le

prélat qui réunirait les suffrages des Goths et des Suédois. Depuis que le Danemark avait des rapports plus suivis avec l'Allemagne, il entrait dans la politique des empereurs et dans celle des papes d'isoler les influences des États du Nord pour les balancer entre elles, et l'établissement d'un primat en Norvége et en Suède était conforme à ces vues.

Le fils de Canut le Saint régnait seul (1). Ce prince, quoique dans la fleur de l'âge, avait passé par toutes les épreuves qui donnent l'expérience. Dans sa première jeunesse, il avait cherché un asile en Russie; son ambition précoce le rappela bientôt en Danemark, où nous l'avons vu tour à tour ennemi et allié de Suénon et de Canut. Délivré de ses rivaux, il laissa paraître toute sa grandeur d'âme; il comprit que lorsqu'on prend le sceptre après de longues guerres civiles, c'est être sage que de se montrer clément. L'ordre et la confiance étaient rétablis; il ne restait plus dans les esprits que cette agitation, résultat ordinaire des grandes secousses politiques, et que les princes d'un caractère élevé savent tourner au profit de leur autorité, en lui donnant un but national. Valdemar résolut d'abattre la puissance des Slaves occidentaux.

(1) 1157.

de Saxe, qu'il ferait une diversion sur les terres des Slaves, tandis que le roi les attaquerait au Nord. Les païens furent taillés en pièces par l'armée saxonne, et un de leurs chefs, Niclot, tomba dans l'action. De leur côté, les Danois pillèrent la ville de Rostock, et la brûlèrent avec l'idole qu'on y adorait. Les Slaves implorèrent la paix, et l'obtinrent à des conditions onéreuses.

Tandis que Valdemar humiliait les ennemis de l'Église, Eschill, archevêque de Lunden, essayait de fomenter des troubles dans le royaume. Victor IV et Alexandre III se disputaient alors la tiare. Victor venait de nommer évêque de Sleswig un prêtre dont le roi avait confirmé l'élection. Eschill, qui soutenait le parti d'Alexandre, se crut offensé dans ses prérogatives. On assure que le prélat couvrait de ce prétexte des griefs particuliers. Il avait fait venir de France des vases et des effets précieux qui lui furent dérobés, et il s'était vainement adressé au roi pour en obtenir la restitution. Dans son emportement, il alla jusqu'à menacer Valdemar de lui faire la guerre. Le prince termina sa réponse au messager de l'archevêque par ces mots : *J'ai reçu de Dieu une épée pour faire rentrer les rebelles dans le devoir*. Eschill s'enfuit en Suède, et bientôt après, le roi mit garnison dans les villes du diocèse de

Lunden. Le prélat fut forcé de céder, et dut renoncer à une grande partie des biens que ses prédécesseurs avaient reçus de la piété ou de la faiblesse des princes danois.

Le schisme occasionné par la rivalité des deux pontifes durait encore. L'empereur avait convoqué le concile de Pavie, qui décida en faveur de Victor; mais Alexandre refusait de se soumettre. Fort de l'appui de presque tous les princes de l'Europe, il excommunia Victor et l'empereur lui-même. Les relations du Danemark avec l'empire firent espérer à Frédéric que Valdemar se déclarerait pour son protégé. Victor envoya donc un légat à la cour de ce monarque pour l'attirer dans son parti, mais il ne put réussir à gagner l'archevêque de Lunden. Valdemar, pressé de nouveau, envoya un de ses affidés en Allemagne pour prendre une connaissance approfondie de la question. Cet homme, séduit par des promesses brillantes, persuada à Valdemar de se rendre à un concile convoqué par Frédéric, et où devaient assister tous les princes de la chrétienté. L'empereur ne doutait pas, ajouta-t-il, que l'exemple de Valdemar ne fût du plus grand effet; Valdemar aurait ainsi la gloire de terminer un différend dont gémissait l'Église. Ces considérations d'un ordre moral étaient appuyées de l'offre de quelque pro-

différents prétextes, les réclamations de Valdemar. Ce prince équipa une flotte, et débarqua en Norvége avec des forces considérables. Heureusement pour Erling, les Slaves, profitant de l'absence du roi, ne lui permirent pas de profiter de ces avantages. Il revint en Danemark, se réservant de faire valoir plus tard ses prétentions (1).

L'idée dominante de Valdemar était la soumission des Slaves. Ces peuples, blessés dans le sentiment national et religieux, portaient impatiemment le joug étranger. Un des fils de Niclot, Pribislas, les excitait à la révolte, et les hostilités venaient de recommencer. Henri le Lion, duc de Saxe, Albert, margrave de Brandebourg, et Adolphe, comte de Holstein, s'unirent avec Valdemar pour porter aux Slaves un coup définitif. Tandis que la flotte danoise agissait sur les côtes, les princes allemands pressaient l'ennemi sur tous les points de son territoire. Les Rugiens, liés par le dernier traité, furent obligés de combattre contre leurs frères. D'abord

(1) Quelques années après, Erling se vit réduit à demander la paix. Valdemar exigea que le régent assurât à un prince danois la souveraineté de la Norvége, dans le cas où lui et Magnus mourraient sans postérité. Erling devait en outre reconnaître la suzeraineté du roi de Danemark, pour la province de Wiigen, et fournir un contingent de guerre. C'était imposer par la force des conditions assez semblables à celles que Frédéric avait obtenues par ruse.

la résistance des Vandales fut opiniâtre; ils eurent même l'avantage dans un combat où le comte de Holstein périt. Mais Henri répara bientôt cet échec, et poursuivit les vaincus jusqu'en Poméranie, dont les ducs étaient alliés de Pribislas. S'il y eût eu un accord sincère entre Valdemar et Henri, c'en était fait des Vandales; mais les intérêts de ces princes cessaient d'être les mêmes après la victoire : unis par un danger commun, ils ne purent s'entendre, dès qu'il s'agit de partager les dépouilles conquises; bientôt leur mésintelligence éclata. A la faveur de ces démêlés les Rugiens reprirent les armes: Axél déjoua cette tentative par une attaque prompte et vigoureuse, et ravagea le pays vers l'embouchure de l'Oder. Cependant les Danois ne purent emporter Arcona; les Rugiens n'en furent pas moins forcés de se soumettre, et Valdemar retourna en Danemark, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. C'est à cette époque que son fils Canut fut solennellement proclamé son successeur.

La paix avec les Slaves ne pouvait être considérée que comme une trêve ; il ne se passait point d'année sans que leurs révoltes appelassent une sévère répression. Valdemar reconnut la nécessité de se réconcilier avec Henri le Lion, et de sacrifier à la po-

litique ses griefs particuliers : il alla le trouver en Saxe, et l'apaisa par d'importantes concessions. Plusieurs points de la côte étaient particulièrement exposés aux incursions des pirates ; le roi y fit élever des forts pour les contenir. Telle fut l'origine de Copenhague (1). La commodité de ce port y attira un grand nombre de pêcheurs, et à la place de ces habitations grossières, s'élevèrent depuis les palais de la capitale.

Tant que subsistait Arcona, on ne pouvait compter sur la soumission des Rugiens. Le roi résolut d'anéantir ce foyer de résistance et de superstition. Pour neutraliser les secours que pouvaient leur donner les Slaves du continent, il opposa à ces derniers Pribislas, chef des Obotrites, qui était devenu son vassal, ainsi que le duc de Saxe et les ducs de Poméranie, Casimir et Bogislas. Tranquille de ce côté, il fit une descente dans l'île de Rugen, et dirigea toutes ses forces contre Arcona.

Cette ville, dont les ruines mêmes ont péri, s'élevait sur un promontoire à l'extrémité septentrionale de Rugen : une ceinture de rochers, liés entre eux par quelques ouvrages, en défendait les approches ; elle n'était accessible que du côté de l'ouest,

(1) En danois *Kiôbenhavn*, abréviation du mot Kiôbmändshaved, c'est-à-dire, *port des marchands*.

que protégeait un rempart formé de pièces de bois, dont les intervalles étaient remplis par du sable et de la terre. Selon l'auteur de la chronique slave, le christianisme avait été prêché à Rugen dès le temps de Louis le Germanique, c'est-à-dire trois siècles auparavant (1). Des moines de la nouvelle Corbie auraient élevé sur cette terre païenne une chapelle en l'honneur de saint Witt, leur patron. Par la suite, les habitants auraient chassé les missionnaires, et il ne serait resté de leurs tentatives que le culte adressé à saint Witt. Ce récit n'est qu'une pieuse fable, forgée par les prêtres, et que l'ignorance de la langue slave a pu seule accréditer (2). Cette idole avait son temple principal dans Arcona : sa statue colossale avait quatre têtes, qui représentaient le temps ou les quatre saisons de l'année. D'une main, elle tenait un arc, symbole de destruction, et de l'autre, une corne, symbole d'abondance : c'était caractériser le temps par sa double attribution. Chaque année, le prêtre remplissait la corne de

(1) Helm., *Chron. slav.*, liv. 1.

(2) L'idole des Rugiens ne s'appelait point *Svantowitt*, mais *Sviatovid*, ce qui signifie en slavon et en russe, *vue sainte*. La prononciation danoise se rapproche plus du polonais Swientowid. Sviatovid était le dieu de l'avenir : et comme l'avenir renferme le présent et le passé, les Slaves représentaient cette idole avec plusieurs têtes. Il n'y a là de commun avec saint Witt, ou *Svantowitt*, qu'un rapport accidentel et comphonique entre le nom du saint et l'appellation *vid*, *la vue*.

vin, et pronostiquait, d'après l'évaporation, si les récoltes seraient abondantes. Aux pieds de la statue étaient entassées diverses offrandes; mais aucun sacrifice ne lui était plus agréable que le sang des chrétiens. Le grand prêtre était l'interprète des oracles rendus par le dieu. Lui seul entrait dans le sanctuaire, et de peur de le souiller par un contact humain, il en sortait pour respirer. Les sacrifices étaient suivis de festins où le peuple s'abandonnait à tous les excès. Toutes les tribus slaves de la Baltique apportaient leurs offrandes dans le temple d'Arcona. Trois cents cavaliers étaient spécialement consacrés au culte de Sviatovid; tout le butin qu'ils pouvaient faire appartenait au Dieu. Le pontife nourrissait aussi un cheval blanc (1) que nul autre n'osait approcher; c'est celui que montait le dieu dans les combats. Le matin, on voyait quelquefois le coursier encore baigné de sueur après ses courses

(1) Cette coutume des Slaves rappelle les superstitions des anciens Germains :

. . . . Proprium gentis equorum quoque præsagia ac monitus experiri : publicè aluntur iisdem nemoribus ac lucis, candidi et nullo mortali opere contacti : quos pressos sacro curru, sacerdos ac rex, vel princeps civitatis comitantur, hinnitus ac fremitus observant. Nec ulli auspiciis major fides, non solum apud plebem, sed apud proceres, apud sacerdotes. Se enim ministros deorum, illos conscios putant. Tacit., *De moribus Germanorum*, cap. 10.

nocturnes, et l'on tirait de son allure différents présages.

Le culte de Sviatovid assurait aux Rugiens la suprématie sur toutes les autres tribus slaves. Leur position insulaire, l'assiette de leur ville, le produit de la pêche qui se faisait sur leurs côtes, la superstition, source non moins féconde de richesses, tout les encourageait à la résistance et à repousser le christianisme.

Valdemar avait proportionné ses moyens d'attaque à la difficulté de l'entreprise; animés par sa présence, et par les exhortations des prêtres, les Danois marchèrent au combat avec cette résolution qui présage le succès. Des machines de guerre battirent le rempart de l'ouest, les assiégeants brûlèrent la principale tour, et bientôt le feu se communiqua aux poutres qui soutenaient toute la masse du mur d'enceinte. Les Rugiens, voyant le progrès des flammes, et pressés par l'ennemi qui s'ouvrait un passage à travers les décombres, parlèrent de capituler. L'armée danoise demandait à grands cris l'assaut et le pillage; mais le roi, cédant aux conseils d'Axel et de l'archevêque de Lunden, contint cette fougue. Il comprit qu'il valait mieux inaugurer la croix par la clémence que par une œuvre de destruction. Cependant les conditions qu'imposa le

vainqueur répondaient pleinement au but de l'expédition. Les Rugiens durent livrer leur idole avec tous les trésors renfermés dans le temple; les prisonniers chrétiens furent rendus; les terres assignées aux prêtres idolâtres devinrent la propriété de l'Église, et les habitants furent tenus d'embrasser le christianisme. L'obligation de payer un tribut et de fournir un contingent de guerre compléta leur asservissement.

Lorsque ces conditions eurent été ratifiées par Tetislas et Iarimar, prince des Rugiens, le roi donna l'ordre à deux de ses officiers de détruire la statue de Sviatovid.

Les Rugiens accoururent en foule, attachant une secrète espérance à cette violation audacieuse : ils s'attendaient à voir l'idole écraser les profanateurs; mais lorsqu'elle fut tombée aux acclamations des Danois, et qu'ils en virent les débris employés aux plus vils usages, sans que le dieu donnât aucun signe de colère, ils reconnurent l'impuissance de Sviatovid et la supériorité du dieu des chrétiens. Le temple d'Arcona fut brûlé comme l'idole. Il y en avait trois autres dans le fort de Carentz, dédiés à des divinités secondaires; ils eurent le même sort. Axel, que Valdemar avait chargé de leur destruction, éleva des églises sur leur emplacement; d'au-

tres furent construites dans le pays, de sorte qu'en peu de temps l'île entière n'offrit plus vestige de paganisme.

Rome se réjouit de ce triomphe. Alexandre III, dans une bulle où il comblait d'éloges le roi de Danemark, déclara l'île de Rugen partie intégrante du diocèse de Roschild; deux ans plus tard (1), il accorda aux instances de Valdemar la canonisation de son père Canut, que les Sélandais adoptèrent pour leur patron.

La conquête de Rugen, considérée sous le rapport du territoire, était peu importante, mais par l'effet moral qu'elle produisit sur les Slaves de la Baltique, c'est un des événements les plus remarquables dans l'histoire du Nord au douzième siècle. Le Danemark, la Norvége, la Suède, avaient été successivement conquis au christianisme : dans ce dernier État, la réforme religieuse s'était opérée avec plus de lenteur et de difficulté. Nous verrons bientôt que les Suédois du haut pays étaient plutôt ébranlés que convertis. C'est que dans la Suède centrale, la lutte était à la fois religieuse et politique. Les rois goths, déjà chrétiens, rencontrèrent plus d'obstacles comme dominateurs que comme pro-

(1) 1170.

fessant une religion étrangère : sous le drapeau des croyances, s'agitait la question de suprématie. D'ailleurs, nous avons déjà remarqué que le paganisme n'est point intolérant de sa nature; sans s'élever jusqu'à Dieu comme cause unique et première, l'idolâtre divinise les influences sensibles, et par cela même il admet facilement l'idée d'un culte étranger. Mais ce qu'il accorde aux autres, il le réclame énergiquement pour lui-même, surtout quand ses erreurs tiennent à ce qu'il y a de plus respectable parmi les hommes, au sentiment national et à celui de leur propre dignité. Ce qui fortifiait encore la tolérance de ces païens, c'était la diversité des cultes parmi les peuples d'origine différente qui les entouraient, et les modifications infinies de ces mêmes cultes de localité à localité. Le paganisme n'avait point de tête ou plutôt il en avait mille : le Scandinave, le Vandale, l'Esthonien, le Livonien, le Finois, se montraient cruels à l'égard des chrétiens, mais à titre d'ennemis, et non comme adversaires religieux. Il fallait donc les convertir par le glaive, et leur faire respecter la vérité en l'offrant associée à la puissance. Il fallait renverser successivement chaque idole, atteindre le paganisme dans ses dernières limites, le terrasser après avoir préparé le reste de ses fauteurs à l'unité de l'Église, en leur

montrant de tous côtés la croix triomphante.

L'Église marchait vers ce but avec persévérance, mettant à profit ou la faiblesse des princes en prenant plus d'influence dans leurs États, ou leurs qualités guerrières en les excitant à la conversion des idolâtres par la conquête.

La lutte contre l'idolâtrie reculait vers l'est; les Esthoniens et les Courlandais, moins puissants que les Slaves de la Baltique, et refoulés vers le rivage par les Polonais et les margraves de Brandebourg, infestaient les mers. Valdemar dirigea contre ces pirates une expédition dirigée par Axel et par le prince Christophe. Les Danois défirent les Barbares sur les côtes de l'île d'OEland, et revinrent chargés de butin.

La prépondérance que donnaient au Danemark tous ces avantages, excita la jalousie des ducs de Poméranie. Henri le Lion partageait leur mécontentement. Ce prince reprochait non sans raison à Valdemar d'oublier, après la victoire, les promesses faites à ses alliés. Il avait été convenu entre le roi et Henri que le butin provenant de la conquête de Rugen, ainsi que le tribut auquel on soumettrait les Slaves, seraient partagés également entre les deux princes. La guerre finie, Valdemar crut pouvoir se dispenser de tenir ses engagements. Ce mépris de

la foi des traités porta ses fruits. Le duc de Saxe leva la défense imposée à ses sujets slaves d'attaquer les côtes de Danemark. Aussitôt les pirates se mettent en mer, débarquent sur tous les points sans laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître, brûlent les demeures, massacrent tout ce qui résiste, et emmènent le reste en esclavage. Le roi voulut d'abord user de représailles, mais les Barbares se retiraient devant ses flottes, et quelques ravages exercés dans un pays pauvre ne pouvaient compenser les dévastations dont le Danemark venait d'être le théâtre. Il fallut donc arrêter le mal à sa source, en apaisant le duc Henri. Les deux princes eurent une entrevue sur les bords de l'Eyder. Valdemar restitua ce qu'il s'était injustement approprié, et, de son côté, Henri renouvela dans tous les pays slaves qui relevaient de sa couronne la défense d'attaquer les terres de la domination danoise. La piraterie n'en était pas moins exercée par les peuplades riveraines de la Baltique orientale et du golfe de Finlande. Plus d'une fois Valdemar et Axel les poursuivirent au fond de leurs retraites, brûlèrent leurs habitations et ruinèrent les forts qui leur servaient de refuge. Les Poméraniens eux-mêmes résistaient rarement à la tentation de piller les côtes. A la suite d'une de leurs excursions, Valdemar et Axel, qui di-

rigeait et exécutait toutes les grandes entreprises du monarque, firent une descente dans la Poméranie citérieure, et brûlèrent Julin (1), ville considérable, située entre les embouchures de l'Oder (2).

Vers la même époque, Eschill, archevêque de Lunden, ayant déposé la mitre pour passer le reste de ses jours dans la retraite, Axel fut désigné pour lui succéder. Il résista longtemps, soit qu'il ne voulût pas renoncer au siége de Roschild, soit qu'il craignît que les devoirs attachés à cette nouvelle dignité fussent peu compatibles avec les autres soins de sa vie déjà si active. Il céda enfin aux injonctions formelles du pape Alexandre III, qui lui permit de conserver l'évêché de Roschild. Lorsqu'il eut accepté, Eschill se retira dans l'abbaye de Clairvaux (3). Si la réunion des plus hautes fonctions spirituelles et temporelles dans les mêmes mains contribua à l'extinction de l'idolâtrie, elle eut quelquefois pour résultat la déconsidération du clergé. A une époque où le premier prélat du Nord était à la fois généralissime et grand amiral, les prêtres, placés sous

(1) En 1175.

(2) Selon Adam de Brême, Julin était une des cités les plus vastes et les plus populeuses de l'Europe. La petite ville de Wollin, qui subsiste encore, s'élève sur une partie de l'emplacement de l'ancienne Julin.

(3) Ses liaisons avec saint Bernard le déterminèrent à choisir cette retraite, où il mourut en 1181.

la foi des traités porta ses fruits. Le duc de Saxe leva la défense imposée à ses sujets slaves d'attaquer les côtes de Danemark. Aussitôt les pirates se mettent en mer, débarquent sur tous les points sans laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître, brûlent les demeures, massacrent tout ce qui résiste, et emmènent le reste en esclavage. Le roi voulut d'abord user de représailles, mais les Barbares se retiraient devant ses flottes, et quelques ravages exercés dans un pays pauvre ne pouvaient compenser les dévastations dont le Danemark venait d'être le théâtre. Il fallut donc arrêter le mal à sa source, en apaisant le duc Henri. Les deux princes eurent une entrevue sur les bords de l'Eyder. Valdemar restitua ce qu'il s'était injustement approprié, et, de son côté, Henri renouvela dans tous les pays slaves qui relevaient de sa couronne la défense d'attaquer les terres de la domination danoise. La piraterie n'en était pas moins exercée par les peuplades riveraines de la Baltique orientale et du golfe de Finlande. Plus d'une fois Valdemar et Axel les poursuivirent au fond de leurs retraites, brûlèrent leurs habitations et ruinèrent les forts qui leur servaient de refuge. Les Poméraniens eux-mêmes résistaient rarement à la tentation de piller les côtes. A la suite d'une de leurs excursions, Valdemar et Axel, qui di-

rigeait et exécutait toutes les grandes entreprises du monarque, firent une descente dans la Poméranie citérieure, et brûlèrent Julin (1), ville considérable, située entre les embouchures de l'Oder (2).

Vers la même époque, Eschill, archevêque de Lunden, ayant déposé la mitre pour passer le reste de ses jours dans la retraite, Axel fut désigné pour lui succéder. Il résista longtemps, soit qu'il ne voulût pas renoncer au siége de Roschild, soit qu'il craignît que les devoirs attachés à cette nouvelle dignité fussent peu compatibles avec les autres soins de sa vie déjà si active. Il céda enfin aux injonctions formelles du pape Alexandre III, qui lui permit de conserver l'évêché de Roschild. Lorsqu'il eut accepté, Eschill se retira dans l'abbaye de Clairvaux (3). Si la réunion des plus hautes fonctions spirituelles et temporelles dans les mêmes mains contribua à l'extinction de l'idolâtrie, elle eut quelquefois pour résultat la déconsidération du clergé. A une époque où le premier prélat du Nord était à la fois généralissime et grand amiral, les prêtres, placés sous

(1) En 1175.

(2) Selon Adam de Brême, Julin était une des cités les plus vastes et les plus populeuses de l'Europe. La petite ville de Wollin, qui subsiste encore, s'élève sur une partie de l'emplacement de l'ancienne Julin.

(3) Ses liaisons avec saint Bernard le déterminèrent à choisir cette retraite, où il mourut en 1181.

son autorité, ne pouvaient observer strictement la discipline ecclésiastique. D'ailleurs, la richesse des bénéfices était un attrait pour les laïques, et souvent le peuple voyait ses pasteurs exercer jusqu'à l'abus l'autorité séculière. Il y a lieu de penser que, sous ce rapport, la conduite d'Axel ne fut pas irréprochable, et la révolte des Scaniens vient à l'appui de cette conjecture. Ils exigeaient qu'on rendît aux prêtres la permission de se marier, et refusaient avec non moins d'opiniâtreté la dîme ecclésiastique. Enfin, ils demandaient au roi de ne donner le gouvernement de la Scanie qu'à un homme né dans cette province. Ni la persuasion ni les menaces ne purent vaincre leur résolution. Axel lui-même fut sur le point d'être lapidé par des pêcheurs, et n'eut que le temps de s'enfuir en Séland. Valdemar, après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, crut devoir étouffer cette révolte par les armes. Après une lutte longue et sanglante, les Scaniens vaincus demandèrent la paix, et cédèrent sur tous les points, excepté sur la question des décimes.

Peu de temps après, Valdemar trouva l'occasion de se venger de Henri le Lion. L'alliance qui unissait ces deux princes était plutôt l'œuvre de la nécessité qu'un rapprochement sincère. L'humeur impérieuse de Henri l'avait engagé dans de sérieux

démêlés avec Frédéric. L'empereur avait refusé de faire grâce aux habitants de Milan et d'Alexandrie, et les Italiens, exaspérés par cette rigueur, s'étaient révoltés. Frédéric, après avoir convoqué une diète à Chiavenna, avait appelé à son secours Henri de Saxe. Celui-ci rejeta toutes les supplications de l'empereur, exigeant avant tout qu'on lui cédât la ville de Goslar. Frédéric lui promit de faire examiner ses droits; mais le duc persista. Cette obstination obligea l'empereur à combattre avec des forces trop inégales. Défait par les rebelles, il se vit obligé de se réconcilier avec le pape Alexandre III, en se soumettant aux conditions imposées par le pontife. De retour en Allemagne, son premier soin fut la vengeance. Henri, cité successivement aux diètes de Worms, de Magdebourg et de Goslar, refusa de comparaître. Enfin, à celle de Würtzbourg, il fut déclaré coupable du crime de lèse-majesté et privé de tous ses fiefs et prérogatives. L'empereur crut ne devoir négliger aucun moyen pour réduire un vassal si dangereux; il fit demander au roi la main de ses deux filles pour les deux princes ses fils. Le but de ces avances brillantes était de décider Valdemar à une rupture avec Henri, et d'obtenir la coopération d'une flotte danoise dans la Baltique, pour réduire les habitants de Lubeck

paraître ses intentions véritables, en parlant d'hommage et de serment de fidélité ; et, sur le refus positif de Canut, il le menaça de disposer de sa couronne en faveur d'un autre. Le roi se contenta de répondre qu'avant de la donner, il fallait la prendre. Cette mésintelligence n'empêcha point le prince danois d'envoyer en Allemagne une de ses sœurs pour épouser Frédéric, duc de Souabe, conformément aux promesses de Valdemar ; mais il retint la moitié de la dot qu'il s'engagea à livrer après la célébration du mariage. Dans sa lutte contre Henri le Lion, Frédéric avait mis dans ses intérêts Bogislas, duc de Poméranie. Ce dernier, reconnaissant des secours qu'il avait reçus de l'empereur, s'était déclaré son vassal. Pour s'affranchir des craintes où le jetait une position équivoque, il aima mieux se déclarer ouvertement contre le roi de Danemark, sachant bien que Frédéric lui ferait en retour des concessions importantes. Il s'apprêtait à une expédition contre l'île de Rugen, lorsque la vigilance d'Axel le prévint. Ce prélat arma une flotte et attaqua si brusquement celle des Poméraniens, que toute résistance fut inutile. Cette victoire porta à leur puissance maritime un coup définitif. Les Danois poursuivirent la guerre avec vigueur ; ils ravagèrent le pays, et s'emparèrent de deux forts qui comman-

daient l'embouchure de la Peene ; mais leurs efforts échouèrent devant Volgast. Les hostilités continuèrent l'année suivante ; enfin Bogislas, enfermé dans Kamin, fut obligé de se mettre à la discrétion du vainqueur. Valdemar se montra clément envers son gendre : il lui laissa son duché sous la réserve qu'il lui prêterait foi et hommage. A la même époque, le roi établit sa suzeraineté sur le Mecklenbourg. Alors il prit le titre de roi des Slaves.

Frédéric avait espéré un autre dénoûment ; il somma de nouveau Canut de comparaître à sa cour ; et à la nouvelle d'un refus auquel il devait s'attendre, il renvoya à son frère la jeune fiancée du duc de Souabe.

Il est probable que la troisième croisade (1) prévint seule une rupture ouverte entre le Danemark et l'empire. Saladin, sultan du Caire, venait de s'emparer de Jérusalem ; les temples de la ville sainte étaient changés en mosquées, à l'exception du saint Sépulcre. A cette nouvelle, la chrétienté s'émut, et le pape Clément III se hâta d'organiser l'expédition que ses prédécesseurs Urbain et Grégoire avaient à peine eu le temps de préparer. Le pontife envoya des légats en Danemark, avec la mission d'y recru-

(1) De 1188 à 1192.

ter des auxiliaires ; ceepndant ils durent se contenter de la promesse que leur fit le roi de ne point troubler la paix de l'empire pendant l'absence de Frédéric. Henri le Lion fut rappelé de son exil ; mais l'empereur, suspectant sa fidélité, lui laissa le choix de l'accompagner en Terre Sainte, ou de se retirer auprès de son beau-père Henri, roi d'Angleterre.

Cinq croisés, les seuls qui aient répondu à l'appel du pape dans tout le Danemark, se joignirent à deux cents Norvégiens, et partirent séparément. Les premiers naufragèrent sur les côtes de Frise. De Venise, où ils s'étaient rendus par terre, ils s'embarquèrent de nouveau et n'arrivèrent en Terre Sainte qu'après la conclusion de la paix.

Canut, resté en Danemark, servit plus utilement la cause de l'Église, en combattant les idolâtres de la Baltique. L'Esthonie devint le théâtre des guerres religieuses ; c'est là que devaient lutter pendant tant de siècles, le Danemark, la ligue hanséatique, la Pologne, la Suède et la Russie.

Vainqueur des Esthoniens, Canut eut bientôt à réprimer une révolte excitée par l'ambition d'un prélat. Valdemar, frère du roi, avait été nommé duc de Sleswig. En attendant qu'il eût l'âge de gouverner, l'autorité fut confiée à l'évêque de cette province, fils naturel de Canut V. Plus tard, lorsqu'il

dut résigner le commandement, il regarda cette obligation comme une injure, noua des intrigues dans le royaume, et se ménagea l'appui d'Adolphe, comte de Holstein. Il lève enfin le masque, proclame ses droits à la couronne, ou du moins à un partage égal avec Canut, et passe en Norvége d'où il ramène une flotte considérable. Tandis qu'il prenait solennellement le titre de roi, ses alliés s'avançaient vers l'Eyder pour le soutenir. Canut, prévoyant que cette coalition se dissiperait d'elle-même, se contenta de faire garder le Danewirk, et évita d'en venir à une action décisive. L'évêque, dont les trésors étaient épuisés, congédia ses auxiliaires. Comme il se rendait vers le roi, il fut arrêté et conduit dans le château de Séborg. Adolphe n'obtint la paix qu'à prix d'or; mais trop fier pour ne pas tout risquer pour conserver son indépendance, il s'unit à Othon, margrave de Brandebourg, qui ne voyait qu'avec jalousie l'agrandissement du Danemark. Ces deux princes obtinrent d'abord des avantages signalés; mais la constance de Canut, qui ne se démentit point pendant près de six années, finit par arracher la victoire à ses ennemis. Adolphe dut céder au roi le pays des Dithmarses et la place de Rendsbourg, ce qui rendait les Danois maîtres de l'Eyder. Une paix avec Adolphe ne pouvait être

considérée que comme une trêve : les hostilités recommencèrent la même année (1). Le comte et ses alliés avaient résolu de s'emparer du fort de Lauenbourg qui appartenait au duc de Saxe. Canut s'avança pour secourir cette place, mais elle fut prise avant son arrivée. Alors Valdemar, frère du roi, entra dans le Holstein, défit le comte à Stilnow, et s'empara de plusieurs villes et forts : de là il marcha sur Hambourg, où le comte s'était réfugié. A l'exception de Lauenbourg, tout le pays reconnut son autorité, et enfin Lubeck lui ouvrit ses portes. A peine Valdemar s'était éloigné, qu'Adolphe reprend Hambourg, où il se trouve enfermé par l'armée danoise. Le prince lui promet la liberté moyennant la cession de Lauenbourg ; mais sur le refus du commandant de livrer cette place, Adolphe est mis aux fers et conduit en Danemark. A la suite de cette guerre, l'alliance entre Othon, duc de Saxe, que son parti venait de proclamer empereur, et la maison de Danemark, fut scellée par le mariage d'Hélène, sœur de Canut, avec Guillaume, frère d'Othon.

Les conquêtes de Canut semblaient avoir établi solidement son autorité en Allemagne. Il se rendit à Lubeck pour y recevoir l'hommage de ses nou-

(1) En 1200.

veaux sujets. « Il convoqua dans cette ville une assemblée de tous les nobles, magistrats des villes, commandants de places, gouverneurs de provinces et autres tenanciers habitant le Holstein, la Stormarie, le Dithmarse et les comtés de Ratzbourg et de Schwerin, pour recevoir l'hommage et le serment de fidélité. Mais toute cette gloire et cette pompe ne tardèrent pas à se changer en deuil: De retour dans ses États, Canut fut attaqué d'une maladie qui l'emporta subitement, au plus haut période de sa fortune (1). »

Le règne de Canut, comme celui de Valdemar le Grand, dut une partie de son lustre au génie d'Axel. Ce prélat, qui avait porté si loin la gloire des armes danoises, et assuré tant de conquêtes à l'Église, laissa des monuments durables de sa sagesse et de son zèle éclairé. Les premiers missionnaires qui s'étaient établis dans le pays appartenaient à des nationalités et à des époques diverses; il en était résulté des différences dans la célébration de l'office divin : Axel y rétablit l'uniformité canonique.

Il appartenait à un homme qui avait fait de si grandes choses, de donner une direction utile à l'histoire de son pays. Il chargea Saxon le gram-

(1) Mallet, *Hist. du Danemark*, liv. 5.

mairien, son secrétaire (1) et Suénon *Aggesen* (2) de mettre en ordre les documents de l'histoire de Danemark, que le zèle inconsidéré des prêtres menaçait d'une destruction totale.

Valdemar II venait de succéder à son frère (3). Tout semblait lui présager un règne brillant : les divisions de l'empire d'Allemagne, les troubles qui agitaient la Norvége et la Suède, les conquêtes récentes des Danois dans le Holstein, le Mecklenbourg et la Poméranie, semblaient concourir à consolider sa puissance; mais ses succès militaires l'avaient rendu trop confiant, et tous ces avantages étaient balancés par la perte d'Axel.

Il se rendit d'abord à Lubeck pour s'y faire reconnaître solennellement roi des Slaves, et seigneur de la Nordalbingie. Il créa comte de cette dernière province Albert d'Orlamund, son neveu, et augmenta les priviléges des marchands de Lubeck.

(1) Saxon a jeté une grande confusion dans son histoire pour avoir voulu classer chronologiquement des princes contemporains qui n'exerçaient qu'un pouvoir partiel. Mais on y trouve un reflet précieux des anciennes mœurs scandinaves. Il est mort au commencement du treizième siècle. André Sunesen lui succéda comme archevêque de Lunden.

(2) En latin Sueno Aggonis, *Suenon, fils d'Agge*. Il a moins d'imagination et plus d'exactitude que Saxon. Pour les temps appréciables, il a suivi les annalistes islandais. On lui doit aussi une traduction latine du *Droit de la cour*, attribué à Canut le Grand.

(3) En 1202.

La forteresse de Lauenbourg, qui tenait toujours les Danois en échec, tomba en son pouvoir après une résistance des plus opiniâtres, et le comte Adolphe fut remis en liberté. Quelque temps après (1204), Valdemar fut appelé à intervenir dans les affaires de Norvége. C'était à l'occasion des troubles excités par la minorité de Guttorm. Hakan Galin était régent de Norvége; mais Erling, qui avait été proclamé roi, et Philippe, neveu de l'évêque Nicolas, lui disputaient l'autorité. Ils réclamèrent l'appui du roi de Danemark, et ayant obtenu de ce prince une flotte considérable, ils se firent reconnaître, le premier comme roi, et le second comme jarl dans la Norvége méridionale. En retour de ce service, Erling se reconnut tributaire de la couronne de Danemark.

Les archevêques de Brême fondaient à la même époque, sur les côtes de Livonie, un établissement destiné à contenir les idolâtres de ces contrées, que les missionnaires avaient inutilement essayé de convertir au christianisme. Valdemar II seconda puissamment cette croisade à laquelle l'Église avait attaché des indulgences : il s'empara de l'île d'Œsel, qui commande l'entrée du golfe de Riga, et laissa quelques troupes dans cette ville sous le commandement de l'archevêque de Lunden. Cédant aux

sollicitations du pape et à celles de la reine, Valdemar avait enfin consenti à mettre en liberté l'évêque de Sleswig. Le prélat ne tarda pas à le payer d'ingratitude. Il quitta la résidence qui lui avait été assignée en Italie, et brigua ouvertement l'archevêché de Brême, dont Burchard allait recevoir l'investiture. Ni les remontrances ni les menaces du pontife n'arrêtent ce prélat parjure; il se jette dans les bras de l'empereur Philippe, et revient à la tête d'une armée prendre possession du diocèse et de la seigneurie de Brême. De son côté, Valdemar se rend à Hambourg, confirme l'élection de Burchard et l'aide à s'emparer de Stade et de quelques autres places. Philippe allait prendre fait et cause pour son protégé, lorsque ce prince fut assassiné à Bamberg. Othon IV, qui lui succéda, ne pouvait aider l'ancien évêque de Sleswig contre le roi de Danemark, son allié. L'ambitieux prélat dut renoncer momentanément à ses prétentions.

Nous avons vu Valdemar contribuer à l'élection d'un roi de Norvége : il fut moins heureux en Suède : Sverker et Eric s'y disputaient la couronne. Le premier obtint un secours de Valdemar ; mais l'armée danoise, que commandait l'évêque de Roschild, fut défaite. Eric, vainqueur et maître du royaume, jugea prudent de se réconcilier avec

Valdemar; il épousa Rikissa, sœur de ce prince.

L'alliance avec la Suède permit au roi de Danemark de disposer de toutes ses forces contre Mistwin, duc de la Poméranie orientale. Il le défit, lui imposa l'hommage, et reconquit Dantzig.

Dans les intervalles de repos que lui laissait la victoire, Valdemar s'occupait des soins de l'administration; il protégea le commerce, éleva plusieurs forts, rebâtit Lubeck qu'un incendie avait détruite, et fonda Stralsund sur les côtes de la Poméranie orientale, où il était à portée de recevoir les secours des Rugiens.

Les affaires étaient toujours fort embrouillées dans l'empire. Les papes défendaient avec la même opiniâtreté leurs priviléges spirituels, et leurs droits à l'héritage de la comtesse Mathilde. Innocent III avait espéré de rétablir la paix par le mariage de Béatrice, fille de Philippe, avec Othon IV, dont l'Italie avait reconnu la souveraineté; mais la jeune impératrice n'avait survécu que peu de jours à la célébration de son hymen. L'empereur, couronné des mains du pape, s'était engagé par serment à protéger l'Église, à restituer au saint-siége les allodiaux de Mathilde, et à ne rien entreprendre contre les intérêts de Philippe II, roi de Naples et de Sicile. Il ne tint pas longtemps ses promesses. Il reprit

d'abord la Marche d'Ancône et le duché de Spolette, et voulut contraindre Frédéric à reconnaître sa suzeraineté. Bientôt après, il s'empara de la Pouille, et revendiqua le droit de conférer les evêchés de l'empire. Excommunié par le pape, il se trouvait menacé par le parti de son compétiteur Frédéric, lorsqu'il jugea favorable à ses intérêts d'exciter des troubles dans le Nord, dans la crainte que les Danois ne se déclarassent contre lui. L'archevêché de Brême était de nouveau vacant. Othon permit à Bernard de Saxe de donner ce siége à ce même évêque de Sleswig que nous avons vu forcé de l'abandonner. Prévoyant le mécontentement du roi, il fit alliance avec Albert, margrave de Brandebourg, auquel la puissance de Valdemar portait ombrage. Ce prince démêla facilement les projets de ses rivaux, et pour les déjouer plus sûrement, il embrassa ouvertement la cause de Frédéric. En reconnaissance de ce service, le jeune empereur le confirma dans la possession absolue de toutes les conquêtes que lui et ses prédécesseurs avaient faites en Allemagne (1). A cette nouvelle, Othon, secondé par Albert de Brandebourg, et Henri, comte palatin du Rhin, se jetèrent dans le Holstein; les alliés s'emparèrent de Ham-

(1) Huitfeld., Chron.

bourg, et ils travaillaient à replacer l'évêque Valdemar sur le siége de Brême, lorsque l'arrivée du roi, à la tête d'une puissante armée, obligea l'empereur à se retirer précipitamment en deçà de l'Elbe. Hambourg ne résista pas longtemps, et l'évêque d'Osnabruck fut nommé archevêque de Brême.

A l'imitation des ordres religieux et militaires fondés en Terre-Sainte par les croisés, Albert, troisième évêque de Riga, avait établi l'ordre des frères de la milice du Christ (1), qui, bientôt après, prirent le nom de chevaliers Porte-Glaive (2). En peu d'années cette contrée sauvage avait changé de face ; au fond du golfe de Riga s'élevaient des églises défendues par des forts, et déjà le commerce, toujours habile à profiter de ces fondations militaires, portait l'abondance et l'activité sur cette terre païenne, plutôt inculte que stérile. Une partie des indigènes s'étaient soumis au baptême et au joug de leurs nouveaux maîtres. Mais plus à l'orient, les Esthoniens résistaient encore, et s'appuyaient sur les Lithuaniens, idolâtres comme eux, et souvent en lutte avec les Polonais et les Russes. Jusqu'à cette époque, les Esthoniens avaient résisté à tous les efforts des

(1) En 1204.
(2) Chron. Liv.

croisés du Nord. L'établissement de Riga les tenait dans des inquiétudes continuelles ; ils résolurent de détruire cette colonie chrétienne, et trouvèrent les Russes disposés à les seconder. Valdemar arma une flotte de quatorze cents vaisseaux, dont une partie fut chargée de la défense des côtes. Les navires destinés à l'expédition étaient au nombre de mille, dont cinq cents ne portaient que douze rameurs, un archer et un cuirassier ; chacun des autres était monté par cent vingt hommes. Parmi les croisés on remarquait André, archevêque de Lunden ; Nicolas, évêque de Sleswig ; Pierre, évêque de Roschild ; Théodoric, désigné évêque du pays qu'on allait soumettre, et Venceslas, prince de Rugen (1). Un assez grand nombre d'Allemands prirent part à cette croisade. Les Esthoniens cédèrent d'abord : les Danois ruinèrent un de leurs forts, et sur le même emplacement ils en élevèrent un autre qu'ils appelèrent Revel, du nom de la province. Les païens feignirent de reconnaître la supériorité de leurs ennemis, et envoyèrent leurs chefs à Valdemar comme pour traiter de la paix. Ils s'en retournèrent baptisés, mais non convertis ; quelques jours après, ils reparurent avec les Russes (2), et tombèrent à l'impro-

(1) Gruber. Chron. Livon. vetus, cité par Mallet. Karamsin.

(2) C'étaient les guerriers de Pskof, conduits par le prince Vladimir.

viste sur l'armée danoise. Cependant les Rugiens rétablirent le combat et restèrent maîtres du champ de bataille. Il est probable que l'avantage des Danois ne fut pas considérable ; les historiens russes attribuent même la victoire à Vladimir, prince de Pskof. Ce qui pourrait faire supposer que les Danois se trouvèrent heureux d'avoir échappé à une perte presque certaine, c'est le prétendu miracle du Danebrog, ou oriflamme de Danemark (1).

Ainsi, dès le treizième siècle, les guerres religieuses avaient mis en présence les forces du plus puissant des États scandinaves et celles d'une cité russe. La lutte devait bientôt s'établir sur ce théâtre où vinrent se heurter les Lithuaniens, les Danois, les Suédois, les Prussiens et les Polonais. Longtemps les querelles des princes apanagés et l'invasion des Mongols retinrent les Russes dans leurs limites ; mais lorsque l'unité de l'empire fut définitivement constituée, ils parvinrent à envahir ou à reprendre toutes ces provinces, si longtemps disputées par tant d'ambitions rivales.

L'établissement de Revel détermina bientôt la

(1) Selon les uns, les Danois, déjà rompus et ayant perdu leur étendard, se rallièrent à la vue d'un drapeau tombé du ciel, et qu'ils adoptèrent depuis cette époque. Gruber, auteur de la *Chronique de Livonie*, croit que ce drapeau était celui des Rugiens. Il en résulte toujours que les Danois ont regardé leur salut comme miraculeux.

soumission des tribus environnantes. Cette ville eut son évêque qui relevait de Lunden. Les Danois, maîtres de la forteresse et de l'île d'Œsel, pouvaient facilement porter plus loin leurs conquêtes, et dominer sur les golfes de Livonie et de Finlande. L'évêque de Riga, voyant que ses droits sur l'Esthonie étaient méconnus, se rendit à Rome. Ce prélat représenta vainement que ses vassaux et les chevaliers Porte-Glaive avaient les premiers combattu et converti les Livoniens et les Esthoniens, et qu'il avait déjà nommé son frère évêque de Revel. Le crédit de Valdemar, que Frédéric avait intérêt à ménager, l'emporta. Albert (1) prit alors le parti de s'adresser à Valdemar lui-même, en lui exposant combien de pareils démêlés nuisaient aux intérêts de l'Église. En effet, l'archevêque de Lunden et les vassaux d'Albert se disputaient les néophytes comme un butin; les Danois allèrent même jusqu'à faire pendre un prince esthonien pour s'être laissé baptiser par les chrétiens de Riga; tant les mœurs de l'époque offraient encore un bizarre mélange de zèle religieux et de férocité native! Valdemar sentit la nécessité de mettre un terme à des actes qui ne pouvaient que déconsidérer aux yeux des

(1) C'était le troisième évêque de Riga.

idolâtres la religion des réformateurs. Il reconnut les droits du prélat sur la Livonie proprement dite et sur les terres qu'il s'était réservées en Esthonie : enfin il assigna un domaine considérable aux chevaliers Porte-Glaive, sous la condition qu'elles relèveraient de sa couronne.

Le Danemark, depuis l'époque de la conquête de l'Angleterre, n'avait jamais atteint à un si haut degré de prospérité et de puissance ; le Holstein, le Mecklenbourg, la Méranie, tout le pays des Slaves de la Baltique, Dantzig, les îles de Rugen, de Bornholm et d'OEsel, et une grande partie de l'Esthonie, obéissaient à Valdemar. Mais cette grande extension de territoire, achetée de tant de sang et d'efforts, constituait une conquête, et non un empire. La supériorité maritime du Danemark pouvait seule retenir sous le même joug toutes ces provinces différentes de mœurs et d'origine, et qui s'appuyaient au continent sur des États rivaux et déjà florissants. Au moindre échec, tous ces éléments hétérogènes devaient se séparer pour se grouper en États distincts ou pour céder à des influences plus immédiates. Cependant, ni la situation politique de l'Allemagne, ni celle de la Suède et de la Norvége, ni l'asservissement des Slaves de la Baltique qui, à cette époque, étaient presque tous convertis au christianisme, ne

faisaient présager la décadence de la puissance danoise. Les empereurs eux-mêmes ne pouvaient méconnaître les services que Valdemar le Grand et ses deux successeurs avaient rendus à l'Église. Sans leur contester la légitimité de leurs conquêtes, ils s'étaient bornés, quand les circonstances le permettaient, à réclamer, pour la couronne impériale, le droit de suzeraineté.

Un attentat d'une audace inouïe vint changer subitement la face des choses.

Parmi les princes qui s'étaient vus obligés de prêter hommage à Canut VI et à Valdemar II, aucun n'avait subi cette nécessité avec autant de répugnance que le comte Henri de Schwerin. Trop prudent pour compromettre sa haine dans une lutte inégale, il cacha son ressentiment, attendant, pour le laisser éclater, une occasion favorable. Cependant, voyant que Valdemar n'avait rien à craindre du dehors, il heurta la volonté du roi, mais dans le but de tirer un meilleur parti de sa soumission, et de consommer plus facilement sa vengeance. Les alliances des familles régnantes peuvent bien cimenter des intérêts analogues, mais il est rare qu'elles éteignent les haines et les rivalités politiques. Valdemar avait demandé pour Nicolas, son fils naturel, la main d'une sœur de Henri, et pour dot la moitié du châ-

teau et des dépendances de Schwérin. La résistance du comte fut suivie du démembrement de ses domaines, dont le roi assigna une partie à Nicolas. Henri se rend à la cour du monarque, se plie au rôle de courtisan, et semble n'avoir plus d'autre but que de mériter les bonnes grâces de son ennemi. Soit générosité naturelle, soit qu'à ce degré de puissance, Valdemar ait dédaigné toute précaution avec un vassal humilié, il admit le comte dans sa familiarité la plus intime. A la suite d'une partie de chasse, le roi, son fils, le comte Henri et quelques courtisans étaient réunis dans une petite île, située non loin de la côte méridionale de Fünen. Les vapeurs du vin, après un exercice violent, jetèrent bientôt Valdemar dans un sommeil profond. Tout à coup, à un signal donné, le roi et son fils sont chargés de chaînes. Le comte avait si bien pris ses mesures, que la résistance était impossible. Un navire, qui attendait à la côte, reçut les captifs, et les transporta dans le Mecklenbourg. Cet acte de piraterie excita un étonnement général. Toutes les cours de l'Europe s'en émurent; mais, la première surprise passée, les souverains se montrèrent moins empressés à venger cette atteinte à la majesté royale, qu'à tirer avantage de l'abaissement subit d'un rival puissant.

de Valdemar ne pouvait se soumettre, étaient habilement calculées, et devaient amener des collisions et finalement le morcellement des conquêtes danoises sur la côte septentrionale de la Baltique. En effet, l'évêque de Riga et les chevaliers Porte-glaive s'emparèrent d'une partie de l'Esthonie et l'île d'Œsel, tandis que le légat du pape (1) prenait possession, au nom du saint-siége, des provinces en litige entre les Danois et les Allemands.

Au lieu de négocier, les Danois auraient dû commencer par combattre; mais la captivité du roi avait désorganisé les forces de l'État; et lorsque Albert d'Orlamund essaya d'obtenir par les armes des conditions plus équitables, il s'était déjà formé une ligue puissante dont Valdemar lui-même aurait eu de la peine à triompher. Les chefs qui la composaient étaient mus par les mêmes intérêts; c'étaient Henri de Schwerin, Adolphe de Schauenbourg, Gerhard, archevêque de Brême, et Burwen, prince de Mecklenbourg. Adolphe entra dans le Holstein dont il acheva la conquête par la prise de Hambourg; d'un autre côté, Henri de Schwerin battit le comte d'Orlamund, le fit prisonnier, et l'envoya partager la captivité du roi son oncle.

(1) Guillaume de Savoie, évêque de Sabine.

Découragé par tant de revers, le sénat eut recours à d'autres moyens. Il répandit de l'or pour obtenir quelque influence dans les conseils de l'empire, et parvint à mettre le duc de Saxe dans les intérêts de Valdemar.

Par une bizarrerie de la fortune, le même homme qui avait été la cause de cette révolution, fut encore celui qui lui assigna ses limites. Henri de Schwerin, voyant que l'empereur voulait recueillir tous les avantages d'une entreprise dont il n'avait en aucune manière partagé les dangers, résolut de traiter en son nom avec les Danois, sans négliger toutefois les intérêts de ses alliés. La rançon du roi et de son fils fut fixée à quarante-cinq mille marcs d'argent fin; il fallut en outre livrer au comte tout l'or des joyaux de la reine, et l'habillement complet de cent chevaliers. Des otages, parmi lesquels devaient se trouver deux fils du roi, répondaient à Henri de l'exécution du traité. Quant au territoire, le Holstein et le pays des Slaves firent retour à l'empire; le comte Adolphe rentra en possession de la forteresse de Rendsbourg, et Valdemar dut promettre, sous la foi du serment, de ne jamais aider le comte d'Orlamund à recouvrer les fiefs dont il lui avait donné l'investiture, et de regarder désormais Henri de Schwerin comme libre de

tout engagement envers sa couronne. Il ne fut rien stipulé relativement à la rançon du comte d'Orlamund.

Après trois ans de captivité, le roi retourna dans ses États (1). Son premier soin fut de mettre dans ses intérêts le pape Honoré III, en lui promettant de conduire lui-même une armée au secours des croisés. Le pontife somma Henri de renvoyer au roi ses otages, ajoutant que les promesses que lui avait faites ce prince étaient nulles, puisque la violence seule les lui avait arrachées. Le comte s'inquiétant peu de l'admonition pontificale, Valdemar recommença la guerre, n'ayant pour allié qu'Othon, duc de Lunebourg. Après quelques succès, il présenta la bataille à l'ennemi dans les plaines de Bronhoved. La victoire allait se déclarer pour les Danois, lorsque la trahison des Dithmarses changea la face du combat, et assura l'avantage aux confédérés. Valdemar, renversé de cheval et dangereusement blessé, fut sur le point de tomber une seconde fois au pouvoir de ses ennemis, qui firent prisonniers, dans cette journée, trois évêques et Othon de Lunebourg, neveu du roi (2).

L'échec de Bornhoved entraîna la reddition de

(1) 1226.
(2) 1227.

Lauenbourg, que Henri de Schwerin céda au duc de Saxe; et, après ce dernier sacrifice, le comte d'Orlamund obtint son élargissement.

Bientôt après, un nouveau traité entre le Danemark et le Holstein confirma l'abandon de cette dernière province au comte Adolphe, en même temps que Valdemar renonçait au titre de seigneur de Nordalbingie. Enfin, moyennant sept mille marcs d'argent, les fils du roi et les autres otages recouvrèrent la liberté.

De toutes les conquêtes que le roi avait reçues de ses ancêtres, ou faites par lui-même, il ne lui restait plus que l'île de Rugen. Cependant il obtint, par la médiation du pape Grégoire IX, la restitution de Revel et d'une partie de l'Esthonie, sous la condition qu'il aiderait les chevaliers teutoniques contre les païens de cette contrée, et contre leurs alliés, les Lithuaniens, les Polonais et les Russes.

Si l'on examine l'assiette géographique de toutes les provinces que baigne la Baltique méridionale, on s'étonne au premier aspect qu'elles soient devenues le berceau de nations puissantes. Des côtes profondément découpées où la mer forme un grand nombre de golfes, les exposaient sans cesse aux attaques des peuples scandinaves. Des fleuves consi-

dérables, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Niémen, qui coulent dans une direction parallèle du sud au nord, semblaient montrer aux Saxons, aux Polonais et aux Lithuaniens, le chemin du commerce et de la conquête. La diversité d'origine et d'idiome était encore un obstacle à la réunion politique de toutes ces tribus. Les Slaves et différentes peuplades germaniques s'étaient heurtés et confondus sur cet espace long et étroit qui formait le Mecklenbourg, la Poméranie et la Livonie. Resserrés d'un côté par la mer où dominaient les Danois, les Suédois et les Norvégiens, de l'autre, par les Allemands et les Polonais; n'ayant à opposer aux envahissements des chrétiens que l'énergie païenne, ils devaient voir tomber en même temps et leur indépendance et leurs idoles.

Ce qui empêcha l'empire de s'assimiler immédiatement toutes ces provinces, ce furent ses longues querelles avec la papauté, d'où sortirent les grandes résistances féodales. Aussi les empereurs durent-ils se borner à établir sur les provinces baltiques un droit de suzeraineté, et se servir de ce levier pour arrêter les progrès des royaumes scandinaves, ou pour neutraliser, les unes par les autres, les ambitions de leurs vassaux du Nord. Une telle divergence d'intérêts explique les changements fré-

quents dont cette ceinture de côtes fut le théâtre. Au commencement du treizième siècle, les Danois s'y étaient rendus prépondérants ; depuis l'abaissement de Valdemar, le comte de Holstein, les ducs de Saxe et de Poméranie avaient hérité de ses conquêtes. Cependant deux influences nouvelles s'établissaient aux deux extrémités de la Vandalie : nous voulons parler des chevaliers teutoniques, et de la ville de Lubeck.

Les croisades avaient donné naissance à plusieurs ordres religieux et militaires dont le plus célèbre et le premier fut celui de Saint-Jean-de-Jérusalem (1). L'ordre des Templiers ou chevaliers du Temple (2) vint ensuite, et fut suivi de l'ordre teutonique (3), qui passa en Prusse et se réunit à celui des che-

(1) Fondé en 1100 par Gérard de Martigues. Le premier grand maître fut Raymond du Puy, gentilhomme du Dauphiné. Jacobi de Vitriaco, *Hist. hierosol.* Vertot, *Hist. de l'ordre de Malte.*

(2) Hugues de Payens et Geoffroy de Saint-Omer en furent les fondateurs (1119). En 1128, ils obtinrent d'Honoré II une règle avec l'habit blanc auquel Eugène III ajouta la croix rouge. Les chevaliers de Saint-Jean portaient sur un habit noir la croix blanche octogone. L'ordre des templiers fut aboli en 1312 au concile de Vienne.

(3) L'ordre teutonique doit son origine à la charité d'un Allemand qui s'était établi avec sa famille à Jérusalem. Il y bâtit un hôpital pour les pauvres pèlerins de sa nation. Plusieurs gentilshommes allemands se dévouèrent, à son exemple, au service des pauvres et des blessés, et ajoutèrent à ce vœu celui de combattre les infidèles. L'ordre ne fut constitué que vers l'an 1190. Le premier grand maître fut Walpot de Bassenheim. Les chevaliers portaient l'habit blanc avec la croix noire.

valiers Porte-Glaive (1), originaire de Livonie.

L'ordre teutonique a exercé une influence remarquable sur les destinées des peuples du Nord. Dans les premiers temps, cette milice religieuse établit sa domination par des supplices. Les païens rebelles étaient brûlés vifs, et la résistance dut s'accroître en raison même des excès de l'oppression. Forts de l'appui de Rome et des empereurs, les chevaliers attiraient parmi eux un grand nombre d'Allemands que le zèle religieux et la guerre, les deux grands mobiles de l'époque, appelaient partout où il y avait à gagner des fiefs et des indulgences. C'est ainsi que les mœurs de l'Allemagne, qui avaient déjà envahi la Pologne occidentale, se

(1) Dès le douzième siècle, Meinhard, accompagné de quelques marchands de Brême, s'était rendu en Livonie pour y prêcher le christianisme. En 1170, le pape Alexandre le nomma évêque des pays qu'il avait convertis. En 1202, Albert de Buchoff institua, avec l'autorisation pontificale, l'ordre des chevaliers Porte-Glaive. Ils portaient une longue robe blanche, et deux glaives rouges sur la poitrine. Leur règle se rapprochait de celle de l'ordre teutonique. Le premier grand maître fut Winno de Rohrbach.

Dans l'origine, l'ordre des Porte-Glaive relevait de l'évêque de Riga; mais en 1230 le grand maître Wolkin Schenken de Winterstadt, vivement pressé par les idolâtres, le réunit à l'ordre teutonique de Prusse, dont il se reconnut tributaire. Cette union dura jusqu'en 1513, où l'indépendance de l'ordre du Glaive fut rachetée par Walter de Plettenberg. Le dernier grand maître fut Gothard Kettler, qui céda la Livonie à Sigismond-Auguste en 1561. Jacobi de Vitriaco. — Du Puy, *Hist. de la condamnation des Templiers*. Duellii, *Histor. ordin. equit. teutonic. hospit. sanct. Mar. teutonic.* J. Lelewel, *Historya Krol. polsk.*

répandaient au nord-est, sans que les Slaves orientaux, les Russes, victimes de leurs querelles intestines et subjugués par les Mongols, pussent arrêter l'impulsion germanique.

Tant que le Nord de l'Europe n'était pas converti au christianisme, les limites des États voisins restaient indécises : chaque nouvelle conquête occasionnait un remaniement dans leurs frontières; mais tandis que la lutte continuait entre les pouvoirs secondaires, l'empire en recueillait les fruits, et étendait toujours ses prérogatives. Par l'occupation de la Livonie, l'ordre teutonique ferma la mer à la Pologne, paralysa le commerce et la civilisation de ce pays, et l'obligea, en le resserrant entre la Russie et l'Allemagne, à concentrer toute son activité dans ses institutions politiques. Lorsque, vers la fin du seizième siècle, la Livonie fut cédée à la Pologne, déjà le vice de ces institutions était irréparable, parce qu'elles avaient jeté de profondes racines dans les mœurs. Entre l'anarchie et le despotisme pur, la lutte pouvait se prolonger avec des alternatives diverses, mais l'issue n'en pouvait être douteuse.

Le développement de la puissance de Lubeck tient à des causes complexes : les unes ressortent de la situation de cette ville commerçante; les autres

sont nées du progrès même de la civilisation.

Le pouvoir pontifical étant parvenu à balancer l'autorité temporelle, les franchises dont jouissaient les prélats avaient tellement modifié les rapports des vassaux laïques avec les souverains, que tel seigneur avait une puissance effective plus grande que le prince dont il relevait. Cependant les croisades, qui furent l'expression la plus complète de la domination de l'Église, changèrent les conditions du système féodal. Les grands vassaux, éloignés de leurs manoirs, durent se plier à la discipline militaire, et ceux d'entre eux qui revirent leurs foyers avaient déjà pris l'habitude de la subordination. D'un autre côté, ces expéditions ruineuses entraînaient des dépenses considérables; la plupart des chefs, jaloux de l'honneur de leur bannière, s'étaient vus obligés d'engager leurs fiefs à la couronne ou de vendre aux bourgeois des villes des prérogatives et des priviléges. Les rois, pour abaisser la puissance des grands vassaux, devinrent les tuteurs naturels des villes : à l'abri de cette protection, le commerce fleurit, et le sentiment de la liberté, naturel à l'homme, trouva dans la richesse un stimulant et des ressources. C'est ainsi qu'en Italie, Venise, Gênes, Pise s'élevèrent par leur marine à un degré inouï de prospérité.

Dans l'enfance des sociétés, la liberté dérive de la propriété du sol; mais lorsqu'elles se développent, et à mesure que les besoins se multiplient, l'industrie, c'est-à-dire l'intelligence appliquée à tous ces besoins, attire à elle les signes représentatifs de la richesse, et constitue une autre espèce de propriété. Durant les troubles nés de la lutte entre la papauté et l'empire, quelques villes d'Italie, ne sachant plus à qui obéir, prirent le parti de se gouverner elles-mêmes; les plus riches donnèrent l'exemple : la Lombardie ne tarda pas à les imiter. L'impulsion était donnée, la France, l'Allemagne, les Pays-Bas s'associèrent à ce grand mouvement. Les seigneurs, voyant qu'ils ne pouvaient arrêter l'extension des communes, s'empressèrent de tirer le meilleur parti possible de cette révolution : ils vendirent ce que les bourgeois allaient prendre. Les empereurs favorisèrent en Allemagne cette réforme qui leur était si contraire en Italie. Henri V déclara libres les habitants des villes, artisans et gens de métiers. Son but était de réduire la puissance des évêques auxquels les princes de la maison de Saxe avaient imprudemment conféré le droit de comté; mais, sous les règnes suivants, les villes se servirent de leurs franchises pour résister et à leurs évêques et aux avoués im-

périaux. Ce fut ainsi que le tiers état grandit entre la féodalité et le pouvoir royal, et qu'il amena graduellement, et par une conséquence nécessaire, la liberté des cultivateurs et l'affranchissement des serfs.

Cette amélioration dans la vie des peuples ne pouvait qu'être favorable à la diffusion des lumières.

Le bien-être matériel ne suffit pas à la nature de l'homme; dès qu'il a obtenu le nécessaire, sa pensée s'élance au delà. La jouissance des droits politiques, dans la mesure des institutions, voilà la liberté proprement dite. Mais cette liberté qui donne au citoyen la conscience et le respect de sa force, le suit comme individu dans toutes les relations privées. En dehors du cercle des lois, tout ce qui est action ou choix de l'intelligence, constitue la liberté individuelle. Plus les institutions politiques accordent au citoyen, plus le génie de l'homme privé se développe.

Le droit romain, depuis la chute de l'empire, était tombé en désuétude; cependant, en Italie et dans le midi de la France, quelques villes l'avaient conservé (1); mais les mœurs des vainqueurs en

(1) Muratori, *Antiq. Ital. medii ævi.* Guizot, *Hist. de la civil. en France.*

gênaient l'application, et il n'avait, pour ainsi dire, là où il se soutenait exceptionnellement, qu'une force traditionnelle. Les changements fréquents et les révolutions dont l'Europe fut le théâtre depuis l'invasion germanique et slave, ne permirent pas de perfectionner les codes barbares, et plus tard l'influence de l'Église, qui s'arrogeait le privilége de contrôler la moralité de tous les actes, arrêta les améliorations que le temps et l'expérience ne pouvaient manquer d'introduire dans la législation. Cependant les intérêts qui naissaient de relations plus compliquées exigeaient des lois plus précises, ou dans certains cas, entièrement nouvelles. Il fallut les chercher dans le code romain.

Vers le commencement du douzième siècle, un jurisconsulte, nommé Irnérius, professait à l'université de Bologne. Sa réputation lui attira des élèves de toutes les parties de l'Europe; les adeptes de cette nouvelle science trouvèrent un accès facile dans les greffes et les tribunaux, et bientôt le droit romain fut en usage, quoique subsidiairement, dans les principaux États de l'Europe (1). Les princes s'empressèrent d'accueillir une réforme qui leur permettait d'opposer l'autorité des légistes aux pré-

(1) Muratori.

tentions des grands vassaux et aux arrêts de l'Eglise. Peu à peu les fonctions de juge prirent un caractère spécial, et la noblesse militaire, étrangère à des études si étendues, et n'exerçant plus par elle-même le droit de justice, perdit une partie de son influence. C'est dans la classe moyenne que naquit la magistrature. D'un autre côté, les papes, craignant peut-être que la nouvelle législation ne renfermât le pouvoir spirituel dans ses limites, opposèrent le droit canon au droit romain (1). Au milieu de ces débats et de ces luttes, la raison publique se fortifiait, en même temps que le commerce et les voyages en Orient tendaient à dépouiller les mœurs de leur rudesse primitive.

Les conquêtes que venait de faire la liberté ne s'arrêtèrent ni aux priviléges des communes, ni à l'intervention du tiers état comme corps politique. L'esprit d'association se manifesta sous diffé-

(1) Le moine Gratien rédigea un recueil de canons, sous le titre de *Décret*. Le pape Eugène III l'approuva en 1152, et ordonna qu'il serait lu et expliqué dans les écoles. Plus tard, Grégoire IX chargea Raymond de Pennafort de rassembler et de rédiger par ordre de matières, toutes les décisions de ses prédécesseurs et les siennes propres, en étendant à l'usage commun ce qui, dans l'origine, ne regardait que des cas particuliers. Il publia, en 1235, ce recueil sous le nom de *Décrétales*, avec ordre de s'en servir dans les tribunaux et dans les écoles.

L'établissement d'un grand nombre d'universités et d'académies, au douzième et au treizième siècle, favorisa puissamment le progrès intellectuel, et balança l'influence du clergé.

rentes formes. La ligue hanséatique est peut-être l'expression la plus complète de cette tendance de l'époque (1).

Le rôle que la plus importante des villes de l'hanse, Lubeck, a joué dans le Nord, va se lier aux événements dont nous continuerons à tracer rapidement le cours.

Les Lubeckois avaient pris part à la lutte dans laquelle Valdemar venait de succomber. L'année qui précéda la bataille de Bornhoved, l'empereur leur avait vendu d'importants priviléges : depuis, mettant à profit l'affaiblissement du Danemark, ils s'emparèrent de la citadelle destinée à les contenir, s'organisèrent en milice permanente, et élurent des magistrats, qui furent chargés de la police intérieure, des intérêts du commerce, et des rapports de la communauté avec l'extérieur. Cette espèce de république relevait toutefois de l'empire, qui jugeait avantageux d'opposer l'énergie de la classe moyenne aux empiétemens de la féodalité. Les relations de Lubeck avec les villes et les états maritimes reposèrent, dès l'origine, sur une base commerciale. Cette ville obtint facilement des priviléges pour l'exploitation de la pêche, et des

(1) Voyez l'introduction de cet ouvrage, chap. 7.

comptoirs dans les places que leur importance maritime désignait à la spéculation. Comme les transactions commerciales sur une grande échelle nécessitent la confiance et le crédit, les marchands de Lubeck traitèrent de préférence avec les villes qui étaient parvenues à s'affranchir. La prospérité de ces associations devait exciter la jalousie et la cupidité des princes et des seigneurs; et d'un autre côté, l'exemple de la liberté, appuyée sur l'industrie, ne pouvait qu'engager l'esprit d'association dans une voie si favorable. Ce fut donc pour échapper aux vexations du pouvoir, et lui opposer au besoin une résistance plus efficace, que les villes libres se coalisèrent sous le nom de ligue hanséatique. Cette confédération, qui avait pris naissance au milieu des désordres de l'anarchie, dut sa prospérité et sa force aux abus du système féodal; elle déclina graduellement à mesure que les pouvoirs politiques se réorganisèrent. Dès que le commerce trouva protection et sécurité dans les gouvernements, la divergence des intérêts, les liens qui naissent de la communauté d'origine et de langage, rattachèrent bientôt les villes de l'hanse aux divers Etats dont elles s'étaient séparées; et celles qui conservèrent leur existence propre n'en furent redevables qu'à une protection étrangère.

Le comte Adolphe de Holstein, qui n'avait plus besoin de l'alliance de Lubeck, et qui ne pouvait oublier que cette ville, fondée par son aïeul, avait été possédée par son père, se crut en droit de lui imposer l'obligation d'un tribut annuel. Telle était déjà la puissance de Lubeck, que le comte, dont les prétentions venaient d'être rejetées, crut devoir s'unir avec Valdemar pour triompher de la résistance de ces marchands. Adolphe les attaqua du côté de la terre, tandis que le roi, à la tête d'une flotte considérable, s'emparait des bords de la Trave, et fermait l'embouchure de ce fleuve avec des chaînes, après en avoir obstrué le cours par des matériaux submergés. Les assiégés parvinrent à creuser un nouveau canal, malgré la flotte danoise, qu'un coup de vent obligea de prendre le large. Enfin l'escadre des Lubeckois sortit du port, atteignit celle des ennemis sur les côtes du Mecklenbourg, et remporta une victoire complète. Le roi se retira précipitamment en Danemark, et le comte, réduit à ses propres ressources, congédia ses troupes (1).

Quand un État adopte une nouvelle forme de gouvernement, il faut, pour que l'on ait foi en sa

(1) Voyez Sartorius, Lappenberg, [illegible]

durée, non-seulement qu'elle réponde à l'esprit et aux besoins de l'époque, mais qu'il y ait en elle assez de puissance pour vaincre les obstacles extérieurs. A tout corps qui se développe l'action est nécessaire; une révolution s'annonce par la réforme législative, elle se prouve par la victoire. Lubeck osa lutter contre deux princes puissants : elle fut la tête de la ligue hanséatique.

L'âge et l'adversité avaient épuisé l'énergie de Valdemar; il ne donna point, comme le comte de Holstein, dans une dévotion outrée (1), mais il évita désormais de prendre une part active aux événements dont l'Allemagne était le théâtre. Ce fut en vain que le pape Grégoire IX, après avoir excommunié Frédéric II, offrit au roi la couronne impériale pour son fils Abel, et qu'il lui montra une ligue puissante prête à appuyer cette élection. Valdemar démêla sans peine les motifs secrets du pontife, et déclina ces offres brillantes. Il aima mieux s'occuper de rétablir l'ordre et la justice dans son royaume.

Le besoin d'une réforme législative se faisait

(1) Adolphe passa les dernières années de sa vie dans les exercices de la piété la plus humble. Il disait la messe, et mendiait pour les pauvres dans les rues de Hambourg. Au reste, à cette époque de passions fortes, de tels exemples n'étaient pas rares.

sentir en Danemark. Durant l'occupation des provinces baltiques qui confinent à l'Allemagne, les Danois s'étaient familiarisés avec les codes germaniques; l'apparition du droit romain, dans l'empire et dans une grande partie de l'Europe, augmentait encore la confusion, et multipliait les points de conflit entre les juridictions diverses. A l'instant où le Danemark rentrait dans ses limites, il était sage de le ramener à l'esprit de ses institutions, en y introduisant toutefois les améliorations que le changement des mœurs avait rendues nécessaires. Dans cette vue, Valdemar convoqua une assemblée générale à Voldingborg. Là se réunirent, sous la présidence du roi, les princes du sang, les hauts fonctionnaires du Danemark (1), le haut clergé, les sénateurs, la noblesse et les députés des provinces. Le ting, où tous les intérêts de l'État étaient représentés, formula le code connu sous le nom de *lois du Jutland*. Nous avons vu que la Scanie et l'île de Séeland avaient déjà le leur (2).

(1) Les charges de grand échanson, de grand écuyer, etc., étaient déjà en usage en Danemark depuis la dernière moitié du siècle précédent, époque à laquelle les rois les avaient empruntées au cérémonial de l'empire.

(2) La loi du Jutland fut longtemps en vigueur dans cette province, ainsi que dans l'île de Fionie et le duché de Sleswig. Elle fut modifiée par Chrétien III et Chrétien V, dans le cours du seizième siècle.

La situation du Danemark nécessitait surtout une organisation bien entendue de ses ressources maritimes. En général, le pays était partagé en districts (*haunelag*). Chaque district, en temps de guerre, devait fournir un vaisseau armé, monté et approvisionné. L'équipage se composa longtemps de quatorze hommes : le capitaine, le second ou lieutenant, et douze rameurs ou combattants. Le capitaine commandait à tout le district; ses subordonnés étaient tenus de lui fournir une armure complète, et une quantité suffisante de vivres. En outre, il était exempt de toute imposition. Une propriété qui rapportait deux marcs d'argent de revenu (1), était soumise à un contingent d'un homme; celle qui rendait pour un marc d'or, devait en fournir huit (2). Tous les hommes libres établis dans le district servaient chacun à son tour; toutefois, ils avaient la faculté de se faire représenter par un remplaçant, pourvu qu'il fût libre. L'homme libre qui envoyait à sa place un esclave était puni du fouet (3).

(1) Mallet a confondu la valeur foncière avec celle du rapport annuel.

(2) Le rapport de l'argent à l'or était donc comme 1 est à 16.

(3) La loi du Jutland ne fait mention que de vaisseaux de douze rameurs. Il est probable, comme le fait observer Mallet, que les plus grands n'étaient point à la charge des districts, mais qu'ils étaient construits par le roi, les villes, les évêques et les grands du royaume.

Quand les besoins de l'État l'exigeaient, le contingent des districts était élevé en raison de leur population et de leurs richesses. On voit qu'en cas de danger, l'État pouvait facilement agir avec tous ses éléments de défense; mais, par la suite, les seigneurs trouvèrent le moyen de s'exempter de tout impôt à la faveur des franchises attachées aux districts; ils achetaient des terres privilégiées et y réunissaient d'autres domaines (1), de sorte que les revenus de la couronne, déjà réduits par les dotations faites au clergé, s'épuisaient de jour en jour, et que les rois se trouvaient hors d'état de contenir les prétentions des évêques et de la noblesse.

Valdemar ne se borna pas à ces règlements purement militaires. Il substitua à l'épreuve du fer rouge la purgation canonique (2). Il donna une nouvelle extension au jury, institution ancienne, que, dès le commencement du onzième siècle,

(1) Les terres qui ne faisaient point partie des districts maritimes étaient soumises à un impôt en argent, tandis que les districts étaient francs de toute redevance en dehors de ce qui regardait l'équipement de la flotte. Les lois qui fixaient le contingent des haunelag ne tenant point compte de leur accroissement, soit comme étendue, soit comme population, le trésor s'appauvrissait de toutes les annexes de territoire, frauduleusement incorporées à ces districts maritimes.

(2) Elle consistait dans le serment du demandeur ou de l'accusé, conjointement avec onze parents.

les Russes avaient empruntée aux Normands (1).

Ce fut au milieu de ces occupations que Valdemar termina sa carrière (2). Son fils aîné, qui portait aussi le nom de Valdemar, était mort dix ans avant lui, peu de temps après son mariage avec Eleonore, fille d'Alphonse II, roi de Portugal. Erik fut désigné pour successeur. Abel eut le duché de Sleswig, et Christophe les îles de Laland et de Falster. La Halland et la province de Blekingen furent le partage des fils naturels du roi (3). Ce morcellement, dans l'état d'affaiblissement où se trouvait le Danemark, eut des suites funestes.

CHAPITRE XV.

Depuis la fin du onzième siècle jusque vers la moitié du treizième, c'est surtout par le Danemark

(1) Un article du code de Yaroslaf (*Rouskaïa Pravda*) fait mention d'une espèce de jury. On lit que les deux parties doivent comparaître devant douze citoyens. Extrait. J. Tolstoy. *Coup d'œil sur la législation russe.*

(2) Il mourut en 1241, à l'âge de soixante-onze ans.

(3) Nicolas était mort, mais il avait laissé un fils. L'autre fils naturel du roi s'appelait Canut. La première femme de Valdemar fut Marguerite, princesse de Bohême, que les Danois surnommèrent *Dagmar*, ou mère du jour. Elle lui donna Valdemar, mort prématurément: la seconde fut Berengère, sœur de Ferrand, comte de Flandre. C'est de cette dernière que naquirent Erik, Abel et Christophe. Pontopp., *Marm. dan.*

que la politique européenne se lie au mouvement qui s'accomplit dans les États du Nord. Toutes les grandes secousses de l'empire ont leur écho dans le Danemark; par sa position géographique, ce pays était destiné à servir de transition entre la civilisation de l'Occident et l'énergie scandinave, entre les conquêtes de l'Église et la dernière manifestation du paganisme. Tant que les princes danois servent d'instruments à une politique étrangère, on les voit augmenter leur puissance en Allemagne; mais dès qu'ils triomphent pour eux-mêmes, les intérêts étrangers dont le conflit avait assuré leur succès se réunissent contre eux, et les forcent à rentrer dans leurs limites territoriales. Dans ce contact continuel avec l'Allemagne, les mœurs des Danois se modifièrent nécessairement et réagirent sur la Norvége et la Suède, qui, sur un théâtre plus éloigné des grandes luttes de l'époque, s'approprièrent plus lentement l'esprit des diverses réformes.

Depuis que le christianisme avait arrêté le brigandage des pirates, et que les pays mieux administrés se trouvaient en mesure de repousser les invasions étrangères, les Norvégiens avaient tourné contre eux-mêmes leur activité et leur instinct belliqueux. Les chefs, comme s'ils eussent eu le pressentiment de l'abaissement prochain de la

Norvége, se disputaient avec acharnement le pouvoir sur cette terre d'antique liberté.

A la mort d'Olof (1), Magnus III, surnommé *Barfod* (2), ne régna d'abord que sur la Norvége méridionale. Les provinces du Nord élurent Halvan, fils de Magnus Haraldson : mais la fin prématurée de ce rival laissa Magnus souverain de tout le pays. Alors il porta ses vues vers l'ouest. Ses expéditions en Écosse et en Irlande le déterminèrent à s'emparer des Orcades et des Hébrides ; il en forma le royaume des Iles, auquel il ajouta Man et Anglesey, et qu'il donna à son fils Sigurd (3). Non content de ces succès, il voulut reculer ses frontières du côté de la Suède, et réclama du roi Inge tout le pays qui s'étendait entre les fleuves Venern et de Göta : mais il se vit contraint de renoncer à ses prétentions. La paix fut conclue à Konghäll, en 1101, sous la médiation d'Éric, roi de Danemark. Cette réconciliation fut cimentée par une alliance entre Sigurd et Marguerite, fille d'Inge (4).

(1) En 1093.

(2) *C'est-à-dire* aux jambes nues. Dans ses expéditions d'outre-mer, ce prince avait adopté le costume des montagnards écossais.

(3) Les chants nationaux de ces insulaires, de même que l'ancienne poésie des Écossais, offrent des points nombreux d'analogie avec les sagas.

(4) Elle reçut à cette occasion le surnom de *Fridkulla*, vierge de la paix. Geier, *Hist. de Suède*, chap. 3.

Tranquille du côté de la Norvége, le roi résolut d'achever la conquête de l'Irlande (1). Déjà il s'était emparé de Dublin, lorsqu'il tomba dans une embuscade, et périt après une résistance héroïque, (1103).

Magnus ne laissait que trois fils naturels, Sigurd, roi des Iles, Eystein et Olof. Ces trois princes se partagèrent paisiblement le royaume. Cependant le repos pesait à Sigurd : en 1107, il équipa une flotte considérable et voulut partager la gloire des croisades. Après avoir ravagé les côtes du Portugal et pillé Lisbonne, où dominaient les Maures, il aborda aux îles Baléares, visita Roger II, comte de Sicile, et petit-fils du Normand Tancrède, se rendit à Joppé, à Jérusalem, et contribua à la prise de Sidon. L'année suivante (1111), il passa de Chypre à Constantinople, où, en retour de l'accueil que lui fit Alexis Comnène, il lui donna sa flotte, et permit aux aventuriers qui l'avaient suivi d'entrer dans la garde des Variagues. Il quitta Constantinople, traversa l'Allemagne, où il fut reçu avec distinction par Henri V, et se rendit enfin en Danemark, à la cour de Nicolas. Il rapporta de la Terre-Sainte un

(1) Les Normands y avaient fondé des établissements dès le neuvième siècle : on leur attribue la fondation des villes de Limerick, Waterford, Dublin, etc.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

nales de ce royaume, et marche à la rencontre de Magnus, qu'il fait prisonnier dans Bergen. Le prince captif, après avoir subi une mutilation horrible, est obligé de prendre le froc. Harald ne jouit pas longtemps de sa victoire : il périt assassiné dans les bras de sa maîtresse. L'auteur de ce crime était un certain Sigurd, qui se disait fils de Magnus III. La licence des mœurs, à cette époque, accréditait les prétentions de tous ceux qui ne reculaient point devant le danger de l'épreuve légale, et le peuple s'inquiétait moins de la filiation légitime de ses princes que de leur audace et de leurs succès.

Sigurd, surnommé *Slembidiakni* (1), parce qu'il avait d'abord embrassé la prêtrise, voyant que deux fils de Harald Gille lui disputaient la couronne, délivra Magnus IV, et résolut de le replacer sur le trône. Il espérait augmenter ses partisans par cette réparation éclatante, et, d'un autre côté, exercer de fait le pouvoir sous un prince incapable de régner.

La politique des rois de Danemark, alors occupés de la guerre contre les Vandales, ne laissait échapper aucune occasion de perpétuer l'anarchie de la Norvége. Sigurd obtint des secours d'Eric

(1) Diacre apostat.

Emund, et soutint la guerre avec des chances diverses. Enfin, en 1139, il fut tué ainsi que Magnus. Sigurd III et Inge, leurs compétiteurs, ne régnèrent pas longtemps en paix. Leur père Harald avait laissé deux fils naturels, Eystein et Magnus, qui les forcèrent à partager le royaume avec eux. Ainsi, partout où les anciennes mœurs des Scandinaves subsistaient encore, le système des apanages prévalait, et entraînait le morcellement du territoire.

A la mort de Magnus V, les trois autres princes allaient en venir aux mains, à l'occasion de cet héritage, lorsque le cardinal Nicolas, évêque d'Albano, qui, plus tard, occupa le siége pontifical sous le nom d'Adrien IV, parvint à les réconcilier. Ce prélat fonda l'archevêché de Drontheim, remit en vigueur les règlements canoniques qui interdisaient le mariage des prêtres, et travailla avec plus de zèle que de succès à la réforme du clergé norvégien.

Quelques années après (1), Eystein, ayant achevé heureusement une expédition en Ecosse, s'entendit avec Sigurd, dans le but de dépouiller Inge des provinces qui lui étaient échues; mais comme le peuple aimait ce dernier, Sigurd recourut à la

(1) 1155.

trahison. Déjà les partisans les plus dévoués d'Inge avaient été lâchement assassinés, lorsque ce prince, usant de représailles, fit surprendre et massacrer son ennemi. Sur ces entrefaites, Eystein, qui ne s'attendait pas à ce dénouement, revint avec sa flotte, où se trouvait son neveu Hakan Herdebred (1), fils de Sigurd. Il obtenait par la mort de son allié les mêmes avantages qu'il s'était promis de celle son rival; cependant une paix fondée sur une telle base ne pouvait être durable; elle fut rompue au bout de deux années; Eystein, abandonné des siens, fut pris et mis à mort. Cet événement ne mit point fin à la guerre; elle continua entre Hakan, élu roi, que soutenaient les partisans de son père, et Inge, qui essaya à diverses reprises de se défaire du jeune prince, et qui régnait de son côté dans la Norvége méridionale. Inge mourut les armes à la main, et toute la Norvége obéit à Hakan; mais le parti d'Inge n'était pas détruit; Erling, seigneur puissant qui avait épousé Christine, fille de Sigurd Iorsalafarere, prévient la vengeance du roi, obtient du secours de Valdemar le Grand (2), et finit par triompher de Hakan à la

(1) Aux larges épaules.
(2) Voyez le chapitre précédent.

bataille de Romsdal, où ce prince perd le trône avec la vie (1).

Erling n'était que le chef du parti qui venait de triompher; il n'avait point revendiqué la couronne pour lui-même, mais pour son fils Magnus, encore en bas âge, que les intrigues et le crédit des évêques avaient porté sur le trône.

Depuis l'établissement de l'archevêché de Drontheim, le clergé avait pris une grande influence en Norvége; les commencements du règne de Magnus Erlingson indiquent suffisamment à quelles conditions l'Église avait appuyé la révolte de son père. Le jeune prince fut couronné avec une pompe religieuse inusitée jusqu'alors (2), par l'archevêque, en présence du légat du pape. Il dut se reconnaître, lui et ses descendants, vassaux de saint Olof, et déclarer qu'à l'avenir l'élection des rois de Norvége appartiendrait au haut clergé et à la noblesse du pays. Les mœurs nationales se révoltèrent bientôt contre cette prétention; les paysans surtout voyaient avec indignation qu'on portât ainsi atteinte à leurs droits. Ils s'assemblèrent dans les forêts, se donnèrent des chefs, et en vinrent souvent aux mains

(1) 1162.
(2) 1164.

avec les troupes de Magnus (1). Ces insurgés venaient d'essuyer une défaite qui semblait décisive, lorsque le courage d'un homme jusque-là obscur vint relever les espérances des paysans. Cet homme était Sverre. Né, à ce qu'on croyait, dans les derniers rangs du peuple, et destiné à l'état ecclésiastique, il s'était retiré en Suède. Soit qu'il eût mis sa mère dans ses intérêts, soit qu'en effet il fût d'extraction royale, il déclara, sur la foi de cette femme, qu'il était fils de Sigurd II. Les Biorkebéniens n'avaient plus de chef; ils engagèrent Sverre à se mettre à leur tête, accueillant sans peine des prétentions qui donnaient plus de consistance à leur parti. Sverre ne désespéra point du succès. A son retour en Norvége, son armée se composait de quelques vagabonds à demi nus; il s'occupa d'abord de rétablir l'ordre et la discipline dans cette petite troupe, qui se recruta bientôt de tous ceux que leur hostilité au gouvernement ou le désir de s'associer à une entreprise périlleuse, mettait au service du premier aventurier. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que Sverre n'était plus un chef de bande, mais un prétendant au trône de Norvége. Défait en plusieurs rencontres, il trouvait toujours de nouvelles

(1) On leur donnait le nom de Biorkebéniens, parce que leur chaussure était faite d'écorce de bouleau.

ressources dans son génie, et dans la sympathie du peuple pour sa cause. Après une victoire, il s'empara de Drontheim, et remporta, deux ans après avoir pris le titre de roi, sur le régent Erling, un avantage signalé. Le régent, qui avait péri dans l'action, fut enseveli avec pompe, par l'ordre du vainqueur. Sverre offrit à Magnus de partager avec lui le royaume; peut-être craignait-il l'influence du clergé qui avait constamment soutenu son rival, et qui pouvait armer contre lui le Danemark; peut-être, prévoyant le refus de Magnus, crut-il consolider sa puissance en ajoutant à l'éclat de ses succès celui d'une modération apparente. Quoi qu'il en soit, la fortune resta fidèle à Sverre. Les Heklungiens (1) perdirent, en 1184, la bataille navale de Fiorteita, où Magnus se noya en essayant de se soustraire à la poursuite du vainqueur.

Le règne de Sverre ne fut qu'une longue lutte entre ce prince et les concurrents que lui suscita le clergé : cependant les qualités qui lui avaient valu le trône, lui permirent de le conserver. Pour s'assurer une alliance puissante, il épousa Margue-

(1) On croit que cette dénomination fut donnée aux partisans de Magnus, parce que quelques-uns d'entre eux avaient pris le manteau d'une vieille femme.

rite, fille de saint Éric (1) et sœur de Canut, qui s'était retiré en Norvége.

Les provinces du Sud, que leur situation mettait plus immédiatement en rapport avec le Danemark, étaient secrètement excitées à la révolte par le parti des évêques. Elles s'insurgèrent et se donnèrent pour chef un moine nommé Ion; mais cette tentative, qui trouva quelques obscurs imitateurs, n'eut point de suite. Le clergé ne se rebuta point. L'insurrection fut prêchée du haut de la chaire, et Sverre répondit à ces menaces par des règlements qui bornaient la puissance et le luxe des gens d'Église. Une bulle du pape Célestin III n'eut pas plus d'effet sur le peuple, qui était tout prêt à opposer les armes temporelles à l'excommunication. Au milieu de ces troubles, Sigurd, fils de Magnus Erlingson, après une heureuse expédition dans les Hébrides et les Orcades, se fit nommer roi, et accrut en peu de temps son influence par quelques avantages qu'il remporta sur les Slaves de la Baltique. Sverre joignit la flotte de Sigurd près de Bergen, la défit entièrement, et ce parti se dissipa par la mort de son chef.

Le roi, vainqueur de ses ennemis, jugea prudent

(1) En 1186.

de se réconcilier avec l'Église Dans cette vue, il s'adressa à un légat du pape, récemment arrivé en Norvége, et manifesta le désir d'être couronné par ce prélat; sur son refus, il lui ordonna de sortir du royaume, et le confesseur de Sverre, qu'il avait fait évêque de Bergen, se chargea du couronnement : c'était à la fois reconnaître le principe de l'autorité spirituelle, et en contester l'exercice à ceux qui en étaient les dépositaires immédiats. Le temps où le clergé se montrait facile était passé; il avait pris pied en Norvége, mais il sentait qu'il n'aurait qu'un pouvoir précaire tant que l'élection des rois, cette dernière expression des institutions normandes, restèrait indépendante de l'Église.

Nicolas, évêque d'Opslo, s'était retiré dans le Danemark, refuge ordinaire des mécontents de la Norvége et de la Suède. Là, sous le patronage de ce prélat, s'organisa un nouveau parti qui prit le nom de Baglers. Les insurgés, qui voulaient mettre sur le trône Inge, fils de Magnus Erlingson, débutèrent par des victoires. Un échec qu'essuyèrent les Baglers à Opslo, ne les découragea point; ils s'emparèrent, peu de temps après, de Drontheim, dispersèrent la flotte royale, et s'établirent dans quelques provinces. Déjà ils se croyaient assurés du triomphe, et le pape Innocent III avait fulminé contre

Sverre une bulle d'excommunication, en chargeant Éric VI, roi de Danemark, et Sverker, roi de Suède, de faire exécuter l'interdit, lorsque les rebelles furent vaincus à leur tour (1). La guerre continua encore pendant trois ans dans la Norvége méridionale, où l'autorité de Sverre fut définitivement rétablie, en 1201.

L'année suivante, le roi termina sa carrière. Les approches de la mort ne purent dompter ce caractère énergique et fier. A ses derniers moments, il se fit placer sur son trône, voulant convaincre d'imposture les prédictions de l'évêque d'Opslo, qui avait annoncé que le prince serait dévoré par des chiens. Cependant, soit qu'il se méfiât de la fermeté de son fils Hakan, soit qu'il ne voulût pas l'exposer à la haine du clergé, il lui recommanda de se réconcilier avec l'Église.

Hakan III eut à peine le temps d'exécuter la volonté paternelle; l'ordre était rétabli dans le royaume par la levée de l'interdit, lorsque ce prince mourut, empoisonné, dit-on, par sa belle-mère (2).

Guttorm, fils de Sigurd Laward (3), monta sur

(1) 1198.
(2) 1204.
(3) Sigurd Laward, fils aîné de Sverrer, était mort avant son père.

le trône. L'élection se fit par l'archevêque et le sénat ; et l'on nomma pour tuteur du roi, qui n'était âgé que de quatre ans, et pour régent du royaume, Hakan Galin, neveu de Sverre. La régence, à cause de l'extrême jeunesse de Guttorm, équivalait presque au pouvoir suprême. Le mécontentement de quelques seigneurs donna une nouvelle consistance au parti des Baglers. Un certain Erling Stanveg (1) fut mis en avant comme prétendant, tandis que, de son côté, l'évêque Nicolas intriguait en faveur de son neveu Philippe. Les deux concurrents implorèrent, chacun de leur côté, l'assistance de Valdemar le Victorieux. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, qu'Erling, après avoir subi l'épreuve du fer rouge, pour prouver son extraction royale, reçut des secours du Danemark, et se fit proclamer roi dans les provinces méridionales de la Norvége. Philippe ne renonça à ses prétentions qu'en recevant la dignité de Iarl.

Tandis que ces événements avaient lieu dans le Sud, le jeune Guttorm périt (2) subitement. Sa mort, qui ne fut pas regardée comme naturelle, ouvrait une nouvelle carrière à l'ambition du régent Hakan Galin, qui gouvernait les provinces du Nord. Ce-

(1) Il se disait fils de Magnus Erlingson.
(2) 1214.

pendant les Norvégiens refusèrent de le reconnaître, parce que son père était étranger. Inge II, son frère utérin, lui fut préféré, mais Hakan sut conserver son influence et la moitié des revenus de la couronne.

A la mort d'Erling, en 1207, la guerre recommença entre Inge et Philippe, que les Baglers voulaient mettre sur le trône, et qui finit par se contenter du tiers du royaume. Hakan Galin troubla bientôt cette paix; il força le roi à accepter une convention en vertu de laquelle la couronne passerait sur sa tête à la mort du prince régnant, et plus tard à l'aîné des fils légitimes de l'un ou de l'autre. La mort de Hakan empêcha l'exécution de cette double clause. Hakan succomba le premier (1), et son fils Canut vit, trois ans plus tard, un fils naturel de Hakan III occuper le trône, que la mort d'Inge laissait vacant.

Cette période de l'histoire de la Norvége est pleine de confusion; le gouvernement, sans cesse partagé entre des familles rivales, semble rétrograder vers l'époque païenne; le clergé exploite habilement tous ces éléments de discorde; il cède quelquefois, mais il reprend bientôt ses avantages, et domine de toute la hauteur de son principe la lutte des instincts barbares contre la civilisation. On le

(1) 1214.

voit tour à tour exciter et arrêter le désordre, comme pour épuiser plus promptement les phases diverses de la transition, et marcher, sans s'arrêter, vers son but, l'unité religieuse et politique. Cependant, au milieu de ce conflit continuel, le sentiment national s'affaiblissait; les localités se pénétraient à la longue de l'esprit des partis; l'ancienne liberté, limitée par les lois nouvelles sur le droit d'élection, s'était changée en une résistance systématique et en révolte; le Norvégien n'avait plus en vue la grandeur du pays, mais l'élévation de tel ou tel chef, et avançait ainsi lui-même l'époque de la domination étrangère. Le ting n'avait plus le même caractère; altéré d'abord par la substitution d'un principe chrétien au principe religieux de son institution primitive, il s'était soutenu pendant plusieurs siècles comme assemblée politique; c'est à cet état de transition que, surtout depuis l'établissement d'un archevêché, l'Église s'efforçait de le modifier encore, en le dépouillant de sa prérogative vitale, l'élection des rois.

Depuis son avénement au trône jusqu'en 1240, Hakan V (1) est continuellement en guerre contre les partis. D'abord il est contraint de céder à Skule,

(1) Surnommé le Vieux, *Gamle*, pour le distinguer de Hakan, son fils, qui mourut avant lui, après avoir été désigné pour successeur.

frère d'Inge, une partie du royaume : on voit paraître ensuite un Benoît, soi-disant fils de Magnus Erlingson ; un Sigurd, fils d'Erling Stanveg, qui, las de son titre de roi, l'abandonne pour le reprendre encore; puis, à la mort de ce Sigurd, un Canut, fils de Hakan Galin, qui échange sa couronne contre le gouvernement d'une province, que lui donne Hakan V, en lui faisant épouser sa belle-sœur. Bientôt un nouveau prétendant paraît sur la scène; c'est un Magnus Bladstock, qui est pris et pendu. Enfin la lutte n'existe plus qu'entre le roi et le iarl Skule. Hakan convoque une assemblée générale des États à Bergen, où son élection est confirmée par les députés, qui déclarent nuls les droits de quiconque aspirerait à la couronne. Skule encourage en secret les efforts des mécontents; mais voyant leur parti ruiné, il passe en Danemark, se ménage l'appui de Valdemar II, et recommence les hostilités. Peu content du titre de duc que lui confère Hakan, il se fait couronner à Drontheim; mais, quelques mois après, il est vaincu et mis à mort avec son fils Peder.

Depuis ce temps, le roi put consacrer à l'administration, et aux relations de la Norvége avec les nations voisines, l'énergie et la sagesse qui l'avaient maintenu sur le trône.

Le pays avait cruellement souffert durant toutes

ces guerres civiles; le roi fonda des cités, favorisa le commerce avec les villes hanséatiques, et garantit par des lois la liberté individuelle.

La Norvége, délivrée de l'anarchie, reprenait naturellement son rang dans les pouvoirs européens. Hakan, soit qu'il se déclarât pour ou contre le Danemark, pouvait exercer une grande influence sur les affaires de l'Allemagne, que compliquaient encore à cette époque les préparatifs de la septième croisade. Les avances que le pape Innocent IV fit au roi de Norvége, et l'offre de Louis IX de confier à ce prince le commandement d'une partie de sa flotte, ne permettent guère de douter du prix que l'on mettait à sa coopération ou du moins à son alliance. En effet, le cardinal Guillaume, évêque de Sabine, se rendit en Norvége pour le sacre de Hakan, qui fut célébré à Bergen (1), en 1247. Quelque temps après, Hakan, fils aîné du roi, épousa Rikissa, fille de Birger Iarl, qui exerçait en Suède l'autorité souveraine, sous le nom de Valdemar, son fils. Ce mariage se fit par l'entremise d'un des rivaux du régent, que ce dernier avait chargé à dessein de cette négociation lointaine. Birger fut sur le point de tirer un autre avantage de cette alliance. Phi-

(1) Le cardinal avait en outre la mission de faire entrer Hakan dans la ligue que le pape formait contre Frédéric II.

lippe et Canut, ses ennemis déclarés, après avoir inutilement cherché du secours en Norvége, avaient été plus heureux auprès du roi de Danemark. Le régent était parvenu à mettre Hakan dans ses intérêts, et le roi allait attaquer le Danemark, lorsque la mort de Hakan le jeune vint arrêter ce projet. Le roi fit nommer corégent, Magnus, son second fils, et tourna ses armes contre les Islandais, qu'il soumit : après s'être emparé des îles Shetland et des Orcades, il entreprit la conquête de l'Écosse, mais la mort le surprit dans l'île de Mainland, en 1262.

Le règne de Magnus VII, auquel ses réformes législatives valurent le surnom de *Lagabeter*, donna une nouvelle consistance aux améliorations que son père avait introduites en Norvége. Il conclut à des termes avantageux la paix avec l'Écosse, et ne se réserva que les Orcades, moyennant quatre mille marcs sterling et un tribut annuel. Toute sa conduite prouve qu'il agit sous l'influence du clergé. Le pays, après tant de partages successifs, n'était point régi par des lois communes; préoccupé de l'idée que l'unité monarchique, établie sous le patronage de l'Église, empêcherait le retour des guerres civiles, Magnus fondit en un code unique tous ceux qui étaient en vigueur dans les diverses provinces, et

profita de ces changements pour modifier la constitution elle-même. Les paysans se virent exclus des assemblées des États, et le trône fut déclaré héréditaire. En retour des droits électifs, il donna à la noblesse quelques titres étrangers, tels que ceux de chevalier, baron, etc., que les rapports avec le Danemark avaient récemment introduits, mais qu'aucune loi ne confirmait. Tous les pouvoirs de la noblesse gravitèrent autour du trône, et les mœurs servirent seules de tempérament à ces formes monarchiques. Le clergé, qui était l'âme de ces réformes, eut des avantages considérables. On frappa un nouvel impôt, sous le nom de denier de saint Olof; la juridiction ecclésiastique fut reconnue sans restriction; les chapitres usèrent du droit d'élection, et la dîme, contre laquelle les peuples scandinaves protestèrent si longtemps, fut établie dans toute l'étendue du royaume. L'archevêque de Drontheim, entre autres priviléges, obtint celui de battre monnaie.

Magnus ne fut pas heureux dans ses expéditions militaires; il échoua dans la tentative qu'il fit pour remettre son beau-frère Valdemar sur le trône de Suède. La guerre qui éclata entre la Norvége et le Danemark, en 1278, au sujet de l'héritage d'Ingeborg, eut une issue plus funeste encore : l'armée

norvégienne fut taillée en pièces près de Skanor : et, l'année suivante, les Finois, qui infestaient le nord du royaume, battirent les troupes qu'on leur opposa.

Ces revers, que suivit la mort de Magnus (1), semblaient indiquer que les réformes récentes, bien que favorables à l'ordre intérieur, paralysaient les forces nationales, et que, dans un avenir prochain, la Norvége se résignerait à la perte de son indépendance. Cependant cet abaissement d'un peuple courageux ne pouvait être consommé sans secousses. La réaction eut lieu dans le règne suivant. Éric II, fils de Magnus et d'Ingeborg, venait de monter sur le trône. En sacrant le jeune prince, l'archevêque Jean obtint facilement de son inexpérience la sanction de tout ce que son père avait fait dans l'intérêt du clergé et des classes privilégiées; il crut même l'occasion favorable pour exiger de nouveaux changements également contraires à la prérogative royale et aux droits du peuple. Un murmure général accueillit ces nouveaux empiétements. L'archevêque, sans s'inquiéter de ces dispositions menaçantes, promulgua quelques lois ecclésiastiques portant amende pour tous les délits

(1) 1280.

religieux. Le roi s'opposa avec fermeté à ces prétentions fiscales, et profita de la résistance du prélat pour annuler en grande partie les concessions précédentes. L'archevêque répondit à ce coup d'État en excommuniant deux conseillers du roi; et le prince, résolu à ne point céder, chassa du royaume l'archevêque et ses deux suffragants, les évêques d'Opslo et de Hammer. Boniface VIII occupait alors le trône pontifical; il écouta les plaintes des prélats norvégiens, et fulmina contre le roi des bulles menaçantes; mais bientôt la mort des deux évêques et la nomination d'Iorund à l'archevêché de Drontheim, amenèrent une transaction en vertu de laquelle le prélat se reconnut le vassal du roi. Ces démêlés avec l'Église firent donner à Eric le surnom de *Præsterhadere*, c'est-à-dire ennemi des prêtres.

Ce prince avait épousé, dans la seconde année de son règne, Marguerite, fille du roi d'Écosse, Alexandre III. Elle mourut bientôt après, laissant une fille du même nom, qui fut reconnue reine d'Écosse, en 1286, et qui mourut cinq ans plus tard, à l'instant où elle s'apprêtait à se rendre dans ses États. Cette mort prématurée mit fin aux prétentions des rois de Norvége sur les îles de l'Ouest et sur les anciennes conquêtes de Magnus Barfod et de Hakan le Vieux.

Éric essaya de compenser l'abandon des Hébrides, en rentrant dans l'héritage maternel. Il réclamait une partie de la dot d'Ingeborg que retenait le roi de Danemark. Les troubles qui suivirent l'assassinat d'Éric Glipping, semblaient favoriser son ambition; il accueillit à sa cour les meurtriers du prince danois, ce qui donna lieu à des guerres qu'il légua à son successeur.

Les villes hanséatiques s'étaient déclarées pour le Danemark; Éric fit poursuivre et capturer quelques-uns de leurs vaisseaux.

A cette époque, tout le commerce de la Baltique et des côtes voisines était entre les mains des Hanséatiques. Le conseil de Lubeck ne jugea pas nécessaire de faire les frais d'une guerre maritime; il se contenta d'arrêter le transport des objets de consommation dont les marchands de l'hanse approvisionnaient la Norvége. Les suites de cette mesure furent si désastreuses pour le pays, qu'Éric se vit forcé de demander la paix. Elle fut conclue par la médiation de Magnus Ladulas, roi de Suède, et signée à Calmar en 1285. La ligue obtint la restitution des navires capturés, une forte indemnité pour ses dommages, et, en outre, de nouveaux priviléges commerciaux.

A la mort d'Éric, qui ne laissa point de fils, son

frère, Hakan V, monta sur le trône. Il continua la guerre contre le Danemark, et prit une part active dans la lutte de Birger contre ses frères Éric et Valdemar ; mais comme l'appui qu'il avait prêté à ces derniers leur parut trop onéreux, ils refusèrent de rendre quelques places que le roi de Norvége ne leur avait abandonnées que temporairement. Hakan résolut de les reprendre de vive force, et, pour avoir toutes ses forces disponibles, il conclut la paix avec Éric Mœnved, roi de Danemark, que l'accueil fait à son frère Christophe par les ducs suédois disposait favorablement envers le prince norvégien. Cette réconciliation fut cimentée par une promesse de mariage entre Ingeborg, fille de Hakan, et Magnus, fils de Birger et neveu d'Éric Mœnved. Celui-ci céda le Halland à son nouvel allié, en échange des prétentions qui avaient occasionné la guerre. Après cet accord, les deux rois tournèrent leurs armes contre les ducs suédois qui s'étaient emparés de la souveraineté ; mais le succès ne répondit point à l'attente des monarques ; Éric de Suède se réconcilia avec Hakan, il parvint même à le dissuader de donner sa fille à Magnus, et la jeune princesse fut fiancée au négociateur (1).

(1) 1512.

Le Halland n'avait été cédé au roi que dans la prévision du premier mariage ; cette rupture le fit passer à Éric et à son frère, mais ils n'en jouirent pas longtemps : en 1318, Birger, qui s'était emparé d'eux par trahison, les laissa mourir de faim. Hakan s'unit aux partisans des ducs pour venger la mort de son gendre. La mort le surprit l'année suivante (1), deux ans avant que les guerres dont la Suède était le théâtre ne se terminassent par la fuite et la mort de Birger (2).

Les démêlés de Hakan avec la ligue hanséatique, et les suites qu'ils eurent, semblent avoir donné à ce prince des idées plus justes que ne le comportait son époque, sur le commerce international et l'économie politique. Persuadé que le luxe est fatal à une nation qui n'est pas assurée du nécessaire, il défendit toute exportation dont la valeur n'aurait pas été importée en objets de consommation ; et, pour laisser à ses sujets la meilleure part dans le commerce de détail, il n'accorda aux négociants étrangers qu'un seul comptoir, celui de Bergen.

Hakan VI porta ses vues prévoyantes au delà de son règne : comme il ne laissait point d'héritier mâle, il détermina par une loi l'ordre de succes-

(1) 1319.
(2) Ces événements seront développés dans le chapitre suivant.

sion à la couronne de Norvége, et fit la part des ambitions, en déterminant la nature et les privilèges des grandes fonctions de l'État.

Avec ce prince s'éteignit la race des Ynglinges, qui avait occupé le trône depuis plus de quatre siècles. Magnus, fils d'Éric, duc de Suède, et petit-fils de Hakan VI, par Ingeborg, sa mère, régna sur les deux royaumes réunis, le huitième de son nom en Norvége et le second en Suède. Tant que dura la minorité du prince, l'autorité souveraine fut exercée de fait par les sénateurs suédois. Le jeune Magnus, cédant à leur influence, se vit même obligé de faire la guerre à Canut-Porse, duc de Halland, que la veuve de Hakan VI avait épousé en secondes noces.

Cependant la réunion accidentelle de deux monarchies organisées, chacune pour l'unité, ne pouvait qu'exciter la jalousie d'une part, et l'ambition de l'autre. La conduite du roi, auquel ses mœurs dissolues firent donner le surnom de Smek (1), l'ascendant que sa femme, Blanche de Namur, avait pris sur lui, la hauteur et l'avidité de ses favoris, soulevèrent la noblesse norvégienne, qui le força à partager ses royaumes entre ses deux

(1) Mignon.

fils, Hakan et Eric. Le premier eut la Norvége, dont néanmoins le roi se réserva l'administration. Quant à Éric, Magnus, à l'instigation de Blanche, lui fit une guerre imprudente, dont l'unique résultat fut d'ajouter aux désastres de son règne.

A toutes les causes de mécontentement, dont l'incapacité de Magnus était la source, vinrent se joindre des calamités générales, que les peuples attribuent presque toujours à la colère divine. Des tremblements de terre, des éboulements de rochers furent regardés comme les pronostics de ce fléau terrible qui, sous le nom de peste noire, dépeupla l'Europe vers le milieu du treizième siècle. Dans plusieurs provinces de la Finlande, de la Suède et de la Norvége, la maladie enleva les cinq sixièmes de la population. On cite même des localités où tous les habitants périrent, et où l'on ne rencontra longtemps après que des chaumières vides et des églises sans pasteurs.

Les Norvégiens crurent désarmer le courroux céleste en déposant Magnus, auquel on laissa le gouvernement de Heligoland et de quelques îles. Hakan VII, le plus jeune de ses fils, déjà désigné roi de Norvége en 1343, lui succéda en 1350.

Cependant Magnus, dépouillé d'une partie de ses États, poursuivit la guerre contre son fils Éric,

qui se vit obligé de chasser un des ministres, favori de son père (1). Magnus céda à Éric une grande partie du royaume de Suède, après s'être ménagé l'alliance du Danemark. Valdemar venait d'entrer en Scanie, et les hostilités allaient recommencer entre le père et le fils, lorsque la mort surprit ce dernier en 1559. Magnus fut de nouveau reconnu souverain de la Suède. Les concessions qu'il fit à Valdemar mécontentèrent les sénateurs. Ils persuadèrent à Hakan de rompre le mariage qui avait été projeté entre ce prince et Marguerite, fille de Valdemar, et de s'emparer de Magnus. Le vieux prince fut renfermé au château de Calmar, et Hakan, proclamé roi de Suède, envoya demander la main d'Élisabeth, fille du comte Gerhard de Holstein. La princesse se rendait en Suède, lorsque la tempête jeta son vaisseau sur les côtes du Danemark. Valdemar la retint d'abord sous divers prétextes, puis il attira à Copenhague Hakan et son père. Là, on reprit les négociations au sujet du mariage entre Hakan et Marguerite qui fut célébré en 1363. Cette versatilité déconsidéra le roi aux yeux des sénateurs qui avaient fait la demande d'Élisabeth; ils convoquèrent une diète à Upsala,

(1) Il s'appelait Bengt Algotsson, et devait, dit-on, une partie de son influence aux bonnes grâces de la reine.

dans laquelle ils élurent à la place de Hakan, déjà détrôné, le duc Albert de Mecklenbourg (1). La bataille d'Enköping décida du trône de Suède en faveur d'Albert. Magnus fut fait prisonnier, et son fils, blessé dans l'action, se retira en Norvége.

Hakan VII, après avoir conclu la paix avec les villes hanséatiques, recommença la guerre contre les Suédois; mais Albert, soutenu par les grands, se maintint sur le trône. En 1371, une dernière tentative du roi de Norvége, qui conduisit son armée jusque devant Stockholm, amena une transaction entre les princes rivaux. Magnus recouvra sa liberté moyennant une rançon de douze mille marcs d'argent; il dut renoncer, ainsi que son fils, à toute prétention sur la couronne de Suède. Magnus se noya près de Bergen, vers la fin de l'année 1374; Hakan ne lui survécut pas longtemps, il mourut en 1380; quatre ans auparavant, son fils Olof avait été proclamé roi de Danemark, sous la tutelle de Marguerite sa mère. A partir de cette époque, les annales de la Norvége se confondent avec celles du Danemark et de la Suède.

L'indépendance des Norvégiens ne s'effaça d'abord que par le traité de Calmar (2), qui consommait

(1) Il était fils d'Euphémie, sœur de Magnus.
(2) En 1397.

l'union des trois royaumes scandinaves ; mais plus tard, après la lutte de la Suède contre le Danemark, il était aisé de prévoir que la Norvége, pressée entre deux pouvoirs rivaux, et qui disposaient de ressources plus étendues, se rattacherait définitivement à l'un ou à l'autre. Toutefois, si la Norvége fut annulée comme nation, ses maîtres durent compter avec elle, et les prérogatives qu'elle conserva, la liberté de ses habitants qu'elle inscrit toujours en tête de tous les actes de sa soumission politique, semblent la présenter plutôt comme une alliée fidèle, mais jalouse de ses droits, que comme une de ces annexes que la conquête ou la trahison prive de toute signification historique.

CHAPITRE XVI.

La confusion qui régnait en Suède, depuis la mort de Stenkil, n'a pas permis aux annalistes chrétiens de recueillir des documents complets sur cette époque, ou plutôt ils n'ont pas daigné étudier avec soin des événements où le paganisme jouait un rôle considérable.

Adam de Brême se contente de dire que, lorsque

Stenkil eut fermé les yeux, deux princes, du nom d'Éric, se disputèrent la couronne. Cette lutte, où ils périrent l'un et l'autre, entraîna la ruine d'un grand nombre de chefs suédois. Le peuple, qui chancelait encore dans la foi chrétienne, donna sa confiance à ceux qui s'efforçaient de rétablir le gouvernement sur la base des anciennes croyances; les évêques n'osaient plus se rendre en Suède, et celui de Lunden veilla seul sur l'Église des Goths. Il n'est pas douteux que ces dissensions aient éclaté entre les fauteurs des deux religions rivales. Quoi qu'il en soit, les deux fils de Stenkil (1) régnèrent successivement après les Éric.

Hakan Röde (2) vint ensuite, et régna treize années. Il est probable que son autorité ne s'étendait pas au delà de la Vestrogothie : la haute Suède et le reste du royaume obéissaient à d'autres chefs, et c'est durant cette période que les fils de Stenkil, Inge et Halstan (3), gouvernèrent dans le reste du pays.

Inge avait été, dit-on, élevé en Russie; après son avénement, il abolit les sacrifices idolâtres, et voulut imposer le baptême au peuple. Dans un

(1) Halstein et Anunder. Ad. Brem., *Hist. ecclés.*, liv. IV, c. 15.
(2) Hakan le Rouge.
(3) Les mêmes que Halstein et Anunder.

ting, on proposa à ce prince de maintenir les anciennes coutumes, ou de descendre du trône. Inge résista, et il fut chassé de l'assemblée à coups de pierres. Sven, beau-frère du roi, promit alors de se conformer aux désirs des Suédois, si l'on consentait à lui donner la couronne. Le peuple applaudit à cette proposition; un cheval fut amené sur le lieu même de l'assemblée, dépecé et partagé pour le repas du sacrifice; on répandit le sang de la victime sur l'idole, et tous les Suédois, après avoir abjuré le christianisme, déposèrent Inge, qui chercha un refuge en Vestrogothie.

En mémoire de ce sacrifice, le roi reçut le nom de Blotsven (1). Il régnait depuis trois années, lorsque son rival Inge l'attaqua à l'improviste, et mit le feu à la maison où il se trouvait. Cependant Blotsven parvint à s'échapper, mais il fut tué dans sa fuite. Inge rétablit le christianisme, et régna paisiblement jusqu'à sa mort, conjointement avec son frère Halstan.

Ce prince sortit avec bonheur de ses démêlés avec la Norvége; nous avons vu précédemment qu'il força Magnus Barfod à signer la paix de Konghäll, qui fut cimentée par l'union de Magnus avec la fille d'Inge, Marguerite Fridkulla.

(1) De *blöta*, sacrifier.

Les fils de Halstan, Philippe et Inge, régnèrent après la mort de leur oncle. L'histoire n'a recueilli que leurs noms, et cependant Inge a laissé la réputation d'un grand prince; avec lui s'éteignit la maison de Stenkil (1).

Marguerite Fridkulla, après la mort du roi de Norvége, s'unit à Nils ou Nicolas, roi de Danemark, dont elle eut Magnus. Ce prince fut élu par les Goths; mais les Suédois, irrités que ce choix eût été fait sans leur participation, nommèrent un autre roi, qui fut aussitôt massacré par les partisans de Magnus (2). Ce prince, meurtrier de son cousin Éric Lavard, succomba lui-même bientôt après dans les guerres civiles qui ensanglantèrent le Danemark (3). En 1133, Sverker monta sur le trône. On croit qu'il était fils d'Éric Arsäll, et petit-fils de Blotsven, qui exercèrent tous deux la souveraineté dans la haute Suède.

Les Visigoths ne reconnurent pas immédiatement Sverker, ils confièrent d'abord l'autorité à un sénéchal assisté des principaux chefs, conformément aux anciennes institutions scandinaves.

Le caractère pacifique du roi fut favorable au

(1) Lagerbring.
(2) Saxon., liv. XIII.
(3) Voyez le chap. XIV de cette histoire.

Charles, qui avait excité une révolte contre lui, le vainquit dans une bataille où le nouveau roi perdit la vie. Canut et Philippe, tous deux fils de saint Eric, se retirèrent en Norvége (1).

Charles, fils de Sverker, est le premier prince qui ait porté le nom de roi des Suédois et des Goths; sous son règne fut établi l'archevêché d'Upsala, qui relevait de celui de Lunden, et auquel étaient subordonnés les autres évêchés du royaume.

Malgré les progrès du christianisme, les anciennes coutumes n'étaient pas encore abolies; en général les mariages étaient formés et dissous à la manière des païens : on exposait encore les enfants; et ceux d'entre les Suédois qui se soumettaient aux exigences de l'Eglise, faisaient un mélange bizarre de pratiques idolâtres et des règles canoniques.

Dans ce siècle, les moines rendirent de grands services. Ils perfectionnèrent l'agriculture et le jardinage, construisirent des moulins, et s'occupèrent de l'exploration des mines : ils montrèrent aussi aux Suédois la manière d'obtenir du sel marin par l'évaporation. Les ponts et les routes furent l'œuvre des chrétiens, et plusieurs évêques donnèrent l'exemple de ces utiles travaux (2).

(1) Voyez le chap. XV de cet ouvrage.
(2) Geier, ch. III.

Charles fut tué dans une petite île du lac Vettern, en 1167, par Canut Ericsson, qui revenait de la Norvége après un exil de quelques années. Ce prince vainquit et tua deux de ses neveux, Kal et Burislaf, qui avaient été élus rois successivement; ce prince mourut en 1194 et laissa quatre fils. Cependant un fils de Charles, nommé Sverker, se fit proclamer roi. Sverekr favorisa le clergé et fit la guerre aux fils de Canut, dont un seul parvint à s'échapper; ce dernier força Sverker à la fuite, et une nouvelle victoire, en le débarrassant de son rival, lui assura la couronne en 1210.

Eric, pour inspirer plus de respect au peuple, se fit sacrer par les évêques, auxquels il accorda d'importants priviléges. La réconciliation de la Suède avec le Danemark fut cimentée par le mariage d'Eric avec Rikissa, sœur de Valdemar.

On ne connaissait pas encore en Suède les recherches de la civilisation danoise. Arrivée sur la frontière, la princesse se plaignit d'être obligée de monter à cheval, et de n'avoir ni voiture ni cocher comme dans les Etats de son père. Les dames suédoises lui répondirent : « Il ne faut pas introduire chez nous les mœurs du Danemark (1). » Eric fut

(1) Peder Syr (chant populaire), cité par Geler.

surnommé Arkonung, *roi des bonnes années*, à cause de l'abondance qui signala son règne; il mourut en 1216, et n'eut qu'un fils posthume nommé Éric.

Jean, fils de Sverker, et encore enfant, lui succéda : les évêques et les grands du royaume, qui avaient décidé de son élection, mirent à profit cette minorité; les terres de l'Église furent dispensées de toute espèce d'impôts envers l'État, et les amendes frappées dans l'étendue de leur juridiction sacerdotale furent prélevées au profit des prélats, Ce prince, le dernier de la famille de Sverker, mourut en 1222. Eric Ericsson Läspe (1) ne jouit pas longtemps du trône. La famille des Falkunga, alliée aux trois maisons royales du Nord, était devenue si puissante, qu'elle n'avait plus qu'un pas à faire pour arriver à la souveraineté. Birger Brosa, Iarl des Suédois, et Canut Johansson étaient les chefs de cette famille; ce dernier avait été fiancé à la sœur du roi; il leva l'étendard de la révolte, força le jeune Eric à se retirer en Danemark, et perdit en 1234 la bataille de Sparsätra, qui mit fin à ses espérances ambitieuses et à sa vie. Eric, quoique vainqueur, n'en fut pas moins soumis à l'influence d'Ulf Fasi, de la famille des Folkunga.

(1) Le Boiteux.

Holingeir, fils de Canut Johansson, se révolta contre le prince, mais il fut pris et décapité.

C'est à cette époque que l'évêque de Sabine fut envoyé en Suède pour y régler les affaires de l'Église. Il défendit le mariage des prêtres, et leur prescrivit l'étude de la loi canonique ; les évêques devaient être élus désormais par les chapitres, à l'exclusion de toute influence des laïques. Cependant ces dispositions furent loin de recevoir une exécution complète. Le pape lui-même rendit une bulle qui adoucissait les peines qu'encourait le clergé irrégulier.

Birger-Iarl le Jeune appartenait aussi à la famille de Folkunga; il avait épousé une sœur du roi Eric. Après la conclusion de la paix avec la Norvége, il se mit à la tête d'une croisade contre les Finois. Ce peuple, réuni aux Caréliens et aux Esthoniens, exerçait de grands ravages sur le littoral de la Suède. Birger bâtit la ville de Tavastehus, qu'il peupla de colonies chrétiennes ; il paraît que cette province appartenait longtemps auparavant à la Russie. La famille de saint Eric s'éteignit avec le roi Eric, en 1252.

Une nouvelle dynastie, celle des Folkunga, hérita de la souveraineté. Birger était en Finlande lorsque le trône devint vacant. Valdemar, fils aîné du Iarl, fut proclamé en son absence. Cependant Birger fut

blessé de cette élection ; à son retour, il demanda au chevalier Ivar, seigneur de Grönebourg, qui avait osé donner un roi à la Suède ? « C'est moi, répondit Ivar, et si vous n'êtes pas content, nous saurons bien en trouver un autre. »

A cette époque, les seigneurs les plus puissants de la Suède se regardaient comme indépendants du pouvoir royal. C'étaient autant de petits tyrans sous le titre de gouverneurs particuliers. L'élection de Valdemar n'avait fait qu'exciter ces ambitions rivales. Parmi les mécontents, on remarquait Philippe, Canut et Charles Ulfsson, tous de la famille des Folkunga. Les deux premiers prétendaient à la couronne ; le dernier était regardé comme l'ennemi le plus dangereux de Birger.

Selon la chronique rimée, Philippe et Canut, après avoir vainement espéré du secours de la Norvége, ramenèrent du Danemark et d'Allemagne une troupe de mercenaires, à la tête desquels ils se rendirent dans la haute Suède. Le Iarl les ayant rencontrés au pont de Herrevade, dans le Westmanland, leur offrit la paix ; les chefs se rendirent sans armes près du Iarl, qui leur fit trancher la tête. A cette nouvelle, Charles Ulfsson, qui se trouvait alors en Norvége pour y négocier le mariage de la fille de Birger avec Hakan, revint en Suède ; mais, re-

doutant quelque embûche, il ne tarda pas à s'expatrier, et périt dans une expédition contre les Lithuaniens.

Débarrassé de ses rivaux, Birger obtint du pape la permission d'aliéner, en faveur de Valdemar et de ses fils, certaines parties du royaume qui lui appartenaient en propre, en sa qualité de duc des Suédois. Cette transmission avait pour but d'augmenter la puissance de sa famille, et de l'élever au-dessus de toutes les autres maisons du royaume. Le iarl, veuf de sa première femme, épousa Mathilde, veuve elle-même d'Abel, roi de Danemark, et demanda pour son fils Valdemar la fille d'Éric Plogpenning ; les noces de Sophie et de Valdemar furent célébrées avec pompe en 1262.

C'est à cette époque que le iarl promulgua une loi qui mettait sur un pied égal les sœurs et les frères dans la succession paternelle. Il établit aussi la loi appelée *la paix du pays :* elle était confirmée par le serment du roi, et par celui des principaux du royaume. Les dispositions pénales de ce règlement avaient pour but de garantir la sûreté des propriétés, celle du sexe, des églises, des tings, et de mettre des bornes au droit de vengeance.

Quiconque attentait à la sûreté publique était déclaré hors la loi dans tout le royaume, et ses

biens étaient confisqués. La composition pécuniaire n'était admise que sur la demande du plaignant. Entre autres dispositions, on attribue encore à Birger l'abolition de l'épreuve légale par le fer rouge, et celle du servage volontaire.

Stockholm, où s'élevaient déjà quelques habitations, fut augmentée vers la même époque, et fortifiée de manière à tenir en respect les pirates de la Finlande.

Les relations commerciales avec Lubeck et Hambourg portèrent l'abondance au sein des villes suédoises. Birger essaya même d'étendre ces rapports jusqu'à l'Angleterre.

Après une carrière moins longue qu'utilement remplie, Birger expira en 1266. Plus puissant qu'aucun des rois de Suède, il ne porta que le titre de iarl; ses sujets oublièrent ses crimes, et lui vouèrent des regrets sincères.

Valdemar, en montant sur le trône, dut mettre ses frères en possession des fiefs que Birger leur avait assignés. Magnus eut la Sudermanie et le château de Niköping; Ério, dont l'apanage n'est point indiqué, mourut bientôt après le partage; Benoît entra dans les ordres; sous le règne de Magnus, il fut nommé chancelier, puis duc de Finlande, et enfin évêque de Linköping. Il essaya

vainement de rétablir la concorde entre ses frères (1).

L'ambition ne fut pas le seul motif de la mésintelligence qui éclata entre Valdemar, Magnus et Éric. Le roi, tout occupé de ses plaisirs, laissa prendre à la reine un ascendant dont elle abusa : elle se plaisait à railler ses beaux-frères, reprochant à l'un sa nullité, à l'autre la couleur basanée de son teint. Tandis que le désir de la vengeance germait dans le cœur des ducs, une circonstance fortuite causa la perte de Valdemar. Une sœur de la reine, nommée Jutta, qui avait été élevée dans un couvent, se rendit à la cour ; sa beauté produisit sur le prince une impression si vive, qu'il lia avec elle un commerce criminel, dont un enfant fut le fruit. Cette conduite acheva de déconsidérer Valdemar dans l'esprit du peuple, et lui attira les anathèmes de l'Église; il se rendit à Rome, et désarma par sa soumission la rigueur du souverain pontife, qui, par une bulle du 9 janvier 1274, défend d'élire un autre roi que Valdemar.

Cependant, durant son absence, Magnus exerçait l'autorité, et il refusa de céder le trône à son frère au retour de ce dernier en Suède. Dans une entre-

(1) Geier, chap. IV.

vue qui eut lieu la même année entre les quatre fils de Birger, Benoît offrit de résigner sa part de l'héritage paternel, dans l'espoir d'amener ses frères à un accommodement mais cette tentative généreuse resta sans résultat, et la guerre civile éclata bientôt après. Magnus et Éric trouvèrent un allié dans le roi de Danemark. L'armée de Valdemar rencontra les Danois en Vestrogothie. Pendant l'action, le roi, dit-on, s'était livré au sommeil, et la reine jouait aux échecs, lorsqu'on vint leur annoncer que l'armée était en pleine fuite. Valdemar et Sophie eurent à peine le temps de s'enfuir; ils se réfugièrent en Norvége. Le roi ne fut pas plus heureux dans une seconde tentative; battu et prisonnier de Magnus, il dut se contenter de la Gothie.

Magnus, déjà roi de fait, fut couronné à Upsala, en 1279. Son frère aîné intéressa le roi de Danemark à sa cause, et se consola du mauvais succès de cette entreprise dans les bras d'une nouvelle maîtresse. On le voit, à diverses reprises, renouveler ses prétentions et son abdication jusqu'à sa captivité au château de Niköping, qui commença en 1288. Éric, son fils, partagea son sort; mais à la mort de Valdemar, arrivée en 1302, il fut rendu à la liberté et nommé duc.

La famille des Folkunga prit toujours une part active dans ces guerres civiles, dont les habitants de la haute Suède étaient les principaux instruments. Magnus lui-même eut à réprimer une révolte sérieuse; les habitants du haut pays reprochaient au roi d'accorder une préférence marquée aux étrangers. Un Danois, nommé Peder-Porse, à qui Magnus devait une somme d'argent, enferma, dit-on, le prince jusqu'au paiement de sa dette, sans perdre pour cela ses bonnes grâces. Un autre Danois, Ingemar Nilsson, qui avait épousé une parente de Magnus, excita par sa conduite l'animadversion générale. Les Folkunga se mutinèrent, livrèrent Ingemar au supplice, firent enfermer le comte Gerhard de Holstein, beau-frère du roi, et forcèrent la reine à entrer dans un couvent. Déjà cette révolte prenait un caractère menaçant, lorsque Magnus, feignant de céder, attira les chefs rebelles dans une de ses résidences, où ils furent arrêtés; de là, on les transporta à Stockholm. Les principaux d'entre eux furent livrés au supplice : cette exécution sanglante entraîna la ruine des Folkunga.

Il paraît qu'à cette époque les mécontents formaient des associations politiques qui avaient leurs statuts, et qui prêtaient leur appui à tous les partis qui pouvaient leur offrir quelque avantage, ne fût-ce

que celui de piller. Dans une ordonnance de 1285, le roi défend, sous les peines les plus sévères, les sociétés secrètes qui avaient jeté tant de fois le trouble dans le royaume. Les affiliés de ces associations étaient mis hors la loi, et leurs terres étaient dévastées, à moins d'une grâce spéciale du monarque (1).

On attribue à Magnus l'établissement des assemblées des notables, institution qui enlevait au peuple le droit de participer à la confection des lois. Au reste, les anciennes assemblées étaient tombées en désuétude, aussi bien que les sacrifices. Les querelles religieuses et politiques les rendaient impossibles. Déjà, à cette époque, le pouvoir politique était passé entre les mains des grands; le peuple n'était plus que l'instrument des ambitions rivales : l'ancien esprit de liberté et d'indépendance avait disparu. D'un autre côté, les grands ne paraissaient aux diètes qu'avec un cortége considérable; la foule qui s'y pressait demandait à vivre aux frais du roi, et il en résultait des dépenses onéreuses (2).

« En se reportant à cet état de choses, on comprend mieux, dit Geïer, l'esprit des lois de Magnus; il ordonna que partout où le roi tiendrait son conseil, et aussi longtemps qu'il durerait, toute hostilité

(1) Geïer, chap. cité.
(2) Geïer. Lagerbring.

entre les citoyens, de quelque rang qu'ils fussent, devait être suspendue : les Suédois étaient alors tenus de déposer les armes de guerre, sous peine d'être mis hors la loi et de voir leurs biens confisqués. Nul ne pouvait se présenter à l'assemblée sans y être personnellement convoqué. La suite de chaque député ne pouvait dépasser le nombre d'hommes prescrit par les règlements. A ces dispositions de simple police, se joignirent des améliorations législatives et favorables au pouvoir monarchique : c'est ainsi que le roi se réservait de juger lui-même ou de faire juger par des hommes qu'il commettait à cet effet certaines affaires, dont les lois n'avaient ni prévu ni déterminé les cas.

« Magnus sentit que ces nouvelles réformes ne pouvaient être garanties que par une bienveillante équité : il protégea les veuves, les orphelins, et surtout ceux qui avaient vieilli à son service ; il défendit d'employer la violence pour obtenir du peuple le gîte et la nourriture. Toutes ces ordonnances, empreintes de sagesse et de sollicitude pour la classe la plus nombreuse de la nation, firent donner à Magnus le surnom de *Ladulàs*, parce qu'il était comme la serrure du grenier du paysan.

« Quoique Magnus fût parvenu au trône par la violence, il fit rendre un décret en vertu duquel

quiconque porterait la main sur un roi de Suède couronné, serait privé de ses biens, et déclaré inhabile à monter sur le trône. » Ces idées nouvelles sur le droit monarchique ont permis de faire remonter jusqu'à cette époque des ordonnances évidemment postérieures. Tel est le décret de l'île du Saint-Esprit, qui assurait à la couronne la propriété exclusive des mines, de la pêche et des défrichements : il autorisait en outre le prélèvement d'un nouvel impôt foncier, parce que les revenus d'Upsala-Öde ne suffisaient plus aux dépenses de la cour et du gouvernement. Tout porte à croire qu'on a voulu donner une sanction antique aux priviléges que s'arrogèrent plus récemment les princes. « Les mines, dit un historien grave (1), ont été autrefois, comme elles le sont de nos jours, des propriétés particulières; il en était de même des pêcheries établies sur les grands fleuves du Norrland, quoique les rois en possédassent quelques-unes. Les bois communaux étaient sous la même condition; ce qui n'empêchait pas que les terrains sur lesquels personne n'avait de droit à exercer, ne fussent réunis au domaine de la couronne. Dès le temps de la famille des Folkunga, il y eut des ordonnances

(1) Geïer, chap. IV.

royales relatives à de grandes contrées incultes, situées au nord du golfe de Bothnie, et d'ailleurs il n'est point douteux que l'impôt territorial ait existé en Suède longtemps avant Magnus Ladulâs : il consistait primitivement en dons gratuits pour subvenir aux frais des sacrifices annuels ; et lorsque les rois entreprenaient une guerre ou quelque voyage dans l'intérieur du pays, on levait accidentellement, sur la terre et sur les habitants, divers subsides, qui, plus tard, devinrent des charges permanentes. »

Il est à remarquer toutefois qu'un impôt n'était établi que lorsque le peuple l'avait consenti.

On voit aussi que la différence entre les nobles et les imposés était plus nettement définie sous le règne de ce prince. Les premiers étaient exemptés des taxes, les autres payaient le tribut légal ; mais, dans les deux cas, la liberté individuelle était garantie, aussi bien que le droit de possession dans sa plénitude.

Magnus consomma l'affranchissement des terres du clergé, et attacha les premiers priviléges à celles de la noblesse. « On peut considérer cette innovation (1) comme une tentative de faire de la noblesse

(1) Geier, chap. IV.

une noblesse de service, ou de faire du service la condition d'une liberté relevée par la noblesse de naissance. » Les employés du roi jouissaient sans doute depuis longtemps de l'exemption des taxes; ils lui servaient, selon les propres expressions de Magnus, de conseil et d'appui, et ils avaient droit à des distinctions particulières. Aucun d'eux, s'il n'était né libre, ne pouvait aspirer à devenir frère d'armes du roi; mais cette noblesse était personnelle, et non héréditaire. Les nobles de naissance, dont l'influence avait grandi au milieu des guerres civiles, constituaient une aristocratie fière et indépendante, qui se maintenait par la puissance des souvenirs et par l'étendue de ses propriétés foncières. Le roi ne négligeait aucun moyen pour les attirer à son service et à sa cour. Ce sont les membres de cette ancienne noblesse, tenant aux maisons souveraines par le sang ou par des alliances, qui, dans les actes du temps, sont qualifiés *les grands, les barons et les nobles du royaume, les hommes de haute et bonne naissance*.

Ces barons s'entouraient d'une cour guerrière, et semblaient mesurer leur liberté sur les signes extérieurs de leur puissance. Comme dans les autres États de l'Europe féodale, les jeunes gentilshommes se faisaient un honneur d'entrer à leur service;

c'était l'ancienne institution germaine, modifiée par les mœurs de l'époque. On peut tirer des lois elles-mêmes la preuve que les cours des hauts barons étaient du moins, à certains égards, sur un pied d'égalité avec la cour du monarque. La composition, pour le meurtre d'un homme attaché au service d'un iarl, d'un évêque ou de tout autre seigneur, dont la suite se composait d'au moins quarante personnes, était la même que si le crime avait été commis sur la personne d'un serviteur du roi (1).

En exemptant des taxes quiconque servait à cheval, Magnus eut sans doute l'intention de se faire un appui de ces compagnies guerrières, et de rattacher la liberté des nobles à l'obligation de servir l'État. Telle est l'origine des cavaliers nobles. Celui qui se montait à ses frais, et entrait dans la cavalerie, en se soumettant à un service effectif, obtenait la franchise, c'est-à-dire l'exemption de tout impôt pour sa personne et pour ses biens : c'est ce qu'on appela *service d'exemption*, en opposition au *paiement des taxes comme paysan*.

Les paysans pouvaient prétendre aux mêmes immunités, en se soumettant aux conditions de l'équipement.

(1) Geier.

Le refus de service ou la négligence du cavalier entraînait la perte de la franchise légale.

Le titre de chevalier, introduit en Suède par Magnus, était aussi devenu une distinction personnelle parmi les nobles. Dans les actes publics, les chevaliers sont nommés immédiatement après les évêques : ce sont les seigneurs proprement dits, les écuyers viennent ensuite, et ces deux classes représentent les hommes de naissance. On retrouve dans cette institution une tendance à diminuer l'autorité de la noblesse, en étendant les prérogatives qui en étaient le signe à tous ceux qui pouvaient remplir les conditions de l'équipement.

La réputation de Magnus le fit choisir pour arbitre dans les différends qui s'élevèrent entre la Norvége et les îles hanséatiques. Il rétablit son autorité sur l'île de Gotland, et contint l'ambition des grands non moins par sa fermeté et sa justice, qu'en les effaçant par la pompe chevaleresque de sa cour.

Ses libéralités envers l'Église lui firent donner par quelques-uns le nom de Magnus le Saint. Il fonda cinq couvents. On trouve dans son testament, écrit en 1285, qu'il avait fait vœu de se croiser pour la délivrance de la Terre-Sainte. Une dîme avait été prélevée à cét effet pendant

cinq années par les légats pontificaux. Hedwige, sa femme, princesse de Holstein, lui donna sept enfants (1).

Magnus, à son lit de mort, assembla les grands, et leur recommanda sa famille. Le connétable Torkel fut nommé tuteur des jeunes princes. Le roi expira dans les sentiments d'une piété sincère, en exprimant le vœu que sa mémoire ne s'évanouît pas comme le son des cloches, et qu'il allât au delà du tombeau.

Birger Magnusson succéda à son père à l'âge de treize ans, et gouverna d'abord sous la tutelle de Torkel. L'administration de ce dernier a laissé des souvenirs qui attestent sa sagesse et son désintéressement. Ce fut lui qui acheva la conquête de la Finlande, en établissant le christianisme dans la partie orientale de cette contrée. En 1293, les Suédois firent une expédition contre les Caréliens idolâtres, et leur imposèrent un tribut; la fondation de Viborg les maintint dans la soumission.

Ainsi, tandis que les Danois se mettaient en communication avec les Russes par la Livonie et

(1) Birger, Éric et Valdemar, qui plus tard se disputèrent le trône; Rikissa, qui entra jeune encore au couvent de Sainte-Claire à Stockholm; Ingeborg, fiancée en 1296 au roi de Danemark Éric Menved. Les deux autres moururent en bas âge.

l'Esthonie, la Suède, en s'étendant au nord-est, venait se heurter contre les provinces septentrionales de l'empire des Slaves. Les hostilités éclatèrent à cette époque entre les Suédois et le grand prince Dmitri Alexandrovitch : Kexholm fut pris par les Suédois, mais ils perdirent cette place, après l'avoir fortifiée. Torkel jeta lui-même les fondements de Landscrona.

Il n'y avait pas encore en Suède, dit Geier, de code régulièrement sanctionné par le roi. Les coutumes en vigueur dans les provinces, et d'où sortaient les anciennes lois provinciales, étaient confirmées par le prince lorsque, après son élection sur le Mora-Sten (1), il faisait sa tournée dans le royaume; mais l'application des lois était confiée aux sénéchaux, qui devaient chaque année lire le texte des lois devant le peuple (2). Il paraît qu'elles étaient exprimées en sentences laconiques, et formulées sur un mètre ancien, comme l'indiquent les proverbes rimés qu'on retrouve dans les lois de l'époque.

Quoique les sénéchaux fussent chargés de faire et de promulguer les lois, ils n'avaient pas le droit

(1) Pierre de Mora, dans le voisinage d'Upsala.

(2) Legislatores regni annis singulis tenentur coram populo legem consuetudinis publicare. *Lettres* du pape Innocent III du 6 mars 1206.

d'en faire de nouvelles, ni d'en altérer l'esprit; ils ne pouvaient que les présenter sous la forme la plus claire et la plus facile à retenir.

Plus tard, les lois s'écrivirent, lorsque les clercs eurent introduit l'usage des lettres; et ce procédé ne doit pas être confondu avec les runes.

Le christianisme fut la source d'une nouvelle législation qui domina les coutumes anciennes, quand il ne s'accordait pas avec leur esprit. Déjà des modifications législatives avaient été introduites par Éric le Saint, Canut Éricsson, Éric Éricsson, Birger Iarl et Magnus Ladulâs. Cependant les collections ne présentent ces lois que dans l'ordre où chacun les introduisit successivement, jusqu'à ce que la loi d'Upland eût été révisée par le sénéchal Birger Pederson, assisté de douze hommes tirés des diverses provinces. La loi, ainsi élaborée, fut publiée au ting (1), acceptée par tous, et revêtue de la sanction écrite du roi Birger. On trouve pour la première fois dans cette pièce le marsk ou connétable, désigné sous le nom de *serviteur* du roi. Rien ne prouve mieux l'agrandissement du pouvoir monarchique, et la décadence de celui du peuple.

En 1298, Birger épousa Marguerite, princesse

(1) 1295.

danoise, et le duc Valdemar s'unit à la fille du connétable en 1302. L'année suivante, époque à laquelle cessa la régence, la mésintelligence commença à éclater dans la famille royale. Birger voulait que Torkel continuât ses services. Les ducs mirent le *drots* ou maréchal Sparre à la tête des affaires. Les grands et le clergé prirent parti pour l'un ou pour l'autre, le clergé était indisposé contre l'ex-tuteur, dont le luxe avait nécessité de nouveaux impôts ; une partie de la dîme fut saisie, et le roi se vit sur le point de faire emprisonner les évêques qui s'opposaient à cette mesure. L'un d'eux, celui de Vesterâs, s'enfuit en Norvége.

Cependant, la même année, Magnus, fils de Birger, fut reconnu comme héritier de la couronne par les ducs, les évêques et la noblesse. Le roi prit l'engagement de ne pas se séparer de Torkel et de ne conférer la charge de connétable à aucun autre.

En 1304, la discorde entre les frères prit un caractère plus hostile : les ducs durent promettre de ne point s'éloigner du royaume sans le consentement du roi, de ne paraître devant lui que sur son invitation et avec une suite déterminée, et enfin de ne jamais rien entreprendre contre lui, la reine et leurs enfants.

Quelque temps après, Birger les manda en sa

présence, mais Éric seul obéit. Le duc, après la lecture d'une accusation en forme, reçut l'ordre de sortir, et bientôt il fut, ainsi que son frère, condamné à l'exil. Les ducs trouvèrent un appui en Norvége; la guerre civile qu'ils allumèrent ne se termina que l'année suivante, par une réconciliation dont le connétable fut la victime. Quand il se vit emprisonné, il dit à Birger, en présence de ses frères : « Ce sera une tache pour votre règne, seigneur roi. » On l'attacha sur un cheval, et il fut conduit à Stockholm, où sa tête tomba sous la hache du bourreau. Le duc Valdemar répudia la fille de Torkel, sous prétexte de parenté spirituelle (1).

Débarrassés du connétable, les ducs ne tardèrent pas à donner une libre carrière à leurs projets ambitieux. La trahison leur vint en aide : ils allèrent visiter le prince à sa résidence de Hatuna, après avoir pris la précaution de se faire suivre par des gens armés, et se saisirent de sa personne ainsi que de la reine et de ses enfants. Le prince Magnus échappa seul aux embûches de ses oncles. Un serviteur de Birger le conduisit à la cour d'Éric Menved, roi de Danemark. Ce prince déclara aussitôt la guerre aux ducs. Sur ces entrefaites, Birger fut

(1) Geler.

remis en liberté, sous la promesse qu'il se contenterait de la portion de souveraineté que lui assigneraient ses frères : mais à peine fut-il délivré de sa captivité, qu'il se rendit en Danemark, d'où il revint avec son beau-frère à la tête d'une armée danoise.

La guerre venait aussi d'éclater entre Éric et Hakan, roi de Norvége, qui réclamait le Halland septentrional. Le traité de Helsingborg, conclu en 1310, mit fin aux hostilités. On convint de part et d'autre que la Suède serait partagée entre Birger et ses frères, et que ces derniers seraient indépendants dans leurs duchés, sous la condition qu'ils reconnaîtraient la suzeraineté du monarque. La paix avec la Norvége fut cimentée par une double alliance : Hakan donna sa fille à Éric et sa nièce à Valdemar.

Quelques années s'écoulèrent sans rupture ouverte, et cette triple souveraineté coûta cher au peuple, chacun des princes étalant autant de luxe que s'il eût régné seul ; mais vers la fin de l'année 1317, le duc Valdemar, dans un voyage qu'il fit à Stockholm, s'arrêta à Nykōping, où Birger faisait sa résidence. Accueilli par le prince avec de grandes démonstrations d'amitié, il revint une seconde fois avec Éric, sans soupçonner le sort qui les attendait ; ils furent arrêtés et jetés dans un cachot. Le roi, présent à cette exécution, n'épargna pas

les injures à ses frères; il leur demandait avec ironie s'ils se souvenaient de Hatuna (1). On assure que lorsqu'on procéda au partage du butin trouvé chez ses frères, le roi s'écriait en battant des mains : « Maintenant la Suède est à moi ! »

Le malheur des princes excita la compassion du peuple; on oublia les torts qu'ils avaient eus précédemment, et la révolte était déjà menaçante, lorsque Birger fit fermer le donjon où les ducs languissaient depuis quatre mois; après en avoir jeté les clefs dans le fleuve, il prit la fuite, laissant ces malheureux mourir de faim. Éric, qui avait été blessé, succomba le surlendemain; Valdemar lutta contre cette cruelle agonie pendant onze jours entiers.

La poésie s'est emparée de cet événement tragique : la mort des ducs est le sujet d'un chant populaire qui se répandit en Danemark, en Suède et en Islande.

A la première nouvelle de l'arrestation des ducs, leurs partisans coururent aux armes; plusieurs provinces suédoises et la Norvége s'armèrent pour les venger. Stockholm ferma ses portes, et le roi se vit contraint de quitter Nyköping, qu'as-

(1) *Hatuna lek.* Jeu de Hatuna. C'était dans le château de Hatuna que Birger avait été fait prisonnier par les ducs.

siégaient les révoltés. La garnison du château exposa en dehors des murs les corps des ducs couverts de brocart d'or, pour faire voir aux assiégeants qu'ils combattaient pour une cause perdue; mais ce spectacle exaspéra les insurgés, qui prirent le château et le rasèrent. Ce fut en vain que Birger essaya de conjurer l'orage, en faisant aux évêques des offres brillantes, et en envoyant son fils en Danemark pour lui amener un prompt secours. Après une lutte de peu de durée, il fut contraint de chercher un asile en Danemark. Le prince Magnus résista aux ennemis avec courage; mais il dut se rendre à discrétion, et livrer le château de Stegeborg aux ennemis. Le maréchal Jean Brunke, auquel on attribuait le meurtre des ducs, fut pris; on lui trancha la tête et on attacha le corps à une roue, sur une colline du faubourg du nord de Stockholm, qui porte encore le nom de Brunkeberg. Deux ans après, Magnus eut le même sort, quoiqu'il fût innocent du crime qu'avait commis son père (1), et que la capitulation lui eût garanti la vie sauve. Birger mourut lui-même en exil, l'année suivante (2); avec lui s'éteignit la maison de Magnus Ladulâs.

(1) Oeler.
(2) 1521.

En 1319, les grands, les évêques, la noblesse et les députés des bourgeois et des paysans s'assemblèrent extraordinairement pour élire un roi. Mats Kettilmundsson se présenta devant le peuple, portant dans ses bras Magnus, fils du duc Éric, qu'il proposa pour souverain; le jeune prince héritait, précisément à la même époque, du trône de Norvége, que la mort de Hakan, son aïeul, laissait vacant. Une régence fut nommée dans les deux pays, et la tranquillité succéda aux discordes civiles. Le rachat de la Scanie compléta les frontières de la Suède du côté du sud.

Rien n'était plus propre à développer le système aristocratique, que les minorités qui se succédèrent : le régent, que les grands du royaume regardaient comme leur égal, ne pouvait exercer le pouvoir dans sa plénitude; l'exemple de Torkel avait prouvé combien il était dangereux de heurter de front les intérêts de la noblesse; et, d'un autre côté, l'habitude de confondre l'autorité du prince avec celle d'un maréchal ou d'un connétable, ne pouvait qu'affaiblir le respect dû à la personne royale. La passion des tournois et des exercices chevaleresques s'était communiquée de l'Occident au Nord, et le luxe immodéré des nobles s'alimentait de la misère publique. Le roi était en quelque sorte obligé de

nation des taxes consenties, et de les faire percevoir par des délégués des seigneurs et par deux paysans dans chaque province (1).

Le caractère de cette ligue, qui représentait la réconciliation entre le parti du roi et celui des ducs, peut jeter quelque jour sur l'ancien esprit des associations politiques, défendues d'une manière si expresse sous le règne de Magnus Ladulâs. Le but qu'elles se proposaient sous l'administration de Mats Kettilmundsson, semble avoir été de s'opposer à toute influence étrangère.

La mère du jeune roi accordait une bienveillance particulière à Canut Porse, qui avait reçu, avec la dignité princière, l'investiture du Halland. Ce seigneur, Danois d'origine, paya cette faveur de l'exil; cependant, un an après la réconciliation des grands et de la duchesse, qui eut lieu en 1326, il reçut la main de sa protectrice.

Les troubles qui agitaient alors le Danemark, et l'influence des comtes de Holstein sur ce pays, excitèrent une révolte en Scanie, ainsi que dans le Blekingen et dans le Halland méridional.

En 1352, les habitants de ces provinces chassèrent les troupes holsteinoises, et reconnurent l'au-

(1) Geier, chap. IV.

régler les dépenses de sa cour sur celle des évêques et des grands, de sorte que, dans les occasions importantes, le trésor de la couronne se trouvait entièrement épuisé. Ainsi, à l'époque de la majorité de Magnus, il n'y avait pas un marc d'argent dans les caisses de l'État, et tous les revenus de la couronne étaient engagés à des particuliers. On devait en outre soixante et dix mille marcs d'argent pour la restitution de la Scanie, du Halland et du Blekingen. Magnus, pour se libérer, dut avoir recours à des emprunts et à d'autres moyens aussi peu honorables que ruineux (1).

Le gouvernement, entre les mains d'un régent, offrait en général le caractère d'un interrègne; et plus la minorité se prolongeait, plus les grands s'habituaient à l'indépendance. Le pouvoir attaché à la régence était donc précaire sans l'appui de la noblesse; aussi le jour même de l'élection du jeune Magnus, les principaux seigneurs, clercs, laïques et sénéchaux, formèrent une sorte de ligue pour soutenir Mats Kettilmundsson, ou celui qui lui succéderait dans le gouvernement jusqu'à la majorité du prince. On promit au peuple de s'abstenir de tout impôt illégal, de ne point changer la desti-

(1) Lagerbring.

nation des taxes consenties, et de les faire percevoir par des délégués des seigneurs et par deux paysans dans chaque province (1).

Le caractère de cette ligue, qui représentait la réconciliation entre le parti du roi et celui des ducs, peut jeter quelque jour sur l'ancien esprit des associations politiques, défendues d'une manière si expresse sous le règne de Magnus Ladulâs. Le but qu'elles se proposaient sous l'administration de Mats Kettilmundsson, semble avoir été de s'opposer à toute influence étrangère.

La mère du jeune roi accordait une bienveillance particulière à Canut Porse, qui avait reçu, avec la dignité princière, l'investiture du Halland. Ce seigneur, Danois d'origine, paya cette faveur de l'exil; cependant, un an après la réconciliation des grands et de la duchesse, qui eut lieu en 1326, il reçut la main de sa protectrice.

Les troubles qui agitaient alors le Danemark, et l'influence des comtes de Holstein sur ce pays, excitèrent une révolte en Scanie, ainsi que dans le Blekingen et dans le Halland méridional.

En 1352, les habitants de ces provinces chassèrent les troupes holsteinoises, et reconnurent l'au-

(1) Geier, chap. IV.

torité des Suédois. Il fallut de nouveaux impôts pour désintéresser le duc Jean de Holstein, et l'on employa même les revenus ecclésiastiques au rachat du territoire en litige.

La minorité de Magnus Éricsson cessa en 1335; ce prince défendit de réduire en esclavage quiconque était né de parents chrétiens. Il fut couronné avec son épouse, Blanche de Namur, trois ans après avoir pris les rênes de l'État, et il perdit, vers la même époque, Mats Kettilmundsson, dont la sage administration avait conjuré tous les obstacles qui menaçaient d'entraver son règne. Nils Ambiörnsson le remplaça comme sénéchal ou chancelier.

Dès le temps de la minorité de Magnus, dit Geïer, la loi de Sudermanie reçut des améliorations; le prince la confirma en 1327, à l'exception de tout ce qui regardait les dotations et les legs en faveur de l'Église.

Il ressort des documents de l'époque que les clercs et les laïques ne pouvaient tomber d'accord à ce sujet. Plus tard, lorsqu'en 1347, les seigneurs se réunirent à Örebro, les ecclésiastiques protestèrent contre les dispositions qui limiteraient leurs priviléges, et l'on fut obligé d'abandonner cette tentative. On se contenta donc de remettre en vigueur

la loi du pays de Magnus Éricsson, sauf ce qui touchait aux intérêts de l'Église.

En 1345, Magnus, Valdemar, roi de Danemark, les sénateurs de Norvége et de Suède, et les députés des provinces récemment acquises, reconnurent Varberg Hakan, fils cadet de Magnus, comme héritier présomptif du trône de Norvége; Éric, son aîné, fut désigné successeur au trône de Suède. Le roi Valdemar renonça, à cette occasion, à la Scanie, au Blekingen et au Halland.

Les prodigalités de Magnus, les faveurs qu'il accordait sans mesure à de jeunes courtisans, appauvrirent tellement le pays, qu'on fut obligé, pour arrêter la fréquence des émigrations, d'exempter de tout impôt, pendant six ans, ceux qui n'abandonneraient pas leurs terres. La licence des mœurs de Magnus, que lui reprocha sévèrement sainte Brigitte, sa sœur, fit donner à ce prince le surnom honteux de Smek (1). Pour se réhabiliter dans l'esprit de ses sujets, il entreprit une croisade contre les Russes, auxquels il ne laissait d'alternative qu'entre le baptême et la mort. Il fit baptiser et raser tous ceux qui se trouvaient sur son passage. On conçoit l'effet que dut produire un zèle si

(1) Mignon.

étrange sur une population déjà chrétienne. Les Russes, selon la chronique rimée, firent bientôt voir que la barbe leur poussait; les habitants de Pskof, réunis aux Novgorodiens, forcèrent les Suédois, qu'appuyait Henri de Holstein, à rétrograder brusquement.

Deux ans après (1550), le pays, déjà obéré par une guerre ruineuse, vit ses maux portés à leur comble par la contagion terrible connue sous le nom de peste noire.

Ce fléau avait été apporté à Bergen, en Norvége, sur un vaisseau venu de Londres, et dont tout l'équipage avait péri. Il moissonna les deux tiers de la Norvége, et sévit presque aussi cruellement en Suède. Une grande sécheresse désola les campagnes, et l'année suivante fut frappée de stérilité. Le fléau reparut, en 1360, en Suède, mais il attaquait plus particulièrement les enfants. La Russie occidentale en ressentit aussi l'influence, et les désastres qu'il exerça dans le Nord dépassent toute appréciation. Ce fut sous d'aussi tristes auspices que le prince Hakan prit possession de la plus grande partie de la Norvége; tandis qu'Éric était appelé au trône de Suède par les mécontents.

Bengt Algotsson, favori de Magnus, fit éclater une guerre entre le père et le fils. Nous avons vu,

dans le chapitre précédent, quelle en fut l'issue. La paix était à peine rétablie par la disgrâce de Bengt, lorsque Valdemar, roi de Danemark, fut sur le point de la rompre de nouveau ; déjà il avait fait une invasion en Scanie, quand la mort d'Éric, que la peste enleva ainsi que sa femme et deux enfants, arrêta les hostilités. Magnus fut reconnu roi de Suède, et la Scanie, le Halland et le Blekingen firent retour au Danemark (1360).

Cependant Valdemar n'en ravagea pas moins le territoire d'Öland ; la ville de Visby, qui depuis si longtemps florissait par son commerce, fut ruinée par les troupes danoises. Cette conduite d'un prince que Magnus appelait son allié, révolta le sénat de Suède. Les grands persuadèrent au second fils de Magnus de s'emparer de la personne de son père, et de rompre son mariage projeté avec Marguerite, fille du roi Valdemar. Le séjour accidentel que fit en Danemark Élisabeth de Holstein, destinée au jeune prince, fut cause que leur union ne put s'accomplir, et que les négociations relatives à Marguerite furent reprises. Magnus força à s'exiler un grand nombre de seigneurs suédois, qui se rendirent en Allemagne et offrirent la couronne au prince Albrekt de Mecklenbourg.

CHAPITRE XVII.

Le partage du Danemark entre les enfants de Valdemar II contenait le germe de nouveaux troubles politiques. Cependant le respect de sa mémoire, et cette espèce de crainte qui fait qu'on hésite toujours à détruire un gouvernement qui a reçu la sanction du temps et l'approbation du peuple, continrent pendant quelques années l'humeur ambitieuse des princes.

Éric IV n'était pas satisfait du trône ; il voulut réunir à ses États les provinces que Valdemar avait été obligé de céder au duc de Holstein. Abel, qui avait épousé la fille de ce dernier, s'opposa à ce dessein ; il s'appuya de l'alliance de l'archevêque de Brême, et fit secrètement un traité avec Lubeck. Les deux frères étaient sur le point de décider cette question par les armes, lorsqu'on parvint à les réconcilier. Il fut convenu qu'Abel renoncerait à la tutelle des jeunes comtes de Holstein, prétexte qu'il avait mis en avant pour motiver sa résistance.

Un nouveau sujet de discorde ne tarda pas à rompre cet accord : Abel refusa au roi l'hommage qu'il lui devait pour le duché de Sleswig ; et les

hostilités recommencèrent, sans autre résultat que des pillages et des dévastations.

Après une trêve de peu de durée, Éric se mit en état d'hostilité avec Lubeck, dont la puissance lui portait ombrage; il commença par faire arrêter dans ses ports tous les vaisseaux sous le pavillon de cette ville, et essaya de fermer l'embouchure de la Trave. La flotte des Lubeckois, secourue par la Suède, força le passage, et désola les côtes du Danemark; les comtes de Holstein et l'archevêque de Brême prirent bientôt le parti de ces marchands: de sorte qu'Éric fut réduit à lutter contre une ligue si puissante, sans avoir d'autre allié que Guncelin, comte de Schwerin.

Les frères du roi profitèrent de cette circonstance pour se déclarer indépendants : Christophe se vit chassé de son apanage; Canut, plus malheureux encore, fut fait prisonnier. Abel repassa dans le Jutland, où il fut joint par son frère Christophe; il s'empara de plusieurs villes, et fit prisonnières deux filles du roi. Celui-ci se jeta dans le duché de Sleswig, tandis que le comte de Schwerin, assisté de Burewin, duc de Poméranie, battait les troupes de Jean, comte de Holstein. De leur côté, les Lubeckois brûlaient Copenhague, dont la situation commerçante excitait leur jalousie, et délivraient Canut,

que le roi avait fait enfermer dans le fort de Stege.

Dans la campagne suivante, dont le Holstein et le Sleswig furent le théâtre, Christophe fut fait prisonnier par Éric, et chargé de fers; il ne dut sa délivrance qu'à l'intercession de la noblesse et à l'hommage qu'il fit au roi de ses possessions. Éric, désarmé par cette soumission, lui donna l'île de Femern, et lui fit épouser Marguerite, fille du duc de Poméranie.

La conquête du Sleswig porta bientôt le dernier coup au parti d'Abel : réduit à implorer le secours de Lubeck et de l'archevêque de Brême, il crut devoir se prêter à un accommodement.

Les querelles qui ensanglantaient le Danemark intéressaient surtout la ligue hanséatique ; mais plusieurs princes intervinrent pour les faire cesser : c'étaient les ducs de Brunswick et de Saxe, et le margrave de Brandebourg. Ce dernier avait épousé Sophie, fille de Valdemar, princesse vertueuse, qui ne voyait qu'avec douleur la lutte cruelle engagée entre ses frères. La négociation réussit : les apanages d'Abel et de Canut furent déclarés fiefs mouvants de la couronne, et cet accord fut cimenté par la paix avec les comtes de Holstein et la ville de Lubeck.

A peine le calme était-il rétabli, qu'Éric résolut

de faire une expédition en Livonie. Comme le trésor était épuisé, il imposa un impôt extraordinaire sur chaque charrue, ce qui lui fit donner le surnom de Plog-Pennig.

Les Scaniens refusèrent de payer cette taxe, ils se révoltèrent et forcèrent même Éric à prendre la fuite; mais ils finirent par céder, et payèrent en outre, à titre de réparation, une somme de quinze mille marcs d'argent.

L'expédition d'Éric en Esthonie n'eut rien de bien remarquable; il paraît cependant que les principaux du pays se reconnurent vassaux du Danemark. Les chevaliers Teutoniques abandonnèrent aux Danois la possession de leurs conquêtes dans cette partie de la Livonie, à condition que ces derniers défendraient le pays contre les idolâtres.

Le roi revint la même année en Danemark; il n'y resta pas longtemps en paix : il s'éleva entre lui et les comtes de Holstein une contestation au sujet de la ville de Rendsbourg, dont la situation sur une île de l'Eyder semblait laisser indécise la question si elle appartenait au Sleswig ou au territoire de l'empire (1).

Les comtes de Holstein, soutenus par l'arche-

(1) Il s'agit ici de la vieille ville de Rendsbourg. La nouvelle Rendsbourg, bâtie sur la rive gauche du fleuve, faisait partie du Sleswig.

vêque de Brême et par l'évêque de Paderborn, investirent brusquement cette place; Éric, de son côté, se hâta de rassembler des forces considérables et s'avança sur le Danewirk.

Cependant Abel se rendit au-devant de son frère, et s'efforça d'éloigner les soupçons du prince par toutes sortes de témoignages d'amitié et de prévenances; il parvint sans peine à l'attirer dans une maison de plaisance, dans une île isolée de la Slye. Après une conversation où le duc rappela amèrement au roi ses anciens griefs, il le fit saisir et jeter dans un bateau. La vue d'un gentilhomme, nommé Gudmundsen, révéla bientôt au captif le sort qui l'attendait. Gudmundsen prétendait avoir reçu du roi des injures sanglantes; pour satisfaire sa vengeance, et plus encore pour vendre chèrement un forfait à un frère dénaturé, il demanda au duc Abel ce qu'il fallait faire du malheureux prince. Sur la réponse qu'on le laissait libre d'agir comme il l'entendrait, Gudmundsen ne comprit que trop bien ce qu'on attendait de son ministère : Éric n'eut plus qu'à se résigner. On lui trancha la tête d'un coup de hache, et son corps, chargé de pierres, fut précipité dans le fleuve; quelques jours après, il fut retrouvé par des pêcheurs.

Les meurtriers avaient répandu le bruit qu'Éric

avait péri accidentellement en voulant rejoindre son armée. La tête, qui tenait encore au tronc, prouvait évidemment la fausseté de cette assertion, et, à défaut de tout autre indice, le caractère d'Abel aurait levé tous les doutes.

En 1257, l'intérêt qu'avait inspiré au peuple l'infortuné monarque, et le bruit qui s'était répandu qu'il se faisait des miracles sur son tombeau, valurent à Éric les honneurs de la canonisation. Sous le règne de Christophe, le corps fut transporté solennellement à Ringstedt, et l'on célébra dans le royaume de grandes fêtes à cette occasion.

La vie d'Éric fut un mélange de bien et de mal; il faisait rendre, dit-on, la justice avec impartialité. Le mauvais état des finances du royaume le força quelquefois à empiéter sur les priviléges du clergé, mais sa foi n'en était pas moins vive et sincère : il avait fait vœu de se rendre en pèlerinage à la Terre-Sainte, et de mourir avec l'habit des frères mineurs de Roschild.

Dans les guerres qu'il entreprit, il déploya autant de fermeté que de courage. L'idée dominante qui le porta à faire la guerre aux comtes de Holstein paraît avoir été de recouvrer sur ces princes les possessions de Valdemar le Victorieux; mais on peut lui reprocher d'avoir fait peser cruellement

sur des populations innocentes les désastres qu'entraînait son ambition, et de n'avoir pas proportionné ses moyens d'attaque à la grandeur de l'entreprise.

Éric n'eut de Judith, fille d'Albert Ier, duc de Saxe, que des filles. Sophie fut mariée à Valdemar, roi de Suède; Ingeborg, à Magnus, roi de Norvége; les deux autres, Judith et Agnès, prirent le voile.

Abel, chargé d'un fratricide, venait de monter sur le trône (1); en vain il avait ajouté le parjure à un forfait; en vain le serment de vingt-quatre de ses vassaux avait témoigné de son innocence. Le peuple n'était point la dupe de cette justification intéressée; cependant le crédit de quelques prélats décida de son élection : peut-être un intérêt politique ne fut-il pas étranger à cette détermination. Éric, en montant sur le trône, consommait la réunion du Sleswig au Danemark; et ce prince, allié des comtes de Holstein, était, plus que tout autre, en position de mettre un terme à de longues hostilités. Quoi qu'il en soit, les États feignirent d'être persuadés de son innocence, et il fut couronné à Roschild des mains de l'archevêque.

Il semble que le remords et la crainte de réveiller

(1) 1250.

des souvenirs fâcheux exercèrent une influence favorable sur les débuts de son règne ; il confirma les priviléges des villes, augmenta ceux des églises et des couvents, et récompensa avec générosité les anciens services de ses partisans (1). Quant à ses frères, Canut et Christophe, ils conservèrent leurs apanages. Jusque-là cette conduite témoignait de sa prudence, mais ses rapports avec l'étranger purent être taxés de faiblesse : il céda l'île de Femern aux comtes de Holstein ; plusieurs districts de la Livonie furent abandonnés aux chevaliers teutoniques, et l'île d'Ösel devint la propriété de l'évêque Herman, qui avait été son chancelier et son favori. Il était sur le point de faire à ses beaux-frères une concession plus importante encore, celle de la ville de Rendsbourg, lorsque la mort le prévint.

Abel remit en vigueur l'ancien usage du ting annuel ; ce fut dans une de ces assemblées qu'il composa, avec la coopération du sénat, plusieurs règlements empreints de justice et de sagesse, qui servirent d'annexe au code de Jutland. Il porta également sa sollicitude sur l'état des finances : plusieurs villes et presque tous les domaines de la couronne se trouvaient aliénés ou engagés. Pour

(1) Mallet, liv. IV.

les affranchir, il établit un impôt général auquel le peuple, convaincu de son utilité, se soumit sans résistance; le Sleswig lui-même n'en fut pas exempt; mais les habitants de la partie occidentale de cette province, connue sous le nom de Petite Frise, refusèrent de payer la nouvelle taxe, sous le prétexte que l'entretien des digues leur était déjà bien assez onéreux. Abel résolut de vaincre cette résistance par les armes. L'hiver permettait à ses troupes de pénétrer dans ces contrées basses et marécageuses. Cependant un dégel subit le força de rétrograder. L'année suivante, il renouvela cette tentative; mais les Frisons, après quelques échecs, surprirent les Danois, les défirent, et le roi, au moment où il voulait passer la Milden, s'engagea dans un passage fangeux où les vainqueurs le massacrèrent. Le corps, tout mutilé, fut enterré dans l'église de Saint-Pierre à Sleswig; mais bientôt après on l'exhuma pour le jeter dans un marais, parce que l'imagination des habitants, troublée par le souvenir des crimes du roi fratricide, leur avait fait voir des prodiges effrayants autour de sa sépulture.

Valdemar, l'aîné des fils d'Abel, avait été élu successeur, du vivant même de son père; mais, en passant à Cologne, il fut arrêté par l'archevêque de cette ville, qui le retint captif pendant près de

quatre années. On ignore si ce prélat avait été porté à un acte aussi arbitraire par les intrigues de Christophe, frère du roi, ou par le désir de se faire payer une riche rançon.

La reine Mathilde avait donné à Abel trois autres enfants : Eric, devenu plus tard duc de Sleswig, Abel, dont le patrimoine n'est pas désigné, et une fille, qui épousa, en 1258, Bernard, prince d'Anhalt-Bernbourg.

Mathilde n'avait pas peu contribué à faire haïr son royal époux : on l'accuse d'avoir détruit les titres qui établissaient les droits du Danemark à la souveraineté des Vandales et de la Nordalbingie.

Christophe, frère d'Abel, fut couronné la même année. Pour contenir les prétentions de ses neveux, il se déclara leur tuteur, et retint, en cette qualité, le duché de Sleswig, apanage ordinaire du prince héréditaire. Cependant, lorsqu'il exigea des vassaux le serment de fidélité, Meldorp, gouverneur de quelques villes du Sleswig, s'y refusa, sous prétexte que l'héritage des fils d'Abel ne relevait point de la couronne.

Christophe eut recours aux armes, mais il échoua et fut contraint de prendre la fuite. Une seconde tentative fut plus heureuse. Meldorp, trop faible pour résister à l'armée royale, abandonna les

villes en litige, qui furent aussitôt démantelées.

Un roi qui voulait être obéi devait rencontrer de grands obstacles, à une époque où l'esprit de parti et la turbulence des grands donnait et ôtait le pouvoir. Abel avait refusé à Valdemar, son neveu, l'investiture du Sleswig. Il se forma aussitôt un parti, pour porter sur le trône celui que l'on privait d'un duché. Les voisins du Danemark mirent à profit cette mésintelligence : Meldorp, à la tête des Lubeckois, pilla les côtes de Scanie et les îles; les comtes de Holstein ravagèrent le duché, et s'emparèrent de la ville de Sleswig; les margraves de Brandebourg, Jean et Othon, ne manquèrent pas de griefs à faire valoir pour motiver leur conduite hostile; enfin les rois de Suède et de Norvége profitèrent d'une circonstance qui mettait le Danemark à leur discrétion. Menacé de tous côtés, Christophe ne désespéra pas de sa cause; il fit désigner pour successeur son fils Éric, à peine âgé de trois ans, et cet acte de confiance releva le courage de la nation. Cependant la ligue puissante qui semblait s'être proposé la ruine du Danemark, cessa d'agir avec accord lorsqu'il ne s'agit plus que de profiter de la victoire. Les princes des Vandales et le duc de Poméranie ne pouvaient voir sans inquiétude le démembrement d'une grande puissance au

profit de quelques-uns de leurs voisins. On conclut sous leur médiation un arrangement en vertu duquel le roi restituerait à ses neveux, dès qu'ils auraient atteint leur majorité, tous les domaines qui constituaient leur héritage. De leur côté, les jeunes princes devaient renoncer à toutes leurs prétentions sur le trône qu'avait occupé leur père. Quant aux margraves de Brandebourg, ils reçurent quelques places fortes en dédommagement de leurs réclamations (1).

A la suite de cette convention, Valdemar sortit de prison, moyennant six mille marcs d'argent, que les comtes de Holstein payèrent à l'archevêque de Cologne. A son retour en Danemark, il reçut l'investiture du Sleswig, et prêta au roi le serment de fidélité, en qualité de vassal de sa couronne.

La paix était à peine rétablie, lorsqu'elle fut troublée de nouveau par l'évêque de Roschild Erlandsen. Ce prélat, qui s'était ménagé la protection du pape Innocent IV, prit possession du siége de Lunden, sans s'inquiéter de la confirmation royale, et sur la simple désignation du pontife. Une telle prétention ne portait pas seulement atteinte aux droits du monarque; les évêques jouissant de tous les

(1) La dot de Sophie n'avait pas été payée par le Danemark.

priviléges des grands vassaux laïques, leur indépendance complète du pouvoir temporel ne pouvait qu'être dangereuse pour l'unité de l'État. Erlandsen ne se vit pas plutôt primat du Danemark, qu'il essaya de réformer la loi de Scanie, dont certains articles lui paraissaient contraires aux intérêts de l'Église. Pour détourner l'attention de Christophe, il lui suscita d'autres embarras. Ce fut à son instigation que la veuve d'Abel donna sa main au régent de Suède, Birger Iarl, et que le peuple, soulevé par la voix de ses pasteurs, refusa de payer les impôts. Le roi défendit aux Scaniens de se conformer aux nouvelles réformes introduites par l'archevêque; il convoqua immédiatement une assemblée à Nybourg pour y examiner la conduite du prélat. Erlandsen, de son côté, tint à Vedel, dans le Jutland, une espèce de concile où la conduite de Christophe fut vivement censurée. Il en émana cette constitution devenue célèbre dans l'histoire du Danemark, et qui servit depuis de prétexte aux entreprises ambitieuses et aux révoltes des évêques (1). « L'Église de Danemark, y est-il dit, est exposée depuis longtemps à une si cruelle persécution, qu'on ne craint plus d'offenser et de menacer même les

(1) Mallet, liv. IV.

évêques, qui, tels qu'un mur d'airain, sont préposés pour la défense de la maison du Seigneur. Ces menaces et ces injures ont d'autant plus de portée, que le clergé n'a aucune protection à attendre de la puissance séculière, et que l'orgueil des malintentionnés n'est point contenu par la crainte du roi. Le concile ordonne en conséquence que si un évêque vient à être pris ou à subir quelque mutilation, en quelque lieu du royaume que ce puisse être, soit par l'ordre, soit du consentement du roi ou de quelque prince, seigneur ou gentilhomme, le service divin sera interrompu dans les églises, et le royaume frappé d'interdit. Si la violence commise sur la personne d'un évêque était le fait d'un homme puissant, ayant sa résidence hors du Danemark, et qu'il ait agi par le conseil du roi ou des sénateurs, le diocèse de l'évêque sera déclaré dès lors en interdit, et s'il se passait un mois sans que justice fût faite, cette mesure serait étendue à tout le royaume. Tout prêtre ou chapelain ne pourra célébrer l'office divin en présence du roi, tant que durera l'interdit, sous peine d'excommunication (1). » Cette sorte de décret fut envoyé à Rome, où il reçut la sanction du pape Alexandre.

(1) Raynald, t. II *Concil. ad ann.* 1257.

Une prétention si inouïe fut blâmée même par le clergé de Scanie, qui protesta plus tard contre sa teneur.

L'année suivante on tint une assemblée des États à Vordingbourg; la conduite de l'archevêque y fut l'objet d'une délibération spéciale. Erlandsen, auquel on reprochait un grand nombre de griefs, demanda et obtint du temps pour se justifier; il s'ensuivit entre le roi et ce dernier une réconciliation peu sincère, comme la suite le prouva bientôt.

L'archevêque avait excommunié une dame de distinction, et le roi, qui intercéda pour elle, ne put fléchir l'inflexibilité du prélat. Christophe, poussé à bout par cette résistance, tint une cour de justice à Lunden, y cita l'archevêque, et permit à tous ceux qui avaient à se plaindre d'Erlandsen de venir déposer contre lui. L'accusé déclina la compétence royale en matière spirituelle. Le roi fit lire en sa présence la loi ecclésiastique de Scanie, et lui demanda s'il en contestait l'autorité. Erlandsen déclara qu'il rejetait dans sa conscience tout ce qui était contraire au droit canon et aux décrets des papes. Christophe retira immédiatement tous les priviléges du clergé de Lunden, et enjoignit à tous les vassaux, dans la circonscription de ce siége, de venir lui jurer fidélité. Erlandsen répondit

à cette sommation en excommuniant l'officier porteur de l'ordre royal, et en ameutant les paysans de son diocèse. Il s'ensuivit une lutte, où les troupes du roi eurent bientôt le dessus. Heureusement que, vers la même époque, la paix fut conclue avec la Norvége et avec la Suède.

Erlandsen n'en resta pas moins opiniâtre dans ses plans de réforme; soutenu par l'évêque de Roschild, le prince de Rugen et les comtes de Holstein, il refusa d'assister à l'assemblée d'Odensée, où le fils du roi Éric devait être solennellement couronné. Aucun des évêques présents ne voulut se charger de ce couronnement, dans la crainte d'être excommunié par l'archevêque. Christophe convoqua les États à Copenhague, à l'exclusion des évêques, et l'on y prit la résolution de ne plus garder aucun ménagement. Un frère du prélat rebelle, gagné par le roi, surprit Erlandsen, qui fut enfermé dans un château fort en Fionie; l'archidiacre et le doyen de Lunden, et l'évêque de Rypen eurent le même sort; les évêques d'Odensée et de Roschild prirent la fuite en toute hâte. Erlandsen fut traité avec plus de rigueur qu'il ne convenait à la dignité royale : on le força, dit-on, à porter un bonnet de peau de renard. Le plus grand crime de l'archevêque aux yeux du roi, c'étaient sans doute les sollicitations de ce prélat auprès

du pape; il ne cessait de parler de Christophe comme d'un usurpateur, et travaillait à placer sur le trône un des fils d'Abel. Cependant les évêques fugitifs, s'appuyant sur le concile de Vedel, mirent le royaume en interdit. L'évêque de Roschild excita contre le roi Iarimar, prince de Rugen. L'interdit, affiché aux portes des églises, fut observé dans une grande partie du royaume. Christophe ne vit d'autre moyen de sortir de cet embarras que d'en appeler au pape lui-même. Il notifia cet appel au clergé; et ordonna à tous les prêtres, sous peine de confiscation de leurs biens temporels, de reprendre l'exercice de leurs fonctions; il comptait surtout sur l'appui des rois de Norvége et de Suède, qui avaient saisi avec empressement l'occasion de faire rentrer dans le devoir un primat du Nord, jugeant que cet exemple contiendrait les prétentions du clergé dans leurs États respectifs. Déjà ces princes se préparaient à défendre à main armée les droits de leur allié, lorsque la mort de Christophe vint donner une nouvelle face aux affaires. Iarimar, qui soutenait le parti des évêques, et qui avait reçu du pape la mission de protéger l'Église de Danemark, s'était emparé de Copenhague, et annonçait hautement l'intention de donner la couronne à Éric, second fils d'Abel. Christophe s'était rendu à Rypen, auprès de l'évêque de

cette ville. Un prêtre, nommé Arnefast, qui assistait aux conférences du roi et du prélat, trouva le moyen de se défaire du monarque ; les uns prétendent qu'il l'empoisonna dans une hostie ; selon d'autres, le poison fut mêlé à ses aliments. Cette double version donne quelque crédit à une troisième opinion, c'est que la mort du roi fut naturelle, ou du moins occasionnée par quelques excès de table. On doit se méfier du jugement des contemporains lorsqu'il est influencé par des passions religieuses ou politiques.

La lutte entre Christophe et l'archevêque de Lunden peut être regardée comme exprimant d'une manière fidèle celle qui existait au treizième siècle entre les pouvoirs spirituel et temporel ; les réformes morales qu'on devait à l'influence de l'Église étaient, pour ainsi dire, faussées dans leur principe, parce que les papes employaient, pour parvenir à leurs fins, tout ce que le caractère scandinave conservait encore d'instincts belliqueux et de férocité native ; l'Église n'hésitait point à se servir des passions de l'époque, qu'elle condamnait selon la morale évangélique, aussitôt qu'elle les considérait comme un instrument favorable à ses vues de domination universelle. Si en effet Christophe périt par le poison, il est probable que c'est l'anathème lancé contre lui qui arma le fanatisme d'Arnefast.

Ce prince avait fait preuve d'habileté politique et de fermeté : le clergé ne l'aurait appuyé dans la position équivoque où le plaçait la lignée d'Abel, que s'il eût racheté par d'importantes concessions ce qu'il y avait d'illégitime dans son élection. Soit ambition, soit prudence, Christophe avait voulu réunir à la couronne le duché de Sleswig, que la mort de Valdemar, arrivée en 1257, laissait à sa disposition. Éric, frère de ce dernier, qui n'avait pas laissé d'enfants, réclamait cet héritage, et les ducs de Holstein, fauteurs du parti des évêques, s'étaient déclarés pour le prétendant,

Christophe avait laissé trois enfants : Éric V, surnommé Glipping (1), qui lui succéda, et deux filles qui furent mariées, la première à Albert, margrave de Brandebourg; la seconde à Jean II, duc de Holstein. Telle fut sous ce règne la confusion des pouvoirs, que la ville de Copenhague obtint des priviléges municipaux de l'évêque de Roschild.

A l'avénement d'Éric Glipping, la situation du royaume n'offrait que confusion et anarchie dans les pouvoirs de l'État, et que germes de guerres avec l'étranger. La sagesse de Marguerite, mère du jeune roi, ne pouvait suffire à conjurer tous ces

(1) Qui cligne des yeux.

dangers; elle leva d'abord des troupes pour s'opposer aux Rugiens et à leurs alliés, qui occupaient le Séland; mais les troupes royales furent complétement battues, et Copenhague, prise d'assaut et pillée, resta au pouvoir des vainqueurs. Iarimar ravagea successivement l'île de Bornholm et la Scanie; il s'apprêtait à pousser plus loin ses conquêtes et ses dévastations, lorsqu'il périt de la main d'une femme.

L'évêque de Roschild, qui était rentré dans son diocèse, renouvela l'interdit, et tandis que le Séland était en proie aux Rugiens et aux partisans du duc Éric, les comtes de Holstein traitaient le Sleswig en province conquise.

La reine, réduite au Jutland, crut devoir céder à la fortune; elle mit en liberté l'archevêque Erlandsen, dans l'espoir que ce prélat se préterait à un accommodement; mais l'opiniâtreté de l'archevêque résista à toutes les avances; il exigeait une satisfaction complète.

Le trône pontifical était occupé par Urbain IV. Marguerite espéra que le nouveau pape se montrerait plus traitable qu'Alexandre, et elle s'adressa à Rome pour obtenir la levée de l'interdit.

Pendant le cours de ces négociations, Éric, fils d'Abel, qui était entré à main armée dans le Sleswig, exigeait l'investiture régulière de ce duché. Mar-

guerite n'était point en mesure de le déposséder, mais elle ne consentait à la cession de cet apanage qu'à titre temporaire, et comme émanant de la libre volonté du roi. Ce n'était pas là ce que voulait Éric; le différend devait être décidé par les armes. Une bataille décisive, livrée près de la ville de Sleswig, ruina les espérances de Marguerite; elle fut faite prisonnière, ainsi que son fils. Les alliés se partagèrent ces illustres captifs comme un butin. Marguerite fut livrée aux comtes de Holstein, et conduite à Hambourg; Éric Glipping resta au pouvoir de son cousin, qui le fit enfermer dans le fort de Norbourg. Ce dénoûment comblait les vœux d'Erlandsen; il repassa immédiatement en Danemark, où il ne négligea rien pour aggraver le malheur de ses victimes. Cependant Albert, duc de Brunswick, s'intéressa à leur sort, et força les comtes de Holstein à remettre Marguerite en liberté. Quant au jeune roi, on le livra comme otage au margrave de Brandebourg, qui réclamait six mille marcs d'argent de la cour de Holstein. Marguerite, reconnaissante des services que lui avait rendus Albert, l'associa à l'administration du royaume; mais le clergé, que le duc avait mécontenté, souleva contre lui les paysans de Scanie, et il se vit obligé de sortir du royaume. La captivité d'Éric Glipping finit par les

fiançailles de ce prince avec Agnès de Brandebourg; il fut convenu que la remise des six mille marcs d'argent, créance de son père, lui tiendrait lieu de dot; quant au Sleswig, le duc Éric en reçut l'investiture, mais comme vassal du Danemark.

Erlandsen ne vit qu'avec déplaisir un traité qui menaçait de mettre fin à ses intrigues. Le pape Urbain IV, éclairé sur la conduite de ce prélat, lui écrivit une lettre pleine de reproches. « Dieu veuille, y est-il dit, que vos mauvaises actions retombent sur vous seul, et non sur les églises qui ont déjà tant souffert de vos crimes ! » Le saint-père lui ordonnait en même temps de résigner sa charge archiépiscopale. La mort d'Urbain vint tirer Erlandsen d'inquiétude; il se rendit à Rome auprès de Clément IV, et parvint à mettre le nouveau pontife dans ses intérêts.

Gui de Saint-Laurent fut envoyé en Danemark en qualité de légat, avec mission de régler les différends qui s'étaient élevés entre le roi, la régente et quelques prélats du royaume. Erlandsen, qui s'était emparé de l'esprit de Gui, fit citer devant lui, et à Sleswig même, la reine, le roi et les évêques opposants. Éric appela au pape de cette décision étrange, et le légat se retira à Lubeck, où l'archevêque et les évêques de Roschild, de Sleswig et de Rypen l'ac-

compagnèrent. Le roi fut de nouveau excommunié; Erlandsen se retira à Rome, où il resta pendant quelques années.

L'absence des évêques laissa au roi quelque tranquillité : il fortifia Colding, place importante, qui commande les frontières du duché de Sleswig et du Jutland.

L'année suivante, 1259, il fit publier le code connu sous le nom de *Birke-Rett*.

Depuis longtemps les grands du royaume, évêques et laïcs, s'étaient attribué le droit de juridiction sur leurs terres, contrairement aux lois du royaume : il en résultait souvent des conflits entre les officiers de la couronne et les baillis des seigneurs. Éric, dans l'impossibilité où il était d'extirper cet abus, voulut du moins en régler l'exercice : le birke-rett conféra les juridictions féodales aux grands vassaux, et détermina dans quelles conditions et sous quelles formes la justice serait rendue dans ces nouveaux tribunaux.

En 1270, Éric envoya une armée considérable en Esthonie. Mathias, qui la commandait, remporta une victoire signalée; mais s'étant imprudemment engagé à la poursuite de l'ennemi, il trouva la mort au même lieu où il venait de triompher.

Deux ans après, la mort du duc de Sleswig fut

l'occasion de nouvelles querelles; il laissait deux fils en bas âge. Le roi et les comtes de Holstein prétendaient chacun à leur tutelle; les hostilités commencèrent, et donnèrent lieu à un arrangement en vertu duquel Éric était déclaré tuteur, sous la condition de donner l'investiture du duché à l'aîné des fils de son cousin, dès qu'il aurait atteint sa majorité.

Le concile de Lyon, tenu en 1274, mit enfin un terme aux troubles religieux du Danemark. L'archevêque de Lunden avait demandé un sauf-conduit au roi pour retourner dans son diocèse, déclarant qu'il s'en remettait aux arbitres que choisirait le pape pour le règlement définitif des réparations et des indemnités auxquelles il prétendait. Le résultat de ces négociations fut favorable au prélat; on convint qu'Erlandsen rentrerait en grâce auprès du roi, et qu'il recevrait quinze mille marcs d'argent à titre de dédommagement. La mort le surprit dans l'île de Rugen, avant qu'il eût pu jouir de ce triomphe. L'interdit qui pesait sur le Danemark, depuis dix-sept années, fut levé à la suite d'un concile national tenu à Lunden.

La part que prirent les Danois aux troubles dont la Suède était le théâtre, n'eut pour effet que d'ajouter à la misère du peuple. Les grands profitaient

de tous ces mouvements pour ruiner le pouvoir du roi, et pour augmenter sans mesure leur influence. Éric trouva dans sa famille un ennemi d'autant plus dangereux qu'il était plus voisin du trône; Valdemar, qui avait hérité du duché de Sleswig, éleva des prétentions sur quelques domaines qu'avait possédés son père. Persuadé que ses réclamations auraient plus de poids si elles étaient appuyées par la force, il mit quelques seigneurs danois dans ses intérêts, et conclut une alliance avec le roi de Norvége; mais le roi, ayant eu connaissance de ce complot, fit arrêter le duc à Elseneur. Sa captivité ne fut pas longue, mais il dut céder à la couronne quelques îles situées sur la côte orientale du Sleswig et du Holstein, et reconnaître la suzeraineté du roi.

Valdemar, en se détachant de la ligue qu'il avait formée, ne désarma point les seigneurs auxquels sa réconciliation n'apportait aucun avantage. Parmi les ennemis d'Éric, on remarquait Stig, maréchal du royaume, et le comte de Halland, dont le roi avait séduit la femme. Ils surprirent le prince, pendant son sommeil, dans le village de Finderup, et le tuèrent à coups de massue (1). Telles étaient les mœurs de ce siècle, qui avait conservé une forte

(1) 1286.

empreinte des temps barbares, et dont le clergé s'attacha plutôt à exploiter les vices qu'à diriger l'énergie dans l'intérêt de la morale et de l'humanité.

Éric VI, surnommé Menved, n'avait que douze ans lorsqu'il succéda à son père. Valdemar, duc de Sleswig, fut nommé régent et tuteur du jeune prince, du consentement d'Agnès de Brandebourg. Le premier soin du duc fut d'assembler les états-généraux et d'y faire une enquête sévère sur le meurtre d'Éric Glipping. Les coupables crurent qu'un nouvel attentat leur assurerait l'impunité du premier; ils formèrent en conséquence le projet d'enlever le jeune monarque au milieu même du ting; mais la vigilance du régent empêcha l'exécution d'un dessein si hardi. Malgré le crédit des conjurés, la cour parvint à faire nommer Othon de Brandebourg, frère d'Agnès, le prince de Rugen, les comtes de Holstein, et vingt-sept gentilshommes danois, pour informer contre les meurtriers. Les commissaires, après les débats, firent leur rapport aux états, qui condamnèrent au bannissement et à la confiscation de leurs biens le maréchal de la cour Stig, le comte de Halland et sept de leurs complices. Les exilés furent accueillis par le roi de Norvége, alors en guerre avec le Danemark, et pendant longtemps encore ils signalèrent leur haine par des atta-

ques et des déprédations qui rappelaient les courses des anciens pirates.

A l'instant même où Valdemar vengeait la majesté royale, et poursuivait les régicides au nom de son pupille, il proposait à la diète et obtenait que les îles d'Alsen, d'Arroe et de Femern, qui relevaient de la couronne, seraient incorporées au duché de Sleswig.

Cependant la guerre avec la Norvége continuait avec acharnement : elle dura pendant dix-neuf années, et ne fut interrompue que par quelques trêves, qui annonçaient moins le désir de faire la paix que le besoin de prendre un peu de repos, et de se préparer à de nouvelles hostilités. Les proscrits excitaient encore la haine des Norvégiens, et, durant cette période, un grand nombre de villes furent pillées et réduites en cendres. Au milieu de ces désastres, l'ambition des évêques semblait prendre de nouvelles forces. Grandt, que des liens de famille unissaient à quelques-uns des proscrits, et qu'on soupçonnait d'avoir pris part au meurtre d'Éric Glipping, fut promu à la dignité d'archevêque de Lunden. Sans s'inquiéter de la sanction royale, il se rendit à Rome pour faire confirmer son élection par le pape. Éric VI, à son retour, le fit arrêter, et conduire à Helsingbourg, couvert de haillons et attaché sur un mauvais cheval ; de là on le transporta au château

de Saebourg, où il fut jeté dans un cachot et chargé de chaînes. C'était légitimer par la violence une démarche coupable en elle-même.

La conduite d'Éric peut être taxée de précipitation et d'imprudence : à l'instant même où l'opposition du clergé et la guerre contre la Norvége lui donnaient tant de sujets d'inquiétude, il se mit en état d'hostilités ouvertes avec le duc Valdemar, et résolut de réunir à sa couronne les îles que le dernier traité en avaient séparées. Cependant le sort favorisa les prétentions du roi ; une bataille navale le mit en possession de ces domaines, cause perpétuelle de discordes entre les titulaires du duché et les souverains du Danemark.

Sur ces entrefaites, Grandt parvint à s'évader ; il passa dans l'île de Bornholm, et, sur l'ordre du pape, il se rendit près de lui avec le légat. Le saint-père accueillit l'archevêque avec une distinction particulière, et dit, en présence de plusieurs cardinaux, qu'il y avait bien des saints dans le ciel qui avaient moins souffert pour la cause de Dieu.

Cette affaire ne reçut une entière solution qu'après la paix conclue, en 1308, entre les rois de Norvége et de Danemark, et qui mit fin aux prétentions des seigneurs proscrits.

Boniface avait saisi avec empressement l'occasion

d'humilier le pouvoir royal, en réglant le différend dont nous avons parlé à l'avantage de l'archevêque; les commissaires que le roi avait envoyés à Rome pour y expliquer ses griefs, durent céder à l'influence des cardinaux nommés par le saint-père, et qui étaient à la fois juges et parties dans ce débat religieux. La sentence du pape portait que le roi paierait au prélat, à titre d'indemnité et de réparation, la somme de quarante-neuf mille marcs d'argent. Le légat, porteur de la sentence, passa en Danemark, et la signifia au prince, après l'avoir excommunié provisoirement, ainsi que le prince Christophe. Éric essaya d'abord d'obtenir des conditions moins onéreuses; mais l'impatience du légat ne se prêta à aucun accommodement : il adjugea, conformément à ses pouvoirs, une grande partie de la ville de Lunden à l'archevêque, et en outre, le tiers de la monnaie qui avait cours dans la ville, ainsi que les places, châteaux et résidences qu'Eric possédait dans ce diocèse. La résistance des officiers de la couronne empêcha seule l'exécution d'une mesure si audacieuse.

Telle était, à cette époque, la puissance des papes, qu'Éric, n'osant la heurter de front, écrivit au saint-père la lettre suivante :

« Je recours à la miséricorde de votre sainteté,

et la supplie bien humblement, et de toutes mes forces, que sa piété veuille me recevoir en grâce, afin que mon royaume ne soit plus désolé, et que toute la nation ne périsse pas ; car ce sont des brebis qui n'ont rien fait. Que le glaive de saint Pierre soit remis dans le fourreau, et que le vicaire de Christ, ou, pour mieux dire, Christ lui-même, remette à son serviteur l'oreille qu'il a perdue, afin qu'ainsi rétabli, il puisse entendre de nouveau les paroles de l'Église ; et de quelque fardeau que votre sainteté juge ensuite devoir charger mes épaules, je ne refuserai pas de le porter. Que dirai-je de plus? Parlez, seigneur, et votre serviteur sera attentif. »

Il était impossible de reconnaître d'une manière plus explicite la suprématie pontificale ; mais le pouvoir spirituel ne pouvait s'aveugler au point de regarder des concessions si contraires aux droits monarchiques, comme l'expression véritable des sentiments des princes envers l'Église. Ces formules serviles ne pouvaient être considérées que comme arrachées par une nécessité accidentelle, et il était facile de prévoir que, lorsque les bases de la royauté seraient affermies par la ruine de l'influence féodale, les rois, une fois émancipés de la tutelle ecclésiastique, tiendraient un tout autre langage. Il n'est pas douteux que, lorsque la réforme éclata, deux

siècles plus tard, les progrès n'en furent si rapides que parce qu'elle séparait profondément les pouvoirs civils et religieux. Quoi qu'il en soit, la soumission d'Éric flatta l'orgueil de Boniface. Grandt dut quitter le siége de Lunden; et, de son côté, le roi en fut quitte pour la cession de quelques domaines à ce diocèse, et pour une indemnité de dix mille marcs d'argent, dont il fallut que l'archevêque se contentât. Le légat du pape Isarn remplaça Grandt, et commit de grandes exactions; ce qui, du reste, était si commun à cette époque, que le peuple, rançonné par les évêques, en était quelquefois réduit à regretter les seigneurs laïques.

Éric montra de l'adresse et de la fermeté dans ses rapports avec les États voisins. En 1299, la ville de Lubeck lui avait demandé sa protection en retour d'un subside de sept cent cinquante marcs d'argent. Nicolas, seigneur de Rostock, menacé par les margraves de Brandebourg, et trop faible pour leur résister, s'était déclaré vassal du roi. Quelque temps après, Nicolas essaya de revenir sur cette détermination; mais il dut céder à la force, et perdit le port de Varnemund, que le roi agrandit, et nomma Danskbourg.

L'ambition de Christophe, frère d'Éric, occasionna quelques troubles dans le royaume; ni l'in-

vestiture de l'Esthonie ni la cession du Halland méridional, qu'il devait à la générosité d'Éric, ne purent satisfaire les prétentions du duc. Il noua des intrigues avec la Norvége, mais il ne put cacher ses desseins à la vigilance du roi, et perdit tout ce qui lui avait été accordé; peu de temps après, il chercha un refuge en Suède. Cependant il parvint encore à se justifier, mais ce ne fut que pour travailler avec plus de sécurité à former une nouvelle ligue. Il sut mettre dans ses intérêts Vratislas, duc de Poméranie, son beau-frère; Valdemar, margrave de Brandebourg; Adolphe, comte de Holstein; un certain Jean, seigneur de Werle (1), ainsi que les villes de Stralsund et de Grypswald. Le roi, qui avait l'œil sur ses démarches, s'était ménagé l'alliance d'Éric, duc de de Saxe, des comtes de Holstein, Gerhard et Jean, de Henri de Schwerin et du prince de Mecklenbourg. Comme les forces opposées se contre-balançaient, les hostilités n'amenèrent aucun résultat politique important, et elles se terminèrent par la paix de Vordingbourg.

(1) Erant enim iidem Wagriorum principes, qui et Obotritorum. Heruli iidem (die Werlen) communi vocabulo appellati, Werlam seu Herulam urbem in Rostochiensium terrâ, haud ita procul a Varno amne sitam, a suo dixerunt nomine. (Helmold. et Arnold. *Chron. Slav.*, note de la page 55, 4e partie.) — On voit, d'après ce passage, que la ville de Werle devait son origine aux Hérules.

Sur la fin de son règne, le roi prit une part active aux troubles dont la Suède était le théâtre; il fit aussi la guerre avec quelques succès au margrave de Brandebourg. Il expira à Roschild, en 1319, à l'âge de quarante-cinq ans.

En faisant la part des difficultés qu'Éric Menved eut à vaincre, on peut dire que le Danemark fut plus redevable à ce prince qu'à ses derniers prédécesseurs. L'Esthonie, quoique placée sous l'influence de l'évêque de Riga et des chevaliers teutoniques, dont les prétentions étaient souvent opposées, relevait cependant de la couronne; les villes hanséatiques se montrèrent jalouses de la protection d'Eric qui, entre autres priviléges, leur avait accordé celui de la pêche du hareng sur les côtes de la Scanie. Éric Menved étendit aussi sa sollicitude sur la législation de ses États. Il publia les lois de Seland, et réunit, dans un seul recueil, tous les actes publics et les documents qui étaient propres à jeter quelque jour sur l'histoire du Danemark. Il avait eu d'Ingeborg, sœur de Birger, quatorze enfants, dont aucun ne lui survécut. La douleur que lui causèrent tant de pertes avança sa fin. Avant de fermer les yeux, il avait recommandé aux états d'écarter du trône son frère Christophe, dont le caractère turbulent lui faisait prévoir de nouveaux

troubles et une longue suite de malheurs publics.

Le duc se trouvait en Suède lorsqu'il apprit la mort de son frère ; il savait qu'Éric, duc de Sleswig, lui disputait la couronne ; il n'ignorait pas non plus que les esprits, en Danemark, étaient peu disposés en sa faveur. Cependant il employa avec tant d'habileté les négociations et les promesses, que les états l'élurent pour souverain.

Il s'appliqua d'abord à conserver le pouvoir par les mêmes moyens qui le lui avaient procuré. Il fit démolir les forteresses du Jutland pour satisfaire la noblesse, donna à Canut Porse le Halland méridional, et ajouta à ces faveurs le titre de duc, que jusque-là les seuls princes du sang royal avaient porté. Il distribua des grâces et des fiefs aux grands du royaume, abandonna, à titre de fief héréditaire, la seigneurie de Rostock à Henri de Mecklenbourg, maria sa fille, Marguerite, au margrave Louis, et conclut une alliance avec le comte Gerhard de Holstein.

Tant de prodigalités avaient épuisé les ressources de Christophe : contrairement à ses promesses, il se vit forcé de recourir à un impôt extraordinaire. La noblesse devait payer le dixième de ses revenus ; le clergé et le peuple étaient taxés avec non moins de rigueur.

La promulgation de cette taxe fut le signal d'une révolte universelle. Le primat, au nom du clergé, en donna l'exemple; alors le roi se mit en mesure de reprendre à force ouverte tout ce qu'il avait si libéralement accordé.

Les seigneurs dépossédés, et les mécontents formèrent une ligue qui résista d'abord avec quelque succès, et qui se vit ensuite contrainte d'accepter les conditions de Christophe. On ne peut se dissimuler que, si les restitutions territoriales qu'exigea le roi n'étaient point fondées en droit, elles étaient nécessaires cependant au salut de l'État. Un seul seigneur de la famille des comtes de Gleichen, Louis Albertsson, perdit la Scanie et le Halland méridional; on ne lui laissa que le Blekingen; ainsi, le tiers du royaume avait été imprudemment engagé à un particulier.

La mort d'Éric, duc de Sleswig, et arrière-petit-fils du roi Abel, jeta le roi dans des embarras plus sérieux; le duc ne laissait pour héritier que Valdemar, dont Christophe se déclara le tuteur. Aussitôt il se jeta à main armée dans les États de son pupille, et ne s'arrêta que devant le château de Gottorp.

Le comte Gerhard de Rendsbourg, de la famille des comtes de Holstein, profita de cette circonstance pour donner carrière à une ambition que

son génie et ses connaissances militaires semblaient légitimer; il avait servi Éric Menved dans les guerres contre le Brandebourg. La Fionie lui avait été engagée pour trois ans, de sorte qu'avec les ressources qu'il s'était créées, il espérait augmenter facilement ses domaines et son influence. Il commença par disputer à Christophe la tutelle du jeune duc, son neveu. La lutte entre ces deux protecteurs intéressés ne tarda pas à s'engager. Gerhard, dont l'armée était numériquement plus faible que celle de son rival, compensait ce désavantage, à force de bravoure et d'activité. Il se donna, près de Gottorp, une bataille où les Danois furent mis dans une déroute complète; à la suite de cette victoire, Gerhard se vit en possession de presque tout le duché. La mauvaise fortune fit éclater tous les ressentiments que la crainte avait jusque-là comprimés. Les grands et les évêques réclamaient du roi les biens et les priviléges qu'ils avaient dû résigner : tout le monde s'élevait contre les impôts, et se plaignait que tant de sacrifices n'eussent conduit qu'à un si fâcheux résultat. Des murmures on passa bientôt à la révolte; les mécontents dressèrent un acte qui déliait le peuple de toute obéissance, et qui déclarait le prince déchu de tout droit au gouvernement, à cause de l'abus intolérable qu'il avait fait de son autorité.

La position de Christophe était critique : l'armée de Gerhard s'avançait à sa rencontre, lorsqu'on lui signifia son abdication. Éric, fils du roi, se laissa surprendre dans la forteresse de Tornebourg, et les troupes qu'il commandait, loin de le défendre, se joignirent aux ennemis pour accabler leur général. Le prince fut pris et enfermé dans une forteresse. A cette nouvelle, Christophe passe la mer avec ses deux autres fils, Othon et Valdemar, pour implorer l'assistance du prince de Mecklenbourg et de ses autres vassaux et alliés ; il rassemble quelques troupes, retourne en Danemark, et s'empare de Vordingbourg. Cependant les états s'obstinaient dans la résolution de déposer Christophe : en attendant qu'on procédât à une nouvelle élection, ils avaient nommé généralissime du royaume ce même Gerhard qui venait d'y entrer en ennemi. Le comte, avec son habileté et son activité ordinaires, resserre dans la place Christophe et Henri, leur ferme tout accès du côté de la mer, et les réduit bientôt à capituler. Le vainqueur, soit générosité, soit politique, leur permit de se retirer en Allemagne. Christophe fit diverses tentatives pour rentrer dans ses États : pour stimuler le zèle de ses alliés, on le vit accorder à la fois l'investiture de Rugen au duc de Wolgast, au prince Henri de Mecklenbourg, et

aux seigneurs de Werle; cette île importante resta au pouvoir des ducs de Poméranie.

Les Etats, assemblés à Nybourg, élurent pour roi le jeune Valdemar; mais il n'en porta que le titre, et sa souveraineté fut si précaire, qu'on ne le compte pas ordinairement au nombre des monarques danois.

Gerhard obtint le duché de Sleswig pour lui et ses descendants, à perpétuité, sous la réserve toutefois que cette province relèverait de la couronne. Le comte Jean de Holstein reçut également, à titre de fiefs, les îles de Laland, de Falster et de Femern. Canut Porse, outre quelques autres places, fut investi, à titre héréditaire, du Halland méridional, et le nord de cette province lui fut apporté en dot par Ingeborg, fille de Hakan, roi de Norvége, et veuve d'Eric. L'archevêque de Lunden rentra en possession de Bornholm, et Louis Albertsson eut en partage Colding et Rypen. Enfin le Danemark fut démembré en autant de parts qu'il se trouvait d'ambitions rivales en mesure de profiter de sa ruine.

Les Danois ne tardèrent pas à s'apercevoir que Gerhard régnait en effet sous le titre de tuteur, et qu'ils n'avaient rien gagné à ce changement.

Christophe crut l'instant favorable pour recouvrer le pouvoir; il entretint des intelligences avec

les mécontents, et trouva un appui extérieur dans le comte Jean de Holstein, la ville de Lubeck, et dans ses anciens alliés de Werle et de Mecklenbourg. Il obtint d'abord quelques succès, mais il échoua devant Gottorp; cependant la Scanie se déclara en sa faveur, et si l'état de ses finances lui eût permis de désintéresser Jean de Holstein, peut-être aurait-il pu lutter à forces égales avec le comte Gerhard. Jean, craignant de ne point rentrer dans ses avances, occupa Copenhague, et cette démarche fut cause de la mésintelligence qui éclata bientôt entre le roi et lui.

Christophe se conduisit dans le Jutland avec autant d'imprévoyance que par le passé; il mit ses troupes en quartier dans des couvents, et mécontenta le clergé et le peuple dont l'appui lui était si nécessaire; il alla même jusqu'à faire emprisonner l'évêque de Borglum, mais le prélat s'échappa et se rendit à Rome, où il obtint l'excommunication de Christophe. Le roi dut payer chèrement sa réconciliation avec Jean et avec Canut Porse qui se firent céder des domaines considérables. Gerhard ne voulut pas compromettre les avantages que lui avait valus sa tutelle. La paix fut conclue à Rypen; on stipula dans le traité que Valdemar renoncerait au titre de roi, et se contenterait du duché de Sleswig.

Cette province devait retourner à Gerhard, dans le cas où le duc titulaire ne laisserait point de postérité. La Fionie fut cédée à l'ex-tuteur, jusqu'au remboursement de quarante mille marcs d'argent qui lui étaient accordés pour les frais de la guerre.

Éric, fils de Christophe, et reconnu déjà pour successeur, épousa une fille du comte; mais le Danemark ne jouit pas longtemps d'un repos qu'il avait si chèrement acheté.

Des différends s'élevèrent entre Jean et Gerhard, Christophe embrassa le parti du premier, et se fit battre près de Sleswig; ce fut encore le Danemark qui paya les frais de cette guerre : les deux comtes se réconcilièrent et se garantirent mutuellement toutes leurs nouvelles possessions dans ce malheureux pays.

A l'autre extrémité du royaume, les Scaniens, las des exactions des seigneurs étrangers, se mirent sous la souveraineté de Magnus, roi de Suède.

Tant de malheurs avaient attiré la déconsidération et le mépris sur Christophe. Deux gentilshommes mirent le feu à une maison qu'il habitait, et, à la faveur de l'incendie, ils s'emparèrent de sa personne, et le mirent à la discrétion du comte Jean; mais celui-ci lui rendit la liberté, et, l'année suivante, 1333, le roi mourut à Niköping. Éric, son fils aîné, était mort deux ans auparavant;

Othon entra dans l'ordre teutonique, et Valdemar, le troisième, lui succéda.

Sous le règne de Christophe, il n'y eut de toutes les dépendances du Danemark que l'Esthonie qui ne fût pas séparée de ce royaume; soit que le pouvoir des princes danois parût trop précaire pour que l'on consentît à faire quelques avances sur une telle garantie, soit à cause de la précaution qu'avaient prise les seigneurs esthoniens de se faire délivrer une charte en vertu de laquelle aucune partie de cette province ne pourrait, sous aucun prétexte, être aliénée ou engagée.

La mort de Christophe laissait le Danemark à la discrétion des comtes de Holstein. Othon, que sa naissance appelait au trône(1), essaya de chasser Gerhard du Jutland; défait près de Vibourg, il fut fait prisonnier, et transféré au château de Segeberg.

A la même époque, Valdemar, duc de Sleswig, le même qui avait dû renoncer à la souveraineté, donnait une base plus solide à ses prétentions, en acquérant de Gerhard, son oncle, soit par échange, soit à prix d'argent, les domaines engagés au comte dans les différentes provinces du royaume.

Gerhard, non moins habile négociateur que bon

(1) Huitfeld.

général, s'affermissait ainsi dans le Sleswig, et augmentait ses ressources dans la prévision d'une guerre prochaine. Cependant Valdemar, fils de Christophe, nourrissait l'espérance de délivrer son pays du joug étranger; tous les regards étaient fixés sur ce prince, et les malheurs publics lui répondaient du dévouement des Danois, bien mieux que s'il n'eût dû son élection qu'à sa naissance ou aux intrigues des évêques et des grands vassaux.

Le Sleswig allait se trouver presque entièrement sous la domination de Gerhard, en vertu d'un accord passé entre le duc titulaire et le comte qui cédait en dédommagement tout le Jutland. A la nouvelle de ce marché, la noblesse jutlandaise s'émut et courut aux armes; mais le patriotisme et l'indignation ne suffisaient point pour arrêter un guerrier tel que Gerhard. Il eut bientôt organisé une armée de mercenaires allemands, et la révolte allait être comprimée, lorsqu'un crime, que ne peut excuser le patriotisme, arrêta tout à coup son ambition. Un gentilhomme jutlandais, poussé par le désir de venger le Danemark, et, selon quelques-uns, par des motifs particuliers, avait conçu le projet de frapper Gerhard au milieu même de ses triomphes. Il s'associe quelques conjurés, se glisse de nuit dans la ville de Randers, pénètre jus-

qu'au comte, égorge ses gardes, et le frappe dans son lit, ainsi que son aumônier et son chambellan (1). Quand un acte de cette nature réussit, ceux qui en profitent l'exaltent d'ordinaire, et ne négligent rien pour lui donner une apparence d'héroïsme; on a prétendu que Nicolas Ébesen, l'auteur de ce coup hardi, avait déclaré au comte qu'il renonçait à son amitié, et qu'il devait s'attendre à tout; mais c'eût été renoncer à toute chance de réussite, et l'homme énergique qui se propose un but semblable, est rarement aussi scrupuleux sur les moyens. Quoi qu'il en soit, Ébesen échappa heureusement à toutes les poursuites.

C'est ainsi que finit Gerhard le Grand, l'ennemi le plus dangereux qu'ait eu le Danemark depuis Henri de Schwerin.

Il est difficile de dire où se serait arrêtée son ambition sans cet événement que ne pouvait conjurer aucune puissance humaine. Ses soldats se croyaient invincibles sous son commandement; il avait coutume de dire que, s'il était vainqueur, l'ennemi paierait la solde de ses troupes, et que, s'il était vaincu, elles n'auraient plus besoin de rien.

A la nouvelle de ce meurtre, les Danois reprirent courage, ils dressèrent l'acte de l'élection de Val-

(1) 1340.

demar, et se hâtèrent de le lui faire parvenir.

L'état déplorable du royaume à cette époque exigeait les plus grands sacrifices ; la Scanie, le Halland et le Bleckingen appartenaient à la Suède ; le Jutland et la Fionie avaient été cédés au comte de Holstein ; les îles de Séland, de Laland et de Rugen se trouvaient également distraites de la couronne ; enfin, presque tous les domaines étaient entre les mains des grands et des évêques, qui, en vertu de leurs priviléges, refusaient de participer aux charges de l'État. L'agriculture languissait, et tout le commerce était livré aux villes hanséatiques. C'est au milieu de ces circonstances que Valdemar reçut la nouvelle de son élection. Othon, son frère aîné, était toujours prisonnier des comtes de Holstein. L'empereur Louis de Bavière, qui avait fait élever Valdemar à sa cour, crut de sa dignité de se déclarer en sa faveur, et chargea son fils, le margrave de Brandebourg, d'appuyer les droits de son protégé.

La conduite des empereurs à l'égard des rois de Danemark révélait toujours la même politique. Aussitôt que le Danemark reprenait quelque prépondérance dans le nord de l'Allemagne, les grands vassaux qui relevaient de la couronne impériale, trouvaient à la cour d'Allemagne une protection secrète ou déclarée contre les envahissements du

Nord; mais dès que ces mêmes vassaux venaient à accroître leur puissance de manière à leur faire espérer de se rendre indépendants, les mêmes vues transportaient aux princes de Danemark la protection qui avait été accordée à leurs ennemis.

Dans une conférence tenue à Spandau, il fut réglé que le prince Othon serait rendu à la liberté après avoir renoncé à ses droits sur la couronne; que le duc de Sleswig donnerait sa sœur en mariage à Valdemar, avec une dot de vingt-quatre mille marcs d'argent à déduire sur les réclamations des fils de Gerhard, et que ces derniers garderaient la Fionie et le Jutland jusqu'à l'entière liquidation de la dette danoise (1). On convint aussi que le roi ne pourrait amnistier Ebesen ni ses complices.

Lorsqu'un Etat a été longtemps agité par des discordes et des guerres civiles, il arrive un instant où les réformes sont faciles, parce que le plus grand nombre aspire au repos : alors, ceux mêmes qui auraient intérêt à propager le désordre, préoccupés du désir de jouir de ce qu'ils ont acquis, perdent leur influence en isolant leurs intérêts, et les masses profitent de ces dispositions. D'un autre côté, l'urgence des circonstances motive et fait accueillir

(1) Ils réclamaient cent mille marcs d'argent en vertu du traité de 1332.

avec résignation des mesures qui, en d'autres temps, paraîtraient vexatoires et tyranniques : le peuple s'imposant volontairement les plus grands sacrifices, dans l'espoir d'un avenir meilleur.

Le premier soin de Valdemar fut de rendre aux lois leur force et leur autorité. Il réorganisa les tribunaux, et les présida lui-même, comme pour mettre les lois sous la protection de la majesté royale. Il paraît qu'en pénétrant ainsi lui-même dans l'esprit des procès, et en se transportant dans les diverses provinces, son but principal était de discuter la valeur des titres en vertu desquels les seigneurs possédaient la plus grande partie des domaines de la couronne; et comme il n'était pas difficile de trouver dans les actes d'acquisition quelques vices de forme, le prince s'enrichissait, tout en ne paraissant s'occuper que de rétablir l'ordre dans la répartition des propriétés foncières. Quelques-uns de ces procès furent jugés les armes à la main : tel fut celui qu'on intenta à la princesse Ingeborg, veuve du duc Canut Porse, et dont les comtes de Holstein soutenaient les réclamations.

Le peuple pardonnait aisément à Valdemar des abus d'autorité qui retombaient en grande partie sur les seigneurs allemands : ces derniers opposèrent la force à la violence, et sur tous les points du royaume,

on vit éclater des luttes partielles dont la haine de l'étranger était à la fois le motif et le prétexte.

Le roi était assiégé de trop d'embarras à l'intérieur, pour donner une attention sérieuse à ce qui regardait les provinces démembrées au profit de la Suède. Magnus, craignant que la Scanie ne lui échappât, s'était adressé au saint-siége pour obtenir la confirmation de ses droits sur cette province : n'ayant pu réussir de ce côté, il entra en négociation avec Valdemar lui-même, qui lui céda le territoire en litige, moyennant une somme de quarante-neuf mille marcs d'argent.

On a blâmé cette facilité du roi à fléchir sur un point d'une aussi haute importance : cependant si l'on réfléchit à tous les dangers qui l'environnaient, et à la position difficile où l'eût réduit une guerre avec la Suède, on comprend qu'il ait fait, pour ainsi dire, la part de la mauvaise fortune, pour se réserver du moins l'autorité dans le cœur de ses États.

Il est probable, d'ailleurs, qu'une autre considération le détermina ; Magnus occupait alors Copenhague, et les dépendances de cette place, que le roi avait achetée à Conrad de Plessen, auquel l'avait engagée le comte Jean de Holstein ; et Magnus, en prenant la Scanie, abandonnait à Valdemar cette acquisition considérable. Le roi s'empressa de rache-

ter l'île de Falster, qui avait été engagée au comte Jean, et plusieurs forts, parmi lesquels nous citerons Vordingbourg, qui était comme la clef de l'île de Laland, et où il établit sa résidence.

Cependant les comtes de Holstein n'attendaient qu'une occasion pour troubler la tranquillité du Danemark : les Frisons ayant refusé de payer le tribut, Valdemar les y contraignit par les armes, et sut empêcher le duc de Sleswig de prendre leur parti ; les comtes de Holstein s'emparèrent de ce dernier et le tinrent prisonnier à Nybourg, jusqu'à ce qu'il eût consenti à se déclarer contre Valdemar.

Si les provinces qui touchaient immédiatement au Danemark se trouvaient dans un état si précaire, l'Esthonie pouvait encore moins prétendre à une protection efficace.

Cette partie de la Livonie était le théâtre de tous les abus du système féodal ; la terre y était divisée sans limites bien précises, parce que les pays habités encore par des païens appartenaient au premier occupant. La population se composait des seigneurs laïques et ecclésiastiques ; des Allemands, que le désir de faire fortune ou le zèle religieux avait fixés dans ces contrées à demi sauvages ; des habitants déjà convertis, dont le servage était adouci par quelques immunités, et, enfin, de tous les idolâtres

qui se voyaient refoulés dans les établissements danois par les bandes armées des évêques de Riga, du margrave de Brandebourg et des chevaliers teutoniques, ainsi que par les Polonais et les Russes.

On conçoit combien il était difficile de maintenir l'ordre au milieu de toutes ces peuplades attachées, pour la plupart, à leurs anciennes superstitions, et qui regardaient les chrétiens plutôt comme des ennemis que comme des réformateurs. Les uns, privés de toutes ressources, demandaient le baptême pour obtenir temporairement un refuge; d'autres entretenaient des relations avec leurs coreligionnaires, et leur facilitaient les moyens de faire des invasions dans les colonies chrétiennes. Les seigneurs les surveillaient avec une sévérité si rigoureuse, que ces misérables regardaient une guerre ouverte comme préférable à une telle condition; et, dans la crainte qu'ils inspiraient, il n'était guère possible de ne pas confondre les innocents avec les coupables.

Vers l'année 1345, les paysans esthoniens se révoltèrent contre leurs maîtres, et les massacrèrent sans avoir égard ni au sexe ni à l'âge; ceux qui purent échapper à ce péril coururent implorer la protection de l'ordre teutonique, tandis que, de leur côté, les Esthoniens appelèrent les Russes à leur secours.

Le grand maître Burchard battit les rebelles, et, pour les tenir en respect, il éleva dans l'île d'Œsel la forteresse de Sonnenbourg; les idolâtres ravagèrent la Sémigale et la Courlande (1) jusqu'à Riga. A cette nouvelle, Valdemar transporta quelques troupes à Revel, et prit lui-même le commandement de cette petite armée; mais une trêve qui venait d'être conclue ne permit pas aux Livoniens de tirer parti de ce secours; alors Valdemar voulut utiliser son zèle religieux d'une autre manière : il se rendit à Jérusalem. Un fait assez étrange, c'est que le pèlerinage de Valdemar encourut le blâme de l'Église : le pape Clément VI, lui fit demander qui lui avait donné la permission d'aller visiter les saints lieux, et le menaça d'excommunication. Valdemar se rendit encore en Esthonie les années suivantes. « La meilleure partie de cette province avait été engagée, en 1329, à Louis de Brandebourg, pour la somme de douze mille marcs d'argent qui représentaient la dot de Marguerite, fille du roi Christophe. Le reste du pays avait été cédé à Canut Porse, comme nantissement de ses réclamations. Le margrave, qui désirait rentrer dans ses avances, avait obtenu du roi la permission de céder l'Esthonie, dans le cas où il

(1) Les savants ne sont point d'accord sur l'origine de ces peuples; voyez Raske, Hartknoch, Schlötzer, etc., etc.

trouverait un acquéreur. Le grand maître de l'ordre teutonique n'était pas éloigné de conclure ce marché, mais il exigeait la cession de toute l'Esthonie; et les héritiers de Canut Porse ne consentaient point à cette transaction.

Valdemar, vivement pressé par le grand maître, désintéressa les héritiers de Porse, et l'Esthonie fut réunie aux domaines de l'ordre, moyennant dix-neuf mille marcs d'argent, dont le roi ne toucha que sept mille; le reste ayant été donné au margrave de Brandebourg, pour la cession de ses droits (1). » C'est ainsi que la promesse faite par Christophe aux seigneurs esthoniens, de ne jamais engager cette province, fut violée par ce prince lui-même, et mise au néant par son successeur. Valdemar recouvra bientôt la moitié de l'île de Fionie et la ville de Nybourg, qui avaient été engagées aux comtes de Holstein. Les transactions financières décidaient à cette époque de la nationalité des peuples, aussi fréquemment que le sort des armes.

Vers la même époque, 1348, le roi prit part à la guerre qui venait d'éclater en Allemagne. Charles IV, rival heureux de Louis V de Bavière, étendait son ressentiment jusque sur le margrave de Brande-

(1) Gramm Dissert. insérée dans les actes de la Société royale de Copenhague.

bourg, fils aîné de ce prince, et beau-frère de Valdemar. L'armée danoise, sous le commandement du roi, entra dans le Mecklenbourg, et elle s'apprêtait à marcher sur Berlin, que menaçaient les troupes impériales, lorsque cette démonstration amena une suspension d'armes que suivit bientôt la paix.

La peste, qui avait exercé tant de ravages en Europe, n'épargna pas le Danemark; mais ce fléau n'empêcha pas Valdemar de faire tous ses efforts pour reprendre en Vandalie l'autorité qu'y avaient exercée glorieusement les souverains dont il portait le nom. Il conclut d'abord une alliance avec Albert, duc de Mecklenbourg, qui reconnut sa suzeraineté, et auquel il promit la main de sa fille Marguerite; il rechercha aussi l'amitié de Casimir, roi de Pologne.

Le succès qui couronnait ses entreprises lui fit regarder comme une injure sanglante l'invasion de Nicolas de Werle dans les États du duc de Poméranie, peu de temps après que le roi eut terminé par son intervention les différends de ces deux rivaux. Il ravagea le Mecklenbourg, et fit cruellement mutiler les Danois qui avaient pris part aux hostilités.

Révoltés par cette rigueur, les nobles du Jutland se mirent sous la protection des comtes de Holstein. La domination de ces derniers, qui fermaient les

yeux sur les dénis de justice et les vexations dont le peuple était victime, leur paraissait préférable à celle de Valdemar, qui faisait sévèrement exécuter les lois. Cependant cette démarche n'eut point de suite, et les promesses du monarque, à la diète de Nybourg, amenèrent une réconciliation générale.

Quelques années après, Valdemar ouvrit à Lubeck une conférence où assistèrent le margrave de Brandebourg, le duc de Saxe, ceux de Mecklenbourg, de Poméranie et de Sleswig, et les comtes de Holstein : on y étala une magnificence qu'accusait la misère des peuples; cependant il y fut résolu d'un commun accord qu'on purgerait la mer des pirates qui l'infestaient. Ce rapprochement ne fut pas de longue durée; dès l'année suivante, les démêlés qui s'étaient élevés entre Valdemar, la noblesse du Jutland et les comtes de Holstein, se renouvelèrent avec tant de vivacité, qu'il s'ensuivit une rupture ouverte.

La guerre fut d'abord défavorable au roi, qui fut défait à Randers; plus heureux en Fionie, il gagna sur l'armée des alliés une bataille où périt Adolphe de Holstein. Maître de la Fionie, il s'empara de quelques îles, et déconcerta les plans du duc de Mecklenbourg, qui était sur le point de se déclarer contre lui. Enfin, la paix fut conclue sous

la médiation de Barnim, duc de Poméranie, qui reçut, ainsi que ses deux frères, l'investiture de la principauté de Rugen, 1759 (1). Le roi ne perdait pas de vue la Scanie. Cette province, si longtemps disputée entre les rois de Suède et de Danemark, décidait en effet de la suprématie de l'une de ces puissances sur l'autre. Les Danois, maîtres de la partie sud-ouest de la Suède, étaient en mesure de pénétrer dans le cœur de ce pays, et pouvaient lui imposer leur alliance. Les Suédois, de leur côté, ne tenaient pas moins à la possession d'un territoire qui, par sa position géographique, complétait leurs frontières maritimes du côté occidental; en un mot, il semblait que l'on pressentît de part et d'autre qu'à la possession de la Scanie se rattacherait, dans un avenir peu éloigné, la souveraineté des trois royaumes scandinaves.

L'état critique où se trouvait alors Magnus, était favorable aux vues de Valdemar. En échange des secours qu'on lui demandait, ce dernier exigeait la restitution de la Scanie; enfin, en 1359, Magnus, vivement pressé par son fils Éric, céda aux instances de son allié.

Nous avons vu dans le chapitre qui traite des

(1) Gramm.

affaires de la Suède à cette époque, qu'en vertu du traité de Copenhague, la Scanie fit retour au Danemark, et que cet accord fut scellé par les fiançailles de la jeune Marguerite avec Hakan, second fils de Magnus, et roi de Norvége.

Ce ne fut pas sans peine que le roi rétablit son autorité dans cette province. La mort tragique d'Éric mit fin à cette lutte, et la princesse de Danemark fut de nouveau promise à Hakan, qui s'était vu sur le point d'épouser Élisabeth de Holstein. C'est à la même époque que les Suédois, irrités contre Magnus, l'emprisonnèrent et déclarèrent la guerre au Danemark.

Les comtes de Holstein et le duc de Mecklenbourg manquaient rarement l'occasion de s'unir aux ennemis du Danemark; ils prirent parti pour les Suédois, et attirèrent dans cette ligue les villes hanséatiques. La guerre se poursuivit avec des alternatives diverses de succès et de revers; les Suédois s'emparèrent de l'île d'Öland, et Valdemar gagna sur les alliés une bataille navale dans le Sund. Jean de Wittenberg, bourgmestre de Lubeck, qui commandait leur flotte, fut accusé devant le conseil, et condamné, quelque temps après, à la peine capitale.

Les hostilités cessèrent au bout de deux ans; mais

la paix signée à Lubeck ne dura que le temps nécessaire pour se préparer à combattre de nouveau. Les préparatifs des villes hanséatiques furent considérables; elles tinrent à Cologne une assemblée générale, où se trouvèrent les députés de soixante-dix-sept villes; ils stipulèrent que tous les membres de cette ligue commerçante se soutiendraient mutuellement, et que chacun se regarderait comme engagé à défendre les priviléges et les intérêts de l'association.

Leurs flottes attaquèrent subitement les côtes du Danemark. Valdemar céda à son tour à la nécessité, et acheta la paix en donnant l'île de Femern à Jean de Holstein, et en accordant à l'hanse de grands avantages commerciaux.

Le roi, malgré les embarras que lui suscitaient les princes allemands et ceux de Vandalie, ne négligeait point les affaires de Suède et de Norvége. Comptant sur la parole de Magnus, il avait déjoué le projet des sénateurs suédois, qui voulaient, comme nous l'avons vu précédemment, marier le roi de Norvége à Élisabeth de Holstein; déjà le mariage s'était fait par procuration, lorsque la tempête jeta le vaisseau qui ramenait la princesse dans ses États, sur les côtes du Danemark. Le roi la retint à sa cour, et tandis qu'elle attendait le dénoûment de

cette mesure inhospitalière, le jeune roi de Norvége, suivi de Magnus et de Blanche, se rendit en Danemark, et le mariage de Hakan avec Marguerite fut enfin célébré.

Il est assez curieux de remarquer que cette union, qui devait plus tard amener celle des trois royaumes du Nord, ne fut conclue que grâce à un subterfuge; le résultat politique qu'elle amena fut aussi précaire que les moyens auxquels Valdemar recourut pour parvenir à ses fins avaient été peu dignes d'un monarque et d'un père. La satisfaction du roi ne fut pas sans mélange; Christophe, son fils unique, mourut quelques jours après la célébration des noces de sa sœur; au reste, l'âge de cette jeune princesse, qui comptait à peine onze ans, indique assez combien son père était pressé de rattacher la Suède et la Norvége à ses intérêts par cet hymen précoce.

Quant à Elisabeth, elle se retira en Suède et prit le voile dans le couvent de Wadstena.

Ces événements frayèrent à Albert ou Albrekt de Mecklenbourg le chemin au trône de Suède.

On s'étonne qu'au milieu de tant d'intrigues et de dangers, Valdemar ait quitté ses États et se soit occupé de faire réussir un autre mariage, celui de l'empereur Charles IV avec la fille du duc de Po-

méranie; quoi qu'il en soit, toutes les difficultés furent levées, et cet hymen se célébra à Cracovie avec la plus grande magnificence.

Le roi profita de son séjour dans cette ville pour renouveler l'alliance qu'il avait conclue autrefois avec Casimir, roi de Pologne; il obtint aussi de l'empereur que le tribut que lui devaient les villes hanséatiques, et qu'elles refusaient de lui payer depuis la dernière rupture, serait mis à la disposition de l'électeur de Saxe, et que ce dernier le ferait passer entre ses mains.

De Prague, où Valdemar avait suivi l'empereur, il se rendit à Avignon, et parvint à mettre dans ses intérêts le pape Urbain V; ce pontife, touché des marques extérieures de la piété du monarque, ordonna aux évêques de Vandalie d'appuyer la cause du roi de tout leur pouvoir, et menaça les rebelles d'excommunication.

Il paraît certain que Valdemar avait formé le projet de visiter la France et l'Angleterre; mais il jugea sans doute qu'une si longue absence pourrait lui devenir préjudiciable, et il rentra dans ses États en 1364, pour confirmer la trêve qui venait d'être conclue avec les villes hanséatiques, et pour signer avec les comtes de Holstein un traité en vertu duquel le roi, aussi bien que ces princes, se réservaient

la faculté de prendre telle détermination qu'ils jugeraient convenable dans les affaires de la Suède.

Le parti de Magnus et de son fils venait de recevoir un échec qui semblait devoir le ruiner entièrement; le vieux roi était captif, et Hakan s'était sauvé en Norvége. Albert se croyait déjà affermi sur son trône, lorsque Valdemar, autant par les négociations que par les armes, lui suscita de nouveaux obstacles.

Les sénateurs cherchèrent à paralyser ces mesures hostiles, en faisant au roi de Danemarck des promesses brillantes, et en séparant ses intérêts de ceux de ses alliés. Valdemar donna dans le piége; il rappela ses troupes, et prit l'engagement de reconnaître l'élection d'Albert, sous la réserve que les ducs de Mecklenbourg le tiendraient quitte d'une somme de dix mille marcs d'argent qu'il leur devait, et qu'en outre les Suédois lui céderaient l'île de Gothland et quelques districts contigus aux limites des deux États.

Ces articles une fois consentis, Albert n'eut garde d'en presser l'exécution; de sorte que, malgré le traité, on resta de part et d'autre dans la même position respective. Cependant un danger d'autant plus grand qu'il couvait dans l'intérieur du royaume, mit Valdemar à deux doigts de sa perte. Ce prince

venait de licencier les Allemands qu'il avait à sa solde, et il veillait avec sévérité à l'exécution des lois et au rétablissement de l'ordre dans ses États, lorsque les seigneurs, qui ne pouvaient se résoudre à la perte de leur influence, formèrent le projet de se soustraire à un joug qui les gênait.

Les désordres inséparables d'une domination étrangère leur paraissaient préférables à l'action régulière d'une administration forte et éclairée : les chefs de la noblesse étaient certains de trouver un appui extérieur dès qu'il s'agirait de troubler le repos du Danemark; ils eurent bientôt attiré dans leur parti les ducs de Mecklenbourg, les comtes de Holstein et le roi de Suède, qui espérait échapper ainsi aux clauses onéreuses du traité qui lui avait été imposé.

A la même époque, 1367, la trêve conclue avec les villes hanséatiques venait d'expirer; elles s'empressèrent d'entrer dans cette ligue puissante, de sorte que Valdemar se vit tout à coup menacé par des flottes considérables, tandis que ses voisins envahissaient ses frontières, et que la trahison les appelait au cœur même de ses États. Déjà les côtes du Danemark étaient ravagées, déjà les Suédois avaient pénétré en vainqueurs dans la Scanie, et le Jutland était le théâtre d'une lutte inégale entre le

le pontife d'excommunier les seigneurs qui refuseraient de lui obéir et de se conformer aux lois. Valdemar était âgé de soixante ans, lorsqu'il mourut des suites d'un remède qu'il avait pris imprudemment pour se guérir de la goutte. Des six enfants que lui donna Hedwig de Sleswig, quatre l'avaient précédé dans la tombe. Ingeborg, l'aînée de ses filles, épousa Henri de Mecklenbourg, et Marguerite, la plus jeune, attacha son nom à l'union de Calmar, si célèbre dans l'histoire du Nord.

Le caractère de Valdemar a été loué ou blâmé, selon que les circonstances ont mis en relief ses qualités ou ses défauts. Son courage ne fut pas assez souvent tempéré par la prudence; son habileté dans les négociations le rendit parfois peu scrupuleux sur le choix des moyens; inflexible dans ses volontés, il semble qu'il aimait moins la justice pour elle-même que parce qu'elle plaçait tous ses sujets sous le même niveau. Peut-être, dans des temps moins difficiles, n'eût-il fait paraître que des vertus; mais, quelque jugement que l'on porte sur son règne, on ne peut lui refuser la gloire d'avoir rétabli l'unité du royaume, contre laquelle conspiraient tant de rivaux et de mauvaises passions.

On remarque que c'est le premier roi de Danemark qui ait ajouté à ses titres celui de roi des

tantes étaient également tombées en leur pouvoir.

La régence avait été confiée à Henning Podebusch; il crut devoir entamer des négociations et mettre un terme, à quelque prix que ce fût, aux malheurs du pays. Après de longues discussions, les villes se prêtèrent à un accommodement dont le Danemark fit tous les frais. On leur céda une grande partie de la Scanie, dont les revenus leur furent engagés pour quinze années. Les alliés, privés de cet appui, ne tardèrent pas à se séparer, de sorte que le traité de Stralsund, quoiqu'il ne regardât que le Danemark et l'hanse, amena une pacification générale.

Valdemar souscrivit à toutes ces conditions, et il était rentré en Danemark depuis quelques années, lorsque la mort de Henri de Sleswig, décédé sans postérité, laissa ce duché vacant.

La possession du Sleswig, que disputaient à Valdemar les comtes de Holstein, en vertu de l'ancien traité conclu par Gerhard, devint la source de nouveaux troubles; mais ils n'éclatèrent que sous les règnes suivants.

Les dernières années de ce prince n'offrent rien de remarquable; il paraît seulement que, pour mettre un terme à l'opposition qu'il rencontrait dans la noblesse, il s'adressa au pape Grégoire IX, en priant

le pontife d'excommunier les seigneurs qui refuseraient de lui obéir et de se conformer aux lois. Valdemar était âgé de soixante ans, lorsqu'il mourut des suites d'un remède qu'il avait pris imprudemment pour se guérir de la goutte. Des six enfants que lui donna Hedwig de Sleswig, quatre l'avaient précédé dans la tombe. Ingeborg, l'aînée de ses filles, épousa Henri de Mecklenbourg, et Marguerite, la plus jeune, attacha son nom à l'union de Calmar, si célèbre dans l'histoire du Nord.

Le caractère de Valdemar a été loué ou blâmé, selon que les circonstances ont mis en relief ses qualités ou ses défauts. Son courage ne fut pas assez souvent tempéré par la prudence; son habileté dans les négociations le rendit parfois peu scrupuleux sur le choix des moyens; inflexible dans ses volontés, il semble qu'il aimait moins la justice pour elle-même que parce qu'elle plaçait tous ses sujets sous le même niveau. Peut-être, dans des temps moins difficiles, n'eût-il fait paraître que des vertus; mais, quelque jugement que l'on porte sur son règne, on ne peut lui refuser la gloire d'avoir rétabli l'unité du royaume, contre laquelle conspiraient tant de rivaux et de mauvaises passions.

On remarque que c'est le premier roi de Danemark qui ait ajouté à ses titres celui de roi des

Goths, comme pour rappeler à la Suède les promesses que lui avait faites Albert.

Nous avons vu que Valdemar ne laissait point de postérité mâle; les états assemblés à Odensée partageaient leurs suffrages entre Albert de Mecklenbourg, époux d'Ingeborg, et Olof, fils de Marguerite et de Hakan. Ce dernier, déjà héritier présomptif de la Norvége, avait en outre des droits au trône de Suède, et Marguerite, dans l'expectative d'une longue tutelle, ne négligeait rien pour faire valoir les avantages que procurerait son élection. Cependant la diète se sépara sans rien conclure. Un troisième parti s'était formé; ceux qui le composaient prétendaient que, la race de Suénon Estridssen étant éteinte, la nation rentrait dans ses droits, et qu'on était libre de faire le choix qui serait jugé convenable parmi les grands du royaume. Marguerite contribua, dit-on, à jeter de l'irrésolution dans les esprits, dans l'espoir qu'un délai lui serait favorable; elle s'adressa séparément aux états de chaque province, et le choix du Jutland étant tombé sur Olof, la Scanie et les îles suivirent bientôt cet exemple. Olof, âgé à peine de cinq ans, fut proclamé roi à Slagensé, dans l'assemblée des états généraux du royaume. Marguerite fut déclarée en même temps régente. Pour arriver à ses fins, cette

princesse n'avait pas épargné les promesses. Olof s'engagea à confirmer les priviléges du clergé; les bénéfices ecclésiastiques ne pouvaient être conférés aux laïques, les évêques et les prêtres restaient en dehors de la juridiction séculière. Enfin, les gens d'Église ne devaient compte qu'à leur évêque de tout ce qui regardait les affaires temporelles et spirituelles.

La noblesse n'oublia pas de stipuler ses intérêts; les amendes auxquelles les paysans étaient condamnés devaient être perçues au profit des seigneurs; nul n'était tenu au service militaire hors des limites du royaume, et tout noble fait prisonnier devait être délivré aux frais du roi.

Le roi ne pouvait entreprendre aucune guerre sans le consentement des prélats et des autres sénateurs du royaume.

Personne ne pouvait être arrêté, à moins qu'il n'eût été juridiquement convaincu, ou pris sur le fait en commettant un crime qui entraînait la peine de mort. Dans tous les cas, on laissait au coupable un mois et un jour pour sortir du royaume.

Les causes ne devaient être jugées que dans la juridiction à laquelle appartenait l'accusé; enfin les commerçants et les paysans obtenaient aussi des priviléges, de telle sorte que l'observation de ces

réformes générales était en opposition manifeste avec tout ce qu'on accordait à chaque ordre en particulier.

Cependant le duc Albert de Mecklenbourg, à la première nouvelle de la mort de Valdemar, avait fait prendre à son petit-fils le titre d'héritier de la couronne de Danemark. Cette prétention était appuyée par l'empereur Charles IV. Marguerite, à tout événement, se hâta de conclure une alliance avec Bogislas, duc de Poméranie, et rival du duc de Mecklenbourg. En effet, peu de temps après, il se forma une ligue dans laquelle entrèrent le roi de Suède et les comtes de Holstein ; mais la flotte des alliés ayant été dispersée par une violente tempête, il fallut renoncer à annuler l'élection d'Olof. La reine profita des circonstances, elle renouvela le traité que Valdemar avait conclu avec l'hanse, et ne négligea rien pour mettre le clergé dans ses intérêts.

La mort de Hakan, arrivée en 1380, devait affermir ou ruiner tous les projets de cette princesse. Olof héritait de la couronne de Norvége, et en même temps des prétentions que son père avait sur la couronne de Suède.

La réunion de la Norvége et du Danemark ne pouvait qu'inquiéter le monarque suédois.

eût pu se maintenir sur le trône. Quoi qu'il en soit, elle laissa d'abord ignorer cette mort, pour se concilier les suffrages des grands de Norvége. Nous verrons plus tard comment le règne de cette femme extraordinaire prépara et consomma l'union scandinave, que l'imprudence de ses successeurs et l'ambition de la noblesse suédoise ne rompirent définitivement que plus d'un siècle après le traité de Calmar.

Dans la période que nous venons de parcourir, nous avons vu le christianisme et l'esprit du système féodal réagir fortement sur les institutions du Nord. Les croisades, qui avaient porté au plus haut degré la puissance papale, avaient en même temps introduit des réformes utiles dans les gouvernements séculiers. L'anathème frappait souvent les princes qui résistaient à l'Église; mais l'abus de ce moyen commençait aussi à le déconsidérer. Boniface VIII avait osé déclarer, à la face de l'Europe, que l'autorité temporelle était nécessairement soumise à la puissance spirituelle, tandis que celle-ci ne relevait que de Dieu. Les pontifes disposaient des bénéfices et des dignités ecclésiastiques. Toute l'Europe leur payait un tribut dont la fiscalité se déguisait mal sous mille dénominations : des collecteurs, que soutenait l'autorité des légats, percevaient ces impôts

Holstein, les dispositions de cette province, et l'intérêt des États voisins, engagèrent Marguerite à donner l'investiture du duché au comte Gerhard, petit-fils de Gerhard le Grand. Toutefois elle exigeait que ce fief relevât de sa couronne; et le comte, spéculant sur les embarras de la reine, prétendait à une indépendance complète.

Peut-être Marguerite, prévoyant cette difficulté, eut-elle le projet d'enchaîner l'ambition de Gerhard par des négociations, et de l'empêcher, en le laissant dans cette expectative, d'entrer dans une ligue que les ducs de Mecklenbourg, les villes hanséatiques et la Suède étaient sur le point de former.

La santé chancelante d'Olof lui donnait de vives inquiétudes; dans la prévision de la fin prématurée de ce prince, elle voulait habituer les esprits à l'idée qu'elle pourrait le remplacer un jour. Ses craintes se vérifièrent bientôt; Olof expira à dix-sept ans, et la malveillance n'hésita pas à charger la reine d'un si grand forfait.

L'examen attentif de l'état du royaume à cette époque, 1387, et l'intérêt même de Marguerite, suffisent pour absoudre sa mémoire. La mort de son fils, dans des circonstances si difficiles, la mettait visiblement en péril; et si la fortune ne fût venue en aide à son génie, il est douteux qu'elle

soit frappé de folie et de rage, y est-il dit; que la colère de Dieu, et celle de saint Pierre et de saint Paul fondent sur lui, dans ce monde et dans l'autre; que tous les peuples se liguent contre lui; que la terre l'engloutisse tout vivant; que son nom périsse dans la première génération, et que sa mémoire disparaisse de la terre; que tous les éléments lui soient contraires; que ses enfants, livrés à leurs ennemis, soient écrasés sous les yeux de leurs pères. » Cette saillie inconsidérée du zèle apostolique donna naissance au décret de Francfort, lequel porte en substance que la dignité impériale ne relève que de Dieu; que celui qui est élu empereur est, en vertu de son élection, véritablement roi et empereur, sans qu'il ait besoin d'être confirmé ou couronné par le pape, et que quiconque soutiendrait le contraire encourrait la peine du crime de lèse-majesté (1).

La translation du siége pontifical à Avignon contribua aussi à diminuer le prestige de la tiare. Tous les grands souvenirs attachés au nom de Rome ajoutaient à l'autorité des décrets pontificaux. Avignon ne représentait qu'un intérêt humain en réveillant l'idée d'un schisme, et celle de prétentions mesquines. Rome devait être la reine de l'Église comme

(1) Leibn., *Cod. juris gent. dipl.*

elle avait été la maîtresse du monde; elle n'avait plus qu'à déchoir dès qu'elle n'occupait plus le premier rang. Les peuples, qui voyaient deux, et quelquefois trois papes se disputer la tiare, et recourir à une foule de mesures fiscales pour soutenir leurs prétentions, ne pouvaient conserver le même respect pour un pouvoir qui se manifestait par la cupidité et l'ambition.

Bientôt le concile de Constance se déclara supérieur au pape, et donna à la fois l'exemple de la déposition de deux pontifes, et celui d'une intolérance aussi dangereuse que barbare, en faisant brûler Jean Huss et Jérôme de Prague. Les cendres de ces sectaires furent fécondes : un siècle plus tard la réforme en sortit.

CHAPITRE XVIII.

Tandis que les royaumes scandinaves se régénéraient sous l'influence du christianisme, et que leur transformation politique s'opérait au milieu des rivalités de la noblesse et des tendances monarchiques, les Russes, plus éloignés des principaux centres d'action, et indépendants du pouvoir papal, luttaient

contre d'autres obstacles. L'étendue de l'empire et les querelles que faisait naître le système des apanages devaient s'opposer longtemps encore à la constitution définitive de tant d'éléments divers en un tout harmonique et régulier.

Vladimir Monomaque venait de monter sur le trône de Kief. Les descendants directs de Sviatoslaf, contents de leurs apanages, reconnurent son élection. Ses fils entreprirent quelques expéditions contre les Tchoudes, les Finois et les Polotsi. Le grand prince chassa de ses États les Circassiens et quelques tribus de Béloveges. C'est un fait digne de remarque que les Russes obéissaient à un besoin irrésistible d'expansion dès que leur activité n'était pas absorbée par les troubles intérieurs.

Vladimir porta ses armes contre Andrinople. L'empereur d'Orient, Alexis Comnène, lui fit demander la paix, et lui envoya, entre autres présents, la chaîne d'or et le collier de Constantin Monomaque. Néophyte ceignit de la couronne impériale le front du grand prince, et le proclama César ou tsar de Russie (1).

(1) Ces deux titres avaient une signification bien différente : le premier, emprunté à l'empire romain, indiquait une souveraineté pour ainsi dire sans limites ; le second, beaucoup plus ancien, signifiait seulement, dans les langues d'Orient, que l'on était chef d'une nation ou d'une tribu. La terminaison *sar*, *tsar* ou *sor* se mettait autrefois à la

Ces distinctions flatteuses, dont la crainte était le motif, suspendirent l'expédition de Monomaque; il rétrograda sur le territoire russe, et poursuivit avec sagesse et fermeté les réformes qu'il avait entreprises.

On a attribué à ce prince des vues profondes; on a dit qu'il voulut renouveler le système politique de Yaroslaf, qui consistait à donner à l'aîné de la famille régnante la suprématie sur ses frères et ses autres parents. C'est aller trop loin; peut-être l'ambition seule, à défaut même de prévoyance, explique suffisamment toute sa conduite. Quoique l'avenir semble avoir justifié cette hypothèse, il nous semble plus naturel de voir dans l'effet de sa politique un enchaînement nécessaire des faits que le développement raisonné d'un plan préconçu.

Plusieurs circonstances favorisaient Monomaque: les plus entreprenants des fils de Sviatoslaf n'étaient plus; avant même son élection au trône de la grande principauté, il disposait en maître d'une grande partie de leurs apanages : ses victoires sur les Polovtsi l'avaient désigné aux Kiéviens, sinon comme le successeur légitime, du moins comme le plus

suite des noms dynastiques, comme dans Nabopola-sar, Theglatphala-sar, Nabuchodono-sor. Les princes de Géorgie portaient aussi le titre de tsar.

digne de gouverner, c'est-à-dire comme le plus capable de repousser les ennemis de la Russie. Nous avons déjà fait remarquer ailleurs que le mode de succession au trône avait été importé chez les Russes par les Variagues, et nous avons vu souvent, dans l'histoire des Scandinaves, que le peuple choisissait dans la famille des anciens rois celui que son courage ou son génie appelait à la première place.

Quoique la puissance de Vladimir fût solidement établie, ceux qu'il avait frustrés du trône ne renoncèrent pas sans lutte à leurs prétentions. Gleb essaya de résister, il perdit ses villes et la liberté; Novgorod, toujours turbulente, dut se courber sous le sceptre de Vladimir, qui lui imposa un possadnik de son choix. Yaroslaf, son neveu, osa donner quelques signes d'indépendance; il n'échappa au courroux du grand prince qu'en se retirant en Pologne. Là il trouve des secours que viennent bientôt grossir les Hongrois; il rentre en Russie à la tête de ces étrangers, obtient d'abord quelques succès, mais sa mort accroît le domaine grand-ducal des villes de Minsk et de Vladimir.

Monomaque eut des vices et des vertus; dans l'état où se trouvait la Russie, ses qualités seules eussent été impuissantes à produire un bien durable; il se crut nécessaire, et s'imposa. Impitoyable

dès qu'on osait lui résister, il regardait comme légitime tout ce qui pouvait l'affermir. Du reste, il se montra pieux et équitable, et son administration est un modèle de sagesse à cette époque de troubles et de rivalités brutales. Non-seulement son génie répondait au siècle et aux circonstances, mais son règne fut assez long pour donner de la force et de la stabilité à ce qu'il avait entrepris; il mourut dans sa soixante-treizième année, après avoir régné treize ans à Kief. A son lit de mort, il donna à ses fils des conseils pleins de sagesse; mais l'exemple qu'il leur laissait et les souvenirs glorieux de sa longue carrière étaient un avertissement plus éloquent encore et plus sûr.

Mstislaf fut élu grand prince dès que Monomaque eut fermé les yeux; ses quatre frères, Yaropolk, Viatcheslaf, André et Georges gouvernaient leurs apanages de Peréiaslavle, Tourof, Vladimir (1) de Volhynie et Souzdal. Les fils du grand prince, Ysiaslaf et Rostislaf, étaient maîtres de Koursk et de Smolensk. Toutes les terres de la domination russe se trouvaient sous la souveraineté de la maison de Monomaque, à l'exception des principautés de Tchernigof, de Polotsk et de Tcherven, qui obéis-

(1) La ville de Wladimir, sur la Kliazma, a été fondée par Wladimir Monomaque.

saient aux autres descendants de Sviatoslaf, de Vseslaf et de Rostislaf.

C'était beaucoup, pour le successeur de Monomaque, que de consolider l'œuvre de la politique paternelle; il marcha glorieusement sur ses traces, triompha des Polovtsi, et parvint à rétablir l'union entre tous les princes apanagés. L'indépendance de Polotsk gênait ses vues; il défit et exila les princes de ce district qu'il réunit, ainsi que Minsk, à l'apanage d'Ysiaslaf.

A cette époque, les croisades du Nord forçaient un grand nombre de tribus de la Livonie et de l'Esthonie à se jeter sur les terres voisines. Vsevolod, prince de Novgorod, et Mstislaf, firent contre ces barbares des expéditions dont l'issue fut heureuse; à son retour, le grand prince mourut dans la cinquante-sixième année de son âge. L'ordre, que sa fermeté avait su maintenir, ne tarda pas à être troublé. Les Kiéviens mirent sur le trône Yaropolk : le changement qui en résulta dans les divers apanages donna lieu à des luttes opiniâtres, dont le seul effet était de ruiner les districts qu'on se disputait. Les Novgorodiens profitèrent des circonstances pour reprendre leurs anciennes prérogatives; ils rappelèrent leur possadnik après l'avoir chassé, comme pour montrer que cette charge était

l'expression de la volonté du peuple, et soumirent les lieutenants de leur gouverneur à l'élection des citoyens.

Ce retour à la forme républicaine ne s'opéra point sans résistance ; un de leurs magistrats ayant échoué devant Souzdal, ils le précipitèrent du haut d'un pont pour n'avoir point vaincu.

Polotsk venait de se donner un maître dans la personne de Vassilko, et l'héritage de Monomaque, menacé de tous côtés, semblait destiné à devenir la proie de toutes les ambitions rivales : les fils d'Oleg, princes de Tchernigof, déclarent la guerre à Yaropok et à ses frères; l'intervention des députés de Novgorod amène une trêve qui est bientôt rompue. Yaropolk abandonne lâchement ses guerriers, et cède Kourk aux vainqueurs; tout est trouble et confusion : Novgorod dépose son prince et choisit Sviatoslaf, qui lui-même est bientôt remplacé par Rostislaf. Cependant Yaropolk tenait à honneur de se venger des princes de Tchernigof; il lève une puissante armée et marche contre eux; mais bientôt, touché de leurs prières, ou craignant peut-être de tout risquer dans une bataille, il retourne à Kief, où il expire peu de temps après.

Viatcheslaf avait déjà réuni les suffrages, et il s'apprêtait à monter sur le trône grand-ducal, lorsque

Vsévolod le prévint; ce dernier avait sur son rival l'avantage d'avoir saisi le glaive le premier. C'est ainsi que commença la lutte entre les fils d'Oleg et ceux de Monomaque, lutte si fatale à la Russie et qui dura plus d'un siècle (1).

Vsévolod voulut profiter des dissensions dont la Pologne était le théâtre, il ordonna à son fils Sviatoslaf de faire une invasion dans ce pays; mais la guerre n'eut d'autre résultat que le pillage et la dévastation d'une grande étendue de territoire. Le grand prince n'ignorait point les desseins hostiles de la plupart des chefs; déjà il avait refusé de se réconcilier avec Georges de Souzdal; il persuada à Vassilko Rogvolod de se réunir contre Vladimirko, souverain de Galitsch. Ce dernier mit les Hongrois dans ses intérêts, et, sur le point d'être enveloppé par l'armée russe, il demanda et obtint la paix. Vsévolod, sentant ses forces décliner, désigna Igor pour son successeur et lui laissa la conduite de la guerre contre les Polonais qui s'étaient révoltés contre Vladislas, gendre du grand prince.

Le duc polonais remporta quelques avantages; mais sa cruauté l'ayant rendu odieux à ses sujets, il se vit bientôt forcé de venir chercher un asile

(1) 1139.

chez son beau-père. Vsévolod faisait alors la guerre au prince de Galitsch; il dut lever le siége de Zvénigorod, et il s'apprêtait à réparer cet échec, lorsque la mort le surprit à Vychegorod, 1146.

Igor, à peine assis sur le trône de Kief, dut le céder à Isiaslaf, fils de Mstislaf. Les Kiéviens, las des exactions des boyards, avaient obtenu d'Igor qu'ils seraient eux-mêmes chargés de l'administration de la justice : mais bientôt il éluda cette concession, et les habitants appelèrent en secret Isiaslaf de Péréiaslavle.

Igor, qui ne pouvait compter sur le dévouement de ses sujets, recourut à l'assistance des princes de Tchernigof; à l'instant où le combat allait s'engager, il vit flotter dans les rangs mêmes des Kiéviens l'étendard de son rival. A la tête de sa garde, il veut résister; mais bientôt il est pris, et le vainqueur le fait jeter dans les fers. Les Kiéviens, dont le mécontentement avait amené cette révolution, commencèrent par exiger la punition des boyards; les villages et les maisons de ces derniers furent pillés par le peuple, et ils ne purent se racheter eux-mêmes qu'en se soumettant à une composition arbitraire.

Le règne d'Isiaslaf n'offre rien de remarquable à l'histoire; il est des époques où l'activité des

princes est entièrement absorbée par des événements qui ont à la vérité une signification relative, mais qui ne se recommandent point à l'attention de la postérité.

Viatcheslaf, oncle du grand prince, veut le détrôner; il perd l'apanage de Tourof. Georges, souverain de Vladimir, essaye de délivrer Igor; mais, menacé lui-même dans la principauté de Souzdal, il retourne sur ses pas. Igor, privé de l'appui de Georges, se fait moine.

C'est vers ce temps, 1147, qu'il est question pour la première fois de la ville de Moscou. Georges, surnommé Dolgorouki, arrivé sur les bords de la Moskwa, dans les terres d'un boyard nommé Étienne Koutchko, le fit décapiter, parce qu'il lui avait, dit-on, manqué de respect; ce qui n'empêcha pas la fille de ce seigneur d'épouser André, fils de Georges. C'est sur l'emplacement de cette résidence, qui porta longtemps le nom de Koutchkovo, que s'éleva la ville de Moscou.

Le frère d'Igor, Sviatoslaf, était retourné sur les bords de l'Oka, où il forma une ligue puissante contre le grand prince. A la nouvelle de ce danger, les Kiéviens massacrent Igor. La guerre continuait avec des succès divers, lorsque Isiaslaf, vaincu par Georges, dut se retirer à Vladimir.

Kief était toujours la proie du plus fort. Cette ville fut occupée alternativement par Georges et par Isiaslaf; le premier était soutenu par les Polovtsi, l'autre par les Hongrois.

La lutte dont le trône grand-ducal était l'objet donnait naissance à une foule de prétentions qui ne peuvent trouver place dans un aperçu général. Le succès semblait légitimer jusqu'à la perfidie, et l'intérêt faisait rompre les serments les plus saints. Vladimirko de Galitsch, qui soutenait le parti de Georges, avait été vaincu par Geisa, roi de Hongrie ; il dut son salut à la générosité de ce dernier, mais bientôt il rompit l'accord qu'il avait juré d'observer; et comme on lui reprochait d'avoir enfreint une promesse faite sur la croix, il se contenta de répondre : « Elle était si petite! »

Une mort prématurée venait d'enlever Isiaslaf. Rostislaf, son fils, lui succéda ; mais à peine était-il monté sur le trône, qu'il dut le céder à Georges, 1155. Celui-ci mourut lui-même trois ans après.

La suprématie de Kief n'était plus que nominale ; on voit régner Isiaslaf à Kief, et André le Pieux à Vladimir. La prédilection de ce dernier pour cette résidence amena plus tard l'abaissement de Kief. Nous ne nous arrêterons point à tous ces règnes partiels qui représentent l'époque de transition entre

Vladimir Monomaque et la grande révolution qu'opéra l'invasion des Mongols. Nous nous bornerons, pour ne point rompre l'enchaînement historique, à indiquer sommairement les vicissitudes occasionnées par la déchéance de Kief. De 1157 à 1159, Rostislaf gouverne Kief, tandis qu'André continue de régner à Vladimir. Ce dernier paraît avoir compris tous les dangers qui se rattachaient au système des apanages; il ne donna aucun gouvernement à ses fils ni à ses neveux, et il força à s'exiler les princes dont les prétentions lui étaient suspectes. Quant à Rostislaf, il secourut l'empereur Manuel dans la guerre qu'il soutint contre les Hongrois.

De 1167 à 1169, Mstislaf régna à Kief. Ce prince soutint les droits de Sviatoslaf que les Novgorodiens avaient forcé de se retirer, et porta un coup décisif à la puissance des Polovtsi. Il rétablit la navigation commerciale des Russes sur le Dniepr. Le butin fait sur les ennemis fut la cause d'un mécontentement qui dégénéra bientôt en révolte : dans ces circonstances critiques, Mstislaf se rendit aux vœux de Novgorod qui lui demandait son fils Roman pour grand prince. L'imprudence de ce jeune guerrier devint fatale à sa famille; il attaqua imprudemment les alliés de Georges de Souzdal, qui saisit ce prétexte pour se déclarer contre Mstislaf. A la tête

d'une ligue puissante, André se porta rapidement sur Kief. Pour la première fois, *cette mère des villes russes*, selon l'expression d'Oleg, fut prise d'assaut et livrée au pillage. Pendant trois jours, les maisons, les monastères, les églises furent exposés à la rapacité des vainqueurs, et, depuis ce désastre, sa puissance ne fit que décroître.

André donna Kief à son frère Gleb. C'est ainsi que la ville de Vladimir devint la capitale de la Russie, qui, dans l'espace de trois siècles, déplaça deux fois le centre de sa domination.

Toute la Russie obéissait à André, à l'exception de la république de Novgorod et des principautés de Galitsch et de Tchernigof. L'indépendance des Novgorodiens portait ombrage au grand prince; il essaya de les asservir et envoya contre eux son fils Mstislaf. Après avoir ravagé le territoire ennemi, ce dernier fut contraint de prendre la fuite; une paix s'ensuivit, et Georges, autre fils d'André, reçut des Novgorodiens la périlleuse dignité de prince. Chaque mutation dans les villes de districts était comme le signal de nouvelles luttes : on se disputait les principautés les plus importantes, et presque toujours la violence ou la trahison décidait du sort des peuples. Les boyards seuls s'intéressaient à ces révolutions, et le peuple, toujours victime, quels

que fussent ses maîtres, s'habituait à une résignation fatale.

André périt assassiné par ses favoris.

On rapporte à cette époque la fondation de Viatka et de la petite république de Khlinof, par une colonie de Novgorodiens.

Le règne de Michel ne dura qu'un an; Vsévolod venait de lui succéder, lorsqu'une conspiration faillit lui faire perdre la couronne. Mstislaf, son rival et son neveu, échoua dans son entreprise ambitieuse et périt bientôt. Un autre Mstislaf, surnommé le brave, fut appelé par les Novgorodiens; il remporta de grands avantages en Esthonie.

Sous le règne de Vsévolod, les Russes pénétrèrent dans le pays des Bulgares d'Argent, mais ils se retirèrent sans avoir pu s'emparer de la *grande ville*. D'autres ennemis non moins redoutables paraissent sur la scène : ce sont les Lithuaniens, jadis soumis aux princes russes, mais qui, aguerris par leurs luttes fréquentes avec les Danois, les Polonais et les Vandales, avaient secoué le joug de leurs anciens maîtres; ils vinrent ravager le territoire de Pskof, que les Novgorodiens essayèrent vainement de défendre.

Les Polovtsi désolaient en même temps les prin-

cipautés voisines, et les querelles de chef à chef troublaient les districts de Riazan et de Galitch.

Frédéric Barberousse et Casimir le Juste intervinrent dans ces différends.

Kief s'était relevée momentanément sous l'administration de Sviatoslaf; ce dernier évita avec soin de heurter l'ambition de Vsévolod.

La province de Galitch venait de secouer le joug des Hongrois; toute la Russie méridionale se disputa cette riche proie. Roman prévint ses compétiteurs; son alliance avec les Polonais et avec Vsévolod l'affermit dans cette conquête; il céda Kief à un de ses parents, et prêta le secours de ses armes aux Grecs, dont les Polovtsi ravageaient les frontières. Ces barbares, auxiliaires habituels des mécontents, épousèrent les intérêts des Olgovitch et saccagèrent Kief, dont ce nouveau désastre consomma l'abaissement.

Toute l'activité des Russes se portait alors vers les provinces slaves qui les séparaient de la Pologne proprement dite. Si les circonstances ne les eussent détournés de cette direction, la civilisation aurait sans doute fait des progrès rapides dans les districts les plus rapprochés de l'Allemagne; mais il est douteux que la Russie eût trouvé dans de tels rapports les éléments de puissance qui l'ont rendue

prépondérante de nos jours. Inférieure par sa population et ses moyens d'agression sur toute sa limite occidentale, ou elle eût été absorbée par la Pologne, ou la divergence des intérêts aurait amené le démembrement de son territoire. Il est probable aussi qu'en se mêlant au mouvement politique de l'Europe centrale, elle n'aurait pu se soustraire à l'influence du papisme, et l'histoire de la Pologne rend vraisemblable cette hypothèse. En effet, les papes s'occupaient de rétablir la religion orthodoxe partout où leur influence pouvait pénétrer. Innocent III sollicita Roman d'embrasser le rite romain; son légat lui promit plusieurs villes, ajoutant que le pape ferait de lui un grand roi par l'épée de saint Pierre. Le prince de Galitch se contenta de répondre, en tirant sa propre épée : « Le pape en a-t-il une semblable ? »

Nous n'entreprendrons point de signaler tous les changements qui se succédèrent dans les divers apanages. A l'orient et au sud, les Hongrois, les Polonais, les Polovtsi, se montrent tour à tour comme alliés et comme adversaires. Vsévolod ajoute Riazan à son apanage, et sur un soupçon il fait incendier cette ville; tantôt il abandonne les Novgorodiens à la liberté, ou plutôt à l'anarchie, tantôt il leur impose ses fils. Galitch est pris et repris, et, dans cette con-

fusion d'événements, les noms n'apparaissent souvent dans l'histoire que pour se rattacher isolément à une défaite ou à une victoire.

Les derniers jours de Vsévolod furent troublés par la désobéissance de Constantin, son fils, prince de Novgorod. Ce dernier avait été désigné par son père pour lui succéder, sous la condition qu'il céderait Rostof à son frère Georges. Sur le refus de Constantin, Vsévolod désigna Georges pour régner après lui, et cette substitution entraîna par la suite de nouvelles guerres.

Le grand prince mourut après un règne de trente-sept ans. Il eut les vices et l'énergie de son époque, et sut préparer par une politique astucieuse les succès qu'il sembla ne devoir qu'à son courage.

La prise de Kief, qui eut lieu sous son règne, coïncide avec celle de Constantinople par les croisés. Cet interrègne de l'Église latine, dit Karamzin, exerça une fâcheuse influence sur la civilisation des Russes.

Vers la même époque, les évêques de Livonie couvrirent cette province d'un baptême de sang. Riga s'élève au milieu de cette colonie religieuse, et bientôt les chevaliers Porte-Glaive justifient, à force de cruautés, le titre qu'ils avaient reçu pour propager une religion d'amour et de paix.

Au commencement du treizième siècle, l'unité russe était rompue politiquement. Le seul lien qui réunît les divers apanages était la communauté de langage et de croyances. Le pouvoir appartenait, il est vrai, à des princes du sang de Ruric, mais le mélange et la dissémination des races souveraines, les substitutions fréquentes d'une maison à une autre, celles des frères et des neveux aux héritiers directs, avaient jeté une telle perturbation dans le mode de succession, que tout principe de légitimité disparaissait devant la ruse ou la force.

A cette époque, les États principaux qui composaient l'héritage de Monomaque, étaient :

Districts de	appartenant aux familles de
1° Polotsk,	Veslaf Briatchislavitch.
2° Galitch,	Roman Mstislavitch.
3° Tchernigof,	Vsévolod Olgovitch.
4° Seversk,	Sviatoslaf Olgovitch.
5° Riazan,	Rostislaf Iaroslavitch.
6° Mourom,	Sviatoslaf Iaroslavitch.
7° Volhynie,	Isiaslaf Mstislavitch.
8° Smolensk,	Rostislaf Mstislavitch.
9° Souzdal,	Georges Dolgorouki.
10° Novgorod,	

Tous ces éléments n'attendaient qu'un génie puissant pour se réunir en un seul faisceau; le type national était le même, et l'ordre administratif reposait sur les mêmes bases. Le slavon était à la fois la langue de l'Église, celle des princes, des boyards, des hommes libres et des esclaves. Il n'y avait de distinction qu'entre la langue parlée et la langue écrite. Les livres saints, les annales, les lois, conservaient le caractère du slavon biblique, qui se distingue par l'énergie, la richesse et la naïveté. Appuyée sur ces sources respectables, la langue parlée se conservait sans altérations essentielles, et se distinguait seulement par un tour plus vif et par le mélange d'expressions que les idées nouvelles devaient naturellement introduire.

Plus le passage des peuplades voisines sur le sol russe avait laissé de traces profondes, plus la langue vulgaire s'était enrichie au contact de ces idiomes étrangers. De là les rapports qu'offre le russe, non-seulement avec les différents dialectes slaves, mais avec le suédois, que les vainqueurs, fondateurs de l'empire russe, apportèrent avec eux. Cependant toutes ces nuances s'effacèrent insensiblement, et la physionomie générale de la langue parlée en reçut des modifications si peu sensibles, qu'elle paraît avoir tiré ses richesses de son propre fonds.

L'unité russe se révèle d'une manière plus frappante encore dans l'élément religieux; le culte grec était célébré dans toutes les provinces de l'empire avec une précision et une uniformité qui tenaient à l'immuabilité des textes liturgiques et à la discipline du clergé. Tout ce que Byzance avait transmis à Kief était regardé comme saint et obligatoire à Galitch comme à Polotsk, à Novgorod comme à Souzdal.

La confusion qui s'était introduite dans les successions princières, à la faveur du système des apanages, avait affaibli sans les détruire l'autorité et le prestige attachés au sang de Ruric et de Vladimir le Saint. L'idée que le droit de souveraineté appartenait à cette famille était tellement dans les mœurs, que Novgorod elle-même, au milieu de l'effervescence de ses institutions, recourait presque toujours à quelque rameau de la souche dynastique, lorsqu'elle se choisissait un nouveau souverain. Plus d'une fois, la domination étrangère essaya de s'acclimater sur le sol russe : les Hongrois et les Polonais changèrent souvent leur rôle d'auxiliaires en celui de conquérants; mais leur pouvoir était sans racine; les princes mêmes qui les avaient appelés oubliaient leurs querelles et se réunissaient pour les repousser.

Les troubles qui accompagnaient ordinairement

les invasions des princes étrangers dans les provinces russes, et la situation politique de leurs propres États, les forçaient bientôt à rétrograder dans leurs limites; et, sous ce point de vue, on peut dire que les désordres occasionnés par le système des apanages, en ne laissant aucune prise à une action raisonnée et constante de la part des nations voisines, sauvèrent la nationalité des Russes, et lui donnèrent le temps et l'espace nécessaires pour se constituer avec tous les éléments convenables de force et de durée.

Au reste, l'anarchie n'était qu'au sommet de l'ordre social : le peuple, en changeant si souvent de maîtres, se façonnait de plus en plus à l'obéissance passive; et, comme il n'avait jamais été plus tranquille ni plus puissant que lorsque la grande famille russe était régie sous un même sceptre, il aspirait instinctivement à la monarchie, qui seule pouvait le délivrer du despotisme de plusieurs.

Quant à l'administration intérieure des provinces, à l'exception de Novgorod et de Pskof, elle était la même partout. Les princes, dans leurs apanages respectifs, exerçaient le droit de justice, et faisaient à leur gré la paix ou la guerre; ils fixaient la quotité des impôts, construisaient des villes, et disposaient de toutes les dignités ecclésiastiques et sécu-

lières. Les boyards leur servaient à la fois de garde particulière et de conseil. Placés entre la volonté souveraine et la nation proprement dite, ils représentaient le pouvoir exécutif. Cette *drougine* devenait le noyau d'une armée lorsque la guerre était résolue. Dans les occasions importantes, on convoquait aussi le peuple ; mais il n'avait que voix consultative.

En temps de guerre, le prince commandait l'armée.

A une époque fixe de l'année, il parcourait ses domaines comme les rois scandinaves, et prélevait un impôt en nature. Le grain, le miel, les fourrures, et quelques denrées de première nécessité, étaient fournis par les habitants en proportion de leurs moyens ; car, à cette époque, le luxe était représenté par l'abondance.

Les Tioun, ou tribunaux de districts, prononçaient sur les délits, et déterminaient les amendes selon les cas : une partie de ces amendes servait de dédommagement au plaignant ; une autre était affectée au trésor du prince, et la troisième restait au tioun. Le code de Iaroslaf, Rouskaïa Pravda, servait de base à la jurisprudence, et les décrets subséquents le modifiaient.

Ce remaniement continuel des textes législatifs, en

empêchant que les lois parvinssent à cette fixité qui fait leur force, habituèrent de bonne heure le peuple à les considérer moins comme l'expression de l'équité naturelle, que comme des formules résultant des circonstances, et variables comme les intérêts de ses maîtres. Rien n'était plus favorable au despotisme que l'incertitude et le vague qui résidaient dans le droit lui-même.

Ce qui empêcha la société russe de se dissoudre, ce fut l'unité religieuse : dans cette confusion des pouvoirs séculiers, dont le déplacement continuel ne permettait pas aux institutions de s'asseoir et de se constituer, le clergé qui dominait tout l'ordre moral, assouplissait les résistances, et changeait en résignation le sentiment de malaise et d'inquiétude dont les vices du gouvernement et de l'administration étaient la source ; ainsi, dès cette époque, tout était pour les Russes acheminement et préparation vers le fatalisme, trait caractéristique des masses, et vers le gouvernement absolu qui répondait seul à cette disposition.

Le principe religieux était lui-même subordonné au pouvoir politique : les grands princes et les autres chefs, dans leurs apanages respectifs, s'attribuaient le droit de nommer ou de déposer les évêques, avec l'assentiment toutefois du métropo-

lite, médiateur naturel des intérêts spirituels et temporels.

On voit qu'au commencement du treizième siècle, l'élément slave, proprement dit, était entièrement subordonné aux deux éléments civilisateurs, l'un gouvernemental, l'autre religieux. Les Normands avaient introduit le premier; les Grecs, le second. Les Russes devaient aux Normands l'ordre qui avait prévalu dans la répartition du territoire, et celui de succession dans une même famille; le caractère belliqueux des Scandinaves s'était communiqué à la race soumise, avec cette différence toutefois que le courage du Russe n'était que l'expression la plus complète de l'obéissance, tandis que la bravoure du Variague était, pour ainsi dire, de premier mouvement, et tenait de plus près à une liberté native. Les mœurs des masses réagissaient nécessairement sur le caractère des chefs et des boyards, et de ce mélange se composa le type russe si difficile à saisir, parce que les traits n'en ont pas grandi simultanément et selon la loi d'un développement régulier, et que la nation elle-même s'est civilisée en dehors de ses propres éléments de progrès.

Sans doute la plupart des autres peuples ne sont parvenus à un haut degré de force et de gloire,

dans l'ordre moral et physique, qu'en raison même des modifications apportées par la conquête. La France, l'Allemagne, l'Italie et l'Angleterre ont dû passer à travers de longues vicissitudes, avant de parvenir à la maturité de leurs institutions. Les mœurs nationales se sont rajeunies au contact des vainqueurs, et les éléments indigènes et étrangers se sont corrigés et pour ainsi dire complétés mutuellement. C'est une loi providentielle que la fusion des éléments sociaux donne la plus grande somme de bien-être possible, que dans l'énergie des peuples neufs se retrempe à certaines époques le caractère des nations qui ont vieilli dans un long exercice des arts de la paix ; mais l'histoire démontre que, dans ce mélange des invasions, le vainqueur n'apporte qu'une influence de tempérament, et que son caractère, lorsque sa mission est achevée, se fond et s'absorbe dans le caractère du vaincu. En Russie, au contraire, le type étranger reste dominant, et l'on peut dire que la puissance du développement normal dans les masses y est encore ignorée, et qu'elle appartient à l'avenir.

A l'époque où nous sommes parvenu, les limites de la Russie s'étendaient de l'ouest à l'est, depuis les Carpathes, le San, la Vistule, le Narew et le Niémen, jusqu'à l'embouchure de l'Oka, et du

sud au nord, depuis les sources de l'Ingoul, de la Vorskla, du Khopr et de la Medveditza, jusqu'aux rivages de la mer glaciale.

Du temps d'Yaroslaf Ier, cette vaste étendue de territoire offrait des agglomérations populeuses dans le voisinage du Dniepr, de la Pripiatse, et en général dans les vallées du sud-ouest. A l'orient du Dniepr, s'étendaient de vastes déserts et des forêts profondes, où habitaient disséminées des peuplades sauvages (1). Les deux siècles suivants apportèrent des changements considérables : la guerre, au lieu de ruiner ces contrées, y jeta le mouvement et la vie. A la place des hameaux détruits, des villes s'élevèrent. La domination momentanée des Hongrois et des Polonais avait laissé, au milieu des ravages de l'invasion, des germes féconds qui se développaient rapidement sur un sol puissant et vierge. On peut compter au commencement du treizième siècle environ cent villes, dont quelques-unes étaient florissantes. Il est probable que ces établissements durent naissance au besoin de se prémunir contre les attaques fréquentes des hordes barbares, ou contre l'ambition des princes voisins. Il suffisait alors d'une enceinte de terre, et de quel-

(1) Oustrialof.

ques grossières palissades, pour arrêter les efforts de l'ennemi. En cas de danger, ces villes servaient de refuge aux habitants dispersés dans leur voisinage, et la plupart y fixaient leur demeure pour n'avoir pas à abandonner sans cesse leurs établissements ruraux. L'industrie et le commerce se développèrent nécessairement au sein d'une population nombreuse.

La puissance de Novgorod s'était accrue en même temps que ses richesses. Au onzième siècle, elle était entourée de marais et de bois sans issues; sa domination s'étendait sur le territoire de Perm et sur les côtes du lac de Finlande. Au commencement du treizième, tout l'espace renfermé entre le Bielo-Ozero, la mer de Mourman et la crête de l'Oural lui obéissait. Elle allait chercher sur l'Obi les produits de l'Asie septentrionale, commerçait avec les Bulgares qui lui apportaient les richesses de la Perse, et envoyait ses flottes sur la Baltique; enfin cette ville tenait un rang honorable parmi les villes de l'hanse.

Kief, si souvent détruite, avait cessé d'être la tête de l'empire; mais la beauté de ses temples et de ses édifices, le luxe qu'y avaient porté les Grecs, la salubrité de son climat et la fécondité du sol, lui assuraient encore la prééminence sur toutes les cités

russes. Smolensk, Polotsk, Vitebsk, entretenaient des rapports commerciaux avec les marchands de Wisby, de Lubeck, de Brême. Plusieurs villes de la Galicie avaient déjà atteint un tel degré de prospérité, qu'un roi de Hongrie, frappé de l'aspect de Vladimir, s'écria : « J'ai vu peu de villes aussi belles en Allemagne. »

Les monuments littéraires et les annales de cette époque sont si rares, qu'il serait difficile de se former une idée exacte du mouvement intellectuel et de la civilisation des Russes jusqu'au treizième siècle; cependant, à en juger par les débris échappés au temps, et surtout aux ravages des hommes, on peut conjecturer, non sans vraisemblance, que la grande famille slave n'était pas restée beaucoup au-dessous des connaissances contemporaines. Les annales de Nestor et de son continuateur, le poëme d'Igor, le texte des anciens codes, et plus encore la beauté des livres bibliques, mettent hors de doute cette question : Existait-il alors une langue littéraire parmi les Russes? Si l'on se prononçait pour la négative, il faudrait regarder comme un prodige ces monuments dont l'antiquité est incontestable.

CHAPITRE XIX.

Georges, prince de Vladimir, s'était vu forcé de céder son apanage à Constantin de Rostof. Le règne de ce dernier ne fut pas long : Georges II, fils de Vsévolod, lui succéda. Tandis que la province de Galitch était en proie aux Hongrois, les Novgorodiens en vinrent aux prises avec les Allemands; Georges remporta des avantages signalés sur les Bulgares d'Orient, qui s'étaient emparés de la ville d'*Oustioug ;* il fonda, au confluent de la Kama et du Volga, la ville de Nijni-Novgorod. Il faut rapporter à la même époque la délivrance de Galitch par Mstislaf, et les guerres que les Novgorodiens soutinrent contre les Danois et les Allemands, au sujet de la Livonie, dont toute la partie septentrionale avait abjuré le christianisme.

Le fils de Georges, appelé Georges lui-même, venait de succéder à son père. Les querelles des princes apanagés, les luttes de famille à famille, les hostilités avec les Hongrois, les Polonais, les Polovtsi, les Allemands et les Danois, tout s'efface devant l'événement qui va changer la face de la

Russie, et assurer, aux dépens de la race slave, la civilisation de l'Europe.

« Dans la Tatarie chinoise, et au sud du gouvernement de Koursk, erraient des hordes de Mongols de même origine que les Turcs d'Orient. Vers la moitié du douzième siècle, ce peuple devint puissant par ses conquêtes. »

Le khan Bagadour laissa son jeune fils Témoutchin à la tête de quarante mille familles. Après s'être signalé par d'atroces cruautés, il se déclare indépendant des Tatars, et, de gré ou de force, il soumet les chefs des autres hordes. Il campait à la tête de son armée sur les bords du fleuve Amour, lorsqu'un ermite vint lui promettre l'empire du monde, au nom de Dieu, et lui donner le nom de Genghis-Khan, c'est-à-dire grand khan.

Les peuples voisins et le prince du Thibet le reconnurent pour leur souverain, et s'associèrent à ses entreprises. Pékin trembla devant ses armes victorieuses, et Genghis-Khan lança ses hordes sur l'Occident ; il entra à cheval dans la capitale de la Bukharie, et contraignit Mahomet II, son rival, à une fuite honteuse.

Pendant trois ans, ce ne furent que ravages, incendies et massacres ; enfin, vers l'an 1225, deux généraux du khan couvrent de leurs guerriers les

côtes occidentales de la Caspienne ; mais trompés par leurs guides, ils se trouvent entourés par les Alains, les Yasses et les Polovtsi. Ces derniers reçurent de riches présents, et les Alains, demeurés seuls, succombèrent.

Bientôt les Mongols poursuivirent les Polovtsi jusqu'à la mer d'Azof, où tout dut plier devant eux. Un grand nombre de Polovtsi se refugièrent à Kief, et répandirent la nouvelle de l'arrivée des Mongols.

Les princes russes résolurent de s'opposer au torrent ; déjà leur armée était à Zaroub et à l'île de Varièg sur le Dniepr, lorsque arrivèrent dix ambassadeurs tatars pour déclarer qu'ils n'en voulaient qu'aux seuls Polovtsi. Les envoyés sont massacrés, et les Tatars se préparent à la guerre.

L'armée russe remporta d'abord quelques avantages ; mais dans une action générale, les Polovtsi plièrent, et mirent le désordre dans le camp des Russes. A peine la dixième partie de leurs troupes put-elle échapper à ce désastre. Mstislaf se retira à Galitch, et Vladimir, prince de Smolensk, partit pour Kief. Mstislaf Romanovitch paya de sa vie sa longue résistance.

Les princes de la Russie méridionale avaient demandé du secours au grand prince Georges ; mais

son neveu, Vassilko, eut le bonheur d'arriver trop tard.

Tout le sud de la Russie, dévasté par les barbares, était dans la consternation, lorsque les Tatars, las de tuer, et ne trouvant plus de résistance, se portèrent tout à coup vers l'Orient, et retournèrent auprès de Genghis-Khan. Ce chef vint au-devant de ses généraux victorieux, et marcha contre le roi de Tangut. Ainsi passa sur la Russie ce fléau terrible (1).

Plusieurs causes contribuèrent au succès des Orientaux : habitués dès l'enfance aux exercices de la guerre par la vie nomade, ils résistaient bien mieux que les peuples sédentaires aux intempéries des saisons et à la fatigue de longues marches à travers des contrées désertes, et qui n'offraient que peu de ressources. Comme tous leurs guerriers ne combattaient qu'à cheval, le lait des juments et la chair des coursiers leur servaient de nourriture. Des troupeaux suivaient les détachements, et assuraient la subsistance de l'armée ; les bords des fleuves et les vallées leur offraient de riches pâturages, et cette direction, que la nécessité leur indiquait, les conduisait vers les villes et les endroits les plus

(1) Univers : Russie.

peuplés. Quand les rivières étaient trop profondes pour être passées à gué, le Tatar attachait à la queue de son cheval un sac de peau, qui contenait quelques ustensiles et ses effets de campement, et, monté sur cette espèce de radeau, il parvenait au bord opposé. Cette digue flottante rompait la force du courant, et permettait aux cavaliers de se secourir mutuellement dans les endroits périlleux : leurs chevaux, comme ceux des Cosaques de nos jours, étaient petits de taille, mais sobres, patients et infatigables. Pendant l'hiver, guidés par l'instinct, ils creusaient du pied la neige, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent l'herbe qui tenait au sol. Ceux qui ne pouvaient suivre étaient abattus et dépecés; en un mot, le cheval du Tatar était à la fois sa ressource, son guide et sa providence. L'arme principale de ces peuples belliqueux était l'arc ; ils attaquaient de loin en lançant une nuée de flèches, et ne se servaient de l'arme blanche que pour achever de rompre les rangs ennemis. Debout sur l'étrier, ils combattaient à la manière des Parthes, soit en attaquant de front, soit en fuyant, de sorte que leur retraite apparente n'était pas moins périlleuse que leur attaque. L'introduction des armes à feu leur fit perdre une grande partie des avantages qu'ils devaient à leur vélocité et à leur tactique.

Leur discipline était sévère, les différents corps obéissaient à des lieutenants du khan, et se subdivisaient en détachements commandés par des chefs particuliers, qui avaient droit de vie et de mort sur leurs subordonnés. Les Tatars faisaient la guerre avec un instinct féroce; ils fondaient leurs conquêtes sur les dévastations et les ruines; tout ce qui résistait était impitoyablement massacré; ceux qui échappaient au glaive étaient réduits en esclavage, ou se voyaient forcés de combattre dans les rangs du vainqueur. L'incendie des villes et des villages marquait leur passage dans un pays; les fuyards se répandaient de tous côtés, et racontaient, en les exagérant encore, les cruautés de ces hordes conquérantes, de sorte que la terreur avait déjà paralysé la résistance avant même que la victoire eût décidé de la lutte. L'astuce leur était familière, ils armaient les uns contre les autres les princes qu'ils voulaient détruire, entretenaient parmi eux la jalousie et l'esprit de rivalité, et vendaient chèrement leur protection à quiconque se trouvait forcé d'y recourir.

A considérer l'étendue de leurs conquêtes, on serait d'abord porté à croire que les Tatars agissaient d'après un plan vaste et préconçu de domination universelle; cependant rien n'annonce qu'ils

aient eu d'autre dessein que celui de satisfaire une avidité inquiète qui les poussait en avant.

L'état où se trouvait la Russie au commencement du treizième siècle, n'était que trop favorable aux entreprises des Orientaux. Tandis que les Russes pliaient devant les Tatars au centre même de leur territoire, les princes apanagés, au lieu de se réunir contre l'ennemi commun, ne cherchaient dans ce désastre général qu'un accroissement de puissance et d'autorité. C'est vers cette époque que Yaroslaf remporta de grands avantages sur les Lithuaniens, pénétra dans la Finlande et imposa le baptême aux habitants de la Carélie. Dans cette expédition, les Russes semblèrent lutter de férocité avec les Tatars : comme le nombre des prisonniers était considérable, ils massacrèrent tous ceux qu'ils ne purent emmener.

Les principautés semblaient tendre à se constituer séparément. Novgorod passait presque continuellement de l'exercice des droits républicains au désordre de l'anarchie. Pskof marchait sur ses traces, et s'appuyait de son exemple et de son secours. Plus d'une fois, les chevaliers livoniens se mesurèrent contre les forces de ces deux villes libres, qui prenaient parti pour ou contre leurs voisins idolâtres, selon que les intérêts du moment

les faisaient regarder comme des alliés ou comme des ennemis.

Galitch passait tour à tour de la domination des Hongrois à celle des Russes. La sagesse de Georges pondérait toutes les ambitions rivales, et la grande principauté jouissait d'un repos qui n'était interrompu que de temps à autre par quelques excursions contre les Mordviens.

Mais la scène du carnage devait bientôt s'agrandir : les Tatars, pour la seconde fois, s'apprêtaient à fouler le sol russe. Genghis-Khan était mort en 1227, laissant pour héritier Oktaï, son fils aîné. Ce prince, après avoir conquis les provinces septentrionales de la Chine, et détruit l'empire de de Niu-Tché, envoya son neveu Bâti pour soumettre les contrées au nord de la Caspienne. A la nouvelle de cette invasion, les Bulgares avaient abandonné le pays. Trois ans après, le chef tatar paraît sur les bords du Volga; et, en 1237, il livre aux flammes la grande ville, capitale des Bulgares; ensuite, se frayant un passage à travers d'épaisses forêts, il pénètre dans la principauté de Riazan, et fait sommer les Russes de lui livrer la dixième partie de leurs biens. *Quand nous aurons tous mordu la poussière*, répondirent les princes, *vous pourrez les prendre en entier*. Georges rejeta les

mêmes propositions, et, confiant dans ses forces, il résolut de punir à lui seul ces audacieux étrangers.

Bâti marche contre Riazan, ruinant sur son passage des villes florissantes, dont il massacre la population. Après six jours de siége, la ville est emportée, et Youry est égorgé avec sa famille et tous les habitants. Bâti rencontre à Kolomna Vsévolod, fils de Georges, qui, réuni à Roman, neveu d'Youry, livre et perd une bataille décisive. Après ce nouveau succès, il brûle Moscou, et fait prisonnier Vladimir, second fils de Georges. Le grand prince sort enfin de sa capitale, qu'il laisse sous la défense de ses deux fils, Vsévolod et Matislaf, et se retire avec sa petite armée, pour attendre l'arrivée de ses frères.

Le chef tatar parut bientôt sous les murs de Vladimir; il envoya une partie de ses troupes à Souzdal, qui se rendit sans résistance, et dont la population fut exterminée. Les Vladimiriens, voyant les préparatifs du siége, reconnurent que leur perte était inévitable. Vsévolod, les princes, les seigneurs et les principaux citoyens, reçurent solennellement la tonsure monacale, pour consacrer à Dieu les derniers jours de leur vie. Enfin, l'assaut commence, et tout est livré à la mort

ou au pillage; Vsévolod et Rostislaf périssent au milieu des rangs ennemis. Pendant l'espace de trois semaines, les Tatars, sans compter les villes et les villages, prirent quatorze villes de la grande principauté, dont les habitants furent égorgés ou traînés en esclavage. Georges, qui campait sur les bords de la Site, marche à la rencontre de l'ennemi; mais il succombe, et Vassilko reste entre les mains du vainqueur, qui, blessé de la fierté de ses réponses, le fait tomber sous les coups de ses soldats.

Les nombreuses bandes tatares se portèrent rapidement sur Novgorod; et, après avoir pris Tver, elles mirent le siége devant Torjek. Cette ville ruinée, Bâti rétrograde, arrêté dans sa marche par des marécages, et se porte sur Kozelsk, dans le gouvernement de Kalouga; cette place résista un mois, et eut le sort des autres villes.

Rassasié de carnage, Bâti se retira sur le Don, dans le pays des Polovtsi. Yaroslaf, frère de Georges, se hâta de quitter Kief et de se rendre à Vladimir.

Les Lithuaniens s'étaient emparés d'une grande partie du territoire de Smolensk : Yaroslaf défait leur armée; mais tandis qu'il essaye en vain de rétablir la paix, et que Daniel s'empare de Galitch, l'infatigable Bâti reparaît avec ses hordes victo-

rieuses. Maître du pays des Mordviens, de Mouroun et de Gorokhovetz, il se dirige vers la Russie méridionale ; le torrent passe sur Péréiaslavle, qui bientôt n'offre plus qu'un amas de ruines ; Tchernigof résiste avec le courage du désespoir : elle est incendiée. Kief s'offrait aux barbares comme une riche proie ; Mangou, petit-fils de Genghis-Khan, fut envoyé pour reconnaître cette ville. Frappé de sa magnificence, il fit sommer ses habitants de se soumettre ; mais les Kieviens massacrèrent les députés mongols chargés de cette négociation.

La fuite de Michel laissait le trône vacant ; Rostislaf s'apprêtait à y monter, lorsque Daniel le prévint et s'empara de sa personne.

Soit cruauté, soit prudence, Daniel s'était retiré en Hongrie pour y chercher des auxiliaires contre les Tatars. En son absence, le boyard Dmitri avait accepté la périlleuse mission de défendre *la mère des villes russes*. Bientôt l'assaut commence : les portes tombent, et Kief n'a plus d'autre rempart que le corps de ses guerriers ; vers le soir, les habitants, après une lutte opiniâtre, se replient jusqu'à l'église de la Dîme. Le jour suivant éclaira la victoire des Mongols. Pendant plusieurs jours, les débris de Kief nagèrent dans le sang : temples, monuments, tombeaux, tout fut détruit. Dmitri, séduit

peut-être par les promesses du khan, l'accompagne dans sa marche triomphante : Kamenetz, Vladimir, Galitch tombent sous les yeux du boyard, qui, touché de ces désastres, persuade au vainqueur de porter ses armes en Hongrie. Le nord de la Russie avait aussi ses luttes à soutenir ; mais là, du moins, l'étranger n'obtenait point d'avantages décisifs. Novgorod était gouvernée par Alexandre, fils d'Yaroslaf : cette ville avait alors pour ennemis les Tchoudes, les chevaliers livoniens réunis à l'ordre Teutonique, les Finois et les Suédois. Ces derniers, qui s'étaient avancés jusque sur la Néva, furent détruits par Alexandre, à qui cette victoire valut le nom célèbre de Nevsky. Quelque temps après, les Allemands s'emparèrent d'Izborsk, battirent les Pskoviens, et menacèrent Novgorod. Alexandre reparait, et la fortune se déclare pour les Russes, qui poursuivent leurs avantages jusqu'en Lithuanie.

Cependant Bâti, maître de la Hongrie, de la Moldavie et de la Valachie, rétrograda sur le Volga, centre des opérations militaires des Mongols. Le grand prince Yaroslaf alla s'incliner devant ce conquérant terrible, et fit partir son fils Constantin pour rendre hommage au grand khan Octai, qui résidait alors en Tatarie. Deux ans après, Yaroslaf

lui-même dut se rendre sur les bords du fleuve Amour pour désarmer, à force d'humiliation, le ressentiment du despote. Il mourut au retour de ce long pèlerinage. Presque en même temps, Michel, après avoir inutilement imploré le secours de Béla, revint à Tchernigof, où les lieutenants de Bâti lui ordonnèrent de se rendre à la horde. Il partit avec son fils Boris et le boyard Féodor. Le prince allait entrer dans la tente de son maître, lorsqu'on exigea de lui qu'il se prosternât devant les idoles : il refusa généreusement, et fut massacré ; Féodor eut le même sort. Quant à Boris, il dut sans doute à moins de fermeté la faveur de retourner plus tard dans son apanage.

Daniel fut trop heureux de quitter la horde avec les titres de serviteur et de tributaire du khan : la protection des Mongols lui donna sur ses voisins une influence marquée ; son fils Léon épousa une fille de Béla, roi de Hongrie.

C'est vers ce temps que Plan Carpin, moine franciscain, traversa la Russie en qualité d'envoyé du pape Innocent IV, qui désirait entamer des négociations avec le khan des Tatars, en essayant en même temps de ramener les Russes à l'unité de l'Église romaine. Le voyage de Plan Carpin donne des renseignements curieux sur la Russie à cette

époque, sur les mœurs et la puissance des Tatars, et sur l'élévation de Gaïuck, successeur d'Octaï, à la dignité du grand khanat. Cette ambassade n'eut pas de suite, en ce qui concernait les Mongols ; mais Daniel, cherchant un point d'appui, contre la puissance des barbares, fit un acte de saine politique, en mettant la cour pontificale dans ses intérêts. Le pape flatta Daniel, et lui offrit la couronne royale ; le grand prince préférait un secours effectif à un vain titre. Il vit bientôt que l'Europe, occupée de ses propres dissensions, était hors d'état de rien entreprendre contre les Mongols ; il consentit à reconnaître le saint-père comme vicaire de saint Pierre, et se laissa couronner par le légat en présence des boyards et du peuple : mais là se borna sa complaisance ; et bientôt une rupture suivit des négociations peu sincères de part et d'autre. Cependant, depuis ce sacre, le prince de Galicie porta le titre de roi (1).

Sviatoslaf, oncle d'Alexandre, succéda à son frère Yaroslaf. Les fils de ce dernier entrèrent en possession de leurs apanages.

Les Mongols ne pouvaient gouverner par eux-mêmes une si grande étendue de pays, il leur suf-

(1) Karamzin, Univers : Russie.

fisait que l'on reconnût leur souveraineté; et pourvu que les princes leur rendissent hommage, et leur payassent le tribut fixé, ils les laissaient gouverner en leur nom, et se servaient même avec une grande habileté des rivalités qui existaient entre les chefs des provinces conquises, pour neutraliser leur influence. Alexandre Nevsky ne s'était pas illustré impunément : le vainqueur des Lithuaniens et des Allemands dut aller prendre les ordres de Bâti, qui l'envoya avec son frère André vers le grand khan. Cette démarche valut à Alexandre l'investiture de la Russie méridionale et de Kief : André obtint le gouvernement de Vladimir. C'est en vain que Sviatoslaf voulut réclamer contre une mesure qui le dépouillait au profit de ses neveux; il partit pour la horde, et mourut sans avoir pu obtenir satisfaction.

André, maître de Vladimir, oublia qu'il n'était que lieutenant des Mongols; il eut l'imprudence de les irriter, et après leur avoir fourni le prétexte de piller sa province, il n'eut que le temps de se sauver en Suède pour se soustraire au châtiment qui l'attendait.

Les guerres continuelles dont le nord de la Russie était le théâtre servaient la politique des Mongols; mais d'un autre côté, en aguerrissant leurs

tributaires, elle préparait leur affranchissement.

Bâti était mort, Berki, son successeur, avait confié le gouvernement des provinces russes à Oulavtchi, son lieutenant. Ce dernier exigea de la Russie septentrionale un tribut onéreux, dont les prêtres seuls étaient exempts ; on voit que les Mongols connaissaient bien le peuple qu'ils tenaient sous le joug. Les Novgorodiens voulurent résister; mais Alexandre punit ce désir d'indépendance comme une révolte, et sauva la grande ville du danger qu'une lutte inégale eût inévitablement appelé sur elle.

La Russie était esclave depuis le Dniestr jusqu'au lac Ilmen; Daniel, qui régnait en Galicie, et que son alliance avec le roi de Hongrie avait mêlé aux affaires de l'Allemagne, crut pouvoir s'exempter de l'obligation commune; il osa se déclarer l'ennemi des Mongols. Bourondaï se contenta de le sommer de joindre son armée à celle de ses Tatars qui marchait contre les Lithuaniens, et Daniel fut contraint d'obéir. Cependant, tandis que Vassilko, son frère, suivait Bourondaï, le prince de Galicie fortifiait ses villes, et semblait n'attendre qu'une occasion favorable pour secouer le joug. Cette tentative ne fut pas plus heureuse que la première : Daniel dut ruiner ses forts, et joindre ses troupes à celles du

vainqueur, qui se jeta sur la Pologne. Las de tuer, Bourondaï rétrograda sur le Dniepr.

Cependant les habitants de Vladimir, de Souzdal et de Rostof avaient massacré les percepteurs chargés de lever les impôts. Alexandre, après avoir confié à son fils Dmitri la conduite de la guerre contre les Livoniens, courut à la horde pour désarmer le ressentiment du khan. Berki le retint un an à sa cour, et le grand prince mourut à Gorodetz, après avoir pris la tonsure monacale; le peuple le pleura, et lui donna le nom de Saint. Ce fut sous son règne que s'élevèrent, dans la horde du Volga ou de Kaptchak, des dissensions qui pronostiquaient sa chute. Nogaï se déclara indépendant, et conclut une alliance avec Michel Paléologue; c'est du nom de ce chef que les Tatars Nogaïs, sujets actuels de la Russie, ont emprunté leur dénomination.

André mourut peu de temps après son frère Alexandre : Yaroslaf de Tver lui succéda. Les Novgorodiens reconnurent ainsi sa souveraineté, mais avec des conditions qui en limitaient l'exercice. La Lithuanie commence vers cette époque à devenir redoutable; un de ses princes fut nommé prince de Pskof. Les Novgorodiens et les Allemands, après une guerre longue et sanglante, se virent obligés de rentrer dans leurs limites respectives; cependant

les Russes restèrent les maîtres des bords de la Narva.

Ce fut sous le règne, ou plutôt sous la vice-royauté de Yaroslaf, que le khan Berga embrassa l'islamisme. Cet événement ne fut pas sans influence sur les destinées de la Russie : tout ce qui nuisait à l'unité de la puissance mongole ne pouvait qu'être favorable aux contrées soumises.

Depuis environ un demi-siècle que le joug des Tatars pesait sur l'héritage de Monomaque, le sentiment national, déjà affaibli par les querelles incessantes des princes apanagés, avait perdu presque toute son énergie : Yaroslaf lui-même n'avait pas rougi d'appeler à son secours les barbares de l'Orient, pour l'aider à soumettre Novgorod. Ce prince mourut à son retour de la horde. Daniel, roi de Galicie, l'avait précédé dans la tombe. Ce dernier avait su se ménager la faveur des khans, de sorte que ses États souffrirent moins que les autres provinces russes, de la cruauté et de l'avidité des vainqueurs.

Les autres provinces occidentales étaient tour à tour ravagées par les armes des Lithuaniens et des Polonais : les chefs, soit que la fortune eût couronné leur ambition, soit qu'elle eût trahi leurs espérances, entraient quelquefois dans un monas-

tère pour expier leurs crimes ou leurs erreurs.

Tandis que Léon montait sur le trône de Galitch, et qu'il établissait sa résidence à Lvof, ville fondée sous son prédécesseur, les Génois élevaient Caffa sur l'emplacement de l'ancienne Théodosie.

Vassili, frère d'Yaroslaf, fut déclaré grand prince; il partit pour la horde, et succomba à son retour après un règne d'environ quatre ans.

C'est à cette époque que le métropolitain Cyrille convoqua les évêques du nord de la Russie, et publia les canons ecclésiastiques (1), dont la copie, presque aussi ancienne que l'original, est conservée dans la bibliothèque du synode.

Dmitri, héritier de la grande principauté, venait de se rendre à Novgorod ; les autres princes reçurent l'ordre de lever des troupes pour prendre part à une expédition que le khan Mangou-Timour dirigeait contre les Alains. L'année suivante, les Russes furent encore les auxiliaires des Tatars, dans la guerre que firent ces derniers en Bulgarie.

Dmitri marcha contre les Caréliens rebelles, les réduisit, et fonda sur le bord du golfe de Finlande le fort de Koporié.

Aussitôt que le nord de la Russie commençait à

(1) 1275.

reprendre quelque prépondérance, la politique des Tatars se hâtait d'exciter parmi les princes des rivalités et des dissensions : André, frère de Dmitri, le déposséda et le força de s'enfuir. Fort de l'appui des barbares, le nouveau lieutenant eut l'indignité d'appeler sur ses sujets tous les désastres de l'invasion, dans le seul but d'assurer sa souveraineté. Dmitri eut recours aux mêmes moyens qu'avait employés son frère : il partit pour la horde, s'humilia devant Nogaï, et recouvra sa couronne, que le khan ne daigna pas lui refuser.

Pour complaire à leur maître, les princes apanagés ne reculaient ni devant la perfidie, ni devant le meurtre : Oleg, dans la province de Koursk, fit mourir Sviatoslaf, et périt lui-même avec ses deux fils, de la main d'Alexandre, frère de sa victime.

Cependant, le pouvoir des Mongols recevait de temps à autre des échecs qui pronostiquaient sa ruine : c'est ainsi que les habitants de Rostof chassèrent impunément un grand nombre de Tatars, et pillèrent leurs propriétés.

André et Féodor de Yaroslale se concertèrent pour perdre Dmitri dans l'esprit du khan : Nogaï n'eut garde de laisser échapper l'occasion qui se présentait ; sur son ordre, la grande principauté est envahie, les villes sont pillées et brûlées ; et

après tous ces désastres, André se réconcilie avec son frère, qui, sentant sa fin prochaine, se fait moine, et meurt sur le chemin de Volof.

Au nord, les Suédois fondent Vibourg; à l'occident, Léon de Galicie essaye de s'emparer à main armée de l'héritage de Boleslas, roi de Pologne : il appelle à son secours les Tatars; mais Lekho le défait, malgré ces terribles auxiliaires. Cinq ans plus tard, 1285, Nogaï et Télébouga font une invasion en Hongrie, et forcent les Galiciens à les suivre. Mais déjà les Tatars ne sont plus regardés comme invincibles : le fer, la maladie les domptent; et, suivant l'expression d'un annaliste, Télébouga s'enfuit avec une seule femme et une seule jument.

Une nouvelle expédition eut lieu, en 1287, sur les bords de la Vistule; la désunion des Mongols et un auxiliaire non moins terrible, la peste, sauvèrent la Pologne.

André Alexandrovitch ne monta pas sans contestations sur le trône de la grande principauté : les Tatars intervinrent dans ces querelles, les fomentant, ou les arrêtant, suivant leur intérêt; ils se décidèrent toutefois en faveur d'André, prince sans foi, et qui, selon les annalistes, n'aurait mérité que le blâme, sans la conduite courageuse qu'il tint au siége de Landskrone; il mourut sous l'habit ecclésiastique.

Michel et Georges se disputèrent l'héritage d'André; la protection des Mongols assura l'avantage à Michel, et Georges se contenta de Moscou.

Usbeck gouvernait la Tatarie, le nouveau grand prince dut partir pour aller lui rendre hommage: en son absence, les Suédois brûlent Ladoga, et les Caréliens font un grand carnage des Russes qu'ils avaient attirés dans Kexholm. Novgorod fit un crime à Michel de son absence, et choisit Georges de Moscou pour grand prince. Celui-ci, sommé de comparaître devant le khan pour rendre raison de sa conduite, partit muni de riches présents. Bientôt il obtint le titre de chef des princes russes, avec la main de Kontchacka, sœur d'Usbeck, qui fut baptisée sous le nom d'Agathe. Il marcha contre Michel à la tête de ses partisans et d'un corps considérable de Tatars.

Michel tente inutilement de le fléchir, il va même jusqu'à déclarer qu'il se contenterait de son apanage; enfin, il convoque les boyards, marche contre Georges, le bat complétement, et le force à se retirer sur Novgorod, qui prend parti pour le vaincu.

Michel, pour épargner le sang russe, offrit de s'en rapporter à Usbeck. Sur ces entrefaites, l'épouse de Georges mourut à Tver, et les ennemis

du grand prince répandirent le bruit qu'elle avait été empoisonnée par ses ordres. Le khan, pour venger sa sœur, livra Michel au supplice : il mourut avec un courage que sa piété lui rendit facile. L'église grecque le mit au nombre des saints martyrs, et l'histoire lui a donné le nom d'ami de la patrie.

Suivi du jeune Constantin, fils de Michel, Georges vint régner à Vladimir, et envoya à Novgorod son frère Athanase, pour y gouverner en son nom.

Dmitri, fils aîné de Michel, monta sur le trône de Tver. Ce dernier, pour mieux assurer sa vengeance, conclut la paix, et obtint l'élargissement de son frère Constantin.

Le grand prince, à la tête des Novgorodiens, marcha contre les Suédois, et échoua devant Vibourg. Athanase, son frère, venait de mourir, et les Tatars avaient commis de grandes violences dans la ville d'Iaroslavle ; d'un autre côté, Dmitri était parvenu à obtenir du khan la dignité de grand prince, et une armée puissante soutenait ses prétentions. Ces nouvelles forcèrent Georges à se retirer dans Novgorod : à cette époque, les Russes fondèrent la forteresse d'Orékhof, actuellement Schlüsselbourg. Le prince, après quelques avantages contre les Lithuaniens, partit pour la horde, dans l'espoir de

recouvrer la couronne de Vladimir. L'année suivante, Dmitri fit le même voyage, et les deux princes rivaux s'y rencontrèrent. A la vue de l'assassin de son père, Dmitri lui plonge son épée dans le cœur. Une vengeance si audacieuse fit une grande impression sur Usbeck. Pendant dix mois, le châtiment du meurtrier resta suspendu; enfin, il crut devoir venger son gendre par le supplice de Dmitri; mais il choisit pour grand prince de Russie le frère de ce dernier, Alexandre, que Novgorod reconnut en même temps pour souverain.

La même année, le bruit se répand que Schevkal, cousin d'Usbeck, à la tête de bandes nombreuses, se précipitait sur les provinces russes, annonçant le dessein d'en convertir les habitants au mahométisme, de massacrer Alexandre avec ses frères, et de prendre lui-même la couronne. Cette nouvelle, peu vraisemblable, n'était peut-être qu'un artifice généreux pour ranimer le courage des vaincus. Peuple et boyards se présentent autour du prince, et jurent d'exterminer leurs ennemis.

Schevkal était à Tver. Au bruit des armes, les Tatars n'ont que le temps de se ranger sur la place du palais; la lutte fut longue et terrible; enfin, les Russes vainqueurs égorgent tout ce qui résiste, et Schevkal lui-même tombe sous leurs coups. Us-

beck prépare froidement sa vengeance; il fait venir Jean, prince de Moscou, lui promet la grande principauté, et lui donne une armée de cinquante mille hommes, commandés par cinq Tatars, à laquelle se joignent encore les Souzdaliens, guidés par Alexandre, petit-fils d'André. Le prince de Tver s'enfuit à Novgorod, où ses sollicitations demeurent sans succès; de là il court à Pskof, tandis que ses frères Constantin et Vassili se réfugient à Ladoga. Tver, Kachi, Torjek sont dévastées, et Novgorod elle-même ne fut épargnée qu'en payant un impôt de mille roubles d'argent.

Usbeck, satisfait, confia la dignité de grand prince à Jean de Moscou, après avoir fait périr le prince de Riazan, dont le trône, encore ensanglanté, fut occupé par Jean Koropol, son fils.

Depuis le milieu du treizième siècle, l'histoire des provinces méridionales de la Russie se sépare de celle du nord; mais la puissance des Lithuaniens grandit rapidement sous le sceptre de Gédimin. Cet homme extraordinaire, fils d'un écuyer, fit périr son souverain, et son ambition ne se borna pas à l'usurpation des provinces lithuaniennes. Il réunit à ses domaines la principauté de Pinsk, et s'unit à plusieurs princes russes, en leur donnant ses filles pour épouses. Il maria ses fils Olgerd et Keistut, le

premier, avec la fille du prince de Vitebsk, et le second, avec celle du prince de Vladimir ; celui-ci hérita de l'apanage de Volhynie.

La chronique lithuanienne rapporte qu'après la mort d'Youry Daniélovitch, ses fils Vladimir et Léon, princes de Volhynie et de Galicie, attaquèrent la Lithuanie, au moment où Gédimin était occupé dans une guerre contre les Allemands. Léon prit Brest et Droguitchin, et Vladimir ravagea les bords de la Vilia. Tout à coup Gédimin revient victorieux et marche sur Vladimir, que défendaient les Tatars réunis aux Russes, les défait, se porte vers Loutsk, qui se rend sans coup férir, et ne s'arrête que pour donner du repos à ses troupes. Au prin-temps, il rentre en campagne, prend Ovroutch, Gitomir, et se rend sur le Dniepr. Stanislas, prince de Kief, appelle les Mongols, se joint à Oleg de Péréiaslavle, à Léon de Loutsk, à Roman de Briansk, et vient présenter la bataille à Gédimin. Les Russes plièrent, Oleg et Léon tombèrent en combattant, tandis que Stanislas et Roman s'enfuirent à Riazan.

Kief ouvrit ses portes au vainqueur, qui lui donna pour chef son neveu Mindovg. Gédimin s'empara ensuite de toute la Russie méridionale, jusqu'à Poutivle et Briansk.

Tout en se rapprochant du siége de la domination des Tatars, le prince lithuanien sut conserver leur alliance, et échapper à la honte du tribut; il prit le titre de grand prince de Lithuanie et de Russie, et établit sa résidence à Vilna, qu'il avait fondée lui-même: les chroniques le représentent comme réunissant à un brillant courage les vues d'un sage administrateur et d'un politique consommé.

Il avait manifesté au pape Jean le désir de se réunir à l'église latine; mais dégoûté par les intrigues de l'ordre de Prusse, il renvoya durement les ambassadeurs du saint-père, ce qui le fit passer en Europe pour être peu scrupuleux dans ses promesses. Il encouragea le commerce et les arts, et il est peu de souverains, à cette époque, dont la gloire puisse effacer la sienne.

Jean, fils de Daniel et surnommé Kalita, régnait à Moscou sous la protection d'Usbeck; cette ville, résidence du grand prince, devenait tous les jours plus importante. Les métropolitains qui s'y établirent, donnèrent à la nouvelle capitale la prééminence religieuse dont avaient joui jusqu'alors Kief et Vladimir (1).

Jean Kalita se rendit près d'Usbeck avec Constan-

(1) La cloche de Tver, la plus pesante qui ait jamais été fondue, fut transportée à Moscou sous le règne de Jean Kalita.

tin, frère d'Alexandre de Tver. Le khan investit ce dernier de la principauté de Tver; mais il exigea qu'on lui amenât Alexandre. Les habitants de Pskof refusèrent de le livrer, et Jean, craignant les suites de leur résistance, engagea le métropolitain à lancer l'interdit sur cette ville rebelle. C'était pour la première fois que ce moyen était employé en Russie; toutefois, il eut un effet complet. Alexandre s'enfuit en Lithuanie, et ne reprit que dix-huit mois après la couronne de Pskof, qui resta séparée de celle de Novgorod.

Cependant Alexandre, que Jean Kalita avait inutilement essayé de faire chasser de Pskof par les Novgorodiens, prend une résolution hardie : il part pour la horde, et se met à la discrétion d'Usbeck, qui lui fait restituer l'apanage de Tver ; mais cette faveur ne fut pas de longue durée. Jean Kalita, dont le retour d'Alexandre contrariait les plans ambitieux, et dont l'influence dominait les autres princes apanagés, se rendit à la horde accompagné de Jean et de Siméon, ses fils aînés. Les riches présents qu'il fit à Usbeck donnèrent tant de crédit à ses dénonciations contre Alexandre, que le khan fit venir ce dernier pour rendre compte de sa conduite. La soumission d'Alexandre ne put fléchir le chef mongol; le prince et son jeune fils Féodor fu-

rent aussitôt massacrés. Jean s'enrichit des dépouilles du vaincu, et Tver reconnut la prééminence de Moscou.

La politique du grand prince était parvenue à réunir les différents districts que leur isolement avait livrés au joug de l'étranger; il s'apprêtait à soumettre les Novgorodiens, lorsque la mort le surprit.

Jean mit en œuvre deux moyens pour consolider sa puissance; il intimida les princes en associant ses intérêts à ceux de la horde, et il se montra généreux pour le peuple, ce qui, dans ces temps de cruautés et d'exactions, pouvait passer pour une nouveauté. Il portait toujours une *kalita* ou bourse, et répandait libéralement des aumônes. A ses derniers moments, il revêtit l'habit monacal, ce que faisaient généralement à cette époque les princes qui mouraient dans leur lit.

On doit à Jean l'érection de plusieurs églises, la reconstruction du Kremlin, et quelques améliorations commerciales. Sous son règne, la Galicie passa à Boleslas, gendre de Gédimin; après celui-ci, Casimir s'empara de toutes les provinces qui en dépendaient.

L'établissement de la grande principauté à Moscou contribua puissamment à la délivrance de la

Russie : l'emplacement de cette ville était peu favorable sous le rapport des communications, mais elle offrait l'avantage de s'élever au centre des populations russo-slaves. Novgorod était trop au nord pour que ses rapports avec les Allemands et les Scandinaves ne la missent pas souvent dans l'obligation de se conformer aux mœurs étrangères, au lieu de modifier les coutumes nationales. Kief et Vladimir étaient trop à l'ouest, et se trouvaient avec la Hongrie et la Pologne dans une situation analogue. Moscou offrait des conditions plus complètes de durée et de sécurité. Elle n'était pas encore assez opulente pour tenter la cupidité des Mongols, et en devenant le centre religieux de la Russie, elle prenait naturellement le premier rang parmi toutes les villes, la puissance politique de la horde n'ayant aucune prise sur l'élément religieux, qui seul à cette époque constituait la nationalité des Russes.

Siméon, fils de Jean, s'était rendu à la horde, où il avait obtenu l'investiture de la grande principauté. Sûr de la protection d'Usbeck, on eût dit qu'il cherchait à se concilier la faveur de son maître en se montrant cruel et vain. Les Russes lui donnèrent le surnom de Superbe.

Il imposa à Novgorod le tribut fixé par son père,

et, content de cette marque de soumission, il respecta le gouvernement démocratique de cette ville.

Vers cette époque, Gédimin mourut et laissa la Lithuanie partagée entre ses sept fils.

A la horde, Tchanibek succédait à Usbeck, son père, après s'être délivré de ses rivaux par un double meurtre.

Les princes russes furent obligés d'aller implorer la faveur du nouveau khan : en leur absence, une nouvelle guerre éclata entre les Allemands et la ville de Pskof que soutenaient les Lithuaniens.

Olgerd témoigna par sa conduite que son alliance avec les Pskoviens ne serait efficace qu'autant qu'elle deviendrait un protectorat. En conséquence, la principauté de Pskof fut offerte au chef lithuanien, à condition qu'il reprendrait la religion chrétienne à laquelle il avait renoncé peu de temps auparavant. Olgerd se contenta de leur envoyer son fils André ; mais ce jeune guerrier rejoignit bientôt son père, et Pskof dut retourner à la protection des Novgorodiens. C'est à cette époque que Valdemar céda aux chevaliers livoniens tous ses droits sur l'Esthonie.

Cependant Olgerd ne tarda pas à s'emparer des apanages de ses frères ; il humilia Novgorod et tourna ses armes contre l'ordre Teutonique ; mais

le grand maître gagna sur lui une bataille sanglante.

Le roi de Suède Magnus entreprit alors une expédition dans le but de convertir les Russes au dogme latin. Les écrivains scandinaves pensent que Magnus avait en vue les idolâtres de ces contrées, mais Karamzin rapporte que le prince suédois, après avoir opéré une descente dans l'île de Berezof, proposa aux Novgorodiens de choisir des docteurs grecs et romains, pour y disputer sur la supériorité de l'une ou l'autre religion; les Suédois et les Russes devaient adopter celle dont la thèse aurait triomphé. Il serait superflu d'ajouter que le temps et le lieu étaient mal choisis pour ce duel théologique. Magnus dut se rembarquer, et les Novgorodiens, après avoir battu les Suédois près de Vibourg, s'avancèrent jusque dans la Norvége. Enfin la paix de Dorpat suspendit les hostilités.

Siméon ayant appris qu'Olgerd, pressé par les Allemands, sollicitait l'alliance de Tchanibek, représenta au khan qu'il était peu convenable à sa dignité de faire triompher un chef qui était ennemi des Russes tributaires de la horde. Les ambassadeurs lithuaniens, au mépris du droit des gens, furent arrêtés et livrés à Siméon. Olgerd était alors trop occupé pour tirer satisfaction de cet outrage; il rechercha même l'amitié du grand prince, lorsque Casimir eut

repris aux fils de Gédimin presque toute la Volhynie occidentale. Bientôt après, les persécutions que le roi de Pologne exerça sur le clergé grec amenèrent un rapprochement entre Olgerd et Siméon : alors la fortune changea brusquement, et la Volhynie fut reprise par les Lithuaniens.

La grande peste, ou peste noire, ravagea toute la Russie à cette époque ; il faut probablement compter parmi ses victimes le grand prince, ses deux fils, et son frère André, qui moururent pendant que le fléau sévissait avec le plus de rigueur.

En 1353, Jean Ivanovitch de Moscou reçut l'investiture de Tchanibek. Ce prince semblait avoir adopté pour système de fermer les yeux sur les outrages, et de regarder comme non avenu tout ce qui aurait pu troubler son repos. Oleg, prince de Riazan, pilla impunément l'apanage de Jean ; Novgorod déclina sa suprématie et ne la reconnut qu'à la mort du prince Constantin de Souzdal, dont le fils André fut confirmé dans ses apanages par Tchanibek.

Le courage et l'habileté d'Olgerd parvinrent à détacher de la Russie quelques provinces : les apanages placés entre le despotisme des Tatars, l'ambition des Lithuaniens, et l'administration tantôt inquiète, tantôt servile des princes, ne faisaient que

changer de maîtres, et souffraient presque autant sous les chefs qu'on leur imposait, que lorsqu'ils étaient livrés à l'anarchie. La Russie attendait qu'une main ferme s'emparât, à quelque prix que ce fût, de tous ces éléments en lutte, et le despotisme apparaissait comme le seul élément de salut.

L'Église elle-même était un foyer de désordres. Cependant, au milieu de ces crimes de toute espèce, l'attention se repose sur quelques exemples de vertu : le métropolitain Alexis fut mandé par le khan dont la femme était dangereusement malade; on attribua sa guérison aux prières du prélat, et il ne voulut tirer de la reconnaissance du Tatar d'autre avantage que de faire diminuer les charges qui pesaient sur les Russes. Tchanibek périt assassiné de la main même de Berdibek son fils. La Russie tremblait sous ce nouveau maître; cependant Alexis trouva le secret de le fléchir.

Jean termina ses jours après cinq ans de règne, en 1358 : son caractère faible et irrésolu forme un contraste frappant avec celui de Kalita. Sous son règne, la Valachie se constitua en principauté; ses chefs, ainsi que ceux de la Moldavie, prirent le titre de voïévodes.

L'influence du christianisme fut presque sans effet sur les dominateurs de la Russie; cependant

les deux fils du successeur de Berdibek avaient reçu le baptême, et ce progrès semblait annoncer aux Russes un avenir plus heureux, lorsque les jeunes princes et leur père furent assassinés par Naurous, descendant de Genghis-Khan, et Naurous éleva sur le trône de la grande principauté Dmitri de Souzdal.

Dans le nord, Olgerd marchait de conquête en conquête, et menaçait déjà la province de Tver. Heureusement pour la Russie, le royaume de Kaptchak s'énervait de jour en jour, et périssait de ses propres violences : Khidyr, capitaine tatar, massacre Naurous, et se fait proclamer grand khan; il est assassiné lui-même par son fils Temir-Khoja, qui règne six jours.

Les khans se détrônent et s'égorgent; les provinces se morcellent, et les Russes ne savent plus à qui porter l'hommage et le tribut.

Au milieu de tous ces troubles, Dmitri Ivanovitch, de Moscou, se déclare compétiteur du grand prince, et le somme de comparaître avec lui devant le khan de Saraï, tant l'habitude avait façonné les princes russes au joug de ces Tatars affaiblis.

Mourouth, que pressaient alors les armes de Mamaï, crut qu'il lui serait avantageux de se décider en faveur du prince de Moscou. Dmitri Constantino-

vitch s'enfuit à Souzdal, et son rival prit les rênes de l'empire, à l'âge de douze ans, mais entouré de sages conseillers.

Dmitri essaya d'abord de se concilier la faveur d'Audoul, rival de Mourouth : son premier protecteur s'en offensa et donna la grande principauté au prince déchu. Dmitri Ivanovitch ne tint aucun compte de cette détermination, et force fut à son rival de se contenter de Souzdal.

La puissance russe gravitait autour de Moscou, et la volonté énergique de Dmitri brisait le faisceau des apanages héréditaires. Les souverains de Galitch, de Starodoub, de Rostof durent reconnaître la suprématie de la ville libératrice. Ni l'incendie de Moscou, ni les ravages de la peste ne découragent Dmitri : il jette les fondements d'un Kremlin en pierre; dans plusieurs rencontres, les Tatars sont battus par leurs tributaires, la confiance renaît, et le peuple a comme l'instinct d'une délivrance prochaine.

Cependant, comme si les Russes eussent dû éprouver tout ce que l'invasion a de terrible, un ennemi, dont l'âge n'avait point refroidi l'ardeur, le terrible Olgerd, qui avait déjà ravagé la Podolie, la Tauride et le territoire de Kherson, vint fondre sur les provinces centrales. L'armée du grand prince,

commandée par le voïévode Minin, est détruite à la journée de Trosten. Des bords de ce lac, Olgerd marche sur Moscou, ruine tout sur son passage, et se retire sans donner l'assaut à la ville, qui dut son salut à l'hiver et à ses tours de briques.

Au nord, l'armée combinée de Novgorod et de Pskof force les Livoniens à lever le siége d'Isborck, et la paix avec l'ordre Teutonique est le résultat de cet avantage.

Le motif ou le prétexte de l'invasion d'Olgerd en Russie était la conduite artificieuse qu'avait tenue le grand prince envers Michel de Tver. Ce dernier, menacé de nouveau par Dmitri, appela inutilement les Tatars à son secours, et se vit forcé de se réfugier à Vilna. Le prince lithuanien, occupé de ses différends avec l'ordre Teutonique, ne put secourir Michel; alors les deux rivaux s'adressèrent à la horde, qui décida en faveur de Dmitri.

Cependant les ambassadeurs du khan Mamaï avaient insulté le prince de Nijni; le peuple irrité les massacra avec toute leur suite. Le Tatar envoya une armée pour ravager le territoire de cette ville. Michel profite de cette circonstance, obtient d'Olgerd et de Mamaï la promesse d'un secours; mais sans l'attendre, il attaque Dmitri.

Le grand prince trouva dans son génie et dans la

dévouement des chefs de districts des ressources qui le tirèrent de ce danger.

Peu de temps après, il envoya une armée en Bulgarie, et imposa un tribut à la ville de Kazan, dont la fondation remontait à Saïn, fils de Bâti, ou à Bâti lui-même. Les Tatars battirent les Russes sur la rivière de la Piana, et livrèrent Nijni aux flammes. Riazan venait d'avoir le même sort, lorsque, sur les bords de la Voja, il se donna une bataille rangée, où les Tatars furent complétement défaits. Le prestige de la suprématie des barbares était détruit; leur discipline même n'était plus un secret pour leurs tributaires, l'immensité du territoire envahi forçait les conquérants à disséminer leurs forces; la résistance qu'ils rencontraient présageait une réaction prochaine.

« Tandis que Dmitri était occupé des affaires du Nord, il apprend que la horde fait des préparatifs d'invasion. Mamaï n'annonçait rien moins que l'intention d'anéantir la Russie; il avait grossi son armée de Polovtsi, de Tcherkesses et autres peuplades avides de pillage, et s'était ménagé l'alliance de Jagellon.

« Le prince de Riazan, l'artificieux Oleg, n'avait pas rougi de se liguer avec l'étranger, espérant sauver son apanage lorsque Moscou aurait succombé.

« La résolution de Dmitri de résister à cette puissante coalition, excite partout l'enthousiasme; les Russes se souviennent des exploits de leurs ancêtres, pour les égaler; de leurs désastres, pour en tirer vengeance; les provinces se lèvent et envoient vers le grand prince tout ce qui est en état de combattre. Ces troupes, le dernier espoir de la Russie, reçoivent la bénédiction de Serge, abbé du monastère de la Trinité. « Vous vaincrez, leur dit-il, mais la victoire vous coûtera cher. » Il leur associe deux moines qui jadis avaient porté le casque, et faisant le signe de la croix sur leurs bonnets : « Voilà, leur dit-il, une arme qui ne périt jamais, qu'elle vous tienne lieu de cuirasse! » Les princes de Briansk et de Polotsk amenèrent des renforts à Dmitri. Ces chefs, fils d'Olgerd, étaient contraires à Jagellon. Déjà l'armée russe était forte de plus de cent cinquante mille hommes.

« Alors arrivent au camp de Diévitchée les ambassadeurs de Mamaï, pour exiger l'ancien tribut. Dmitri semble hésiter; il consent, dit-il, à payer un tribut modéré, mais il ne ruinera pas ses peuples pour gorger d'avides étrangers : une telle réponse valait un défi. Le grand prince reçoit encore quelques renforts; il passe l'Oka, et tant d'activité fait trembler Oleg.

« Cependant Dmitri s'approche du Don, où son nom va trouver un baptême de gloire; le fleuve est traversé pour couper toute retraite aux lâches, et pour isoler les Mongols des auxiliaires lithuaniens qui s'approchent : l'armée se déploie dans les champs de Koulikof. La victoire reste longtemps indécise; déjà les Tatars s'étaient ouvert un chemin jusqu'aux grands drapeaux, lorsque le prince Vladimir Andréiévitch, qui commandait la réserve, sort des bois qui le couvraient, et fond sur l'ennemi étonné qui plie et prend la fuite. Mamaï, témoin de la défaite des siens, s'érie : « Le Dieu des chrétiens est puissant! » et il est entraîné dans la déroute générale.

« Cent mille morts, un matériel immense, et un riche butin furent le résultat de cette journée, qui valut à Vladimir le surnom de brave, et à Dmitri celui de Donskoï.

« A cette nouvelle, Jagellon rebrousse chemin en toute hâte, et le grand prince retourne en triomphe dans sa capitale.

« Il fit une grande faute en agissant comme si les Tatars étaient anéantis.

« Mamaï n'eut pas le temps de se venger des Russes. Vaincu par Tokhtamouisch qui avait su se ménager

la faveur de l'émir Tamerlan, il mourut misérablement à Caffa.

« Mais son rival se chargea de venger le nom tatar; l'été suivant il exigea des princes russes le tribut accoutumé. Un refus superbe fut le résultat de cette démarche.

« Tokhtamouisch emploie une année entière à faire ses préparatifs; enfin, il pénètre en Russie, guidé par ce même Oleg dont la générosité de Dmitri n'avait pu désarmer la haine.....

« Ici la voix grave de l'histoire s'élève contre Dmitri. On perd le temps en vaines délibérations, et au lieu d'aller chercher l'ennemi en rase campagne, on s'enferme dans les forteresses : le grand prince s'enfuit à Kostroma avec sa famille; on s'estime heureux de pouvoir résister, mais on n'espère plus vaincre.

« Cependant la présence des Tatars rendit aux Russes le courage du désespoir : pendant trois jours, Moscou repousse les infidèles; enfin la ruse achève l'œuvre de la force; Tokhtamouisch feint de vouloir entrer en négociations; il pénètre dans la ville, brûle, pille ou massacre tout, et ses troupes se répandent dans la grande principauté où elles n'épargnent pas les terres de leur auxiliaire Oleg.

« Dmitri revint à Moscou qu'il avait abandonné à

l'heure du danger, et essaya de réparer le désastre. Il punit sévèrement les Riazanais de leur défection, et leur ville fut détruite de fond en comble; mais en même temps il envoya son fils Vassili s'humilier en son nom devant Tokhtamouisch : enfin, il se réconcilia avec Oleg, par l'entremise de l'abbé Serge.

« Cependant les Novgorodiens, qui avaient fait quelques cessions de territoire à un prince de Lithuanie, avaient encouru le mécontentement du grand prince; un grand nombre d'entre eux, sous le nom de braves gens, allaient piller au loin sans s'inquiéter des limites, et au mépris du nom russe.

« Dmitri marcha contre cette ville turbulente, et lui accorda la paix à condition qu'elle reconnaîtrait sa suzeraineté.

« Quelque temps avant, la Lithuanie s'était faite chrétienne; mais ayant adopté la communion latine (1386), elle se montra hostile contre les Russes attachés au rite grec.

« Dmitri, qui n'avait osé qu'une fois vaincre les Mongols, craignit de se déclarer contre les Lithuaniens.

« C'est vers cette époque que Vassili, fils du grand prince, s'enfuit de la horde, pour venir recueillir les derniers soupirs avec la succession de son père,

qui ferma les yeux à l'âge de quarante ans, emportant avec la reconnaissance de ses sujets le titre glorieux de premier vainqueur des Tatars.

« Ce fut sous son règne que les Pamiens furent convertis à la religion chrétienne, et que les Russes de la grande principauté commencèrent à faire usage des monnaies d'argent et de cuivre.

« On fixe aussi aux dernières années de Dmitri l'introduction en Russie de la poudre à canon (1). »

Le fils de Dmitri Donskoï, Vassili, fut confirmé dans la dignité de grand prince par l'ambassadeur de la horde. Depuis son règne, Moscou demeura la capitale de la grande principauté. Vassili épousa une fille de Vitovte, alors exilé par Jagaïlo, prince des Lithuaniens. Les ennemis naturels de la Russie, Mongols et Lithuaniens, étaient entravés dans leur action par des obstacles intérieurs : Vitovte, prince non moins hardi qu'entreprenant, menaçait Jagaïlo, tandis qu'à l'autre extrémité de l'empire, Tamerlan n'attendait qu'une occasion pour précipiter de son trône le khan Tokhtamouisch. Vassili contenait les Lithuaniens par son alliance avec Vitovte, et s'assurait en même temps un point d'appui contre les princes russes, auxquels la puissance de Moscou

(1) Univers : Russie, Karamsin.

portait ombrage, en se ménageant la protection de Tokhtamouisch.

La politique des grands princes empruntait aux circonstances mêmes le caractère qu'elle a toujours conservé depuis, caractère qui peut se résumer en deux mots, astuce et force.

A son retour de la horde, Vassili s'empara de Nijni, et réunit ainsi à l'apanage de Moscou l'ancienne principauté de Souzdal. L'autocratie qui seule pouvait affranchir le sol russe, minait lentement les dernières résistances. Novgorod, qui refusait de payer l'impôt à tout autre titre qu'à celui de don volontaire, dut se reconnaître tributaire et accepter la suzeraineté du grand prince de Moscou.

Cependant Tamerlan, déjà maître de l'Asie, poursuivait dans le Nord Tokhtamouisch, qu'il avait vaincu près de l'emplacement actuel d'Iekatérinoslavle. Il traverse le Volga, et se jette dans les provinces du sud-est de la Russie. A cette nouvelle, les Russes tremblent comme des victimes dévouées; mais le fils de Dmitri Donskoï ne pouvait céder sans lutte; il assemble une armée, et s'apprête à combattre le khan de Samarcande, souverain de vingt-sept nations. Toutefois, il fallait qu'un pouvoir plus qu'humain vînt soutenir les Russes. Une image miraculeuse de la Vierge fut promenée

dans leur camp, et le courage se ranima dans les cœurs, fortifiés par le sentiment religieux.

Tamerlan remonte le cours du Don, sa marche est marquée par des ruines : il va prendre la route de Moscou; tout à coup il s'arrête, reste quinze jours dans l'inaction, puis il se détourne vers le sud et disparaît, méprisant peut-être un ennemi trop pauvre, et qui ne pouvait lui apporter que des dépouilles bien chétives, comparées au butin qu'il avait trouvé à Smyrne et à Damas. Tamerlan redescendit le Don, détruisit Azof, et, maître de la Circassie et de la Géorgie, il s'arrêta au pied du Caucase pour y célébrer la fête de la victoire. Bientôt il apprend que la ville d'Astrakhan est en pleine révolte; il marche contre la cité rebelle, la ruine et reprend le chemin de ses frontières, abandonnant, comme il le dit lui-même, l'empire de Bâti *au vent brûlant de la destruction.*

Échappé à un si grand péril, Vassili put s'occuper des affaires de la Lithuanie; Vitovte avait vaincu ou fait périr tous ses rivaux; Kief, toute la Podolie, Smolensk, Vitebsk, Riazan, en un mot, toutes les provinces de la Russie méridionale étaient soumises au héros lithuanien. Vassili jugea plus prudent de faire une large part à l'ambition de son allié que de le heurter de front. Il fixa paisiblement avec lui les

nouvelles frontières qui retranchaient une partie de ses États. Vitovte profita de ces dispositions; il détermina le grand prince à faire la guerre aux Novgorodiens, qui refusaient de rompre leur alliance avec les Allemands, et lui laissa presque tout le poids de cette expédition malheureuse. Vassili, qui ne tarda pas à s'apercevoir qu'il jouait un rôle de dupe, conclut la paix avec Novgorod.

Tokhtamouisch, vaincu de nouveau par Timour-Koutlouk, se réfugia à Kief, et implora le secours de Vitovte. Le guerrier lithuanien lui promit de le rétablir dans ses États, et conçut le projet d'aller attaquer Tamerlan lui-même au centre de sa puissance. Il essaya d'associer Vassili à cette entreprise; mais le grand prince n'eut garde de se prêter à une combinaison périlleuse pour lui, et dont les avantages, en cas de succès, n'eussent été que pour le Lithuanien; il aima mieux voir ses ennemis naturels se déchirer, que d'aider l'un à écraser l'autre, pour se trouver définitivement à la merci du plus heureux. Il se contenta d'envoyer son frère Youri ravager la Bulgarie d'Orient.

Vitovte rassembla son armée à Kief; elle était composée de Polonais, de Lithuaniens, de Russes tributaires, et d'Allemands envoyés par le grand maître de l'ordre de Prusse.

Sur ces entrefaites, un envoyé de Timour-Koutlouk se rend au camp pour réclamer, au nom de Tamerlan, le transfuge Tokhtamouisch, ou plutôt pour prendre une connaissance exacte des forces de l'ennemi. Vitovte le renvoie, et poursuit sa marche vers le sud. De nouvelles négociations permirent à Edigée, général de Tamerlan, d'opérer sa jonction avec Koutlouk. Les bords de la Varskla furent témoins de la défaite de l'armée lithuanienne : Tokhtamouisch abandonna le premier le champ de bataille, et les vaincus furent poursuivis jusqu'au Dniepr.

Bientôt après on vit éclater l'inimitié qui existait entre Vassili et Vitovte. Le grand prince s'était tourné du côté des Mongols, et Vitovte, craignant de compromettre dans une action décisive l'influence qu'il avait ressaisie dans le Nord, restitua à la Russie quelques villes.

Tokhtamouisch n'était plus; le grand prince offrit un asile à ses fils. Édigée flattait à la fois Vassili et Vitovte, essayant inutilement de les armer l'un contre l'autre : enfin il se décide à soumettre le premier, et voile si adroitement son dessein, qu'il marche sur Moscou avant qu'on ait pu s'y préparer à la résistance. Vassili s'enfuit à Kostroma, laissant à Vladimir le Brave le soin de défendre sa capitale.

Edigée détacha trente mille hommes vers Kostroma, et somma Jean, prince de Tver, de venir le rejoindre; mais ce dernier rentra dans son apanage, sous prétexte de maladie.

L'absence de machines de siége, et surtout les troubles survenus à la horde, déterminèrent Edigée à la retraite, à l'instant où la famine avait réduit les Moscovites à la dernière extrémité. Vassili revient en hâte dans sa capitale, et bientôt après il partit pour la horde, afin de s'y ménager la faveur du nouveau khan, en se soumettant à la condition humiliante du tribut. Il mourut à l'âge de cinquante-trois ans, avec la réputation d'un prince habile; après avoir tenu en échec la puissance des Lithuaniens, plus dangereuse pour la Russie que celle des Mongols, et emportant la gloire d'avoir imprimé à l'empire une direction monarchique, seul moyen de salut au milieu de tant d'ennemis puissants, intéressés à sa ruine.

Une de ses filles, nommée Anne, avait épousé l'empereur Jean Paléologue.

Vassili était à peine âgé de dix ans lorsqu'il succéda à son père, 1425.

Vitovte terminait sa longue et glorieuse carrière; il avait resserré d'une main puissante le réseau des frontières russes; mais la situation de la Lithuanie,

pressée entre la Pologne, la Prusse et la Russie, ne permettait pas à cette province d'exercer une puissance durable; elle pouvait bien s'élever sous un chef extraordinaire, mais elle retombait bientôt dès qu'elle était abandonnée à ses propres ressources.

Le règne de Vassili offre peu d'intérêt; ses différends avec Youri, son oncle, ses cruautés envers ses parents, remplirent les premières années de ce règne.

Makhmet, qui lui avait fait obtenir le trône à l'exclusion d'Youri, fut exilé par son frère Kitschim, et vint se réfugier en Russie; mais Vassili, oubliant ce qu'il devait à ce chef, lui ordonna de s'éloigner de son territoire. Makhmet refusa; quoiqu'il n'eût avec lui que trois mille guerriers, il battit l'armée nombreuse du grand prince, et se fraya un chemin jusqu'à l'emplacement de l'ancienne ville de Kazan, qui, à cette époque, n'offrait que des ruines et quelques chaumières. Il la fit reconstruire en bois; les habitants de la horde d'or, ceux d'Astrakhan, d'Azof, de la Tauride, s'y rendirent en foule, et reconnurent le brave Makhmet pour leur souverain.

Tels furent les commencements du royaume de Kazan, où Mongols et Bulgares se confondirent. Makhmet, suivi d'une troupe peu nombreuse, s'a-

vança bientôt contre Moscou; Vassili prit la fuite, et les Tatars s'en retournèrent chargés de butin.

Vers cette époque, Novgorod était en proie à tous les désastres : la guerre, la peste, la famine et les dissensions politiques déchiraient cette république.

La principauté de Moscou n'était guère plus tranquille : les Lithuaniens et les Tatars la tenaient continuellement en échec. Makhmet, tsar de Kazan, s'empare de la ville de Nijni-Novgorod, et marche sur Mourom. Vassili rassemble à la hâte une armée, et force l'ennemi à la retraite. L'année suivante, les Russes sont défaits à leur tour, et le grand prince, couvert de blessures, devient le prisonnier du vainqueur. Chemyaka, ennemi particulier de Vassili, conclut avec Makhmet un accord en vertu duquel la grande principauté deviendrait son partage, tandis que Vassili resterait dans la servitude jusqu'à la fin de ses jours. Cependant le prince tatar, obligé de partir pour Kazan dont les Bulgares venaient de s'emparer, rendit la liberté au prince captif qui ne rentra dans ses États que pour y trouver un traitement plus cruel que celui auquel il venait d'échapper. Chemyaka, Jean de Mojaisk, et Boris de Tver le font enlever du monastère de la Trinité; on lui arrache les yeux, et il est conduit avec son épouse à Ouglitch.

Maître de la grande principauté, Chemyaka, pour se faire des partisans, sépara les apanages que la politique des règnes précédents avait subordonnés au trône grand-ducal. Les fils de sa victime l'inquiétaient; il feint de s'intéresser à leur sort, et lorsqu'il les tient en son pouvoir, il les abreuve d'affronts et de dégoûts. Ses cruautés lui aliénèrent bientôt ses sujets; quelques boyards formèrent le projet de délivrer Vassili; mais ayant échoué dans cette entreprise, ils se réfugièrent en Lithuanie, où d'autres mécontents ne tardèrent pas à venir les joindre.

Inaccessible aux remords, mais troublé par la crainte, Chemyaka rendit la liberté au prince aveugle, et lui donna la ville de Vologda. Vassili quitta cette résidence et se rendit à Tver, dont le prince épousa sa querelle. Un grand nombre de boyards, et même de Tatars, prirent le parti de Vassili. L'usurpateur n'osa point attendre l'issue d'une bataille, il abandonna lâchement le trône sur lequel Vassili aveugle remonta sans avoir à tirer le glaive. Il couvrit d'un pardon généreux la révolte de ses cousins, et donna tous ses soins à l'administration, comme si la cécité eût développé en lui le jugement et l'intelligence. Ayant fait lui-même l'expérience des malheurs occasionnés par

l'indépendance des princes apanagés, il donna le titre de grand prince à son jeune fils, et conclut avec Novgorod et les autres districts des traités, où il s'engageait à respecter leurs priviléges, sous la condition qu'ils le reconnaîtraient comme souverain. Chemyaka n'avait pas renoncé à ses espérances; le désir de la vengeance stimulait encore son ambition. Battu une première fois devant Kostroma, et enfin devant Galitch, il se sauva à Novgorod, où il périt empoisonné.

Vers ce temps, une nouvelle invasion de Tatars mit Moscou à deux doigts de sa ruine: les barbares avaient brûlé les faubourgs; mais saisis tout à coup d'une terreur panique, ils se retirèrent à l'instant de monter à l'assaut.

Le grand prince fit beaucoup pour la centralisation du pouvoir : il réunit Mojaïsk à l'apanage de Moscou, força Novgorod à lui payer l'impôt territorial, et plaça Riazan sous sa dépendance, en se déclarant tuteur des héritiers de cette ville. L'exil et le supplice le débarrassèrent des boyards qui lui résistaient; enfin l'apanage de Tver conserva seul son indépendance au milieu de l'abaissement de tous les autres. La politique ne peut servir d'excuse à tant de violences; car il rétablit en faveur de ses fils ce même système dont les suites avaient été si

désastreuses pour la Russie. Jean, son fils aîné, hérita de la grande principauté, et ses frères se partagèrent les autres apanages.

Ce fut sous le règne de Vassili l'aveugle, que les Turcs s'emparèrent de Constantinople, malgré les efforts de l'empereur, qui avait vainement espéré d'intéresser l'Europe à sa cause. Vers le même temps, s'éleva le khanat de Crimée, fondé par Azi-Ghireï. En mémoire de la protection de Vitovte, elle resta quelque temps fidèle aux intérêts lithuaniens, et fut depuis l'effroi des provinces russes.

Par compensation, les Cosaques s'organisaient en Russie, avec les mêmes mœurs que les Cosaques de l'Ukraine, les plus anciens et les plus célèbres de tous.

Dans ce siècle, l'usage de l'argent monnayé devint plus général : à l'orient, Kazan ; au nord, Novgorod, faisaient circuler dans l'empire tous les produits de l'Asie et de l'Europe, tandis que les relations du clergé avec les Grecs donnaient aux moines quelques connaissances littéraires.

En 1462, Jean, à l'âge de vingt-deux ans, tenait les rênes de l'empire ; et déjà sa prudence faisait augurer la gloire solide de son règne : il envoya dans leurs apanages les princes de Tver et de Riazan, et s'attacha à rétablir l'ordre dans les pro-

vinces du Nord. Les querelles survenues entre Akhmet, chef des hordes du Volga, et le khan de Crimée, lui laissèrent le temps de poursuivre ses projets. Des malheurs publics marquèrent les commencements de son règne : la famine, des maladies épidémiques se succédèrent, et l'opinion que la fin du monde était imminente, plongea les esprits dans la torpeur du découragement.

Le prince lui-même fut frappé dans l'objet de ses plus chères affections, il perdit sa jeune épouse ; mais bientôt, surmontant sa douleur, il résolut de réveiller le courage des Russes par une expédition importante.

Le tsarevitch Kassim, fidèle allié de Vassili l'aveugle, lui avait demandé du secours pour détrôner son gendre Ibrahim, khan de Kazan.

Jean saisit cette occasion pour établir l'influence russe sur ces peuplades remuantes. La première armée fut obligée de battre en retraite, et eut beaucoup à souffrir de privations de toute espèce. L'année suivante, les chefs des corps russes furent plus heureux, c'est-à-dire qu'ils pillèrent et dévastèrent une vaste étendue de pays, et battirent quelques partis ennemis de Tatars : de leur côté, ces derniers soumirent les habitants de Viatka.

Plusieurs campagnes se succédèrent avec des

succès variés; mais la dernière fut décisive, et Kazan fut obligé d'accepter les conditions du grand prince.

Cependant Novgorod semblait prendre à tâche de lasser la patience de Jean, et n'accueillait ses réclamations qu'avec hauteur, indice certain d'une rupture prochaine.

Marpha, veuve du possadnik Boretski, était l'âme du parti de la résistance : impatiente de soustraire son pays à la domination moscovite, elle cherchait un point d'appui dans la Lithuanie, secondée par les intrigues et les trésors du moine Pimen.

Enfin elle jette le masque et proclame l'indépendance politique et religieuse de Novgorod, malgré le parti qui s'était déclaré en faveur de l'ancien ordre de choses. Une ambassade fut envoyée à Casimir pour lui offrir le titre de chef de Novgorod, et lui demander son appui. Il reçut l'un, et promit l'autre. Jean tenta vainement des voies de modération; il se mit en campagne, et porta ses forces dans plusieurs directions pour attaquer avec plus d'avantage les troupes ennemies, obligées de faire face sur tous les points. Tout fut mis à feu et à sang sur le territoire de Novgorod, qui avait armé jusqu'aux artisans.

Les troupes du grand prince, commandées par

le prince Kholinski et le boyard Féodor, remportèrent deux victoires décisives, qui furent déshonorées par des actes de la plus atroce cruauté.

Le même jour, Vassili Schouiski, fidèle défenseur de la république, fut battu sur les bords de la Dvina, par les voïevodes moscovites. Novgorod attendait en vain les secours promis par Casimir.

Malgré les efforts de Marpha, les partisans de Jean décidèrent le peuple à demander la paix, et l'archevêque Théophile fut chargé de la négocier. Les conditions en furent onéreuses pour les vaincus, qui conservèrent cependant la forme de république, quoique les priviléges qui pouvaient la maintenir leur fussent en partie enlevés.

Déjà maîtres de Vologda, les grands princes ambitionnaient depuis longtemps la possession de la Permie; cette province nommait ses propres chefs, mais sous le patronage de Novgorod, qui en tirait des fourrures et de l'argent. Jean y envoya ses lieutenants qui en firent la conquête, et portèrent ainsi jusqu'aux monts Ourals la domination moscovite.

Casimir voyait avec inquiétude l'accroissement de la grande principauté, et ne négligeait rien pour lui susciter des ennemis. Il parvint à faire partager ses vues hostiles au khan Akhmet, tsar de la horde Dorée, qui prit la ville d'Alexin, et se retira de-

vant l'armée moscovite, triomphante presque sans coup férir.

En 1472, le grand prince épousa la princesse grecque Sophie, nièce de Constantin Paléologue.

Paul II, effrayé des progrès des Turcs, essaya par cette alliance de leur susciter un ennemi dans la personne du grand prince, et de ramener le schisme grec à l'unité de l'Église romaine. Ce mariage eut des résultats tout opposés; la nouvelle épouse adopta le rite de Jean, peu soucieux de ses promesses. Mais les Grecs qui composaient la suite de Sophie, et plusieurs autres, attirés par l'espoir de trouver accueil et protection à sa cour, vinrent s'établir en Russie, et furent très-utiles par leurs connaissances dans les arts et dans les lettres.

A cette époque, la magnificence et la pompe du culte byzantin passèrent dans le rite de l'Église russe. Jean adopta les armes impériales, c'est-à-dire l'aigle à deux têtes, qu'il ajouta aux armes de Moscou, figurées par un cavalier foulant aux pieds un dragon, avec cette légende : « Le grand prince, par la grâce de Dieu, souverain de toute la Russie (1). »

Depuis la prise de Constantinople par les Turcs,

(1) Karamzin et Univers. Russie.

les Grecs répandaient dans toutes les parties de l'Europe le goût des arts et le germe d'une civilisation plus épurée. Jean fit venir à sa cour d'habiles architectes, et bientôt les temples et les palais s'élevèrent à Moscou, au milieu des édifices en bois de cette capitale.

La forteresse du Kremlin assura la défense de la ville, et pour la première fois la Russie eut une fonderie de canons et de monnaies. Le grand prince, que menaçait toujours la Lithuanie, fit une paix avantageuse avec les chevaliers livoniens.

Il suivait d'un œil vigilant les changements qui s'opéraient au midi de son empire : le khan du Volga avait contracté une alliance avec Casimir. Le grand prince se rapprocha aussitôt de Mengli-Ghireï, s'appuyant ainsi de la Crimée contre la Pologne et la grande horde.

La princesse Sophie souffrait impatiemment de l'humiliation du joug mongol. « Jusques à quand, disait-elle à Jean, serai-je l'esclave du khan des Tatars? » Mais les mesures extrêmes répugnaient au caractère réfléchi du grand prince; il faisait de riches présents à Akhmet, tout en éludant de lui payer le tribut.

Cependant, l'espèce d'indépendance dont jouissait Novgorod, offusquait le pouvoir ombrageux de

Jean; il part pour les bords du Volkof, et reçoit, avec l'apparence d'une bienveillante protection, l'or et les présents des principaux citoyens de Novgorod; il se constitue l'arbitre de tous les différends, protége les faibles, et excite les boyards les uns contre les autres. Quiconque est dévoué à la cause de la liberté est jeté dans les fers, sous prétexte d'intelligence coupable avec les Lithuaniens; enfin, lorsqu'il juge que les esprits sont suffisamment préparés à l'idée de l'esclavage, il retourne à Moscou, pour y consommer l'œuvre de sa tortueuse politique. De sa capitale, il ordonne à tous les accusés de Novgorod, quel que soit leur délit, de comparaître devant son trône. La république n'existait plus de fait pour des hommes qui consentaient à recourir à la justice moscovite. Cependant, Jean ne daigne pas encore s'expliquer, et tout le monde était dans l'attente, lorsque deux agents soudoyés se présentent devant le grand prince, comme s'ils en avaient reçu mission de leurs compatriotes, et le traitent de souverain. Jean feint de croire que Novgorod le reconnaît pour maître; il exige qu'elle renonce à ses priviléges antiques et à son vétche ou conseil national. Une insurrection éclate, et fournit à Jean le prétexte de sévir.

Il ordonne des prières publiques, rassemble une

armée nombreuse, et marche contre les rebelles. Il presse de tous côtés la ville qu'il menace d'affamer; et, à diverses reprises, il reçoit les députés novgorodiens qui, au lieu de combattre, essayent de marchander un accommodement : c'était avouer leur faiblesse. Enfin Jean déclare que sa volonté est que Novgorod ne reconnaisse d'autre souveraineté que la sienne, et qu'elle renonce à ses institutions. Il ajoute qu'à cette condition, il respecterait les propriétés des particuliers, les formes de la juridiction, et que personne ne serait expatrié; mais, par la suite, il s'inquiéta peu de ces promesses, et transporta dans les autres provinces une grande partie de la population de cette ville. Elle se remplit d'officiers et d'étrangers, et oublia pour toujours la gloire qui, durant six siècles, avait accompagné son indépendance. La seule ville de Pskof acheta de sa soumission le titre singulier de province libre.

La chute de Novgorod fut suivie d'un événement d'une haute importance, de la ruine définitive de la horde Dorée. Meugli-Ghirei était remonté sur le trône de Crimée, et il avait renouvelé un traité d'alliance offensive et défensive avec le grand prince. Celui-ci résolut de secouer le joug des Tatars. Akhmet, à l'instigation de Casimir, préparait une invasion dans la Russie, tandis que les Lithuaniens de-

vaient s'avancer sur les bords de l'Ougra. Quelques débats survenus entre le grand prince et ses frères, semblaient favoriser cette attaque combinée. Mengli-Ghirei se jeta sur la Podolie pour occuper les Lithuaniens, et cette diversion permit au grand prince de tourner toutes ses forces contre Akhmet. L'armée était belle et nombreuse; mais, sur le point d'en venir aux mains, Jean rétrograde vers Moscou; là, il prend conseil des boyards et des évêques qui blâment son hésitation; enfin, il cède aux instances générales, et va rejoindre l'armée sur les bords de l'Ougra. De nouvelles craintes viennent le troubler; il envoie faire des propositions de paix qui sont rejetées; le bruit de ces étranges négociations de la part d'un prince dont les troupes couvraient un espace de douze ou quinze lieues, indigna le clergé qui ne lui épargna pas les remontrances. Après quelques semaines d'inaction, Jean donne l'ordre de se replier sur Kréménetz. La pusillanimité du chef passa dans le cœur des soldats; cette retraite ressemblait à une déroute.

Cependant les Tatars crurent que ce mouvement en arrière n'était qu'une ruse pour les attirer dans un lieu désavantageux, et le khan lui-même recula, de sorte que les deux armées fuyaient chacune de

son côté. On assure qu'Akhmet, ayant reçu la nouvelle qu'un corps de Russes et de Tatars de la Crimée avait profité de son absence pour pénétrer dans la horde, abandonna brusquement la Russie, pour voler au secours de ses États menacés.

Quoi qu'il en soit, cette ridicule campagne mit un terme aux invasions des Tatars, et la lâcheté de Jean servit mieux la Russie que Dmitri Donskoï ne l'avait fait par son courage.

Akhmet fut tué quelque temps après par Ivak, prince de Tumen, qui rechercha l'amitié de Jean.

De cette époque date l'anéantissement de l'influence de la grande horde.

Les Livoniens et les chevaliers Teutoniques étaient venus mettre le siége devant Pskof, dont les habitants avaient commis de grands ravages sur le territoire de Dorpat. Jean fit marcher une forte armée contre la Livonie, qui fut mise à feu et à sang; les vainqueurs brûlaient vifs les prêtres, et massacraient tous les habitants qu'ils ne pouvaient emmener en esclavage. Enfin, les Allemands conclurent avec les ambassadeurs du grand prince un armistice de vingt années.

Le roi de Pologne fit de vains efforts pour rompre l'alliance qui existait entre le khan de Crimée et les Russes : Mengli-Ghireï, à l'instigation de Jean,

envoya contre Casimir une armée qui s'empara de Kief; de son côté, le grand prince protégea son allié contre les entreprises des fils d'Akhmet. Des relations amicales s'établirent à la même époque entre Moscou et le roi de Hongrie Matthias. Étienne III, hospodar de Moldavie, donna la main de sa fille Hélène au fils aîné du grand prince. Tant de succès ne détournaient pas Jean de son idée fixe, la destruction des apanages. Il enlève Tver à son beau-frère Michel, qui venait d'épouser une petite-fille de Casimir : Véreïa, Rostof, Yaroslavle et Riazan eurent le même sort. Il soumit, peu de temps après, la province de Viatka et le territoire d'Arsk. Cruel et dissimulé, il inaugurait le despotisme et marchait à son but sans s'inquiéter des moyens. Tout devait plier sous sa volonté; il fit mourir un médecin qui n'avait pu guérir son fils aîné. Ses frères mêmes n'étaient pas à l'abri de ses vengeances; Jean s'enrichissait de leurs dépouilles, et versait des larmes hypocrites sur leur fin prématurée.

Son pouvoir, en s'affermissant, imposait la considération et les égards aux souverains étrangers. En 1488, Poppel, qui avait déjà visité la Moscovie, revint en qualité d'ambassadeur de l'empereur Frédéric III et de son fils Maximilien, roi des Romains. Dans ces négociations, qui n'eurent aucun résultat

politique, Jean traita d'égal à égal avec le fils de l'empereur.

Le Danemark, le royaume de Zagataï et la Géorgie briguèrent aussi son alliance.

Albert avait succédé à Casimir; Alexandre, second fils du vieux roi, venait de prendre le titre de duc de Lithuanie. Jean croit devoir profiter de cette circonstance, il engage le khan de Crimée et le hospodar de Moldavie à se jeter sur les provinces lithuaniennes, et commence lui-même les hostilités.

Alexandre, pour détourner cet orage, entama des négociations avec le grand prince, et lui demanda la main de sa fille. La découverte d'une conspiration différa l'effet de ces ouvertures. Peu de temps avant sa mort, Casimir avait envoyé à Moscou un de ses affidés pour empoisonner le grand prince; le coupable fut livré au supplice.

Tandis que Mengli-Ghireï faisait la guerre contre les Lithuaniens, Boïdan, chef des Cosaques, vint brûler la forteresse d'Otchakof, construite à grands frais par le khan de Crimée. L'alliance conclue entre ce dernier et Jean n'était sincère que du côté du Tatar; la cession de quelques villes suffit pour déterminer Jean à la rompre : la princesse Hélène fut solennellement fiancée au duc Alexandre, sous

la réserve qu'elle ne renoncerait pas à la religion grecque. Ce mariage, qui changeait les rapports du midi de l'empire, fut décidé sans que le grand prince eût jugé convenable d'en informer Ghireï ni Étienne. Le khan lui en fit des reproches pleins de noblesse, et voulut bien se contenter de ses excuses. Cette dissimulation porta ses fruits; le duc de Lithuanie n'osa se fier à son beau-père, et le khan, ne consultant plus que ses propres intérêts, s'isola dans sa politique.

Vers l'an 1495, les habitants de Revel condamnèrent à la peine capitale un Russe convaincu d'un crime contre nature : « Nous aurions traité de même le grand prince, dirent-ils, s'il eût été coupable du même forfait. » Ces paroles excitèrent l'indignation de Jean : il exigea que le gouverneur livonien lui livrât les magistrats de Revel. Sur son refus, il fait arrêter à Novgorod tous les marchands des villes hanséatiques; les scellés sont apposés sur les comptoirs allemands; et leurs marchandises, évaluées à un million de florins, sont confisquées au profit de la couronne. Ces malheureux furent chargés de chaînes et jetés dans des cachots. Cet acte porta un coup sensible à la prospérité commerciale de la Russie. Les négociants étrangers cessèrent tout rapport avec Novgorod, qui vit Dorpat,

Riga et Revel hériter des fruits de ses longs efforts.

Il est difficile d'admettre que Jean ne fut déterminé en cette occasion que par un motif de cupidité et de vengeance. Les relations de Novgorod avec les villes libres lui rappelaient sans cesse la déchéance de ses institutions, et Jean n'ignorait pas que le moyen le plus sûr de rattacher cette ville au système despotique de tout l'empire, était de ne lui permettre d'autre contact que celui de populations déjà soumises et façonnées au joug.

La paix avec le Danemark fut suivie d'hostilités contre la Suède. Les voïévodes échouèrent devant Vibourg; mais ils ravagèrent tout le pays depuis la Carélie jusqu'à la Laponie. De leur côté, les Suédois ruinèrent le fort d'Ivangorod, que le grand prince avait fondé peu d'années auparavant. L'avénement du roi de Danemark au trône de Suède mit un terme à cette guerre dont la Finlande était le théâtre.

Tous les obstacles s'aplanissaient devant la politique de Jean; après avoir donné un nouveau khan à Kazan, il envoya une ambassade à Constantinople, et le sultan le fit assurer de ses dispositions bienveillantes.

C'est à cette époque qu'on vit s'élever de sérieuses discussions sur l'ordre de succession au trône de

Moscou. Le fils aîné de Jean était mort : il s'agissait de décider si la couronne passerait à Dmitri, fils de ce dernier, ou à Vassili, fils du prince régnant. Les boyards s'étaient déclarés, les uns pour la princesse Hélène et son jeune fils, les autres pour Sophie et Vassili. Les partisans de ce dernier formèrent le projet de se défaire de Dmitri; mais cette tentative ayant échoué, ils furent punis du dernier supplice. Cette circonstance fixa les irrésolutions de Jean; il fit couronner solennellement son petit-fils, et, après avoir sévi contre plusieurs boyards qui avaient manifesté trop hautement leurs opinions, il rendit ses bonnes grâces à Vassili, et le nomma grand prince de Novgorod et de Pskof.

A la même époque, il établit son pouvoir dans les provinces nord-ouest de la Sibérie.

La mésintelligence qui régnait entre Jean et Alexandre de Lithuanie ne tarda pas à éclater. Aux causes politiques qui les séparaient, vinrent se joindre des dissentiments religieux : les évêques latins persécutaient les chrétiens de la communion grecque, et Jean appelait à lui les mécontents. Ce qui irritait surtout le grand prince, c'étaient les efforts de son gendre pour convertir Hélène au culte romain. Bientôt la guerre prit un caractère plus sérieux, les Lithuaniens furent battus en plusieurs rencontres;

et Alexandre se vit réduit à réclamer les secours des Moldaves, des Tatars et des chevaliers de Livonie, singulière alliance dans une guerre de religion.

Plettenberg, grand maître de l'ordre, implora l'appui de la diète impériale et celui des villes hanséatiques qui n'avaient pas oublié la conduite de Jean à Novgorod. On conclut un traité à Venden, dans lequel on convint de faire cause commune contre la Russie. Alexandre, pour gagner du temps, feignit de vouloir renouer les négociations; de son côté, Jean, tout en ayant l'air d'être disposé à un accommodement, poursuivait ses avantages et battait son gendre aux environs de Mstislavle. Les chevaliers Livoniens défirent les Russes près d'Izborsk, mais une épidémie les força à la retraite.

En 1502, Mengli-Gheireï détruisit les derniers restes du royaume fondé par Bâti : Sehegg-Akhmet, prince de la horde Dorée, alla mourir à Kovno. Vers la même époque, Bogdan, fils d'Étienne, reconnut l'autorité de Bajazet, de sorte que l'indépendance de la Moldavie finit avec son fondateur.

La guerre contre les Lithuaniens et leurs alliés continuait avec des alternatives de succès et de revers. Le pape Alexandre VI intervint enfin, et sa médiation amena une trêve de six années.

Cependant la santé du grand prince s'altérait sen-

siblement; il confirma le choix de Vassili à la succession de la grande principauté, au détriment de Dmitri, et désigna les villes qui composeraient l'apanage de ses autres fils. Espérant qu'il désarmerait le ciel par des pratiques de piété, il se montra cruel jusque dans les actes dont il attendait son salut; il persécuta les fauteurs de l'hérésie judaïque, dont les chefs furent brûlés publiquement. Le fâcheux état de sa santé ne le détourna point des affaires; il ne voulut rien céder aux sollicitations de son gendre, et accueillit avec une prudente réserve les ouvertures d'alliance qui lui furent faites par Maximilien, qui voulait recouvrer la Hongrie.

Il avait échoué dans l'espoir de voir son fils Vassili épouser la fille du roi de Danemark; désirant bénir son union avant de fermer les yeux, il lui permit de choisir une Russe. Salomie, fille d'un simple gentilhomme, fut appelée à cet honneur. Pendant qu'on célébrait à Moscou le mariage de l'héritier de la couronne, Makhmet-Amin, tsar de Kazan, secoua le joug des Russes, et fit égorger tous les marchands moscovites; il allait s'emparer de Nijni-Novgorod, lorsqu'une poignée de Lithuaniens qu'on y tenait prisonniers sauva la ville.

Jean III mourut en 1505, à l'âge de soixante et six ans.

Le caractère de ce prince offre un mélange singulier de bien et de mal, d'astuce et de prudence, d'emportements fougueux et de patiente réserve. A tout prendre, et à n'en juger que sur les résultats, il fit plus pour la grandeur de la Russie qu'aucun de ses prédécesseurs. La fortune sembla se complaire à favoriser ses vastes desseins : les Mongols détruits, la Lithuanie morcelée, le système des apanages anéanti, les étrangers appelés pour semer dans ces contrées si souvent replongées dans la barbarie par la conquête, les précieux germes des arts et des sciences; la Russie prenant un rang politique en Europe, et appelée à resserrer de jour en jour la puissance des Turcs, voilà ce qui, en éternisant la mémoire de Jean, peut, en quelque sorte, lui faire pardonner ses fautes et les cruautés de son règne. Au reste, la postérité aurait peine à décider si le caractère de ce despote s'est trouvé d'accord avec les nécessités politiques de son pays et de son siècle, de sorte que le chef n'obéissait qu'à ses instincts, lorsqu'il brisait toutes les résistances; ou si, lisant dans les malheurs passés les conditions que réclamait l'avenir, il se montra cruel par système, et fourbe à force de sagesse.

CHAPITRE XX.

Vassili monta sur le trône en 1505. La politique de Jean III avait aplani presque toutes les difficultés de ce nouveau règne; son successeur n'eut rien de mieux à faire que de marcher dans la voie qui lui était tracée. Son premier soin fut de mettre son neveu Dmitri dans l'impossibilité de lui nuire. Le jeune prince fut jeté dans un cachot où il expira bientôt après.

Vassili renouvela l'alliance que son père avait conclue avec le khan de Crimée, et résolut de châtier la révolte de Kazan. L'armée russe, commandée par Dmitri, frère du grand prince, marcha sur cette ville, et obtint quelques succès qui furent suivis d'une déroute complète. Cependant, Makhmet-Amin aima mieux conclure la paix et se reconnaître vassal de la Russie, que de s'exposer à une nouvelle invasion.

La mort d'Alexandre, roi de Pologne, ouvrait un vaste champ à l'ambition de Vassili; il émit la prétention de réunir à ses États les riches provinces qui allaient se donner un maître. Les négociations duraient encore, lorsque Sigismond fut couronné.

La guerre recommença sans amener de résultat décisif; toutefois, la paix qui laissa aux Polonais Smolensk et Kief indique suffisamment que les Russes n'obtinrent que peu de succès dans cette campagne. Le rapprochement qui venait d'avoir lieu devait rendre précaire l'alliance de Vassili avec la Crimée : dans l'appréhension d'une rupture prochaine, il conclut un traité avec la Livonie.

Tranquille du côté de l'étranger, le grand prince se rendit à Novgorod, avec l'intention de priver les habitants de Pskof du simulacre de liberté que leur avait laissé Jean III. L'apparence même de l'indépendance choquait le despotisme de Vassili : sous prétexte de régler les différends entre son lieutenant et quelques citoyens, il ordonna aux parties de comparaître devant lui, et fit arrêter les possadniks et les boyards de Pskof. La ville dut renoncer à son conseil national et à ses autres institutions : pour la première fois, la cloche du Vétche sonna les funérailles de la liberté des Slaves. Trois cents familles des plus considérables furent transportées à Moscou, et un grand nombre de Pskoviens se firent moines, pour mourir au moins sur le sol de la patrie.

Siméon, le plus jeune des fils de Jean III, poussé à bout par la tyrannie de son frère, essaya de s'en-

fuir auprès de Sigismond; mais cette tentative échoua, et Vassili enveloppa dans les mêmes soupçons le jeune prince et le roi de Pologne. Ce dernier parvint à détacher Mengli-Gheireï de l'alliance moscovite. Vassili, sans plus tarder, déclara la guerre à la Pologne; il prit lui-même le commandement de son armée, et sur le point d'engager l'action, il fit distribuer à ses troupes des liqueurs enivrantes pour exalter leur courage. Mais après avoir essuyé une défaite complète, il s'enfuit dans sa capitale. Il essaya inutilement de mettre l'empereur Maximilien dans ses intérêts, et ne retira de cette négociation que la satisfaction de recevoir du souverain d'Allemagne le titre d'empereur. Smolensk était toujours le but de ses efforts; il résolut de s'emparer de cette place, et ne négligea rien pour y réussir. Glinski, transfuge polonais, enrôla dans le service russe des Bohêmes et des Allemands qui étaient versés dans la tactique et le génie militaires. Après une vigoureuse résistance, le gouverneur Salahoup se vit forcé de capituler, et Vassili entra en vainqueur dans cette ville, qui retourna à la Russie après être restée cent dix ans sous la domination lithuanienne.

Mais le siége de Smolensk n'était qu'un épisode de la guerre : les deux armées se rencontrèrent quelque temps après; les Russes étaient deux fois

plus nombreux, cependant ils perdirent la bataille : trente mille d'entre eux restèrent sur la place ; la nuit ou la fuite sauva le reste. Les deux généraux, six autres boyards, trente-sept princes, plus de quinze cents gentilshommes, et un matériel considérable, tombèrent au pouvoir du vainqueur. A cette nouvelle, la consternation se répand dans Smolensk ; l'évêque et un grand nombre d'habitants prennent la résolution de se rendre aux Polonais, et font avertir le général Ostrojski que l'on n'attendait que son arrivée pour se déclarer contre les Russes. Sans perdre de temps, Ostrojski marche sur Smolensk, suivi seulement de quelques détachements ; mais déjà les conspirateurs étaient punis ; Chouiski les avait fait pendre sur les remparts, avec les pelisses et les présents qu'ils avaient reçus de Vassili. Cette circonstance vient à l'appui de l'assertion des historiens polonais, suivant lesquels les Russes ne se seraient emparés de Smolensk qu'après avoir pratiqué des intelligences dans cette ville, et aplani la résistance par l'or et la séduction.

Les Tauriens se jetèrent sur la Russie méridionale : la mort de Mengli-Gheireï vint encore compliquer les relations de l'empire avec les Tatars : le nouveau khan tendait alternativement la main à Vassili et à Sigismond ; mais l'or de ce dernier fai-

sait presque toujours pencher la balance en sa faveur.

Vers cette époque, Herbenstein, ambassadeur de Maximilien, vint à Moscou, pour y négocier la paix entre Vassili et Sigismond; il échoua devant les prétentions exagérées de l'un et de l'autre.

Tandis que l'Europe s'efforçait d'attirer le grand prince dans une coalition générale contre la Porte, celui-ci persuadait à Sélim d'inquiéter la Pologne.

En même temps, l'ordre Teutonique concluait une alliance avec Vassili, qui avait su mettre dans ses intérêts Christiern II, roi de Danemark. L'intervention de Léon X ne fut pas plus efficace que celle de Maximilien : Vassili pressentait que le fardeau d'une guerre contre les Turcs tomberait surtout à sa charge; et que, dans une transaction avec Sigismond, sous les auspices de la politique chrétienne, son rival serait mieux traité qu'un prince déterminé à persister dans l'hérésie.

Le roi de Pologne montra autant de résolution que de prudence; il réduisit Albert, grand maître de l'ordre, à implorer la paix. D'un autre côté, la mort de Sélim et une révolte qui éclata à Kazan, amenèrent une diversion favorable à la Lithuanie. Bientôt après, les Tauriens, réunis aux Tatars Nogaïs et aux Cosaques du Dniepr, fondirent sur la Russie, chassant devant eux les voïévodes mosco-

vites, tandis que les Kazanais, remontant le cours du Volga, menaçaient aussi la capitale.

Les deux khans opérèrent leur jonction à Kolomna, et déjà, des hauteurs de Vorobief, ils contemplaient Moscou, cette ville tant de fois pillée par leurs ancêtres, et que Vassili avait abandonnée pour se réfugier à Volok. La lâcheté de Vassili s'était communiquée aux boyards : on offrit de riches présents à Makhmet, qui, peu habile dans l'art des siéges, se retira en stipulant que la grande principauté lui payerait le tribut qu'exigeaient autrefois les khans. Rien ne manqua à l'humiliation de Vassili, pas même la générosité du vainqueur.

Makhmet se trouvait devant Riazan, où il reçut la nouvelle que les Tatars d'Astrakhan venaient d'envahir ses États; il s'éloigna en toute hâte, abandonnant sa nouvelle conquête.

La guerre entre la Russie et la Pologne durait depuis dix années; Sigismond, qui avait vu avec satisfaction les désastres récents de ses ennemis, crut l'occasion favorable pour négocier, et conclut une trêve; mais Smolensk resta aux Russes.

Dès que Vassili n'était plus en guerre avec ses voisins, il attaquait les princes apanagés sous différents prétextes, et réunissait leurs domaines à la

couronne; c'est ainsi qu'il s'empara des districts de Riazan et de Séversk.

Au printemps de l'année 1524, une armée russe se mit en campagne contre Kazan, où, à la suite d'une révolution, les Tatars avaient égorgé tous les Moscovites : Saïb, qui avait usurpé le pouvoir, s'enfuit en Tauride, laissant la ville à son neveu Safa-Ghireï, âgé seulement de treize ans; ce jeune prince montra une résolution au-dessus de son âge. Les convois des Russes furent interceptés, et leurs barques qui descendaient le Volga, pillées ou coulées à fond par les Tchérémisses; enfin, les voïévodes se retirèrent honteusement, ramenant les débris de leur armée, dont le fer ennemi et les maladies avaient fait périr plus de la moitié. Vassili, pour se venger des Kazanais, défendit aux marchands russes d'aller commercer avec eux; il leur fixa l'emplacement où s'éleva depuis Makarief, pour y échanger leurs produits contre les denrées de l'Orient.

Vassili n'avait point d'enfants; il répudia son épouse, la força à prendre le voile, et contracta un nouvel hymen avec Hélène, fille de Vassili-Glinski.

Toujours occupé de la politique extérieure, il recevait les légats romains, qu'il flattait de l'espoir que la Russie se déclarerait contre les infidèles.

A la mort de Maximilien, il ouvrit des relations avec Charles-Quint, pour se ménager un appui contre Sigismond : il n'en résulta qu'une prolongation de la trêve.

Vers la même époque, une autre trêve de soixante années fut conclue entre le grand prince et Gustave Vasa, qui venait de secouer le joug du Danemark.

Au milieu de ce repos général, les Tauriens ne cessaient point d'inquiéter la Moscovie ; de part et d'autre, on massacrait jusqu'aux ambassadeurs. Le tsar de Kazan recommença les hostilités ; le voïévode Belzki allait s'emparer de la ville, lorsque, séduit par de riches présents, il consentit à s'éloigner. Cependant Safa-Ghireï fut dépossédé, et les Kazanais élurent à sa place Enaléï, prince de Mechtchersk, qui était dévoué aux intérêts des Russes.

On ne pouvait guère faire la paix sur des bases durables avec les khans de Crimée, de Kazan et d'Astrakhan ; souvent, tandis que leurs ambassadeurs traitaient à Moscou, une révolution survenue dans les États qu'ils représentaient, donnait aux affaires une face toute nouvelle.

En 1533, le khan de Crimée fit une incursion qui coûta à la Russie plus de cent mille hommes

Vassili expira en 1533, après avoir désigné pour successeur son fils Jean, qui n'était encore que dans

sa troisième année. A ses derniers moments, il avait pris la robe monacale. Les vices de ce prince restèrent au niveau de ses qualités; on peut dire de lui que rien de grand ne caractérisa son règne, et que son habileté même resta au-dessous des événements.

Pour donner une idée du luxe qui l'entourait, nous citerons Herbenstein, qui le rencontra à la chasse. « Dès que nous eûmes rencontré le monarque russe dans la campagne, nous mîmes pied à terre, et nous nous avançâmes vers lui. Il était monté sur un puissant cheval, et magnifiquement vêtu. Sa tête était couverte d'un bonnet fort élevé, brodé en pierreries, et surmonté de plumes dorées que le vent faisait flotter; un poignard et deux couteaux étaient passés dans sa ceinture. Il avait à sa droite le tsar de Kazan, armé d'un arc et de flèches; et à sa gauche, deux jeunes princes, dont l'un tenait sa hache, et l'autre une masse d'armes; sa suite était composée de plus de trois cents cavaliers. »

Il y avait plus de deux siècles que le joug des Tatars pesait sur la Russie; mais depuis longtemps déjà l'époque de leur domination effective était passée. Ils pouvaient bien encore exercer quelques ravages partiels, exiger même momentanément l'ancien tribut; mais ces avantages ne constituaient plus

une véritable conquête. Différentes causes avaient amené ce résultat.

Les Mongols ne furent puissants dans l'orient de l'Europe que tant qu'ils furent les maîtres de l'Asie. Les vicissitudes qu'ils subirent dans la Chine, les Indes et la Perse, eurent toutes leur contre-coup en Europe. Les divisions entre les princes; la séparation des hordes en États indépendants et hostiles les uns aux autres, ruinèrent leur puissance, et le prestige de leurs armes une fois détruit, ils se virent bientôt forcés de céder au nombre. Des hommes de génie, tels que Genghis-Khan et Tamerlan, avaient établi l'unité de la horde; cependant leurs conquêtes ne reposaient point sur des bases solides : on ne fonde rien sur la destruction; et quelque nombreuse que soit une armée, elle ne peut exercer ses ravages sur tous les points d'un vaste pays conquis.

Les luttes que la Russie eut à soutenir contre les Hongrois, les Polonais, les chevaliers Teutoniques et Livoniens, les Danois et les Suédois, l'initièrent aux progrès de l'art militaire dont l'invention de la poudre avait totalement changé les règles.

Les fortifications savantes, qui furent un des résultats de cette révolution, contribuèrent aussi à faire perdre aux hordes de l'Asie l'avantage qu'elles devaient à leur manière de combattre. Toute une

armée de cavaliers se trouvait arrêtée par un rempart que protégeait l'artillerie; et pour peu qu'une ville, défendue par des ouvrages réguliers, pût tenir pendant quelques jours, elle était sauvée.

Dans les déserts de la Russie vint se briser et se fondre cette nuée de Barbares qui menaçaient la civilisation de l'Europe; mais s'ils ne réussirent pas à y établir leur domination, ils y laissèrent des traces profondes de leur passage; ils complétèrent, pour ainsi dire, le despotisme vers lequel tendaient naturellement les éléments du gouvernement moscovite; et lorsque les grands princes, libres enfin du joug étranger, se retrouvèrent les maîtres du sol, les populations étaient déjà tellement façonnées à l'obéissance passive, qu'elles regardèrent comme une faveur du Ciel l'établissement définitif d'une autocratie exercée désormais par des princes russes et chrétiens.

En méditant sur les révolutions dont la Russie a été le théâtre, on découvre les causes qui ont préparé sa grandeur actuelle. Elles tiennent d'abord à l'étendue de son territoire, dont la position intermédiaire entre l'Europe et l'Asie fit, en quelque sorte, un pays neutre de ses provinces centrales : il en résulta que les États européens laissèrent la Russie en dehors de leurs combinaisons d'équilibre

politique, tandis que le christianisme séparait profondément la race russo-slave des populations conquérantes de l'Orient. D'un autre côté, l'adoption du rite grec a puissamment contribué à isoler la Russie dans ses institutions : les Hongrois, les Polonais et les Scandinaves, soumis à l'influence pontificale, portèrent longtemps leur activité du côté de l'ouest, où se décidaient les grandes questions du monde civilisé; ces États se constituèrent selon leurs rapports respectifs, et comme si la Russie n'eût pas existé : elle se révéla tout à coup, et toutes les pondérations furent détruites. Enfin, les guerres continuelles de la Russie sur tous les points de ses immenses frontières la constituèrent en État politique et en même temps militaire : désormais elle touche à tous les intérêts; elle exerce une action directe ou médiate dans toutes les luttes; et de nos jours encore, forte de l'obéissance passive et du fatalisme que lui légua l'Orient, armée de toutes les ressources d'une civilisation avancée qu'elle doit à l'expérience européenne, elle contient et menace à la fois, et l'une par l'autre, l'Europe et l'Asie.

FIN DU SECOND VOLUME.